
Grande revue


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE
RI
TAS

La Grande
Revue

CERF
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE
12, RUE SAINTE-ANNE, 12
PARIS

La Grande Revue

SEPTIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

PARIS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1903

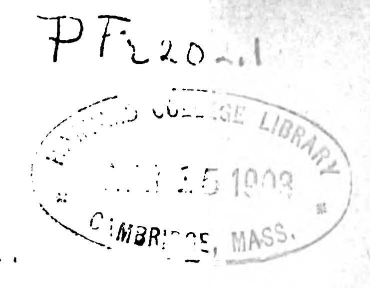
7e Année N° 4 1er Avril 1903

La Grande Revue

SOMMAIRE

26e VOLUME — 1re LIVRAISON

PARIS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1903



LETTRES D'ÉMILE ZOLA

A

ANTONY VALABRÈGUE

(1864 à 1867)

Les lettres qu'on va lire ont été écrites par Émile Zola au début de sa carrière. Il avait noué des relations d'amitié, à Aix-en-Provence, avec le poète Antony Valabrègue, âgé alors de dix-neuf ans et qui faisait ses premiers essais dans la littérature. Celui-ci venait de temps à autre à Paris, avant d'y être fixé définitivement, et, dans l'intervalle de ces voyages, une correspondance s'échangea entre les deux jeunes gens.

Zola, de quelques années plus âgé que son ami, lui raconte ses premiers succès, lui fait part de ses projets et de ses théories littéraires, lui parle de ses découragements et de ses espérances, et cherche à lui faire partager ses idées, tout en donnant au débutant des conseils et des avis.

Le romancier appelle son ami à Paris, auprès de lui. Il voudrait l'entraîner dans la mêlée littéraire; mais l'esprit contemplatif du jeune homme n'était pas porté vers le roman; son tempérament le dirigea vers la critique littéraire, et plus tard, vers la critique d'art où il se fit rapidement un nom, tout en restant poète jusqu'à sa dernière heure.

M. Émile Blémont, dans la préface qu'il a écrite pour le volume des poésies posthumes d'Antony Valabrègue paru l'an passé — *L'Amour des Bois et des Champs*, — cite quelques passages de cette correspondance, dans lesquels Émile Zola envoie des appels pressants à son ami resté à Aix.

Les lettres que nous publions ont été écrites d'une façon suivie de 1864 à 1867. A ce moment, Antony Valabrègue s'installa à Paris, et débuta avec des vers dans l'*Artiste* d'Arsène Houssaye. Il voyait fréquemment Zola, et la correspondance cessa naturellement.

La guerre dispersa les uns et les autres, Émile Zola partit pour

Marseille où il dirigea un journal. Antony Valabrègue fut incorporé dans la garde mobile des Bouches-du-Rhône. Quelques lettres furent échangées de Bordeaux, en 1871, où les deux amis se rejoignirent après l'armistice.

Les années suivantes ne nous donnent plus que de courts billets sans intérêt littéraire, mais qui témoignent que l'amitié des années de début s'est toujours conservée chez les deux écrivains.

En 1901, Émile Zola, répondant à une demande de Mme Antony Valabrègue [1], lui écrivait les lettres suivantes :

« Paris, 5 mai 1901.

« Madame,

« J'avais gardé à votre mari, Antony Valabrègue, mon ami des premières années de lutte, un très affectueux souvenir. Et je vous autorise bien volontiers à publier les lettres qu'il peut avoir reçues de moi, si vous jugez une telle publication utile à sa mémoire.

« La vie éloigne, et la mort achève la séparation. Mais rien ne s'oublie de la jeunesse brave et joyeuse.

« Je suis heureux, Madame, de l'occasion qui se présente, pour envoyer à votre cher disparu mon amical souvenir, et pour vous donner l'assurance de ma vive sympathie.

« Émile Zola.

« Ne me communiquez rien. Tout ce que vous ferez sera bien fait. »

« Paris, 8 mai 1901.

« Hélas! Madame, j'ai le très grand chagrin de ne pouvoir faire ce que vous me demandez. J'ai dû prendre le parti formel de ne plus parler en public, de ne plus me mêler à aucune manifestation, même sur une tombe [2] et cela, pour des motifs que vous devinerez sans doute. Cela ne m'empêchera pas d'être de tout mon cœur avec les amis qui honoreront la mémoire de votre cher mari, et je vous renouvelle l'expression de toute l'affection que j'avais gardée pour ce compagnon de mes premières années de lutte.

« Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments bien sympathiques.

« Émile Zola. »

*
* *

1. Le poète venait de mourir le 28 juillet 1900.
2. Il s'agissait de l'inauguration du monument et du médaillon d'Antony Valabrègue, au cimetière Montparnasse.

I

Paris, le 21 avril 1864.

Mon cher Valabrègue,

Je vous écris au courant de la plume, en homme pressé, non pas que j'aie beaucoup de besogne en ce moment, mais je suis tellement paresseux que je me hâte toujours de terminer le travail commencé, pour ne plus rien faire ensuite.

Parlons de moi. Voilà un sujet intarissable et sur lequel j'ai au moins le mérite d'écrire en toute science. Vous me demandez si je n'ai plus d'ennuis chez M. Hachette. La question est délicate. A vous dire vrai, la réponse m'embarrasse. Je ne sais pas bien moi-même jusqu'à quel point j'ai le droit de me plaindre; la grande sagesse serait assurément d'avoir une belle indifférence pour les menus détails et de vivre en pensée où il me plairait. J'essaye d'avoir cette sagesse; je suis souvent en Provence, souvent au delà des mers, plus souvent encore au delà des étoiles; ce qui me permet de n'être presque jamais à mon bureau. Permettez-moi donc de ne pas répondre à votre première question; je m'ennuierais certainement à la librairie, si j'avais toujours conscience de m'y trouver. — Vous me demandez ensuite si j'ai des nouvelles des Jeux-Floraux. D'excellentes : aucune de mes pièces n'est couronnée. Qu'allais-je faire dans cette galère? Me voilà dans une fâcheuse position : je ne puis plus me moquer de cette Académie. Il y a vraiment un peu d'enfantillage dans mon caractère; il est indigne d'un homme ayant en littérature des opinions bien arrêtées de sacrifier bêtement à la gloriole. C'est ce que j'ai fait, et je me trouve puni par mes propres reproches. Je crois que mes deux pièces de vers ont été préalablement jetées au panier, sans même être admises au concours; elles auront effarouché les pudiques mainteneurs chargés de maintenir, dans l'intérêt général, les bonnes mœurs et les bonnes chevilles. Dieu leur soit en aide dans cette noble tâche. — Vous me demandez encore si la transcription de mes *contes* avance. Je n'ai pas recopié une seule ligne, et je ne sais quand je commencerai cette besogne. Je

voudrais vous bien faire comprendre ma façon d'agir envers mes manuscrits. Tant qu'ils sont sur le métier, j'y songe avec amour, je rêve de les recopier sur du beau papier, très lisiblement; ce sont des enfants adorés, pour lesquels je prépare les plus riches trousseaux du monde. Ils naissent peu à peu, ils vivent enfin. Alors se passe en moi un singulier phénomène. L'enfant me paraît rachitique, sans grâce aucune; un invincible dégoût me prend, et je laisse de côté ce qui m'a coûté tant de travail, pour songer à une œuvre nouvelle. — J'ai une meilleure excuse à vous donner de ma paresse. Les conférences de la rue de la Paix m'occupent au point que je ne dispose plus que d'une seule soirée par semaine. J'ai dû rendre compte, successivement, des études les plus diverses : Chopin, Gil-Blas de Lesage, le peuple dans Shakespeare et dans Aristophane, les caractères de La Bruyère, l'Amour de Michelet, Molière philosophe etc. Une telle variété m'oblige à des lectures qui me prennent tout mon temps. Heureusement, ces conférences vont bientôt finir. Alors, sans doute, je me remettrai à travailler pour moi; mais il est fort possible que j'achève un roman commencé depuis deux ans, sans m'occuper davantage de mes contes. Il s'agit d'avoir beaucoup d'œuvres dans son secrétaire; il est toujours temps de se mettre en communication avec les lecteurs.

Parlons de vous maintenant. Vous ne faites rien sous prétexte qu'il fait chaud. J'aimerais mieux plus de franchise. Quand on ne fait rien, c'est qu'on a envie de ne rien faire. Je vous gronde, car je crains pour vous la déplorable influence du milieu dans lequel vous vous trouvez. Vite, commencez quelque épopée en vingt-quatre chants, ou vous allez tout doucement vous endormir sans vous en apercevoir. Il n'y a qu'un rien du bâillement au sommeil, et vous semblez déjà bâiller terriblement. Vous savez que j'attends de vos vers; je vous forcerai bien à travailler en promettant de vous applaudir. Songez à toutes les belles choses que vous avez à faire.

Parlons des autres. Une demi-page, voilà qui est suffisant. Cézanne[1] a fait couper sa barbe et en a consacré les touffes

1. Le peintre impressionniste Paul Cézanne était d'Aix comme Antony Valabrègue.

sur l'autel de Vénus victorieuse. Baille[1] s'est fait arracher une dent hier soir; vous pourriez croire que c'est par pure précaution, pour ne plus mordre au sang; mais je vous dois la vérité, cette dent le faisait beaucoup souffrir. Tous deux, Baille et Cézanne, Cézanne et Baille, vous serrent les mains vigoureusement. Si vous voyez Marguery[2], dites-lui donc qu'il me réponde. C'est très aimable à lui de m'avoir envoyé un exemplaire du *Fils de Thésée*; mais je ne le tiens pas quitte pour cela d'une lettre à laquelle j'ai certainement droit. J'aurai peu d'occasions, dans notre correspondance, de vous parler de ce que je viens d'appeler les *autres*. Les trois jeunes gens que j'ai nommés ne sont pas les *autres* et je leur demande bien pardon de les avoir ainsi traités; *les autres*, ce sont tous les imbéciles de ce bas monde, tous ceux qui n'existent pas pour moi. Que de vivants on pourrait enterrer!

Pardon de vous avoir conté si mal des nouvelles si peu intéressantes. Écrivez-moi aussi souvent que vous voudrez.

Tout à vous,

ÉMILE ZOLA.

Ma mère vous remercie de votre bon souvenir.

II

Paris, le 6 juillet 1864.

Mon cher Valabrègue,

J'ai un million de pardons à vous demander pour le long silence que j'ai gardé à votre égard. Je ne sais si vous me croirez : mais je n'ai pu vous répondre plus tôt faute de temps, certains jours, faute de gaieté, certains autres. Il serait plus commode, je le sais, d'expliquer tout ceci par une bonne crise de paresse. Toutefois, ma paresse travailleuse, comme vous vous plaisez à appeler mon exactitude ordinaire, n'est certainement pour rien en cette occasion ; je serai, si vous le voulez à toute force, un paresseux paresseux.

Vous voyez, d'ailleurs, que je ne regarde guère au travail. J'ai pris la plus grande feuille de papier que j'ai pu trouver

1 et 2. Voir le livre de Paul Alexis : Émile Zola.

dans mon tiroir, estimant qu'on doit, en littérature, infliger la peine du talion ; quatre grandes pages de prose doivent être punies par quatre grandes pages de prose. Je vais donc emplir tranquillement mon papier, regardant à la quantité, et non à la qualité. Ce que je veux c'est m'acquitter, au courant de ma plume, d'une dette que le temps ne ferait que rendre plus lourde.

A vrai dire, je ne sais trop que vous conter. Je vais être obligé de répondre à votre bonne et excellente lettre qui m'égorge doucereusement d'un bout à l'autre. Il est peu décent, je le sais, qu'un auteur prenne sa défense lui-même. Mais, ma foi, quand on n'a personne sous la main qui puisse répondre pour vous, il est juste, il me semble, de ne pas se laisser attaquer sans crier. Je vais donc crier ; pas trop fort, mais tout juste assez pour couvrir votre voix. Ainsi, je ne l'entendrai plus. Il est si doux de n'écouter que soi et d'avoir toujours raison! Voici donc ma critique. Et d'abord, permettez-moi de vous le dire, vous avez parlé contre moi avec moi : tout en disant ce que je disais moi-même, vous avez semblé ignorer que mon article renfermait précisément ce que vous l'accusiez d'omettre. Relisez-moi avec attention, et vous verrez que j'étais complètement de votre avis ; car votre avis est né de ma prose. Je pense devoir, pour plus de clarté, résumer ici en deux lignes ce que j'ai dit en trois colonnes : Je crois qu'il y a dans l'étude de la nature, *telle qu'elle est*, une grande source de poésie ; je crois qu'un poète, né avec un *certain tempérament*, pourra dans les siècles futurs trouver des effets nouveaux en s'adressant à des connaissances exactes ; je ne nie pas d'ailleurs, que le champ poétique ne soit immense, que des centaines de poètes ne puissent y tracer leurs sillons, chaque poète le sien, et qu'aucun ne ressemblera à celui que j'ai rêvé un instant de creuser ; seulement, s'il existe mille genres de poésie, et si j'en invente un nouveau, vous ne pouvez, vous le défenseur de ces genres que je n'attaque pas, me blâmer d'avoir agrandi la carrière déjà si vaste, et me faire un crime de choisir un sentier plutôt qu'un autre. Vous dites que je ne vous ai pas convaincu. Mais je n'avais nullement pris à tâche de vous convaincre. J'ai causé simplement avec moi-même, devant le

public, émettant mes idées, forçant peut-être un peu la note, pour mieux faire comprendre les beautés que je découvrais dans ce monde grandiose de la vérité. Ici j'arrive à votre premier reproche, celui du caractère trop personnel de mon article. Trop personnel ! Bon Dieu ! Voudriez-vous que j'aie l'opinion du voisin, ou même celle de toute une foule ? On ne saurait être trop personnel. Ceux qui sont personnels se nomment Dante, Shakespeare, Rabelais, Molière, Hugo, etc. Ceux-là n'ont jamais consenti à parler au nom des autres ; le *moi* emplit leurs œuvres. Je vous le demande, un écrivain peut-il écrire autre chose que : « Je pense ceci, je crois cela »? Un livre, un article, n'est jamais que l'opinion, que la pensée d'un seul ; il y aurait tromperie à vouloir nous les donner comme n'étant écrits par personne, et dès qu'ils ont quelqu'un pour auteur, nous devons voir ce quelqu'un, l'entendre rire et pleurer, le suivre dans sa raison et dans sa folie. Ce que nous cherchons dans une œuvre, c'est un homme.

Heureux ceux que l'on retrouve sous la lettre écrite, car ceux-là, ce sont ceux qui ont un visage connu et aimé. Allez, dites : « *Moi* », sans crainte ; le jour où votre *moi* deviendra célèbre, ce sera le *moi* de toute une foule. — Pour revenir, oui certes, mon article est personnel, et c'est justement ce qui réduit à néant votre seconde critique. Si mon article est personnel, comment peut-il, ainsi que vous avez l'air de le craindre, menacer la liberté de toute la tribu poétique ?

Au même instant où vous m'accusez d'être sujet à contradictions, vous ne vous apercevez pas que vous me blâmez à la fois de parler en mon nom et pour moi seul, et d'imposer à tous un genre de poésie qui n'existe encore que dans ma tête.

Je m'arrête, mon cher ami, et je déchirerais cette lettre si elle n'était si avancée. Êtes-vous bien convaincu, au moins, que nous avons raison tous les deux ? Allez, si je fais bon marché de vos arguments, je céderais volontiers les miens pour deux sous. Si Marguery veut acheter ma cause, au prix indiqué, je la lui cède et lui conseille de la défendre honnêtement au nom de la morale et du bien public. Mon grand poème est à l'état de fœtus, dans le plus profond de mes tiroirs ; de longtemps il ne verra le jour, et vraiment,

je crains fort, si je discourais davantage, que l'ingrat ne m'en ait aucune reconnaissance. Vous savez ce que je vous criais du seuil de ma porte, lorsque vous étiez déjà au premier étage : « Des œuvres ! des œuvres ! »

Maintenant que je me suis défendu, si j'avais quelque méchanceté, je vous attaquerais. L'envie ne m'en manque pas ; mais Baille n'est plus là pour me prêter main forte. Je préfère lâchement vous flatter. Vous me dites avoir écrit deux cents vers, et vous ne m'en envoyez pas un seul ; vous perdez au moins, en agissant ainsi, sept à huit grammes d'encens, qui auraient fait les délices de votre nez. Mais je puis, sans m'aventurer, vous complimenter de votre robuste constitution poétique qui résiste à la bêtise de la planète où vous vivez ; rimer à Aix, c'est avoir chaud en Laponie et respirer à l'aise aux tropiques. Vous vous isolez, et vous agissez sagement. Je vous attends à votre prochain voyage ; et vous savez que pour mériter mon approbation, il faut que vous m'apportiez au moins un drame, un poème champêtre, un volume de poésies légères, quelques centaines de sonnets, un ouvrage de politique, un autre sur la religion, et enfin quelques menues œuvres, moins importantes, mais non moins remarquables.

Vous avez vu Paul et vous avez vu Baille. Baille vous a-t-il porté un coup furieux de sa bonne lame de Tolède et Paul vous a-t-il pansé de sa bienveillante charpie d'indifférence? Moi, je ne suis plus là pour juger les coups. Je vis au désert, m'accoutumant à ma solitude. Je regrette nos soirées d'hiver. Le trop grand silence fatigue comme le bruit. J'en arrive tout naturellement à vous demander l'époque à laquelle vous comptez me venir serrer la main. Vous m'avez, au départ, donné peu d'espérance pour l'hiver prochain. Tâchez d'accourir au plus tôt vous retremper dans notre atmosphère chaude des ambitions et des combats de chacun. Vous êtes jeune, il est vrai, et vous pouvez vivre encore loin de la lutte ; mais dites-vous bien qu'il vous faudra combattre un jour et que vous avez, à Aix, des rivaux indignes de vous.

Moi, j'ai remporté ma première victoire. Hetzel a accepté mon volume de contes[1] ; ce volume paraîtra vers le commence-

1. *Contes à Ninon.*

ment d'octobre prochain. La lutte a été courte, et je m'étonne de n'avoir pas été plus meurtri. Je suis sur le seuil; la plaine est vaste, et je puis encore très bien m'y casser le cou. N'importe; puisqu'il ne s'agit plus que de marcher en avant, je marcherai. Apprêtez-vous à me faire un article, n'importe où; je veux vous donner la joie de me contredire devant tous.

J'ai peu de nouvelles à vous donner. Paris se porte bien; moi, je me porte ni bien ni mal, mieux que le mois dernier. J'oubliais de vous dire que je vais sans doute publier quelques vers dans la *Nouvelle Revue de Paris;* vous voyez que je vous tiens au courant de mes affaires littéraires ainsi que vous m'avez paru le désirer. J'espère, à votre retour ici, pouvoir vous donner un coup de main. Jusque-là, je vous le répète, et ici sans plaisanterie, produisez le plus possible; sans quitter la poésie, exercez-vous à la prose; les portes s'ouvriront plus vite.

J'aurais au moins voulu vous distraire, et voici que je vous envoie quatre pages indigestes, fort mal écrites sans doute. Si vous me condamnez comme banal et diffus, je plaide les circonstances atténuantes : il fait chaud, je suis au bureau, j'ai mal déjeuné, j'ai hâte de terminer pour lire Stendhal. Vous m'acquittez.

Ma mère vous remercie de votre bon souvenir. Quant à moi, je vous serre énergiquement la main.

Émile Zola.

Une lettre de vous sera toujours la bienvenue. Je vous promets autant de réponses que je recevrai de missives. Écrivez-moi donc, et aussi souvent que vous le voudrez. J'ai changé de demeure; voici ma nouvelle adresse : 278, rue Saint-Jacques.

III

Paris, le 18 août 1864.

Mon cher Valabrègue,

Je ne sais ce que va être ma lettre, si je ferai patte de velours, ou si j'allongerai les griffes. Avouez que vous tentez ma méchanceté. Pourquoi diable me dites-vous brutalement,

sans crier gare, que vous vous êtes fait réaliste? On ménage les gens. J'ai toujours détesté ces mauvaises plaisanteries qui consistent à se cacher derrière un rideau, et à pousser des cris de loup-garou, lorsque vient à passer quelqu'un. J'ai les nerfs sensibles, et franchement, je vous en veux de ne pas avoir eu pitié de moi. — Mon Dieu, une fois ma peur calmée, je ne dis pas que vous n'ayez eu quelque raison de fraterniser avec Champfleury. Mon avis est qu'il faut tout connaître, tout comprendre et tout admirer, selon le degré d'admiration que mérite chaque chose. Seulement, laissez-moi vous plaindre des profondes perturbations qu'amène en vous chaque idée nouvelle. Vous étiez classique dès vos jeunes ans, et cet état d'une âme tendre et virginale vous a permis de vivre en paix votre jeunesse. Lors de votre voyage à Paris, un démon ennemi de votre repos vous a doucement conseillé le romantisme, et vous vous êtes fait romantique, tout effarouché, fort étonné vous-même de votre nouvelle manière de voir, complètement dérouté en un mot. Vous souvenez-vous? vous me disiez : « J'ai perdu le calme nécessaire, je brûle ce que j'ai fait et je ne sais plus quoi commencer. » Moi, naïf et bon garçon, j'attendais que votre romantisme ait déposé. La bonne histoire! Vous n'avez pas eu le temps d'être romantique, et vous voilà déjà réaliste, stupéfait de pouvoir l'être, vous tâtant, et ne vous reconnaissant plus, m'écrivant ces mots qui me révèlent toute votre angoisse : « Il me faudra du temps avant de reprendre mon assiette habituelle. » Eh! bon Dieu, il est agréable de changer de plats; mais, si on ne veut pas perdre trop de temps, il faut, en littérature, toujours manger dans la même assiette, celle qui est à vous. Me comprenez-vous et sentez-vous la moralité de ma raillerie? Vous êtes allé de Voltaire à Champfleury, en passant par Victor Hugo; cela prouve que vous marchez; mais croyez-vous qu'il ne vaudrait pas mieux rester sur place et produire, être vous, sans vous soucier des autres? Je vous préfère ayant l'esprit large et accessible à toute forme de l'art; mais je vous aimerais encore davantage, seul avec vous-même, rimant sans vous inquiéter des écoles, donnant toute expansion à votre tempérament, et surtout ne vous laissant pas arrêter misérablement par des découvertes ridicules,

celles de mondes inconnus et visités de tous. Voulez-vous que je me résume, avec ma franchise un peu brutale? Si vous ne jetez pas là vos étonnements, si vous ne prenez pas hardiment la plume, écrivant au hasard sur le premier sujet venu, si vous ne vous sentez pas la force de comprendre la nature par vous-même, vous n'aurez jamais la plus mince originalité, et vous ne serez que le reflet des reflets. — Maintenant laissez-moi vous féliciter d'avoir compris une école que j'aime; je ne crois pas, à vous dire vrai, que votre nature s'y trouve à l'aise, vous n'êtes pas né réaliste; ne prenez point ceci en mauvaise part; mais, je le répète, il est bon de tout comprendre. — Faites-moi mentir, mon cher Valabrègue, écrivez une seconde *Madame Bovary*, et vous verrez combien j'applaudirai. Je vous pardonnerai même, mais alors seulement, la peur effroyable que m'a faite votre réalisme; j'en suis encore tout tremblant. Lorsque j'ai reçu votre lettre, après l'avoir lue, j'ai été pris d'une longue rêverie. Je vais au courant de la plume, vous dire quelles étaient mes pensées. J'éclaircirai ainsi pour moi mes propres idées, et je jetterai le premier plan d'une étude assez étendue que je veux faire un jour sur la question dont je désire vous entretenir. Jugez l'idée et non la forme, je parle comme je peux et à la hâte.

L'ÉCRAN

L'ÉCRAN — L'ÉCRAN ET LA CRÉATION — L'ÉCRAN NE PEUT DONNER DES IMAGES RÉELLES

Je me permets, au début, une comparaison un peu risquée : Toute œuvre d'art est comme une fenêtre ouverte sur la création; il y a, enchâssé dans l'embrasure de la fenêtre, une sorte d'Écran transparent, à travers lequel on aperçoit les objets plus ou moins déformés, souffrant des changements plus ou moins sensibles dans leurs lignes et dans leur couleur. Ces changements tiennent à la nature de l'Écran. On n'a plus la création exacte et réelle, mais la création modifiée par le milieu où passe son image.

Nous voyons la création dans une œuvre, à travers un homme, à travers un tempérament, une personnalité. L'image qui se produit sur cet Écran de nouvelle espèce est la reproduction des choses et des personnes placées au delà, et cette reproduction, qui ne saurait être fidèle, changera autant de fois qu'un nouvel Écran viendra s'interposer entre notre œil et la création. De même, des verres de différentes couleurs donnent aux objets des couleurs différentes ; de même des lentilles, concaves ou convexes, déforment les objets chacune dans un sens.

La réalité exacte est donc impossible dans une œuvre d'art. On dit qu'on rabaisse ou qu'on idéalise un sujet. Au fond, même chose. Il y a déformation de ce qui existe. Il y a mensonge. Peu importe que ce mensonge soit en beau ou en laid. Je le répète, la déformation, le mensonge qui se produisent dans ce phénomène d'optique, tiennent évidemment à la nature de l'Écran. Pour reprendre la comparaison, si la fenêtre était libre, les objets placés au delà apparaîtraient dans leur réalité. Mais la fenêtre n'est pas libre et ne saurait l'être. Les images doivent traverser un milieu, et ce milieu doit forcément les modifier, si pur et si transparent qu'il soit. Le mot *Art* n'est-il pas d'ailleurs opposé au mot *Nature ?*

Ainsi, tout enfantement d'une œuvre consiste en ceci : L'artiste se met en rapport direct avec la création, la voit à sa manière, s'en laisse pénétrer, et nous en renvoie les rayons lumineux, après les avoir, comme le prisme, réfractés et colorés selon sa nature.

D'après cette idée, il n'y a que deux éléments à considérer : la création et l'Écran. La création étant la même pour tous, envoyant à tous une même image, l'Écran seul, prête à l'étude et à la discussion.

ÉTUDE DE L'ÉCRAN — SA COMPOSITION

L'étude de l'Écran, voilà le grand point de controverse philosophique. Les uns, et ils sont nombreux à notre époque, affirment que l'Écran est tout de chair et d'os, et qu'il reproduit *matériellement* les images ; Taine, parmi ceux-là,

le considérant d'abord en lui-même, lui donne une faculté maîtresse, puis lui fait prendre toutes les natures possibles en le soumettant à trois grandes influences, la race, le milieu et le moment. Les autres, sans nier tout à fait la chair et les os, jurent que les images se reproduisent sur un Écran immatériel. Tous les spiritualistes en sont là, Jouffroy, Maine de Biran, Cousin, etc. Enfin, comme il faut en toute chose un juste milieu, Deschanel a écrit ceci, dans un de ses derniers ouvrages : « Dans ce qu'on nomme les œuvres de l'esprit, tout ne s'explique pas par l'esprit; mais aussi, à plus forte raison, tout ne s'explique pas par la matière. » Voilà un garçon qui ne se compromettra jamais. On ne saurait mieux dire, en ne disant rien. Qu'est-ce que l'esprit, avant tout?

Je n'ai pas d'ailleurs à étudier en ce moment la nature de l'Écran. Peu m'importe le mécanisme du phénomène. Ce que je désire constater, c'est que l'image se produit, et que par une propriété mystérieuse de l'être translucide, matériel ou immatériel, cette image lui est propre.

LES ÉCRANS DE GÉNIE — LES PETITS ÉCRANS OPAQUES

Un chef d'école est un Écran très puissant, qui donne les images avec une grande vigueur. Une école est une troupe de petits Écrans opaques d'un grain très grossier, qui, n'ayant pas eux-mêmes la puissance de donner des images, prennent celle de l'Écran puissant et pur dont ils font leur chef de file. Voici le résultat honteux d'un tel procédé. Il sera toujours permis à un artiste de génie de nous faire voir la création en vert, en bleu, en jaune, ou en toute autre couleur qui lui plaira; il pourra nous transmettre les ronds par des carrés, les lignes droites par des lignes brisées, et nous n'aurons pas à nous plaindre; il suffira que les images reproduites aient l'harmonie et la splendeur de la beauté. Mais ce qu'on ne saurait tolérer, c'est le barbouillage et la déformation de parti pris. C'est le bleu, le vert ou le jaune, le carré ou la ligne droite érigés en préceptes et en lois.

Parce que tel génie a fait subir à la nature certaines déviations dans les contours, certains changements dans les

nuances, ces déviations et ces changements vont devenir des articles de foi! Chaque école a ceci de monstrueux qu'elle fait mentir la nature suivant certaines règles. Les règles sont des instruments de mensonge que l'on se passe de main en main, reproduisant facticement et mesquinement les images fausses, mais grandioses ou charmantes, que l'Écran de génie donnait dans toute la naïveté et la vigueur de sa nature. Lois arbitraires, façons très inexactes de reproduire la création, prescrites par la sottise et à la sottise comme des moyens faciles d'arriver à toute vérité.

Les règles n'ont leur raison d'être que pour le génie, d'après les œuvres duquel on a pu les formuler; seulement, chez ce génie, ce n'étaient pas des règles, mais une manière personnelle de voir, un effet naturel de l'Écran.

Les écoles ont été faites pour la médiocrité. Il est bon qu'il y ait des règles pour ceux qui n'ont pas la force de l'audace et de la liberté. Ce sont les écoles qui fournissent de tableaux et de statues les hôtels particuliers et les monuments publics, qui mettent un air à chaque chanson, qui contentent les besoins de plusieurs millions de lecteurs; tout ceci se réduit à dire que la société a besoin d'un certain luxe plus ou moins artistique, et que, pour satisfaire ce besoin, les écoles fabriquent, tant bien que mal, un nombre convenu d'artistes par année. Ces artistes exercent leur métier, et tout est pour le mieux. Mais le génie n'est pour rien là-dedans. Il est de sa nature de n'être d'aucune école, et d'en créer de nouvelles au besoin ; il se contente de s'interposer entre la nature et nous, et de nous en donner naïvement les images, et on se sert de ses produits, de sa liberté d'allures pour défendre toute originalité aux disciples. Cent ans plus tard, un autre Écran nous donne d'autres épreuves de l'éternelle nature ; et de nouveaux disciples formulent de nouvelles règles, ainsi de suite. Les artistes de génie naissent et grandissent librement ; les disciples les suivent à la trace. Les écoles n'ont jamais produit un seul grand homme. Ce sont les grands hommes qui ont produit les écoles. Celles-ci, à leur tour, nous fournissent, bon an mal an, les quelques douzaines de manœuvres artistiques dont notre civilisation a besoin.

(Ici, je suis obligé de laisser une lacune. Il me faudrait

prouver que les grandes règles générales, communes à tous les génies, se réduisent au simple usage du bon sens et de l'harmonie innée. Il me suffit de vous faire remarquer que j'entends par règle tout procédé particulier d'une école.)

TOUS LES ÉCRANS DE GÉNIE DOIVENT ÊTRE COMPRIS, SINON AIMÉS

Tous les Écrans de génie doivent être acceptés au même titre. Dès l'instant où la création ne peut nous être donnée avec sa couleur vraie, ses lignes exactes, peu importe qu'on nous la donne en bleu, en vert ou en jaune, en carré ou en circonférence. Certainement, il est permis de préférer un Écran à un autre, mais c'est là une question individuelle de goût et de tempérament. Je veux dire, qu'au point de vue absolu, il n'y a pas, dans l'art, de raison motivée de donner le pas à l'Écran classique sur les Écrans romantiques et réalistes, et réciproquement, puisque ces écrans nous transmettent des images aussi fausses les unes que les autres. Ils sont tous presque aussi loin de leur idéal, la création, et, dès lors, ils doivent, pour le philosophe, avoir des mérites égaux.

D'ailleurs, je veux, en les jugeant moi-même, racheter ce que cette opinion peut avoir d'excessif. Mais, auparavant, j'établis nettement que s'il m'échappe quelque épigramme, ce n'est pas à l'Écran de génie, chef d'école, que je l'adresse, mais à l'école elle-même, qui nous rend ridicules les beautés du maître. D'autre part, je ne donne ici que mon opinion personnelle, et je déclare à l'avance comprendre et accepter, malgré tout, les Écrans de génie que mon propre organisme me porte à ne pas aimer.

(Ici, nouvelle lacune. Je sais que le commencement de ce paragraphe ne vous convaincra pas. Vous voudrez classer les écoles et les ranger selon un ordre de mérites. Je ne crois pas qu'on doive le faire, et en tous cas, comme elles ont chacune leurs défauts et leurs qualités, il faudrait mettre une délicatesse extrême dans cette classification. S'il faut les ranger, rangeons-les suivant leur degré de vérité.)

L'ÉCRAN CLASSIQUE — L'ÉCRAN ROMANTIQUE — L'ÉCRAN RÉALISTE

L'Écran classique est une belle feuille de talc très pure et d'un grain fin et solide, d'une blancheur laiteuse. Les images s'y dessinent nettement, au simple trait noir. Les couleurs des objets s'affaiblissent en en traversant la limpidité voilée, parfois s'y effacent même tout à fait. Quant aux lignes, elles subissent une déformation sensible, tendent toutes vers la ligne courbe ou la ligne droite, s'amincissent, s'allongent avec de lentes ondulations. La création, dans ce cristal froid et peu translucide, perd toutes ses brusqueries, toutes ses énergies vivantes et lumineuses; elle ne garde que ses ombres et se reproduit sur la surface polie, en façon de bas-relief. L'Écran classique est, en un mot, un verre grandissant qui développe les lignes et arrête les couleurs au passage.

L'Écran romantique est une glace sans tain, claire, bien qu'un peu trouble en certains endroits, et colorée des sept nuances de l'arc-en-ciel. Non seulement elle laisse passer les couleurs, mais elle leur donne encore plus de force ; parfois elle les transforme et les mêle. Les contours y subissent aussi des déviations; les lignes droites tendent à s'y briser, les cercles s'y changent en triangles. La création que nous donne cet Écran est une création tumultueuse et agissante. Les images se reproduisent vigoureusement par larges nappes d'ombre et de lumière. Le mensonge de la nature y est plus heurté et plus séduisant; il n'a pas la paix, mais la vie ; une vie plus intense que la nôtre ; il n'a pas le pur développement des lignes et la sobre discrétion des couleurs, mais toute la passion du mouvement et toute la splendeur fulgurante de soleils imaginaires. L'Écran romantique est, en somme, un prisme, à la réfraction puissante, qui brise tout rayon lumineux et le décompose en un spectre solaire éblouissant.

L'Écran réaliste est un simple verre à vitre, très mince, très clair, et qui a la prétention d'être si parfaitement transparent que les images le traversent et se reproduisent ensuite dans toute leur réalité. Ainsi, point de changement dans les

lignes ni dans les couleurs : une reproduction exacte, franche et naïve. L'Écran réaliste nie sa propre existence. Vraiment, c'est là un trop grand orgueil. Quoi qu'il dise, il existe, et, dès lors, il ne peut se vanter de nous rendre la création dans la splendide beauté de la vérité. Si clair, si mince, si verre à vitre qu'il soit, il n'en a pas moins une couleur propre, une épaisseur quelconque ; il teint les objets, il les réfracte tout comme un autre. D'ailleurs, je lui accorde volontiers que les images qu'il donne sont les plus réelles ; il arrive à un haut degré de reproduction exacte. Il est certes difficile de caractériser un Écran qui a pour qualité principale celle de n'être presque pas ; je crois, cependant, le bien juger, en disant qu'une fine poussière grise trouble sa limpidité. Tout objet, en passant par ce milieu, y perd de son éclat, ou, plutôt, s'y noircit légèrement. D'autre part, les lignes y deviennent plus plantureuses, s'exagèrent, pour ainsi dire, dans le sens de leur largeur. La vie s'y étale grassement, une vie matérielle et un peu pesante. Somme toute, l'Écran réaliste, le dernier qui se soit produit dans l'art contemporain, est une vitre unie, très transparente sans être très limpide, donnant des images aussi fidèles qu'un Écran peut en donner.

L'ÉCRAN QUE JE PRÉFÈRE

Il me reste maintenant à dire mon goût personnel, à me déclarer pour un des trois Écrans dont je viens de parler. Comme j'ai en horreur le métier de disciple, je ne saurais en accepter un exclusivement et entièrement. Toutes mes sympathies, s'il faut le dire, sont pour l'Écran réaliste ; il contente ma raison, et je sens en lui des beautés immenses de solidité et de vérité. Seulement, je le répète, je ne peux l'accepter tel qu'il veut se présenter à moi ; je ne puis admettre qu'il nous donne des images vraies ; et j'affirme qu'il doit avoir en lui des propriétés particulières qui déforment les images, et qui, par conséquent, font de ces images des œuvres d'art. J'accepte d'ailleurs pleinement sa façon de procéder, qui est celle de se placer en toute franchise devant la nature, de la rendre dans son ensemble, sans exclusion aucune. L'œuvre d'art, ce

me semble, doit embrasser l'horizon entier. — Tout en comprenant l'Écran qui arrondit et développe les lignes, qui éteint les couleurs, et celui qui avive les couleurs, qui brise les lignes, je préfère l'Écran qui, serrant de plus près la réalité, se contente de mentir juste assez pour me faire sentir un homme dans une image de la création.

Voilà qui est fait, mon cher Valabrègue. Ce n'est pas sans peine. Je viens de relire ma prose, et je ne sais jusqu'à quel point elle va vous faire crier. Bien des nuances manquent; le tout est brutal et matérialiste en diable. Je crois cependant être dans le vrai.

Je vous remercie de vos félicitations à propos de ma réussite auprès d'Hetzel. Je pense que l'impression de mon volume commencera prochainement. La mise en vente est toujours pour la première quinzaine d'octobre, à moins qu'il ne survienne quelque empêchement imprévu. En tous cas, j'ai mon traité en poche, et ce ne serait jamais qu'un empêchement commercial. — M. Hachette est mort, ainsi que vous l'avez appris. Vous me demandez si cette mort ne compromet pas ma position. En aucune manière. Je pense encore rester plusieurs années à la librairie, pour y étendre de plus en plus le cercle de mes relations. Enfin, désirant répondre à toutes les questions que vous me posez, il me reste à relever cette phrase de votre lettre : « Je vous demande si votre poème doit être réaliste. » Bien que les quelques pages que vous venez de lire aient dû vous renseigner sur ce point, je tiens à vous répéter formellement ici que mon poème (puisque poème il y a) sera ce qu'il pourra être. D'ailleurs, ne vous ai-je pas déjà dit que le pauvre enfant dort profondément dans un de mes tiroirs, et qu'il ne s'éveillera sans doute jamais plus? J'ai besoin de marcher vite aujourd'hui, et la rime me gênerait. Nous verrons plus tard, si la Muse ne s'est pas fâchée, et si elle n'a pas pris quelque autre amant plus naïf et plus tendre que moi. Je suis à la prose et m'en trouve bien. J'ai un roman sur le métier et je pense pouvoir le publier dans un an. Vous savez que j'ai peu de temps à moi, et que je travaille lentement. Je ne veux pas tenter votre fidélité; mais je vous dirai

tout bas que je vous approuve d'avoir, pour quelques mois, planté là cette grande fillette de Muse, si bête et si embarrassée de ses mains et de ses pieds, lorsqu'elle n'est pas gracieuse et jolie à compromettre toute vertu. Irai-je plus loin? Tâchez d'avoir, en revenant ici, un manuscrit dans chaque main, un poème dans la gauche, un roman dans la droite ; le poème sera refusé partout et vous le garderez comme une relique au fond de votre secrétaire, le roman sera accepté, et vous ne quitterez point Paris la mort dans le cœur. Tant pis si la Muse se fâche et si elle me garde rancune; je vous le dis en vérité, hors de la prose, point de salut. — N'allez pas croire que nous nous sommes dit adieu, moi et la vierge immortelle; mais je vous l'avouerai, il y a une grosse brouille entre nous. — Tous les articles que vous m'enverrez me feront plaisir; je vous connais peu comme prosateur, et je désire vous mieux connaître.

Ma lettre a-t-elle été bien méchante? Non : mon fouet, loin de déchirer, ne sait que chatouiller les gens; il les fait rire, et rien de plus. Il est vrai que je vous ai accusé de ne pas être né réaliste. Pour un réaliste d'hier, c'est là une bien grosse insulte. Vous me pardonnerez mon injure, en songeant combien d'autres la prendraient pour une louange.

Des œuvres! des œuvres!! des œuvres!!!

Tout à vous,

ÉMILE ZOLA

(*A suivre.*)

L'ABBÉ FIDUS

Après avoir déposé l'aube et l'amict sur la table de la sacristie, le curé Denis, avant de rentrer dans l'église pour faire son action de grâces, se retourna vers son répondant qui se tenait à ses côtés.

— Jacques, va dire à ton père de venir me parler au presbytère ce matin.

— Oui, Monsieur le Curé.

Et l'enfant de chœur, tout joyeux, s'empressa d'obéir.

Tandis que le sacristain, les ayant pliées avec soin, remettait la chasuble et l'étole dans le tiroir de la commode de chêne, le prêtre, en une dévotion profonde, revenait s'agenouiller au pied de l'autel. Aucun bruit ne pouvait troubler sa pensée ou interrompre son oraison. Maintenant l'église était silencieuse et vide des rares dévotes qui assistaient à la messe matinale. Une paix bienfaisante et parfumée le conviait à la prière, tandis qu'au dehors les oiseaux gazouillaient dans les cyprès du cimetière, et que les hirondelles, alignées en brochette sur le bord du clocher, jetaient leurs trilles aigus dans l'espace, tout inondé de la chaude clarté du soleil.

Longtemps, l'abbé pria, les yeux obstinément fixés sur le tabernacle, les bras croisés sur la poitrine en une attitude recueillie. Quand son oraison fut achevée, lentement il s'inclina. Après un rapide coup d'œil autour de lui, il sortit de l'église par la porte basse s'ouvrant sur le cimetière dont les hautes herbes masquaient çà et là des tombes abandonnées et des croix branlantes. La barrette sur la tête, les mains

dans les poches de la soutáne, il reprit le chemin du presbytère. Ainsi qu'un flâneur absorbé, d'un pas nonchalant, il s'engagea sous l'avenue de chênes qui précédait sa maison. Parfois, il s'arrêtait comme se parlant à lui-même, et sa physionomie semblait refléter une joie tout intérieure ; puis il continuait sa route dans le ravissement de sa pensée, bercé par la douce image de Jacques Fidus, de cet enfant tendrement affectionné, dont il allait vouer la chère existence au service de Dieu. Et le prêtre bénissait en sa foi robuste la Providence dont les impénétrables desseins s'étaient manifestés à lui d'une si évidente façon. A travers sa confiance sereine, Jacques Fidus lui apparaissait déjà comme le disciple aimé du divin Maître, ardent à prêcher la sainte doctrine et à répandre la bonne parole, semence de vie.

L'abbé Denis était âgé de cinquante-sept ans. De taille moyenne, d'aspect vigoureux, il avait du paysan le masque aux traits accentués; une longue chevelure presque blanche et légèrement bouclée au-dessus du col de la soutane encadrait son intelligente physionomie qu'éclairait la douceur de deux grands yeux bleus, ombragés d'épais sourcils. Depuis dix-huit années accomplies, il desservait Guémanoir, modeste paroisse en Basse-Normandie, de trois cent quarante habitants, disséminés sur une grande étendue, ce qui rendait le ministère particulièrement pénible, l'hiver surtout, par les chemins défoncés, à travers les champs et les sentiers boueux.

C'était un esprit simpliste, une intelligence peu cultivée, il est vrai, mais une nature d'une parfaite probité. Sa foi était profonde, d'une inébranlable fermeté comme sa piété vive. La vie retirée de ce prêtre, au fond de cette campagne perdue, se consumait monotone en un calme absolu, dans une constante oraison, le lendemain ressemblant à la veille, le Carême à l'Avent.

Très absorbé par les obligations de son sacerdoce, les heures pour lui se fondaient sans émotion et sans surprises. C'était d'abord, de bon matin, la messe quotidienne, puis la visite aux malades, la lecture du bréviaire, la méditation devant le tabernacle, et, certains jours de la semaine, le catéchisme aux enfants, la présence au confessionnal ; autant de

charges du ministère paroissial qu'interrompait la culture d'un vaste jardin potager, le seul souci du brave curé. Parfois, à la veillée, et de préférence l'hiver, les pieds allongés sur les chenets, auprès d'un feu de bûches, il lisait à la pâle lueur d'une chandelle, la *Semaine religieuse* du diocèse ou *le Monde*, qu'un confrère plus fortuné lui adressait de temps à autre. Il n'aurait pu s'offrir, certes, le luxe d'un abonnement, car il était pauvre, d'une pauvreté presque joyeuse. Il riait lui-même de sa misère. Suffisant à peine, en effet, avec son traitement aux exigences de la vie matérielle, il ne songeait guère aux économies, en prévision des infirmités de la vieillesse ; il s'en reposait à Dieu du soin d'assurer ses vieux jours. Et il avait raison de n'en pas prendre souci, car ses paroissiens eux-mêmes, qui l'aimaient d'une égale affection, mêlée de respect, parce qu'il était tout simplement bon, ne l'auraient pas laissé dans la gêne ou la détresse. Pour lui, se seraient tus l'égoïsme et l'intérêt. Son origine, aussi, le rapprochait de ses ouailles. Il était né de gens obscurs et le paysan le reconnaissait volontiers pour l'un des siens ; à ce titre, il lui témoignait une affection sincère, sans arrière-pensée, qui se manifestait de mille façons. C'est ainsi qu'aucun fermier de la paroisse n'aurait osé garder de belles couvées sans l'en faire profiter, ou abattre le cochon traditionnel du temps pascal sans lui offrir la chair la plus délicate de l'animal. Et le brave curé acceptait tous ces cadeaux, dont il se réjouissait pour ses pauvres plus que pour lui-même. Il était heureux de cette chaude sympathie dont on l'entourait. A vrai dire, il n'en parlait jamais, par humilité, car il était d'une modestie touchante. Il se contentait d'en recueillir les témoignages, et il en reportait à son Maître l'honneur et le bienfait. Tout à tous, suivant la loi chrétienne ; d'abord facile et la main tendue à tout venant, il avait su conquérir ses paroissiens par sa complaisance enjouée, par son empressement dévoué, par sa bonhomie souriante. Et on ne discutait pas plus ses mérites qu'on ne doutait de l'austérité de ses mœurs et de la loyauté de sa parole. Dans les incessants conflits que faisait naître l'âpreté du paysan, c'était lui le juge nécessaire, l'arbitre suprême capable de ramener la paix là où régnait la guerre.

A cette responsabilité parfois ennuyeuse, souvent grosse de difficultés, car les adversaires n'étaient pas généralement des gens conciliants, il ne cherchait, en aucune façon, à se soustraire; il y mettait d'autant plus de bonne volonté que l'animosité était grande de part et d'autre. Également indulgent aux filles abandonnées, il les protégeait de son influence sacerdotale. Il s'efforçait de rétablir leur réputation ou du moins d'excuser leurs faiblesses. Se faisant une très haute idée de son rôle de médiateur, il allait vers l'infidèle sans se laisser rebuter par la pensée de l'accueil brutal qui l'attendait. Avec un calme éprouvé, il morigénait l'oublieux comme un enfant honteux et l'amenait doucement aux épousailles. Et tel était son ascendant, l'autorité qui s'attachait à son caractère, que le gars obéissait sans trop de murmures, à la grande joie de l'épousée.

Dans ces dernières années, l'abbé Denis avait remarqué, parmi les enfants du village, au catéchisme d'abord et pendant la préparation à la première communion, un garçonnet, Jacques Fidus, fils de petits cultivateurs, le dernier né d'une nombreuse famille, très attachée à la commune. En l'isolement de son existence de prêtre, il s'était particulièrement occupé de cet enfant intelligent et docile. Chaque jour il le faisait venir au presbytère, après la classe, veillait lui-même à la confection des devoirs, puis, plus tard, quand il eut quitté l'école primaire, il lui avait donné quelques notions de latin. Jacques s'était intéressé vivement à ce nouvel enseignement. Le curé, agréablement surpris des dispositions naturelles de son élève, avait continué son instruction, l'éloignant de plus en plus des champs. Un peu égoïstement peut-être, il songeait déjà pour Jacques au grand séminaire, mais comme il était d'une parfaite probité, avant d'engager l'enfant dans cette voie, dès ce moment et avec une discrétion tout ecclésiastique, il avait parlé à la mère de son protégé, un jour, à l'issue des vêpres. Celle-ci en accueillit la confidence avec joie. L'abbé Denis, par son aveu qu'elle pressentait, répondait à son plus secret désir, à son ambition inavouée. Aussi s'empressa-t-elle de lui donner son assentiment. Du reste, en dehors de tout intérêt immédiat, elle éprouvait pour le prêtre un respect fait de crainte religieuse. C'était, à ses yeux, le

représentant de Dieu, l'homme qui, par son caractère sacré, détenait sur la terre une puissance presque redoutable ; aussi ne lui fût-il jamais venu à l'esprit de discuter aucune de ses décisions. Du moment où Monsieur le Curé avait parlé, elle s'inclinait soumise et flattée, en même temps, dans son orgueil et sa vanité de paysanne et de mère. A son mari, le soir, quand ses autres fils furent couchés et que la maison se fut endormie après le rude labeur du jour, elle en chuchota quelques mots avec précaution. Le père Fidus, dans la pensée d'une bouche de moins à nourrir, l'exhorta encore en la rassurant : « Tu chai bi, lui dit-il, que j'l'laisserons faire, M'sieu le Tchuré, s'i veut s'chargi d'Jacques, j'n'y mets pé d' contrariété. Vé-tu, être tchuré à c't'heure, ch'est un bon méti qui nourrit toujou' s'n'homme. Jacques n'est pé sot, i chaura bi s'tiri d'affait, il aura un jou un bon probytère et quand j'serons vieux, pus bon à ri, j'irons vivre chez li, dans sa tchure. »

Encouragé par sa mère, sous la direction du prêtre, Jacques Fidus continuait de travailler avec une absolue docilité ; son intelligence vive, stimulée par une bonne volonté toujours égale, s'éveillait progressivement et se dépouillait d'une certaine lourdeur d'esprit.

L'abbé Denis maintenant, dûment autorisé, le gardait près de lui à la cure, autant pour conserver à son égard toute l'influence acquise que pour laisser son élève dans une douce ignorance des choses. Quand l'heure des leçons était finie, l'enfant se livrait au jardinage à côté de son hôte et, en cette intimité, le prêtre se faisait encore plus familier. La bêche à la main, la soutane retroussée, il lui racontait des histoires pieuses, autant de souvenirs du martyrologe, autant d'anecdotes de la vie des saints. Jacques écoutait attentif et charmé. Sa piété sincère y trouvait une nouvelle raison de prière et d'adoration. Son imagination, où toutes ces images s'embellissaient des riches couleurs de la légende, entrevoyait déjà l'heure où, lui aussi, il pourrait dire la messe, car en son âme ingénue, tout résidait là, dans cette mystérieuse puissance du prêtre, qu'il ne pouvait concevoir cependant en dehors des ornements et des décors du culte.

Tout du reste l'attirait vers la prêtrise : son esprit amou-

reux inconscient du mystère, sa crainte apeurée d'une divinité redoutable, la sensibilité même de sa nature impressionnable. Et vers ce but le poussait aussi l'éducation première qu'il avait reçue de sa mère dont la piété superstitieuse l'avait entouré dès son enfance et avait frappé son imagination, déjà disposée à reconnaître en tout événement l'intervention d'un Dieu terrible. Une fois enfant de chœur, dans l'isolement embaumé de l'église, sous les influences pénétrantes qu'elle répand autour d'elle, l'âme de Jacques Fidus s'était encore affinée et il s'absorbait en ses fonctions avec une attention pieuse. C'était pour lui un vrai régal des yeux de toucher aux ornements, de veiller à l'entretien des chasubles et des chapes, des étoles et des aubes. Souvent, d'une main délicate et prudente, il les maniait avant de fermer les armoires, caressant du regard les multiples broderies et les nuances moirées des étoffes. En son âme naïve, sur laquelle se fixaient les moindres impressions, sensations neuves et durables, des idées de vanité et d'orgueil se posaient, éveillant d'autres désirs, celui d'être prêtre et de pouvoir à son tour revêtir tous ces insignes sacrés dont il aimait tant à contempler la richesse un peu grossière et les violentes couleurs. Souvent aussi, en servant la messe, il s'oubliait à regarder les mains blanches de l'officiant, les tranches dorées et les vignettes du missel dont les signets de soie écarlate marquaient l'ordre des prières.

De retour au presbytère, modeste maison de chaume, l'abbé Denis pénétra dans la salle à manger qui donnait sur le jardin. C'était une vaste pièce délabrée, dont le plancher, pourri en maint endroit, craquait sous les pas. Le mobilier en était simple et vraiment rustique. Il se composait d'un très haut buffet de chêne, large et profond, d'une table ronde, d'une demi-douzaine de chaises cannées. Deux vieux fauteuils en reps grenat, usés jusqu'à la corde, achevaient l'ameublement. Sur la cheminée s'alignaient, sous des globes de verre, une pendule Empire escortée de gros bouquets de fleurs artificielles. Çà et là, accrochés aux murs, et sans doute pour masquer les déchirures de la tapisserie, des cadres dont les pieuses gravures portaient la marque de l'humidité ambiante.

L'abbé Denis vint s'asseoir près de la fenêtre, dans un fau-

teuil, place familière où il aimait à somnoler tout en récitant son bréviaire. Mélanie, sa vieille servante très dévouée, lui présenta dans un petit bol de grès son déjeuner quotidien, invariablement composé d'une soupe aux légumes et au pain bis. Le curé finissait à peine ce modeste repas, quand un paysan, en habit de travail, vint soulever le marteau de la porte du presbytère. Au bruit qu'il fit en retombant, l'abbé Denis se leva brusquement et vint lui-même au-devant de son visiteur. Et tout en lui tendant la main de son air le plus accueillant :

— « A la bonne heure, mon brave Fidus ! voilà un empressement qui me touche. Et il l'introduisit dans la salle à manger. Le paysan s'assit près du curé, la casquette à la main.

L'abbé Denis, sans autres détours, alla droit à son but.

— Je vous ai prié de venir, mon cher paroissien, parce que je voulais au plus tôt vous parler de Jacques. Il y a quelque temps déjà, je fis part à votre femme des projets, vagues alors, que je formais à son sujet. Depuis, mes sentiments n'ont fait que se fortifier et je suis convaincu que Jacques, si vous le voulez toutefois, pourrait entrer au petit séminaire de Briovère afin d'y commencer ses études. Le temps presse, trois mois à peine nous séparent de la rentrée des classes. »

Le paysan écoutait silencieux, dans une attitude soumise. Le prêtre continua. Sa parole devenait affectueuse et persuasive.

— « Vous savez que j'aime beaucoup Jacques. C'est une jeune âme à laquelle je me suis attaché depuis longtemps et j'ai formé le pieux dessein, je ne vous le cache pas, d'en faire un prêtre selon le cœur de Notre-Seigneur. Eh bien! qu'en dites-vous ?

— V's êtes si bon, M'sieu l'Tchuré, d'vô donnaie tant de mâ pour not'fils. Si c'est s'n'idaie d'allai au séminai, j'le veux bi. Mais comme vô savez, n'onn som' pé riches et n'onn pouvons ri fai pour s' n'éducachion. La penchion, çà coûte chi et n'onn pouvons pé li donnaie d'argent à c't'heu.

— Je le sais, mon brave, aussi je ne viens pas vous demander de sacrifices au-dessus de vos moyens. Vous avez une nombreuse famille, des charges. Vous êtes un travailleur. Il est évident que vous ne pouvez vous engager à payer une

pension. Mais cela ne doit pas vous paraître un obstacle cependant. Vous ferez ce que vous pourrez. Je m'en rapporte à votre bonne foi, je m'arrangerai pour le reste, et le bon Dieu nous aidera. Ce que je désire en ce moment, c'est votre consentement et rien de plus. »

Le paysan balbutiait sa réponse, en un visible embarras, car il craignait de se compromettre par quelque promesse hasardeuse.

— « J'f'rai c'qu'i faudra, M'sieu l'Tchuré, j'donn'rai bi quéque chose pour vô dédommagi. Si c'est s'n'idaie à Jacques d'allai au séminai, j'n'y fais pé du refus, ni sa mair, ni mé.

— Alors c'est entendu, mon ami. Je me chargerai de cet enfant. A la rentrée prochaine, je le conduirai au petit séminaire et je m'entendrai avec ces messieurs. Jacques est en tout point digne de leur bienveillance ; il est intelligent, laborieux. De plus, sa piété m'édifie, il deviendra plus tard un humble serviteur de Dieu. Il sera certainement, pour votre famille et pour la paroisse, une source de grâces et de bénédictions.

— A vot' conv'nance, M'sieu l'.Tchuré, vô s'êtes bi honnête de l' faire instrui, j' vô z'en s'rons bi obligés.

— Allons, vous êtes un brave homme, père Fidus. Et maintenant, trinquons à la santé des vôtres. »

Et l'abbé Denis debout, le regard comme éclairé d'une joie enchanteresse, prit dans le buffet la bouteille de vieille eau-de-vie dont il servit au paysan une généreuse rasade.

Quelques instants après, Jacques Fidus apprit de la bouche même de l'abbé Denis le résultat de l'entrevue :

— « Ton père, lui dit le curé, ne s'oppose pas à ton départ pour le petit séminaire, je t'y conduirai dans quelques mois. »

A cette nouvelle, qu'il attendait cependant, la joie de Jacques fut si grande, son émotion si profonde, qu'il resta muet, sans une phrase, sans un mot de remerciement. Ses yeux exprimèrent seuls tout son bonheur intime et contenu.

— « Allons, remets-toi, et rends grâces au bon Dieu. N'oublie pas, mon cher enfant, que tu prends aujourd'hui des engagements solennels. C'est le premier pas dans la voie où la Providence te conduit. »

Quand Jacques fut seul, il s'abandonna naïvement à

l'immense plaisir qu'il éprouvait, mais au souvenir des paroles de son bienfaiteur, toute sa foi lui revint et, avec un empressement pieux, il prit son chapelet. A travers les allées du jardin, toutes parfumées de la senteur des roses, il le récita dévotement, plein d'une confiance sereine. Quand il eut achevé sa prière, la joie le ressaisit tout entier, chassant au loin les cruelles appréhensions qu'il avait ressenties dans l'incertitude où il était du consentement de son père. Il redoutait en effet que ses frères, jaloux des préférences qu'on lui témoignait, ne lui eussent conseillé, au dernier moment, de le contraindre à vivre à la ferme, à travailler la terre comme eux depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil.

Maintenant qu'il pouvait, en toute liberté, suivre sa vocation, il se sentait l'esprit alerte et réconforté. Son âme impressionnable s'était du même coup affranchie des vaines alarmes qui, souvent la nuit, l'oppressaient comme un cauchemar et qui, devant les siens, le rendaient d'une timidité gauche, presque honteuse.

Dès le lendemain, il s'installa définitivement au presbytère, dans une chambre voisine de celle du curé. Chaque jour, il allait à la ferme embrasser sa mère et il profitait du moment où il la savait seule pour s'y rendre. Pour la vingtième fois, à chaque visite, il lui redisait sa joie pieuse et mystique. La brave femme l'écoutait ravie, en un sentiment de fierté et d'orgueil.

Tout enfiévré de l'avenir qui s'offrait à lui, Jacques se mit à l'étude avec une ardeur obstinée, avec tout l'entêtement laborieux du paysan qui veut arriver, servant ainsi les desseins de l'abbé Denis qui, dans un but d'économie, pour restreindre les frais de pension au petit séminaire, avait décidé que son élève commencerait sa seconde à la rentrée d'octobre. Il fallait donc se montrer avare du temps et déployer une activité profitable, car il restait beaucoup à apprendre. Mais tout réussit au gré du professeur qui, pour fouetter le zèle de son élève, lui montrait sans cesse la tâche à accomplir. Celui-ci, stimulé par le prêtre, ne s'arrêta pas aux difficultés du début et ne s'effraya nullement de l'effort qu'on lui imposait, le but à atteindre ayant pour lui le rayonnement d'une force attirante. Son intelligence assouplie s'habituait aisément aux études

nouvelles, saisissait sans trop de mal l'art de faire les thèmes ou de traduire les versions. Doué d'un esprit pratique, bien équilibré, il sut mettre de lui-même de la méthode dans son travail, apportant un soin égal en toutes choses, plus intéressé et plus studieux à mesure que ses connaissances se fortifiaient. L'abbé Denis ne pouvait en croire ses yeux ; il marchait de surprise en surprise et se réjouissait sans cesse des progrès de son élève, résultat obtenu avec si peu de peine. Dans son humble foi, dans sa profonde conviction qu'il n'était rien et qu'il ne pouvait rien par lui-même, faible instrument en la main de Dieu, il reportait à Notre-Seigneur tout l'honneur de cette réussite inespérée : « Vous l'avez bien choisi, Maître, il sera votre serviteur élu et votre zélé disciple, répétait-il dans son oraison. »

Aiguillonné lui-même par la noble émulation de son élève, il se remit comme un simple débutant à la lecture des classiques, s'acharna aux traductions littérales, réapprit, afin de ne pas paraître inférieur à sa tâche, ses grammaires grecque et latine qu'il avait quelque peu négligées depuis longtemps. Par un scrupule excessif, craignant de donner un enseignement incomplet, il s'empressa de recourir aux lumières d'un confrère, moins rouillé que lui avec l'anthologie ou les Métamorphoses d'Ovide. Deux fois par semaine, Jacques, après une préparation minutieuse, se rendait au presbytère d'un village voisin où il recevait d'un ancien professeur de petit séminaire d'excellentes et utiles leçons.

Hors de cette discipline intellectuelle, la vie de Jacques se fondait en de paisibles journées. Il n'avait jamais été si parfaitement heureux, loin des contacts grossiers, loin des inévitables ironies, qui, à la ferme, dans la trivialité des conversations débraillées, le choquaient et l'irritaient sourdement. La paresseuse douceur du presbytère, l'isolement affectueux qu'il y goûtait caressaient sa sensibilité et endormaient son âme dans un bien-être absolu.

Toutes les heures du jour trouvaient leur emploi suivant un programme invariable. Dès l'aube, Jacques se levait courageusement, devançant souvent l'instant du réveil de son voisin. Son premier acte était une prière recueillie au pied de la statue de la Vierge qui ornait, entre des fleurs en papier, sa chemi-

née délabrée, et cette lente oraison matinale, expression d'une foi naïve, entretenait son esprit en une préoccupation mystique constante. Puis, c'était le travail, la préparation d'un devoir quelconque. Assis près de la fenêtre, il s'y livrait tout entier, dans la blanche lumière de sa chambrette où aucun bruit ne parvenait. Soudain, l'appel impatient de l'abbé Denis retentissait dans le couloir. C'était l'heure de la Messe. Alors il se hâtait et tous les deux s'acheminaient vers l'église. Comme il faisait bon chaque matin marcher dans la fraîcheur de l'atmosphère, sous les grands arbres de l'avenue, parmi le rayonnement tamisé du soleil qui se jouait à travers les branches ainsi qu'une poussière d'or légère !

Jacques, une fois dans la sacristie, s'empressait auprès du prêtre, devinant ses moindres désirs. Lui seul maintenant, car il avait peu à peu accaparé les fonctions du sacristain, choisissait les ornements suivant l'ordre liturgique, préparait l'autel, installait le Missel sur le pupitre, recherchait l'office du jour avec un soin dévot, un esprit attentif, car il considérait ses moindres fonctions comme autant d'actes saints, autant de privilèges sacrés. Chaque matin, en un profond recueillement, il servait l'officiant, écoutait le murmure monotone des prières auxquelles il répondait, les yeux à demi-clos, les mains jointes. Puis, quand, après la Messe, tout par lui avait été remis en place, il allait au fond du chœur, s'agenouillant dévotement, attendant sans impatience que l'abbé Denis eût fini son action de grâces. Sur un signe, il se relevait et suivait le prêtre à travers les étroits sentiers du cimetière. Souvent en revenant vers le presbytère, ils récitaient le chapelet, et cette parfaite union mystique resserrait davantage chaque jour les liens d'affection du maître et de l'élève.

Dans ses moments de loisir, Jacques s'employait de son mieux à aider Mélanie, dont la vieillesse hâtive sollicitait ses prévenances. Il lui cassait son bois, allait au jardin chercher des légumes, faisait la grosse besogne de la maison, heureux de cette domesticité, de cette humble servitude vis-à-vis de ses hôtes. Chaque jour également, après le repas du midi, il travaillait au jardin, sous l'œil attendri du curé qui, revêtu de son tablier de toile bleue, lui apprenait, le sécateur à la main, à faire les greffes ou les marcottes. Il lui enseignait

aussi la taille des poiriers. Après la leçon d'arboriculture, Jacques reprenait la bêche ou le rateau et il apportait à embellir les allées du jardin le même soin qu'il mettait à entretenir l'église, où tout était luisant et propret, en dépit de l'usure des dalles, des bancs vermoulus et des statues chancelantes. Tantôt, dans la fièvre de son zèle, il s'armait des forces, malgré les protestations apeurées de l'abbé Denis et, les manches retroussées, il taillait et retaillait les haies vives de buis touffu, qui servaient de clôture au presbytère, sur le bord de la route et qui répandaient une âpre odeur, d'un violent parfum, sous la brise d'automne.

Les mois ainsi hâtivement s'écoulèrent dans la solitude de cette vie laborieuse, loin de tout bruit, entre l'étude et la libre existence en pleine nature, chaque jour fournissant son même labeur méthodique et facile, aussi le doux bien-être d'une intimité partagée.

Mais bientôt les causeries et les confidences eurent comme un brusque arrêt. L'attitude du maître et de l'élève se modifia. Maintenant devenus silencieux, ils se cachaient leurs impressions réciproques, subissant, sans se l'avouer, la tristesse mélancolique de la saison, la fin décevante des choses. L'heure qui s'avançait grave, presque douloureuse, mettait entre eux le chagrin profond d'une séparation imminente. C'était pour l'élève le frisson de l'inconnu, l'aléa d'une existence nouvelle. Pour le prêtre, c'était la brisure d'une habitude aimée, l'éloignement définitif d'un être intelligent dont la préoccupation presque exclusive, en lui rendant l'exercice de son ministère plus facile et la solitude moins amère, avait mis en son âme une radieuse espérance. Et sur la maison, entre les hôtes, une véritable désolation muette jetait la gêne et la contrainte. Chacun s'absorbait dans son travail, en apparence indifférent aux soucis du voisin. Souvent absent du presbytère, l'abbé Denis se réfugiait dans l'église où il venait demander à la prière la consolation qu'il ne savait plus trouver en lui-même. Son oraison, chaque jour, se faisait plus opiniâtre; elle s'élevait fervente vers le Dieu des affligés, en même temps qu'elle sollicitait le pardon pour cette faiblesse humaine dont il ne pouvait se défendre.

Tout entier livré à ses craintes, Jacques semblait désem-

paré. Sous la tristesse qui l'enveloppait, sous l'oppression qui l'accablait, il restait silencieux et morne, en proie à de vagues appréhensions auxquelles venait s'ajouter le chagrin de quitter son village et ceux qu'il aimait.

Depuis longtemps déjà, en prévision du départ de son fils, la mère de Jacques avait préparé le trousseau réglementaire : chemises de grosse toile, mouchoirs de coton et vêtements de droguet. Sur les indications du curé, elle avait confectionné, tant bien que mal, la redingote noire à courtes basques, qui constituait, avec le pantalon de même couleur, l'uniforme vieillot, inélégant, des élèves du petit séminaire. Dans l'armoire de sa chambre, loin des regards indiscrets et jaloux de ses autres enfants, elle avait caché et disposé avec soin tous ces effets. Elle les montrait à Jacques quand il venait à la ferme. « Guette, lui disait-elle, tout est paré. Un mot de M'sieu le Tchuré, et ta malle est rangie. » Et, rayonnante d'orgueil, elle ajoutait : « Vè-tu donc, petit. T'auras un bel habit tout neu. Cré-mé, tu s'ras aussi bi habilli qu'tous l'zautres de la ville. » Sans aucun souci, elle voyait ainsi son fils sur le point de la quitter. Son sentiment maternel ne prévoyait aucun danger et ne ressentait aucunement les angoisses de la séparation. Bien au contraire, elle savait que Jacques allait dans un collège où il devait rencontrer des jeunes gens d'une condition supérieure à la sienne, et la certitude de cette promiscuité flattait sa vanité, justifiait toutes les préférences qu'elle avait à son égard. Elle, si économe, si âpre au gain, même pour ses plus proches, redisait sans cesse à Jacques quand elle le voyait triste et préoccupé par l'imminence du départ : « Mais sai donc tranquille, tu n'manqu' ras de ri ; j't'env'rai de qué mangi tout à t'n'aise, d'not'burre et du meilleu'. »

Quant au père Fidus, cela lui était bien égal que son fils fût là ou ailleurs, pourvu qu'il lui coûtât le moins possible. Au petit séminaire, avec la protection du curé, il était convaincu qu'il serait « bi en tout » et il ne lui déplaisait pas non plus que Jacques se préparât à entrer dans les ordres. Le soir, à la veillée, il répétait souvent à sa femme en y songeant : « Nô z'avons bi agi d'laissi faire le Tchuré. L'z'abbés, vè-tu, sont toujou' bi consid'raie dans la contraie. Not'gas

ira comme l'z'autres, mangi au châtaie, il aura quasiment pus qu'no'z'autres lé gousset bi garni. » Tout ainsi se résumait pour lui dans la pensée des avantages matériels que l'avenir devait ménager à son fils. Il s'intéressait à la situation de Jacques comme à la réussite certaine d'une entreprise heureuse et lucrative, d'autant plus sûre à ses yeux qu'il ne courait aucun risque, qu'il n'assumait aucune responsabilité d'argent. Il ne considérait que le but et voyait déjà Jacques en possession d'une grasse prébende dont il viendrait plus tard, quand il serait vieux, prendre sa part légitime.

Quelques jours avant de conduire son élève au petit séminaire, l'abbé Denis s'était entendu avec les prêtres qui dirigeaient cet établissement afin que son protégé fût accepté, dans les conditions les moins onéreuses, au titre d'élève ecclésiastique. C'est ainsi qu'en sa faveur, le prix de la pension de trois cents francs fut encore abaissé. Le curé s'engagea par écrit à payer les deux tiers de la somme convenue, l'autre tiers devait être acquitté par la caisse du diocèse.

La veille du départ, et pour obéir à des traditions du pays, Jacques s'en fut, à travers les champs, de hameau en hameau, de maison en maison, faire ses adieux. L'âme affligée, veule et sans ressort, il vint frapper à bien des portes, car dans les communes de la Basse-Normandie, qui rayonnent sur une vaste étendue, les cousins sont nombreux. Partout on l'accueillit poliment et sans surprise, mais avec une certaine ironie malveillante. Les femmes surtout se montraient particulièrement agressives. Elles lui pardonnaient difficilement en effet d'avoir eu, de préférence à leurs propres enfants, l'amitié du pasteur, amitié qui lui valait maintenant d'aller à la ville et de ne pas se livrer, comme ses petits camarades, aux travaux de la terre. Et ces natures primitives, sous des dehors affectés, en des propos hypocrites, laissaient voir leur jalousie et leurs rancunes. Jacques écoutait les allusions blessantes, la casquette à la main et tout tremblant ; il ne protestait pas, car il était sans défense et d'une timidité craintive devant les femmes. On lui parlait de ses frères méchamment, avec une âpreté voulue ; on s'inquiétait ironiquement de ce qu'ils devaient penser, de leur inévitable mécontentement. Jacques, à ces questions sans cesse renouvelées,

rougissait comme s'il eût été coupable. Aussi, de ces visites décevantes, il s'en revint plus désolé encore et, le long de la route déserte, à l'heure silencieuse du crépuscule, il sanglotait ainsi qu'une fille. Quand il rentra au presbytère, il trouva le curé impatient et nerveux. A la vue de Jacques, il comprit toute l'étendue de sa souffrance, et avec une tendresse pleine de compassion, il cherchait à le réconforter. « Crois bien, mon cher enfant, que je partage ta peine, mais laisse-moi te dire aussi que tu t'effrayes à tort et que tu t'exagères les choses. Tu te désoles comme si tu nous quittais sans espoir, ce qui m'étonne de toi, car c'est presque là une mauvaise pensée, un manque de confiance dans la Providence. Évidemment, tu seras éloigné de moi, et moi-même je n'aurai plus le charme de ta présence ; mais, après tout, notre séparation n'est que passagère et le petit séminaire n'a rien de terrible. Ta vie là-bas, comme ici, sera faite de travail et de prière. Et songe bien que là où tu seras, c'est le bon Dieu qui l'a voulu, et que tu dois, sans murmurer, te soumettre à sa divine volonté. »

Mais malgré ces bonnes paroles, affectueuses et douces, malgré la soumission pieuse qu'elles invoquaient et qui avait bien tout son effet sur l'âme mystique de Jacques, celui-ci n'était pas consolé. Il gardait avec l'intense regret des choses qu'il allait quitter, comme l'effroi de l'inconnu. Sa nature imaginative et farouche, qui n'avait vécu qu'au milieu des champs, redoutait l'approche d'impressions nouvelles et l'autorité d'autres maîtres.

Aussi sa dernière nuit au presbytère fut une longue insomnie, faite de cauchemars et de fièvre.

A l'aube, il se leva impatient, attendit en silence et tout endolori le réveil de son voisin qu'il accompagna hâtivement à l'église. La gorge serrée d'émotion, il servit la messe, mais les répons, à demi chuchotés, expiraient sur sa bouche.

A la sacristie, en un sentiment de dévotion attristée, il rangea dans les tiroirs, la chasuble et l'étole, l'aube et le manipule, promenant ses regards sur les broderies et la dentelle qu'il caressait de la main, comme pour effacer l'usure des plis. Avec une volupté inconsciente, il s'attardait à considérer une dernière fois tous ces ornements qui avaient été les con-

fidents de sa pensée joyeuse et qui devenaient l'espérance de son avenir. Et pendant que le prêtre, seul dans le chœur, murmurait son action de grâces, Jacques ouvrait sans bruit les vieilles armoires de chêne. Les yeux noyés de larmes, il adressait ses muets adieux à toutes ces choses aimées qu'il devait quitter maintenant, depuis les lourdes chapes en drap d'or, ornements des jours de fêtes jusqu'aux pauvres chapes noires, ponctuées de larmes, symboles des jours de deuil. Et de ses doigts fébriles, il les maniait avec un amour dévot, allant de l'une à l'autre, comme pour leur témoigner sa tristesse éplorée. Longtemps il resta ainsi, douloureux et inerte. L'abbé Denis vint l'arracher à sa contemplation et, dans un geste affectueux, l'amena au pied de l'autel. Ils s'agenouillèrent. Puis, avec une douceur émue, le prêtre éleva la voix. Ses mains s'étaient jointes en un élan d'ardente piété :

— « Seigneur, dit-il, voici cet enfant que votre bonté m'a confié. Pour votre plus grande gloire, je l'ai élevé de mon mieux, le réparant ainsi à la noble mission de vous servir. Suivant vos inspirations, je le remets entre les mains pieuses de vos serviteurs, chargés par vous maintenant du soin de son âme. Bénissez-le, mon Dieu. Et protégez-moi. Soutenez aussi ma faiblesse en cette épreuve. Et que Votre Saint Nom soit à jamais béni ! »

Et dominant son émotion, il commença le « Pater » dont il scandait avec une foi vive chaque syllabe latine. Quand sa prière fut achevée, brusquement il se leva. Jacques le suivit machinalement et tous les deux quittèrent l'église déserte, n'osant pas regarder en arrière. Ils traversèrent ainsi que des gens pressés les sentiers du cimetière où la rosée mettait sur les aiguilles des hautes herbes des perles irisées. Furtivement Jacques promenait des regards enfiévrés autour de lui, afin de saisir, en un dernier coup d'œil, tout l'aspect de ces lieux jusqu'aux cyprès ombreux qui bordaient l'enclos et dont les oiseaux s'enfuyaient au bruit de leurs pas. Ils marchaient ainsi, côte à côte, silencieux et tristes. Ils se hâtaient. Soudain les yeux de Jacques s'arrêtèrent sur le Christ du Calvaire qui dressait sa vieille croix de bois au carrefour de la route. De la flamme des prunelles élargies du crucifié, de sa face sanglante, du rictus de sa bouche, par toutes les plaies

hideuses et saignantes de son corps déchiré, il semblait lui montrer déjà le chemin du sacrifice et la voie qu'il devait suivre pour lui obéir. Et un gros sanglot secoua la poitrine du jeune homme, tandis que la casquette à la main, il se signait avec une religieuse terreur.

De retour au presbytère, assis en face l'un de l'autre dans la salle à manger, l'abbé Denis et son élève déjeunèrent du bout des lèvres, sans échanger la moindre parole.

Le bruit d'une voiture roulant lourdement sur la chaussée de la route vint heureusement les arracher à leurs pensées obsédantes. C'était la carriole de la ferme que conduisait le père Fidus accompagné de sa femme, tous les deux endimanchés.

Tandis que le prêtre saluait de quelque banale politesse l'arrivée de ses paroissiens, Jacques, en un élan de tendresse filiale, se précipitait vers la cuisine et se jetait dans les bras de Mélanie qui, debout près de la fenêtre, sanglotait éperdûment. Sous cette étreinte, la bonne vieille se redressa toute vaillante et d'une voix entrecoupée, elle lui faisait ses recommandations : « Et surtout, petit, répétait-elle, écris-nous souvent ; cha va être bi triste à c't'heur' ichin ; travaille bi pour satisfaire not' maître qui t'aime bi, vère. » Et en claudicant au bruit scandé de ses gros sabots de bois, elle suivit le jeune homme qui se hâtait vers ses parents. La voiture bientôt s'ébranla dans un tumulte de ferraille ; au milieu de la route, Mélanie les bras ballants en un geste de désolation regardait la carriole s'éloigner, et sur sa figure jaunie, ridée par les rudes labeurs, de grosses larmes coulaient obstinées, inondant son caraco de laine rouge.

Près de sa mère, Jacques, d'un œil mélancolique, contemplait le paysage qui défilait au trop allongé de la jument grise, la meilleure bête de la ferme que son père conduisait avec l'orgueil prétentieux du paysan. De temps en temps, il se retournait afin d'apercevoir encore le clocher de l'église qui lui montrait, en la brume flottante des lointains, la place de la maison bénie, où il laissait le meilleur de son âme et les plus douces images de son enfance. Puis tout se perdit dans l'espace et son angoisse de l'inconnu, vers lequel il allait fatalement, le ressaisit tout entier. Une violente émotion lui

secouait le cœur, mais par un effort d'énergie, il la comprima ayant comme la honte de sa faiblesse devant sa mère qui, assise près de lui, semblait radieuse et fière. Dans le désarroi de son âme, il cherchait à se réconforter lui-même et il appelait à son aide sa Vierge aimée, dont l'abbé Denis lui avait vanté les consolantes interventions. Et sa prière muette montait fervente, calmait heureusement dans la confiance de sa foi ses inquiétudes irraisonnées et ses vaines alarmes.

Après quelques heures de douloureux voyage pendant lesquelles l'esprit apeuré de Jacques oscillait entre la crainte et l'espoir, la carriole s'engagea dans les rues étroites des faubourgs de Briovère et s'arrêta bientôt devant les hautes grilles du petit séminaire, construit à flanc de coteau.

Seul, avec l'abbé Denis, Jacques descendit de la voiture et franchit, non sans un frisson, le seuil de la porte qui se referma sur eux. Ils traversèrent une cour et s'engagèrent sous la voûte centrale d'un bâtiment, puis gravirent à droite un escalier de pierre. Jacques, vaincu et docile, suivait son maître, mais ses jambes flageolaient à chaque marche. Ils se trouvèrent alors dans un long couloir, baigné de lumière, vrai corridor de cloître silencieux et morne. Une étiquette, indiquant le cabinet du supérieur, flambait sur la muraille en lettres ardentes. L'abbé Denis s'arrêta et frappa discrètement. De l'intérieur une voix sonore lui répondit. Alors, avec une brusquerie émue, Jacques saisit la main de son compagnon. Et ils entrèrent dans une vaste pièce dont les murs disparaissaient sous les rayons d'une bibliothèque. Le Supérieur, assis à sa table, écrivait. A la vue des visiteurs, il se leva. C'était un grand et solide ecclésiastique d'une cinquantaine d'années. Il avait le masque énergique, un menton volontaire; il portait les cheveux ras, légèrement grisonnants. Un très vif regard, à la fois intelligent et bon, éclairait sa physionomie expressive. En une attitude pleine de déférence respectueuse, l'abbé Denis présenta son élève. Il vanta son amour du travail, son édifiante piété ; il fit allusion aussi à ses craintes, à ses regrets de quitter son village. Le Supérieur l'écoutait avec une attention sympathique, et s'adressant à Jacques Fidus :

— « Quel âge avez-vous, mon cher enfant ?

— Dix-sept ans, monsieur le Supérieur.

Celui-ci sembla réfléchir.

— Vous aurez vingt ans à la fin de votre philosophie, dit-il, c'est parfait. Vous trouverez ici, mon cher enfant, des maîtres dévoués, uniquement préoccupés du bien de votre âme. Le petit séminaire est une grande famille, un nouveau foyer où tout le monde vit dans la plus parfaite harmonie, où vous allez être accueilli avec tendresse et dont, par conséquent, vous n'avez rien à craindre. Vous y travaillerez ardemment sous l'œil de Notre-Seigneur qui aime les jeunes âmes comme la vôtre. Et vous ne sauriez vous préparer trop tôt aux charges et aux responsabilités de votre vocation ecclésiastique. Il faut aussi, mon cher enfant, par votre zèle, honorer le digne prêtre qui vous a formé, qui vous a choisi parmi tant d'autres. Et vous ne sauriez mieux lui témoigner votre reconnaissance que par votre application au travail, votre fervente piété, votre absolue obéissance aux enseignements de vos maîtres. »

Et sur ces mots, l'entrevue prit fin brusquement. D'autres pensionnaires accompagnés de leurs parents ou de prêtres attendaient dans le couloir. L'abbé Denis et son élève quittèrent le petit séminaire après avoir reconnu au dortoir et au réfectoire la place réservée à Jacques. Ils revinrent ensuite à l'auberge rejoindre le père et la mère Fidus. On se mit en devoir de déjeuner copieusement, puis tout le groupe, après le repas, s'en fut déambuler à travers les rues, çà et là s'arrêtant devant les boutiques, indécis à chaque carrefour sur la direction à suivre.

Machinalement, Jacques suivait ses parents, étranger à tous les étalages qui défilaient sous ses regards distraits. Il était triste et soucieux, tout oppressé à l'unique pensée d'une séparation imminente. Et l'heure qu'il redoutait arriva trop tôt à son gré ; il fallut reprendre le chemin du petit séminaire. A pas lents, le groupe s'y dirigea. Le curé, devinant les secrètes angoisses de son élève, lui donnait la main, adoucissait par de douces paroles et la chaleur de son affection l'instant des adieux. Ils furent douloureux. Jacques, sans révolte, pleurait à chaudes larmes. Devant cette détresse misérable,

l'abbé Denis sentait son cœur se serrer. Il s'efforçait de raisonner son élève en lui faisant entrevoir l'avenir de ses rêves; il lui parlait de la rapidité du temps; il lui parlait aussi du bon Dieu auquel il devait offrir ce sacrifice pour le bien de son âme, mais Jacques, insensible à toutes ces pieuses exhortations, sanglotait éperdûment. A côté de lui, sa mère pleurnichait sans beaucoup de conviction, ce pendant que le père Fidus, avec une parfaite tranquillité, considérait cette scène qui ne semblait pas autrement l'émouvoir. Enfin, dans un retour d'énergie, l'abbé Denis, apercevant un ecclésiastique sous le porche, lui confia son élève qui, docilement, le suivit à travers un long couloir obscur et froid. Le prêtre, plein de compassion, l'attira vers lui. Les bras autour du cou du jeune homme, la tête légèrement inclinée en une pose affectueuse, il le réconfortait. « Allons, mon cher enfant, ne pleurez plus. Vous êtes ici dans une maison bénie, au milieu d'amis. Vous verrez comme il fait bon auprès de Notre-Seigneur. Je sais, vous avez du chagrin de quitter les vôtres, mais ici, en attendant de les revoir, vous trouverez d'excellents maîtres qui les remplaceront. Allons, allons, consolez-vous. »

Et l'ecclésiastique le conduisit dans une vaste cour où d'autres élèves étaient rassemblés formant des groupes animés. Avec une sympathie attentive, l'abbé questionnait Jacques sur son village, sur le curé qui lui avait donné les premières notions du latin.

— « Et dans quelle classe allez-vous entrer, mon cher enfant ?

— En seconde, monsieur l'abbé.

— Tiens, dans ma classe. Heureuse chance, car je prévois que vous serez un bon élève, n'est-ce pas ? »

Et dans le bien-être de cette causerie familière, l'âme du nouveau pensionnaire se fondait doucement, oublieuse maintenant des appréhensions qui la torturaient. Et Jacques qui, par une timidité excessive, avait tenu la tête baissée, peu à peu réconforté, levait ses yeux brouillés de larmes vers celui qui lui parlait d'une voix si compatissante.

L'abbé Michel était un ecclésiastique d'environ trente ans, de taille moyenne, d'aspect frêle et délicat. Il était laid, mais

d'une laideur sympathique. Un regard intelligent, doux et rêveur, corrigeait par son expression la dureté des traits. Dans la cour, Jacques et son compagnon se dirigèrent vers un groupe d'élèves. Le prêtre présenta le nouveau venu à ses jeunes camarades. On lui fit place et gaiement on l'accueillit. Jacques, rassuré maintenant, répondait en rougissant aux incessantes questions. Avec un étonnement naïf, il écoutait le curieux bavardage de ses voisins qui, sur deux rangs, face à face, allaient et venaient en un joyeux tumulte. Puis, tout à coup, une cloche retentit, un battement de mains se fit entendre, et Jacques, l'esprit inquiet, se laissa pousser dans un rang qui se formait sous l'œil des surveillants.

Sur un signal donné, les élèves se dirigèrent vers la chapelle, située au centre des bâtiments. Au hasard, Jacques se faufila entre les bancs. Dans la clarté tamisée du crépuscule, il regarda cette petite église, si différente de la sienne et qui lui parut froide et triste dans sa nef unique, que dominait l'autel. Il s'étonnait des murs nus, sans autre ornement que les croix noires, semées à des distances régulières, figurant ainsi les différentes stations du calvaire. Il cherchait, mais en vain, les statues des saints qu'il aimait et les chapelles jumelles qu'il revoyait, dans sa pensée, là-bas, sous le clocher de Guémanoir. Il s'étonnait aussi de ne plus voir, encadrant l'autel, le chœur avec ses stalles profondes, dont les chimères, têtes de diables ou figures d'anges, séparaient chaque place. Il cherchait en vain les larges bannières de velours rouge qui, là-bas, dans son village, précédaient la procession aux jours bénits de la Fête-Dieu et des Rogations. Au lieu de la clarté si douce des vieux vitraux dont les nuances changeantes se jouaient sur les murs de son église, la chapelle où il se trouvait recevait la lumière crue du jour par de vulgaires fenêtres disposées en ogives.

Et toutes ces impressions aiguës le ramenaient en arrière douloureusement, quand une douce mélodie de l'harmonium vint l'arracher à son angoisse. Une voix puissante s'éleva. Elle chantait le bonheur du retour, la joie pieuse des fraternelles réunions sous la même discipline, aux pieds de Notre-Seigneur. Puis elle se tut et tous les élèves à l'unisson, d'un même élan convaincu, proclamèrent à leur tour la douceur et

le charme de la vie commune, sous le même toit, dans la paix bienfaisante de Dieu :

Ecce quam bonum, quam jucundum
Habitare fratres in unum!

La surprise que causait à Jacques ce cantique au rythme langoureux remplissait son âme de mélancolie. En dépit des sentiments qu'il exprimait, en dépit des joies ineffables dont il célébrait la touchante réalité, il subissait la détresse de son abandon en cette foule anonyme, étrangère à sa souffrance. Son esprit, hanté de souvenirs, le rejetait vers ses chères visions. En proie à l'obsession des regrets, Jacques ne voulait plus entendre ces chants pieux, à cette heure, pour lui, cruelle ironie. Dans les images aimées, il cherchait un refuge consolateur. Son âme frémissante retournait vers les lieux et les horizons qu'il avait quittés, et dont il subissait l'attirance invincible. Sous les reflets incandescents du soleil, caché là-bas derrière les hautes futaies, il revoyait la carriole qui roulait sur la route blanche. Et il la suivait obstinément, les yeux clos, avec ceux qu'elle emportait, indifférent au tumulte des cantiques d'allégresse qui retentissaient sous la voûte de la chapelle. Cependant le *Salve Regina* vint le réveiller de sa torpeur. Cette prière attendrie fut un baume sur sa blessure. Il se mit à implorer la Vierge, dont la statue sur l'autel semblait lui sourire.

Puis après l'*oremus* récité par le Supérieur, le silence se fit autour de lui et le défilé recommença. Il prit son rang comme un être inconscient, mû par une force extérieure. A travers le long couloir noyé d'ombre, à la lueur fugace des becs de gaz, dans le bruit des pas cadencés, il suivit les autres au réfectoire, situé au rez-de-chaussée et dont les hautes fenêtres s'ouvraient sur la campagne environnante. Il retrouva, non sans difficulté, la place et la case qu'il était venu marquer le matin même.

Après le *Benedicite,* le repas commença dans le brouhaha d'une gaieté familière. Jacques silencieux s'intéressa à tout ce qui l'entourait. Comme il était pauvre, on l'avait inscrit à la troisième pension, celle que l'administration réservait aux élèves ecclésiastiques. Au petit séminaire, elle était de beaucoup la plus fréquentée, car sa clientèle se recrutait surtout parmi les futurs séminaristes. Par nature défiant et timide, se

sentant étranger au milieu de ses camarades, Jacques, trop ému pour manger, regardait la disposition du réfectoire, où tout était pour lui matière à surprise.

Au centre, sur une estrade élevée, se tenaient les professeurs et maîtres d'études sous la présidence du Supérieur. En face de ceux-ci, et perpendiculairement, les élèves des différentes pensions. Immédiatement devant la table des prêtres, les élèves de la première pension, admis au même menu que les professeurs ; à leur droite et à leur gauche se tenaient les élèves de la deuxième pension, dont le menu était sensiblement inférieur. Ceux-ci étaient pour la plupart fils de la bourgeoisie aisée et se destinaient à la prêtrise ou aux carrières libérales. La nourriture de la troisième pension, dont les tables s'allongeaient le long des murs, était des plus précaires. Elle ne comportait de viande qu'au repas principal, à midi. Le service au réfectoire se faisait par groupe de huit élèves qui eux-mêmes établissaient entre eux un roulement quotidien. Le repas se composait le matin d'une soupe maigre, espèce de pâtée indigeste à laquelle les élèves ne touchaient guère. A midi, au déjeuner, on leur offrait un plat de viande et un plat de légumes. Au souper, à huit heures, la soupe réapparaissait et voisinait avec un plat de légumes. Cette nourriture, d'une insuffisance notoire en quantité, ne se modifiait qu'aux grandes fêtes de l'année ; alors il y avait similitude de traitement entre la seconde et la troisième pension, ce qui était tolérable. Tous les élèves avaient indistinctement en tout temps, à discrétion, le pain et le cidre.

Jacques, après les répons du *benedicite*, s'était assis. Il ne mangeait pas. Il écoutait attentivement ses camarades qui, avec un empressement familier, le renseignaient sur les habitudes de la maison, sur son organisation intérieure, sur la nourriture en particulier. A l'un de ses voisins qui s'étonnait de ce qu'il n'eût apporté aucune provision, Jacques naïvement exprima toute sa surprise d'une semblable question. Et l'autre de ricaner :

— « Pensais-tu, par hasard, trouver ici une table bien garnie ? Tu te tromperais, à coup sûr. La nourriture qu'on nous donne est vraiment dérisoire. Nous ne mangeons pas à notre faim. C'est le seul tort de la maison. Tu en feras toi-même

l'expérience, et ce ne sera pas long. En quelques jours, tu seras édifié. »

Et comme Jacques remarquait les plats copieux que des garçons déposaient sur les tables des autres pensions, son voisin comprit son regard et devina sa pensée :

— « Rassure-toi, lui dit-il, tu ne seras pas admis au même régime, tu ne paies pas assez cher pour cela. Ici, on t'en offre pour ton argent. Ne compte pas trop sur l'ordinaire de l'administration. Crois-moi, sans plus tarder, écris à tes parents afin qu'ils t'envoient du lard ou de la charcuterie ou du beurre. On tolère tout au réfectoire. En attendant voilà du saucisson, prends-en de préférence à ces lentilles. Ici, on n'est pas fier, on partage souvent entre camarades, à charge de revanche. » Et Jacques, vaincu par cette franchise si naturellement simple, se mit à manger.

Et, s'enhardissant, il posait des questions à son voisin, mais n'osait le tutoyer.

— « En quelle classe êtes-vous ?

— En philosophie. Voilà trois ans que je suis venu au petit séminaire, dans les mêmes conditions que toi, probablement. Mes parents sont pauvres, ce sont de petits cultivateurs dans le nord du département et nous sommes nombreux à la ferme. Ils ont fait de grands sacrifices pour payer ma pension. Mais ma mère désirait beaucoup que je vinsse ici.

— Et vous avez sans doute l'intention d'être prêtre ?

— Certainement, je suis entré ici dans cette idée et j'irai jusqu'au bout. J'en ai pris déjà l'engagement. Nous sommes nombreux dans ma classe avec la même vocation.

— Moi, je vais entrer en seconde. Connaissez-vous mon professeur ?

— Oui, c'est l'abbé Michel, le meilleur de tous, un des plus instruits bien qu'il soit d'une excessive modestie. Depuis que je le connais, j'ai su l'apprécier ; il est mon confesseur et mon ami. Je n'ai pas de secrets pour lui. Souvent il m'a remonté le moral, car ici tout n'est pas rose. Je m'ennuyais : j'aurais voulu retourner au pays, cultiver la terre et reprendre aussi ma liberté. Je lui ai conté mes peines, il m'a exhorté à rester. Son insistance a été si douce, si affectueuse, que je lui ai tout promis. Et si un jour je suis prêtre, c'est à lui seul que je le devrai.

— Alors, vous l'aimez beaucoup ?

— Assurément. C'est un saint que je respecte. Prends-le donc comme confesseur ; tu verras comme il est bon et juste. »

Jacques ne répondit pas. Il continua à interroger son voisin.

— « Pourquoi donc cette chaire devant le Supérieur ?

— Ah ! cela t'intrigue. Rassure-toi, on n'y fait pas de sermons. Tu dois bien penser que nous ne parlons pas toujours ainsi au réfectoire. Ce sont des libertés exceptionnelles. Tous les jours, aux repas, l'un d'entre nous, choisi parmi ceux qui possèdent une belle voix, fait une lecture dans un ouvrage quelconque d'histoire ou de littérature dont on a eu soin de masquer les passages que nous devons ignorer. Souvent je suis appelé à la chaire et je ne cherche pas à m'y soustraire, car ce jour-là je fais, après le départ des autres, un bon dîner avec le menu des professeurs. Et je t'avoue que j'apprécie cette aubaine. Cela me change un peu de la charcuterie à laquelle nous sommes condamnés. »

La conversation des deux camarades fut brusquement interrompue par un signal du Supérieur. Tout le monde se tut et se leva. Quand le silence se fit plus absolu, le prêtre alors récita les grâces avec onction et lenteur. Puis les élèves reprirent leurs rangs et remontèrent vers la chapelle pour la prière du soir.

Jacques, à genoux à son banc, la tête entre les mains, écoutait d'une oreille distraite le débit monotone des oraisons que déroulait un professeur. Dans la pénombre qui l'entourait et qu'éclairaient d'une lueur fugitive les globes des lampes fixées au mur, il rêvassait, l'âme engourdie, tandis que les litanies défilaient leurs mystiques symboles.

Dans le dortoir, grâce au numéro d'ordre qu'on lui avait attribué, il retrouva facilement sa cellule. C'était un étroit espace carré, ouvert sur l'une de ses faces et qui comportait comme mobilier un petit lit de fer, une armoire minuscule prise dans le développement de la boiserie et où étaient disposés ses vêtements et son trousseau. A droite et à gauche de la sienne, d'autres cellules identiques, dos à dos, s'alignaient.

Jacques, tout déconcerté de se voir dans ce réduit, où ses

moindres mouvements devaient être calculés sous peine de heurts douloureux, eut comme la honte de se sentir ridicule. A la hâte, fébrilement, il se déshabilla et, pour mieux cacher le chagrin qui lui montait à la gorge, il se blottit dans son lit. Les draps relevés sur la figure, mais les yeux au dehors, il regardait curieusement un prêtre qui allait et venait d'un pas régulier en récitant son chapelet, et le murmure de ses patenôtres suivait son allure, s'avançait ou s'enfuyait dans la profondeur du dortoir. Tout à coup, une cloche retentit qui fit tressaillir Jacques. Trois fois elle tinta d'un son argentin et lent, puis elle résonna dans une pleine envolée tapageuse. Une dernière fois, la silhouette du prêtre passa comme une ombre rapide, puis elle disparut. L'obscurité se fit complète. Alors, effrayé de cette solitude qui l'enveloppait, Jacques eut à l'âme une douleur aiguë. Vaincu, mais sans révolte, soumis d'avance à toutes les surprises de cette existence imprévue, il se mit à pleurer, blotti sous les couvertures pour mieux cacher sa peine. Puis, insensiblement engourdi par le bien-être du lit, inconsciemment il s'endormit.

Le lendemain matin, à cinq heures, la cloche le réveilla en sursaut. Autour de lui, il jeta un coup d'œil d'étonnement. Une voix puissante le secoua et le mit sur son séant : « *Benedicamus Domino* », disait-elle, et comme autant d'échos empressés, de tous les coins du dortoir, d'autres voix claires lui répondirent : « *Deo Gratias!* » En même temps, un prêtre passait devant sa cellule, excitant d'un battement de mains les retardataires assoupis. Jacques, maintenant rassuré, s'habilla promptement. Avec une timidité gauche, il se hasarda vers le lavabo installé au centre du dortoir. L'eau fraîche acheva de le ranimer tout à fait. Sur un signal, il vint se ranger à l'entrée du vestibule avant de descendre à l'étude où la prière du matin se faisait en commun.

Déjà il se trouvait moins seul, le bruit l'occupait et l'intéressait. Il s'habituait aux objets, aux physionomies, à l'aspect des choses. Esprit méthodique et sérieux, il goûtait l'harmonie de cette discipline qui réglait en ses moindres détails toutes les occupations de sa journée. Cependant, durant les deux heures qui précédèrent le déjeuner, la vision du presbytère passa devant ses yeux. Le désœuvrement de son esprit la



fit renaître à son insu. Il s'y abandonna en un empressement égoïste. Son âme de sensitif était encore trop pleine des images de Guémanoir pour qu'il les oubliât si promptement dans la sensation de l'heure présente. Au son des cloches d'une église voisine qui rappelait aux fidèles l'heure des Messes matinales, il songea à la dernière qu'il avait servie la veille même, et tout l'écheveau de ses souvenirs se déroula en un vivant tableau. Il suivait le prêtre à l'autel, et il lui semblait entendre le murmure des oraisons et la voix chantante de l'officiant.

Pour mieux goûter le charme pénétrant de ses mystiques évocations, Jacques fermait les yeux, la tête inclinée vers un livre dont il gardait devant lui, par une ruse ingénieuse d'écolier, les feuillets ouverts afin de mieux cacher aux regards indiscrets sa pensée vagabonde.

Quand sa rêverie l'eut abandonné, il se prit à regarder la salle d'étude où il se trouvait. C'était une vaste pièce où plus de cent de ses camarades étaient assis devant des tables parallèles, sous la surveillance d'un seul ecclésiastique. Pas le moindre bruit, un silence profond régnait de tous côtés, et cela le comblait d'étonnement. Son voisin, d'un geste imperceptible, attira son attention. Tout bas, il lui chuchota :

— « Tu es un nouveau ? »

Et Jacques, façonné à la même tactique :

— « Oui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Jacques Fidus. Et vous ?

— Pierre Romain. En quelle classe vas-tu entrer ?

— En seconde.

— Moi, en rhétorique. D'où viens-tu ?

— De Guémanoir.

— Une petite commune, sans doute ?

— Oui, à sept lieues d'ici.

— A quelle pension es-tu ?

— A la troisième.

— Je te plains, tu y seras très mal. Tu aurais dû demander à tes parents de te mettre à la seconde, j'y ai mangé pendant quelque temps, avant d'aller à la première. C'est suffisant, mais bien juste cependant.

— Mes parents sont pauvres et ne peuvent rien pour moi. C'est M. le curé Denis qui m'a placé au petit séminaire.

— Sans doute, tu désires te faire prêtre ?

— Certainement. Et vous?

— Pas le moins du monde, je n'y ai jamais pensé. »

Et brusquement :

— « Chut! taisons-nous. Le surveillant nous regarde. »

Et les deux camarades prirent l'attitude de gens studieux, absorbés en leur lecture.

Quelques heures plus tard, au moment où Jacques entrait en classe, il éprouva un vif contentement, une douce joie des yeux : l'abbé Michel était là, debout derrière sa chaire, d'où il assistait au défilé de ses élèves. Au passage, il l'appela.

Tout rougissant, Jacques timidement s'avança.

— « Eh bien ! mon cher enfant, vous êtes consolé et rassuré, je suppose. Tout à l'heure, nous allons prier l'Esprit Saint, demandez-lui d'inspirer votre premier travail. »

Jacques, que cet accueil réconfortait, leva vers son interlocuteur un regard plein de reconnaissance émue. Le prêtre, d'un geste affectueux, le congédia et, quand ses élèves furent réunis, l'abbé Michel s'agenouilla. Les mains jointes, en une dévotion profonde, de sa voix lente et convaincue, il récita : « *Veni Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium,* etc. »

Jacques, à genoux à son banc, dans un élan d'ardente foi, rassemblait toutes les forces de son âme, il appelait à son aide, avec une ferveur suppliante, les lumières d'en haut, car il se sentait envahi d'un inexprimable malaise, au moment d'affronter l'épreuve d'un premier effort, à la réussite duquel il attachait une importance considérable. L'abbé Denis ne lui avait-il pas dit : « Et surtout ne manque pas ta première composition, on te renverrait en troisième. »

Quand la prière fut achevée, l'abbé Michel s'adressant à ses élèves sur un ton d'affectueux entretien :

— « Mes chers amis, vous êtes ici les bienvenus, tous au même titre. Nous commençons ensemble une nouvelle année. Il faut qu'elle vous soit utile et profitable. J'espère aussi qu'elle sera féconde par les résultats que vous obtiendrez, en même temps qu'édifiante par votre constante piété à remplir vos devoirs. Le meilleur moyen d'honorer Notre-Seigneur,

voyez-vous, est de bien travailler, toujours avec une égale ardeur. C'est l'oraison la plus méritoire et la plus noble, c'est a sanctification la plus efficace. Vous savez que tout mon dévouement vous est acquis, mes chers amis. A vous de me faciliter ma tâche par votre bonne volonté et votre obéissance. Et pour n'avoir jamais de faiblesse dans l'accomplissement de nos obligations réciproques, remettons nos cœurs et nos intelligences aux pieds de la Sainte-Vierge, afin qu'elle nous soit propice et qu'elle nous donne l'incessante activité laborieuse dont nous avons besoin. Amen. »

Et l'abbé Michel, après s'être dévotement signé, d'une voix claire, dicta le texte de la version latine. Jacques, avec une impatience fiévreuse, se mit à la traduction. Son esprit irrésolu, inquiet, s'affolait à chaque période, triomphant, non sans lutte, des moindres difficultés. Les deux heures qui s'écoulèrent ainsi en cette tension douloureuse, semblèrent au pensionnaire d'une déconcertante brièveté. Il finissait à peine sa rédaction quand la cloche retentit. D'une main nerveuse, il remit sa copie et s'agenouilla, tout défaillant, pour la prière qui terminait chaque classe. Et bientôt il entendit la voix du prêtre qui, dans un abandon mystique, murmurait tendrement : « *Sub tuum præsidium, confugimus, sancta Dei Genitrix.* »

Le soir, à l'étude, après s'être recueilli afin de mieux ordonner son récit, Jacques écrivit à son curé une lettre de filiale résignation, à la fois familière et respectueuse où son âme se montrait en sa naïve franchise, avec ses craintes et ses étonnements, ses résolutions subites et ses pieuses espérances. Cette longue conversation, dans laquelle il avouait à son bienfaiteur jusqu'aux confidences reçues au réfectoire, allégea son cœur d'un poids oppressant. Au dortoir, sa cellule lui parut moins sombre et moins étroite ; il s'endormit apaisé en égrenant dévotement son chapelet.

Guémanoir, 4 octobre 1878.

« Mon bien cher enfant,

« Quand Valentin, le facteur, a franchi ce midi la porte du jardin, tenant à la main une lettre, j'ai ressenti une très

douce joie. Je supposais bien que c'était la tienne qu'il m'apportait. Je l'attendais avec une impatience que je ne me connaissais plus depuis longtemps et qui se justifie pleinement du reste par l'inquiétude où j'étais à ton endroit. J'avais grande hâte de savoir comment tu avais supporté cette première séparation et l'isolement, loin de nous, dans une sainte maison hospitalière, à coup sûr, mais que je me figure impressionnante pour toi avec son organisation sévère, sa discipline et son silence. Par tous les détails intéressants que tu me donnes, je constate avec plaisir que ton âme s'est rassurée en présence de l'accueil de tes bons maîtres et de tes camarades. J'en bénis Dieu qui m'a exaucé et j'en remercie du fond du cœur la Providence. Mais moi, je dois t'avouer que j'ai été moins brave et moins raisonnable que toi. Ton départ m'a replongé dans cette tristesse découragée où j'étais quand je me suis chargé de ton éducation. Le souci de t'instruire, mes quotidiennes occupations, nos communes oraisons à l'église, jusqu'au travail même dans le jardin, tout charmait mon âme et remplissait mes journées. Aussi la solitude maintenant ne m'en paraît que plus amère et plus vide. Afin de tromper la monotonie des heures lentes, j'ai demandé à de ferventes prières une diversion à ma souffrance si tenace et si profonde. Et en faisant ma méditation, je me suis senti coupable envers Notre-Seigneur, car j'ai mesuré, avec toute l'étendue de mon attachement pour toi, ma négligence à l'égard du Divin Maître. Alors, tout pénétré de remords, j'ai considéré mes devoirs plus étroitement et j'ai été effrayé de mon injustice, de mes offenses, inconscientes peut-être. C'est là ma seule excuse. A genoux devant le tabernacle, j'ai songé à mes malades que je ne visitais plus, aux infirmes de notre pauvre paroisse près desquels je n'allais plus comme autrefois porter avec l'aumône la parole consolante des promesses du Sauveur. J'ai songé aussi à mes chers enfants que je dois instruire dans les augustes vérités de la foi et j'ai rougi de les avoir ainsi oubliés, de n'avoir pas su peut-être les préserver du péché. Dieu a dû me pardonner car j'étais plein de confusion. Aussi je vais redoubler de zèle et leur consacrer tout le temps que je t'avais si généreusement donné. C'est mon seul devoir maintenant et mes plus

douces obligations aussi. C'est la raison même de mon sacerdoce et ma redoutable responsabilité, car Dieu me demandera compte de toutes les âmes qu'il m'avait confiées.

« Mélanie, qui n'a pas les mêmes motifs que moi de raisonner, pleure et se lamente. Je l'entends souvent qui maugrée et s'exclame : « J'aurions bi mieux agi d'l' garder ichin ! » Mais comme je ne veux pas répondre à ses interrogations ou discuter avec elle pour lui faire comprendre les nécessités de ton départ, elle me bouscule, modifie suivant ses caprices l'heure des repas ou néglige son travail. J'accepte tous ces ennuis avec une absolue indifférence parce qu'elle est le dévouement, la bonté mêmes. Je dois t'avouer aussi que je me sens plein, envers elle, de mansuétude, puisque nous souffrons du même mal et de la même absence.

« Ainsi que tu le souhaitais, sans oser me le demander néanmoins, mais, devinant ton désir, je n'ai pas voulu te remplacer à l'église. C'est le sacristain, le père Léonor, qui présentement me répond la Messe ; il a repris ses anciennes fonctions dont je l'avais déchargé en ta faveur, mais à coup sûr, il n'apporte pas le même soin que toi dans son service. C'est un brave homme mais qui n'aura jamais aucune des délicatesses auxquelles tu m'avais habitué.

« Chaque matin, sous les vieux chênes dépouillés, sous le ciel gris et froid d'automne, je fais ma promenade, mais solitaire maintenant. Elle me semble particulièrement triste à cette époque où tout se meurt, où la nature enveloppe les choses d'une affreuse mélancolie. Parfois quand ma pensée, devançant la saison, s'effraye déjà de la solitude de l'hiver dont j'ai toujours redouté les longues soirées et les mornes silences, je m'arrête devant le calvaire, à l'intersection des routes que tu connais. Là, je m'agenouille sur la pierre et, pénétré de respect et de foi, je regarde le Christ sur la croix. Je l'interroge, je cherche dans ses yeux douloureux l'expression de sa volonté divine et parfois il me semble que ses lèvres remuent. Oh ! alors, je tressaille. Et je crois percevoir le son de sa voix éteinte qui murmure à mes oreilles : « Mon fils, tu manques de courage, tu négliges mon service. » J'écoute encore, mais tout se tait. Et je contemple mon Dieu crucifié, plein de remords et d'angoisse. Mais sa bonté, dont j'éprouve les ineffables joies,

me réconforte en ma détresse et je continue ma route, absorbé dans une muette prière. Je songe aussi qu'à mon humble appel, tout à l'heure, il descendra sur l'autel, pour ranimer encore mon âme défaillante.

« Maintenant, écoute-moi bien, mon cher enfant. Au moment où ta vie se modifie profondément, où ton âme va rester isolée, en proie à des hésitations douloureuses, je te recommande de choisir au plus tôt ton confesseur. Lui seul sera ton guide et ton meilleur ami ; il me remplacera près de toi dans toutes les responsabilités de ton éducation. Et je prie bien Notre-Seigneur qu'il t'inspire en cette occurrence, car de ton choix peut-être dépendent ta direction morale et ton avenir, encore incertain, car nous ignorons les desseins impénétrables de la Providence. Il faut, vois-tu, que ton confesseur comprenne toutes les délicatesses de ta nature si probe et si scrupuleuse, mais faible aussi quelquefois. Il faut qu'il la soutienne dans ses défaillances, car tu faibliras sous les charmes trompeurs de la tentation ; il faut qu'il l'éclaire de ses lumières, car tu ignores encore tous les mystères de la révélation ; il faut aussi qu'il la réchauffe au contact de sa foi. N'oublie pas, mon cher enfant, que dès maintenant tu dois te préparer à la redoutable mission, si consolante aussi, pour laquelle Dieu t'a choisi en sa bonté infinie. Et souviens-toi que ton âme ne sera jamais assez pure et ton cœur assez ardent pour servir Celui qui t'appelle aux saints autels. Dans cette pensée garde-toi de toute liaison avec les camarades douteux. Il est bien probable que tu n'en trouveras pas dans cette chaste maison où je t'ai conduit ; mais enfin il est possible que le hasard (et le Démon souvent le met sur nos pas) te fasse rencontrer quelque sympathique compagnon, n'ayant pas les même préoccupations que toi ou la même vocation surtout. Alors évite-le, car il pourrait te distraire du bon Dieu et t'empêcher de prier comme tu ne dois jamais cesser de le faire, sous peine de commettre un grave péché. Sache bien que toutes tes facultés doivent se concentrer vers un seul but, l'amour du Divin Maître ; sache bien qu'aucune d'elles ne peut rester dans l'ombre sans l'offenser. Bien au contraire, dans une pieuse harmonie, elles s'efforceront d'élever ton âme vers Notre-Seigneur, afin que ta soumission soit plus complète et ton

obéissance plus absolue. N'a-t-il pas mis en toi toutes ses complaisances, toutes ses prédilections attendries? C'est donc pour répondre à ses bienfaits que tu dois cultiver ton intelligence, affermir ta volonté par un constant effort, afin de le mieux honorer en proclamant sa gloire.

J'ai demandé à ta mère de t'envoyer les provisions que tu réclames. Je ne pensais pas, mon cher enfant, que tu serais soumis si tôt à de si dures épreuves. Ne cherche pas à en comprendre les raisons, accepte-les sans murmure et n'écoute pas les plaintes. Offre donc au bon Dieu ces souffrances et ces privations, en rémission de tes fautes et pour ta propre sanctification. Écris-moi souvent, confie-moi tes peines, nul mieux que moi n'y compatira et ne te sera plus dévoué en Notre-Seigneur.

Je t'embrasse paternellement.

F. Denis,
Prêtre.

LOUIS ROGUELIN

(*A suivre.*)

LE

DEVOIR CIVIQUE DES PARENTS[1]

I

Mesdames et Messieurs,

La conférence que vous allez entendre a pour sujet le *Devoir civique des parents*. Je dis *des parents,* je ne dis pas *du père*.

Il n'y a pas besoin d'être électeur pour avoir des devoirs civiques. Nos devoirs, vous les avez, Mesdames, quoique vous ne jouissiez pas de tous nos droits. Vous pourriez estimer que l'inégalité légale vous fait tort; or, on ne vous ferait pas tort, on vous ferait injure, si on prétendait rétrécir aussi vos devoirs.

Il existe des femmes sans devoirs civiques; c'est dans les harems d'Orient, où la femme vit comme un bel oiseau en cage et n'écoute pas de conférences. En pays civilisé, en pays républicain, la femme participe à la liberté de l'espèce humaine, et par conséquent à sa dignité.

La femme, chez nous, sait qu'elle a une patrie, et que sa patrie est capable, comme une personne, de justice et d'injustice, de sagesse et de folie, de prospérité et de désastre. Elle sait que cette patrie n'est pas la seule de son genre qui existe, qu'elle est donc une portion d'une patrie plus grande, l'humanité, qu'ainsi l'égoïsme de la patrie restreinte peut être

1. Conférence faite à Arras, le 22 février 1903, sous les auspices de la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen.



coupable, tout comme l'égoïsme d'un individu ou l'égoïsme d'une famille. Elle sait que chaque homme et chaque femme collabore à la vie commune, à celle de la nation, à celle aussi de toute l'humanité, comme chaque caillou compte dans le poids d'une montagne.

Du moment qu'elle sait, comment n'aurait-elle pas de devoirs civiques? Où serait l'excuse d'une femme qui s'enfermerait dans son ménage, alors que la force des choses l'a faite citoyenne d'un pays et citoyenne de la planète? Dès qu'elle est mère, c'est dans le ménage même qu'elle rencontre le devoir civique. *L'homme*, disait la sagesse juive[1], *ne vit pas seulement de pain, mais aussi de la parole de Dieu.* L'enfant, lui, attend de sa mère un autre lait que celui des mamelles. Elle lui doit ce que le langage d'hier appelait la parole de Dieu, et ce que le langage d'aujourd'hui appelle l'esprit civique, l'esprit patriotique, l'esprit humanitaire, et aussi, pour annoncer tout de suite un terme que je définirai plus tard, l'esprit laïque.

La mère, souvent, est encore plus responsable que le père de l'égoïsme de l'enfant, ou de son indifférence, ou de son aveuglement, ou de sa dureté. D'abord, c'est elle qui exerce les premières impressions sur la toute jeune âme. Et puis, quand le père est éloigné ou absorbé par les nécessités de sa profession, c'est la mère qui continue d'être la directrice et l'initiatrice. La mère reste maîtresse de conscience, maîtresse de dévouement, maîtresse de bonté, maîtresse aussi de fermeté et de courage civique. La mère peut se trouver seule à parler de la petite patrie, et seule à parler de la grande.

L'empreinte d'une femme supérieure a marqué parfois les âmes les plus hautes. Ernest Renan, s'il n'avait pas eu une sœur aînée qui était comme une mère, n'aurait peut-être pas atteint la perfection de son génie et la perfection de sa vie.

Tel autre, que je puis vous nommer de vive voix, — je n'imprimerai pas son nom, parce qu'il est vivant, — s'est formé à l'école d'une mère incomparable. Je n'ai pas connu cette mère, et pourtant ma pensée va sans cesse à elle, avec l'idée que nous lui devons tous de la reconnaissance, quoique elle même n'ait pas pu s'y attendre. Elle a joui de la petite récom-

1. *Deutéronome*, 8, 3.

pense, la fierté des succès de son fils; si elle eût vécu un peu plus, elle eût goûté l'orgueil héroïque des persécutions et des disgrâces, des attentats de tout genre, des outrages, des calomnies et des reniements. Elle eût eu le droit de se dire : « C'est un peu grâce à moi que les peuples envient à la France un de ses citoyens. » En assistant au réveil actuel de la nation, elle se dirait : « J'avais cru faire simplement l'éducation d'un enfant, mais voici que j'ai donné au pays un rénovateur, et que j'ai préparé une résurrection de la loi morale. »

Ni le héros qu'a élevé cette mère, ni Renan l'illustre penseur, qui a libéré tant d'esprits esclaves, ne sont des êtres ordinaires. « Faut-il espérer, direz-vous peut-être en vous-mêmes, que nos enfants seront comparables à des personnages si exceptionnels? » D'abord, que savez-vous du possible et de l'impossible? Ensuite, qui exige que vous fournissiez à la France et à l'humanité des hommes-types? A vous toutes qui êtes mères je ne réclame ici qu'une chose, c'est que vous remplissiez vos devoirs civiques aussi sérieusement que vos devoirs privés, et que, comme citoyennes aussi bien que comme femmes, vous fassiez passer, dans ceux que vous aimez plus que tout au monde, ce que vous sentez en vous de meilleur.

II

D'où vient qu'un père et une mère ont des devoirs civiques? D'une délégation de la société

Une semblable délégation est la source de tout devoir public. Les devoirs d'un préfet, d'un ingénieur, d'un instituteur, découlent des attributions que la société leur confère. Les parents aussi sont des fonctionnaires de la société, bien qu'ils ne reçoivent de traitement ni de l'État, ni de la commune. Leur tâche officielle consiste à nourrir, vêtir et loger l'enfant; elle consiste aussi à l'instruire, tantôt par méthode et tantôt par occasion, et à faire de lui, par tous les moyens en leur pouvoir, un homme et un citoyen.

On n'élève pas son enfant pour soi, comme on élève pour soi son cheval ou son chien. On élève l'enfant pour lui-même et pour la société; et on l'élève au nom de la société, en vertu



des pouvoirs qu on tient d'elle. Si on l'élève mal, non seulement on manque à l'enfant, mais encore on manque à la société.

Voilà à quoi beaucoup de parents ne réfléchissent jamais. Aussi leur semble-t-il que leur enfant est « à eux », qu'ils ont sur l'enfant « un droit ». Dans le langage à la mode, cela s'appelle le droit du « père de famille », et on l'invoque contre l'État; quand par hasard le père de famille tient peu à la première communion, je ne sais si l'on n'a pas découvert un droit de la « mère de famille » tout prêt à supplanter celui du père. En tout cas, les parents se figurent qu'ils ont la jouissance de l'enfant, à peu près comme l'enfant lui-même a celle d'une poupée ou d'un pantin.

Le père de famille blanc ne vend guère son enfant pour une bouteille de rhum, à la façon de certains « pères de famille » d'Afrique; s'il s'imagine que c'est par pure tendresse, c'est qu'il est peu perspicace, mais la perspicacité est chose rare. Il croit trop volontiers que son prétendu droit lui vient de la nature, que la loi usurpe si elle y porte atteinte, qu'enfin la société, qui a qualité incontestée pour envoyer l'enfant devant les balles ennemies quand il aura vingt ans, ne peut pas faire comparaître ce même enfant devant les maîtres d'école qu'elle met tant de soin à former, qu'elle entretient et qu'elle investit. Mes chers concitoyens, ne riez pas d'une erreur si grossière; je crains que, sans y faire attention, beaucoup d'entre vous ne la partagent, et qu'elle ne se retrouve au fond de leur pensée sous une forme plus ou moins inconsciente.

La vérité, c'est qu'il n'y a pas de « droit » du père de famille, ni de la mère de famille. Il y a, ce qui n'est pas la même chose, une concession forcée que leur fait la société, une abdication raisonnable, à laquelle elle se résout par sagesse, parce qu'en effet c'est ce qu'elle a de mieux à faire en principe, mais qui n'est légitime que dans la mesure où elle est inévitable, et qui, dans les pays civilisés, se restreint à mesure que la barbarie recule. Des parents sont des tuteurs d'office, dont l'un, la mère, est désigné par la nature, dont l'autre, le père, est désigné par l'institution légale du mariage, et que la loi accepte de reconnaître tous deux d'avance, mais que la loi peut dépouiller de leur tutelle s'ils s'en montrent

indignes, qu'elle peut soumettre à tout contrôle qu'elle juge pratique, qu'elle peut lier par telle prescription ou restriction qu'elle déclare utile, et dont enfin l'obligation essentielle est de se considérer, en tout temps, comme les dépositaires d'une puissance publique.

Tel est le caractère que je vous reconnais pour ma part, vous pères et mères qui m'écoutez en ce moment. Je n'estime pas que cette conception vous diminue, bien au contraire.

Vous êtes revêtus d'une fonction très douce et très familière, mais en même temps très auguste; c'est de travailler dans votre ménage, peut-être humble, à l'avenir de votre pays, et, à travers lui, à un avenir plus vaste encore. Si vous y réfléchissez, — car il convient de réfléchir quand il s'agit de votre enfant et de la collectivité humaine, — vous vous sentirez grandis par la conscience d'un tel rôle; vous serez fortifiés par l'idée que vous travaillez, avec des millions d'autres, à une œuvre qui dépasse votre personnalité. Œuvre de tous, où nul individu ne perd son effort, où vous êtes non seulement les collaborateurs de quiconque élève d'autres enfants, mais les continuateurs des éducateurs du passé, et les modèles sur lesquels auront à se régler vos fils et vos filles, quand ils seront devenus des parents à leur tour. Œuvre qui n'est pas proprement la vôtre, mais celle de cette société qui a fait de vous ses mandataires. Œuvre non pas personnelle, mais nationale, mais universelle, qui de son véritable auteur, la société humaine, tient la perpétuité, l'efficacité à longue échéance, l'ample rayonnement dans l'entourage de l'enfant, dans la ville et dans le pays, et, n'en doutez pas, sur toute la surface du globe. Vous qui n'êtes que des instruments de la société, mais des instruments doués de responsabilité et de conscience, vous serez remplis d'un noble orgueil, si vous comprenez que votre paternité ou votre maternité doit être le contraire d'un égoïsme, si vous effacez de vos âmes les étroitesses qui vous feraient rapetisser vos enfants, et si enfin votre modeste volonté vise un but grandiose.

Grandiose en effet est le but du devoir civique, dont j'entends vous parler exclusivement, au nom d'une association civique. Quant au devoir privé qu'ont les parents à l'égard de l'enfant, la nature vous parlera à ma place.



III

En quoi consiste le devoir civique? Évidemment, à faire de l'enfant un citoyen. Entendons-nous tout de suite: un citoyen français et un citoyen de la Terre. L'un et l'autre à la fois, sans sacrifier ni l'humanité à la patrie ni la patrie à l'humanité.

Vous devez rendre votre enfant patriote, parce qu'il peut avoir à défendre sa patrie; vous devez lui inspirer le large amour de l'humanité, parce qu'il peut avoir à retenir sa patrie sur la pente de l'agression. Les nations isolées existent aujourd'hui, la libre fédération des nations existera un jour; sous votre influence éducatrice, votre enfant doit être prêt à servir avec une passion égale le présent et l'avenir. Par vous il doit connaître les beaux rêves de paix sans fin et de fraternité sans frontières, rêves qui seront des réalités plus tard; par vous il faut qu'il connaisse la réalité d'aujourd'hui, cette France dont l'idée a tantôt de quoi toucher son jeune enthousiasme, tantôt de quoi lui serrer le cœur, cette patrie qui a subsisté tant de siècles, qui a fait de si grandes choses pour elle-même et pour le monde, et qui pourtant est destinée à n'être plus, un jour, qu'un admirable souvenir.

Entre la culture du cosmopolitisme noble et celle du patriotisme, ne vous imaginez pas qu'il y ait à choisir. Ces deux sentiments s'associent à merveille dans une âme éclairée; ou plutôt ils ne font qu'un, car ce sont deux aspects d'une même idée, celle du lien de l'homme avec l'homme et des siècles avec les siècles. L'un et l'autre enseignent à notre espèce qu'elle n'est plus, comme au temps de l'animalité primitive, une poussière d'individus. Qu'est-ce que la patrie, sinon une ébauche très belle de l'humanité future et un gage des espérances les plus vastes? Et que sera l'humanité future, sinon l'achèvement, par nos petits-fils, de ce qui a coûté aux meilleurs de nos ancêtres leur sueur et leur sang? La continuité de l'histoire et celle de l'effort humain, voilà le fil conducteur de l'enseignement civique.

Dans l'étude du passé, qui est celle de la patrie, faites adorer à vos enfants les titres d'honneur de la France. Faites-

leur comprendre, ce qui est la pure vérité, que de toutes les nations elle est la plus riche en gloires de toute sorte. Dites-leur, par exemple, que la poésie française a commencé il y a mille ans, qu'elle est la plus ancienne de toutes celles de l'Europe, et qu'elle a servi de modèle à toutes les autres. Dites-leur que toute la pensée moderne a dû son essor à un philosophe français, Descartes. Dites-leur que la science de l'antiquité, qui a pris un développement gigantesque, a été organisée au XVIe siècle par un érudit français, Scaliger; que la chimie a été créée par le Français Lavoisier et renouvelée par le Français Pasteur. — N'ayez pas peur de leur parler de nos illustrations militaires. Apprenez-leur que Napoléon est le plus merveilleux capitaine des temps anciens et modernes; il faut qu'ils le sachent, car c'est vrai; d'ailleurs, ce n'est pas par le silence qu'on corrige les vérités dangereuses. Seulement vous leur apprendrez aussi, parce que cela est vrai encore, que ce prodigieux conquérant avait trouvé la France grande et qu'il l'a laissée petite. — Que vos enfants connaissent nos guerres de délivrance, celle que les pères de nos grands-pères ont soutenue en 1792, celle aussi qui a libéré la France du joug anglais au XVe siècle. Un jeune Français, une jeune Française ne doivent pas ignorer que le personnage le plus étonnant de l'histoire est né sur le même sol qu'eux. Ils doivent être familiers avec cette figure unique de Jeanne Darc, si idéale et en même temps si réelle. Ils doivent savoir qu'elle a sauvé la France, que pour la France elle a été martyre, que son œuvre est un miracle sans surnaturel, que sa courte vie est celle d'une sainte laïque, et qu'elle a été livrée au bûcher, au profit de l'étranger, par des demi-étrangers, les gens de l'Église romaine.

Tout en parlant des gloires, les parents ne tairont pas à leurs enfants nos humiliations nationales. Ils doivent avoir le courage — car tout courage est un devoir — de les faire goûter à cette coupe d'amertume, où ceux d'entre nous qui ont atteint la cinquantaine ont bu dans leur jeunesse.

C'est à vous, pères et mères, si vous aimez vos enfants en patriotes, de veiller à ce qu'ils sachent nos malheurs de 1870. Des vainqueurs pourraient oublier leurs triomphes; chez nous, vaincus, être oublieux serait déserter. Comme le disaient ré-

cemment Paul et Victor Margueritte en tête d'un beau livre populaire et élémentaire, leur *Histoire de la guerre de 1870-71*, un tel oubli n'est pas beau, n'est pas noble, n'est pas fier. Il peut d'ailleurs être funeste à la nation, et funeste à chacun, à commencer par vos enfants eux-mêmes. A quelles surprises terribles ne faut-il pas s'attendre, si nous nous laissons distraire pendant que nos ennemis d'hier entretiennent leur mémoire fraîche ?

Sur ce sujet douloureux, je veux vous citer des réflexions qui ont paru, justement à propos du livre des frères Margueritte, dans un journal étranger. Elles méritent d'être connues et méditées en France ; elles sont d'un style simple, mais elles ne contiennent pas une ligne qui ne soit à creuser. Je pourrais vous dire que l'auteur en est l'homme le mieux informé, l'intelligence la plus vive, le caractère le plus élevé, mais je ferai plus en citant simplement son nom : Georges Picquart, lieutenant-colonel en réforme.

Voici ces lignes du colonel Picquart, que tous les journaux respectables de France, à quelque parti qu'ils appartiennent, auraient dû s'empresser d'emprunter à la *Gazette de Lausanne* du mardi 3 février 1903 :

« Le journal *le Temps* a publié ces jours derniers le résultat d'une enquête faite en commun, il y a un an, par un capitaine et un professeur, afin de constater le degré d'instruction de quarante et un jeunes soldats, incorporés dans la compagnie du capitaine. Ces quarante et une recrues savaient lire ; un bon nombre écrivaient convenablement ; mais les trois quarts ignoraient la guerre de 1870. Nous ne sommes pas là en présence d'une exception. On peut dire, au contraire, que le petit groupe sur lequel a porté l'expérience est relativement favorisé.

« Il existe en France des régions entières où les jeunes gens ne savent pas le premier mot de la catastrophe qui a bouleversé et mutilé notre pays, il y a une trentaine d'années. *Et pourtant la connaissance, au moins sommaire, de cet événement, est indispensable pour comprendre quelque chose à notre situation actuelle dans le monde, et pour se rendre compte de ce que signifient les charges militaires et financières que nous supportons.* »

Ici, le colonel Picquart n'invoque encore qu'un argument utilitaire, un argument de bon sens pratique, qu'un écrivain ordinaire aurait pu formuler à sa place. Il est très fort cet argument, et vous ne pouvez pas ne pas en être frappés dès le

premier abord. Mais redoublez d'attention pour ce qui vient ensuite.

Si ce qu'ajoute un pareil guide des consciences vous laissait insensibles — vous, Messieurs, ou bien vous, Mesdames — c'est que vous ne seriez pas encore tout à fait dignes d'être des éducateurs ; c'est que quelque chose d'essentiel échapperait encore à votre pensée ; c'est que, dans votre for intérieur, vous auriez encore à faire en vous la police de quelque vue bornée, ou bien, au contraire, de quelque esprit de chimère. Si cela était, n'en ayez pas honte, car il n'y a jamais rien de honteux dans une conscience sincère ; mais réfléchissez avec gravité, et vous verrez que le noble officier sur qui pèse l'injure de l'amnistie a raison.

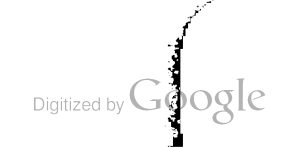
« Il y a plus. Dans les milieux cultivés, parmi les jeunes gens qui sont en train de devenir la France pensante et agissante d'aujourd'hui, et qui seront celle de demain, il s'est établi un courant néfaste, desséchant, *contre lequel nous devons réagir de toutes nos forces.* N'ayant pas vu les événements de l'Année terrible, n'ayant pas été frappés comme leurs pères par la brutalité des faits, il en est beaucoup qui rejettent un passé auquel ils n'ont point pris part, et dont ils n'entendent pas accepter les dettes. Les yeux fixés avec persistance sur l'avenir, ce dont on ne saurait les blâmer, ils marchent dans le présent sans tenir compte des solidarités anciennes, *ce qui est moins honorable.* Sous prétexte qu'il faut avant tout vivre, et qu'il est raisonnable de faire son deuil de ce qu'il est difficile de ressusciter, ils écartent de leurs préoccupations les souvenirs gênants, et ne se considèrent point comme engagés par une situation au sujet de laquelle ils n'ont aucune responsabilité personnelle.

« Il y a là l'indice de *tendances égoïstes* et d'une *absence de générosité* qu'il ne faut point laisser masquer sous le voile de l'esprit pratique, de l'esprit de progrès.

« C'est par de semblables capitulations que l'énergie d'une nation s'affaiblit. Nous avons besoin de convictions plus fermes et de résolutions plus viriles. *La lassitude, pas plus que la crainte, ne doit nous faire céder quand il s'agit de la revendication d'un droit ou de la réparation d'un mal.* Dans cet ordre d'idées, comme dans beaucoup d'autres, il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire. »

Sur le côté patriotique de l'éducation familiale, je n'ajouterai naturellement rien à des paroles du colonel Picquart. Si d'ailleurs je me suis étendu longuement sur ce sujet, c'est que je n'ai pas eu l'occasion de le traiter ailleurs.

En ce qui concerne la contre-partie du patriotisme, ou plutôt



le complément naturel d'un patriotisme sain, il me sera possible d'être plus bref. Du cosmopolitisme de l'avenir, en effet, j'ai dit ce que je pensais dans une conférence faite en février 1902 à Bordeaux, et que la *Ligue des Droits de l'homme* a publiée en une brochure intitulée : *L'idée de la fraternité des peuples.*

J'annonce là non seulement la fédération plus ou moins prochaine des États, et la fin de la guerre entre puissances civilisées, mais, au bout d'un certain nombre de siècles, l'union pure et simple des peuples, la fusion totale des races, et non pas seulement l'unité de législation, mais, dans un avenir encore plus lointain, l'unité du langage lui-même et la communion de l'espèce humaine dans la possibilité d'une même pensée collective. J'y prédis l'abdication sublime des diverses patries, qui se sacrifieront volontairement à un idéal plus élevé qu'elles. En y évoquant la vision de la nation unique, je trouve l'occasion de signaler un nouveau devoir de notre patriotisme, celui de travailler à ce que la nation unique porte des empreintes françaises. Et pour terminer, je définis le même devoir en d'autres termes que voici : *Penser à notre patrie, les yeux fixés à l'infini sur le plus lointain avenir, et servir, le cœur plein d'elle, les idées qui lui survivront.*

Si je voulais développer ici ces idées, je serais condamné à me répéter longuement moi-même ; et, par conséquent, le mieux est que je passe vite. Mais, dans vos fonctions d'éducateurs, ne passez pas vite, vous, Messieurs, ni vous, Mesdames, à qui la société a confié, tout comme à l'autre sexe, un rôle public et social.

Parlez longuement à vos enfants de l'avenir, tout aussi bien que du passé dont je rappelais tout à l'heure les gloires et les douleurs. Si vous leur apprenez à penser beaucoup aux espérances, ils seront plus justes envers les souvenirs. Il leur paraîtra naturel de respecter, jusque dans les temps les plus barbares, les progrès qui ont coûté tant de peines à nos ancêtres, et dont nous ne devons pas jouir en ingrats. Et réciproquement, s'ils ont l'âme nourrie du passé, ils comprendront mieux combien un pas en avant peut être difficile ; ils s'habitueront à discerner le rêve lointain de l'espoir immédiat. Ainsi ils réaliseront à la fois les deux besoins de notre nature : ber-

cer notre imagination par la prescience de ce que notre génération ne verra pas, travailler en hommes pratiques à la réalisation de ce que nous-mêmes pouvons atteindre.

Unité du développement humain, et, par conséquent, solidarité avec les devanciers, solidarité avec les contemporains, solidarité avec les successeurs, voilà de belles idées, dont un bon citoyen alimente sa pensée sans cesse, et, à plus forte raison, la réflexion naissante de son enfant.

IV

Le civisme ne s'enseigne pas seulement par la parole ; à vos enfants, vous en devez l'exemple.

Tout petit, l'enfant doit savoir que son père est électeur et que les petits garçons sont destinés à le devenir. Tout petit, il doit lui être expliqué que son père, qui a des droits politiques, et sa mère, à qui la loi actuelle les refuse, font tous deux partie d'une association ayant en vue l'intérêt public ; que son père et sa mère, par exemple, se sont fait inscrire à la *Ligue des droits de l'homme*. Tout petit, votre enfant doit être informé que vous allez voter, que vous participez à une délibération du Conseil municipal, que vous parlerez dans une réunion publique, que vous signez une pétition au Parlement, que vous saisissez d'une affaire la presse ou la justice, qu'un tiers a requis votre témoignage, et que vous ne vous déroberez pas à l'obligation de servir la vérité.

Certes, un jeune enfant n'a pas à être initié aux détails ; il peut même y avoir des raisons de les lui cacher ; il faut pourtant qu'il sente l'existence de la vie civique. Au fur et à mesure qu'il grandit, il faut qu'il s'en fasse une image d'une précision croissante. A dix-huit ans, il faut que le jeune homme se passionne pour elle ; autrement, comment serait-il en état, à vingt et un ans, de voter avec intelligence ?

Surtout, il est indispensable qu'un enfant conçoive la vie civique comme une portion normale de la vie. Vous serez coupables, vous parents, si votre fils ressemble à ces bourgeois d'ici, dont je n'ai jamais entendu parler, mais qui existent à coup sûr, ceux que la pusillanimité empêchera toujours d'adhé-

rer à notre section locale. Vous serez coupables, s'il se réfugie de l'intérêt public dans ses intérêts personnels; tel l'homme qui se barricade chez lui quand le passant crie *Au secours;* tels ces personnages du roman posthume de Zola, *Vérité*, qui s'imaginent avoir le droit de taire ce qu'ils savent; êtres fictifs, mais, hélas, semblables à des êtres trop réels; le maître a eu raison de les flétrir, dans ce livre glorieux qui prolonge ses combats jusqu'au delà de la mort. Il savait, le vaillant écrivain, que si la vie privée est une lutte, la vie publique aussi doit en être une. Et vous, sachez-le aussi, à la France, à la société, à l'humanité prise dans son ensemble, le rôle d'un père ou d'une mère est de préparer de robustes lutteurs.

Une fillette, pas plus qu'un garçon, ne doit rester ignorante de la vie civique. Elle devrait la connaître et l'apprécier, ne fût-ce qu'en prévision du temps où elle sera mère et éducatrice à son tour. Regardez, d'ailleurs, les hommes mariés dont vous estimez l'activité civique; vous constaterez vite que, presque toujours, la femme est pour moitié dans l'énergie, le courage ou la ténacité du mari. Enfin, par elle-même et directement, bien que, comme les militaires, elle soit exclue du droit de vote, la femme est souvent à même de soutenir une entreprise utile au pays, de combattre une entreprise funeste, d'éventer une machination, d'organiser une propagande, de fournir un centre à des militants, de réveiller les apathiques.

Rien n'est plus faux, rien n'est plus malsain, que les routines et les sophismes par lesquels on écarte le sexe féminin de toute action publique. Ou plutôt, par lesquels on fait semblant de l'en écarter; car, sous prétexte que la vraie place d'une femme est à la cuisine ou à la lingerie, le parti de la domination romaine, dont je vous parlerai tout à l'heure, mais sur lequel je suis contraint d'anticiper, s'arrange pour la dérober aux influences françaises, et fait d'elle un instrument politique de la grande agence étrangère. Il est d'autant plus nécessaire que le civisme soit inculqué à une fille par ses parents, ces fonctionnaires modestes et gratuits de la patrie et de la société laïques, dont la première préoccupation devrait être de déconcerter, auprès des petits Français des deux sexes, les habiletés du Vatican. Faute de temps, je ne puis aller au fond de la question du féminisme, qui un jour gênera

tant Rome. Je ne veux ici que protester en passant contre un préjugé funeste, profondément nuisible à la France, parce qu'il sert à souhait l'irréconciliable adversaire dont je vous reparlerai.

Ce que vous avez entendu jusqu'à présent peut se résumer en quelques mots. L'esprit civique, dont j'ai parlé en dernier lieu, l'esprit cosmopolite, dont j'ai traité auparavant sous forme succincte, enfin l'esprit patriotique, sur lequel j'en ai dit plus long, voilà trois *esprits* qui doivent animer les mères et les pères, et qui, par eux, doivent être communiqués aux filles et aux fils.

Mais le sujet de cette conférence n'est pas épuisé. En commençant, en effet, j'avais nommé encore un quatrième *esprit*, l'esprit laïque. C'est à propos de l'esprit laïque que je vais revenir sur la question du parti romain.

V

Il pourrait y avoir quelque chose de délicat à traiter publiquement ces sujets, qui semblent avoir un lien avec l'idée de la religion. Pour éviter toute équivoque, et pour qu'on ne se perde pas en conjectures sur des arrière-pensées cachées, je vais au-devant des questions que vous pourriez vous faire, et je vous avertis que la conception religieuse n'est pas la mienne. Je suis persuadé qu'elle ne correspond à rien de réel, qu'elle est sans valeur directrice pour l'adulte, sans valeur éducative pour l'enfant. Mais, cela une fois dit aussi brièvement que possible, ce n'est pas de la religion en soi que j'ai à traiter. J'ai annoncé un autre sujet, et je parle au nom de la *Ligue des droits de l'homme*. J'ajoute, pour mon compte personnel, que j'ai le plus profond respect des consciences. Que d'autres pensent sur la religion autrement que moi, je le trouve tout à fait naturel et tout à fait légitime, de même qu'il me paraît légitime et naturel de penser moi-même en toute liberté, sans me régler sur les autres.

Pour m'expliquer sur l'esprit laïque et sur le parti romain, j'ai à distinguer deux choses fort différentes, la religion et l'organisation ecclésiastique.

De la religion proprement dite, j'entends ne pas m'occuper. Elle ressortit, sans doute, au jugement de la philosophie, comme toute chose au monde, — ce n'est pas la philosophie qui est justiciable de la religion, — mais elle ne ressortit pas au jugement de la politique, au moins directement, et surtout elle ne doit aucun compte à une ligue républicaine. Elle consiste dans un état d'âme de l'individu. Tant qu'elle reste état d'âme, tant qu'elle reste religion, il est civiquement indifférent, ou à peu près, qu'elle soit juive, protestante ou catholique, et qu'elle existe ou qu'elle fasse défaut.

L'organisation ecclésiastique, elle, n'est pas civiquement indifférente. Elle n'est pas un état d'âme, elle est une institution publique. A ce titre, elle regarde tous les citoyens, même les plus irréligieux. Eux surtout, dirais-je volontiers, car ils ont moins de chance de juger à côté. Les citoyens ont le droit de remarquer les différences entre les organisations des religions diverses, et surtout la différence essentielle, celle qui intéresse l'indépendance nationale.

Un rabbin, un pasteur, sont complètement français ; un prêtre catholique n'est pas tout à fait notre concitoyen. Le rabbin en effet, ou le pasteur, n'a à rendre compte de son action religieuse qu'à des nationaux, tandis que le prêtre catholique, tout électeur qu'il est en France, est un membre de l'Église romaine. En dernier ressort, il dépend du personnage étranger qui règne au Vatican, et qui entend régner partout. Qu'il s'en rende compte ou non, il est l'agent en France d'une autorité non française, autorité qui, depuis bien des siècles, a pour visée permanente l'empire universel, et pour qui son prestige religieux n'a jamais été qu'un outil d'usurpation et d'empiètement.

Il n'y a pas à prendre au sérieux la prétendue distinction du spirituel et du temporel, qui est censée sauvegarder les intérêts de la nation, parce qu'à elle et à l'Église elle est censée attribuer des parts définies. Rien de plus illusoire. Un prêtre de cœur très droit, qui est un Français excellent, entend n'obéir au pape qu'au spirituel. Fort bien, mais, quand le pape donne des instructions, comment ce simple prêtre discernera-t-il si le motif qui a guidé le pape était spirituel ou temporel ? Le simple soldat, sur le champ de bataille, serait

bien empêché de deviner les calculs du général en chef. Le fameux dualisme du temporel et du spirituel est donc inexistant. A son insu s'il est sans critique, ou, s'il en a, malgré sa propre défiance, un prêtre catholique romain est forcément un agent de l'ambition romaine ; je dis *tout prêtre catholique romain,* sans aucune exception quelle qu'elle puisse être. Nombre de prêtres, nous le savons tous, ont des vertus privées qui leur attirent justement la sympathie et le respect. De plus, ils peuvent être pleins de patriotisme personnel, pénétrés de civisme français ; j'en connais de tels pour ma part, j'en connais plusieurs, et ce n'est pas par un artifice oratoire que je suppose devant vous, chez des membres de l'Église romaine, des qualités dignes d'être si précieuses à vos yeux. Mais ni les vertus privées, ni les vertus civiques n'empêchent ce qui est par soi-même fatal ; ce qui résulte de la nature même des choses. Tout prêtre est par essence, et tout prêtre reste nécessairement, un agent de l'ambition romaine. Il demeure tel jusqu'au jour où, ce qui heureusement n'est plus sans exemple, il secoue le joug de la papauté, et, tout en restant dans la religion s'il le veut, sort du moins de l'Église. Car il ne faut pas confondre ; quitter la religion catholique, c'est prendre une décision en philosophie ; quitter l'Église romaine, c'est prendre une décision en politique.

On fait sans cesse la confusion, et de la confusion vient l'aigreur dans la lutte. L'idée fausse est des deux côtés, les uns s'imaginant que l'ennemi politique est la religion, les autres s'imaginant qu'on touche à la religion quand on résiste à l'agresseur politique. Inutilement, ceux qui en réalité entendent nous défendre de Rome semblent provoquer avec brutalité, provoquer sans tact et sans goût, la conscience de leurs concitoyens. Ceux-ci, au lieu de défendre leur conscience, commettent l'étrange faute de se faire solidaires de Rome, comme s'ils avaient à cœur de légitimer, par leur entente avec un ennemi public, les âpres polémiques dont ils se plaignent.

La vérité est que le catholicisme de la conscience n'est nullement en jeu. Ses idées, ses dogmes ne sont et ne seront pas menacés, à moins que ce ne s it dans le for intérieur, par la réflexion philosophique et volontaire des intéressés eux-

mêmes. Ses rites peuvent durer autant que la foi personnelle durera. Ses plus féroces adversaires politiques ne lui en veulent pas au fond, quoiqu'ils croient lui en vouloir ; et il y a de cela une preuve bien simple, c'est qu'ils ne s'attaquent pas de même aux autres variétés du christianisme, qui pourtant prêteraient aussi facilement à des insultes, à des sarcasmes, à cette acrimonie qu'on prétend être d'inspiration antireligieuse. Pourquoi les journaux discourtois laissent-ils la paix aux pasteurs luthériens ou calvinistes? parce que, comme il est tout naturel, ils ne sont pas curieux de la conscience des calvinistes ou des luthériens et n'ont aucune envie de se mêler d'elle. De même il n'y aurait pas de passions anticatholiques, ou plutôt se croyant telles, si le catholicisme, éliminant lui-même l'autorité pseudo-religieuse du pape, s'arrangeait pour n'être que religieux. Pour qui sait raisonner, et pour qui, chose en réalité assez facile, démêle la pensée des anticléricaux et celle des cléricaux mieux qu'ils ne la démêlent eux-mêmes, il n'y a de réel autour de nous qu'une lutte politique, la lutte entre le parti de l'indépendance française et le parti du joug romain. La seule question non illusoire est celle-ci : la France sera-t-elle gouvernée par des Français, mandataires du pays lui-même, pénétrés des idées qui constituent la vie morale de la nation, ou bien par un étranger résidant à Rome, mandataire de cardinaux presque tous étrangers comme lui, et enfin héritier d'une tradition d'ingérence perpétuelle et de conquête par l'équivoque?

Ces explications me permettent de revenir maintenant à la question de l'esprit laïque. L'esprit laïque n'est ni un esprit antireligieux ni un esprit anticatholique ; il a rapport, en effet, à un objet qui n'est ni la religion en général ni le catholicisme en particulier. Il est de nature politique. Il veut la France libre à l'égard de Rome. Il n'est qu'un des aspects de l'esprit patriotique et de l'esprit civique. C'est donc par civisme et par patriotisme, Mesdames et Messieurs, que vous devez l'inculquer à vos enfants ; car il serait superflu de vous démontrer qu'il rentre dans le programme de vos devoirs d'éducateurs.

Mais comment assurer à vos fils et à vos filles l'esprit

laïque, si vous les confiez à des agents de Rome? Les plus vertueux, et, vous ai-je dit, les plus patriotes des prêtres sont condamnés à être des agents de Rome en dépit d'eux-mêmes; que sera-ce des autres?

Votre devoir d'éducateurs est net si vous le regardez en face; et il faut le regarder en face, à cause du danger défini dont Rome menace la France aussi bien que tous les États.

Votre devoir d'éducateurs, c'est d'écarter de votre fils ou de votre fille ce curé, même excellent, qui dépend de Rome; ce vicaire, qui dépend de Rome; à plus forte raison ce moine, fût-il un saint, qui obéit à Rome d'une façon plus étroite encore. Si vous êtes vraiment Français, votre enfant ne fréquentera pas les cérémonies de l'Église étrangère, il ne recevra aucun enseignement de l'Église étrangère, il ne sera pas reçu, par la première communion, membre effectif et conscient de l'Église étrangère.

A cela nulles difficultés sérieuses que celles qui viendraient de vous-mêmes, soit que vous ayez la volonté faible, soit que votre pensée se dérobe au devoir de voir clair.

Pendant quelque temps, à vrai dire, les parents qui tiendraient très particulièrement au dogme catholique, comme c'est leur droit, auront quelque peine à trouver un prêtre catholique qui soit libéré de l'Église romaine. Tel est déjà, à ce qu'il semble, M. l'abbé Bessède, curé de Belmontet (Tarn-et-Garonne); tel est bien près d'être, autant que j'en puis juger, M. l'abbé Soulier, curé d'une paroisse de Lyon; mais ces prêtres affranchis sont rares encore. Tant de causes empêchent d'éclater, malgré sa force profonde, le mouvement qui travaille sourdement le clergé français, et qui détache plus ou moins de Rome les plus clairvoyants des prêtres français, au fur et à mesure qu'ils discernent comment le catholicisme est compromis par sa dépendance à l'égard d'un pouvoir politique! Les catholiques patriotes devraient se tenir au courant de ce mouvement du clergé, plus général et plus mûr qu'ils ne supposent. Ils pourraient l'aider et l'accélérer puissamment, pour le bien du pays et aussi au profit des idées qui leur sont chères dans leur conscience, car, à ces idées, la libération politique assurerait le silence des polémistes grossiers.

Les parents ne seront pas longs à rencontrer dans le clergé

actuel, s'ils prennent la peine de les y chercher, des prêtres, catholiques de cœur, sans être romains de cœur, qui ne demandent pour se déclarer qu'à se sentir soutenus par des fidèles, et qui sont prêts à donner aux enfants des instructions à la fois religieuses et non anticiviques. Dans la vie des sociétés comme dans celle des êtres organisés, le besoin crée l'organe. La pénurie de prêtres catholiques purement français sera de peu de durée, si les laïcs sont fermes à écarter de leur famille quiconque s'attarde dans l'obéissance au pape. En dépit donc d'une difficulté réelle, mais momentanée, il ne tient qu'à vous, parents, de faire que, pour le souverain du Vatican, votre enfant ne soit pas un sujet de plus.

Certains parents peuvent ne pas attacher tant d'importance au caractère catholique du dogme ; ce qu'ils veulent, c'est simplement, comme on dit, « donner à leur enfant une religion ». Si vous êtes de ceux-là, il n'y a plus même de difficulté temporaire ; vingt solutions s'offrent à vous, et vous n'avez que l'embarras du choix. Vous pouvez confier l'initiation religieuse de l'enfant à un ministre luthérien, calviniste, méthodiste, presbytérien, épiscopal, unitaire, baptiste..., je ne prétends pas achever l'énumération, et ce n'est pas moi qui vous aiderai à distinguer entre ces sectes toutes purement religieuses, toutes indépendantes de l'étranger, toutes civiquement inoffensives. Optez pour telle secte qui sera plus en harmonie avec vos idées personnelles, ou encore pour celle avec qui, dans l'endroit que vous habitez, les relations vous seront plus commodes. Je n'ai rien à dire au nom du devoir civique, puisque, en aucun cas, le ministre choisi par vous ne reconnaîtra aucun supérieur hors du pays.

Mais est-il sûr que les parents aient raison d'aller si vite, et de faire, en hâte, adopter à leur enfant une religion qu'il est incapable de juger encore? Tout serait-il perdu, si on le laissait grandir sans lui avoir parlé de religion ?

Si un ami me consultait personnellement, à propos de son fils ou de sa fille, je lui proposerais une solution singulièrement simple. Je lui dirais de faire pour son enfant ce qui a été fait jadis pour moi-même, et dont je garde à mon père et à ma mère la reconnaissance la plus profonde. On m'a élevé sans me pénétrer, sans m'entretenir même ni de religion, ni de né-

gation religieuse ; quand je demandais à mes parents ce qu'il fallait penser de telle question, que j'avais vu soulevée dans un livre, on me faisait une réponse invariable : *Plus tard, tu verras toi-même ce que tu en penses.* On m'a donc gardé autant que possible de l'intolérance, puisque j'ai grandi sans être enrôlé dans aucune secte ou école, et, n'était l'étourderie de mon âge, on me gardait de la précipitation à croire ou à nier, puisqu'on m'invitait à conclure plus tard. A quatorze ans, j'avais une petite philosophie à moi, qui était de mon crû, si bien que je me mis à observer les paroles de mon père, pour découvrir si sa philosophie était la même que la mienne.

« Puisse votre fils, dirais-je à l'ami qui m'aurait demandé conseil, puisse votre fille aussi, vous observer de cette manière ; qu'importe que sa philosophie enfantine soit catholique, protestante ou athée, pourvu qu'elle soit du jeune esprit lui-même, et qu'ensuite il ait toute commodité d'en changer ou de la mûrir ? Cet enfant, dirais-je toujours à mon ami, grandira dans l'état naturel de l'âme, qui est précisément l'esprit laïque ; car on ne peut être hors de l'esprit laïque que parce qu'on a été endoctriné, enrôlé et empolitiqué à l'âge où la crédulité est prompte et où on ne se défie ni des chimères ou des dangers, ni des tendances des individus et de celles des institutions. Il sera, ce petit Français, dans l'heureuse disposition qui a la vertu d'unir les concitoyens et d'unir tous les hommes, parce qu'elle leur inspire des sentiments d'uniforme bienveillance pour tout ce qui est honnête. Il ne sera empoisonné ni par le catholicisme imposé, qui divise les nations, ni par le protestantisme imposé, qui divise les nations, ni par l'athéisme imposé, qui diviserait aussi les nations. Ainsi vous, mon ami catholique, ou mon ami protestant ou juif, ou mon ami déiste ou athée, car aucun de ces adjectifs ne nuira à mon affection pour vous, gardez la conviction que vous croyez bonne, mais respectez la sincérité de cet âge sans méfiance ; n'abusez pas du mandat d'éducateur, que la société vous a confié et qui vous hausse au-dessus des devoirs individuels, pour faire de ce naïf un dogmatique, de cet innocent un sectaire, qui risquerait de devenir par vous un moins large esprit, et qui un jour ferait payer à la société, dont il est membre, la trahison de son père envers lui. »

Voilà ce que je répondrais à une consultation, et je le ferais très énergiquement. A aucun de vous, Mesdames et Messieurs, je ne me permettrais d'offrir un conseil, mais j'ai dit devant vous ma pensée tout entière, dont chacun, librement, prendra ce qu'il voudra.

Qu'on s'adresse au prêtre catholique déromanisé, qu'on choisisse un ministre d'une autre secte, ou enfin qu'on attende que l'enfant ait l'âge de raison et qu'on lui laisse élaborer ses idées lui-même, l'essentiel est que Rome n'ait aucune part dans sa formation. Cela est si facile ! Et cela est si pacifique !

Il est bien fâcheux que la vraie position de la question échappe à tant de personnes. La haine aveugle et l'amour aveugle de l'Église auront beau se heurter l'un l'autre, la lutte violente ne peut aboutir. A quoi bon nos fureurs de guerre civile, quand notre adversaire n'est pas notre concitoyen ? Souvenons-nous froidement, cela vaut mieux, que l'Église romaine est romaine, et à ce titre, avec politesse, fermons-lui l'accès de nos intérieurs français.

Je n'avais pu, en commençant, définir cet esprit laïque, qui de l'âme d'une génération doit passer dans l'âme d'une autre. L'esprit laïque consiste à être incapable d'écouter quand c'est Rome qui parle. Sans lui serait vain tout ce qui est si peu romain et qui est si français, esprit civique, esprit patriotique, esprit humanitaire. A quoi bon ouvrir une intelligence naissante à la parole qui crée, si on y laisse pénétrer la parole qui détruit ? Vous n'aurez achevé l'accomplissement de votre devoir civique, vous Messieurs, et, je n'ai garde de vous oublier en finissant, vous aussi, Mesdames, que si l'éducation de vos fils comme de vos filles, et de vos filles comme de vos fils, décourage les entreprises d'une Église sans patrie sur leur patriotisme, que si elle déjoue d'avance les appels d'une Église politique à l'intimité de leur cœur.

LOUIS HAVET.

INDIVIDUALISTES MODERNES[1]

RALPH WALDO EMERSON

Il est des penseurs impérieux et rudes qui s'emparent comme d'une prise violente de l'imagination des hommes et les emportent, dans une course échevelée, à travers les tempêtes de neige et les brûlants jets de lave, jusqu'aux âpres sommets que hante leur âme hautaine : tels furent Max Stirner, le Genséric et Nietzsche, le César Borgia de la philosophie moderne. Puis il est des penseurs voluptueux qui, câlinement, s'insinuent dans l'intimité de leurs lecteurs, s'y blottissent et s'y roulent avec des mouvements félins, qui, ne se donnant jamais entièrement, exercent, par la grâce mystérieuse de leur attitude, une irrésistible attirance et suscitent l'adhésion comme une coquette provoque les hommages : c'est à cette famille d'esprits qu'appartient Renan qui incarne à la fois le Myrrdhin et la Viviane de la légende celtique. Et il est enfin des penseurs qui violentent aussi peu ceux à qui ils s'adressent qu'ils ne les séduisent. Ils n'inspirent ni l'effroi, ni l'amour, mais l'austère, le sublime respect. Leur voix a beau se faire familière : elle a des résonances profondes et lointaines où vibrent les orgues des temples et l'innombrable rumeur des forêts et des grèves. Ils semblent toute raison et ils sont tout sentiment : c'est que leur sensibilité est tout illuminée et toute clarifiée par la raison, tout comme leur raison est lénifiée et humanisée par leurs sentiments. Quelque profession qu'ils exercent, ils sont et demeurent les prêtres d'un Évangile inconnu et toutes leurs paroles sont

1. Voir la *Revue* des 1er Février et 1er Juin 1901 et 1er Août 1902.

selon la belle expression de Carlyle, « le soliloque d'une âme vraie ». C'est parmi ces âmes vraies, dominatrices par le seul ascendant de leur inaltérable pureté, répandant tout autour d'elles la sérénité dont elles sont imprégnées, qu'il faut ranger le grand individualiste américain, Ralph Waldo Emerson.

I

Sa vie fut aussi unie que sa pensée fut diverse et complexe. Il naquit, en 1803, à Boston, d'une vieille famille anglaise, immigrée depuis le commencement du XVII[e] siècle, qui avait donné à sa nouvelle patrie huit générations de pasteurs. L'un de ses ancêtres maternels fut un Vaudois — ainsi que l'indique le prénom de Waldo — et c'est avec raison que John Morley a pu dire que dans les veines d'Emerson a coulé le sang le plus pur du protestantisme. Ayant perdu en bas âge son père, pasteur comme ses aïeux, il fut élevé, comme Renan, par des femmes, sa mère, sa tante et une institutrice, Mrs. Sarah Bradford ; très certainement, Emerson a dû à cette influence prépondérante d'âmes féminines sur son éducation quelque chose de sa délicatesse, de sa douceur et surtout de sa pureté. De sa mère, Ruth Haskins, Mrs. Bradford a conté qu'elle n'avait jamais eu un mouvement d'impatience ni une manifestation de mauvaise humeur : c'est d'elle que Ralph Waldo a tenu la noblesse des traits, le timbre musical de la voix et le grand calme qui était épandu sur son être physique et sur sa personne morale. Sa tante, Mary Moody, lui avait inculqué un précepte de vie qu'il aimait à répéter et auquel il s'est conformé : « Fais toujours ce que tu redoutes de faire. » Il eut plusieurs frères dont les deux plus doués, Edward et Charles, moururent jeunes. Edward avait été d'une beauté et d'une exubérance de vie, d'intelligence et d'activité qui avaient éveillé chez tous ceux qui le connurent les plus hautes espérances ; il était né, disait-on, conducteur des hommes ; mais atteint d'une maladie mentale, il mourut à Porto-Rico, sans avoir réalisé aucun des grands desseins qu'il avait conçus. Le plus jeune de ses frères, Robert, était faible d'esprit et un quatrième, William, alla demander, durant une crise de

scrupules religieux, des conseils à Gœthe. On le voit, la Névrose avait frappé aux portes de la maison d'Emerson, comme à celles de Stirner et de Nietzsche.

Il étudia la théologie, prêcha, en 1826 et 1827, dans différents temples et fut nommé, en 1829, pasteur de l'Église unitarienne de Boston. Mais, dès 1832, il résigne sa charge : aucun intermédiaire, estimait-il, n'avait le droit d'offrir une prière collective au nom d'une congrégation assemblée. Éprouvant cependant l'irrésistible besoin de se communiquer à ses semblables et de les enseigner, il eut recours à la conférence : fidèle à la vocation profonde de sa race, il ne cessa de prêcher toute sa vie, mais non plus comme le truchement d'une communauté, mais comme l'interprète de sa propre âme. Il fut marié deux fois, la première, en 1829, avec Ellen Tucker, une jeune fille d'une beauté et d'une intelligence exceptionnelles qui mourut un an et demi après son mariage, « oubliée de tous, excepté de lui », et, la seconde, en 1835, avec Lydie Jackson qui lui donna plusieurs enfants. Il fit trois voyages en Europe, moins pour voir des sites nouveaux ou apprendre à connaître des mœurs inconnues que pour contempler face à face quelques-uns de ces grands esprits dans lesquels il voyait l'incarnation la plus authentique de l'âme du monde : Wordsworth, Coleridge et Carlyle. Ce fut Carlyle qui le frappa le plus. Durant toute sa vie, il entretint avec lui une correspondance des plus affectueuses et sa pensée subit très profondément l'influence du grand solitaire de Withsdale « hanté de visions plus que divines ». De son côté Carlyle proclame que parmi tous les visiteurs de son ermitage, « tous aujourd'hui semblables à des fantômes, apportant avec eux les brises d'en haut et les orages d'en bas, il n'en fut pas un qui appartînt plus manifestement aux zones supérieures que ce jeune homme si pur, si calme, avec tant de bonté et de douceur ».

Et ce fut là toute sa vie extérieure. Il s'était retiré dans une modeste maison de campagne à Concord, près de Boston, — ce Musketaquid auquel il a consacré l'une de ses poésies les plus touchantes : *Because I was content with these poor fields* — et où il méditait, lisait, ciselait des vers, recevait quelques amis et préparait ses conférences. Il aimait à écrire « par les larges loisirs des nobles matinées, après une prière

ou une lecture de Platon ou toute autre offrande agréable à la Muse matinale ». Sa grande distraction était le jardinage auquel il se reprochait de sacrifier trop de temps. Il ne se mêla pas activement à la vie publique. Cependant, dans la première ferveur du mouvement transcendentaliste, il fit partie d'un club philosophique dont il rédigea, de 1841 à 1844, le journal : le *Dial*. Il ne joua pas un rôle prépondérant dans la luttte abolitionniste ; mais un jour de crise, où il y eut danger à affirmer sa conviction, il la manifesta avec le plus viril courage. La véritable occupation de sa vie fut la préparation de ses conférences. Il allait, de ville en ville, conter à un auditoire de fidèles d'année en année plus nombreux, les rêves qui venaient peupler sa solitude. Ses *Essais* — qui ne sont que ses conférences rédigées — se conquirent peu à peu tout un peuple de lecteurs en Amérique et en Europe. Et sa personnalité sut s'attirer un universel respect. « Des âmes incertaines, troubles, rêveuses, errant à travers la nuit du monde moral, contemplaient ce foyer intellectuel comme un de ces feux allumés au sommet des montagnes et, tout en gravissant péniblement la côte escarpée, plongeaient dans l'obscurité environnante un regard moins découragé » — c'est ainsi que s'exprime le grand romancier Hawthorne. Et un autre de ses voisins écrit « qu'il faisait bon le rencontrer dans le sentier du bois avec ce pur éclat intellectuel qui l'enveloppait comme le vêtement d'un être de lumière, toujours si calme, si simple, si exempt de toute prétention, allant au-devant de tout être humain, comme s'il s'attendait à recevoir plus qu'il ne pouvait donner ». Il mourut en 1882, à près de quatre-vingts ans, entouré d'une universelle admiration et considéré par tous ses compatriotes et par tous les critiques européens comme le plus grand homme de lettres qu'eût produit l'Amérique.

II

C'est une tâche singulièrement délicate que d'exposer la pensée d'Emerson. Non seulement parce qu'elle est complexe, touffue et comme fluide, mais encore parce que lui-même ne l'a exprimée nulle part d'une façon définitive, ne l'a jamais

laissée se cristalliser dans un corps de doctrine cohérent. Son œuvre — en dehors d'un volume de poèmes où reviennent tous les thèmes qu'il a traités en prose, affaiblis plutôt que rehaussés par le rythme et la rime — se compose d'une centaine d'*Essais* d'étendue, d'importance et de tonalité inégales, embrassant les sujets les plus divers, depuis la métaphysique jusqu'à l'économie rurale, depuis la philosophie de la nature jusqu'à l'histoire, l'art, la politique et toutes les formes de la vie sociale. Et chacun de ces Essais constitue lui-même comme un microsme complet et clos : Emerson y aborde tant de problèmes et les envisage à de si multiples points de vue et sous des aspects si inattendus et les couvre d'une si riche broderie d'anecdotes, de citations glanées dans toutes les littératures, de faits empruntés à toutes les sciences, à tous les arts et à tous les métiers, qu'il devient très difficile de suivre sa pensée, et que c'est la mutiler que de vouloir la réduire à l'unité. Il faut se rappeler que presque tous les Essais d'Emerson ont été parlés avant d'être écrits ou ont été écrits pour être parlés : ils ont la spontanéité, le jaillissement, la flamme, mais aussi le décousu de la parole vivante, d'une parole qui, selon le témoignage du Dr Hills, « laissait échapper une idée pour en attraper une autre, cousine au vingtième degré de la première ou sans aucune parenté avec elle ». Tous ceux qui l'ont étudié ont noté l'allure saccadée, trépidante, comme ataxique de ses Essais, le *staccato* perpétuel de son chant métaphysique. L'on pourrait dire, en se servant d'une image chère à Emerson, que sa pensée procède par *cercles*. Comme au hasard, il lance une pierre dans le lac infini des idées ; un premier cercle se forme qui va en se multipliant sans cesse jusqu'à ce que le mouvement s'épuise de lui-même ; le penseur, debout sur le rivage, suit curieusement le jeu des cercles et les décrit, sans faire le moindre effort pour les diriger ou pour les arrêter. Cette arythmie de la pensée, nous l'avons constatée chez tous les individualistes que nous avons étudiés jusqu'ici, et peut-être est-ce en effet l'une des caractéristiques de l'individualisme que de ne pas se « conformer » même à la logique, que d'avancer par bonds et de procéder par ces *sauts* dont Kierkegaard fera une véritable catégorie logique.

L'accès dans la doctrine d'Emerson est donc fort malaisé. Tous ses Essais sont comme des sentiers qui semblent y mener, mais ils sont si touffus et si enchevêtrés que, si l'on s'engage dans l'un d'entre eux, l'on est tout étonné, après l'avoir suivi quelque temps en tâtonnant, de se retrouver à son point de départ. Avec de la patience cependant et de la sympathie, l'on finit par distinguer, parmi ce réseau de routes entrelacées, comme deux avenues qui conduisent à des éminences d'où il devient possible de dominer la végétation pullulante et comme tropicale des idées d'Emerson. Appelons-les d'un seul mot la Nature et l'Individu. De ces deux avenues, la plupart des critiques n'ont choisi que la seconde, parce qu'elle est plus large et moins encombrée d'inextricables plantes grimpantes. Nous allons, quant à nous, les parcourir toutes les deux et, au risque de mener le lecteur par d'étranges chemins, commencer par la première — la Nature. C'est, à notre sens, le seul moyen de pénétrer jusqu'au cœur même de la forêt d'idées que nous nous proposons de défricher.

Emerson est un métaphysicien idéaliste et mystique, disciple de Platon, de Plotin, de Jacob Bœhme, de Swedenborg et des modernes platoniciens, Schelling et Novalis. Voici comment il serait possible de résumer les principaux thèmes métaphysiques de *Nature, The Over-Soul, Circles, Compensation, Fate, Spiritual Laws,* et du *Swedenborg* des *Representative Men.*

Lorsque nous envisageons l'ensemble des choses, nous sommes amenés à distinguer absolument entre la Nature extérieure et l'Esprit que nous sentons s'agiter au-dedans de nous. D'une part, ce qui est en dehors de nous, ce qu'il nous est impossible de modifier, ce que notre œil perçoit, ce que notre main touche, triture, divise; de l'autre, la Pensée, incapable de s'extérioriser, une, identique, rétive à tous nos moyens d'investigation ordinaire, connue par un procédé unique et sans exemple, qui n'a pas de dimensions, qu'on ne peut ni apercevoir, ni palper, qui échappe, semble-t-il, à toute définition et à toute formule. Entre cette Nature et cette Pensée il y a sans doute des rapports continus, puisque la Pensée se modèle sur la Nature et que la Nature se laisse pénétrer, tout au moins dans ses manifestations superficielles,

par la Pensée. Mais un abîme infranchissable les sépare quant à leur être profond et réel, et tous les ponts que la philosophie et la science ont tenté de jeter entre elles ont été emportés l'un après l'autre.

Or, cette conception dualiste de l'univers est toute provisoire et erronée. Pour qui sait regarder mieux et plus profondément, l'identité fondamentale de la Nature et de l'Esprit se révèle avec une évidence éclatante. Nature et Esprit ne sont que les deux aspects d'une seule et même essence, ne sont que les manifestations rigoureusement parallèles d'un seul et même Absolu, d'une seule et même Ame des choses, d'un seul et même Dieu. « Tout phénomène de la Nature correspond à un état de l'Esprit, et cet état de l'Esprit ne peut être représenté que par ce fait naturel. L'homme ne peut pas être plus compris sans les objets de la Nature que ces objets sans lui. Les phénomènes naturels, envisagés en eux-mêmes, n'ont aucune valeur et sont stériles comme des sexes séparés. Mais mariez-les à des états humains et ils se rempliront de vie [1]. » Toute la Nature est comme une gigantesque métaphore de l'Esprit humain, et tout l'Esprit humain est comme un immense symbole de la Nature. Les lois de la Nature morale correspondent aussi nécessairement aux lois de la Nature matérielle qu'un visage qui se regarde dans une glace à l'image qui s'y dessine. Tout objet de la Nature, si nous savons le regarder vraiment et le pénétrer, nous apparaît comme recélant une faculté de l'âme, et toute faculté de l'âme recèle un objet de la Nature. L'Esprit se manifeste nécessairement sous des formes matérielles et, réciproquement, toutes les formes matérielles s'incarnent dans des pensées humaines. Un Newton, un Linné, un Huber, un Dalton, un Berzélius créent par leur pensée une Nature nouvelle. Chaque homme est lié par une sympathie secrète à un district de la Nature dont il est le représentant et l'interprète : il est comme un centre, d'où partent en tous sens des rayons de relations avec toutes les choses fluides et solides, matérielles et élémentaires. Mais, d'autre part, tout organe, toute fonction, tout acide, tout cristal, tout grain de poussière est aussi en

1. *Nature* p. 552. Works, London, Routledge. Je cite d'après l'édition en un volume, plus accessible que « The Riverside Edition » en 12 volumes.

relation avec un cerveau particulier. De même que toute plante a son parasite, toute chose créée a son amant et son poète. La vapeur, le feu, le bois, le charbon, le blé, le coton, ont eu chacun le leur. Mais il y a encore des peuples de forces cachées et comme assoupies qui attendent le Prince Charmant qui consente à les réveiller. Il faut que ces forces voient le jour sous une forme humaine : chacune d'entre elles se créera le cerveau qui la pensera et la révélera aux hommes. Entre les choses et nous, il y a donc une *correspondance* ininterrompue qui apparaît parfois, comme dans un éclair, aux âmes poétiques et dont les peuples primitifs, proches de l'aube de la création, avaient la plus claire conscience, ainsi que le prouve le langage qui, originairement, n'est qu'un tissu de métaphores et de symboles. Et ces correspondances sont en réalité plus et mieux que des correspondances, ce sont de véritables identités. La Nature et la Pensée qui lui correspond ne sont pas seulement comme des « rimes gigantesques » de Dieu, mais c'est la même parole prononcée par sa voix créatrice. Tout dans la Nature, si diverse en apparence, est un. Toute créature n'est que la modification d'une autre créature, de même que chacune de nos pensées n'est que la modification d'une autre pensée. Tout est dans tout, tout coule, fuit, flue et se métamorphose. Les gaz se condensent en firmaments solides, les corps chimiques pénètrent dans la plante et s'y développent, puis passent dans l'animal et s'y meuvent, et enfin coulent dans l'homme et y pensent. La pensée ne s'explique que par cette identité essentielle de tout ce qui est : le semblable ne peut être connu que par le semblable. Nous ne comprenons une chose que parce que nous en faisons partie et qu'elle fait partie de nous : « Le chlore animé connaît le chlore, et le zinc animé le zinc [1]. »

Ce qui justifie et nécessite l'universelle correspondance entre la Nature et l'Esprit, c'est donc leur identité : Nature et Esprit ne sont que les manifestations d'un seul être, d'un seul Dieu, d'une seule Ame des choses, de la *Sur-Ame, The Over-Soul*. L'Ame du monde est comme un immense torrent qui, après s'être partagé en deux nappes parallèles, coule et

1. *Uses of Great Men,* Works, p. 147.

se développe sans arrêt : mais son développement n'est pas séparé de lui, c'est toujours lui-même qui s'écoule, qui s'épanche, qui sort de lui-même, comme le ruisseau d'une source, comme l'arbre de la semence, comme la toile de l'araignée. L'Ame du monde est l'unité suprême dans laquelle est contenu l'être particulier de chaque être, est le cœur commun de toutes les choses, est la réalité toute-puissante qui tend sans cesse à se réaliser, à se cristalliser dans un être matériel et à passer dans la pensée humaine et à y devenir sagesse, vertu et pouvoir et beauté. La Sur-Ame est ce par quoi et ce pour quoi toutes les choses existent, ce par quoi nous agissons spirituellement, ce par quoi la Nature pénètre en nous. « L'homme est planté dans le sein de Dieu. Il est nourri par des fontaines infaillibles et en tire, selon ses besoins, des pouvoirs inépuisables[1] .» L'univers que notre aveuglement considère comme matériel, a jailli de la même source sacrée : il n'est qu'une incarnation inférieure de Dieu ; et la Nature et l'homme sont des dieux déchus. « Un fait est le dernier terme, *the last issue,* de l'Esprit et les choses matérielles sont des sortes de scories des pensées substantielles de Dieu[2] .» Et il en est de même de l'homme. « Aujourd'hui, chante Emerson avec le poète orphique, l'homme n'est plus que le pygmée de lui-même. Autrefois l'Esprit le distillait et le dissolvait. Il remplissait la Nature des courants qui débordaient de lui. De lui s'épanchaient le soleil et la lune : le soleil de l'homme, la lune de la femme. Les lois de son intelligence, la marche de ses actions ont fait de lui le jour et la nuit, l'année et les saisons. Mais s'étant enfermé lui-même dans une coquille, les eaux se sont retirées de lui, il ne remplit plus les veines et les petits ruisseaux, il a sombré dans une goutte d'eau..... Quand comprendra-t-il de nouveau que tout est spirituel et divin, que tout esprit se bâtit une maison, plus qu'une maison — un monde, plus qu'un monde — un temple? [3] »

Et l'homme le comprend parfois. Parfois, il a comme un ressouvenir de son auguste passé. Son âme, limitée, bornée,

1. *Nature*, p. 561.
2. *Ibid*, p. 557.
3. P. 563 et 564.

close, s'entr'ouvre et laisse entrevoir, au fond d'elle-même, comme un incommensurable abîme de puissance. Le Géant que nous fûmes s'agite en nous et étire ses membres énormes. Dans la pénombre de notre être, nous sentons vivre un Moi plus profond, plus puissant, plus réel, seul réel, le cœur de notre cœur, l'âme de notre âme, étincelle non encore éteinte du feu céleste. Dans la plus banale conversation entre deux interlocuteurs vulgaires, s'établit tout à coup un grand silence et « le Jupiter qui est dans l'un sourit au Jupiter qui est dans l'autre ». Dans ces moments de contemplation, d'extase, d'enthousiasme, qu'ont connus tous les grands esprits et toutes les âmes nobles — Socrate, Jésus, Shakespeare — l'Esprit universel, la Sur-Ame se *révèle* à nous : c'est là ce que Schelling a appelé l'intuition intellectuelle et ce qu'Emerson appelle la *révélation,* la *vision, revelation, sight, insight*, l'influx de l'Esprit divin dans notre esprit. Dans ces instants de religieux silence, où l'homme est plus grand et plus profond que l'homme, où il se dépasse lui-même et n'ignore plus le Dieu qu'il fut et qu'il n'a pas cessé d'être, brille en nous une lumière éclatante qui tout à coup nous découvre le mystère de la vie et le secret de l'univers. Ce n'est pas une connaissance qui analyse, sépare et mutile : dans l'acte de la vision, voir et être vu, spectateur et spectacle, sujet et objet, ce n'est plus qu'un. L'âme qui regarde n'est plus un organe — mais elle anime et exerce tous les organes; elle n'est plus une fonction, comme la mémoire, l'intelligence, la raison — mais elle se sert de ces fonctions comme de mains et de pieds; elle n'est pas une faculté, mais un flambeau. Et, à la vérité, l'âme ne regarde même pas. La grande lumière qui jaillit d'elle se reflète en quelque sorte en elle-même et se crée comme des yeux surnaturels. Elle seule fait tout le prix de l'homme : il n'est que le sanctuaire qui recèle la flamme divine. Quand elle passe à travers son intelligence, elle devient génie, quand elle passe à travers sa volonté : vertu, quand elle passe à travers ses sentiments : amour. Dans l'acte de la vision, il se noue une union ineffable entre l'homme et Dieu. L'homme le plus humble qui, dans la candeur de son âme, adore Dieu, devient Dieu lui-même : tout autour de lui se repeuple de miracles et il a

conscience que ces miracles, c'est sa propre âme qui les a créés[1].

La Nature et l'Esprit envisagés ainsi comme des manifestations de l'âme du monde, que s'en suit-il, pour la conduite humaine ? Évidemment ceci : l'homme qui veut vivre conformément à la structure profonde des choses, doit essayer de briser l'étroite prison dans laquelle il est emmuré, s'oublier lui-même, se déprendre de sa misérable personnalité, pour s'abandonner sans résistance au torrent de vie, de lumière, de sainteté qui l'entoure de toutes parts. Là-dessus Emerson est aussi net que possible. « L'aveuglement de l'esprit, dit-il, commence quand il veut être quelque chose par lui-même, la faiblesse de la volonté commence quand l'individu veut être quelque chose par lui-même. Toute réforme dans chaque être particulier consiste à laisser passer en nous l'Ame, en d'autres termes, *à obéir*[2]. » « La seule chose que nous cherchions insatiablement, c'est de nous oublier, d'être chassés de notre égotisme, de perdre notre perpétuelle mémoire et de faire quelque chose sans savoir ni comment ni pourquoi. Le chemin de la vie est étrange : il s'accomplit par l'abandon, *by abandonment*[3]. » « Une âme vit au centre de la nature et veille sur la volonté des hommes; elle a si bien infusé dans la nature son grand enchantement que nous ne pouvons prospérer qu'en suivant ses conseils. Nous n'avons qu'à obéir. Pourquoi faut-il que vous choisissiez avec tant de peine votre place, votre occupation, vos associés, vos modes d'action? Certainement, il y a pour vous un droit qui exclut la nécessité du choix et de l'élection volontaires. Il y a pour vous une réalité, une place convenable et des devoirs appropriés. Placez-vous au milieu du flot de la puissance et de la sagesse qui anime tous ceux qu'il soulève et vous serez emporté sans aucun effort vers la vérité, vers le droit, et vers un contentement parfait. Si nous n'étions pas des trouble-fête, avec nos misérables interventions, le travail, la société, les lettres, les arts, la science, la religion des hommes n'en iraient que mieux. Aussi vous dis-je : ne choisissez pas! *Do not choose!* Chacun d'entre

1. *The Over-Soul*, p. 62 à 66.
2. *Ibid.*, p. 60.
3. *Circles*, p. 71.

nous a une vocation qui s'exprime par son intime talent. Chacun a reçu de l'universelle puissance la mission de faire quelque chose d'unique. C'est cet appel, cette *emphasis* de l'âme, qui n'est que l'écho de la grande voix de l'Ame du monde, qu'il faut que nous écoutions pour accomplir la tâche qui nous est vraiment dévolue. Être vertueux, c'est adhérer dans ses actes à la nature de l'âme, c'est-à-dire à la nature des choses[1] .»

La thèse semble donc des plus claires. L'homme vraiment sage, vraiment moral, vraiment philosophe, ne lutte pas avec l'univers, mais s'identifie avec lui, ne s'oppose pas à la nécessité, mais l'accepte, bien plus la veut. Être moral, ce n'est pas, comme l'a cru Kant, roidir désespérément la volonté et combattre sans trêve et merci toutes les sollicitations du sentiment, mais c'est au contraire s'abandonner au sentiment, à l'instinct, à tout ce qui en nous est spontané et inconscient. La volonté est non pas le levier, mais c'est le trouble-fête du monde moral : elle est en nous comme un élément étranger et ennemi auquel il ne faut pas permettre d'empiéter sur notre être véritable. Plus nous sommes simples, purs et candides, c'est-à-dire plus nous nous soumettons entièrement au sentiment et à l'instinct, plus nous avons chance d'atteindre à la vie bien-heureuse. « L'âme originale, unique et pure ne se donne qu'au Solitaire, à l'Original, au Pur ! »

III

Abandonnons maintenant la première avenue donnant accès dans la doctrine d'Emerson, et engageons-nous dans la seconde. Partons non plus de l'Ame du monde et de son corrélatif la Nature, mais bien de l'homme, de l'individu, de l'âme particulière. Lisons les Essais intitulés : *Self-Reliance, Character, Heroism* et *Representative Men*.

Avant tout, contrairement à tout ce que nous étions en droit de conclure des Essais métaphysiques, nous apprenons que les âmes particulières sont séparées les unes des autres

1. *Spiritual Laws*, p. 32 à 36.

par des barrières invisibles, mais éternelles et infranchissables. Il semble, nous dit Emerson, que Dieu ait revêtu les âmes qu'il envoie dans l'univers de vertus non communicables aux autres âmes et qu'il eût inscrit sur elles : « Non transférables, valables seulement pour un voyage ! » La nature ne rime jamais ses enfants ni ne crée deux hommes identiques. La loi de l'individualité fait entendre sa voix implacable : Je suis moi, tu es toi et ainsi nous demeurerons[1]. »

Aussi la loi suprême qui s'impose à toute âme, c'est de rester elle-même, c'est de croire à elle-même, c'est de se fier à elle-même. La *Self-Reliance* d'Emerson est la confiance inébranlable que doit avoir en lui chaque être créé. Cette confiance se manifeste par deux caractères principaux : la « non-conformité » et la « non-conséquence ». En premier lieu, il faut que l'homme digne de ce nom soit un *non-conformist*, un *dissenter*, c'est-à-dire n'agisse jamais d'après la tradition, l'histoire, l'opinion publique, le jugement de la foule, mais uniquement d'après les impulsions de sa propre nature. Emerson a le plus grand mépris pour tout ce qui a été, pour l'histoire, pour tout ce qui est vieux, suranné, usé : seul, dira-t-il, est sacré l'homme futur et sacré aussi l'homme présent qui sait être lui-même et faire valoir l'intégrité de son esprit et l'indépendance de son caractère. Agis toujours, préconise le grand professeur d'énergie, selon ton inspiration personnelle. Peu importe que cette inspiration vienne d'en haut ou vienne d'en bas. Si tu es fils de Dieu, tu vivras selon Dieu et si tu es fils du Diable, tu vivras selon le Diable : la seule chose qu'on te puisse demander, c'est de vivre selon toi-même. Que te chaût d'ailleurs ce que les autres appellent vivre selon le diable, ce qu'ils entendent par le bien et le mal? Il n'y a pour toi qu'un seul bien et qu'un seul mal — ce que tu déclares pour tel. Tu es ton propre législateur et ton propre prophète. Une seule approbation t'importe : c'est celle que tu te donnes ou te refuses. Tout ce qui est en dehors de toi doit t'apparaître comme factice, comme éphémère, comme néant. Ne te laisse retenir par aucun lien, par aucune considération, par aucun égard. Quand ton génie t'appelle, tu

1. *Representative Men*, p. 149.



abandonneras sans remords ton père et ta mère et tes frères et sœurs. Tu ne te laisseras aller à aucune pitié intempestive. Tu préféreras la rudesse à la bonté qui émascule : tu sais qu'une bonté « sans pointe » n'est que de la lâcheté et tu opposeras la doctrine de la bonne haine à l'évangile de l'amour, quand l'amour se lamente et pleurniche. Tu n'accepteras d'autrui aucune tâche, aucun devoir, aucune mission. Vos pauvres, diras-tu au philanthrope, je me refuse à les secourir : car ce ne sont pas mes pauvres à moi ; je ne me dévoue qu'à ceux vers lesquels m'appelle une irrésistible sympathie. C'est là, m'objectez-vous, une vertu facile et sans mérite : toute vertu doit être une victoire remportée sur ses inclinations ! Mais c'est là votre vertu et non pas la mienne. Je ne crois pas, moi, que la vertu doive être une pénitence. Je ne veux pas expier, faire diète, me laisser saigner, mais je veux vivre. Je ne veux servir de modèle à personne ; ma vie n'est pas un spectacle moralisateur ni une école de dimanche, mais elle existe pour elle-même. Et que si vous me désapprouvez, je mépriserai votre blâme comme je dédaignerais votre éloge. C'est dans le mépris ou la préoccupation de l'opinion d'autrui que réside toute la différence entre la grandeur et la bassesse. Et ce dédain de tout ce qui n'est pas toi, ce n'est pas dans la solitude, mais au milieu du monde que tu dois le manifester. Il est facile de vivre dans le monde selon l'opinion du monde et dans la solitude selon sa propre inspiration : l'homme vraiment grand est celui qui, au milieu de la foule, vit dans toute l'indépendance de la solitude.

La conformité fausse donc l'être tout entier, le couvre d'un masque et le revêt d'un uniforme sous lequel se cachent toutes les lâchetés et toutes les compromissions. Sans doute il est dur d'affronter le mépris de ses pairs et la force brutale qui dort dans le sein de la populace et qui, lorsqu'on la brave, se met à grimacer et à hurler. Mais, d'autre part, c'est l'opposition aux aveugles passions de cette masse qui constitue la véritable grandeur. « C'est seulement lorsqu'un homme jette loin de lui tout appui étranger et reste seul qu'il m'apparaît comme vraiment grand et comme victorieux. Toute recrue à sa cause l'affaiblit. » Chacune de ses défaites

est un triomphe. L'homme qui veut rester homme ne doit pas seulement s'attendre aux souffrances de la solitude, de la pauvreté, de l'impopularité, mais se familiariser avec les cris d'exécration et la vision d'une mort violente. Il doit savoir mépriser le mépris, dédaigner la croix et le gibet et attendre le jour de la bataille dernière comme un fiancé le jour des épousailles.

L'homme qui a confiance en lui-même, qui refuse de se conformer aux autres hommes, ne consent pas non plus à se conformer à lui-même : il ose être inconséquent. La logique imposée à nos actions est une chaîne aussi lourde que le conformisme, et à y regarder de près, c'est la même. Que ce soit un geôlier étranger ou toi-même qui t'enfermes dans une prison, tu n'en es pas moins prisonnier. Parce que j'ai cru hier, faut-il que je croie la même chose aujourd'hui et demain? En aucune façon. J'exprime aujourd'hui ce que je pense aujourd'hui et j'exprimerai demain ce que je penserai demain. Sans doute, je serai méconnu et traité par mes amis mêmes de renégat et d'apostat. « Mais n'est-ce pas la condition de toute grandeur que d'être méconnu? »

L'homme qui se fie ainsi à lui-même, qui ne se conforme pas, qui n'est le prisonnier d'aucune foi ni d'aucune loi, pas même de celle qu'il s'est donnée à lui-même, qui ne se courbe ni rampe, mais reste debout au milieu de l'assaut que lui donnent les autres hommes, est ce que la nature a produit de plus sublime. Il est le centre des choses, l'étalon de toute valeur, une causalité absolue, un siècle, une humanité tout entière. La postérité suit ses pas comme une armée de clients : l'empire romain, c'est César, les millions d'âmes qui professent le christianisme, Jésus. Toutes les institutions ne sont que « l'ombre allongée » d'un seul homme et « toute l'histoire se résout dans la biographie de quelques personnalités f rtes et graves », de quelques individus dignes de ce nom, de quelques caractères, de quelques héros.

L'individu, le caractère, le héros est à la fois énergique, doux et joyeux. Il a tout d'abord l'énergie physique, un sang riche et bouillant, une magnifique surabondance de vie. Parfois, souvent, la sève qui s'agite en lui se manifeste par des excès. Mais ces excès portent en eux leur propre remède :

« la liberté sauvage crée une conscience d'airain ». Il a ensuite l'énergie morale et surtout la plus difficile de toutes : celle qui consiste à blesser, en agissant suivant sa propre loi de vie, ceux qu'il aime le mieux. « Quelle que soit mon affection pour vous, dit-il à ceux qui lui sont chers, je ne puis pas m'anéantir pour vous. Tout ce que je fais m'est prescrit par la plus sainte des lois et je ne puis pas renoncer à ma liberté et à ma puissance pour épargner votre sensibilité. Je suis ma propre doctrine, ma société, ma patrie, mon univers. » Et la conscience de son énergie l'emplit d'une grande joie. Il sait que sa vie tout entière ne sera qu'une longue bataille. Il sait que la nature est la lutte de tous contre tous et que celui qui a assumé la tâche de manifester sa puissance se heurte sans cesse à la puissance aveugle et oppressive des âmes serviles. Il sait qu'il a besoin, pour supporter la vie qu'il a choisie, d'un courage sauvage, « d'un stoïcisme non d'école, mais du sang » et d'une âme toujours armée en guerre. Mais cette attitude guerrière est conforme à son génie. Il aime la bataille même non victorieuse. C'est avec allégresse qu'il revêt la cuirasse. Il rit au milieu de la lutte et, comme Socrate, il philosophe la veille de sa mort. C'est qu'il a conscience que son caractère est une force de la Nature que rien ne peut anéantir. Il sait que son esprit enclôt et concentre l'univers, et que chacune de ses défaites est l'aurore d'une victoire prochaine. C'est pour cela que son âme ne connaît pas le découragement et qu'elle ne consent pas à prendre au sérieux ce que le commun convoite ou redoute. « La vertu commune peut se hausser jusqu'à souffrir avec solennité. » Il n'appartient qu'au héros de sourire au milieu des tortures...[1].

***

Ainsi parla — non pas Zarathoustra ni le Brand d'Ibsen ni l'Unique de Stirner, mais Ralph Waldo Emerson, « le bon pasteur matinal des prés pâles » du mysticisme. Ne nous étonnons pas encore ! Demandons-nous auparavant quelle est l'attitude du « caractère » de l'individu ainsi défini, en face

1. *Self-Reliance*, p. 10 à 21, *Heroism*, p. 54 à 59 et *Character*, p. 101 à 108.

de Dieu, en face des autres hommes et en face des choses. En d'autres termes, quelle est la théologie, la politique et l'économie politique d'Emerson?

La théologie d'Emerson mériterait une étude approfondie. Nous aurions à montrer, si nous pouvions l'entreprendre, comment, fidèle à la philosophie de Schleiermacher, Emerson a enseigné qu'il est en nous une faculté spéciale, grâce à laquelle nous saisissons directement les réalités spirituelles, que nous avons, en dehors de toute expérience et de toute démonstration, la révélation de Dieu : il fut ainsi l'un des initiateurs et l'un des maîtres de ce « transcendentalisme » qui révolutionna si profondément la vie religieuse de l'Amérique. Mais c'est là un des domaines de la pensée d'Emerson que nous n'avons pas le temps d'explorer. La seule chose que nous voulions montrer ici, c'est comment Emerson envisage la vie religieuse de l'individu. Avant tout examen, il apparaît clairement que la religion de l'individu, confiant en lui-même, artisan et maître unique de sa destinée, ne saurait être celle qu'enseignent les prêtres des religions révélées. La prière, à laquelle ces prêtres attribuent une si capitale importance, est pour Emerson une chose basse et vile, quand elle n'est pas la contemplation des choses de la vie du haut de la suprême éminence à laquelle l'homme puisse atteindre, quand elle n'est pas « le soliloque d'une âme remplie d'allégresse », mais bien un moyen pour atteindre une fin particulière. Dès que l'homme se sentira vraiment uni à Dieu, il ne priera plus. Toutes nos actions sont des prières, aussi bien le coup de faucille du moissonneur que le coup de rame du marin. La prière intéressée est une maladie de la volonté, comme la foi des croyants vulgaires est une maladie de l'intelligence. Les fondateurs des grandes religions ont donné, tout comme les savants et les artistes créateurs, une classification nouvelle des choses, classification dont ils savaient bien qu'elle devra un jour faire place à une classification meilleure. Mais les disciples sont venus et ont proclamé la classification comme un corps de doctrine intangible et le classificateur comme un Dieu ou plutôt comme une idole. Au lieu de voir dans le Christ un prophète inspiré qui « seul dans toute l'histoire a reconnu la grandeur de l'homme », a compris que Dieu s'est

incarné dans l'homme, aussi bien dans lui-même que dans n'importe quel autre de ses frères en humanité, ils l'ont considéré comme le Fils unique de Dieu. Alors qu'il avait dit que tout ce qui est est miraculeux, ils lui ont prêté à lui des miracles particuliers qui sont de véritables « monstres ». De même, ils ont fait de la révélation quelque chose de très ancien et d'unique, alors que toute pensée haute et pure par laquelle nous nous unissons au divin est une révélation, alors que la vie spirituelle tout entière n'est qu'un tissu de révélations. Ils ont enveloppé Dieu, tel qu'une momie, de bandelettes et ils l'ont considéré comme mort, alors qu'il est éternellement vivant et que tout individu supérieur, tout génie du rêve, de la pensée et de l'action, tout être humble et modeste qui remplit pleinement sa destinée, est un souffle de son haleine. La religion est devenue un faisceau de formules surannées, de dogmes dénués de sens. Le remède serait un homme qui se lèverait et proclamerait que Dieu n'est pas mort, mais qu'il vit, qu'il n'a pas été, mais qu'il est toujours, un homme qui, au lieu de répéter du bout des lèvres des prières apprises, regarderait Dieu face à face, jetterait loin de lui toute « conformité », oserait se faire le Moi, *the self*, de sa nation et de la Nature, se considérerait comme un interprète nouveau-né du Saint-Esprit, et enseignerait non plus ce qu'avaient enseigné saint Paul ou John Fox ou Swedenborg, mais ce qui jaillirait spontanément du fond de son âme. « Le vrai remède à la déchéance de la religion est premièrement l'âme et secondement l'âme et à tout jamais l'âme [1]. »

Voilà pour la théologie d'Emerson. Voici pour sa politique. Avant tout, Emerson proclame que la fin de l'univers est de produire des individus supérieurs, des âmes hautes, des caractères, des héros. Il a pour la monnaie courante des êtres humains et surtout pour la populace, le mépris qu'ont professé tous les individualistes. La populace, dit-il, est une réunion de corps qui se prive volontairement de la raison et qui entrave l'œuvre de celle-ci. C'est l'homme qui descend de son plein gré jusqu'à la bête. Son heure propre d'activité est la nuit. Ses actions sont insensées comme toute sa consti-

1. *Self-Reliance*, p. 18 et 19 et *An Address delivered before the Senior Class in Divinity College*, *Cambridge*, p. 572 à 581.

tution. Elle persécute les principes. Elle voudrait fouetter le droit et torturer la justice dans la personne de ceux qui ont des principes et un droit[1]. » Il n'a par conséquent aucun respect superstitieux pour les décisions de la majorité, puisque c'est la populace qui la constitue. Mais d'autre part, Emerson, le citoyen de la libre démocratie américaine, n'a pas tiré des prémisses individualistes les conséquences extrêmes qu'en ont déduites Nietzsche ou Renan. Il se rend compte, sans doute, que la démocratie de son pays manque d'amour, d'idéal, de désintéressement. Mais les buts qu'elle vise — la liberté du commerce, l'élargissement du suffrage, l'abolition des cruautés légales du Code, l'accession à la richesse et au pouvoir des jeunes et des pauvres — sont nobles et hauts. Et si les représentants du conservatisme sont personnellement des hommes modérés, tolérants, cultivés, leurs principes sont inférieurs à ceux des radicaux. La seule chose dont ils se préoccupent est la sauvegarde de la propriété : ils n'aspirent pas au bien, ils ne marquent pas le crime du fer rouge, ils n'encouragent pas les arts, les sciences, les écoles, ils n'émancipent pas les esclaves, ils n'ont aucune tendresse humaine pour les pauvres, les Peaux-Rouges et les immigrants. Comprenant les vices et de la démocratie et du gouvernement conservateur, Emerson conclut, en individualiste conséquent, à la suppression de tout gouvernement. « Moins nous avons de gouvernement, moins nous avons de lois, moins nous avons de pouvoirs constitués, mieux cela vaut. Étant donné que tout État est corrompu par essence, il ne faut pas que les hommes vraiment remarquables obéissent trop strictement aux lois. Tout individu supérieur rend l'État inutile. C'est lui qui constitue l'État. Il n'a besoin ni d'armes, ni de forts, ni de navires, ni de pots-de-vin, ni de palais pour acquérir des amis. Il n'a pas besoin de bibliothèque, car il est la science ; il n'a pas besoin de code, car il est législateur ; de monnaie, car il crée la valeur, de routes, car il est chez lui partout où il est. » L'influence des individus supérieurs supprimera l'État. Lorsque nous aurons confiance dans la valeur personnelle des hommes, les lois et la force matérielle sur

1. *Compensation*, p. 28.

laquelle elles reposent en dernière analyse deviendront inutiles. Que d'ailleurs les conservateurs et les démocrates timorés ne craignent rien de la suppression prématurée « du régime des baïonnettes et de la force ». Tant que les hommes demeureront dans leur égoïsme, le règne de la force se maintiendra. Et quand ils seront assez purs pour pouvoir se passer de la coercition, ils seront devenus assez sages pour pourvoir à toutes les fonctions que remplit l'État actuel. Personne jusqu'à présent, conclut Emerson, n'a essayé de réformer l'État sur les bases du droit et de l'amour. Il y a tout au moins un homme convaincu que des milliers d'hommes pourront obéir ensemble, en toute concorde et toute harmonie, aux sentiments les plus nobles et les plus purs[1].

L'économie politique d'Emerson enfin s'inspire des mêmes principes. D'un côté, il estime que toute propriété qui n'a pas été acquise par le travail personnel du propriétaire est injuste. Les hommes ont fini par considérer toutes les institutions religieuses, politiques et civiles comme les fidèles gardiennes de la propriété. On estime un homme non d'après ce qu'il est, mais d'après ce qu'il possède. Et pourtant, tout caractère élevé a honte de sa propriété ; il hait ce qu'il possède, parce qu'il sent que ses biens ne sont pas vraiment son « avoir », qu'ils n'ont pas de racines profondes en lui-même. La propriété véritable n'est pas quelque chose de fixe, de mort, de stable. Ce que nous possédons réellement, nous l'acquérons continuellement et nécessairement et cette possession est à l'abri des caprices d'un maître, de la populace et des révolutions[2]. Emerson sympathise avec quelques-unes des tendances du socialisme : l'effort pour mettre à la disposition de tous les moyens de s'instruire, de se cultiver, de produire, mérite d'être hautement encouragé. Mais, d'autre part, il reste profondément individualiste. Il estime que l'État ne doit pas intervenir dans la distribution des richesses. Il faut laisser faire et laisser passer : l'offre et la demande maintiennent aussi sûrement l'équilibre du monde économique que le flux et le reflux le niveau de la mer. Toute intervention de la loi en matière économique crée les perturbations les plus profondes

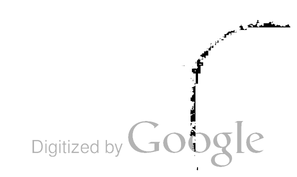
1. *Politics*, p. 125 à 131.
2. *Self-Reliance*, p. 20 et 21.

et enfante la ruine. De plus, il estime que l'idéal économique n'est nullement l'abstinence des biens et il a pour la « gueuserie universelle » tout le mépris de Stirner. Il est dans la nature de l'homme d'être riche, d'acquérir des biens, d'exploiter l'univers, de transformer les forces de la nature en moyens de bien-être. Chacun d'entre nous a des besoins économiques particuliers, comme il a des besoins intellectuels, moraux ou esthétiques et ils ont le droit d'être satisfaits. Nos richesses doivent être adaptées à notre tempérament et nos dépenses procéder de notre caractère. De même que ma loi de vie n'est pas la vôtre, ma manière de vivre est unique et incomparable et ne peut être jugée que par rapport à mon être intime. Toute richesse donc que je crée pour accomplir mon idéal de vie est légitime. Ce qui ne l'est pas, c'est l'accumulation inutile de biens qui ne profitent ni à moi, ni aux autres, c'est la richesse stérile qui ne répand ni bien-être, ni instruction, qui n'encourage ni l'art ni la science, qui ne devient pas un bienfait universel. Le maître de l'art économique est l'Anglo-Saxon qui ne reçoit de son gouvernement ni pain ni jeux, qui n'attend la richesse ni de l'État, ni d'un chef, ni d'une femme, mais qui a conscience que tout homme est l'artisan de sa fortune, doit payer son écot et n'a droit qu'à la place et qu'aux biens que lui conquiert son effort[1].

IV

Voilà parcourue ce que j'ai appelé la seconde avenue conduisant à la doctrine d'Emerson. Voilà sa conception du monde du point de vue de l'individu. Comment se concilie-t-elle avec sa conception des choses du point de vue de la Nature ou de la *Sur-Ame*? A première vue, la contradiction éclate. D'une part, tout est dans tout, tout se confond, se mêle, se métamorphose et s'équivaut, puisque tout est un et identique : d'autre part, les âmes sont séparées, closes et constituent des microcosmes dont chacun a ses lois, son climat, sa faune et sa flore. D'un côté, l'homme est une gouttelette per-

1. *Wealth*, p. 374 à 384.



due dans l'immense océan des choses, de l'autre, il est un roc contre lequel s'acharnent en vain toutes les mers et toutes les tempêtes. Ici Emerson nous invite à ne pas choisir, à nous abandonner sans résistance, à devenir autres, à obéir. Là, il nous crie : « Choisis, ne t'abandonne jamais, persévère courageusement dans ton être, fie-toi uniquement à toi-même, fais comme si tu étais seul dans l'univers, et, roidissant jusqu'à l'extrême tension tes muscles et t'arc-boutant contre la place qui t'est assignée, brave les hommes, la Nature et Dieu. »

Voilà l'antinomie dans toute sa force. N'est-elle pas cependant plus apparente que réelle ? Lorsque Emerson veut que l'homme se fie à lui-même, quel est ce « lui-même » ? Quel est le Moi du Moi, l'âme de l'âme, la racine de la personnalité ? C'est, nous a-t-il répondu, non pas la volonté consciente, l'intelligence qui analyse, la raison qui pèse et se décide d'après des motifs, mais le sentiment, l'instinct, la spontanéité. Mais ce sentiment et cet instinct d'où dérivent-ils ? Ils ne sont pas autre chose que la voix confuse et indistincte et cependant infaillible de la *Sur-Ame*, de l'Ame du monde, de Dieu. Notre Moi n'est qu'une parcelle, nous le savons, de l'Ame universelle, une étincelle du feu divin, une goutte de l'océan de l'être. Et c'est précisément parce que notre Moi a cette origine auguste, c'est précisément parce que, quand nous obéissons à l'impulsion de notre nature intime, nous obéissons en réalité à la loi du grand Tout, c'est pour cela que nous pouvons nous en fier à nous-mêmes, nous développer et nous déployer entièrement, sans nous préoccuper d'autre chose que de nous satisfaire, puisque, en nous satisfaisant, nous remplissons les fins de l'univers. Toute âme humaine est comme un vase dans lequel s'est répandue une parcelle de l'Ame du monde. Plus le vase est pur et transparent, plus nous nous appliquons à ne pas l'obscurcir par l'indiscrète intervention de notre volonté, plus l'Ame divine se révèle à nous dans toute son incomparable splendeur. Et c'est ainsi que Emerson a pu conclure son Essai sur la confiance en soi-même, où, nous l'avons vu, il a affirmé l'absolue indépendance de l'individu, par les paroles que voici : « nous gisons dans le giron d'un Esprit infini qui fait de nous les vases de sa vérité et les organes de son activité. Lorsque

nous discernons le juste ou le vrai, nous ne faisons rien par nous-mêmes, mais nous permettons seulement aux rayons de l'Esprit infini de passer à travers nous[1].

Voilà la solution de l'antinomie. Elle est hardie et elle est profonde. Rien ne semble, au premier abord, plus éloigné d'une philosophie individualiste que le panthéisme. Si l'univers est un et identique, si tout y est fluide, si chaque créature n'est qu'un grain de poussière n'ayant d'existence véritable que parce qu'il s'ajoute à des milliards d'autres grains avec lesquels il ne fait qu'un, la valeur de l'individu ne devient-elle pas infime? Mais, répond Emerson, c'est parce que le plus humble des êtres reflète l'ensemble de l'univers et incarne, à un certain point de vue, la nature tout entière, qu'il a une valeur éternelle, inépuisable, sacrée, et que, tout pygmée qu'il puisse paraître, il est Dieu. Seul, pourrait-on soutenir, le panthéisme justifie l'individualisme et lui donne un fondement philosophique. Le Sur-homme de Nietzsche et l'Unique de Stirner n'apportent aucun titre légitimant la toute-puissance qu'ils revendiquent : monades hasardeuses, sans liens profonds avec la nature et les autres hommes, ils exigent de nous une obéissance que nous pouvons toujours leur refuser. Tandis que l'individu d'Emerson a le plus authentique des parchemins : comme nous tous, comme tout ce qui est créé, il est fils de la Sur-Ame et de la Nature, il est une étincelle de Dieu.

Maintenant seulement nous pouvons comprendre ce qu'Emerson a appelé des *hommes représentatifs*. Au premier abord, le grand homme, celui vers lequel vont la religion et l'amour de tous les êtres, nous paraît une exception, une monstruosité, un paradoxe de la nature : il semble n'entretenir aucun rapport avec ses semblables et appartenir comme à une autre race. Mais il n'en est rien. Un grand homme est celui qui représente le plus d'hommes et la plus grande parcelle possible de la Nature, celui dans lequel s'incarne le plus purement et le plus largement la Sur-Ame. Le grand homme est l'homme le plus imprégné de l'esprit de son temps, le plus impressionné par toutes les modifications qui

1. *Self-Reliance*, p. 15.



s'opèrent autour de lui. Le génie ne consiste aucunement dans l'originalité, mais bien dans la réceptivité universelle qui permet à une âme particulière d'absorber des millions d'âmes et de résumer des centaines d'années. C'est ainsi qu'un Platon incarne toute la spéculation de l'Orient, ivre de l'unité infinie, et toute la philosophie de l'Europe, amoureuse de la limite, de la forme et de l'harmonie. C'est ainsi qu'en un Swedenborg se sont exprimées l'identité de toutes les choses et de tous les êtres et l'universelle correspondance. C'est ainsi qu'un Montaigne a été comme le type de toutes les âmes sages et modérées, conscientes de la médiocrité de la condition humaine et des bornes de la raison. C'est ainsi qu'un Shakespeare a cristallisé dans son œuvre toute la splendide floraison de la Renaissance des lettres, un Gœthe, dans la sienne, tout le gigantesque effort de la science de son temps et qu'un Napoléon enfin a comme « monopolisé » dans l'épopée de sa vie toutes les énergies magnifiques soulevées par le cataclysme de la Révolution française. Tous, il ont été non pas des voix, mais des échos, non pas des causes premières, mais des effets, non pas des puissances créatrices, mais des agents de transmission, non pas des semences, mais des fruits.....

Des doutes, cependant, surgissent dans notre esprit. Avant tout, nous nous demandons comment il peut y avoir dans le système d'Emerson des génies et des grands hommes ? Puisque tous les êtres sont des représentants et des interprètes du grand Tout, expriment, à leur façon, la Sur-Ame, n'est-il pas illégitime d'établir une hiérarchie entre les créatures et toutes ne doivent-elles pas être considérées, devant le tribunal suprême, comme équivalentes ? Là-dessus la réponse d'Emerson n'est pas nette. D'une part, il accorde que tous les hommes qui remplissent pleinement la tâche à laquelle ils sont destinés, quelque humble qu'elle puisse être, ont une valeur absolue et qu'il importe peu que l'on soit un législateur, un grand artiste, un grand penseur, ou un solide agriculteur et un artisan probe et adroit. Il a le sens le plus profond du « trésor » qui est accumulé dans l'âme « des humbles ». Il ne nous fait pas sortir, a dit Mæterlinck, de l'humble clos familier, parce que le glacier, la mer, les neiges éternelles, le palais, l'étable,

le poêle éteint du pauvre et le lit du malade, tout est situé sous le même ciel, purifié par les mêmes astres et soumis aux puissances infinies. Il a su donner une valeur spirituelle à toutes les formes de la vie sociale, à toutes les heures de la journée, puisqu'il n'en est pas qui soient sans miracles intimes et sans significations ineffables. Mais, d'autre part, tout son être aspire vers les heures héroïques, il a les regards attachés sans cesse « au glacier, au palais et au temple », il a le culte des intelligences exceptionnelles, des énergies surhumaines, des héros du rêve, de la pensée et de l'action.

Dira-t-il que les héros sont les hommes dans lesquels l'Ame du monde s'est incarnée avec le plus d'évidence et de splendeur? Mais, répondrons-nous, la doctrine de l'universelle identité n'admet aucune hiérarchie. Tous les hommes sont les vases de Dieu et, comme tels, ont les mêmes titres à notre amour et à notre admiration. Dans l'univers, tel qu'il s'est dessiné dans l'âme d'Emerson, il n'y a ni montagnes ni vallées, ni pygmées ni géants. Bien plus, il n'y a ni mérite ni démérite, ni bien ni mal. Si tous nous sommes les échos de la voix divine, pourquoi cette voix parle-t-elle en moi d'une façon indistincte et retentit-elle dans tel autre avec de si merveilleuses vibrations? Suis-je encore comptable du mal que je conçois et que je réalise, des forfaits que j'entrevois ou que j'accomplis, si je ne suis que l'interprète de l'Ame des choses? Comment le mal est-il possible puisque tout est divin? Comment le vice, le crime peut-il exister, puisque Dieu seul existe?

Emerson a prévu l'objection et il y a répondu dans deux de ses plus profonds essais : *Compensation* et *Fate*. Avant tout, il soutient que le mal n'existe pas essentiellement, qu'il n'est qu'une privation et une négation et non une affirmation et une existence. « L'essence ou Dieu, n'est pas un rapport, une partie, mais le tout. L'être est la grande affirmation, excluant la négation, trouvant son équilibre en elle-même et absorbant en elle-même toute relation ou partie et tous les temps. La Nature, la vérité et la vertu sont des exhalaisons de l'être, le vice c'est l'absence, le défaut d'être. Le néant et le faux sont la grande ombre, la nuit sur laquelle se détache, comme sur un fond, l'univers vivant. Mais il ne peut rien engendrer, il ne peut pas agir, car il n'est pas. Il ne peut produire aucun

bien, il ne peut produire aucun mal, aucun tort. C'est un mal en ce sens qu'il vaut mieux d'être que de n'être pas[1]. » Aussi le mal que nous croyons surprendre dans l'univers, n'est-il qu'apparent et superficiel. En réalité, tout ici-bas se paie, se revaut, s'équilibre et s'harmonise. La loi de la polarité ou de l'action et de la réaction inséparables se vérifie dans le monde moral aussi bien que dans le monde matériel. De même que le jour succède inéluctablement à la nuit, le chaud au froid, le flux au reflux, de même, chez l'homme, tout excès est compensé par un manque, toute amertume a sa douceur et tout mal son bien. Ce que nous appelons rétribution n'est pas autre chose que l'universelle nécessité grâce à laquelle le tout apparaît partout où apparaît une partie. Quelque loin que semble le châtiment du crime, il surgira nécessairement parce qu'il en fait partie intégrante. Crime et châtiment poussent sur une même tige : la cause et l'effet, le moyen et la fin sont inséparables, comme la semence et le fruit. Étant donnée l'identité essentielle de toutes les choses et de tous les êtres et leur universelle correspondance, on comprend qu'un voleur se vole lui-même et qu'un menteur se ment à lui-même[2].

Que si cette solution du problème paraît trop facile et trop superficielle, Emerson en donne une autre, plus profonde. Il confesse que la tragédie de la vie de l'homme gît tout entière dans la destinée, dans la fatalité, dans l'imbrisable chaîne des causes et des effets. Malgré tout son optimisme, il n'a pas été entièrement aveugle pour « la grande terreur de la vie ». Il convient que la Providence « procède par des voies sauvages, raboteuses et imprévisibles et qu'il ne sert de rien de revêtir cette terrible bienfaitrice du rabat et du surplis blanc bien repassés d'un étudiant en théologie ». En apparence, tout au moins, nous sommes les jouets de lois aveugles, nous ne pouvons rien contre l'univers qui nous écrase, rien contre le corps et contre l'âme que nous avons hérités de nos ancêtres avec toutes leurs tares et toutes leurs passions, rien contre la maladie, contre les innombrables catastrophes qui sont suspendues sur nous, rien contre la souffrance, rien contre la mort. Mais ce n'est qu'une apparence. Puisque tout

1. *Compensation*, p. 28.
2. *Ibid.*, p. 21 à 30.

ici-bas est déterminé et fatal, la liberté humaine est fatale elle aussi et fatale l'intelligence grâce à laquelle nous devenons les maîtres des choses dont nous semblons les esclaves. Par elle, nous élevons l'univers grossier et rétif, qui nous limite et nous menace comme une force étrangère et ennemie, dans une sphère où tout devient fluide et plastique. Nous le transformons en pensée et, une fois cette métamorphose opérée, nous l'avons réduit en servage : il nous obéit, comme nous obéit notre pensée. « La fatalité n'est que le nom des choses que n'a pas encore traversées le feu de la pensée, des causes que nous n'avons pas encore su pénétrer. » Un événement que nous avons compris n'a plus rien de menaçant pour nous. Tout le secret du monde réside dans le lien qui existe entre l'homme et les événements extérieurs. Il semblerait que nous fussions les jouets des événements et l'on prétend que ce sont eux qui se créent des hommes. Mais c'est le contraire qui est la vérité. C'est nous qui créons les événements. « L'événement n'est que l'actualisation de notre pensée, l'empreinte de notre forme, l'enfant de notre âme et de notre corps. Nous avons l'air d'être un faisceau de chances, mais nous sommes en réalité un faisceau de causes. La nature adapte magiquement l'homme à sa fortune, en faisant de celle-ci le fruit de son caractère. Les événements croissent sur la même tige que les hommes et ne sont que des *sous-hommes*, *sub-persons*. Chaque créature fait sortir de soi sa condition et sa sphère comme la limace exhale sa maison visqueuse sur la feuille de poirier et le mollusque sa coquille. La fortune d'un homme n'est que le fruit de son caractère. Dans l'univers, tout solide est près de devenir un fluide au contact de l'esprit et la force du pouvoir dissolvant est la mesure de l'esprit. Si un obstacle demeure invincible, c'est que la pensée qui a tenté de l'écarter, n'a pas été assez forte ni assez subtile. Devant une énergie spirituelle plus intense, il s'effondrera. » Une fois que nous avons pris conscience de cette loi des compensations et de la véritable signification de la fatalité, rien ne peut plus nous atteindre. Quelque catastrophe que nous subissions, nous n'avons qu'à nous rappeler que nous ne sommes pas des êtres isolés, mais que nous tenons par toutes nos racines à l'univers tout entier, pour être sûrs que notre ruine profitera

à l'ensemble des choses. « Oubliant les démons qui souffrent en nous, nous prendrons parti pour la Divinité qui réalise par notre souffrance un bien universel [1] » :

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

La loi de la compensation et l'intelligence de la fatalité nous permet de résoudre le tragique problème de l'inégalité des dons répartis aux hommes. Sans doute, il est atroce de se sentir frustré de ce qui inspire aux hommes la sympathie, l'amour, l'admiration, de se savoir, de se sentir dénué de beauté, d'intelligence, de noblesse de caractère. Mais cela n'est atroce que pour ceux qui oublient que rien dans la nature n'est séparé et que nous faisons partie d'une même unité indissoluble. Dès qu'on se le rappelle, toute inégalité s'évanouit. Peu importe, au fond, puisque tous, forts et faibles, beaux et laids, puissants et humbles, nous sommes identiques, que ce soit vous plutôt que moi qui soyez puissant, fort et beau. Je n'ai qu'à aimer votre beauté et votre puissance, pour y participer, pour les posséder. « L'amour réduit les inégalités comme le soleil fond les montagnes de glace dans la mer. Si le cœur et l'âme des hommes ne font qu'un, l'amertume du *tien* et du *mien* cesse. Ce qui est à lui est à moi. Je suis mon frère et mon frère est moi. Si je me sens dépassé et obscurci par de grands voisins, je peux toujours aimer et celui qui aime s'approprie la grandeur qu'il aime. Il est de la nature de l'âme de se rendre maîtresse de toutes choses. Jésus et Shakespeare sont des fragments de l'Ame et, par l'amour, je me les approprie et les incorpore dans le domaine de ma conscience. La vertu de l'un n'est-elle pas ma vertu? Et quant au génie de l'autre, si je ne puis le faire mien, ce n'est pas du génie [2]. »

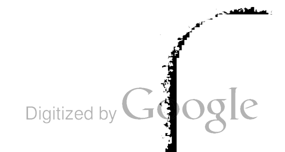
***

Voilà la doctrine poussée jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. Il est, sans doute, inutile de la discuter. L'optimisme et le pessimisme ne se laissent pas démontrer. Ce sont ma-

1. *Fate*, p. 355 à 366.
2. *Compensation*, p. 29.

tières de foi, de tempérament moral, comme les religions. Il faut parier pour ou contre. Emerson a parié pour l'universelle harmonie et pour l'irrésistible progrès. Il est sûr que l'humanité chemine vers les purs glaciers qu'illuminent le soleil de la raison et les astres de la justice et de la beauté, sûr que la liberté existe, sûr que le bien triomphera du mal, bien plus que le mal véritable n'existe pas. Emerson n'a pas eu le sens de la tragédie de la vie humaine et c'est peut-être cela qui l'a empêché d'être vraiment « représentatif » de son temps et qui le rend inférieur, malgré ses éminentes qualités, à Carlyle, à Kierkegaard et à Nietzsche. Sa pensée élève, calme, rafraîchit, tonifie, mais n'émeut pas. De parti pris, il a écarté de son œuvre la souffrance et la mort. Il a célébré les glorieuses défaites et le martyre splendide du héros couronné de roses. Et il a chanté aussi le lot des humbles, proches de Dieu, égaux des plus illustres en vertu, en énergie, en intelligence pratique. Mais il n'a pas eu un regard pour le malheur véritable et profond que ne compense aucune vertu, que n'éclaire aucun génie, que n'apaise aucune philosophie, que nous avons mérité par nos fautes et qui est cependant si absolument immérité, puisque nous sommes tous les enfants de Dieu et que c'est lui, et non pas nous, qui est comptable de nos passions et de la force de résistance que nous pouvons leur opposer.

Au fond, l'antinomie que nous avons signalée dans la doctrine d'Emerson persiste, malgré tous les arguments que nous avons allégués pour la résoudre. Entre ses Essais métaphysiques et ses Essais moraux, il y a de profondes divergences. Le quiétisme qui se dégage des premiers ne se concilie pas vraiment avec la religion de l'énergie que préconisent les seconds. L'homme qui vit conformément à la nature et s'abandonne sans résistance au flot des événements n'est pas le même que celui qui lutte pied à pied contre la destinée. Il semble difficile d'admirer en même temps Jésus et « ce vigoureux gaillard du New-Hampshire ou du Vermont qui essaie de tout, de la ferme, de l'attelage, du colportage, qui prend une école, prêche, édite un journal, va au Congrès et qui toujours retombe sur ses quatre pattes, comme un chat » que célèbre *Self-Reliance*. En dépit de tous les artifices dialec-



tiques. il reste contradictoire de proclamer d'une part que la volonté est le plus indiscret des trouble-fête et, de l'autre, « qu'il n'y a dans la nature qu'une seule chose sérieuse et formidable : la volonté [1] ».

C'est que l'antinomie que nous relevons dans la doctrine d'Emerson était au plus profond de lui-même. Il appartenait comme à deux mondes, à deux continents, à deux zones. Il était, d'un côté, Grec, Indou, Perse, Allemand, disciple de Plotin, de Saadi, de Schelling et de Novalis. Mais de l'autre, il appartenait à cette « impériale » race anglo-saxonne, dont il a dit avec fierté qu'après avoir été enfermée pendant des siècles dans une petite île de la Manche, elle avait enfanté des centaines d'Angleterre et des centaines de Mexique, il était le descendant authentique des rudes émigrants du « May Flower », qui surent tout sacrifier à leur personnalité et qui eurent confiance dans la force de leurs muscles et dans l'énergie de leur volonté. Oui, il fut le « pasteur matinal des prés pâles » du mysticisme et de l'idéalisme transcendental. Mais il a été aussi l'énergique conducteur d'un peuple jeune et ardent, amoureux de la pensée et de l'action libres, du peuple du *self*-government, du *self*-creed, du *self*-help. Oui, sa tête plonge tout entière dans l'azur et, par une de ces « correspondances » qu'Emerson aime tant à retrouver dans les choses de la nature et de la pensée, certaines parties de son œuvre m'ont paru baigner dans ce bleu céleste dont Giotto a fait le fond de ses miraculeuses fresques de Padoue. Mais ses pieds s'arc-boutent solidement contre le sol et savent ne pas l'abandonner, même quand sa pensée s'élance le plus haut et le plus loin. Dans tel de ses Essais, flottent le lourd encens et la myrrhe mystérieuse des temples de l'Inde. Mais dans tel autre, nous respirons à pleins poumons la brise de l'Atlantique et les parfums vivifiants des forêts de pins. Comme Jacob Bœhme, Spinoza et Novalis, il a été amoureux de la méditation et du rêve et ivre de Dieu. Mais, comme un vrai Américain, il a été en même temps amoureux de l'action et ivre de la vie.

VICTOR BASCH.

1. *Fate*, p. 362.

LA NOUVELLE BEAUTÉ[1]

Louise, cependant, ce matin-là, avait retrouvé le souvenir de Marsanne dès son éveil. Il rentrait en elle, à mesure, d'une douceur croissante, avec un double frisson de joie et de vanité. Elle avait repris l'homme évadé de son pouvoir, conquis par une autre.

Des pensées, en foule, se levaient dans sa tête.

D'abord, oui, elle irait chez Marsanne. A quoi bon, depuis si longtemps, se faire désirer davantage? Elle irait, mais ensuite? Sa pensée n'osa s'aventurer plus loin. Son esprit tournait autour de l'abîme, sans le regarder, avec de troublantes attirances.

Elle se jeta vers une glace et son visage s'épanouit, s'aviva de beauté sous la lente caresse de son regard. Oui, vraiment, si elle était un homme, elle s'adorerait! Mais, déjà, un petit pli grave se creusait à sa lèvre. Quelle toilette mettrait-elle? Dans son esprit, des souvenirs de romans mondains surgirent. Elle songea à un livre de Gherlaine; mais l'héroïne y succombait dans une garçonnière orientale, et Marsanne en était encore au vieux style. Pas le moindre meuble anglais ou néo-japonais; pas de ces tapis vert-grenouille ou rose-confiture, dont elle avait inondé son hôtel. Et les toilettes qu'elle avait assorties à sa chambre et à son boudoir ne conviendraient point là-bas. Ah! si elle avait eu le temps! Avec huit jours devant soi, elle eût créé une merveille!

1. Voir la *Revue* des 1er novembre et 1er décembre 1902, 1er janvier, 1er février et 1er mars 1903.

Toute la matinée, avec les deux femmes de chambre, Louise combina, dix fois défaite et refaite, sa toilette : des teintes discrètes, à cause des gens, à cause de la rue, à cause du mystère, et un rien de clair cependant, comme une flamme d'orgueil et de victoire: Une armure de bataille et un drapeau. Et des nuances mourantes mêleraient à la victoire une défaite aussi, la défaite de la pudeur, la défaite des sentiments religieux, qui se réveillaient à ce moment juste assez pour aviver, de l'émoi d'un délicieux remords, l'imprudence de l'aventure. Mais l'ensemble surtout devait faire quelque chose d'adorable, d'exquis : de virginal, pour rappeler le passé ; de chaste, pour le contraste de ses yeux terribles et de son sourire ; de pervers aussi, qui fût inoubliable.

A travers ce souci de toilette cependant, d'autres pensées se croisaient. Édith était-elle la maîtresse de Marsanne ? Sans doute. Qui donc l'eût empêchée ? Et elle se demandait aussi : arriverait-il quelque chose ce jour-là ? Cèderait-elle aux prières de Marsanne ?

Elle compliquait alors les dessous, choisissait un corsage difficile, une toilette à laquelle on ne pût toucher sans danger. Et cependant, si Marsanne se montrait brutal, si le fauve, dont elle avait jadis impunément caressé la tête grondante, allait se révolter ? Elle fut, pendant quelques minutes, très malheureuse d'indécision. Non vraiment, elle ne savait pas ce qui arriverait ce jour-là, car un chaud soleil d'été entrait par les fenêtres, et l'air, lourd, orageux, la pénétrait d'effluves subtils que son sang charriait d'un bout à l'autre de son être.

La situation paraissait à Louise très embarrassante. Aussi longtemps qu'elle avait été loin des événements, ils s'étaient arrangés, groupés, disposés en de jolies perspectives imprécises, dans un décor docile et souple. A présent, il se révélait des hiatus, des sauts à franchir, des difficultés soudaines. C'est ainsi qu'une question très grave se posait. Que Marsanne fût à elle, où donc serait la victoire ? Et que prouverait le triomphe furtif, passager, d'un instant ? Mais, d'autre part, la victoire totale qu'elle désirait, n'offrait-elle pas de sérieux inconvénients ? Édith, sans doute, n'avait rien à craindre et bravait l'opinion. Qui savait si elle reculerait, le

cas échéant, devant un scandale ? Puis son mari même ne couvait-il pas de sourdes jalousies? Un moment, Louise redouta une aventure qui pût lui fermer le monde, rompre son existence de fêtes. Mais ces idées étaient trop noires ; elle les chassa d'un haussement d'épaules et d'un sourire mutin.

A déjeuner, la petite fièvre dont Louise était agitée frappa Pierre de Saugnes.

— Ma parole! dit-il, vous devenez plus jolie tous les jours.

— N'est-ce pas ? fit-elle avec une ironie provocante.

Il continua de l'observer, surpris de cette vie ardente et jeune qui couvait en elle, de ce sourire insaisissable que ne marquaient d'une façon précise ni le regard, ni le pli de la lèvre, qui émanait du visage, du geste, de la personne tout entière et qui semblait répondre à une pensée, à une vision dérobée derrière le petit front lisse et blanc, derrière le miroir des yeux luisants. Elle rayonnait une atmosphère de femme amoureuse. Et ce rayonnement s'accrut encore, tandis que, tout à coup, elle se complaisait à des coquetteries :

— Alors vous me trouvez à votre goût?

— Vous êtes vraiment charmante, et si je ne vous connaissais pas.....

— Si vous ne me connaissiez pas?

— Je serais déjà à vos pieds.

Louise eut un court instant de défiance. Mais un irrésistible besoin l'emportait d'essayer ses grâces, à la façon d'une actrice étudiant son rôle. Son mari n'était devant elle qu'un homme, l'homme même, pareil à un clavier sous les doigts d'un artiste de génie. Elle rit, divinement, et demanda :

— Qui vous en empêche?

— Vous! répondit Saugnes.

Elle feignit un étonnement naïf, les sourcils hauts, un rire suspendu :

— Moi ? fit-elle.

Et elle reprit :

— Me feriez-vous l'honneur de me trouver mieux que vos maîtresses?

— Je l'avoue sans fausse vanité.

— Ça, c'est gentil ! dit Louise. Alors vous m'aimeriez, si je voulais?

— Vous le savez, je pense.

— Plus qu'elles?

— C'est fort possible.

Louise éclata de rire :

— Vous vous défiez, hein? Vous n'osez pas me dire votre pensée.

— Je crois, riposta Saugnes, que je la dirais plutôt que vous ne me diriez la vôtre.

— La mienne, fit Louise, je n'en ai pas!

Elle cessa le jeu, craignant de se trahir.

Déjà, du reste, elle songeait à l'heure, était ramenée à la préoccupation de sa toilette, une toilette décidément très simple, à cause de l'atelier où, sans doute, Marsanne la recevrait, parmi le nu des toiles, au milieu du souvenir des modèles dévêtus.

Elle monta s'habiller, de nouveau perplexe. Vraiment, il aurait dû exister des manuels! Pourquoi la mode, qui la guidait en toutes choses, n'osait-elle pas régler officiellement le cérémonial de telles visites? Pour son mariage, cela allait tout seul. Du blanc, et puis du blanc; en veux-tu, en voilà! Une idée! Pourquoi ne mettrait-elle pas du noir? du deuil? Le deuil de son mariage? Ou encore, une toilette sombre, comme pour visiter des pauvres, un pauvre à qui l'on apporte le ciel? Mais non, en cette saison, par ce beau soleil, elle ne serait pas jolie du tout!

Et, dans le massacre des jupes éparses autour d'elle, elle se décida subitement. Elle se rappelait Édith, avec la simplicité de ses costumes tailleur de couleur unie. Elle prit la robe la plus ornée, de nuance vive, aux broderies savantes et légères. Et sa toilette s'entremêla de rubans, de dentelles, de nœuds, d'un fouillis d'ornements et de précieux détails; jusqu'à ce qu'elle-même fût pareille à quelque grande fleur vivante, aux innombrables pétales, éclatante et compliquée.

Lorsque Louise descendit d'un fiacre, vers quatre heures, devant la grille du petit hôtel du boulevard Exelmans, Marsanne espérait presque qu'elle ne viendrait plus maintenant. Son visage était pâli, fatigué par la lutte. Et l'attente aussi l'avait lassé. Il vint à elle comme cédant à une fatalité.

— Enfin! dit-il, en lui tendant les mains.

Ils étaient dans le salon. La voix de Marsanne avait sonné, à ses propres oreilles, d'un son banal et triste. N'était-ce pas la même aventure qu'avec d'autres, jadis? L'amour, au moment même où la main le saisissait, dépouillé du mirage de l'inaccessible, descendu du ciel où il volait dans la lumière, tombait sur le sol, les ailes cassées. C'était le même embarras des propos, un émoi devant la femme près de déchoir à la bête, l'angoisse du saut brusque dans la matière, tout rêve et toute poésie foulés aux pieds.

Le beau geste de la voiture était rompu. La transition manquait. Et cela lui semblait très loin de lui, tout à coup, ces minutes dont on sauve la gêne par des paroles menteuses ou des brutalités soudaines. Il n'était plus l'homme de ces choses, ressentait par avance un découragement à affronter la lutte factice des fausses pudeurs, à tenter les ruses consenties, les acheminements vers des sièges complices, dans le décor truqué, où la défense adroite ne s'obstine sur un point que pour mieux livrer l'autre.

Toutes ces impressions, en quelques secondes, avaient traversé les sentiments de Marsanne, tandis que, souriant, il conduisait Louise par la main vers un canapé. Et il appréhendait aussi les paroles de la jeune femme, les éternelles paroles : « Je ne reste qu'un instant!..... J'ai cru que je ne pourrais pas venir..... On aurait dit que mon mari se doutait! »

Mais Louise ne les prononça point. Elle était étonnée extraordinairement. Quoi! c'est dans le salon qu'il la recevait! Et il n'était pas à ses genoux déjà, ne lui avait pas encore crié son amour, sa joie, sa reconnaissance, son bonheur!

Quelque chose lui semblait changé depuis la veille, qui la paralysait elle-même. En route, elle s'était résolue d'obtenir, non un triomphe passager mais une victoire définitive et durable, d'exiger le sacrifice de sa rivale. Mais, déjà, dans le temps qu'elle mit à lentement s'asseoir, elle sentait sa volonté s'indéciser.

Si elle exigeait et que Marsanne refusât, n'était-ce pas la pire des défaites. Elle ne pourrait plus se donner, et tout serait fini. Et sa résolution, sa bravoure l'abandonnaient, la laissaient désemparée, inquiète, pareille à toutes les autres

femmes en cet absurde instant de crise. Alors, malgré eux, les paroles banales, stupides, montèrent à leurs lèvres à tous deux :

— Je commençais à craindre, disait Marsanne, que vous n'ayez pas pu venir !

Et Louise, à son tour :

— Vous savez, je suis venue en amie !

Marsanne sentit de nouveau un petit froid, croyant à quelque simagrée de modiste qui dit : « Non, pas aujourd'hui ! » Mais Louise, déjà reprenait, expliquant sa pensée :

— Vous savez toute ma vie ; et moi, je ne sais plus rien de la vôtre, depuis mon mariage, depuis vos fresques... Je veux que vous me disiez...

— Que je vous dise ?

Tous deux se comprenaient. L'image d'Édith passa au fond de leurs prunelles. Marsanne fut tenté d'empêcher Louise de parler. Mais quoi qu'il fît désormais, la pensée d'Édith demeurerait présente entre eux. Vainement, il s'emporterait, clorait de baisers la bouche de la jeune femme, le nom d'Édith montait en lui, de son cœur même, d'une voix que rien n'étoufferait.

Louise, un sourire hésitant aux lèvres, n'achevait pas cependant, redoutant de se briser comme une idole fragile contre le souvenir d'Édith. Et toutes paroles désormais leur devenaient difficiles, à cause de cette évocation, à cet instant délicat.

Leurs pensées, à leur tour, se turent, les laissant, une fois encore, angoissés en face de l'acte brutal, nu, dépouillé de tous les artifices. Alors, d'un bond, Marsanne franchit les événements, imagina la trahison accomplie. Il s'éveillait dans un ravage de dentelles, un massacre de choses délicates, froissées, mutilées, pareilles à des illusions tombées, des candeurs abolies. Par avance, il vécut une seconde d'extraordinaire écroulement, s'abîma dans une sensation de chute épouvantable et suffoqua d'amertume. Et, tout à coup, il lui parut que son amour pour Louise s'était usé, consumé, n'était plus qu'un brasier déjà mort, dont ils avaient recueilli naguère la dernière étincelle. Il sut que leurs lèvres ne se prendraient plus, puisqu'elles ne s'étaient pas prises déjà.

Marsanne se retrouvait. Il passa la main sur son front. Puis avec une résolution soudaine :

— Eh ! bien oui, je vais vous dire.

Et se mettant à genoux devant la jeune femme :

— Je sais, je devine votre pensée ! Eh bien, voici, j'ai été fou, j'ai été lâche ! Votre mariage a creusé un abîme que rien ne saurait combler. Vous deviez être à moi seul, toute, comme moi tout à vous ! Et maintenant, ni vous ni moi, nous ne pouvons être l'un à l'autre uniquement. Moi je ne puis plus vous donner tout mon cœur, et je ne dois pas, je ne veux pas vous le partager. Vous valez mieux que cela !

Une colère enflamma les tempes de Louise. Elle interrompit avec une violence hautaine, en se levant à son tour :

— J'étais venu vous dire la même chose. Je voulais tout ou rien ! Laissez-moi passer !

— Louise ? pria Marsanne.

Il y eut un silence poignant, dans la stupeur où ils étaient l'un et l'autre de ce dénouement. Puis Marsanne, se rapprochant :

— Oh ! je vous jure, Louise, si je n'écoutais que le désir de bonheur et de joie qui est en l'homme, je serais loin de parler ainsi. Mais c'est parce que je pense à vous, parce que je vous aime très sincèrement, que j'ai trouvé le courage de le faire. Ah ! je sais bien, je n'aurais pas dû attendre aujourd'hui, j'aurais dû tenir ce langage plus tôt ! Mais j'avais assez alors de me défendre moi-même. Et en ce moment encore, ne voyez-vous pas que ma lutte est cruelle, vraiment héroïque ? Dites un mot, et je serai à vos pieds, et je vous supplierai, et je vous aimerai éperdûment, dans l'abolition de toute conscience, de toute pensée. Et si j'ai mis entre nous, justement, les paroles de tout à l'heure, c'est afin que ce mot, vous ne puissiez plus le dire ; afin que votre colère, votre orgueil, votre dignité même vous détournent de moi, afin que nous n'ayions plus de possible qu'une amitié sincère et sans arrière-pensée !

Louise le regardait d'un regard gros de pensées confuses et violentes. Oui, elle le savait, elle n'avait qu'un signe à faire. L'homme était à sa merci ; elle le tenait par la longue action du passé, par sa beauté, par le désir qui montait d'elle ainsi qu'un parfum grisant. Elle n'avait qu'à dire un mot, moins encore, qu'un signe à faire, moins qu'un signe, un sou-

rire ou un regard, et la vaine cuirasse allait tomber et l'homme halèterait vaincu, à ses pieds. Une tentation la traversa : tentation à la fois de triompher d'Édith, de venger son humiliation, d'abaisser Marsanne à son tour, pour le repousser ensuite avec un cinglant mépris. Mais la stupeur de cette chose inouïe, invraisemblable, impossible, que son amour eût été dédaigné, la paralysait, l'empêchait de se résoudre, de se laisser emporter au souffle de sa colère et de sa passion. Sa volonté demeurait ouatée, flottante, comme à travers un cauchemar. Elle essaya, pourtant, de la ressaisir ; elle dit, les dents serrées, avec un regard étrange :

— Alors ! si je voulais ?...

— Louise ! pria Marsanne, ayez pitié de moi, de vous !

Une seconde, elle le tint angoissé, sous son regard mauvais et trouble. Puis :

— Si je vous disais : « J'ai manqué ma vie, je veux la refaire. Je quitte tout, ma famille, mon mari... ? »

— Je ne peux pas, je ne peux pas ! gémit Marsanne.

— Ah ! fit-elle, avec un emportement soudain, vous l'aimez donc bien !

Le silence retomba. Louise continuait d'errer dans un bouleversement de cauchemar. Elle rêva de vengeance, songea à d'Yeuse. Ah ! l'amour qu'elle avait rêvé, qu'elle avait voulu, dont le désir ne la quitterait plus désormais, il était là, près d'elle, et une autre l'avait pris ! Il n'avait brillé une seconde sur les profondeurs tumultueuses de son cœur que pour s'éteindre aussitôt, y laissant une inapaisable brûlure. Ce que Marsanne avait exprimé elle le sentait vrai, elle le savait. Leur amour était la fleur tardive qui doit avorter. Il n'avait été qu'obscure perversion d'abord, débauche morale, joie défendue, remords anticipé, il ne pouvait aboutir qu'au désir sensuel, à l'acte animal et non point s'épanouir dans la gloire sereine des apothéoses. Mais quelle tristesse pourtant ! quel écrasement ! Et quelle ironie aussi que, de cet amour, on pût lui offrir le cadavre, comme une aumône ! Non, elle n'aurait pas voulu même de la meilleure part, parce que ce n'était qu'une part !

— Adieu ! dit-elle enfin.

Elle ne s'en allait pas, cependant, le regard perdu, si

pitoyable tout à coup dans cet abattement, que Marsanne aurait voulu pouvoir la consoler, lui dire des paroles de tendresse. Mais il redouta l'apparente raillerie de telles paroles. En l'état d'esprit où il la voyait, une pitié l'eût exaspérée. Il se taisait, et elle, de ses yeux lointains, continuait de regarder l'écroulement de son rêve. Elle en oubliait la blessure de son orgueil, elle ne voyait que la chute de ses illusions ; ses désirs de bonheur, ses besoins de tendresse et tous ses frissons de gloire et tous les triomphants souvenirs de la jeune fille, un à un, s'effeuillaient, tombaient autour d'elle, continuellement, comme les plumes d'une colombe blessée.

— Ah ! soupira-t-elle, je valais mieux que vous ne pensiez !

Marsanne trembla qu'elle ne vînt à pleurer. Mais elle ajouta :

— Je n'aimerai jamais plus !

— Je serais bien malheureux, dit-il, si vous étiez malheureuse !

Dans un besoin de protection, sa main, d'un geste involontaire, se posait légèrement sur l'épaule de la jeune femme. Et ce geste de douceur fut décisif, révélant la fin de tout émoi sensuel. Il ne demeurait plus en lui qu'une tendresse triste, une pitié, devant la femme redevenue enfant, une pitié de la plante faussée, contournée par une culture absurde et qui, trop faible, demeurait sans appui, sans tuteur, au souffle de tous les vents.

Une minute encore, Louise demeura, la tête courbée, sous le poids de cet amour qui n'avait pu vivre et qui n'en finissait pas de mourir.

— Adieu ! dit-elle de nouveau.

Mais Marsanne tressaillit. Le bruit d'ailes ronflantes d'une automobile s'arrêtait devant la porte. Il fit un pas vers la fenêtre et vit descendre Édith. Elle aussi l'avait aperçu, lui sourit. Une seconde il hésita, envahi d'une angoisse à cause de la présence de Louise. Mais la conscience du devoir accompli, l'orgueil de la victoire remportée, le rasséréna. Édith montait les marches du perron. Retenant Louise d'un signe, il sortit allant à sa rencontre :

— Voulez-vous, pria-t-il, m'attendre un moment dans l'atelier. Je suis à vous !

Mais alors, brusquement, un événement inattendu le bouleversa.

Au mouvement de Marsanne, Louise avait pressenti Édith. Et la colère de sa défaite était montée soudainement à son front, lui jetant une tentation abominable. L'humiliation lui paraissait trop forte de songer qu'Édith entrât là triomphante, que tout à l'heure elle pût apprendre... que Marsanne pût lui dire... Et quel ménagement avait-elle à garder, dans une déroute aussi affreuse de son amour? Toutes les vengeances, tous les mensonges, toutes les lâchetés plutôt que de les laisser ainsi, derrière elle, à l'orgueil de la victoire, à la joie de leur amour!

Alors, avec une perfidie soudaine, elle se montrait à la porte du salon, feignant de reconnaître Édith seulement à cet instant, elle étouffait un petit cri de femme surprise; puis, presque aussitôt, elle jouait l'audace, regardait Édith avec une effronterie superbe, une insolence ironique de rivale victorieuse.

Et le rôle était si bien mimé, l'aveu mensonger manifestait une telle sincérité, que Marsanne eut un cri de révolte :

— Madame!

Mais Louise souriait; elle salua Édith imperceptiblement et passa. Elle fut dehors, d'une fuite preste, et sauta dans sa voiture.

— Édith, pria Marsanne affolé, vous ne croyez pas?

Et Édith, devenue pâle :

— Je crois, mon ami, à votre parole. Mme de Saugnes est venue, sans doute, pour ses fresques?

— Non, avoua Marsanne.

— Pour un portrait?

— Non, dit encore Marsanne.

Le silence tomba. Le regard d'Édith continuait l'interrogation et déjà s'emplissait d'une souffrance poignante.

Marsanne eut un geste de désespoir. La vérité n'était-elle pas incroyable, en effet? Puis, comment la dire? comment livrer ce caprice d'une femme!

Bouleversé, il reprit :

— Écoutez, je vous jure, il n'y a là qu'une perfidie abominable... Entrez, je vais essayer de vous expliquer...

Mais Édith dégageait sa main :

— Je vous demande pardon de vous avoir posé ces questions. Votre passé ne m'appartient pas; et aujourd'hui encore, vous êtes libre de vos sentiments et de vos actes.

— Je vous jure, déclara Marsanne, qu'elle a menti !

— Vous êtes libre ! répéta Édith.

Et, rompant ce propos, elle reprit :

— J'étais venue vous rassurer au sujet de Marthe. Il n'y a rien d'inquiétant.

Mais qu'importait Marthe, à présent? Marsanne comprenait qu'Édith ne le croirait point, quoi qu'il pût dire. Et il devinait aussi, à sa pâleur violente, le mensonge de son calme, la profondeur de sa souffrance.

Édith se retirait, d'une allure lente, résolue, qui imposait un respect à Marsanne. Il n'osa la retenir. Il jeta seulement, d'une voix désespérée :

— Édith !

Puis, il demeura immobile, le front dans les mains. Le bruit d'ailes de l'automobile s'enflait, s'éloignait ; et il lui semblait que c'était son bonheur, sa vie même qui étaient emportés, dans une course rapide que rien désormais ne pouvait arrêter.

QUATRIÈME PARTIE

I

— Lucie ! Lucie ! l'oncle... l'oncle malade !

Charles Varaigne balbutiait, dans l'émotion de la nouvelle; et quand Lucie fut arrivée de la pièce voisine, ébouriffée, traînant ses savates, dans le désordre de la matinée.

— Tiens ! lis !

C'était un mot de Valérie, la servante de l'oncle, trois lignes brèves, sans détails, laissant le champ libre à toutes les hypothèses. Et leur saisissement fut tel que, d'abord, ils ne trouvèrent pas une parole, se regardant avec des yeux clairs, un rire tremblant au bord des lèvres. Et soudain, une petite fièvre les prit :

— Je m'habille ! dit Lucie.

— C'est ça, je vais chercher une voiture !

Et du seuil, se retournant :

— Amenons aussi Marthe !

— Oui, bien entendu !

Lorsqu'ils arrivèrent place des Vosges, les Varaigne, en effet, trouvèrent l'oncle dans son lit. La tête soulevée par les oreillers, il avait les yeux luisants et vagues dans sa face d'un jaune pâli, et un souffle oppressé, rauque, sortait de sa poitrine, continuellement, d'une régularité mécanique de machine en travail.

— Eh bien ! mon oncle ?

— Oh ! il ne vous voit pas ! dit Valérie.

Et la servante, la grande fille maigre, presque jolie, qui, depuis quatre ans, était près de l'oncle, acheva ce qu'elle avait commencé de leur dire dès leur entrée.

Déjà, Monsieur n'était plus très bien à cause d'un rhume qu'il avait pris un soir, du temps de la grève des couturières ; puis, l'avant-veille, il était rentré mouillé par une averse ; si bien que le lendemain la fièvre s'était déclarée...

— Et que dit le médecin, demanda Varaigne.

— Le médecin parle de congestion pulmonaire !...

Elle hocha la tête, jugeant la maladie grave. Puis, elle reprit :

— En tous cas, Monsieur et Madame peuvent être tranquilles. Ce ne seront pas les soins qui lui manqueront. Ils ne lui ont jamais manqué, d'ailleurs ! A cet âge-là, bien sûr, on n'est pas toujours commode, et je puis dire que j'ai eu parfois du mal. Mais, qu'est-ce que vous voulez? on finit par s'attacher...

— Sans doute ! dit Varaigne, et je suis bien certain que mon oncle reconnaîtra...

— Oh ! monsieur Varaigne, ce n'est pas là ce que je veux dire !

Mais on sonnait à la porte de nouveau. Et ce fut Lorieux qui parut, tout essoufflé. Il y eut un salut froid ; puis Lorieux, s'étant renseigné à son tour, se retourna vers Varaigne :

— Bah ! fit-il, un homme si fort, ce ne sera rien ! J'ai fait prévenir Edmond. Il va nous le remettre sur pied ! Vous verrez ça !

Devant cette arrivée inattendue de Lorieux, une inquiétude prenait Varaigne. Il demanda :

— Avez-vous prévenu M. Demansy ?

— Mon Dieu non ! dit Valérie. M. et Mme de Saugnes non plus. Ils ne sont jamais venus ici... Si vous le désirez... je puis...

— Non ! non ! fit vivement Lorieux.

Puis, d'une voix posée, l'air détaché :

— Moi, ce que j'en dis, c'est pour Edmond ; autrement, je ne suis ici que par amitié.

Les Varaigne regardèrent Lorieux d'un regard moins hostile. Il n'avait rien à prétendre en effet, ne représentait qu'Edmond ; et ils l'acceptaient, prêts à se serrer d'un commun accord autour de l'héritage, afin d'en écarter les autres.

Valérie s'était retirée. Marthe se tenait près de l'oncle, au chevet du lit. Un silence se prolongea, coupé des souffles du malade. Varaigne songeait au mariage de Marthe, à des inventions nouvelles. Lucie se rappelait que l'oncle avait toujours été gentil pour elle. Sans doute il lui ferait, en dehors de la part de Charles, quelque legs personnel. Elle allait veiller, d'ailleurs, s'installer près de lui, ne plus le quitter.

Lorieux, de son côté, consentait à l'héritage d'Edmond, à celui de Varaigne, aussi ; mais l'oncle n'avait-il pas trouvé chez lui comme une seconde famille ? Ne continuait-il pas, à travers les ateliers, son existence de pacha ? Il regardait comme acquis les deux cent mille francs que le vieux Varaigne avait placés dans sa maison ; mais ce n'était pas tout, sans doute, et d'autres suivraient, qui lui permettraient d'agrandir ses magasins.

Le premier, il rompit le silence, s'informant à mi-voix :

— Il y a sans doute un testament ?

— Oh ! certainement ! fit Lucie.

Varaigne hocha la tête. Ils se sondèrent au fond des yeux, virent qu'ils n'en savaient pas plus les uns que les autres.

Alors, Varaigne émit :

— Il doit y avoir de l'argent ici !

— Probable ! répondit Lorieux.

Leurs regards errèrent vers les meubles ; et leurs souvenirs évoquèrent le reste de la maison : le mobilier, les tableaux, les collections d'armes, de masques japonais, de bronzes d'Orient, les meubles rares, dont l'un, peut-être, gardait dans son tiroir le testament. Aucun d'eux, cependant, bien qu'ils eussent, chacun de son côté, vingt fois supputé la fortune de l'oncle, n'osait avancer un chiffre. Et Lucie, tout à coup, jeta une inquiétude :

— Est-ce que c'est bien prudent ? Ce malade tout seul, avec cette fille ?

— En effet, dit Lorieux, nous pourrions nous arranger pour que l'un de nous fût toujours là !

Alors, Valérie étant revenue pour faire prendre une potion au malade :

— N'est-ce pas, Valérie, insinua Mme Varaigne, il ne faut pas vous fatiguer ! J'ai l'intention de venir veiller cette nuit, pour commencer.

— Ma femme vous aidera, déclara Lorieux ; ce sera plus gai !

— Je n'osais pas vous le demander, répondit Valérie. Je serai bien heureuse de n'être pas toute seule. D'ailleurs, la maison est assez vaste pour que vous puissiez vous installer tous. Les distances sont si grandes !... S'il arrivait quelque chose !...

Ce fut entendu en principe et, Mme Lorieux étant venue dans l'après-midi, tous s'accordèrent. Les deux femmes et Marthe veilleraient. Mais il était bon également qu'il y eût un homme dans la maison, à tout hasard. Et comme Valérie avait de l'argent et que les fournisseurs, au besoin, feraient crédit, il fut convenu qu'en dehors des nécessités du service de Varaigne et du commerce de Lorieux, les deux familles prendraient là leurs repas.

Dès le lendemain, ils s'installèrent, portant des valises. Ce fut, pendant quelques jours, un affairement, des allées et venues, un échange de mutuels services et d'amabilités.

Le soir, le dîner les réunissait, dans une entente nouvelle de la famille. Valérie les servait dans de l'argenterie massive, des cristaux éblouissants dont la vue leur arrachait de petits rires :

— Laissez donc ! disait la gouvernante, puisque ça vous reviendra, autant en profiter déjà !

Bientôt leurs airs contraints du début, leur feinte condoléance les lassèrent. Seule une nervosité persistait encore. Il arrivait qu'à une plainte de l'oncle, tous quittant précipitamment la table, accouraient près de lui en tumulte. Mais ces fausses alertes cessèrent peu à peu de les émouvoir. L'état du malade restait stationnaire, sans qu'il reprît connaissance, secoué de longues quintes de toux et retrouvant ensuite son souffle de forge, rauque et haletant. Les bruits de la maladie leur devinrent familiers, passèrent inaperçus, dans la sérénité de leur attente, qui pouvait durer des semaines. Ils coulèrent à un état d'esprit de gens réunis dans un voyage en mer, pour une longue traversée. Afin de tuer le temps, ils jouèrent au whist. Les dames prenaient du thé; les hommes, des rhums authentiques que Valérie tirait du fond des placards. On goûta du tafia, des liqueurs âpres et aromatiques, jadis apportées d'îles lointaines. Marthe restait près du malade.

Il y eut ainsi des soirées charmantes, d'une courtoisie mondaine et d'une intimité familiale. Ils commencèrent de se connaître mieux qu'ils ne l'avaient jamais fait. Les deux femmes se liaient; les deux hommes découvraient l'un chez l'autre de bons côtés qu'ils avaient ignorés. Varaigne admi-



rait l'entente en affaires de Lorieux qui lui montrait comment Demansy l'avait roulé avec sa machine; Lorieux estimait, depuis le succès de la machine, le génie inventif de Varaigne. Ils regrettaient de ne s'être pas accordés. Et la perspective du mariage des deux enfants, que l'héritage rendait possible désormais, achevait de les rapprocher, dans un commun regret des injustices anciennes.

Lorieux, d'ailleurs, estimait le mariage de Varaigne moins sot qu'il ne l'avait jugé naguère, depuis qu'il voyait Lucie de plus près. Il ne l'avait pas rencontrée depuis le jour du mariage de Louise Demansy. Et, dans cette paix nouvelle, dans la joie des digestions heureuses, au milieu du décor riche, il éprouvait un plaisir à la regarder, à l'écouter. A côté de sa femme, jaune, bouffie de graisse mauvaise, il la retrouvait, éternellement jeune, plus jolie encore, à trente-sept ans, qu'il ne l'avait jamais connue, avec ses yeux de lumière, que soulignait seulement, comme d'une lassitude, un léger gonflement de la paupière inférieure, ses cheveux blonds, l'ovale allongé de son visage et toute sa grâce de Parisienne coquette. Et emporté par l'habitude, il ne pouvait se défendre d'évaluer, d'un œil connaisseur, ce que cette petite femme-là eût donné dans un costume à douze cents francs!

Un soir, comme ils se trouvaient seuls, Lorieux offrit galamment :

— Vous savez, si vous avez besoin de quelque chose, ma maison est à votre disposition !

Les yeux de Lucie brillèrent. Mais elle se contint et, affectant de ne pas comprendre :

— Hélas! fit-elle. Oui, pour le deuil, bientôt!

— Sans doute, dit Lorieux, un deuil, un joli deuil. Mais, plus tard, nous avons le temps. On fait cet été des costumes si ravissants! Venez donc voir, un de ces matins!

Un petit flot rose battit les joues de Lucie, la rendant plus jolie encore, et tout son corps parut frissonner de la caresse que la seule pensée de la sensation des étoffes soyeuses épandait sur elle. Elle résistait un peu; mais devant l'insistance de Lorieux, elle commençait de faiblir :

— Vous verrez ! Vous serez si belle !

— Je ne dis pas ! Mais mon mari !...

— Laissez donc ! Nous nous arrangerons !

Alors, dès le lendemain, emportée par la tentation, Lucie entrait dans le magasin de Lorieux.

Tout de suite, Lorieux avait reconnu, des jolies clientes pauvres, le papillonnement du regard au chatoiement des étalages, les longs yeux luisant d'un désir immense, infini, pleins d'un rêve pareil à de l'amour. Mais, cette fois, ce n'était plus la cliente ordinaire, lointaine. Une familiarité nuançait les paroles, mêlait de galanterie l'habituelle obséquiosité du marchand.

— Bien entendu, sur vous, je ne veux pas gagner. Je suis trop heureux de vous faire belle ! Ah ! si vous étiez venue plus tôt !

Un instinct avertit Lucie. Elle regarda Lorieux avec défiance. Mais déjà celui-ci la conduisait, donnait des ordres, de sa voix impérieuse. Lucie ne songea plus qu'aux somptueux tissus que commençaient d'étaler les vendeuses. Elle s'en remplit les yeux, d'abord, puis s'approcha, les toucha, les pétrit, du bout nerveux de ses doigts dégantés. Elle eût voulu y plonger des bras nus. Son souffle allait plus vite, ses narines palpitaient, puis elle s'immobilisait en des extases, perdue, bercée au flot de paroles de Lorieux, livrée tout entière à la volupté d'une passion qui s'assouvit, d'une soif qui s'apaise enfin, à la revanche des jours de tristesse et de misère, des promenades rageuses de jadis, des envies éperdues qui, presque, l'auraient poussée à des vols, à des adultères, à des crimes.

Elle passa dans le salon d'essayage, revêtit des costumes. Elle jonchait d'étoffes la pièce autour d'elle, songeait en même temps à Louise, la cousine riche, vivait un moment la même vie délicieuse, dans une sensation grandissante que toutes ces toilettes, toutes ces parures, le magasin tout entier, étaient à elle. Elle s'adorait, regardait se cambrer dans les glaces sa taille onduleuse, et elle s'abandonnait aux mains de Lorieux, sans y songer, sans voir ses yeux luisants, comme si tout cela faisait partie du même ensemble grisant, les étoffes et la coquetterie, la beauté et le geste enveloppant du mâle.

— Oh ! vous êtes adorable ! répétait Lorieux. On vous habillerait pour rien ! Pour la réclame ! C'est inouï ce que



vous faites valoir au costume ! Quel mannequin vous auriez été ! Une fortune pour une maison !

Lorsqu'elle eut choisi, pourtant, Lucie Varaigne s'inquiéta, une seconde, de l'énorme quantité de dessous qu'elle avait accumulés. Mais Lorieux la rassura. Cette lingerie se portait aussi bien avec le deuil ; et pour le reste, au contraire, elle s'était montrée très raisonnable, n'ayant pris que trois costumes et deux robes d'intérieur. Alors elle sourit, attendrie, glorieuse simplement, comme si elle avait enfin conquis le monde.

Varaigne, lorsqu'il revit sa femme, s'étonna :

— Mais, répondit Lucie, puisque Lorieux me fait crédit !

— N'importe, reprit-il, tu aurais pu attendre !

— Attendre quoi ? d'être en deuil !

— Mais justement ! Ce n'est pas le moment d'avoir une toilette claire.

Elle trouva une raison triomphante :

— Tu sais bien que la fièvre diminue ; l'oncle reprendra certainement connaissance. Il verra que je ne m'attends pas à porter son deuil. C'est de la délicatesse. Les hommes n'entendent rien aux sentiments !

Varaigne eut un sourire sceptique, mais il ignorait le nombre et le prix des achats et il était disposé à tout admettre, depuis que l'horizon, si longtemps fermé, de sa vie s'entr'ouvrait sur un avenir riant. Il abaissa même sur cette coquetterie, dont il avait tant souffert, une indulgence d'homme supérieur, et se bornant à ajouter, pour seul reproche :

— Et ta fille ?

— C'est vrai ! dit Lucie. J'y songerai !

Mais, après cette première joie, une autre pensée occupait Mme Varaigne. Elle avait si souvent médité sur ce qu'elle ferait quand elle serait riche qu'un projet était tout formé d'avance dans sa tête. Ils déménageraient. Déjà, elle s'évadait des pièces sombres, sur la cour, où tant de désirs stériles avaient flotté dans ses rêveries, vers quelque second étage d'une large voie mondaine. Et les meubles, surtout, lui déplaisaient, en leur simplicité, avec leurs pauvres étoffes passées, qu'achevait d'écraser l'élégance des nouveaux costumes.

Et justement, sa mère, quelques jours après, étant venue avec Adolphine, toutes deux la poussèrent dans ce sens.

La mère, maintenant, avait vieilli tout à fait, la face carrée, avec des joues tombantes, caricature d'Adolphine. Celle-ci, au contraire, n'accusait pas ses quarante ans, le teint resté clair et les yeux rieurs. Elle affectait une philosophie résignée, avec des mots parfois drôles, aiguisés de méchanceté; et, enragée de mariage au fond, elle oscillait entre le rêve d'un invraisemblable coup de tête et une retraite définitive dans la dévotion.

D'abord, Adolphine déclara :

— Moi, j'ai demandé à un médecin. Il m'a répondu que si le fameux oncle avait dû y rester ce serait déjà fait! Tu peux être sûre qu'il s'en tirera ! Et tu sais, à cet âge-là, s'il en réchappe, c'est un nouveau bail de dix ans !

— Non, dit Lucie sans se fâcher. S'il s'en relevait, ce serait la paralysie générale, et, de toute façon, il ne saurait aller loin !

En revanche, elle fit miroiter l'héritage, parla de la belle dot que l'on donnerait à Marthe.

Adolphine se tut, suffoquée. Mais la mère, déjà, suivait une idée. Elle demanda :

— Dans ce cas, vous ne resterez pas ici, sans doute?

— Non certes ! s'écria Lucie, nous nous installerons de façon à recevoir !

Et désignant les meubles :

— Nous vendrons tout cela !

— Oh ! vendre ! dit la mère, pour ce qu'on en tire !

Puis après un silence, d'un air détaché :

— Écoute, si tu veux te débarrasser, il y a de la place chez nous. En serrant un peu...

Adolphine comprit, se rapprocha, redevenue gentille :

— C'est moi qui serai contente, dit-elle, tu donneras à danser!

Et la mère, grave :

— Écoute, tu devrais bien rendre le piano à ta sœur.

L'expression choqua Lucie. Elle refusa le piano. Mais la mère, sans insister :

— Oui, oui, enfin, je dis ça. Tu sais ce que tu as à faire. Tu as toujours eu bon cœur !

Elle regardait autour d'elle, d'un regard d'inventaire. Avisant des flambeaux, elle fit, du bout des lèvres :

— Et ça tu le garderas ?

— Je verrai ! dit Lucie.

— Mais les tapis seront trop petits ! s'écria Adolphine.

Cette fois, Lucie se referma, effarée devant leurs yeux de pillage. Pourtant, comme elle ne pouvait se résoudre à ne pas les écraser déjà par l'étalage de ses achats dans le magasin de Lorieux, elle finit, lorsqu'elle les eut montrés, par céder un chapeau, une vieille robe ; puis un collet de fourrure suivit, d'autres menus objets, que la mère et la fille empaquetaient à mesure, avec des airs de marchandes, à la toilette.

Adolphine ajouta, en s'emparant d'une ombrelle :

— Tu n'as pas de vieux bijoux?

Mais Lucie n'en avait pas, ou si peu !

— Non, dit-elle, pas encore !

Sur le seuil, comme elles s'embrassaient, la mère s'informa de Charles.

— Quand tu es là-bas, il doit bien s'ennuyer tout seul. Tu devrais lui dire de passer ses soirées avec nous !

Lucie se mit à rire. Oh ! ça, son mari, elle l'eût abandonné de bon cœur. Mais elle répondit :

— Il est utile là-bas lui aussi, pour soigner ce pauvre oncle.

L'état de l'oncle, cependant, paraissait s'aggraver. Bien que la fièvre fût apaisée, il n'avait point retrouvé l'équilibre de sa tête. Son intelligence comme partie, envolée par la fenêtre des yeux vagues, des illusions le ballottaient parmi des fantômes ; et ses divagations n'étaient interrompues que par des sursauts brusques, des appels soudains, des questions inquiètes d'homme perdu, submergé dans un subit et inexprimable bouleversement des choses. Les murs de la chambre s'abolissaient, un objet brillant prenait des clartés éblouissantes de soleil ; tandis que des ombres s'amplifiaient et s'approfondissaient en trous immenses. Et c'était, dans la même seconde, une mêlée confuse des images qui avaient peuplé sa vie entière, immédiates ou éloignées. Il avait des colères de despote lâché sur des tribus nègres, des peurs de voyageur

égaré dans la brousse, des rires de maître parmi le docile troupeau des femmes.

Car les femmes surtout le hantaient, le poursuivaient. Elles faisaient, autour de son hallucination, comme à travers des fumées d'opium, de longues draperies flottantes, incessamment déroulées. Elles lui présentaient des pipes avec des génuflexions, agitaient, sur son front, de larges feuilles de palmier, chassées d'un geste, rappelées d'un signe, avec des douceurs de chien battu, des sourires puérils et des grâces de jeunes bêtes. C'était, développé sans fin, le bas de la spirale de l'escalier d'Édith ; les Africaines aux membres minces, les Annamites aux cuisses obliques, tout le triste servage des barbaries primitives ou lointaines.

Des noms bizarres s'égrenaient sous ses lèvres, et sa main hésitante traçait des formes dans l'air.

Par intervalles, une quinte de toux le secouait. Marthe l'aidait, lui soulevant la tête. Et ensuite, après un repos, c'était comme un éveil à de l'hébêtement et à de la stupeur, devant ces visages qu'il ne reconnaissait pas.

Mais le soir, surtout, l'exaltation du malade augmentait. Personne n'osait plus s'en aller, dans l'attente d'un dénouement imminent. Et les nuits, en effet, devinrent terribles. Constamment, la maison était sur pied. Des portes s'entr'ouvraient ; et, un vêtement passé à la hâte, quelqu'un accourait voir. Parfois, des rumeurs plus violentes les mettaient tous debout. Dans un accès furieux, le malade rejetait sa couverture, voulait se lever, se débattant à coups de poing, avec une force inattendue. Lorieux et Varaigne devaient lutter avec lui pour le recoucher.

Parfois, dans leur émoi, ils n'achevaient pas de se vêtir, les hommes en caleçon, les femmes en jupon. Ensuite seulement, Lucie, sous le regard inquiétant de Lorieux, avait un geste instinctif vers le col de sa camisole ; puis tous filaient en silence.

Les jours suivants, pourtant, le malade fut plus calme. Les habitudes se reprirent. Ce soir-là, Mme Lorieux était restée au magasin pour des règlements de comptes ; Varaigne, les nerfs peu solides, fatigué des émotions précédentes, ne devait revenir que le lendemain ; et comme Marthe prenait ses

repas à la volée dans les instants de repos du malade, il arriva que Lucie et Lorieux se trouvèrent seuls à dîner. Elle avait, comme toujours, un de ses vêtements neufs, et son visage, reposé, malgré les alertes des nuits, d'une égale et uniforme roseur pâle, avec la bouche rouge et les yeux si longs noyés de lumière, s'érigeait, comme une éclatante fleur de vie, au-dessus de la collerette crème, délicatement ruchée. Lorieux ne pouvait détacher les regards d'elle, de ses gestes : elle avait un manger gourmand, d'une volupté de chatte; et, encadrée dans le décor luxueux de la pièce, à la table couverte d'argenterie, elle évoquait plus que jamais, aux yeux du marchand, son éternel rêve, son idéal jamais atteint, de la cliente élégante et jolie dont le sillage laissait chargée de feu l'atmosphère du magasin.

Il dit des choses banales d'abord, parla de Varaigne, risqua des insinuations. Lucie l'écoutait en souriant, devinant son but, amusée de le voir s'égarer peu à peu dans des chemins compliqués. Mais elle-même suivait une idée. Depuis trois jours déjà, le hasard des éveils nocturnes, une fois qu'elle rangeait les oreillers de l'oncle, lui avait fait toucher des clefs sous le traversin. Ces clefs, sans doute, étaient celles de la commode Louis XV, qui se trouvait dans la chambre, un meuble pansu, aux armatures de cuivre, d'une apparence mystérieuse de coffre-fort.

Là, sans doute, était le fameux testament !

— A quelque chose malheur est bon, reprit Lorieux. Car sans ces événements, je n'aurais jamais eu l'occasion de vous apprécier. Et maintenant que je vous connais, je serais si heureux de vous voir souvent ! Tenez ! il me semble que je rêve. Être là, tous deux seuls à table, comme si nous étions chez nous, je m'imagine..... Non... je ne veux rien m'imaginer, ce serait trop beau !

— Mais si ! dites donc ! Voyons ! qu'imaginez-vous ?

Lorieux trépignait, ne mangeait plus. Il n'osait pourtant se rapprocher, à cause des entrées de Valérie. Il soupira :

— Ah ! vous êtes adorable, adorable !

— C'est votre toilette qui en est cause !

— Non, c'est vous seule !

Et comme elle allongeait une main vers des gâteaux, il la

saisit au vol et soulevée, son crâne chauve pareil à une boule d'ivoire tombée sur la table, il la baisa goulument.

Lucie retira la main, sans lever les yeux.

Valérie entrait. Le silence se prolongea, tandis qu'elle apportait les lampes, puis servait le café.

Mme Varaigne cependant, à un bruit de voix dans la cuisine, comprenait que la garde était allée dîner. Elle se leva, gagna la chambre de l'oncle.

— Va dîner aussi, dit-elle à Marthe, je le veillerai.

Elle resta seule, debout, écoutant les bruits confus de l'appartement, les regards invinciblement tirés vers la commode dont les armatures de bronze luisaient sous un oblique rayon de lampe. Le malade, noyé dans l'ombre opaque des rideaux, avait toujours son sommeil agité, son halètement rauque de machine en travail. Alors, rassurée, elle glissa la main, trouva les clefs.

Lorsqu'elle les tint, serrées dans ses doigts, son émoi fut extraordinaire ; les moindres bruits s'amplifièrent à son oreille, et leur choc la bouleversait tout entière. Elle approcha du meuble, introduisit la clef d'un geste qui tremblait. Prendre ? oh ! non ! La curiosité seulement ! Elle ouvrit le tiroir, lentement.

De l'or apparut, puis des billets. Mais, comme elle se penchait, les mains avancées, la porte, en s'ouvrant avec un bruit qui lui parut épouvantable, lui causa un émoi si violent qu'elle crut mourir, le cœur subitement arrêté ; et, immobile, stupide, elle regarda entrer Lorieux.

Celui-ci ne comprit pas d'abord, tout à la passion qui l'avait amené, espérant trouver la jeune femme seule, et résolu à brûler ses vaisseaux. Mais quand il vit le tiroir ouvert, il étouffa un cri. Tous deux se regardaient, angoissés, incapables d'une parole. Mme Varaigne, pourtant, se remettait. Elle dit, d'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir :

— Voyez ! quelle imprudence de laisser tout cet argent ici !

Lorieux s'approcha, rassuré enfin par le bon ordre du tiroir. Il évalua d'un rapide coup d'œil : quelques milliers de francs. Puis, comme il reportait ses regards sur Lucie, par une défiance qu'elle eût dérobé, caché sur elle, quelque liasse, ce fut en lui une lutte soudaine et violente. Il était maître de

la situation, il prenait Lucie la main dans le sac, pouvait lui vendre son silence.

Lucie, machinalement, répétait :

— J'ai trouvé ces clefs, j'ai voulu voir. Tout le monde peut prendre, la garde, la bonne.....

— D'autres aussi, dit Lorieux avec une intention marquée.

Lucie se révolta :

— Que voulez-vous dire ? C'est notre droit, je suppose, à vous comme à moi, de nous rendre compte !

— Sans doute ! consentit Lorieux.

Mais, dans le tiroir, des papiers appelaient son attention. Il les attira. C'étaient des récépissés de dépôts dans des maisons de banques. Il respira. La fortune était à l'abri, en lieu sûr. Il calcula, silencieux, d'un coup d'œil rapide : environ un million. Lucie suivait sa physionomie, haletante. Elle demanda :

— Il y a beaucoup ?

— Oui, assez, je crois.

— Et le testament ?

— Je ne le vois pas !

Une complicité, maintenant, les unissait, tous leurs nerfs vibrants. Le silence reprit, scandé des souffles rauques du malade. Et les idées de Lorieux se bouleversèrent de nouveau. Tranquillisé sur la fortune, il regrettait de n'avoir pas surpris Lucie en plein vol, pour la tenir à sa merci. Il lui eût volontiers abandonné l'or et les billets :

— C'est égal, dit-il, j'ai dû vous faire une peur !

Et se rapprochant, familier :

— Hein ? tout de même, si ç'avait été un autre que moi ?

— Eh ! bien ? demanda Lucie.

Il riait, d'un rire qui tremblait légèrement. Puis, coulant les yeux, avec un petit geste engageant :

— Bah ! quand vous prendriez un billet ?

— Que croyez-vous donc ? demanda Lucie avec hauteur.

— Deux ! offrit Lorieux.

— Mais enfin ... ?

Alors il perdit la tête, tomba à genoux :

— Prenez tout, je ne dirai rien !

— Vous êtes fou, mon cher, dit Lucie en refermant le tiroir.

Lorieux se releva, confus et irrité. Mais comme Lucie s'attardait, hésitant à lui révéler la place où elle avait pris les clefs, Valérie entra sans bruit :

— Monsieur et madame peuvent bien se reposer, dit-elle, moi je resterai près de mon maître.

Ils acceptèrent. Mais à peine avaient-ils refermé la porte, qu'elle se rouvrit, et Valérie jeta, très vite :

— Monsieur demande ses clefs !

Lucie parut se rappeler :

— J'en ai trouvé par terre, dit-elle ; je les ai ramassées à tout hasard.

Dans le trouble qui l'avait saisie, elle les livra. Mais déjà un trait de lumière la frappait :

— Ce n'est pas lui qui demande ces clefs, dit-elle à Lorieux, il dort !

Évidemment ! répondit Lorieux éclairé à son tour. C'est elle !

Et une angoisse s'éveilla, de cette fille au visage fermé, qui glissait silencieuse par les pièces. Elle seule, jusque-là, avait su où se trouvaient les clefs. Elle en disposait à son gré ; et son premier mouvement, quand elle entrait dans la chambre, était de s'assurer de leur présence. Elle avait constaté leur disparition, s'empressait de les réclamer.

— Elle s'est vendue ! reprit Lorieux.

Dans ce moment d'émoi, il en oubliait sa rancune. Il parla d'aviser, de déposer les clefs chez un notaire. Mais Lucie, plus calme, estimant qu'une histoire la gênerait vis-à-vis de cette fille, fut d'avis de laisser les choses en l'état. La fortune principale était à l'abri et, quant au reste, Valérie n'oserait pas voler grand' chose. Ils s'en apercevraient, d'ailleurs, maintenant qu'ils savaient à peu près ce que renfermait le tiroir. Elle ajouta :

— Il vaut mieux ne pas paraître la soupçonner. Voyez-vous qu'elle appelle les Demansy. Elle pourrait amener un tas de complications.

— C'est vrai, dit Lorieux. Puis, que l'oncle revienne à lui !..

Le lendemain, une petite gêne de la scène qui avait eu lieu entre eux les empêcha de parler des clefs à Mme Lorieux et à Varaigne. Et une inquiétude plus grave, tout à coup, acheva de leur faire oublier leur crainte.

La fièvre de Varaigne était tombée peu à peu. Il avait même des intervalles demi-lucides, dans lesquels il regardait avec de vagues sourires les visages des femmes penchées autour de lui, et reconnaissait la figure familière de Marthe, la voyant seulement, à travers les brumes de son cerveau, telle qu'il se la rappelait tout enfant. Et ce matin-là, tout à coup, un nom sortit de ses lèvres :

— Édith !

— Que veut-il dire? demanda Mme Lorieux.

— Il répéta :

— Édith ?

— La doctoresse ? interrogea Marthe.

Elle reprit doucement :

— Vous voulez dire le docteur? Il va venir bientôt !

Varaigne la regarda de son regard halluciné, et dit cette fois :

— Marsanne !

Puis sa pensée alla encore, dans un nouvel afflux de mémoire. Il jeta :

— Louise ! Louise Demansy !

— Nous y voilà ! dit Lucie terrifiée.

Déjà, Varaigne retombait à son assoupissement. Mais pendant deux jours ils n'osèrent quitter la maison, redoutant que Demansy n'arrivât derrière eux. Et cette crainte s'accroissait d'heure en heure, à mesure que les moments lucides du malade étaient plus fréquents et plus prolongés. La mémoire revenait par sautes brusques; et l'avarice, à son tour, se réveilla. On le vit, sournoisement, tâter, de ses doigts qui tremblaient, ses clefs, sous le traversin. Qui pourrait prévoir, si sa tête lui revenait, la faiblesse des derniers moments? Demansy, bien que très riche, avait de grands besoins d'argent, à cause de son gendre, à cause de Mme de Ravenay, de Solange aussi, qui, récemment, venait de faire jouer une pièce dans un petit théâtre. Et il n'était pas jusqu'à Mme de Saugnes elle-même qui n'épandît, du milieu de ses œuvres de piété, une terreur mystérieuse.

Un soir, leur angoisse s'aviva. Marthe, quittant un moment la chambre de l'oncle, vint annoncer qu'il appelait Demansy.

— Eh ! fit Lorieux, laissez-le appeler !

Marthe s'étonna :

— Pourquoi ne pas l'envoyer chercher ? Il aurait dû être prévenu déjà ; et Louise de Saugnes également.

Ils rirent, désarmés par tant de naïveté. Et ce fut Varaigne qui répondit, un peu gêné :

— Mais, mon enfant, tu n'y songes pas. Eux, ils n'ont besoin de rien. S'ils allaient nous souffler l'héritage !

Une tristesse parut dans les yeux de la jeune fille.

Elle dit, d'une voix involontairement chargée de reproche :

— Un mourant, mon père !

— Mais il n'a pas conscience ! Il ne sait ce qu'il dit. Que Demansy vienne, il ne le reconnaîtra seulement pas !

— Alors, que craignez-vous ?

Cette logique fermait la bouche de Varaigne. Mais Lucie, aigrement :

— Mêle-toi donc de ce qui te regarde ! Laisse-nous veiller à tes intérêts et à ceux d'Edmond.

Marthe se tut. Elle glissa de nouveau vers la chambre du malade, bouleversée.

Chaque jour, les yeux de la jeune fille s'ouvraient davantage sur la vie. D'abord, elle avait ressenti une joie très vive de la réconciliation de son père et de sa mère, leur violente querelle d'un soir oubliée ; et l'accord avec les Lorieux, ensuite, avait jeté sur son cœur un éclat radieux de soleil. Mais elle avait entrevu bientôt, au fond de ces apparences, l'âpre convoitise de l'argent. Elle devinait les sourdes cupidités, les basses ambitions, éprouvait une petite horreur de voir les siens jetés autour de ce lit comme des corbeaux autour d'un cadavre. Et encore, elle ne découvrait pas tout, ne cherchant point d'ailleurs à pénétrer. Elle n'apercevait que ce qui s'étalait en pleine lumière, n'entendait que ce qui était dit à voix haute ; et elle pressentait, dans l'ombre et dans les silences, tout un grouillement de pensées affreuses. Et le pis était que dans tout cela, on semblait n'agir que pour elle, ne songer qu'à elle ! Ah ! l'argent, comme elle le méprisait ! Comme elle eût voulu se marier sans dot, dans sa vaillante certitude de n'être aimée que pour elle-même ! Et comme son amour, comme Edmond lui devenait cher, devant cet

écroulement graduel de son respect familial, devant la famille tout entière craquant, d'un craquement continu de bâtisse lézardée qui va s'effondrer !

Ce soir-là, elle achevait de dîner. Edmond, qui venait d'arriver, resta près d'elle, et, comme elle, il s'attrista :

— Il me semble, dit-il, que si mon oncle me laissait sa fortune, je la refuserais. Je voudrais n'avoir rien de commun avec de tels agissements !

— Moi aussi, je refuserais, déclara Marthe.

— D'abord, reprit Edmond, s'il reparle encore des Demansy, je les fais prévenir ! C'est odieux de ne pas donner cette satisfaction à un malade ! D'ailleurs, ce serait drôle, si ceux-là encore se mettaient à vouloir demeurer ici ! Il ne manquerait plus que la famille de Saugnes.

Ils rirent nerveusement, d'un rire involontaire et douloureux. Puis :

— Laissons cela ! reprit Edmond, nous verrons bien, le moment venu ; d'autant que rien encore ne me prouve que nous ne le sauverons pas !

— Oh ! si c'était possible !

— C'est alors qu'on ne nous pardonnerait pas !

Ils se sourirent. La famille allait à la dérive ; ils s'isolaient d'elle définitivement, unis davantage.

Marthe se levait ; Edmond lui prit la main, la mena vers la fenêtre ouverte.

— Oui, laissons tout cela ! répéta-t-il. Notre amour en serait sali !

— Non, dit Marthe, rien ne peut l'atteindre !

Et se serrant contre lui :

— Il me semble, dit-elle, qu'il est pareil à un nid caché dans des ruines très laides, mais où l'on chante et d'où partent des bruits d'ailes.

Edmond lui serra les doigts d'une pression lente. Ils oublièrent, s'abandonnant au charme de la minute présente. La nuit était tombée. La place des Vosges s'étendait, sous leurs yeux, confuse et perdue ; une rumeur montait de ses arbres, parmi lesquels jouaient des enfants. Elle évoquait un îlot, perdu dans la grande tourmente de Paris, abrité dans sa verdure. Leur pensée s'évadait de la maison d'agonie, où

déjà passait un souffle de pillage, où les familles installées campaient comme des hordes barbares attendant le signal du butin ; elle s'évadait des angoisses d'hier et d'aujourd'hui, de toutes les misères nombreuses de la vie, ne connaissait plus que l'exquis délice de cet oubli, l'un près de l'autre. Lui se sentait fort et brave, capable, pour elle, de conquérir le monde ; et elle, instruite déjà par la vie, consciente de sa faiblesse d'enfant, le regardait comme le sauveur. Ils étaient quelque chose de très vieux déjà, et de très doux, l'antique image poncive du chêne et du lierre, des amoureux de légende et de contes bleus, voguant à pleines voiles dans leur rêve.

La lune s'était levée en arrière des arbres du square ; et c'était, avec les clartés des becs de gaz, dans le silence, naissant sur la place aux arcades de cloître, une lumière de rêve qui les baignait, enlacés et radieux, regardant au fond des yeux l'un de l'autre, s'ouvrir des ciels après des ciels, à l'infini.

Le visage de Marthe était pâli par la fatigue des veilles, des cheveux blonds écartaient sur son front des mèches légères, et ses paupières semblaient peu à peu se fermer sous une lassitude.

— Je te tiens debout, dit Edmond, et tu es si fatiguée !

— Non, dit-elle, je me reposerai en veillant l'oncle !

Il la serra plus étroitement à la pensée que, tout à l'heure, il allait la quitter, s'éloigner, la laissant à sa tâche. Il voulut qu'elle s'assît, pourtant. Et quand il eut approché deux chaises et qu'ils eurent pris place, elle appuya la tête sur l'épaule d'Edmond, avec un rire noyé. La fatigue l'emportait; le sourire, sans s'effacer, s'atténua, les yeux se fermèrent ; elle glissa aux bras du jeune homme, le front sur sa poitrine.

Edmond, sous la douceur du fardeau, dans le tiède parfum qui montait de la jeunesse de Marthe, penché sur le sourire qui tenait les lèvres entr'ouvertes comme un fruit mûr, n'osait faire un mouvement, de peur de l'éveiller.

Et ils ne bougèrent plus, immobiles comme deux statues.

Un bruit de voix, tout à coup, les fit sursauter. C'était Varaigne qui, rentrant avec Lorieux d'une brasserie voisine, appelait les deux femmes. Et quand tous furent réunis dans la salle à manger, il s'écria, montrant un journal :

— Ah ! bien ! nous pouvons être tranquilles avec les Demansy. Ils ont assez de leurs propres affaires !

Les femmes se rapprochèrent, un éclair de curiosité dans les yeux. Alors Varaigne lut un entrefilet, une nouvelle de la dernière heure d'un journal du soir. Le comte de Saugnes s'était battu au pistolet avec d'Yeuse, et ce dernier avait été blessé légèrement.

— Eh bien? demandaient les femmes qui ne comprenaient pas.

— Eh bien ! dit Varaigne, c'est Louise qui a fait des siennes ! Que voulez-vous que ce soit ?

— Vrai? s'écria Lucie, le mari les a pris?

— Ah ! nous ne savons pas ! dit Lorieux.

Il y eut un silence. Une joie les gagnait tous, à la pensée que les Saugnes et les Demansy, aux prises avec des embarras de famille, ne viendraient pas les troubler; et en même temps les imaginations glissaient vers les choses, évoquaient d'inexprimables scènes.

La moue de Mme Lorieux s'indécisait entre le sourire et la réprobation. Lucie, les sourcils hauts, la bouche entr'ouverte, était rose de plaisir, et de petites flammes riaient dans ses longs yeux mobiles; si tentante tout à coup, des idées qu'elle remuait, que Lorieux, qui la regardait, se détourna d'un mouvement brusque, tous ses regrets ravivés, les reins cabrés comme d'un coup de fouet.

Une envie de fête, alors, le prit aux moelles. Il jeta à Varaigne :

— Si nous allions sur le Boulevard ? Peut-être nous aurions quelques détails ?

Varaigne, qui comprit à demi-mot, se laissa tenter :

— En effet, c'est une idée !

Ils descendirent, l'air innocent. Lorieux héla un fiacre qui passait :

— Cocher !... Au Moulin-Rouge !

II

En sortant de chez Marsanne, Louise, d'abord, avait pleuré de rage et d'humiliation. Non seulement son rêve d'amour,

rêve plus ardent qu'elle n'avait voulu se l'avouer à elle-même, était anéanti au moment où elle pensait le réaliser; mais encore le don loyal de sa personne avait été dédaigné! Les limites de l'impossible, de l'invraisemblable, étaient reculées.

Seule, la pensée de sa perfidie l'apaisait un peu. Et pendant quelques jours, elle se complut, avec un petit remords pourtant, à imaginer le tourment de Marsanne et d'Édith. Elle aimait mieux être odieuse que pitoyable. Elle n'était plus la dédaignée, celle dont on sourit avec indulgence; elle restait celle qu'on redoute, qu'on ne peut oublier. Mais, malgré ce plaisir amer de vengeance, l'issue de l'événement clorait une époque de sa vie. Elle se retrouvait seule, sans rien où se prendre, avec la passion enfin éclose en elle, la brûlant jusqu'aux moelles, d'une brûlure qui ne s'apaiserait plus.

Un besoin d'agitation, d'oubli, le besoin aussi d'une revanche plus sérieuse encore vis-à-vis de Marsanne et vis-à-vis d'elle-même, la rejeta plus avidement à son existence stérile de fêtes, à ses coquetteries et à ses flirts. Elle se grisa plus âprement des adulations qui montaient autour d'elle, recueillant les débris de son rêve pour s'en faire du rêve encore. Elle n'aimait plus Marsanne, elle aimait l'amour; et d'autres impulsions encore la sollicitaient : celle de s'étourdir, celle de se venger de son mari qu'elle sentait dissimuler une jalousie sourde, celle de blesser Marsanne dans les fibres secrètes des indestructibles souvenirs.

Et ce fut ainsi qu'un après-midi, sans qu'elle-même se rappelât nettement comment cela était arrivé, ni quel coup de fièvre, ce jour-là, l'avait emportée, elle s'éveilla aux bras de d'Yeuse.

C'était chez lui, dans un entresol de la rue Volney. Et la chute avait été banale, sans joie, remplie tout à coup d'une tristesse infinie. Elle prenait conscience, brutalement, d'avoir mis le pied dans une spirale qu'elle descendrait désormais sans trêve, sans arrêt. Cet amour ne la consolerait pas du premier; un autre encore, sans doute, la devrait consoler de celui-ci; et toujours peut-être, elle irait ainsi, de déception en déception, de consolation en consolation, sans être jamais consolée.

D'Yeuse, à ce moment, tournait vers elle son sourire de beau valseur, un sourire tranquille, conquérant, d'homme patient qui sut attendre l'heure et la cueillir. Ce sourire irrita la jeune femme, lui devint intolérable. Toute l'amertume de son vain amour, tout ce qu'il y avait de froissé dans ses sentiments, toute son âme éparse, plus ravagée que les dentelles de sa toilette, l'effondrement de son rêve dans une confusion plate et morne, une honte presque, soulevèrent en elle une fureur soudaine. Elle regardait l'homme avec stupeur, ne le reconnaissant plus, se demandant ce qu'il faisait là et pourquoi elle-même s'y trouvait. A un mouvement qu'il commençait vers elle, elle cria violemment :

— Laissez-moi !

D'Yeuse continua de sourire, amusé de ce fantasque changement d'humeur.

— Voyons, ma chérie !

— Je ne suis pas votre chérie ! dit Louise, dont le mot parut écorcher les lèvres. Si vous n'avez que des sottises pareilles à dire !

D'Yeuse, maintenant, se rapprochait :

— Oui, reprit-il avec douceur, du ton dont on parle à un enfant, je comprends, la première fois !....

Alors Louise se dressa :

— Quoi ? Qu'est-ce que vous comprenez ? Taisez-vous ! Vous m'agacez !

Elle tapait des pieds, menaçant d'une crise de nerfs; et il recula, très sage, à l'autre bout de la pièce, tandis que d'une main rageuse elle remettait son chapeau, achevait de tirer sa voilette.

— Quand reviendrez-vous ? priait d'Yeuse.

— Jamais ! répondit Louise.

Elle s'élançait dans l'antichambre lorsqu'on sonna tout à coup.

— N'ouvrez pas ! dit-elle vivement.

— Soyez tranquille, mon domestique a des ordres.

— Comment ! votre domestique est là ! Il sait ! Il peut me voir ! Défendez-lui au moins d'ouvrir !

Mais le domestique, justement, ouvrait. Et tout à coup, il y eut, après quelques paroles, une bousculade soudaine, une irruption violente. La voix de Saugnes s'éleva :

— Otez-vous donc ! Je vous dis qu'il y est !

Et Saugnes apparut, la face mauvaise, une main nerveuse au fond de la poche de son pardessus d'été. Il semblait hésiter, comme désorienté tout à coup devant l'attitude correcte de sa femme et de d'Yeuse. Il dit :

— Madame, m'expliquerez-vous ?....

Mais Louise, exaspérée, ne cherchait pas de mensonge. C'en était trop, cette suprise arrivant sur sa désillusion, sur son dégoût. Et une double colère la soulevait à la fois contre l'amant, qui la laissait surprendre si bêtement, et contre son mari, lorsqu'elle devina tout à coup le geste tourmenté de la main au fond de la poche. Elle cria hors d'elle :

— Non, mais c'est cela ! Tuez-moi ! Un revolver ? Allons tirez. Mais tirez donc !

Et dans son affolement, dans son désespoir, vraiment, elle aurait voulu mourir.

— Vous hésitez ? Allons donc, puisque vous êtes venu pour cela ! Tirez ! Que vous faut-il de plus ? Faut-il tout vous dire et que d'Yeuse est mon amant !

Et sa révolte éclata, avec une fureur aveugle. Elle cria, aux deux hommes à la fois, son horreur et son dégoût, les unissant dans une même haine, dans un même reproche de son rêve écroulé à jamais, achevé en scorie, culbuté dans la boue. Et c'était, avec eux, l'humanité mâle tout entière qu'elle injuriait, qu'elle eût voulu, d'un geste, anéantir, comme une bête immonde, rayer de la surface de la terre. Saugnes, tout pâle, avec un léger tremblement des lèvres, n'osait faire un geste, à cause du valet proche dont la rigidité de pierre semblait croître à mesure qu'il entendait, sentant que cet homme, que d'Yeuse aussi, allaient lui saisir le bras, l'humilier dans un colletage abject. Il répétait seulement d'une voix changée :

— Sortez ! Madame !

Et Louise enfin passa, les laissant abasourdis de l'audace de sa révolte.

— Vous me rendrez raison, monsieur ! put dire enfin Saugnes.

Et d'Yeuse répondit :

— A vos ordres, monsieur !

Et avec un salut bref, ils se quittèrent, tandis que Louise,

du même vent de colère, où se glissait une peur après coup, descendait l'escalier, se jetait dans sa voiture, donnant au cocher l'adresse de M. Demansy.

En voyant arriver sa fille tout affolée encore, Mme Demansy fut terrifiée. Jamais une telle émotion n'avait bouleversé la paix de sa vie et il lui parut que sa beauté, si amoureusement parée, si passionnément entretenue, allait sombrer dans un cataclysme.

— Tu ne songes donc pas, dit-elle, que des choses pareilles peuvent me tuer?

— Je crois, dit Louise, que c'est surtout moi qui aurait pu être tuée!

— Non, ne me dis pas cela! Tu sais bien que les émotions ne me valent rien! Vois déjà comme je suis pâle!

Et comme Louise se taisait, elle reprit :

— Te tuer? Comment veux-tu? On dit ces choses-là, on ne les fait pas! Voyons! Tu es fâchée avec ton mari! Eh! bien ton père arrangera cela. Tu verras!

Mais, au retour de M. Demansy, comme sa mère ne voulait absolument pas que l'ombre d'un souci vînt déranger les lignes de son visage, ce fut elle-même qui dut répéter l'aventure :

— Comment! s'écria M. Demansy, toi chez d'Yeuse?

— Eh! oui, qu'est-ce que tu veux?

— Et qu'allais-tu faire là?

— Moi! Est-ce que je le sais? Rien du tout, sans doute!

Et, en effet, elle-même se le demandait, à présent. Qu'était-elle allée faire là? Elle porta les mains à son front. Qu'avait-elle fait? Mais non, rien. Ce n'était pas vrai! Elle ne voulait pas que cela eût été. Et elle répéta :

— Ah! non! bien sûr! Rien du tout!

Il y eut un silence embarrassé. M. Demansy n'était pas dupe. Il dit enfin :

— Comment as-tu pu?... C'est insensé! C'est abominable!

Louise releva la tête :

— Mais c'est lui, je suppose, qui est abominable! Me tirer dessus, comme sur un chien!

— Il n'a pas tiré, rectifia M. Demansy.

Tout se brouillait maintenant dans la tête de Louise. Pour un peu, elle eût juré avoir entendu siffler les balles.

— Oh ! dit-elle, il s'en est fallu de si peu !

— C'était son droit, déclara M. Demansy.

Louise bondit :

— Son droit !

Et cette fois, elle perdit toute patience, exaspérée. L'égoïsme de sa mère ne l'avait point surprise. Mais son père, en bourgeois imbécile, ne trouvait pour toute tendresse, pour toute consolation qu'un mot stupide, un mot de théâtre que, sans doute, il pensait cornélien !

Elle cria :

— Tu l'approuves ? Il aurait dû me tuer ? Tu regrettes qu'il ne l'ait pas fait ! Ah ! moi aussi, je le regrette. Un bon débarras, puisque personne n'a pitié de moi !

— Ce n'est pas ce que je veux dire ! corrigea M. Demansy.

Mais Louise :

— Comment ? Voilà un misérable qui ne m'aime pas, qui n'a jamais aimé de moi que mon argent. Il me fait suivre, m'espionne, et sans cause, sans raison, — c'était dans l'antichambre, je sortais, il n'avait rien vu, ne savait rien, il ne sait que parce que je lui ai dit, pour me venger, — il essaye de m'assassiner. Et il est dans son droit !

— Ne t'excite pas ! Causons posément !

— Et c'est vous qui venez me dire cela ! Vous qui m'avez fait faire ce mariage, qui m'avez grisée de l'idée d'être comtesse, qui m'avez empêchée d'épouser celui que j'aimais, avec qui j'aurais été heureuse ! C'est vous qui me dites cela, vous qui n'avez fait de moi qu'une poupée, bonne seulement pour les chiffons, le luxe et les fêtes !

— Louise !

— Il a le droit ! répéta Louise, hors d'elle. Mais alors M. Lourdey aussi aurait le droit !.....

— Tais-toi, cria violemment M. Demansy, tu es une mauvaise fille !

Il redevint maître de lui pourtant, reprit, radouci ;

— Nous reparlerons de cela demain. Il faudra nous entendre avant que je voie ton mari.....

— Mais, dit Louise, c'est tout entendu, je suppose ! Nous divorcerons !

— Les Saugnes ne divorcent pas !

— Oui, mais les Demansy ça divorce! Et moi, je veux!

— Tu n'as rien à vouloir!

— Je ne veux pas être assassinée!

— Oh! des mots!

— Je porterai plainte!

— Quelle plainte? Puisque je t'ai dit que c'était son droit de te tuer!

Louise se tut, comme assommée. L'idée s'emparait enfin de son cerveau que cela était vrai, que son mari aurait pu la tuer impunément. Et cela, parce qu'elle avait aimé! Aimé! le seul sentiment élevé dont elle eût été capable, le seul qui aurait pu la sauver! Le rêve si longtemps poursuivi, si plein de promesses de bonheur, la coupe enfin saisie d'une main avide, et qui, tout de suite, s'était remplie de la plus affreuse amertume, aimer était le crime qui méritait la mort! Elle eût provoqué des hommes, les eût poussés à la ruine, au suicide, nul blâme ne se serait élevé; et parce que son cœur n'avait point été desséché complètement, que la fleur merveilleuse y avait germé, elle était indigne de pardon! Mais alors pourquoi lui avait-on appris à se faire aimer, sinon pour qu'elle aimât à son tour? Et pourquoi mettait-on l'amour en vers, en musique, en peinture et partout, comme le sentiment le plus haut et le plus saint? Parce qu'on doit aimer son mari? Mais alors pourquoi la mariait-on à ce bandit titré, qui la traquait comme une proie, la violait, finissait, au bout de la carrière, par vouloir l'abattre comme une bête enragée?

Ces idées se mêlaient dans sa tête, rayant son obscur cerveau d'éclairs rapides. Puis une autre pensée monta. Les souvenirs religieux revenaient. L'amour, c'était le péché; elle retrouvait la conception d'épouvante du Paradis terrestre, de Dieu offrant à l'homme, perfidement, sous les plus tentantes apparences, les joies qu'il lui défendait. C'était le péché, le grand, le seul, celui devant lequel les anges se voilaient la face; le redoutable péché auquel on est forcé de toujours penser, parce que toujours on doit le fuir, parce qu'il environne sous toutes les formes, assiège tous les sens; parce que tout, dans la vie, dans la société, depuis le parfum des fleurs jusqu'aux toilettes, aux réunions mondaines, en apporte continuellement l'exquise, la délicieuse, l'irrésistible tentation.

Elle avait péché. La vie était une expiation. Ces joies infinies de l'amour étaient réservées à l'homme avant la perte du Paradis. L'amour, depuis, était maudit par-dessus toute chose. Alors une crise subite de désespoir l'effondra. Elle aurait eu tant besoin pourtant d'être consolée, non à cause de l'aventure scandaleuse, mais à cause de son amour écroulé, dont elle garderait toute sa vie l'incurable blessure, et Dieu, à son tour, la châtiait sans miséricorde !

Elle n'avait plus qu'une petite âme effarée d'enfant qui se verrait seul, la nuit, sur une route déserte.

M. Demansy n'insista pas, la laissant s'apaiser. Lui, éprouvait surtout une irritation du scandale, une inquiétude des exigences nouvelles que pourrait montrer son gendre, après une pareille aventure. La faute de Louise le livrait à sa merci ; et la situation, une fois encore, devrait se liquider par de l'argent ! De l'argent pour Mme de Ravenay qui lançait un nouveau livre ! De l'argent pour Solange, dont la récente pièce avait coûté une trentaine de mille francs ! De l'argent, bientôt sans doute, pour lui faire une dot ! De l'argent, surtout, pour les élections prochaines ! Et il finissait par se prendre d'une haine contre cette fille qui avait tout, le titre, le mariage, la fortune, et qui trouvait moyen, avec cela, de gâter sa vie et celle des siens, et bien mieux, qui lui reprochait les sacrifices qu'il avait faits pour elle.

Le surlendemain, Demansy, après le résultat du duel, où d'Yeuse avait été légèrement blessé, se rendit près de son gendre. Et tout de suite, une scène violente faillit éclater, le mari le prenant de très haut, parlant de son honneur :

— Eh ! mon cher, s'écria Demansy impatienté, vous en faisiez bon marché de votre honneur, vous et vos grand' mères, sous Louis XIV.

— Oui, riposta Saugnes impertinent, mais c'était nous !

Alors Demansy, brusquant les choses, le démonta tout à coup.

— Vous savez que votre femme porte plainte.

— Pour?

— Pour tentative d'assassinat.

— Elle est bien bonne !

— Vous direz que vous étiez dans votre droit. Soit ! Mais on ouvrira pourtant une instruction. Or, je vous ferai remar-

quer que rien n'est moins prouvé que l'atteinte portée à votre honneur, atteinte qui, pour moi, n'existe pas !

— Par exemple !

— Vous y tenez ? Admettons qu'elle existe ! Il n'en est pas moins vrai que vous ne pouvez apporter l'ombre d'une preuve. La scène s'est passée dans l'antichambre. La tenue de votre femme était absolument correcte. Elle venait de faire une quête pour ses pauvres ou pour la propagande. Et la personne sollicitée, non moins correcte, la reconduisait. Et savez-vous ce qu'imaginera l'avocat, à l'aide des renseignements que je pourrai lui fournir et de ceux qu'il obtiendra d'autre part ? Il imaginera, qu'acculé par le besoin d'argent, vous avez inventé un soi-disant adultère, tout simplement parce que, votre femme morte, votre fils héritait, et que vous vous faisiez donner la tutelle avec l'administration de la fortune.

— Mais monsieur !

— Ce qui vous laissait possible, de plus, un autre mariage. L'instruction conclura, poursuivit Demansy, à une tentative d'assassinat, tentative préméditée, dont le mobile était, en somme, le vol !.....

— Ah ! ça ! dites donc, vous !

— Oui, je sais, on choisit les mots pour indiquer ces choses-là. Mais ce n'est pas mon opinion que je vous donne, c'est celle de la justice.

Demansy, devant le silence de Saugnes, devant le papillonnement de ses yeux obliques, sentit qu'il avait touché juste. Il insinua :

— Dans ces conditions, je suis certain que madame votre mère serait de mon avis : qu'il faut éviter un scandale.

Saugnes tressaillit :

— La comtesse de Saugnes, prononça-t-il avec hauteur, n'a rien à voir là-dedans.

— Je ne demande pas mieux ! dit Demansy.

Devant cette menace, l'espérance de Saugnes s'écroulait. Jamais il ne tirerait une nouvelle somme de son beau-père.

Demansy, qui l'observait, le voyait battu. Et il ne s'inquiétait pas pour l'avenir, sachant bien que son gendre n'oserait recommencer la tentative, à présent qu'il était démasqué.

— Mon cher, reprit-il plus doucement, quand même vous

seriez sûr, quand même vous auriez été vraiment trompé, le mieux serait encore d'en rester là. Un procès, quel scandale ! Puis songez, Louise peut, même si vous sortez indemne de l'accusation qu'elle veut porter, obtenir le divorce malgré vous. Alors, je sais vos idées, vous ne pourrez vous remarier et vous resterez ruiné ! Mais il y a mieux. Elle ne vous a pas trompé !

Saugnes, préoccupé de suivre ses propres pensées, ne répondait pas. M. Demansy s'enhardit et, engageant tout à coup :

— Il n'y a rien eu, affirma-t-il, rien! Elle a voulu vous braver, simplement! Est-ce qu'une femme avoue ces choses-là quand elles sont vraies?

Saugnes vit la perche tendue, baissa les yeux pôur cacher sa pensée :

— Il est évident, dit-il, que si j'étais sûr.....

— Eh! oui, voyons! Vous le savez bien. Toutes ces dames font des quêtes en ce moment!

Et, abandonnant définitivement les intérêts de sa fille, Demansy ajouta d'une voix cordiale :

— Que diable! Vous vous entendrez toujours avec Louise. Elle vous acçordera toutes les signatures dont vous aurez besoin!

Il y eut une silence sournois, dans lequel se préparait le pacte futur: la femme libre de sa vie, du moment où le mari aurait l'argent. Alors, Demansy rompit, d'un air dégagé, avisant un bibelot sur un meuble :

— Tiens! joli, ça! Combien avez-vous payé?

— Cinquante louis! dit Saugnes.

C'était un grès flammé, irisé de tons métalliques. Demansy l'admira un moment puis le reposa. Et sans plus insister, tous deux se quittèrent, amicalement.

Pendant une semaine, cependant, Louise s'obstina. Le duel avait été mis sur le compte d'une querelle de jeu et l'aventure semblait ignorée. Mais, cachée chez sa mère qui la disait en voyage, seule en présence d'elle-même, elle commençait de sentir à nouveau, plus vivement, à cette heure où elle avait pensé les perdre, le prestige de son titre de comtesse, la vanité des aristocratiques relations qu'il lui faudrait quitter.

Et Demansy, hâté d'en finir, combinait des arrangements pour le moment de leur départ à la mer, lorsqu'une lettre de Valérie arriva, lui annonçant la grave maladie de Varaigne et l'appelant, ainsi que sa fille, auprès de lui.

La combinaison qu'il cherchait était trouvée. On ménagerait la rencontre entre Louise et son mari, au lit même du malade. Toute explication serait là impossible, de même que toute mauvaise volonté, de part ou d'autre.

Saugnes accepta. Même, afin d'en imposer davantage à sa femme, il imagina de décider sa mère à l'accompagner dans cette visite.

D'abord, Mme de Saugnes ne voulut pas entendre parler de la famille. Pourtant, au souvenir de l'homme qu'elle avait vu, dans les ateliers des Lorieux, plaisanter avec les ouvrières, elle se laissa tenter par l'espoir d'obtenir le profitable exemple d'une mort chrétienne. Et son fils acheva de la décider en lui parlant du salut de cette âme, d'un rachat possible de toute cette existence douteuse, par quelque pieuse donation, par un legs purificateur employé à la régénération de la société par le féminisme chrétien.

Et l'affaire fut réglée ainsi, pour un dimanche.

Ce dimanche-là, Varaigne de son côté alla voir Marsanne, dans la matinée. Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient rencontrés, et le peintre éprouva une vive surprise lorsqu'il apprit que le vieux Varaigne était malade.

— Mais certainement, dit-il, j'irai!

Varaigne, heureux de se confier, donna des détails.

A présent, l'oncle se nourrissait un peu : du lait, des œufs, des crèmes. Mais, chose étrange, outre que la faiblesse générale persistait, c'était la tête surtout qui demeurait frappée. Il avait de courtes éclaircies de raison ; puis les idées se brouillaient. De sorte que si jamais il avait pu échapper, c'eût été la paralysie générale, le gâtisme, l'enfance. Depuis quelques jours, alors, des scènes amusantes se produisaient. Un matin, l'oncle avait fait à Marthe un cadeau, un bracelet oriental incrusté de pierreries. Et ce don avait provoqué toute une révolution, Mme Lorieux, jalouse, assiégeant le malade de demandes, finissant par lui ramener le délire ; si bien que Valérie ayant révélé, au fond d'un meuble, tout un trésor

d'orfèvreries et de bijoux exotiques, c'était maintenant une âpre surveillance de tous les instants autour des clefs, que le malade tenait sous son oreiller, parfois dans sa main. Mais le plus fort était que Mme Lorieux ayant commencé à faire filer de l'argenterie, sous prétexte que l'oncle la lui donnait, Lucie, de son côté, l'avait imitée. Les piles de linge suivaient les couverts et les plats.

— Ah! mon cher, s'il se prolonge encore un mois, il n'y aura plus ni un verre ni un mouchoir à la maison! Au début, nous mangions dans de l'argenterie. A présent, il ne reste que des assiettes ébréchées.

Comme Marsanne restait sérieux, il avoua :

— C'est abominable! Mais que voulez-vous ? je laisse faire! Les objets de prix sont certainement détaillés dans un testament et il faudra bien qu'ils se retrouvent!

— Pour Lorieux, bien. Mais alors, pourquoi Mme Varaigne?

— Oh! ma femme, elle fait ce qu'elle veut!

— Vous êtes toujours fâchés?

— Toujours!

— Et vous divorcerez?

— Plus que jamais!

C'était vrai. Mais la vérité n'était pas telle que Varaigne la laissait entendre.

D'abord, devant l'appât de la fortune, il avait oublié, contre sa femme les anciens griefs. L'avenir assuré, la certitude de tenir bientôt l'argent nécessaire à ses inventions, le portaient à de soudaines indulgences. Leur long désaccord n'était plus qu'un malentendu près de s'effacer. Même, par un de ses revirements d'humeur d'homme faible et impressionnable, il avait, dans la communauté de pensées et d'espérances où l'événement les jetait l'un et l'autre, retrouvé un écho des accords lointains, au début de leur mariage, au point qu'un soir, lui aussi avait vu que Lucie était toujours jeune, toujours désirable; et il avait fallu l'air froid et surpris dont elle l'avait accueilli, la posture ridicule où elle l'avait laissé, pour enflammer à nouveau des haines qui ne pardonnent pas. Il trouvait alors un amer plaisir à la voir s'avilir, lutter avec les autres d'âpre rapacité, en songeant que rien de tout ce

qu'elle prenait ne serait à elle ni pour elle, le jour où il la renverrait à sa famille avec sa dot.

Il insista :

— Ma belle-mère, d'ailleurs, le sait si bien qu'elle s'est déjà mis dans la tête de me remarier.

Il fit une pause et demanda :

— Savez-vous avec qui?.... Avec son autre fille, parbleu! Je vous assure! On vient me relancer chez moi; on s'installe déjà à me raccommoder mes chaussettes.

Il éclata de rire :

— Non, il faudrait voir ça! Et entendre! Adolphine, une fille qui a tant de qualités! Oui, le même boniment que pour l'autre, à près de vingt années de distance!

Comme il partait, il revint tout à coup :

— Hein? vous avez vu? le duel avec d'Yeuse? Que dites-vous de cela?

— Mais, rien! fit Marsanne évasivement.

— Moi, je me suis informé. Louise de Saugnes n'est plus chez son mari!

— Ah! vous croyez que?...

— Que c'est à cause d'elle? Évidemment!

Marsanne, après le départ de Varaigne, demeura pensif. Lui aussi avait pressenti la vérité. Or cette aventure de Louise, huit jours après la comédie odieuse qu'elle avait jouée en présence d'Édith, n'était-elle pas, pour celle-ci, la meilleure preuve de leur innocence?

Leur situation n'avait pas subi, en apparence, un grand changement. Édith n'avait point reparlé de Louise, comme si le souvenir déjà eût été banni de sa pensée. Mais elle ne montrait plus le même air d'heureuse sérénité. Ses abandons semblaient finis; elle se réfugiait davantage dans l'activité de sa vie, se dérobait parfois à leurs entretiens auxquels, plus fréquemment, elle imposait la présence d'Olga. Et Marsanne devinait en elle une douleur muette, insurmontable, comme si elle avait rêvé un amour si beau, si pur, que l'ombre la plus légère eût suffi à le ternir à jamais.

C'était maintenant surtout qu'il l'aimait vraiment, éperdument, absolument. Elle avait grandi encore, à ses yeux; tandis que Louise achevait de s'effondrer au contraire, révé-

lant, après sa puérilité et sa vanité de poupée, toute la perfidie même de la femme. Personnelle, égoïste, incapable d'accepter ce qui est, pareille à un enfant qui brisera son jouet plutôt que de le laisser à un autre, et pour qui tout est légitime, qui sert son intérêt ou sa passion! Aussi supportait-il impatiemment le tacite pardon d'une faute qu'il n'avait point commise, et cédait-il parfois à une irritation de voir méconnue la noblesse de ses sentiments, au moment même où il avait eu l'orgueil de la victoire, où l'homme d'hier, enfin, s'était aboli d'une façon définitive.

D'abord, dans son premier bouleversement, il avait songé à une démarche près de Louise. Sans doute, après avoir cédé à une impulsion de rancune, elle regrettait sa mauvaise action. Pourtant, comment lui dire? De quel front lui déclarer qu'elle s'était vengée parce qu'il l'avait dédaignée? Elle s'indignerait, nierait sa propre passion, sa poursuite obstinée. Ou, s'il parvenait, avec d'extraordinaires délicatesses, à l'amener sur ce terrain brûlant, elle s'étonnerait du reproche, feindrait de ne pas comprendre. Elle n'avait rien fait qui pût être précisé, n'avait pas prononcé une parole qui pût être répétée. Et si Édith avait cru ce qui n'était pas, qu'y pouvait-elle! Et enfin, même en admettant que Louise avouât, quelle réparation exiger d'elle qui ne fût doublement humiliante, absolument inacceptable.

Et vis-à-vis d'Édith, d'autre part, la crainte d'être soupçonné d'un mensonge d'amour retenait les paroles sur les lèvres de Marsanne, en même temps qu'une pudeur pour Louise, une modestie même, achevaient de le paralyser. Il devait se résigner, attendre le jour où il pourrait tout dire sans indélicatesse, le jour où Édith et lui n'auraient plus de secrets l'un pour l'autre, où la foi de la jeune fille enfin, serait si forte qu'elle croirait sans hésitation, simplement, tout ce qu'il affirmerait.

Aussi, malgré qu'il en eût éprouvé un léger dépit, même une petite peine, cette aventure de Louise avec d'Yeuse, dont Varaigne lui portait la confirmation, le rassérénait presque. Édith avait dû faire un rapprochement semblable. Et d'autres événements, sans doute, surviendraient, qui achèveraient d'éclaircir leur horizon, de changer peu à peu

les tourments de la jeune fille en une joie plus radieuse au contraire.

Lorsque Marsanne, selon sa promesse, se présenta, vers trois heures, place des Vosges, la maison du vieux Varaigne était en révolution.

Demansy, depuis un moment, était arrivé, avec Louise; et le désarroi de la famille venait de s'accroître, à l'instant même, quand Mme de Saugnes, à son tour, avait paru, accompagnée de son fils.

Marsanne, par discrétion, demeura dans le salon. Les Lorieux et les Varaigne achevaient de se précipiter, après un court conciliabule, vers la chambre du malade. Des saluts froids, graves ou hostiles s'échangèrent.

Le malade ne paraissait pas entendre les paroles qui lui étaient adressées. Son attention, fixée une seconde par la surprise, se fatiguait déjà. Il regardait, de ses prunelles brillantes, ces visages qu'il ne reconnaissait plus; et ses regards, sans doute, étaient voilés car il avançait une main, la promenait devant lui, comme pour saisir de légers objets flottants. Sa barbe poussée, toute blanche, le rendait méconnaissable. Mme de Saugnes demanda, avec sa hauteur calme :

— Pourquoi n'a-t-on pas pris une religieuse pour le veiller?

Personne ne répondit.

— Quel est le prêtre qui visite le malade? demanda encore Mme de Saugnes.

— Il n'en veut pas, madame! déclara enfin Varaigne.

Mme de Saugnes abaissa sur lui un regard lointain :

— C'est aux autres, dit-elle, de vouloir pour lui.

Le silence était retombé. Saugnes se rapprocha de sa femme, insensiblement. A voix basse, se détournant vers une fenêtre, il s'informa :

— Mais, si je ne me trompe, vous allez hériter de quelque chose?

— Oh! fit Louise, je ne sais pas trop.

— Vous m'expliquerez ça! Moi je me brouille dans toutes vos alliances.

Louise acquiesça d'un battement de paupières.

Ce fut tout. L'accord était fait, le voile jeté sur l'aventure. Louise alors, gênée par l'atmosphère de la pièce, sortit pour

respirer, et tout à coup, dans la salle à manger, elle se trouva devant Marsanne.

— Vous! fit-elle.

Et elle lui tendit la main.

Elle avait une robe nouvelle, d'une coupe savante, un chapeau dont les bords, d'une courbe hardie, lui donnaient une allure mutine et adorable; et tout cela de nuances claires, délicates, s'harmonisant à elle en faisant toujours la jolie fleur éclatante, le bibelot fragile, l'être de joie et de luxe créé pour la perpétuelle fête des yeux et des lèvres. Et, sur son visage, un petit air de défi s'accentua, une flamme de revanche et d'ironie pointa au cercle des prunelles, si provoquante que Marsanne, malgré lui, demanda :

— Alors, c'est vrai?

— Quoi? fit-elle avec un air d'ingénuité coquette. Qu'est-ce qui est vrai?

Il acheva, avec effort :

— Avec d'Yeuse?

— Oh! répondit-elle, d'un air dégagé, c'est de l'histoire ancienne!

— Déjà!

Elle ouvrit son éventail, d'un geste sec dont s'agitèrent à sa ceinture de lourdes breloques de vermeil, et continua de tenir Marsanne sous son regard d'ironique défi.

Marsanne éluda un sentiment de gêne, une jalousie involontaire, à cause du passé ; puis quittant ce sujet :

— Louise, vous m'avez fait beaucoup de mal, l'autre jour.

— Moi? dit-elle en mordant sur sa lèvre un rire d'aveu. Qu'est-ce que j'ai fait?

Et tout de suite, déposant son vain masque :

— Alors c'est cassé, avec votre doctoresse?

— Ce qui n'existe pas, dit Marsanne, ne saurait être cassé, pour employer votre expression. Vous m'avez causé seulement une peine immense, vis-à-vis de Mlle Édith d'abord, puis vis-à-vis de vous-même aussi, pour qui je gardais une sincère affection...

— Voyons, essaya de railler Louise, vous ne me ferez pas croire que Mlle Édith...

— Je n'ai pas, interrompit Marsanne, à vous parler de

Mlle Édith. C'est de vous seule qu'il est question, de vous qui, certainement, regrettez déjà ce que vous avez fait. Vous vous êtes cru le droit de vous venger, de me faire du mal, mais j'aurais attendu de vous une vengeance loyale.

Comme elle se taisait, un peu agitée, il reprit plus doucement :

— N'avions-nous pas été d'accord, pourtant ? Le seul sentiment qui devait persister entre nous était l'amitié ; une amitié que, pour ma part, je vous donnais sans réserve, avec joie. Voulez-vous donc qu'il n'en soit rien, que le passé ne me laisse plus de vous qu'un souvenir odieux?

— A qui la faute? riposta Louise.

Mais sa volonté s'indécisait. Elle fut, un moment, près de rire, du rire involontaire d'un enfant qui ne se décide pas à avouer une espièglerie un peu forte, et une bouderie d'obstination assombrissait en même temps son visage. La voix de Marsanne l'émouvait malgré elle. Elle se sentait abaissée par sa perfidie au point que Marsanne ne pouvait plus l'estimer. Et c'était trop que ce mépris ajouté à celui qui l'atteignait de son aventure avec d'Yeuse. Un besoin de se réhabiliter aux yeux de Marsanne et aux siens propres la tourmentait. Ne pouvant rien pour Édith, elle revint à d'Yeuse.

— Oh! dit-elle, je suis mauvaise, mauvaise! Mais vous savez, il n'y a pas un mot de vrai, avec d'Yeuse. Je vous le faisais croire par méchanceté.

Marsanne eut un geste discret. Alors, elle insista, avouant seulement une tentation, puis une fuite soudaine, lorsque son mari avait paru tout à coup. Et elle était sincère. Ce n'était point Marsanne qu'elle trompait, c'était elle-même qu'elle achevait de persuader. Le mensonge qu'elle avait fait déjà, en repassant par ses lèvres une fois encore, ne l'étonna plus. Il fut pour elle la vérité. Jamais d'Yeuse n'avait été son amant.

— Tant mieux ! dit Marsanne, vous m'enlevez un gros chagrin.

Louise sourit. Elle se sentait purifiée, devenue meilleure, de cet affreux souvenir aboli.

— Je vous retrouve, continuait Marsanne. C'est bien de vous ce coup de tête dont votre cœur vous a sauvée: Et c'est bien de vous encore la sincérité de cet aveu.

Naïvement, elle admira en elle-même comme il la connaissait bien. Et des sentiments très bons surgirent en foule de son cœur. Comme elle regrettait pour Édith!

Elle reprit:

— Mlle Édith n'a donc pas cru ce que vous lui avez dit?

— Je ne lui ai rien dit, répondit Marsanne. Notre passé n'appartient pas à moi seul.

Elle parut saisie, une petite buée passa sur ses yeux clairs. Mais, à ce moment, Saugnes, à son tour, entra dans la pièce. Il serra la main de Marsanne. Et derrière lui, déjà, du couloir, une rumeur de départ s'élevait.

Demansy répondait à Mme de Saugnes :

— Oui, je suis très content. Les ouvrières sont assidues aux conférences et nous avons, cette semaine encore, un mariage.

— Le mariage, déclara Mme de Saugnes, la famille, tout est là! Avec la religion!

Les voix se perdirent. La porte était retombée.

Les Varaigne, maintenant, reparaissaient. Et Lorieux, derrière eux, criait :

— Une religieuse! Un prêtre! Ah! mais nous verrons!

Il s'interrompit pour appeler :

— Valérie! Valérie!

Alors, la fille étant venue, la face muette, les mains aux poches de son tablier.

— Vous entendez, ordonna-t-il. Si ces gens-là reviennent ici, vous les ficherez dehors!

Marsanne, gêné, voulant rappeler sa présence, demanda s'il pouvait voir le malade. Mais les autres, affolés, ne l'entendirent pas; et comme leur groupe fermait le chemin, il dut rester encore, tandis que Valérie, aggressive, répondait :

— Cependant, si mon maître les demande?

— Et s'il vous disait de vous jeter à l'eau? Vous voyez bien qu'il est fou!

Mais, devant cette résistance inattendue de Valérie, Varaigne, tout à coup, sentait renaître d'anciens soupçons. Il demanda :

— D'abord qui les a fait venir? C'est vous qui leur avez écrit?

— Mais bien sûr, mon maître me l'a commandé !

— C'est bien ! dit Varaigne, laissez-nous !

Et quand elle fut sortie :

— Voulez-vous que je vous dise? s'écria-t-il. Cette fille se fiche de nous ! Il doit y avoir un testament en sa faveur !

Il y eut un silence terrifié.

— Oh ! quelque somme, avança Lucie.

— Mieux que cela ! Elle ne jouerait pas un tel jeu ! Eh ! l'oncle, il faut bien le dire, est capable de tout !

— Oh ! pour ça !

— Quand il venait au magasin, dit Lorieux, il fallait le voir après les ouvrières !

Et, tout à coup, Mme Lorieux étouffa un cri de poule égorgée :

— Oh ! j'y suis. C'est ça ! Je me rappelle !

On la regarda. Elle se taisait maintenant, rougissant :

— Parle donc ! Que te rappelles-tu ?

Alors elle se décida. Une nuit, comme elle veillait l'oncle, il lui avait demandé :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi ne te couches-tu pas ?

Et il avait insisté. Des bêtises, des idées de l'autre monde, qu'elle avait attribuées au délire, sans y attacher d'importance. Mais elle ne pouvait plus douter à présent : l'oncle la prenait pour Valérie.

— Eh ! bien ! dit Lorieux tout pâle. Ça y est !

Le mot tomba comme un coup de hache, tranchant l'héritage. Mais déjà Lucie se redressait :

— Il faut la chasser ! cria-t-elle.

— Oui, oui, chassons-la !

— Doucement, reprit Lorieux. Pour nous avoir appelés comme elle l'a fait, il faut qu'elle n'ait rien à craindre. Nous aurons beau la renvoyer, si le testament est là !

Lucie, comme inspirée subitement, déclara :

— La vieille avait raison tout à l'heure. Une seule chose peut nous sauver, c'est la religion !

Ils se turent, saisis. Tous se rapprochèrent. Et ils reprirent un peu de calme, devant l'espoir renaissant, tandis que Lucie poursuivait :

— Oui, un prêtre éclairerait l'oncle, le ramènerait à des sentiments chrétiens, vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de sa famille. Un prêtre et une religieuse, c'est mon avis !

— Mais certainement !

— Et puis le prêtre nous guidera, nous donnera des conseils.

— Si nous en parlions à Mme de Saugnes? On pourrait s'arranger. Elle ne prétend pas tout avoir, sans doute ! Et s'il faut un sacrifice...,.

— Ma foi ! approuva Lorieux.

Leur fureur était apaisée. De même qu'ils s'apercevaient, après coup, dans les nuits de soudaine alerte, du désordre de leurs vêtements, ils eurent conscience d'avoir montré le désordre de leurs âmes.

— C'est vrai, enfin, reprit Varaigne un peu confus, en se tournant vers Marsanne, nous ne pouvons pourtant pas nous laisser dépouiller !

— Nous ne pouvons pas, corrigea Mme Lorieux, le laisser mourir comme un chien !

Et Lorieux appuya avec énergie :

— Parfaitement ! Ces dames vont s'en occuper ! C'est l'affaire des femmes, ces choses-là !

Marsanne, enfin, put passer. Après une courte visite au malade qui ne le reconnut pas, lassé d'avoir vu tant de monde, il se hâta de fuir, attristé par ce dernier drame de la famille, par cette âpre bataille autour du vieil homme agonisant. Il lui restait toujours cependant son allègement de croire que Louise n'eût point succombé à l'adultère banal. Pour cette fois, elle avait été sauvée. Mais qui savait, ensuite? Que deviendrait-elle, près de ce mari qui déjà avait pardonné, jouet de tant de causes liguées contre elle depuis l'origine, son éducation, son oisiveté, le vide de son cerveau? Un petit remords l'effleura d'avoir été, lui aussi, par ses jeux imprudents, l'une de ces causes. Et sa pitié s'avivait de tout ce qu'elle venait de lui laisser entrevoir de bon, de tout ce qui, cultivé, développé, eût fait d'elle une vraie femme, digne véritablement d'aimer et d'être aimée.

A mesure que son amour s'éloignait d'elle, elle lui paraissait se fondre peu à peu, perdre de sa personnalité distincte,

devenue symbole, type d'une légion sans nombre, la femme contemporaine, tiraillée entre hier et demain, n'ayant plus l'égide de la famille ni le soutien de la religion, sans avoir encore le développement intellectuel et le goût du travail : papillon ballotté par les souffles du jour, destiné à briller, à éblouir un instant, et, au fond, à souffrir, dans la conscience d'être une créature de transition, incomplète, manquée, voletant en vain autour de la vie normale et saine sans s'y pouvoir poser, parce que sa place n'y était pas marquée.

Il se sentait sans colère contre elle. Elle n'était point responsable et ses regrets naissants achevaient de l'innocenter. Le temps ferait le reste, sans doute !

Ramené à la pensée d'Édith, Marsanne se fit conduire boulevard Malesherbes. Il monta l'escalier lentement, dans le grand silence de l'hôtel. La spirale de la femme entraîna son regard. Le germe de la beauté dormait obscurément au front bas des négresses ; il essayait de poindre aux seins de bronze, aux flancs cambrés, se révélait à des souplesses de lianes, à des reflets fauves, à des flammes au fond des yeux ; puis il commençait de fleurir, s'aidant de parures légères et s'avivant de coquetterie. Et à ce point alors, il lui parut tout à coup que la spirale aurait dû bifurquer en deux voies. D'un côté, c'eût été du joli qui naissait, avec la grimace du sourire voulu, et la fausse pudeur des pagnes ; et ce joli, à travers les attifements d'abord singuliers, atteignait peu à peu à l'exquis épanouissement de fleur et d'oiseau de la femme contemporaine, trouvant en Louise sa suprême incarnation ; tandis que de l'autre, le beau poursuivait son développement, avec la majesté des robes flottantes, la grâce des cheveux ondulés, l'accessoire des parures simples ; jusqu'à ce que la femme fût si merveilleuse, si sublime, qu'elle pût répudier le secours de l'art, repousser l'injure des voiles et ériger, souveraine et divine, sur leur abolissement, sa splendeur éternelle.

Et Louise achevait de fuir, emportée dans la première voie, à l'issue des temps où l'homme raffiné avait créé la femme pour son plaisir, comme un jardinier, dans sa serre, contourne et colore, pour de rares plaisirs, des fleurs extravagantes ; et, au sommet de la seconde, au terme de la lente genèse de la beauté, où s'échelonnait en ses insensibles

transitions la normale création, montait à présent Édith même, Édith seule, plus haut que le groupe, plus haut que Vénus, la déesse matérielle, plus haut que la vierge mystique pétrie d'idéal, plus haut que la beauté nouvelle, au front lumineux : Édith, participant d'elles trois, érigeant en noblesse la beauté antique, une flamme d'amour au cœur, sous le rayon magnifique de la pensée.

Il demeura songeur un moment. Il lui parut que son œuvre ne le satisfaisait plus. Il manquait à la dernière figure la sérénité de la beauté morale. La pensée tourmentée transsudait du front lisse et, insaisissable, frissonnait aux reflets de la chair. Elle n'avait point la paix auguste des marbres.

Lorsque Marsanne entra, Olga se trouvait dans la bibliothèque avec Édith.

— Je viens de chez Varaigne, dit-il. Quelle misère!

Il conta ce qu'il avait entrevu des scènes. Et lui aussi redoutait quelque catastrophe pour la famille. N'était-ce pas logique, fatal, que Varaigne qui n'avait jamais connu, de la femme, que la docile esclave, perdu dans notre société après une vie passée aux pays de la tyrannie des mâles, se tournât vers les femmes les plus proches de l'esclavage, vers les confectionneuses de Lorieux, vers les domestiques. Là, il demeurait écouté, obéi, superbe, maître, roi. Et n'était-ce pas logique encore, cette revanche de la femme, la domestique, cette dernière esclave! accaparant l'homme devenu vieux et vengeant toutes les autres, les négresses aux yeux d'enfant, les jaunes aux regards obliques, les douloureuses tribus lointaines, comme aussi les ouvrières étiques des fabriques et le triste troupeau des prostituées.

— Là, affirma Olga est la vérité. Celle-ci, d'esclave, s'est faite courtisane. Elle triomphera!

— Non, protesta Édith, elle ne s'est revanchée que par la duplicité et la ruse; esclave, elle employa des moyens d'esclave! Nous voulons la femme libre!

— Sans doute! dit Olga. Mais tant que la femme, au lieu de se laisser aimer, aimera, l'homme sera le maître. Nous le tenons par la grâce et la beauté des formes; et lui nous tient par notre cœur, par cet abominable viscère d'où dépend toute la machine, qui s'est logé là, ajouta-t-elle en portant la main à sa poitrine, et qu'il faudrait arracher!

Marsanne et Édith échangèrent un regard. Depuis quelque temps, la jeune Slave leur semblait inexplicable de plus en plus. Et, en effet, dans leur silence, elle reprit, avec un geste las :

— S'il en doit être ainsi toujours, à quoi bon lutter!

Elle se leva, alla, les regards perdus, jusqu'au milieu de la bibliothèque.

Édith la rejoignit :

— Vous voyez, dit-elle, en lui posant une main sur l'épaule, vous n'êtes pas heureuse!

— Qui donc est heureux? demanda Olga. Le bonheur est pour plus tard, pour celles qui viendront!

— Pourquoi, insista Édith, n'êtes-vous pas sincère avec moi?

— Sincère! fit Olga, l'est-on seulement avec soi-même?

Mais, de nouveau, elle se ressaisissait. Son visage trouble fut lavé d'un sourire voulu, poignant de mensonge dans sa face quand même éclatante de jeunesse et de vie. Et, se retirant, elle leur tendit la main.

— J'en étais sûre, s'écria Édith. Elle aime Gherlaine!...

— Alors?... interrogea Marsanne.

— Alors, ou bien Gherlaine ne l'aime pas comme elle veut être aimée, ou bien.....

— Ou bien?...

— Ah! je ne sais. Ment-elle? Dit-elle la vérité? A-t-elle gâté sa vie?

— Je crois, dit Marsanne, après un saisissement, que Gherlaine passerait par-dessus bien des choses!

— Lui, sans doute, mais elle?

Ils se turent angoissés. Et tout à coup, il y eut, sur le palier un choc éclatant, inexplicable, un écrasement de choses qui se brisent et s'émiettent contre un mur, de sourds rebondissements sur le tapis, jusque par les escaliers. Ils s'élancèrent. Et, tandis que la lourde porte de l'hôtel retombait sur le départ d'Olga, ils virent, béant, sur la figure triomphale de la fresque, une large éclaboussure. Une flaque d'encre noyait a gorge, des gouttes avaient jailli jusqu'au visage, et ensuite de longues bandes filaient sur les flancs minces, le long des jambes fines, sur toute la blancheur merveilleuse, conti-

nuaient de couler, de ruisseler, comme un sang noir d'une plaie ouverte.

— Laissez, ordonna Édith aux domestiques accourus. Ramassez seulement les débris.

Puis vers Marsanne :

— Pauvre petite! soupira-t-elle.

— Elle a rompu avec le passé! dit Marsanne.

Mais Édith secoua la tête, sans répondre, avec un geste lent.

Ils rentrèrent pensifs.

— Et votre œuvre, mon ami? demanda Édith, avec un regret.

— Non, répondit Marsanne, je ne la regrette point. Elle n'était pas la beauté suprême. Elle n'était encore qu'une des étapes de la route, un des degrés du sanctuaire où se voile la déesse unique. La suprême beauté, Édith, c'est vous-même!

— La suprême beauté..... commença Édith.

Mais elle n'acheva pas. Et Marsanne, une fois encore, sentit peser, toujours présente, l'ombre de Louise.

— Édith ! Édith ! reprocha-t-il, toujours cette pensée ? Croyez-moi : un jour, je pourrai tout vous dire, et votre peine sera changée en joie.

— Mon ami, dit-elle, je ne vous reproche rien. C'est moi qui avais rêvé d'une humanité trop parfaite ; les temps ne sont pas venus.

— Je vous jure, protesta Marsanne, que, si haut qu'ait été votre rêve, la réalité ne l'a point trahi !

Mais Édith, sans répondre, eut un sourire douloureux. Et Marsanne, blessé, n'ajouta rien.

III

Le bouleversement d'Édith, en effet, avait été plus profond que Marsanne ne pouvait le supposer.

Depuis des mois elle assistait à la lutte de l'homme, lutte contre lui-même et contre Louise de Saugnes. Peu à peu, elle le voyait vaincre, se dégager du passé, devenir sien ; et elle attendait avec une sérénité naissante. La chute brusque

l'avait écrasée. Et toute vanité, tout orgueil, étaient étrangers à sa douleur; c'était la douleur d'un culte mort, d'un dieu tombé.

Vainement elle avait essayé de dominer le tumulte de ses sentiments. Vainement, songeant à la beauté de Louise et aux longues tentations de Marsanne, elle s'était représenté que les constitutions différentes des deux sexes pouvaient justifier dans une certaine mesure la diversité des existences et des morales. Son cœur se refusait à l'admettre; car alors rien n'eût été changé, leur amour eût été aussi banal, aussi faux, aussi décevant que les autres.

Même, elle s'était reproché de se montrer, en cette crise, pareille à toutes les femmes; elle s'était efforcée d'aimer Marsanne pour lui seul, non pour elle. Mais, là encore, son être se révoltait, sentant que la femme, de même qu'elle avait toujours tendu, pour la sélection des races futures, vers la supériorité physique et intellectuelle des mâles, tendait vers la supériorité morale, vers un amour toujours plus pur, plus noble, plus absolu.

Elle gardait le silence, renfermant ses pensées, évitant toute discussion.

Elle tremblait que Marsanne, soit par pitié, soit par amour même, ne lui jetât l'aumône d'un mensonge qui les eût amoindris l'un et l'autre. Et peut-être elle redoutait davantage encore, s'il tentait de se disculper, de demeurer impuissante à le croire.

Le duel de d'Yeuse l'avait frappée un moment. Mais il lui avait paru vraisemblable que Marsanne eût, après leur rencontre, rompu avec Louise de Saugnes et que celle-ci eût cherché dans un autre adultère une vengeance et une représaille. Elle n'attendait plus une justification, la jugeant impossible. Sans colère, sans haine, persuadée de jour en jour qu'elle avait espéré l'irréalisable, qu'elle avait rêvé un amour auquel l'humanité, sans doute, n'atteindrait qu'après de lentes transformations, elle regardait seulement se rétrécir son idéal, qui n'était plus à la mesure de son cœur; et tout ce qu'elle désirait, c'était l'aveu de Marsanne, un aveu loyal, digne d'elle et de lui, que suivrait le pardon.

Après l'acte imprévu d'Olga détruisant la magnifique pein-

ture, elle avait compté, presque, sur l'émotion qui avait suivi. Mais l'aveu n'était point monté aux lèvres de Marsanne. Elle sentait que cet aveu ne viendrait jamais.

Et ce qui lui était plus cruel, dans ce silence, était de songer que Marsanne refusât cet aveu par un sentiment chevaleresque envers Louise. Quoi! dans cet affreux bouleversement de leur amour, il gardait ce souci de Mme de Saugnes qu'une nouvelle aventure venait de discréditer!

Il agissait, vis-à-vis d'elle-même, comme agissaient tous les hommes vis-à-vis de toutes les femmes. Il ne l'aimait donc pas véritablement, qu'il ne sacrifiait pas tout à son amour?

Une crise nouvelle, plus redoutable cette fois, menaçait l'amour d'Édith et de Marsanne. La réalité apparaissait à Édith si plate et si vile à côté de son rêve, qu'elle se sentait lasse, sans courage, près de refermer son cœur. Et Marsanne, à son tour, blessé du manque de foi d'Édith, commençait à s'irriter sourdement. Édith lui semblait descendre, n'être plus que pareille aux autres femmes. Tout le chemin parcouru avec elle lui semblait vain. Leur amour, comme tant d'autres amours, culbutait à des défiances, à des petitesses, à des jalousies, à des sentiments sans grandeur. N'avait-il pas été victime de mirages et d'illusions? Et lui-même se prenait à redouter le soudain éclat d'une colère, si elle continuait de le méconnaître et de ne lui apporter, en récompense de son sacrifice, qu'une résignation douloureuse. Il n'osait plus l'adjurer de le croire, de peur qu'une négation vînt à le blesser irréparablement. Mais, insensiblement, il sentait s'affaiblir sa confiance dans les lendemains triomphants; car, de ce doute d'Édith, leur amour demeurerait éternellement amoindri, et rien, désormais, ne pourrait faire que la foi d'Édith ne lui ait manqué.

La semaine qui suivit sa première visite chez Varaigne, Marsanne, une seconde fois, se rendit place des Vosges. Et ce fut Valérie, en bas, chez la concierge, qui le renseigna. Son maître était mort la veille, dans la soirée; et, en ce moment même, le notaire avait réuni la famille, pour le testament.

En deuil, vêtue avec élégance, Valérie se tenait là comme à l'affût, nerveuse et frémissante. Et dans l'impatience fébrile qui



l'agitait, elle se mit à conter à Marsanne les dernières scènes de la maladie. Elle, d'abord, on l'avait renvoyée, expulsée par la force, avec l'aide de la police. Mais elle ne s'était pas éloignée, sachant tout de même ce qui se passait. L'oncle, pendant quelques jours, avait paru sauvé. Les médecins parlaient seulement de paralysie. Et ce recul de l'héritage attendu avait jeté la famille à un effarement extraordinaire. Lorieux et Mme Varaigne s'étaient lancé à la tête des choses abominables; et tous avaient failli se manger, chacun voulant accaparer le malade, l'emporter chez soi, tandis que Mme de Saugnes prétendait le placer dans une maison religieuse.

Mais le plus joli était que l'oncle retrouvait peu à peu sa tête et que la passion de l'argent qu'il avait toujours eue, le reprenait, le jetant à des défiances soudaines. Si bien que, terrifiées par cet éveil, par les colères du malade réclamant des objets disparus, les deux femmes affolées avaient dû, coup sur coup, rapporter ce qu'elles avaient volé. On les voyait, descendues de voiture, passer le porche avec des paquets, des ballots, toute l'argenterie de la maison, tout le linge dont elles avaient dévalisé les armoires.

La concierge confirmait ces détails. Elle conclut, philosophe :

— Bah ! on en voit bien d'autres dans les familles.

Et se tournant vers l'ancienne gouvernante :

— N'empêche, Mlle Valérie, ce ne sera que justice que vous héritiez ! Cet homme était bien libre de faire ce qu'il voulait de son argent, et vous lui avez rendu plus de services qu'eux tous !

A cet instant, l'événement qu'attendait anxieusement Valérie arriva. Le clerc du notaire, qui savait sa présence dans la loge, se montra tout à coup, très poli, la priant de monter.

Et Valérie s'élança hors de la loge, les yeux luisants, le sang à la face.

— Parbleu ! dit la concierge, elle le savait bien ! Elle a vu le testament, c'est elle qui a tout !

— Tout ! s'étonna Marsanne.

— Oui, tout ! Ce qu'ils doivent faire une tête là-haut !

Marsanne, dont la visite était désormais sans but, délicate même, au milieu de cette scène de famille, songeait à se reti-

rer, voulant aviser Édith au sujet de Marthe et d'Edmond. Un besoin de certitude, pourtant, l'attarda un moment. Et bientôt, en effet, il vit descendre Lorieux, blême de fureur, mâchonnant des injures; Varaigne suivait, l'air hébété, tandis que les femmes, dans l'escalier, remplissaient la maison de paroles aigres et continues. Elles passèrent à leur tour, en coup de vent. Puis Mme de Saugnes parut, lente, grave, effarée de cette dernière abomination que le legs universel à une servante révélait dans la vie du mort. Saugnes semblait ricaner, dire en lui-même : « Quelle famille, c'est complet ! » Demansy, très digne, s'efforçait de couvrir la retraite. Sa femme soupirait, d'une petite voix déjà joyeuse :

— Enfin, c'est fini, toutes ces émotions. On ne m'en parlera plus !

Et tout à coup, dans la loge, brusquement ouverte, Louise de Saugnes encadra son visage :

— Madame, je vous prie, je voudrais une voiture !

Elle aperçut Marsanne :

— Que faites-vous là ? s'écria-t-elle.

— Je venais prendre des nouvelles, répondit Marsanne, et je tombe en pleine catastrophe !

— Oui catastrophe, en effet! C'est affreux! Cette pauvre petite Marthe surtout ! Cela, c'est indigne !

S'interrompant, elle expliqua :

— Je laisse la voiture à mon mari. Je vais faire une course pour ma belle-mère.

Ils étaient seuls dans la loge, la concierge partie à la recherche d'un fiacre.

Ils devinrent silencieux un moment. Puis Louise, regardant Marsanne :

— A propos, vous m'en voulez toujours ?

— Je ne vous en veux pas; il me reste seulement, de vous, une cruelle désillusion et, de votre action, une grande peine.

Des lueurs puériles passaient dans les yeux de Louise ; un ennui véritable, un gros chagrin d'enfant s'y lisaient, mêlés à un besoin de se faire pardonner. Elle pria :

— Oh ! je vous demande pardon, j'ai été bien mauvaise !

Et comme Marsanne ne répondait pas tout de suite, elle insista :

— Si, je veux que vous me pardonniez ! J'ai beaucoup de regret, je vous assure ! Si je savais comment faire, je le ferais. Je vous jure, je n'ai plus de rancune maintenant, je voudrais garder votre amitié. Je suis si seule, sans famille, sans personne.

— Ce n'est pas vous, dit Marsanne, qui avez été vaincue ; c'est la femme d'hier qui a été vaincue par la femme nouvelle, droite et loyale. Et ce qui me peine davantage encore, c'est de vous avoir vue tomber à l'atroce perfidie de ce mensonge.

— Pardonnez-moi, répéta Louise.

Elle tombait dans sa main, comme une enfant, près de pleurer de remords, heureuse à la fois d'être grondée, et désespérée de ne savoir comment réparer. Et Marsanne se sentait sans courage, pris de pitié et d'affection protectrice pour ce petit être si charmant, si délicieusement joli et faible.

— Il faut bien, dit-il, que je vous pardonne. C'est votre tête seule qui a été étourdie.

— Voici la voiture, madame, annonça la concierge.

Louise tendit la main à Marsanne. Ses yeux exprimaient une indécision nouvelle, des pensées les traversaient. Elle dit tout à coup :

— Je veux que nous restions amis. Je vous promets que nous le resterons ! A bientôt !

En haut, maintenant, chez le vieux Varaigne, l'appartement se remplissait d'un mouvement nouveau. Les allées et venues des fournisseurs, pompes funèbres, marchands, marbriers, fleuristes, bijoutiers, imprimeurs, tailleurs et modistes, tout le ferment de vie qui succède à la mort, s'agitaient autour du cadavre pour en achever la curée. Mlle Valérie, vraiment très bien, longtemps prosternée devant le lit paré de fleurs, se rendit au salon pour les recevoir. Et déjà la nouvelle s'étant répandue, de tous les étages de la maison, des gens de service accouraient complimenter la gouvernante.

Alors Edmond et Marthe, oubliés, étrangers désormais, se retirèrent à leur tour.

Un désastre aussi complet les écrasait. Marthe, accablée par la longue fatigue des veilles, se sentait tout à coup très faible.

Ils durent s'arrêter dans un café. Puis, quand elle fut remise

un peu, ils songèrent à l'avenir. Ils le voyaient très simple. Ils ne pouvaient plus se quitter, après leur intime union des heures d'angoisse.

— Nous n'avons pas besoin, dit Edmond, de tant d'argent pour nous marier. Nous nous arrangerons toujours jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque clientèle.

— Bien sûr.

— Je vais voir mon père d'abord, puis le tien !

— J'ai bien peur ! Ils sont si exaspérés !

— Peut-être ils nous aideront... Sinon...

Et comme elle levait sur lui la muette interrogation de ses yeux, il acheva :

— Sinon, nous nous passerons d'eux !

Le regard de Marthe acquiesça. Elle ferait ce qu'il voudrait.

Lorieux, dès son retour, avait bouleversé les magasins d'un souffle de colère. La déception était trop rude. Des années, il avait subi le scandale du vieux Varaigne rôdant aux jupes des ouvrières, lui laissant sa maison ouverte comme un sérail, dans le perpétuel espoir d'un héritage. Et non seulement l'héritage lui échappait, mais il avait, pendant ces dernières semaines, négligé sa maison, et il y sentait, sans oser encore l'approfondir, un coulage formidable, prévoyait une liquidation désastreuse. Au lieu de ses magasins agrandis, de son négoce amplifié, des bénéfices accrus, c'était la faillite qu'il entrevoyait au terme des échéances. Justement, le hasard ayant mis Ernestine, la sœur de Fleurette, sur son chemin, comme il montait à la manutention, il la reconnut, se rappela son entrée dans la maison, sur la demande de l'oncle Varaigne. Et sa fureur éclata :

— Vous d'abord, je ne veux plus vous voir ici. Fichez-moi le camp !

— Pourquoi donc, monsieur ? demanda Ernestine.

— Pourquoi ? pourquoi ? Mais parce que je le veux ! A-t-on jamais vu ? Est-ce que j'ai des comptes à vous rendre ?

Il redescendit. Mme Lorieux, à la caisse, causait avec une grande fille brune, jolie et sérieuse. Et elle surtout était tourmentée, inquiète, au milieu de ce désastre, des coups de passion d'autrefois, qu'avait enrayés jadis Berthe, enlevée par la

grève, et dont le recommencement, cette fois, achèverait la ruine, la débâcle du magasin croulant.

Elle répétait :

— C'est un malheur, un grand malheur ! Il fera des sottises !

La grande fille, sentant l'aide qu'on lui demandait, demeurait pensive, les yeux abaissés, accoudée au comptoir, en une pose déjà familière, comme de la maison. Au passage de Lorieux, elle lui jeta un regard grave, qui s'allongea par-dessus l'épaule et elle s'éloigna, onduleuse, la taille souple, d'un pas glissant de silencieuse conquête.

Lorsqu'Edmond se présenta, dès ses premières paroles, Lorieux suffoqua. De l'argent ! D'abord, ça, et surtout à présent, c'était réglé une fois pour toutes. Et quant à cette petite sournoise de Marthe, est-ce que tout le temps de la maladie, elle n'avait pas été cramponnée au vieux, espérant sans doute lui soutirer la fortune ? Puis, comme Edmond protestait, révolté, Lorieux lâcha Marthe, se rabattant sur la mère. Une voleuse ! Oui, une voleuse ! Il l'avait prise la main dans le tiroir ! Et sa fureur se raviva au souvenir du jeu que Lucie avait joué, se moquant de lui, le roulant jusqu'à obtenir un crédit de près de trois mille francs, dont il ne verrait jamais un sou.

Edmond, par dignité, cessa d'insister. S'il le fallait, Marthe attendrait encore dans sa famille ; et lui, le jour même, consulterait un avocat, ferait les démarches nécessaires pour être mis en possession de l'héritage de sa mère.

Il se rendit alors chez Varaigne. Mais là, un pareil vent de désastre avait soufflé, plus furieusement encore. Varaigne, retombé de ses rêves, s'était retrouvé en présence d'une ruine véritable, les économies mangées en frais de voiture, en achats inutiles. Et le pis était que, pendant leurs absences, la belle-mère, d'un geste de plus en plus large, dans la tolérance de leurs ambitions nouvelles, avait achevé la razzia de l'appartement, emportant tout, jusqu'aux rideaux des fenêtres et jusqu'au linge dérobé chez l'oncle. Ils étaient rentrés dans une maison presque vide, qui évoquait une saisie d'huissiers, un passage de cambrioleurs. Et cela était si extraordinaire de bêtise et de folie, cette détresse où ils s'étaient eux-mêmes

enfoncés, qu'aucun d'eux n'en voulait endosser la faute, la rejetant sur l'autre.

Dans la rage montante de son divorce manqué, qui n'aboutirait jamais, de cette femme qu'il continuerait, toute sa vie, de traîner comme un boulet, les haines de Varaigne se ravivaient, tout à coup si violentes, qu'il eut peur de lui-même. Il cria :

— Ah ! va-t'en, tiens ! Que je ne te voie plus !

— Comment ! s'écria Lucie, parce que ton oncle est une canaille, voilà que c'est ma faute à présent !

Mais sa propre injustice exaspérait Varaigne davantage encore. Il brandit les poings. Il répéta :

— Va-t'en !

Et des paroles brutales lui échappèrent, des termes grossiers dont il outragea sa femme coup sur coup, comme il l'eût frappée dans un subit accès de fureur aveugle.

— Père ! suppliait Marthe.

Mais il la repoussait, avec des gestes rudes. Et Lucie, éperdue, étouffant d'indignation, battant l'air de ses bras, se jeta dehors, avec des cris aigus.

— Père !

Mais sans entendre, Varaigne poursuivait :

— Bon voyage ! Et ne reviens plus, je te fous par la fenêtre !

— Oh ! sois tranquille ! dit Mme Varaigne.

Ce fut à ce moment qu'Edmond, qu'elle bouscula sans le voir, s'avança par la porte restée ouverte. Et il devina la scène, acheva de comprendre, lorsque Varaigne, l'apercevant, lui jeta :

— Non ! regardez ça ! Elle a donné tout à sa mère ! Et moi, je n'ai plus rien !

Il poussa un éclat de rire amer devant les murs nus; et à son tour, il s'élança hors de la maison, comme fou, à l'aventure.

— Ma pauvre Marthe ! dit Edmond..... Qu'allons-nous devenir?

Devant cette nouvelle déception, son courage tombait. Il secoua la tête avec accablement, répéta :

— Ma pauvre Marthe ! ma pauvre Marthe !

Marthe l'enveloppait de la douceur violette de ses yeux qu'emplissait une tristesse infinie. Mais la pensée de son père l'obsédait. Elle pria :

— Veux-tu ? je suis inquiète, retrouvons-le !

Ils descendirent. Dehors, Varaigne avait disparu. Ils s'avancèrent, regardant, indécis, aux tournants des rues. Alors, peu à peu, ils l'oublièrent, continuèrent de marcher au bras l'un de l'autre, en silence, perdus dans le mouvement des rues, dans la rumeur qui montait de Paris comme d'une mer immense où ils étaient submergés. Où allaient-ils? Ils n'y songeaient pas, écrasés de désespoir, emportés par le destin. Ils allaient vers du hasard, vers de l'oubli, avec la seule conscience d'être l'un près de l'autre, l'un à l'autre, et l'unique désir de prolonger indéfiniment cette sensation, dans une terreur du réveil de leur pensée.

Mais ce réveil, pourtant, se faisait, malgré eux. Edmond songea. Jamais il ne pourrait attendre, pour l'héritage de sa mère, la fin d'un long procès. Sans clientèle, sans rien que le peu d'argent qui lui restait sur sa pension, avec la perspective que cette pension même lui fût retirée du coup, comment pourrait-il vivre?

Et Marthe, à son tour, par-dessus son désespoir de la famille rompue, de toute cette abomination de la vie que la rapide succession des scènes lui avait révélée avec des brutalités croissantes, s'épouvantait de leur amour impuissant, de leur isolement, de leur palpitation de colombes emportées dans un orage, à travers un ciel sans horizon.

Ils allaient, suivaient des rues, des boulevards. Et tout à coup, Edmond tressaillit :

— Tiens !

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle.

Ils avaient, lui entraîné par le retour des machinales habitudes, elle s'abandonnant, passé la Seine, sans la voir, passé le boulevard Saint-Michel :

— Nous voici chez moi ! dit Edmond, les yeux vers des fenêtres.

— Montons ! proposa Marthe avec un sourire attendri.

C'était la chambre d'Edmond, au troisième, une chambre mal meublée, pauvre, avec des livres épars. Là, depuis trois ans, il avait travaillé, rêvé ; là, son amour pour Marthe avait fleuri ; là, il avait vécu ses joies et ses douleurs, ses chagrins de famille et ses espoirs, ses essors confiants vers la

vie. Ah! les radieux éveils, là, quand le matin, avec le soleil aux fenêtres, rentrait dans son souvenir la pensée de Marthe, retrouvée, après le néant du sommeil, ainsi qu'une chose rare, précieuse, divine, serrée dans son cœur, jalousement comme un trésor.

Pour la première fois depuis tant de jours, Marthe et Edmond sentaient des murs amis les envelopper. Les choses les baignaient de leur sourire triste et pitoyable, d'une douceur émue.

Ils s'étaient assis, l'un près de l'autre, sur le canapé, en face de la fenêtre, tout proche de la paix des livres. Et la pensée d'Edmond fut rappelée en arrière, loin du présent redoutable. Ses années d'étudiant, il se mit à les dire à la jeune fille, avec leur pauvreté simple et grave; puis il remonta aux années de collège, sérieuses déjà à cause de la peine de sa mère morte, de son père ensuite remarié. Et son enfance seule avait été heureuse, parmi tant d'ignorance, à l'ombre du sourire maternel. Comme cela était loin, et proche pourtant encore, cette enfance à jamais abolie, trame tissée de fils merveilleux, qui ne s'était jamais achevée, dont il ne restait que des lambeaux flottants parmi ses souvenirs et ses rêves!

Marthe, à son tour, la tête contre l'épaule d'Edmond, dit sa propre enfance, si heureuse elle aussi, parmi la tiède chaleur de l'affection des siens. Mais la vie, peu à peu, avait tout desséché autour d'elle. Et leur amour, pareil à une enfance nouvelle, à une nouvelle naissance, lui aussi déjà repliait des ailes palpitantes d'oiseau blessé. Là aussi, la trame merveilleuse semblait se déchirer, se rompre, n'était plus qu'une loque, une voile trouée qui les laissait en détresse, sur le flot de la vie.

Alors le présent se noircit encore. L'imagination enfla leur malheur. L'épouvante de la réalité monta plus haute, en regard de la magie du passé. Leur cœur creva.

— Oh! sanglota Marthe, mourir!

L'homme serra les poings, révolté d'impuissance. L'enfant s'attacha à lui plus étroitement, les yeux secs tout à coup, brûlés d'une fièvre, et répéta :

— Mourir? Veux-tu?

Il se dégagea. Ah ! mourir! Que n'étaient-ils morts avant la minute présente, morts au seuil de leur rêve!

Des larmes lentes les prirent, coulèrent. Et peu à peu, ils s'enfonçaient dans leur souffrance, s'en grisaient, se laissaient tenter par la douceur de la mort, la mort aux bras l'un de l'autre, dans le linceul de leur amour.

Les yeux d'Edmond se portèrent sur un revolver, dans son étui, posé sur une table. Il eut la subite et intense vision des choses, Marthe, la tempe trouée d'un trou rouge. Il frissonna d'horreur, voulut fuir l'affreuse vision; et pour se rassurer lui-même, se prouver que cela n'était pas, il prit la jeune fille dans ses bras, appuya sa tête contre elle, dans la tiédeur molle de son cou. Ah! l'exquise chose, à cette minute, que ce parfum des cheveux, cette blonde odeur de jeune fleur! Il la regarda. Il lui semblait que pour la première fois la beauté de Marthe se révélait à lui: ses yeux bleus brillaient d'une petite flamme jamais vue, son teint, fiévreux un peu, avait un éclat incomparable, et tout ce qu'il demeurait encore d'enfance en la pure délicatesse des traits jetait sur l'harmonie naissante de la jeune fille un rayonnement divin.

Il s'écria, éperdu, d'un cri toujours plus haut, plus désespéré :

— Marthe! Marthe!

JEAN REIBRACH.

(*La fin au prochain numéro.*)

DEVANT LE JUGE D'INSTRUCTION

J'ai exposé il y a près de deux ans à cette même place[1] l'ensemble des réformes qu'il serait désirable d'opérer dans le fonctionnement de l'information préalable. Le problème toujours posé attend une solution, mais très certainement les vices de notre système inquisitorial qui apparaissent sans cesse et qui n'ont point été suffisamment effacés par la loi bienfaisante du 8 décembre 1897, démontreront la nécessité d'une transformation plus absolue de notre instruction criminelle.

Dans chaque pays et de tout temps ce sont les événements qui dictent les réformes. C'est la méthode expérimentale. Il est vrai, en effet, comme l'a dit Spencer, que les phénomènes sociaux sont dirigés non pas par les idées, mais plutôt par les sentiments et surtout par les besoins matériels et intellectuels. Les lois nouvelles, par suite, qui apparaissent au début comme parfaites, montrent dans leur application pratique des inconvénients et des omissions destinés à être corrigés au fur et à mesure par la sagesse du législateur. Dans une affaire actuelle et justement célèbre on s'aperçoit aisément de l'imperfection de notre mode d'information préalable. On peut voir, en effet, impunément des inculpés de marque tenir en échec le magistrat instructeur et rendre inutile ou insuffisante son intervention. La vérité est que cette attitude qui pourrait être adoptée par beaucoup d'inculpés par snobisme ou par intérêt ne compromet point la solution de l'affaire, puisque le magistrat qui dirige l'information n'est point une juridiction.

1. Voir la *Revue* du 1er Août 1901.

Le juge d'instruction rend bien, il est vrai, quand il a terminé son information, sur les conclusions du ministère public, une ordonnance renvoyant l'inculpé devant le tribunal de répression ou déclarant au contraire qu'il n'y a pas lieu de suivre, mais en réalité il n'a fait que continuer l'enquête de la police, en la complétant par des constatations plus précises, grâce aux pouvoirs énormes qui lui sont conférés par la loi. Et cependant le témoin qu'il entend sous serment ne peut être poursuivi pour faux témoignage quand il a fait une déposition contraire à la vérité; de sorte que si, grâce à des déclarations mensongères, il intervient un non-lieu, la répression du fait réellement commis n'est plus possible à moins de rétractation ultérieure ou d'intervention d'autres témoignages apportant le fait nouveau nécessaire pour reprendre l'information close. En un mot, les déclarations faites devant le juge d'instruction ne sont que de simples renseignements utiles à la manifestation de la vérité, mais à la condition qu'elles soient sincères et qu'elles soient ensuite reproduites devant la juridiction de répression, où le faux témoignage est puni cette fois avec une rigoureuse sévérité.

De sorte qu'en supposant une information préalable où témoins et inculpés resteraient muets, à part les constatations matérielles qui auraient été faites, aucun élément certain de présomption ne pourrait résulter de cette instruction inexistante par suite du mutisme des uns et des autres.

Que si, au contraire, le juge d'instruction constituait un tribunal d'information formant un premier degré de juridiction, la loi devrait obliger, sous peine d'être poursuivis pour faux témoignage, les témoins à déposer sous serment conformément à la vérité. Au cas d'un non-lieu, on pourrait ainsi être assuré que la décision intervenue serait bien sincèrement l'affirmation d'une innocence ou tout au moins la constatation d'une insuffisance de preuves.

Mais pour constituer cette première juridiction, il faudrait en outre établir le principe de la contradiction. La loi de 1897 l'introduit timidement par la présence de l'avocat. On s'est aperçu néanmoins bien vite que l'essai était insuffisant; aussi on veut aller plus loin et l'on propose déjà des réformes plus radicales.

C'est ainsi qu'en janvier 1902 le Garde des sceaux a déposé un nouveau projet de loi tendant à modifier notre législation pour entourer « de garanties toujours croissantes les droits de la défense et la liberté individuelle des citoyens ». L'exposé des motifs, tout en constatant que la loi du 8 décembre 1897 avait introduit le principe de la contradiction dans l'information préalable et avait produit des résultats dont on ne peut méconnaître l'importance, en limitant les pouvoirs trop absolus du juge d'instruction, reconnaît que certaines règles anciennes subsistent encore, notamment en ce qui concerne l'arrestation préventive et que le moment est venu de préparer le régime contradictoire devant le juge d'instruction, véritable juridiction du premier degré.

Malheureusement le projet de loi n'établit ce mode contradictoire qu'en faveur de la partie civile, sans donner aucun droit nouveau à la défense et sans transformer non plus le rôle de l'accusation. L'avocat reste toujours dans le cabinet du juge d'instruction un témoin inactif, un contrôleur silencieux, la contradiction ne pouvant point véritablement avoir lieu, en l'absence du ministère public, l'accusateur légal. On peut affirmer, dès lors, que l'essai timide de procédure contradictoire organisée par la loi de 1897 n'a point donné tous les résultats désirables; il a simplement affaibli l'importance du juge d'instruction, qui n'est plus seul pour interroger l'inculpé et le confronter avec les témoins, tout en laissant à ce magistrat tous ses pouvoirs exorbitants, quand l'auteur de l'acte punissable est inconnu ou simplement en fuite.

Le magistrat informateur, en effet, investi des droits les plus absolus, recherche toujours seul, en l'absence du présumé coupable, les preuves de sa culpabilité ou de son innocence et il prépare sans contrôle le débat qui se produira devant lui quand l'auteur présumé se présentera ou sera arrêté par ses soins.

Cette anomalie, encore plus grave depuis la loi de 1897, subsistera tant que le fonctionnement de l'action publique elle-même ne sera pas transformé. En France, la poursuite pénale appartient exclusivement, sauf de très rares exceptions, au ministère public. Or, aussitôt qu'un acte anti-légal est commis, le ministère public, s'il ne classe pas définitive-

ment l'affaire, s'en dessaisit aussitôt en remettant au juge d'instruction le soin de rechercher le coupable et de rassembler toutes les preuves.

Ne pourrait-on pas, au contraire, donner au représentant légal de l'accusation le droit de réunir les premiers éléments de l'information, sauf au magistrat instructeur à les vérifier, avant de renvoyer le contumax devant la juridiction de jugement? Et encore l'intervention du juge d'instruction est-elle bien nécessaire, en l'absence du coupable, et ne devrait-on point la remplacer par une décision préalable d'une autorité judiciaire plus forte, telle que la Chambre du Conseil que l'on a eu le tort de supprimer trop radicalement alors que l'on cherche aujourd'hui à la rétablir dans le nouveau projet de loi? En réalité, le rôle du juge d'instruction ne devrait commencer que quand naîtrait un débat, mais à la condition que le ministère public soit partie présente à l'information et ne reste point dans la coulisse, laissant au magistrat instructeur le soin de rechercher les preuves et de procéder à toutes les constatations nécessaires pour découvrir la vérité.

A un autre point de vue, si l'information préalable est une véritable garantie pour les citoyens, doit-on laisser au ministère public seul le droit de recourir à cette procédure préliminaire avant de traduire l'inculpé devant les tribunaux répressifs?

Notre institution du ministère public est une des conquêtes les plus utiles de notre législation criminelle; elle manque aux Anglais qui tendent peu à peu à l'introduire chez eux; nous devons certes garder cet organe essentiel, mais n'est-il pas permis de constater que son fonctionnement peut parfois se trouver faussé et qu'il y a lieu d'en modifier l'exercice?

Tout d'abord, ne devrait-on point donner uniquement au simple particulier le droit de poursuivre, quand l'intérêt lésé est tout à fait personnel et qu'il ne porte aucune atteinte à la société? Déjà pour l'adultère, la diffamation et d'autres délits très restreints, le ministère public ne peut point mettre l'action pénale en mouvement parce que la loi lui a enlevé toute initiative. En pratique, même certains actes anti-légaux ne sont poursuivis qu'autant qu'une plainte formelle dénonce le fait et l'auteur. C'est ainsi qu'en matière d'abus de confiance le plaignant est en réalité le maître de dénoncer l'acte punis-

sable qui lui cause un préjudice; il en est de même, presque toujours, quand il s'agit d'escroquerie, de chantage, de menaces ou de certaines violences. Dans l'affaire Humbert, par exemple, on a proclamé ce principe en n'ouvrant une information que sur une plainte formelle. Cependant, malgré cette pratique, le ministère public conserve le droit, nonobstant la plainte de la partie lésée, de ne pas s'associer à la poursuite, sans qu'aucun recours légal puisse s'exercer contre son refus d'intervention.

En définitive, le ministère public reste omnipotent sans encourir de responsabilité en raison de son abstention, alors même que le plaignant offrirait de se porter partie civile. Que se passe-t-il donc, en effet, en France, quand un acte antilégal est connu ou dénoncé? Ou bien le ministère public estime, dès le début, que le fait incriminé n'est point susceptible d'être poursuivi, parce que la loi n'a point été violée, ou bien que la plainte est téméraire, sans preuves suffisantes et sans chances d'être suivie d'une répression, ou encore que l'auteur du méfait restera inconnu. Pour toutes ces raisons, il intervient un classement, qui n'est soumis à aucun contrôle et qui termine au moins provisoirement, si des faits nouveaux ne se produisent point, toute intervention judiciaire.

Si le ministère public décide, au contraire, qu'il y a lieu de poursuivre directement, sur la plainte d'un particulier ou même sans plainte, l'acte délictueux porté à sa connaissance, il peut recourir à son choix à plusieurs procédures. Au cas de flagrant délit, il traduit directement le délinquant devant le tribunal correctionnel, il saisit aussi cette même juridiction par voie de citation directe s'il estime que les preuves recueillies sont suffisantes pour éclairer la religion des juges. Enfin il commet un juge d'instruction, s'il pense qu'il y a lieu de recourir à une information préalable, mais alors il doit indiquer pour quel fait spécial il réclame cette mesure, le magistrat instructeur ne pouvant rechercher d'autres délits ou crimes que ceux mentionnés nommément dans ses réquisitions. En conséquence, le ministère public détient chez nous, presque d'une manière absolue, le privilège de la poursuite pénale, l'information judiciaire n'étant qu'un instrument mis à sa disposition pour assurer le fonctionnement de ce droit.

Cet arbitraire est si capricieux que nous voyons, dans la statistique de 1897, que, sur 167.000 affaires portées devant les tribunaux correctionnels, 24.000 seulement avaient fait l'objet d'une information préalable. Or, sans sortir du domaine de la statistique, nous constatons que l'instruction judiciaire est de moins en moins ordonnée. Il y a 40 ans, en effet, on comptait 72.000 instructions préalables et dans cette même année 1897, il n'y en a plus que 37.000, soit la moitié, alors que l'on prétend que la criminalité augmente d'intensité, ou tout au moins n'a point diminué!

Sans émettre une idée paradoxale, on peut conclure de ces constatations que l'information judiciaire est un simple accessoire de notre rouage judiciaire et qu'en tous cas elle n'en est pas un organe essentiel, puisqu'il diminue de plus en plus d'importance et d'utilité.

Est-ce à dire qu'il soit nécessaire de tout détruire et de tout réorganiser? Doit-on amoindrir les pouvoirs du ministère public et recourir au système accusatoire? Non évidemment. Les Anglais eux-mêmes cherchent à acclimater cette institution chez eux; ils n'ont d'ailleurs point pour cela à imiter les peuples du continent, puisque dans leur propre pays, en Écosse et en Irlande, cet organisme fonctionne avec succès, sans n'avoir jamais donné lieu à critique.

Chez nous, par contre, ne peut-on pas modifier l'exercice d'un droit, tout en conservant son existence même? Au lieu de diminuer l'importance du ministère public, je crois préférable au contraire de l'augmenter, mais en introduisant une réglementation nouvelle dans son fonctionnement.

En première ligne, il faut donner à tout citoyen, sauf à le rendre responsable de sa témérité, le droit d'obliger le ministère public à poursuivre l'acte anti-légal dont il a été victime. Il ne suffit pas, en effet, que la partie civile ait le droit de saisir directement un juge d'instruction, il est nécessaire encore que la simple plainte soit accueillie, si elle dénonce un acte réprimé par la loi. Si le ministère public s'y refuse, sa décision doit faire l'objet d'un recours, comme le prévoit la législation allemande. En outre, tout individu traduit directement devant les tribunaux répressifs, qu'il s'agisse d'un flagrant délit ou d'une poursuite par voie de citation directe, doit avoir le droit

de réclamer le bénéfice de l'information préalable devant le magistrat instructeur. Il peut y avoir, en effet, un intérêt, même pour celui qui plaide coupable, à faire procéder à une instruction, qui permettra souvent d'établir son degré de responsabilité, si, par exemple, il y a lieu de faire examiner son état mental, ou de rechercher quelles circonstances ont pu déterminer ou accompagner la perpétration de l'acte anti-légal.

Dans une démocratie, la justice est le pouvoir par excellence, mais encore faut-il qu'elle soit fortement organisée pour éviter les erreurs possibles ou les entraînements provenant d'une trop grande précipitation, sans compter l'influence que peut exercer l'opinion publique qui n'est pas toujours suffisamment éclairée.

Pour toutes ces raisons, une grande réforme s'impose dans notre organisation judiciaire. Tout d'abord il serait bon de créer un corps de magistrats criminels, les uns chargés de rechercher les auteurs des actes anti-légaux et de réunir les preuves de la culpabilité, à l'aide d'une police judiciaire bien recrutée, les autres destinés à juger le procès de l'information préalable entre l'accusateur public et la défense, avec des droits égaux pour chacun d'eux, en vue de l'établissement des preuves. Bien entendu, les magistrats du ministère public seraient toujours spécialisés; le juge chargé de l'information serait également toujours choisi dans le même corps, sans être jamais appelé à rendre la justice civile ou à remplir les fonctions du parquet.

Quant au fonctionnement du tribunal d'information, il se composerait d'un juge unique d'une situation plus élevée, inamovible et suffisamment rémunéré pour n'avoir point à chercher un avancement continuel. Son rôle consisterait à arbitrer les preuves apportées par l'accusation et par la défense, tout en conservant le droit d'ordonner les constatations graves, nécessitées par le besoin de l'information, telles que les expertises, les perquisitions, les saisies; il aurait surtout le pouvoir de réglementer l'arrestation ou la détention préventive, sauf à une juridiction supérieure à décider en dernier ressort, en cas de conflit. Mais pour une organisation semblable, il faut assurer la défense. Or, il ne suffit pas de pourvoir tout accusé d'un avocat d'office, il est encore nécessaire de rétribuer le défenseur de celui qui ne peut verser le

moindre honoraire. Du moment, en effet, où la présence du conseil deviendrait une obligation, il est juste de le rémunérer. L'avocat aura ainsi une sorte d'obligation légale de remplir la mission qui lui est dévolue.

Enfin, comme conséquence de cette organisation nouvelle, il faudrait établir la responsabilité des magistrats chargés de poursuivre ou même de juger les preuves. Tout mandat légal implique des devoirs et rend responsable celui qui en est chargé de la faute lourde quand elle aurait pu être évitée. Le contrôle des supérieurs hiérarchiques est parfois insuffisant; il est indispensable qu'une juridiction élevée puisse connaître de ces manquements aux devoirs professionnels. La prise à partie du magistrat criminel serait naturellement, comme en matière civile, nettement limitée et strictement réglementée, mais son principe serait établi légalement.

Cette théorie, qui n'est point une opinion personnelle, vient d'être consacrée par le Congrès du droit pénal de Pétersbourg. On y a décidé, en effet, que « la base des réformes à accom-« plir dans l'instruction préalable est la séparation des fonc-« tions de police et des fonctions de juridiction avec l'orga-« nisation d'un régime contradictoire, et que le ministère « public, complètement responsable, serait investi de toutes « les fonctions de police judiciaire sous le contrôle du juge ».

De cette motion deux idées nouvelles se dégagent : la contradiction dans l'information préalable et la responsabilité de l'accusateur. Quant au juge chargé de contrôler le ministère public, ce ne sera plus un simple magistrat instructeur fonctionnant à côté de lui, mais un juge d'un rang plus élevé ayant un droit de juridiction absolue, soumis à l'appel devant un tribunal supérieur composé de plusieurs magistrats, afin d'assurer l'omnipotence de la décision rendue.

En France, où le régime établi par le code Napoléon fonctionne encore, dans presque toute son intégrité, on doit enfin instituer des réformes nouvelles. La magistrature telle qu'elle existe fait, il est vrai, son devoir sans défaillances, mais pour remplir la mission élevée qu'elle doit avoir dans un État démocratique, il faut qu'elle soit réellement la gardienne souveraine de nos libertés et des droits de la société.

LOUIS ALBANEL.

EUGÈNE CARRIÈRE

Il y a des œuvres qui n'épuisent pas les témoignages de compréhension. Tout semble être dit sur elles et il reste toujours à dire. C'est même un des caractères où reconnaître leur souveraineté.

L'abondance des définitions qui s'en donnent, les émotions diverses et souvent contradictoires qu'elles suscitent, suffiraient à prouver leur grandeur complexe. Elles ont en elles de quoi indéfiniment satisfaire la sensibilité et l'intelligence. Les cœurs égoïstement inquiets en font des interlocutrices; les esprits généralisateurs en reçoivent des explications synthétiquement psychologiques ou philosophiques. Par quelque point, elles correspondent aux sentiments, aux préoccupations de chacun. Unes et multiples, résumant d'universelles aspirations dans une traduction personnelle, se rattachant à tout ce qui est humain, mais en élevant toute chose humaine à l'absolu, les œuvres maîtresses, quel que soit d'ailleurs leur principal caractère, ont d'innombrables expressions.

Si, par exemple, voulant tout à coup s'instruire, l'ignorant d'art lisait ce qui a été écrit depuis environ quinze ans sur Eugène Carrière, il ne saurait à quelle conception s'arrêter.

Peintre de la tendresse, de la pitié, de la douleur, poète, penseur, voyant passionné, doux inquisiteur méditatif de la vie morale,. interprète de l'étrange, historien parfait de la névrose moderne, etc., etc., ces titres ont tour à tour glorifié le grand artiste.

Et tous doivent être retenus. Non qu'ils se justifient également (les deux derniers, suivant bien des avis, se devraient

même révoquer), mais ils montrent la richesse d'aspects de certains génies.

Cette richesse, en ce qui concerne Eugène Carrière, ne se découvrit jamais plus complète qu'à l'exposition récente où de nouvelles œuvres étaient réunies à d'anciennes œuvres capitales[1]. On put comprendre combien était possible la multiplicité des points de vue.

Mais surtout un tel ensemble d'ouvrages, — différents par le genre et créés à des époques différentes, — offrait l'incomparable occasion de vérifier la nature du principe où l'art de Carrière puise son originalité.

Par de nobles formules, il initia naguère à quelques-unes de ses façons de penser et de sentir. « Je vois les autres hommes en moi, et je me retrouve en eux. Ce qui me passionne leur est cher. » Mots entre tous remarquables et où se manifestent précisément les rares facultés de sympathie et la forte vision objective qui engendrent les grandes œuvres immortelles, en centuplent la signification.

« Ce qui me passionne leur est cher. » Cette déclaration fraternelle, Carrière devait logiquement l'étendre. Palpiter selon le rythme humain, s'y complaire, entraîne à souhaiter une plus vaste communion. Après les êtres semblables à nous, il y a autre chose : les mille formes de la vie, les forces qui nous régissent, le mystère du monde. C'est trop peu d'être en communication avec « les autres hommes ». Et Carrière a écrit : « Tout est une confidence qui répond à mes aveux. »

Quand on éprouve aussi vivement cette sensation d'*échange*; quand on désire ces relations profondes avec les éléments universels, qu'on se réjouit d'avoir hors de soi des raisons de vivre, qu'on aimerait en même temps se livrer à tout et tout étreindre, qu'on a une sociabilité qui embrasse la nature entière, on est, à proprement parler, un être religieux.

Et, en effet, comment ne pas qualifier avant tout de religieuse, la pure gravité de l'esthétique de Carrière?

Ce qui étonne d'abord : l'unité, l'austérité de la couleur, sa transparence vaporeuse et la souplesse comme fugace des modelés, — ce que des gens hostiles appellent une *manière,*

1. Chez Bernheim jeune, 8, rue Laffitte.

— n'est-ce pas une méthode de traduction imposée au peintre par la force même de ses tendances primordiales ? Il ne peut rien séparer. Il voit les choses, les êtres *reliés* entre eux, se tenant par d'imperceptibles attaches, dépendant les uns des autres, prêts à glisser les uns dans les autres, à se transformer en s'unissant. Il considère la vie individuelle comme un mode passager de la vie universelle. L'atmosphère semble pleine du souvenir de ce qui fut et des promesses de ce qui sera. Elle enveloppe le passé et l'avenir, et la forme qui surgit — le présent — ne se carre pas dans la certitude de sa réalité ou de sa durée, — car le présent n'apparaît que pour disparaître.

De plus, si l'on conçoit la correspondance des arts entre eux, on peut attribuer aux brumes de Carrière, dans ses tableaux, la mission de l'orgue à l'église. Comme la voix du pieux instrument, elles ont des mollesses symboliques. Elles chantent avec des vibrations prolongées. Succession d'échos, superposition d'ondes lentes et sévères, elles expriment la grande peur humaine de la solitude, le trouble où nous sommes d'être ignorants, bornés, soumis à notre condition précaire et d'avoir pourtant d'indestructibles et insatiables aspirations, de nous sentir à la fois centres aimantés et jouets d'innombrables appels magnétiques. Harmonies flottantes, elles emplissent, en se soulevant, les profondeurs de la toile ainsi que jusqu'aux voûtes du temple monte la symphonie de l'orgue.

Mais moins matériellement encore se certifie la gravité religieuse de Carrière par son oubli des contingences. L'absence de décor, l'effacement de ce qui localiserait, daterait une figure, trahit son peu d'intérêt pour les caprices mesquins d'une époque, son goût pour les traits éternels.

Une tête de sourire ou de douleur serait-elle purement l'effigie de la Détresse ou de la Joie si des soins d'ajustement la rattachaient à un temps particulier? Serions-nous autant émus si quelque accessoire apportait à ces peintures idéalement simples de l'anecdote ou de l'actuel ? Quel appauvrissement si les visages, les corps s'entouraient d'un appareil quelconque! L'imagination serait distraite, amusée, au lieu de se fixer sur l'image qui jaillit de l'ombre, seule et fantas-

tique, incarnation spontanée d'une impression, d'un concept. Contemplons cette admirable scène du *Baiser du soir :* que viendraient faire des objets, des masses concrètes, autour de l'émoi inconscient, mais visible, de cette mère et de ces enfants qui s'aiment trop pour ne pas frémir de l'impuissance humaine en face des enchaînements de causes qui tissent la destinée?...

Enfin, la profession de foi du maître, est-ce que ne l'a pas rendue pour tous intelligible le côte à côte des trois grands tableaux intitulés : *A l'Église, Au Sermon, Le Christ*?

Mais ici une remarque. C'est que le sentiment religieux d'Eugène Carrière est au-dessus des religions. Aucun dogme ne le réclamerait plausiblement. Il ne tend même pas vers une métaphysique déterminée. Il est seulement la délicate sensation, l'idée supérieurement analysée et synthétisée que l'homme, par son existence physique et spirituelle, est lié à l'harmonie et à l'eurythmie cosmique, qu'il ne doit pas se révolter contre cette dépendance, mais l'accepter jusqu'à y découvrir une sorte de volupté transfiguratrice.

Surtout le sentiment religieux de Carrière est étranger aux excès du mysticisme. Il n'a aucune ferveur maladive.

Ainsi les femmes, dans *Au Sermon, A l'Église,* ne sont pas des dévotes, ni les enfants des candidats à l'extase. Elles sont recueillies, ils sont respectueux. Elles sont trop saines pour devenir des saintes. Ils sont trop normaux pour tomber jamais à l'ascétisme. Elles ont l'âme incomplètement développée, d'humbles âmes populaires. Leurs facultés de rêve s'arrêtent à de premiers cercles vagues de poésie et leurs facultés de réflexion sont moindres encore. L'une prie (*A l'Église*); mais ce n'est pas en oraisons toutes faites, en credos machinalement récités. D'autres écoutent (*Au Sermon*) ; mais c'est bien moins les paroles d'un prêtre qu'une éloquence énorme et indistincte. Parce qu'un art pénétrant, intuitif et objectif, sut deviner qu'elles furent touchées un instant par de hautes inquiétudes, il fit d'elles les types accomplis de la créature en mal d'évasion hors des réalités vulgaires.

Le Christ semblera généralement la traduction la plus intense donnée par Carrière de ses tendances religieuses. Car beaucoup de personnes s'obstinent à voir dans le « sujet »

un complice nécessaire de l'expression artiste ou philosophique. Elles comprennent mieux une pensée qui emploie les allégories usuelles. Et bien que dans les autres œuvres le caractère essentiel de la personnalité ne se dissimule pas, l'apparence, la mise en scène aident ici à le rendre évident. *Le Christ*, si l'on veut, n'est pas plus explicite que n'importe lequel des tableaux de Carrière : il est plus dramatique.

Jésus vient d'expirer. Sa maigreur n'a pas l'affreux pittoresque anatomique qui fait penser aux tortures de la chair. Ses bras, dans un suprême geste d'appel au mystère céleste, évoquent l'effort que nul tourment ne rebute Ses bras semblent survivre au corps abandonné qui pend de tout son poids de chose inerte. Ce Christ n'a pas seulement souffert d'une grande douleur apostolique. Il n'est pas seulement le Héros du sacrifice. Il est le martyr d'une haute pensée, le Méconnu et le Déçu, celui qu'on n'a pas compris et celui qui mesura l'amertume de notre ultime ambition : nous dépasser nous-mêmes, atteindre le divin.

Auprès de la Croix, une femme est un abîme de misère. Elle a assisté au long supplice moral que le supplice corporel résuma et termina. Elle avait mis toutes ses espérances en l'homme qui parlait un langage inusité, surhumain. C'est plus qu'une mère, une épouse, une sœur éplorée. C'est une incarnation du deuil sublime dont sont accablées certaines âmes chaque fois que sous la haine et la stupidité succombe une lumineuse conscience.

***

Le pouvoir de hausser jusqu'au parfait symbole les spectacles traduits fait que la plupart des peintures de Carrière ont déjà la beauté imposante que le temps confère aux chefs-d'œuvre.

Que ce soit un de ces tableaux d'intimité, une de ces délicieuses scènes enfantines où la vie est toujours saisie dans ses manifestations les plus significatives, ou bien un de ces admirables portraits où le visage n'est pas un masque, mais une âme qui se sculpte pour nous apparaître, on a l'impression d'une rencontre avec une de ces œuvres que leur gloire durable et croissante, leur influence sur de nombreuses géné-



rations, font appeler classiques. Pour n'en citer qu'une, le portrait de Verlaine, pris au musée de Jean Dolent, a déjà l'autorité singulière des choses qui résistèrent à l'examen de la postérité. En l'apercevant, on reçoit l'avertissement qui porte à la vénération devant certaines illustres peintures, pièces de musée vers lesquelles infatigablement reviennent les pèlerins d'art.

L'amour de la vie et de la vérité, des dons spéciaux de vision et d'observation, l'acharnement dans l'étude des phénomènes physiques et psychiques, guident tout artiste de génie vers des combinaisons esthétiques imprévues et définitives.

HARLOR.

DE «WERTHER» A «HEUREUSE»

Le chemin paraît long, qui mène de ce célèbre amateur d'infortunes à cette petite joueuse de félicités; il ne l'est pas. Ces deux êtres se ressemblent : ils sont malheureux tous les deux, celui-là parce qu'il n'a pas la femme qu'il aime, celle-ci parce qu'elle a l'homme qu'elle n'aime pas. Ainsi va souvent le monde. Le tout est de savoir s'il faut être malheureux pour ça.

Lui et elle rôdent autour du bonheur; lui, déterminé à ne jamais faire autre chose que rôder; elle, qui est une femme, décidée à entrer; et elle fait beaucoup pour réussir, mais elle le fait mal. Et ils restent à la porte. Du moins a-t-elle sur lui la supériorité de se donner l'illusion du bonheur, ce qui est d'autant plus habile qu'elle est, au fond, bien plus à plaindre que lui, car elle ne vit pas, comme Werther, « dans un concours de circonstances si favorables qu'il ne se présente que rarement ». Mais Werther est malade, et, en réalité, son cas relève de la pathologie; il a une crise de neurasthénie aiguë, de cette lassitude qu'on appelait alors « le mal du siècle », et qui ne diffère de la neurasthénie d'aujourd'hui que par la différence de l'ambiance et des causes morales, par la seule diversité des influences de ce temps-là et du nôtre. Ce mal du siècle était un mal nouveau pour une époque neuve; puis il est devenu endémique, s'est transformé peu à peu à l'usage de tous, et, se vulgarisant, il s'est trouvé être moins poétique et à la fois moins dangereux. Donc, Werther, s'il ne se tuait pas, pourrait, dès qu'il serait guéri, s'approcher du bonheur : Gœthe l'a prouvé ; et même c'est en écrivant son livre, et

en rendant beaucoup de gens malades à sa place, qu'il s'est guéri. Tandis que la petite joueuse, qui se trouve dans un état d'inintelligence morale et qui ne comprend pas que, sans dignité, le bonheur ne peut être que de la jouissance, n'arrivera jamais, elle, à ouvrir la Porte d'ivoire. Car ce n'est pas assez de chercher le bonheur, il faut le chercher là où il se trouve. Or, l'un par la faute de ses nerfs, l'autre par la défaillance de son sens moral, ils se dévoient.

Au surplus, je sens fort bien l'impertinence de comparer au trop fameux personnage classique cette petite joueuse de jeux mondains, mais la comparaison ne peut faire de peine à personne : Gœthe est mort, et M. Pierre Decourcelle, bien qu'il le représente, ne saurait s'en plaindre. D'ailleurs, pour les mieux connaître, séparons maintenant le héros du Théâtre Sarah-Bernhardt de l'héroïne du Vaudeville. Héroïne me semble beaucoup dire : il ne faut pas prendre ce mot-là au sérieux.

Je ne connais qu'un roman qui soit plus difficile à mettre au théâtre que *Werther,* c'est *Adolphe :* M. Decourcelle pourra s'y essayer. Cette œuvre épistolaire — *Werther* — où un seul personnage écrit, ce livre qui procède directement de *La Nouvelle Héloïse*, non par les idées, mais par l'atmosphère, ce roman champêtre, analytique et sentimental, n'est pas plus fait pour la scène que la *Correspondance* de Taine ou, soyons strict, que les *Lettres* de Mirabeau.

Werther n'est donc point un personnage dramatique ? Certainement non. Il est une figure, — que Mme Sarah Bernhardt nous a fait magnifiquement apparaître, — ce qui est tout autre chose. Ce jeune homme, qui rêve il ne sait à quoi, — sait-on jamais à quoi l'on rêve? — va, vient, entre et sort, vague et douloureux, et souffrant chaque jour davantage, bien entendu. Il est l'Inconsistant ou plutôt l'Inoccupé, victime d'un désœuvrement qui le torture beaucoup plus que ne le fait Charlotte, et même Albert. Et c'est cette passiveté-là qui, par sa seule définition, est incompatible avec le mot « drame ». Sans doute on a quelquefois prononcé, à côté de celui de Werther, le nom d'Hamlet, qui est le personnage le plus dramatique qu'ait jamais composé le génie des poètes. J'accepte bien qu'ils soient incertains l'un et l'autre, mais ils le sont chacun pour

sa raison. Deux femmes ne se ressemblent pas parce qu'elles sourient, même si elles ont les yeux bleus l'une et l'autre. Hamlet est un jeune homme à qui la vie révèle de terribles choses et qui est effrayé par la vie; il avance, il recule, il est anxieux, et c'est cette anxiété qui fait de lui un raccourci de l'homme : celui-là a vraiment mal à l'âme. Werther, ce jeune passant, retenu à Wetzlar par son apathie, qui n'arrive à être ni un peintre ni un diplomate, mais qui sera Gœthe, n'a pour l'instant qu'une maladie nerveuse. Hamlet est anxieux, Werther est languissant. Sans compter que Hamlet s'agite au milieu d'événements bruyants et multiples, tandis que Werther ne s'agite au milieu de rien du tout.

Ce fut une mauvaise action que commit Gœthe, non pas en écrivant ce livre, puisqu'il le délivrait d'une obsession, mais en le publiant, ou du moins en le publiant avec un dénouement faux. Lui qui, plus tard, aima tant la vérité, il pouvait la dire déjà : « Voici le mal irritant, tenaillant dont j'ai souffert; je m'en suis guéri par l'action. » Comme devait nécessairement se guérir de ce malaise de jeunesse, cette sublime intelligence d'une extraordinaire pondération. Il préféra mentir : « Voici le mal dont on souffre désespérément et dont la mort seule délivre. » Il trouva cela plus piquant, moins banal, et qui sait s'il ne voulut pas, avant de les oublier, frapper plus fort l'imagination de Charlotte, et celle d'Albert, à l'idée de ce qui aurait pu être? On sait qu'il n'y réussit point. Cependant ce malheureux coup de pistolet n'en fit pas moins un bruit énorme, et bien que plus d'un en mourût, il fut très profitable à la jeune gloire du poète.

Gœthe n'avait même pas l'excuse d'écrire un beau livre. Ou, si le livre a sa beauté, ce qu'il a de beau tient dans l'observation des choses de la nature par le philosophe naissant, et reste en dehors de l'histoire d'amour. Histoire très simple en deux actes: Werther, fatigué, rencontre une jeune fille et il est frappé de passion à sa vue; mais cette jeune fille est fiancée : il en souffre jusqu'à ce que pour ne plus souffrir, il s'en aille. Seulement, il est mal parti. A son retour, trouvant la fiancée mariée, il est l'ami du mari, et il n'est que l'ami de la femme : il en souffre et il se tue. S'il n'y avait pas de déclamation, ce serait trop simple, et il n'y a pas de plus belle

déclamation qu'un coup de pistolet. *Werther* ne nous émeut point et je doute qu'il ait jamais beaucoup ému quelqu'un. Mais il impressionne — quand il n'ennuie pas. Cette analyse minutieuse et désolante de soi-même a été la lueur inspiratrice de tous ceux qui, depuis lors, mirent une vanité littéraire à se voir saigner le cœur. Il impressionne et il excite, ou plutôt il a excité. Son influence délétère fut énorme sur ces êtres indécis et mous de la fin du XVIIIe siècle, qui, voyant un homme penser comme eux, furent entraînés à se conduire comme lui. Toujours ainsi qu'au temps de Panurge ; malheureusement, ce n'étaient plus des moutons.

Le vrai Werther n'est pas un personnage d'amour. C'est un jeune homme déprimé, dans une période d'infériorité physiologique qui fait de lui provisoirement un mélancolique, c'est-à-dire un ennuyé et un dégoûté. Dans cette situation particulière il subit une crise d'amour ; mais l'amour est ici un accessoire qui vient se combiner avec un état antérieur. Cela est si vrai que, pendant son absence, loin de Charlotte, — c'est le moment où il est le plus amusant, — il se plaît très volontiers aux charmes d'une autre jeune fille qui, celle-là, n'était pas fiancée, et je pense qu'il oublierait peu à peu sa Lolotte auprès d'elle, si une humiliation violente ne venait l'en chasser. Car la vanité est une des *Passions du jeune Werther*, au fond sa passion la plus vive. Les *Mémoires* de Gœthe nous assurent de tout cela : « Mon orgueil se révoltait contre une destinée sans rapport avec mes désirs. » Et ailleurs : « Cette soif de la mort n'était en moi que la fantaisie d'un désœuvrement lugubre. Je me pris à rire de moi et je fus guéri. » Il aurait bien dû faire rire Werther aussi. Oisiveté et vanité, auxquelles se mêle un tourment d'amour : y a-t-il de quoi mourir ? Gœthe a bien connu un Anglais qui se pendit pour échapper à l'ennui de s'habiller tous les jours. Alors ! Lui-même il avait plusieurs fois « appuyé un poignard sur son sein », mais on peut supposer qu'il ne se fit pas de mal, pas plus que Chateaubriand — ô René ! — mettant dans sa bouche le canon d'un fusil dont il ne put jamais faire partir le chien. Ces gens-là avaient vraiment trop d'esprit pour se tuer. Alors ? Pourquoi Werther ? Au lieu de l'envoyer en Terre-Sainte, comme il en avait l'idée, ou de le faire entrer dans la

vie réelle, ce dont pour sa part il se trouva fort bien, pourquoi Gœthe emprunta-t-il son dénouement à la mort de ce pauvre poète Jérusalem, — de qui le nom n'est un peu connu que parce qu'il est facile à retenir, — et pourquoi se donner le ridicule de laisser croire qu'on s'est tué alors qu'on a eu le bon sens de vivre?

Après avoir dit que je n'aimais pas le *Werther* de Gœthe, puis-je dire que j'aime celui de M. Decourcelle? Je n'oserai pas aller jusque-là.

M. Decourcelle, qui construit les mélodrames avec une habileté célèbre, a été séduit par ce qu'il y a de sombre dans l'œuvre allemande, et, bien qu'il l'ait traitée avec une légèreté heureuse, et, si l'on me permet de m'exprimer ainsi, avec de la distinction, c'est encore un mélodrame qu'il a composé. Il a voulu faire un drame littéraire, — cela en valait la peine, — et il a pensé à l'*Arlésienne*, mais on a tant de pensées dans un jour qu'on en oublie plusieurs. D'ailleurs, comme il n'avait rien trouvé dans *Werther*, il a dû y mettre quelque chose. Il a inventé ou plutôt, prenant une scène dans une ligne, il a imaginé d'après Gœthe, et sa pièce est pleine de jolis épisodes : la danse, la scène du portrait, le chœur des enfants, et bien d'autres, mais ce n'est pas une « pièce de littérature ». Tiraillé entre l'auteur de *Faust* et celui des *Deux Gosses,* M. Decourcelle a été certainement gêné.

Avec ses procédés, partout le mélodrame se laisse voir. Il est frappant dans le personnage de Gürth, le sauvage valet de ferme, amoureux de la fermière, et qui la tue : c'est, dans Gœthe, le joli morceau du fou qui cherche des fleurs. On a là une duplicité d'action qui ne vaut rien. Certes M. de Max s'en est tiré à merveille, et très curieusement, quoique j'aie eu le tort de croire un instant que c'était Paul Mounet ; mais combien j'aime mieux le pauvre errant sans nom, aperçu dans Gœthe, qui cherche des fleurs pour sa bien-aimée parmi le froid de l'hiver. Il ne s'impose pas à l'attention, lui, et la nuance est capitale dans l'action d'une pièce de théâtre. S'y proposer suffit. Les seuls personnages essentiels, ceux qui mènent le drame, ont le droit de s'imposer. Je sens bien que, dans la conception mélodramatique de M. Decourcelle, il y

a là une opposition voulue, et c'est ce que je lui reproche, parce que dans la forme de théâtre qui convenait ici nous n'avions pas besoin de ce grossissement pour comprendre. Il est vrai qu'on y gagne de mieux voir M. de Max : ça me fait plaisir, mais ça ne change rien à mon idée. Le plus piquant, c'est que M. Decourcelle n'a pas osé aller jusqu'au bout. A l'Ambigu, il aurait certainement fait revenir Gürth au cinquième acte ; ici, l'on entend seulement la foule le huer sous les fenêtres.

D'autres instants, à ce point de vue, sont notables. Ainsi la scène de l'inondation : dans un bien joli décor l'eau monte, monte, — il y a dans la salle des gens qui ont peur, — et le fiancé se noie. Que Werther le sauve, malgré qu'il soit le fiancé de Lolotte, c'est très beau ; mais qu'il le sauve à cause de cela, c'est d'autant plus faux que Lolotte n'est pas encore tout à fait sûre de l'aimer : on éprouve que l'impeccable jeu de Sarah en est à ce moment comme faussé. La scène du domestique qui vient chercher les pistolets est aussi de gros mélodrame, mais c'est Gœthe qui l'a faite. Et encore l'arrivée de Lolotte à la fin : à vrai dire, il n'y a pas, sans elle, de dernier acte possible, et, au surplus, je la trouve plus humaine ici que dans Gœthe, où elle finit d'une manière odieuse. Ils finissent tous mal dans ce livre.

Donc. ... Mais il y a Sarah et la soirée en devient superbe. Oh ! cette entrée languide : il semblait qu'elle n'eût plus rien à dire, que Werther, en poussant seulement la porte, n'eût déjà plus rien à nous apprendre. Élégant et fatigué, il se traîne dans la vie : tout ce qu'il y a d'inactif en lui est apparu. Mais elle parle, elle danse, — toujours tristement, — elle peint, — un des plus jolis mouvements, celui où Werther fait signe à Charlotte de reprendre la pose et de ne plus le regarder, — elle rêve ; et c'est tout au long des actes une délicate poésie, une passion sobre, qui atténuent, estompent précieusement l'œuvre. Si Mme Sarah Bernhardt atteint à cette intime puissance d'expression, c'est qu'elle n'est ni une cabotine habile, ni une grande actrice ; c'est qu'elle est l' « artiste », un être qui instruit son œil de la diversité des formes et des colorations et qui, comme ces maîtres de la Renaissance, qui modelaient, peignaient ou chantaient, en recherche

partout la justesse et la beauté. Joignez à cela sa voix mélodieusement nuancée et la souplesse naturelle de son geste ; joignez y enfin son énorme puissance de travail : non seulement alors on comprend qu'elle soit ce qu'elle est, mais on n'entend plus qu'elle puisse être autrement. Le rôle de Werther devait la tenter. Elle s'est donné de la joie à représenter toutes les grandes passions humaines, sublimes ou douloureuses, — toutes douloureuses ! — et, quand la passion est classée aux yeux des hommes sous une étiquette illustre, le plaisir en est double. Hamlet ou Médée, Phèdre ou la Samaritaine ; même elle voulait être Néron. Hier elle était Hermione, demain elle sera Circé. Tout ce qui passionne, tout ce qui tourmente, tout ce qui fait vibrer, tout ce qui fait mourir. A côté de Werther, Mme Blanche Dufrène a été une Charlotte fort agréable. Très blanche, très blonde et très simple, elle a dansé avec grâce et été sensible à souhait dans la scène d'amour : on eût pu croire que le rôle avait été composé pour elle. Autour d'elle il y avait beaucoup d'enfants, tous ses petits frères et sœurs; et Sarah et elle avaient un contentement véritable à évoluer au milieu de ces marmots. Certes ces enfants sont très gentils, mais qu'on les envoie donc se coucher plus tôt ! Au reste je ne peux pas sentir les enfants au théâtre, pas même cette petite peste de Louison.

Heureuse, c'est plus amusant. Au moins pendant le premier acte, qui est tout à fait joli. Et aussi pendant les autres.

Heureuse, c'est Mme Château-Laplante, mais son nom n'a pas grande signification, car elle en change comme de mari. Ou plutôt c'est Gilberte, prénom sous lequel elle se donne aux uns et aux autres. Ou, pour mieux dire encore, c'est Réjane. Heureuse, elle ne l'est pas un seul instant de la pièce, et je suis sûr qu'elle ne l'aura pas été davantage quand nous avons été partis. Elle ne s'appelle « heureuse » que parce qu'elle veut l'être, comme nous tous.

Voilà une pièce où une femme a deux maris et deux amants, de quoi satisfaire la clientèle féminine du vaudeville la plus exigeante. Seulement tout ça ne fait que deux hommes. Ce qui est encore la moitié en trop. — Oh ! — Mais parfaitement,

Madame. Cette pièce est un vaudeville et je ne saurais lui en faire un grief dans un théâtre qui porte ce nom-là. D'autant que M. Hennequin et M. Bilhaud y ont dépensé beaucoup d'adresse et beaucoup d'esprit. Ils ont eu raison : l'esprit n'est pas comme l'argent ; plus on en dépense, plus on en a. Et ils en ont soigneusement écarté le quiproquo détestable. Il n'en reste pas moins un mélange de recherches de mœurs et de procédés vaudevillesques qui me tracasse, ceux-ci y perdant de leur drôlerie, ceux-là de leur valeur. On s'amuse, mais ce n'est pas tout de s'amuser sur la route : il faut savoir où l'on va. Ou alors soyons des fous. Or, dans ces trois actes où il est constamment question du divorce du lendemain et du divorce de la veille, je ne peux pas savoir ce que pensent les auteurs de cette manière de ne plus se voir, employée par les gens qui se sont trop vus. Sans doute l'événement la plaisante, puisque Gilberte ne divorce que pour avoir son amant pour mari et son mari pour amant. Mais eux? Au fond je crois que ça leur est égal et je le leur reproche. Voilà justement ce qui empêche leur pièce d'être une comédie, parce qu'il n'y a pas une « force » en elle. Ils s'adressent à un public qui ne pense pas et ils ne le font pas penser ; et cette femme chic, assise devant moi, qui prend un amant comme on prend un chocolat, en le choisissant, continuera à agiter le grelot de son existence et trouvera cela tout simple, puisque les autres font comme elle. Auteurs et spectateurs n'attachent pas assez d'importance à la vie : ils ont tort. Soutenez, je ne dis pas une thèse, mais une idée, dans vos pièces. — Et les femmes n'y viendront plus ! — Mais si elles y viendront, à ce théâtre-là surtout où l'on s'habille.

Au surplus voici l'histoire. M. et Mme Château-Laplante reçoivent des invités dans leur domaine aux environs de Sens, mais ils ne sont pas là. Monsieur est auprès de ses moutons qui ont la clavelée et Madame on ne sait où. Les invités, qui tiennent à s'amuser, s'amusent entre eux. Ce Château-Laplante est un gros gentilhomme de ferme, hirsute et crotté, joufflu, insupportable et brutal, mais pas méchant du tout. Avant d'avoir vu sa femme, on sent qu'elle le trompe ; dès qu'on l'aperçoit, on le sait : le premier coupable c'est lui, elle n'est que la seconde. Aussi, à la différence du mari qui fuit tous ses invités, la femme en recherche un, Bois-Gibert, et ils causent

ensemble derrière un paravent. Celui-ci rappelle à Gilberte que c'est aujourd'hui le quatrième anniversaire de son mariage, ce qu'elle avait complètement oublié, — beaucoup trop de gens l'oublient, — et il la supplie, pour fêter cet anniversaire, de se fâcher avec son mari. Pour se fâcher, le mari et la femme se rencontrent : elle lui reproche tous ses torts à lui et à elle, et lui fait entendre combien il mérite d'être trompé. Ça lui est égal. « Alors si j'avais un amant? — Aie un amant! — Eh bien ! j'en ai un. » Il se met en colère, mais il se calme vite. Et comme il préfère ses moutons à sa femme et qu'elle préfère Bois-Gibert à son mari, ils conviennent de divorcer et préparent la scène à faire devant les invités témoins. On discutera l'heure qu'il est, ce qui est un excellent moyen de ne pas s'entendre, et Château-Laplante donnera une gifle. Mais comme les femmes sont plus vives, c'est lui qui la reçoit.

Après ce premier acte très animé, très coloré, j'ouvre une parenthèse. Les Château-Laplante n'ont pas d'enfants. Bien que dans la vie on ne le sache pas toujours, il faut faire saisir au théâtre par la faute de qui cela n'arrive pas, car la vie au théâtre doit nous être expliquée. Je suppose qu'ici, mais rien ne m'y autorise, c'est par sa faute à elle : elle ne devrait pourtant pas en vouloir à son mari, mais être indulgente à ses défauts. S'il avait des enfants, il aimerait moins ses bêtes, et — plus sa femme. Du reste une femme dans cette situation doit s'intéresser à quelque chose, fût-ce à la peinture, comme cette Mme de Bocquincourt, du *Mariage de Minuit*, d'Henri de Régnier, qui arrive ainsi à se dispenser du bonheur, — se passionner pour quelque chose, pour de l'histoire ou pour des chapeaux. Je sais bien que lorsqu'une femme a trop de chapeaux... Mais je m'aperçois que mon observation s'adresse à une comédie : on n'a jamais d'enfants dans un vaudeville, quand ils ne servent à rien.

Au second acte, à Paris, dans un salon Empire, — comment voulez-vous qu'il suffise d'un divorce pour être heureuse, quand il ne suffit pas toujours d'un mariage? — Gilberte est Mme de Bois-Gibert. Ah ! non, elle n'est pas heureuse : cet Antonin, dont la jalousie d'amant était supportable, a une jalousie de mari qui ne l'est pas. Ni elle ni lui. Lui qui a joui de toutes les ruses dont elle est capable pour tromper un

mari, il tremble de tout, ouvre les yeux sur tout, tâte ses paquets, touche à ses lettres, et, si sa femme revient du Louvre, c'est qu'elle le trompe Comme il s'étonne qu'elle ne soit pas satisfaite de sa nouvelle existence et qu'il lui demande ironiquement si elle regrette Château-Laplante, elle a ce joli mot piquant : « Avec lui j'étais plus heureuse avec vous. » Ce qu'il y a de très moral ici, c'est que l'on constate que Gilberte a eu tort autrefois de prendre Antonin pour amant, qui n'avait alors pour elle que le seul agrément de n'être pas son mari, et qui n'était pas du tout, ainsi qu'elle avait dû se l'imaginer, une nécessité de son existence. Ce qui l'est moins, c'est que, impatientée par ce nouveau mari qui veut rester si elle reste, sortir si elle sort, elle l'enferme adroitement dans sa chambre et elle part chez un inconnu, Georges, de qui une lettre d'amour vient l'intriguer chaque soir.

Le troisième acte se passe au rez-de-chaussée de l'inconnu, et l'inconnu est naturellement Château-Laplante. Non, ce n'est pas Château-Laplante, car il est transformé. Transformation purement vaudevillesque, parce qu'elle est excessive et impossible : il a quitté ses habits, ses manières, sa barbe et jusqu'à la couleur de ses cheveux; il s'est verni partout et s'est installé à Paris dans un intérieur élégant. Transformation non humaine chez cet homme qui était vraiment attaché à sa terre, et qui ne l'est pas à sa femme. Car vous croyez qu'il aime sa femme? Pas encore : il n'a quitté ses moutons, — ils sont peut-être guéris de leur clavelée, — que pour venir se venger d'Antonin. Et ça lui était égal! Le voilà donc homme chic et irrésistible : sa bonne le lui dit. Sa femme — la femme d'Antonin — arrive. Mais il s'est aussi changé les yeux et il la trouve charmante. Ne sort-on pas pour acheter une paire de gants et l'on rapporte un manteau de soie? Elle résiste, elle hésite. Et l'on oublierait vite Antonin, s'il n'arrivait pas : Château-Laplante lui a donné l'adresse. Gilberte fait partir alors son premier mari et reçoit le second. Comme en lui l'homme soupçonneux triomphe et que l'homme jaloux est vexé, elle se moque de l'un et console l'autre, en lui montrant le tour qu'elle lui a joué — c'est un bon tour — et Château-Laplante qui entre. Il croit tout, ne trouve pas son rival plus beau qu'autrefois et promet de ne plus douter de sa femme :

leur femme ! Pauvre Antonin ! Aussi pourquoi avait-il commencé ?

Et c'est fini pour ce soir. Mais ça continuera demain. Gilberte, remariée, quoi qu'elle en dise à son mari, reprendra Antonin pour amant. Et... et ainsi de suite, aussi longtemps que ces gens resteront sur l'affiche — ou dans la vie. Non, dans la vie, elle ne reprendra pas Antonin, car une femme, qui se fait balle, ne sert pas qu'à deux joueurs. « J'ai connu des femmes qui ont eu un amant; je n'en connais point qui n'en ait eu que deux. » La Bruyère doit dire quelque part quelque chose comme cela. Après une double expérience, Gilberte s'imagine que le mari ne lui vaut rien et qu'elle est faite pour l'amant. Le dénouement est faux, comme ils le sont presque toujours au théâtre : voyez *Werther*. Gilberte se trompe en s'en prenant aux maris : c'est elle qui ne sait pas vivre, parce qu'il lui faut toujours du meilleur ou plutôt du nouveau; parce qu'elle est une petite tête vide, un petit cœur vague, et qu'elle n'a jamais appris qu'à mettre des robes et à en enlever.

Entre son premier mari, — M. Dubosc, dont je n'arrive pas à goûter la voix empâtée, mais qui a très justement compris son rôle de campagnard, — et son second mari, — M. Noblet, si finement cocasse, si amusant, si bien remuant, — va, vient, passe, revient, se dérobe, sourit Réjane. Elle étincelle. Quel coup pour l'art du Conservatoire ! Réjane qui s'assied comme on s'assied, se lève comme on se lève, marche comme on marche, parle comme on parle ! Elle joue « vrai », en suivant sa pensée, ou celle de l'auteur qui est devenue la sienne; elle reste dans sa nature : — si elle a eu jamais des ennuis dans son intérieur, tout se sera passé comme ça. Et quelle nature ! Cette femme a de l'esprit comme quatre hommes : il y en a dans chacun de ses mouvements. En la voyant, je me crois en visite chez telle femme du monde qui a de la pétulance et de la grâce, et qui laisse éclater sa vie. On a de la peine à la quitter.

Sarah et Réjane ! Quelle bonne fortune de réunir ces deux noms ! Sarah, la prodigieuse interprète des grandes passions humaines; Réjane, la merveilleuse Parisienne, qui a fait vivre avec tant d'acuité ces femmes superficielles dont la mode

s'amuse, en leurs futilités, leurs émotions et leurs saccades. Mais comme ces noms-là font le vide autour d'eux et qu'il semble difficile de trouver dans les nouvelles venues qui pourra les remplacer plus tard ! Certes d'autres noms de comédiennes sont illustres et grands, les Bartet, les Granier, les Brandès; certes nous avons vu l'autre année débuter en un seul hiver, Mlle Blanche Toutain et Mme Le Bargy. Mais les promesses sont si difficiles à tenir. Pourtant nous avons Suzanne Després.... Et puis le siècle n'est pas fini.

ÉTIENNE BRICON.

GASTON PARIS [1]

SOUVENIRS D'UN ÉLÈVE ET D'UN AMI

Je ne peux pas, je ne pourrai jamais me faire à l'idée que Gaston Paris n'est plus parmi nous, que cet homme a disparu. Je sais très bien, en commençant cet article, que je n'irai pas jusqu'au bout sans déchirement. Je sais que je serai obligé de m'arrêter plus d'une fois. Je sais aussi que cette émotion, suprême hommage à notre mort chéri, je la veux, je la recherche, puisque j'ai préféré lui consacrer de ma propre main ces quelques pages, alors que de plus autorisés auraient pu le faire beaucoup mieux. Dernièrement, un de ses amis, un de ceux qui l'approchaient de près, voulut, dès son premier cours, après la triste nouvelle, dire à ses élèves quelques mots du maître. Ces mots s'étranglaient dans sa gorge, sortaient avec peine. A la leçon suivante, il savait, s'il recommençait, que pareille aventure l'attendait : il recommença pourtant, il y revint, avide de ce chagrin qui lui broyait le cœur. Nous en sommes tous là, trente ou quarante de ses amis ou de ses élèves. Aussi bien, n'est-ce point cette douleur que je veux taire. Au contraire, c'est d'elle que je me propose

1. M. Gaston Paris, fils de Paulin Paris, né à Avenay, le 9 août 1839, mort à Cannes, le jeudi 5 mars 1903. Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de l'Académie française, administrateur du Collège de France, professeur à l'École des Hautes Études, auteur d'innombrables travaux, soit spéciaux, soit faits pour le grand public, dans le domaine des langues et littératures romanes, M. Gaston Paris, on s'en souvient bien, collabora aussi à la *Grande Revue*.

d'entretenir ceux qui me liront. Je laisserai de côté le savant. Je ne m'occuperai que de l'homme. Je noterai du premier les traits seuls qui nous expliquent le second. Gaston Paris, à un certain moment de sa vie, avait formé le projet de se vouer au grec. Il eût été un grand helléniste, au lieu d'être ce qu'il fut, le rénovateur, le créateur des études romanes en France, celui qui, par l'ensemble de ses recherches minutieuses et par la force généralisatrice de son esprit, possédait le secret des origines littéraires, ethniques, populaires de la France contemporaine, puisqu'il possédait, on peut le dire, tout le moyen âge dans sa vaste et précise connaissance. Helléniste ou romaniste, en pleurerions-nous moins Gaston Paris aujourd'hui ? L'homme en aurait-il moins été ce qu'il fut? Un savant, cela n'est pas une rareté; une âme, c'est beaucoup plus rare. En écrivant ce mot, il me semble que je le cueille sur la bouche de mon maître bien-aimé, il me semble le lui entendre dire à lui-même, lui qui savait ce que ce mot signifiait de don de soi-même, de participation personnelle intense à toutes les manifestations de la vie. Par quel phénomène d'âme, par quel génie particulier, Gaston Paris en était-il venu à être le mobile — je n'exagère rien — de tant d'existences, de tant de pensées, de tant de cœurs, à laisser, en partant, un si grand vide? C'est là ce qu'ici je voudrais dire.

Et d'abord nous avons de ce deuil des témoignages qui demandent à être fixés sur le papier. Il y aurait là toute une histoire à écrire, car, à coup sûr, pareille désolation parmi des hommes, si différents de caractère, si différents d'âge, ne se voit pas même aux heures où il arrive à un pays d'être frappé dans ses gloires les plus chères. Je ne songe pas, en ce moment, au jour des funérailles, à ces belles funérailles d'amour que nous lui fîmes. J'ai tâché d'en marquer l'unique et navrante impression le soir même. Le lendemain fut plus triste encore, et cette tristesse, chez tous, s'annonce comme un de ces poids qu'on sent devoir porter toujours. Un ami de Gaston Paris, un ami de quarante ans, un savant célèbre, connu par le mordant de son esprit, par le tour sceptique de ses jugements, un homme qui passe et qui tient à passer pour un impassible, car il ne trahit jamais rien de ses mouvements intérieurs, déclarait : « A quoi bon maintenant? *C'est pour lui*

que je travaillais ! » Un autre, plus âgé, plus ancien dans la carrière et qui touchait de moins près à Gaston Paris, qui l'avait aussi moins pénétré, disait qu'en le perdant il perdait presque sa raison d'être : il pensait à Gaston Paris, dans tout ce qu'il écrivait, comme au lecteur idéal. Ce regret n'est pas purement intellectuel. Le regret sentimental y a sa part. Quelqu'un qui n'était pas l'élève direct du maître, mais qui, par ses fonctions au Collège de France, le voyait tous les jours depuis sept ans, prenait dernièrement un livre de Gaston Paris, son livre sur *Villon*, se mettait à le lire : tout à coup, à travers les lignes, il croyait l'entendre parler, il reconnaissait l'accent familier et l'intonation; force lui était de suspendre la lecture. Il s'étonnait de ce bouleversement, ne se souvenait pas d'avoir ainsi pleuré son propre père. N'oublions pas que le savant de profession, s'il prodigue sa sensibilité dans ses recherches, en est toujours, par état, plus maître au dehors. Un d'eux cependant, un des disciples immédiats et des plus chers de Paris, disait, très simplement, devant un ami : « A loisir, et toute ma vie, je me consacrerai à sa mémoire. » Le lendemain des obsèques, les jours qui suivirent, on ne savait que faire, on allait les uns chez les autres, causer de lui, retrouver ses propres sensations dans les cœurs amis; on était comme *li poures perdus, le pauvre perdu* des vieux romans qu'il aimait. On se rendait, sans conviction, le vide dans l'âme, aux occupations accoutumées. Je veux aussi noter ce trait : ni les candidats, ni les titulaires n'osaient parler des successions ouvertes, les uns et les autres parce qu'ils écartaient volontairement cette pensée, trop pénible. En dehors du monde savant, dans le cercle immense des amis, des relations, la stupeur n'était pas moins forte. Des femmes pleuraient dans la rue à son souvenir; des indifférents, qui l'avaient une ou deux fois rencontré dans le monde, gardaient dans les yeux cette image, se montraient affectés. A Cerisy, où il passait l'été, les employés des postes, les paysans ne pouvaient se consoler de ce cercueil qui leur arrivait. Dans le deuil universel, il y avait plus que le sentiment de je ne sais quelle pénible diminution de la France; il y avait le sentiment d'une perte directe, toute personnelle. De tout jeunes gens étaient désemparés. Une jeune fille de dix-huit

ans, qui l'avait vu à peine, encore enfant, ne pouvait plus, depuis le triste jour, songer à autre chose; cela l'obsédait; ayant à passer un petit examen, elle composa mal, troublée, malheureuse; elle disait que certainement elle garderait, comme d'un événement extraordinaire, le souvenir de ce chagrin si profond, de cette détresse générale.

Le fait le plus curieux pour un psychologue, dans l'explosion subite de cette douleur, est précisément qu'elle fut subite pour la plupart de nous, je veux dire que nul de nous ne la prévoyait. Jamais nous n'avions supposé que nous serions affectés à ce point, et d'abord pour cette raison que sa disparition n'entrait pas dans le champ de nos hypothèses. Non. Cette jeunesse d'âme, à soixante ans passés, ce rayonnement, cet entrain, cette bonté, ce geste et cette parole, mais cela nous semblait destiné à durer autant que nous. Comment, dès lors, imaginer qu'on aurait ce chagrin? Cela paraissait tout aussi invraisemblable qu'il nous paraît invraisemblable aujourd'hui de supputer le chagrin que nous pourrions éprouver de notre propre mort. Il faisait autant partie de nous que nous-mêmes.

C'est que Gaston Paris — et voilà bien le miracle — faisait aussitôt partie intégrante de ceux qui l'aimaient, de ceux même parfois qui l'approchaient seulement. Il devenait quelque chose de notre être, quelque chose que l'on ne peut plus en détacher. Et voici que je retombe sur la question que je m'étais posée au début: quel est donc le secret de cette magie, on peut le dire, exercée peut-être à l'insu du magicien? D'où venait cette fascination qui s'exerçait même sur des âmes lointaines, quand on leur parlait de lui? J'ai prononcé tout à l'heure le mot de bonté. Je crains qu'il ne donne du maître bien-aimé une idée insuffisante, peut-être une idée fausse, si l'on prend ce mot de bonté dans un sens banal, si l'on se représente un savant, plus tard un vieillard, purement affable, accueillant, le sourire aux lèvres, avec toujours un mot de bienvenue dans la bouche. Ce portrait serait aussi peu exact que possible. Je veux marquer tout de suite l'impression qu'on éprouvait à l'aborder — et je crois bien traduire tout au moins le sentiment des hommes de ma génération, à plus forte raison des plus jeunes et peut-être, je n'en serai point

étonné, même des plus âgés que lui : dans cette impression, où, sans doute, dominait la sympathie, la crainte, une grande crainte, se faisait jour. Cet esprit très fin, très souple, surtout très pénétrant, avait le don singulier de voir juste du premier coup, de traduire cette vision par un mot définitif, et ce mot il le disait toujours, fût-ce un mot à l'emporte-pièce, comme cela lui arrivait souvent dans ses jeunes années, où sa conversation étourdissante, pétillante, pleine d'idées, pleine de verve, pleine d'imprévu, française et, j'ajouterai, champenoise, se faisait redouter des plus adroits causeurs, des plus prompts à la réplique. Qu'il se fût agi de littérature, de morale, d'art, de philosophie ou de philologie pure, Gaston Paris, et on le savait, découvrait de son œil perçant le point faible de votre argumentation et vous le faisait découvrir. Cela donnait à réfléchir même à des écrivains célèbres, même à des savants de renom. A côté de cela, avec une justesse égale, avec un amour qui, semble-t-il, l'emplissait tout entier, enthousiaste et critique, généreux et lucide, impersonnel et, si je puis ainsi m'exprimer, devenant tout vous-même en un moment, il vous signalait, dans vos propres travaux, dans un simple propos que vous teniez devant lui, dans une discussion, le point de lumière que vous n'aviez pas su voir, si bien qu'en l'écoutant vous faisiez connaissance avec vous-même. Gaston Paris — et je reviendrai sur ce caractère essentiel de son génie — était un découvreur. Il n'avait rien d'ailleurs, vis-à-vis de ses amis comme vis-à-vis de ses élèves — rien de ces réticences puériles, de ces précautions pédagogiques — ou de ces envies confraternelles — qui arrêtent parfois la louange sur les lèvres du critique ou du professeur. Il méprisait ces demi-mesures, tout à son élan, tout à la vérité. Sa perspicacité disait le bien et le mal avec une égale ouverture.

Qu'on me permette ici de citer de cette compréhension étonnante un exemple personnel. Ce sont les exemples que l'on connaît le mieux; aussi bien n'est-ce point de moi qu'il s'agit, mais de lui seul.

Mon début — ou à peu près — dans la vie littéraire, fut un opuscule très ardu sur le *Futur composé du grec médiéval et du grec moderne*. A ce moment, je ne fréquentais Gaston Paris que depuis deux ans. Toutefois, l'idée me vint aussitôt

qu'il serait un des premiers à qui j'enverrais mon mémoire, et j'avais la certitude qu'il le lirait. La sympathie qu'il avait, même pour des amis de fraîche date, se sentait ainsi, sans qu'il prît la peine de vous la dire. Gaston Paris savait le grec ancien suffisamment pour se former une opinion sur un travail quelconque. Mais mon diable de mémoire roulait d'un bout à l'autre sur le grec byzantin et le grec moderne. Il n'en avait jamais fait. Il me lut cependant, tout de suite. Il m'écrivit un mot, voulant en causer avec moi. Je me rendis chez lui, rue de Varenne, où il habitait alors. Il me parla de mon *Futur composé*. On a dit souvent que celui qui finit un livre est l'écolier de celui qui le commence. Cela est aussi vrai d'une brochure, et je l'avais éprouvé pour la mienne. Je m'étais aperçu, à la fin seulement, de quelque chose qui me paraissait clocher dans ma démonstration. Mais, dans une note au bas de la page, perdue au milieu d'un monceau de renvois et de notes, j'avais essayé de prévenir les objections qui pourraient naître d'une lacune dans le raisonnement : il s'agissait du passage d'un son à un autre, comme qui dirait d'un *a* à un *e*. Ce fut cette lacune, ce fut cette note que, tout de suite, il sut trouver.

— « Comment arrangez-vous cela? » me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Je demeurai abasourdi. A quelques jours de là, un dimanche — il recevait tous les dimanches, on s'en souvient — il eut à me présenter à un de ses hôtes. Il le fit avec cette exclamation qui m'est restée dans l'oreille : « Voici Psichari, qui a écrit cette chose extraordinaire... » et il cita avec chaleur une phrase de ce même mémoire, une réflexion faite en passant, à laquelle je n'avais pas attaché la moindre importance, qui me paraissait toute simple. Cette appréciation ne me stupéfia pas moins que la première. Plus tard, je réfléchis à l'une et à l'autre ; j'y réfléchis encore aujourd'hui. Je comprends que sa critique me rendit impitoyable vis-à-vis de moi-même. La phrase qu'il avait remarquée — je m'en aperçois maintenant! — devint un des pivots de l'œuvre à laquelle je me suis donné : la régénération de la langue littéraire en Grèce...

Oublions que, dans ce qui précède, il s'agit d'un écolier. Ce même homme, mettons-le en face d'un Taine ou d'un Renan.

Nous sentirons alors que l'intelligence de ce découvreur est égale au génie. Gaston Paris était, en un sens, plus que Taine et que Renan, puisqu'il saisissait mieux, dans leurs complexités mêmes, dans les moindres détours de leur labyrinthe intellectuel, ces deux grands esprits, qu'ils ne pouvaient eux-mêmes se pénétrer entre eux. Si Gaston Paris avait exécuté tout ce qu'il concevait, si, capable, comme nous l'avons vu, d'embrasser le monde contenu dans deux cerveaux puissants, il avait essayé de donner une forme extérieure à sa propre philosophie, c'eût été trop : les forces humaines n'y eussent point suffi ; sa tête, quelque solide qu'elle fût, aurait éclaté au premier essai. Peut-être un secret instinct le prévint-il, car, jeune, il avait hésité entre les deux voies, entre la science et la poésie. Je connais quelques-uns de ses vers, qu'il me récita lui-même, sans jamais vouloir m'en laisser prendre copie. Il en fit beaucoup dans ses débuts. Son talent d'écrivain, aisé, ample, élégant, son style animé toujours par une idée, lui eussent donné, même sans l'effort que je supposais à l'instant, une gloire facile. Plus que l'instinct, je crois que l'héroïsme l'écarta de ce chemin, le fit entrer dans le labeur scientifique où il savait qu'il y avait alors un devoir à remplir, un don à faire à la France de l'histoire de ses propres origines, un cadre à tracer d'une main vaste où rentreraient, frontières élargies, les langues et les littératures romanes. Mais le poète en lui resta vivant d'une vie profonde et multiple. Ce qu'il n'exécuta point par lui-même, il préféra en jouir chez les autres. N'est-ce point Mme de Staël qui l'a dit ? Comprendre, c'est égaler. Gaston Paris égala par la compréhension. Je ne vois pas, je ne sais pas ce que cet homme ne comprenait pas, ce qu'il n'aimait pas. Rien ne lui demeurait étranger. Aussi prompt, aussi habile à entrer dans la pensée, dans le caractère des plus jeunes, j'entends par là même des enfants de dix à quinze ans, dont il suivait sans peine aucune l'âme incertaine, dont il devinait, plus tard, quand ils avaient dix-neuf à vingt ans, les aspirations ou les caprices, aussi souple à faire le tour des intelligences naissantes que des intelligences accomplies, Gaston Paris, entrant à l'Académie française, résumait avec une aisance singulière, éclairait l'œuvre d'un savant comme Pasteur.

Mon maître chéri poussait si loin cette compréhension universelle qu'il en venait, en quelque sorte, à se renoncer lui-même, admettant toujours qu'on ne fût pas de son avis, surtout qu'on eût le sien. Et c'est encore un trait de cette grande figure qui me paraît essentiel à marquer à cette place, un trait qui ressort de sa façon d'être avec ses élèves, un trait que ses amis retrouveront dans sa façon d'être avec eux, car c'était bien toujours le même homme, la même âme rayonnante et familière. Il ne faudrait point s'imaginer que Gaston Paris pontifiât jamais. Je crains d'employer le mot bousculer, car il éveillerait l'idée d'un maître bourru et bienfaisant. Pas du tout. Il bousculait d'un ton enjoué, je dirai volontiers qu'il *blaguait* ses élèves et ses amis. Mais il entendait bien qu'on le lui rendît. On ne s'y risquait guère, assurément. Il n'en est pas moins vrai que la discussion, l'opposition l'enchantaient, j'ai même l'impression exacte qu'elles l'épanouissaient. Il me racontait un jour avec enthousiasme le commencement de je ne sais quel roman russe, où un vieux moujik, vigoureux dans son jeune temps, voit tout à coup arriver un de ses fils, lui dit, paraît-il, un mot qui sonne dur aux oreilles du jeune homme, si bien que celui-ci se jette sur son père, le renverse, ce dont le vieillard est enivré, puisque son enfant se montre plus fort que lui. — « Voilà, s'écriait-il en riant, ce qui doit être. Et quand un élève en est au point de rouler son professeur, c'est que celui-ci a rempli sa tâche et tout va bien. »

J. Bédier me faisait remarquer ces jours-ci que chez Gaston Paris le respect de l'initiative individuelle était si grand que jamais, par exemple, il n'indiquait de sujet de thèse, il ne proposait un travail : il faisait son cours, développait, exposait : l'idée alors naissait d'elle-même. On lui soumettait son plan. Il se contentait de dire : Oui — quelquefois : Non. Ces Non, ces Oui ont déterminé plus d'une vocation. Un aperçu de lui, jeté dans la conversation, créait un livre[1]. Mais on discutait librement, délicieusement, à ses leçons du dimanche, comme dans un entretien particulier sur un travail qu'on lui

1. J'ai raconté ailleurs (*Aurore*, 12 octobre 1902) comment Gaston Paris, en causant, m'avait suggéré l'idée d'un *Robinson Crusoé* nouveau modèle. Aujourd'hui, je songe à ce roman avec tristesse, puisqu'il ne le verra pas.

présentait. Il trouvait cela charmant : c'est le mot qu'il employa un jour en m'en parlant. Il trouvait même, non sans une tristesse dans la voix, qu'en ces dernières années, les jeunes gens craignaient de se laisser aller avec lui. Pour Gaston Paris, reconnaître une erreur ou adopter un point de vue différent du sien, quand ce point de vue lui paraissait plus juste, cela, positivement, ne comptait pas. Une ou deux fois, en des questions de quelque importance pour des tiers, je pus lui faire changer d'avis, en lui disant le mien franchement. Aucun amour-propre, aucune obstination jamais. Toujours de la largeur. En 1891, ses élèves lui offrirent un volume d'*Études romanes*, à l'occasion d'un anniversaire. Un petit mémoire que je composai pour ce volume sur le *Romant de Florimont* contredisait, dans l'ensemble aussi bien que dans le détail, les opinions de Gaston Paris. Voilà ce qu'on lui offrait pour lui faire plaisir. Je dois tout dire ici. Bien des fois, loin de discuter seulement, on se disputait avec lui. Il ne convainquait pas toujours. Il pouvait arriver à un de ses élèves, à un de ses amis de sortir mécontent, froissé peut-être d'un entretien avec lui, d'une faute, d'une opinion, d'une façon d'être. Il pouvait hélas! arriver qu'on le froissât lui-même...

Mais alors? Où donc est-il le secret de ce grand amour inspiré à tous indistinctement? En posant tour à tour cette question dans les pages qui précèdent, je crois que du même coup j'y ai répondu. Et tout d'abord, puisque j'ai parlé même des contrariétés possibles dans ces relations exquises, est-ce que nous ne sommes pas souvent contrariés contre nous-même? Avec Gaston Paris, il y avait cette ressource, c'est que le premier il souffrait, il souffrait de cœur, il souffrait profondément, d'une divergence où son opinion ne pouvait décidément pas se rallier à l'opinion de l'ami. Est-ce qu'il n'était pas encore nous-même, quand il lisait en nous, quand il laissait, avec un entrain délicieux, notre âme et notre esprit s'ouvrir devant lui, se raconter, apparaître à la surface, fût-ce pour le contredire, quand il pénétrait dans les génies les plus divers, quand aussi il faisait tressaillir en nous cette crainte que nous donne notre propre conscience? Mais comment réussissait-il ainsi à devenir un élément inséparable de notre être, à vivre au-dedans de nous? Cher maître! Cher

ami ! Tout cela, ce fut l'œuvre de son amour, et j'en pleure. Jamais homme ne porta cette faculté d'aimer à un degré aussi haut, n'en fit quelque chose d'aussi impersonnel et d'aussi vaste, dans l'ardeur de ses amitiés comme dans l'ardeur de sa science. J'avais dit, dans un article ancien[1], et cette appréciation l'avait fait sourire, qu'il était un homme « à plusieurs âmes ». On eût cru qu'il en avait une pour chacun de ses amis, une âme pour les différents objets de ses recherches, une âme pour chaque découverte qu'il tentait dans le domaine de l'esprit. Par cette puissance d'aimer, il en arrivait à s'oublier lui-même, à ne plus s'aimer. C'est par ce don que j'explique son désintéressement suprême ; c'est à cet amour que j'attribue jusqu'à cette décision prise dans ses jeunes années de s'interdire ce que nous appelons aujourd'hui l'écriture artiste, de renoncer à toute littérature, de renier le talent — lui qui était une poésie vivante — parce que, dans les temps où il débutait, la morale lui commandait, impérieuse, le travail obscur, la dissection précise, méthodique, inlassable, d'un phonème, la recherche détaillée, sèche, d'une origine — trempe adorable de l'esprit, vertu du cœur, force énorme de l'avenir !

Nul plus que lui n'eut le pouvoir de s'extérioriser. J'ai presque envie de prendre le mot dans son sens propre, car une des images sous lesquelles il se présente aujourd'hui à ma mémoire est l'image de ce savant, occupé des travaux les plus divers, auxquels il avait l'art de suffire, sortant de son cabinet d'étude, allant d'un pas tranquille voir tel de ses amis malade ou malheureux et multipliant ses visites. Ces visites, il les multipliait aussi bien, à la campagne de Cerisy, auprès de gens dont pas un n'avait sans doute la culture des Parisiens ni les mêmes anciennes attaches d'amitié avec lui. Cette facilité à se donner, à se prodiguer, pour tout dire à sortir de lui-même, à quitter ainsi, cette fois au figuré, ses occupations journalières, je la retrouve dans ces tête-à-tête inoubliables, où, jouissant des mêmes privilèges que les plus illustres de ses amis, comme Sully-Prudhomme, j'allais lui lire quelque nouvelle, lui parler de quelque roman,

1. *Le Voltaire*, vendredi, 24 mars 1893.

puisque j'eus la double fête de l'avoir plus d'une fois pour confident, pour instigateur scientifique et littéraire. Alors, quand quelque chose lui plaisait, son imagination et sa sensibilité se mettaient ensemble en mouvement, le peuplaient de souvenirs, et, avec une chaleur juvénile, avec un enthousiasme charmant, dans une effusion, au milieu de choses plus intimes, il vous rappelait la pensée d'un écrivain, vous récitait les vers d'un poète, vers que l'on connaissait et que l'on croyait entendre pour la première fois, tant il les illuminait d'une lumière neuve !

Cet oubli de soi-même, cet élan perpétuel vers la vérité expliquent la nouveauté de ses jugements, dans lesquels n'apparaissait jamais la sagesse commune, la façon de voir de tout le monde. On sentait chez lui une répulsion véritable pour tout ce qui avait un côté exclusivement pratique, pour toute considération individuelle ou mesquine. Il se cabrait, avec sa haute raison, devant le bon sens vulgaire, ce bon sens qui transige et qui pallie, comme devant une chose immorale, comme devant une chose illogique : cela blessait à la fois son cœur et son esprit. Il avait lui-même, dans sa jeunesse, souffert de la barrière opposée plus d'une fois à ses idées justes et hardies. Mieux que personne, il sentait ce qu'il y avait de sagesse dans la folie, de prudence dans une droiture imprudente. La raison d'État n'existe pas seulement en politique, on la retrouve partout, même dans la science. Gaston Paris ne s'en accommodait à aucun prix. Un de ses élèves, un savant de grand mérite, discutait une après-midi devant lui avec l'auteur d'une théorie linguistique qui paraissait plutôt téméraire et subversive à l'interlocuteur. Celui-ci s'écria finalement : « Mais si cette théorie est vraie, alors tout s'écroule ! Il n'y a plus de Palladium ! »

— « Qu'est-ce que cela fait ? » interrompit Gaston Paris avec impatience.

Ce même éducateur, ce même psychologue, un jour avant sa mort, dans une promenade qu'il fit à Cannes avec sa fillette de dix ans, sa Griette, son petit poème chéri, lui expliquait, de sa voix enjouée et douce, que don Quichotte passait pour un personnage ridicule, qu'on se moquait de lui volontiers, mais que non ! que plus tard, elle comprendrait ce qu'il y avait

d'héroïque et de noble dans cette grande figure. Sa fillette n'oubliera jamais le son de la voix qui disait toutes ces choses. Nous ne l'oublierons pas davantage. Son cœur gardait toujours un écho à toutes les pensées désintéressées et sincères, au culte de l'idéal sous toutes ses formes. A une des dernières visites que je fis, au Collège de France, à l'ami bien-aimé, nous avions, en tête-à-tête, devisé de mille choses. Quelqu'un survint, qui dit tout à coup, en me regardant, d'un petit air d'ironie et même d'étonnement :

— « Ce Psichari, il vit encore dans l'Affaire Dreyfus. »

— « Il a bien raison », observa Paris avec simplicité.

On avait raison à ses yeux, quand on ne pactisait avec aucune injustice, et peut-être sommes-nous à même à présent d'apprécier à sa valeur véritable cette pensée magnifique, une des plus belles du XIXe siècle, cette pensée qui a pris un sens inattendu à cause même de cette Affaire dont lui, il saisissait bien le sens historique et large, mais qui doit être considérée comme la règle de toute sa vie intellectuelle et morale :

« Je professe absolument et sans réserve cette doctrine que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui se permet, dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il en tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. »

L'homme qui écrivait ces lignes eut sa première crise cardiaque le soir du jour où fut rendu l'arrêt de Rennes... J'ai quelquefois pensé que le Génie et l'Amour étaient frères jumeaux. Le génie crée un poème comme le cœur crée un amour. A cette création, chez l'artiste ou chez l'amant, le cœur participe autant que l'esprit, puisque tous deux ils souffrent et qu'en dernière analyse, ils composent tous les deux. Le chef-d'œuvre d'art et le chef-d'œuvre d'amour ont une égale harmonie, une beauté égale. Gaston Paris porta l'amour jusqu'au génie. La sensation n'était pas en lui distincte de l'idée. Son cœur battait en communion directe avec son intelligence, comme un tout inséparable, ainsi que je

viens de le marquer à propos de la douleur même qu'il éprouva de voir fouler aux pieds une loi morale, affirmée par l'esprit. Aussi l'homme et le savant ne faisaient-ils qu'un. Parce que son génie était tout amour, il put, en quelque sorte, convertir en matière sentimentale le trésor de ses vastes connaissances, aimant en poète et en amant tout ce qu'il étudie, tout ce qu'il apprend de l'histoire et du monde, et cette assimilation prodigieuse ne nuisait en rien à son immense originalité. Par cet amour dont il fut plein, il embrassait dans une compréhension merveilleuse, lui, si français d'habitudes, tous les peuples et tous les hommes, au-dessus, bien au-dessus des querelles mesquines de personnes, de peuples, ou de nations. Par cet amour, il animait ce qu'il touchait. Parfois, on croit le surprendre en flagrant délit d'effusion sentimentale, quand, nature brillante, artiste, sensitive et créatrice, il communique cette sensibilité à des définitions purement scientifiques, écrivant, par exemple, que la France est un *pays d'amour*, parce qu'elle a pu, dans son sein, opérer l'unité de races et d'âmes si diverses.

Je voudrais noter un dernier trait, une dernière impression. Je le voyais très préoccupé, vers 1900, de l'étymologie du mot *foie*, dont il fit une étude qui figure dans les *Miscellanées linguistiques*, offertes au maître italien G. Ascoli. Sans doute, il arrive à bien des savants de se passionner pour une étymologie. Mais il fallait voir Gaston Paris, pendant qu'il cherchait, courir à la poursuite de l'explication qui le fuyait encore. C'était quelque chose de plus délicat que la passion, c'était l'amour. L'*i* long du latin *ficatum* ne pouvait aboutir à *foie !* L'*i* bref ou l'*e* long, nécessaire à la forme française, se trouve-t-il quelque part ? Oui, peut-être. Peut-être le grec *sycoton* nous l'offre-t-il ? Mais non, puisqu'il est long d'origine. Si, pourtant ! Cet *i* long du grec peut bien, dans une oreille latine, avoir eu un son différent. C'est cela même ! Les deux mots se sont pénétrés, croisés, ils ont abouti au type attendu. Toutes ces étapes, pour Gaston Paris, étaient tour à tour des attentes, des déceptions, des joies et des tristesses de cœur, des émotions de rendez-vous. L'amoureux de vérité cherchait à ressusciter la vie passée, à réaliser les conditions matérielles où pareil phénomène s'était accompli. Il semble que quelque

chose de cette émotion transpire jusque dans les termes dont il nous parle de sa découverte : « Le mot latin a été, pour ainsi dire, *affolé* d'une manière continue par le voisinage du mot grec, comme l'aiguille d'une boussole est affolée par le voisinage de l'aimant. » Ainsi l'être entier du maître chéri s'*affolait* à la sûre poursuite du réel.

Il me parlait de cela, il me parlait de mille autres choses, dans son vaste cabinet, tapissé de livres, au Collège de France. Cette pièce formait primitivement deux chambres, dont la cloison avait été abattue. L'une d'elles servait à Mme Renan; l'autre était celle de Renan lui-même. C'est dans ce dernier espace que se tenait d'habitude Gaston Paris, près de la cheminée, du côté du mur, assis dans son fauteuil, son lorgnon replié en deux en guise de monocle, le dos tourné à la fenêtre. Dans l'embrasure de cette fenêtre, près du fauteuil, une table posée en long, sur laquelle on voyait quelques livres. Un autre siège à gauche de cette même table, faisait un vis-à-vis à Gaston Paris, quand on venait causer avec lui. C'est là que j'aimais à m'asseoir... Ah! je ne crains pas d'évoquer ici un souvenir immense. Là, devant cette fenêtre, à cette même place, j'ai vu Renan mourir, j'ai vu s'éteindre cette lumière. Mais non ! Elle ne s'éteignait pas. Elle rayonnait sur nous au contraire de son éclat merveilleux. C'était, je crois, la veille de l'agonie, qui l'emporta le 2 octobre 1892, à six heures du matin. L'après-midi du 1er octobre, un samedi, il causait encore, assis péniblement dans un fauteuil, devant cette fenêtre. Sa large figure, ravagée par la maladie, ne trahissait aucune émotion. Il s'y promenait toujours un bienfaisant sourire. Une sérénité délicieuse transformait en douceur jusqu'à l'expression de son mal. Pas une défaillance dans ce cerveau qui allait se dissoudre. Pas une réminiscence de sa jeunesse catholique. Pas un doute dans sa profonde philosophie qui atteignit là au point dernier, au point définitif de son évolution. Renan, fidèle nature bretonne, avait essayé, quelques années auparavant, le sauvetage de certaines idées chrétiennes, auxquelles il voulait donner encore une solution cosmique. A sa mort, cette solution même s'évanouit devant l'acceptation totale de la loi de nature. Cependant, ce jour-là, près de la fenêtre, les ombres commençaient à descendre

lentement autour de sa tête énorme ; il sentait la pensée parfois se troubler, mais ce fut pour dire, en montrant d'un geste vague les rideaux — j'étais près de lui à cette minute : « Tirez... Tirez... Le soleil sur l'Acropole !... Faites ça, mon cher Jean ! » Et le soleil, le grand soleil hellène, avec toute sa raison, entra splendidement dans la chambre. On eût aimé, ambition folle, être un Platon nouveau, pour dire la mort de ce Socrate. L'Acropole, que, dans sa Prière célèbre, il avait immolée à l'Armorique, prit sa revanche : elle se dressa devant nous dans toute sa magie éternelle. Au milieu de nos larmes, devant cette grande pensée qui nous quittait, nous sentions un réconfort invincible de tout ce qu'il nous laissait d'idéal et de paix.

Gaston Paris connut aussi la mort du sage. Mais lui, pour qui Renan lui-même eut la tendresse que l'on a pour de plus jeunes, qu'on a presque pour son enfant, il nous laisse plus assombris de sa mort. Sans doute, ce qui se mêle à ce regret particulier, c'est que cette âme choisie aura disparu, sans que le parfum en soit devenu universel, sans que le son de cette lyre ait réjoui toutes les oreilles, sans que ce génie ait eu le sort du génie d'un Renan. Gaston meurt et nous, ses intimes, nous n'entendrons plus cette voix. Chère musique disparue ! Chère poésie et chère amitié ! N'importe ! Son amour, ses enseignements, sa parole resteront parmi ses fidèles, qui lui dresseront des chapelles où d'autres aussi viendront communier. Lui, dont l'être n'était pas moins avide d'aimer que d'être aimé, il aura du moins connu ce bienfait. La femme admirable qu'il laisse, elle qui, par sa grâce, par son cœur, par son esprit, a donné à notre cher mort tout l'épanouissement de ses belles facultés, entretiendra constamment sa fillette de la mémoire adorée. Ainsi les grands cœurs ne meurent pas. Peu d'entre eux ont eu la gloire du maître bien-aimé ; peu d'entre eux aussi seront pleurés comme Gaston Paris.

JEAN PSICHARI.

CHRONIQUE DE L'ART
ET DU BIBELOT

Le monde du Bibelot s'agite. Mais la tiare de Saïtapharnès ne le mènera pas très loin. Pour complexe que paraisse la question, elle est, au fond, d'une simplicité irréductible. Elle se résout par oui ou non. Si la tiare est authentique, M. Elina est un menteur. L'intérêt n'est pas de savoir pourquoi M. Elina s'est mis en cause, mais si le Louvre (dont la bonne foi n'est pas suspectée) ne s'est pas laissé *estamper*. (« Stampare », disent ces bons travailleurs Napolitains, que les Belges démarquent, avec une attention toute filiale.)

Je ne pense pas que le respect dû à la science épigraphique infère l'infaillibilité des savants épigraphistes. Un doute poli, ou cartésien, si vous préférez, me semble plutôt convenable pour accueillir une solution quelle qu'elle soit. M. Héron de Villefosse, de l'Institut, traduit ainsi l'inscription de la tiare : « *Le Sénat et le peuple d'Olbios, au grand et invincible roi Saïtapharnès.* » Voilà qui est parler. L'identité de Saïtapharnès, les deux cent mille francs d'acquisition restent en dehors de l'affirmation.

Admettez qu'un savant rival, un savant en « us » au lieu d'être en « osse » vienne et dise : La tiare n'est pas une tiare, c'est une mître ; et la mître appartint à Tissapherne, satrape de son état, qui la perdit en poursuivant Xénophon et les Dix Mille. Ce serait une seconde solution et, j'avoue, j'aurais la faiblesse de pencher de son côté; sans demander de traduction, j'inclinerais à penser : la mître des Dix Mille est enfin arrivée à deux cent mille. Elle y mit le temps, mais ne le perdit pas.

Si cette hypothèse, un peu hardie, se réalisait cependant ! M. Elina, le séant pris entre deux hypostases, vaudrait le voyage à Montmartre ; et la Butte (nombril du monde plus que jamais), aurait le droit d'être hilare.

Car c'est de la Butte que partent ces milliers de fils, dont le réseau complet forme une toile d'araignée idéale. Le cerveau de la bestiole intelligente est fixé là-haut, sous l'égide du « Sacré-Cœur », tandis que

ses pattes sont partout. Fouilleuses, travailleuses, productrices, ces pattes, infiniment extensibles, ramènent, ramènent, sans cesse. Elles ramènent, de la rue de Lappe, les landiers de Diane de Poitiers; de l'impasse du Petit-Musc, la dague de Benevenuto Cellini, oubliée par la Galigaï; de l'impasse du Moulin-Vert, un Rembrandt (*avec son écaille*), une tête d'héiduque plus belle que l'*autre*.

L'araignée (ô Pellisson !) se délasse de ce mouvement, par le contraire mouvement. — Après avoir ramené, elle s'étire. Elle s'étire jusqu'au Strand, jusqu'à la Fifth avenue et ne réintègre la toile montmartroise qu'après un dernier coup de patte à Chicago ! — Diane de Poitiers, Benevenuto, Rembrandt, brillamment réalisés, vont faire risette à M. Rouvier, sous la forme 3 °/₀. C'est plus sûr et moins amortissable !

Je n'ai pas le désir de couper les ailes du chimérique phénix que chaque collectionneur élève à la brochette. Au demeurant, il n'est pas mauvais que chaque plume de l'oiseau coûte fort cher — la collectivité du capital « cash » ne s'en porte que mieux. — Mais je puis bien énoncer que sur la totalité des chefs-d'œuvre de tous genres mis sur le marché des amateurs, un tiers fut et reste tripatouillé, un second tiers fut et reste consciencieusement truqué — le dernier tiers, seul, a chance d'offrir une garantie d'authenticité. Notez que l'amateur, si fort, érudit, spécialiste, averti et défiant qu'il soit, prête le flanc à toutes combinaisons. Son incertitude ne pèsera pas une once devant la certitude d'une trouvaille, d'une invention (que dis-je? d'une création), due à son flair. La pièce unique rencontrée et acquise, après un travail incessant et souterrain, rappelant le génie du termite, n'a pas de prix. Sa valeur est décuplée du reste par le dépit des concurrents — pas forts les pauvres concurrents et combien mal avertis !

Lorsque Vrain-Lucas écoulait dans le cabinet de M. Philarète Chasles, professeur au Collège de France (excusez du peu), la jolie collection d'autographes que vous savez, on se gaussait... à bouche que veux-tu. Ces gorges-chaudes ne sont pas tellement refroidies que leur souvenir ne puisse susciter des analogies! Accepter pour vraie la correspondance originale de Cléopâtre à Antoine...; croire au grec apocalyptique de Pathmos, inscrit sur papier Bath; se pâmer sur le billet doux de Madeleine au Christ (après ou avant le repentir).... c'était folie, folie à la *N*ème puissance !... Pauvre M. Chasles !.... Tandis qu'il n'est pas candidat à la folie, ce grand collectionneur à qui la « Termite Corporation limited » pousse dans les jambes le vrai bronze de Lysippe, commandé par Alexandre !

Une chose est plus merveilleuse que la merveille inventée, c'est l'imagination de l'inventeur. D'aucuns diront le toupet.

On s'est étonné que dans les collections du Louvre on puisse voir des pièces fausses. — Avec le système des « attributions », il ne peut en être autrement. Système simple, commode, mais roublard, qui permet aux responsabilités de s'évanouir. — M. H. Rochefort accuse nettement la présence de faux Fragonard — c'est fort possible. Nous en avons vu bien d'autres ! Pour mémoire, j'indiquerai les fresques de « La Magliana », imposées par Monsieur Thiers, le petit bonhomme qui

obstinément « emboîta » le pas à l'Histoire, jusqu'au jour où la dame agacée, se retourna pour l'appeler... Foutriquet!

L'épithète n'a pas besoin d' « attribution ». Veuillot, trouvant qu'elle sentait le fagot, la ramassa, dans un coin de sa sacristie, pour venger Raphaël, outragé par le collectionneur en « toc ».

Un tripatouillage ostensible, qu'on peut facilement réfréner, est celui qui consiste à déshonorer les coins de pays ravissants, par des entreprises abandonnées à l'infirmité morale des communes. On a parlé d'une Société protectrice des paysages. Il est à souhaiter que cette Société ne soit pas administrative — j'entends par là, qu'elle agisse, se multiplie et fasse de la besogne. Au train où marche le vandalisme inconscient, il est certain que dans vingt ans rien de beau ne subsistera pour le plaisir des yeux et la satisfaction du touriste. Le remède est le prompt fonctionnement de la protection qui s'est constituée.

Son rôle est le même que celui qui fut dévolu à la Commission des monuments historiques. La méthode de « classement » sauva bien des monuments, des ruines et des souvenirs artistiques, que l'ignorance paysanne ou l'imbécillité de l'ambiance champêtre eût détruits stupidement, sans savoir, sans comprendre.

Il faut avoir vécu dans ce milieu pour en saisir la mentalité. Je livre au bon sens public un fait entre dix:

En face de Luzancy, bien connu des peintres, la Marne fait une boucle où le père Corot, — le grand Corot, s'il vous plaît, — posa son chevalet pendant des années. Son élève, le bon peintre Bouché, y trouva encore ses meilleures inspirations. Dominant la boucle, un pittoresque hameau : Moitiébard, dont *Le bouquet de « Grisarts »*, formé des arbres aux frondaisons argentées, abritait superbement la petite fontaine. Ces « grisarts », qui ont posé devant tous les paysagistes « du plein air » sont tombés sous la cognée communale. C'était l'été dernier. Je pense qu'à la vesprée de ce jour, les nymphes diaphanes, placées par Corot à l'orée des bois, durent arrêter leurs ébats légers et appeler en pleurant le long de la Marne :

Les faunes indolents couchés dans les roseaux.

...Il eût été facile d'empêcher le meurtre. Les bonnes gens de Montiébard, qui vivent de prose arrosée un tantinet de l'eau-de-vie du crû, ont senti un jour le besoin d'avoir... un corbillard. — (Des goûts et des couleurs funèbres, ne discutons pas.) — Mais pour posséder l'objet convoité, rêvé, il fallait une somme, la forte somme! soit, cent francs. Si le Conseil municipal eût invoqué l'ombre de feu Labiche, il eût été tiré d'affaire. Car Moitiébard est distant de La Ferté, patrie de la « Cagnotte », d'une dizaine de kilomètres. Il est certain que l'ombre de Labiche, avec les moyens dont elle dispose, ne se serait pas arrêtée à dix kilomètres près. Malheureusement il est des chances que le bienfaisant Labiche soit encore ignoré des corbillardophiles. Une délibération du « Conseil » intervint. *Le bouquet de grisarts* valait les cent francs. On trouvait marchand... enfin on tenait le corbillard!

Une simple question : à quoi servent les sous-préfets ?..

Et, dans l'espèce, le Préfet ? — Je sais bien que vous répondrez : « De minimis non curat prætor. » Ce n'est pas répondre. C'est là que devrait intervenir la Société protectrice dont l'égide est indispensable. Elle aurait su : 1° que, par une grâce d'État, il meurt en moyenne deux Moitiébardais par an ; 2° que Phébus Apollon est absolument étranger à ladite grâce ; 3° qu'enfin on pouvait s'offrir pour cent francs le bouquet de « grisarts » avec, en dessous, un lopin du « terroir », dont l'affectation semblait indiquée : La culture des immortelles eût paré l'esthétique du corbillard. Enfin les méninges de la municipalité n'eussent pas eu à se fatiguer pour saisir cette définition du paysagiste, échappée au crayon léger du grand Théo :

Tout en composant des solfèges
Qu'aux merles il siffle à mi-voix
Il sème aux prés les perce-neige
Et les violettes aux bois.

toutes choses, d'ailleurs, auxquelles Saïtapharnès dut mal s'intéresser.

HENRY PERRET.

CHRONIQUE DES ASSURANCES

Dans une lettre datée de la Conciergerie, Proudhon, à cinquante années de distance, fut prophète... « Les Jésuites n'en ont pas pour longtemps. Ils sont si près de leur ruine, ruine épouvantable, que malgré toute mon aversion, je n'ai pas la force de les maudire. »

La loi Ferry, dont le corollaire fut le rapport Rabier, lui donna raison deux fois, puisque toutes les congrégations sont atteintes. Toutes n'est pas l'exacte vérité ; M. Combes s'en réserve quelques-unes pour son usage particulier. La dissolution éventuellement facile à prévoir eût été facile à éviter, si les intéressés, je veux dire les congréganistes, se fussent gardés au seul carreau qui devait constituer tous les atouts de leur jeu. Mais voilà ! les congréganistes ont su (par Madame de Thèbes probablement), que le meilleur des carreaux, le « valet », était un « homme sans considération », ils se sont dit que le reste, les tarots compris, ne valait pas cher.

De là l'attitude de calme expectative, qui, paralysant leur attention, leur interdit la pensée du secours immédiat à chercher... du côté des Compagnies d'assurances américaines. La sauvegarde d'une bonne police contre les risques d'expulsions individuelles, de dissolution totale, etc., etc., s'imposait. On eût pu même faire bénéficier au demi-tarif, le flot béni des mutualistes par persuasion.

Les *actuaires,* mathématiciens pour qui la statistique reste sans voiles et l'économie sociale sans mystère, eussent bien vite chiffré le quantum « en profits et pertes », de l'opération de leurs Compagnies. La valeur globale de l'encaissement des primes se calcule sur la probabilité du risque. Eh ! bien, déterminez ce risque ; vous verrez qu'il égale zéro.

L'assureur, en effet, avait beau jeu pour exiger une forte prime. N'était-il pas avéré : 1° que M. Combes avait sa majorité ; 2° que la minorité qui se battait, pour le principe, contre M. Combes, n'était pas autrement émue de l'exode des congrégations ?

Je ne sais si M. Meyer saluera leur dispersion, d'un « bonsoir » vissé sur talons rouges, mais l'adieu de M. Drumont est significatif : « Vixerunt. » En d'autres temps, on eût évoqué les ombres classiques, et

mis en lumière l' « Ave Maria », contraste de l' « Ave Cæsar », des vieux gladiateurs usés à force d'avoir servi d'exemple, à travers les âges. La certitude de la dissolution, par conséquent, du risque à payer par l'assureur à l'assuré, était quasi absolue.

Dans l'hypothèse où évolue mon raisonnement, vous m'accorderez bien que le groupe congréganiste assuré eût pu amener à l'assureur tout ou partie de sa clientèle religieuse. Un joli coup de filet pour vous, Messieurs les Transatlantiques! La pêche du lac de Tiberiade eût dû prêter son nom à la vôtre. Mais le gouvernement de M. Combes, qui se paie peu de miracles, eût-il applaudi à l'opération miraculeuse?

Non certes. Son rôle eût été : 1° d'assurer la continuité du contrat par l'encaissement, pieux autant qu'annuel, des droits du fisc (surtaxé l'autre jour de 1 °/₀); 2° d'empêcher la rupture dudit contrat; pour ne pas trouer son budget et surtout pour ne pas avoir à lutter contre une centaine de millions, indemnité servie par l'assureur à l'assuré.

Car enfin il est peu probable que les congrégations indemnisées, eussent affecté uniquement à dire des messes l'argent tombé du ciel, à la prière de M. Combes!

Pourtant si les Compagnies d'assurances, n'ayant jamais qu'à encaisser, faisaient une affaire superbe, les congréganistes en avaient réalisé une autre qui n'était pas mauvaise!

Ne me dites pas que l'opération est paradoxale... Pas plus que celle qui consiste à assurer contre les risques de l'appendicite.

Il paraît que ce genre de police est créé. Allons tant mieux! On pourra donc, sans barguigner, se laisser ouvrir le ventre. Je soupçonne fort l'inventeur du système d'être un Morticole Japonisant! Dans le pays des petits bonshommes, moitié papier, moitié pain d'épices, le snob procédait à la section de son nombril avec un dilettantisme non rémunéré. Les choses actuellement sont mises au point : aucun effort personnel : un cher maître, qui n'est pas un boucher, s'affuble d'un tablier et d'un couteau; le patient n'a qu'à se laisser faire. Si le travail laisse un peu à désirer (en ce cas on meurt guéri), une fée bienfaisante dépose sur la table opératoire, cinq billets de mille francs, dont l'emploi n'est pas forcément funéraire. Il faudrait vraiment être dénué de tout bon sentiment pour ne pas *marcher*.

Aussi bien, il paraît qu'on « marche », et ferme encore! Dans la pratique, l'idée est vraiment ingénieuse. Songez donc, une Compagnie d'assurances, servant de trait d'union au médecin et aux pompes funèbres! La morticulture fraternellement embrassée sous sa double face par l'encaisseur de primes? Quel joli motif de médaillon pour inspirer un *artiste capillaire!*

Autre guitare (avec un air de gaîté plutôt contrainte) : on assure les nouveau-nés, on les assure même pendant la période de gestation. Le sujet est fort grave et demande un complet développement. La presse s'est préoccupée de la question. Le gouvernement a été pressenti.... Il faut attendre. Si le parquet du procureur de la République s'émeut et instruit, nous aurons une solution; si, au contraire, l'enquête provoquée n'aboutit pas ou ne peut pas conclure, il est pro-

bable que nous nous trouverons en présence d'une application imprévue d'une théorie sociale et économique. Les doctrines malthusiennes renovées auraient, sous la forme inventée, l'encouragement des espèces à toucher. La fonction de faiseuse d'anges aurait-elle trouvé un masque protecteur? Quel protecteur cacherait ce masque? Le rôle des contractants et participants doit être nettement défini et connu. Respectivement, que font médecin ou sage-femme, assureur et assuré? Existe-t-il un point sympathique dans le lien qui les lie?

J'ai dit sympathique; permettez-moi d'ouvrir et fermer une parenthèse, sur ce vocable qualificatif.

Ne serait-il pas décent qu'on taxât d'un impôt somptuaire l'usage de ce mot : Il en est fait un tel abus, à propos de tout et hors de tout propos, qu'un régime sévère semble devoir s'imposer aux consommateurs dont l'appétit est abusif. La France compte environ deux cent mille fonctionnaires. Tous sans exception, du dernier des gardes-champêtres à M. Loubet, sont qualifiés uniformément de sympathiques. A la classe privilégiée des quatre-vingt mille concierges de Paris, se rattache (par le cordon) le clan des auteurs, des acteurs et chers maîtres. C'est dans cette gent entr'adulatrice qu'il faut chercher le bouillon de culture de la sympathie. Les sympathisés ne sont pas responsables, mais les sympathisants n'ont aucune excuse. Tous ces gaillards-là honorent de leur sympathie le Président de la République, les fonctionnaires et les chers maîtres qui n'en peuvent mais. Il paraît juste qu'ils paient pour cette démonstration fatigante de leur vanité protectrice une surtaxe ajoutée à celle du balayage (si vous voulez) pour l'appellatif de sympathique et de cher maître déposé sur la même tête. — Si la taxe n'est pas acceptable, le remède serait une Compagnie d'assurances américaine contre toute sympathie française.

MONTIÉBARD.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Tout comme pendant le mois de février, les valeurs du Marché officiel auront été largement traitées en mars, et sur nombre de titres des avances importantes auront été à enregistrer. Toutefois, à l'heure où nous écrivons, on se montre beaucoup plus calme, et même, de divers côtés, on procède à des allègements salutaires. Car il n'y a pas de doute à avoir : la place est chargée, et les disponibilités, bien qu'encore importantes, ne sont plus néanmoins aussi abondantes qu'auparavant. Il est vrai que depuis le commencement de février, l'épargne a été assez sérieusement sollicitée, et après les emprunts bulgare et serbe, — sans tenir compte de diverses autres petits appels au crédit, — il y a eu à faire face à l'émission de 100 millions de francs de bons 3 0/0 à courte échéance, que le Trésor public de France a émis à partir du 2 mars, et qui ont été absorbés en quarante-huit heures. Enfin il ne faut pas perdre de vue que la situation du marché de New-York est assez embarrassée en ce moment et que Wall-Street traverse en ce moment une crise monétaire qui rappelle celle du mois de septembre dernier. Cette dernière, qui aurait dû être un avertissement pour la spéculation américaine, a été trop vite oubliée, et on se demande ce qui va se produire. Quelques mesures préventives avaient bien été adoptées. C'est ainsi que les « Clearing houses » de New-York avaient décrété que les « trusts », qui usent de leurs services, devaient conserver, à partir du 1er janvier 1903, une réserve en espèces représentant 5 0/0 des avances demandées par eux ; cette proportion devait être portée à 7 1/2 0/0 à partir du 1er février, et elle devait s'élever à 10 0/0 à partir du 1er juin. Or les « trusts » auraient contracté 425 millions de dollars d'avances, et leurs réserves ne s'élèveraient actuellement qu'à 5 millions. Comme il leur faut compléter ces réserves, c'est environ 25 millions de dollars qui vont être, d'ici le 1er juin, soustraits au marché de New-York, qui paraît espérer encore que Londres et Berlin lui viendront en aide. Mais l'Europe a aussi besoin de capitaux. C'est en effet en mai, très probablement, qu'aura lieu l'Emprunt du Transvaal à Londres. D'un autre côté, l'Allemagne a à supporter le poids de 400 ou 500 millions de nouvelle rente

3 0/0, et chez elle la hausse des valeurs locales a été bien rapide dans ces derniers mois. Quant à nous, nous avons à faire face à nos nécessités intérieures. La crise américaine n'a donc pas dit son dernier mot, et c'est pourquoi il est compréhensible que nous nous tenions en garde. Mieux vaut se montrer trop prudent qu'être entraîné dans une tourmente qui aurait malheureusement des effets non seulement aux États-Unis, mais encore de ce côté-ci de l'Atlantique. Il va de soi qu'il ne convient pas de rien exagérer ; mais, par contre, il serait pénible qu'on se laissât surprendre par des événements qui, si nous manquions de prévoyance, auraient pour conséquence d'annihiler notre marché pendant de longs mois encore.

Nous venons de parler incidemment de nos nécessités intérieures. Elles ne font pas de doute, et nous sommes des premiers à désirer qu'au point de vue financier, nos représentants se montrent désormais plus clairvoyants qu'ils ne l'ont été jusqu'ici. Nous reconnaissons que nombre de fautes ont été commises qui auraient pu être évitées. Mais de là à mettre en doute la grande sécurité de nos fonds nationaux, il y a loin. Nous n'allons pas discuter les ressources du pays. Elle sont immenses, et nous sommes d'avis que l'on devrait un peu plus les ménager au moyen d'économies bien réfléchies. Ces économies y pense-t-on ? Certes, et nous croyons que l'on se souviendra longtemps des difficultés que l'on a éprouvées pour arriver à « boucler » le budget de 1903. De là à plus de circonspection désormais, il n'y a qu'un pas à faire, et l'on pourrait presque dire qu'il est déjà fait. Mais de ce que l'on s'est montré prodigue, s'ensuit-il que la Rente française, prise dans son ensemble, ait démérité en quoi que ce soit ? Nous avons, nous autres Français, une très forte Dette : 36 milliards en chiffres ronds, et ce chiffre n'est pas à mettre en comparaison des dettes des autres pays que nous distançons considérablement. Mais cette dette, on semble oublier qu'elle a une garantie de tout premier ordre : nous voulons parler des chemins de fer qui, dans cinquante ans environ en moyenne, reviendront à l'État sans qu'il ait autre chose à payer que la valeur, établie par expertise, des immeubles et du matériel roulant.

Or, que représente ce retour à l'État des voies ferrées de nos six grandes Compagnies ? 40 milliards de francs ! Notre Dette est donc plus que couverte par cette propriété future, et la seule chose qui convienne est que, une fois la situation financière actuelle réglée, nous ayons un Parlement assez sage pour ne pas engager de nouvelles dépenses qui forceraient le Trésor à avoir de nouveau recours au crédit public. En un mot, le grand livre de la Dette, aussitôt les comptes en suspens apurés, — devra être irrémédiablement fermé. Et lorsque cela sera bien entendu, on sera en droit de demander quel est le pays qui a sa Dette aussi bien garantie que la nôtre...

Il est vrai que quelque chose vient troubler ce raisonnement : le rachat de nos chemins de fer, préconisé par une certaine école. De ce rachat, on fait un peu plus qu'en parler. En effet, la Commission des Crédits de la Chambre s'est réunie le 21 courant pour statuer sur le rapport de M. Klotz relatif aux propositions de rachat des Compagnies

de chemins de fer de l'*Ouest* et du *Midi*. Ce rapport conclut au rachat, sans se prononcer toutefois sur le mode d'exploitation. De son côté le Gouvernement n'a pu jusqu'ici délibérer, de sorte que la question reste en l'état. Aboutira-t-elle ? C'est ce qu'il est permis de se demander, car le Gouvernement doit se trouver quelque peu gêné. Refuser de s'occuper du rachat, c'est se créer des adversaires, et s'en occuper c'est courir vers un inconnu. Pourtant mieux vaudrait, dans l'intérêt général, que l'on s'expliquât une bonne fois nettement et franchement, afin que l'on vît quels sont ceux qui ont raison, et si le Trésor a, comme ceux-ci l'affirment, à profiter de la nouvelle combinaison, ou s'il n'a, comme d'autres — et ce ne sont pas les moindres ! — le soutiennent, qu'à y perdre...

Il s'est encore fait beaucoup de bruit, dans ces derniers temps, autour de la *Rente extérieure espagnole*. Mentionnons tout d'abord, qu'à la date du 27 février, une convention a été signée à Madrid entre le gouverneur de la *Banque d'Espagne* et le représentant du *Crédit lyonnais*. Par cette convention la *Banque d'Espagne*, — autorisée par M. Villaverde, ministre des finances d'Espagne, — donnait délégation au *Crédit lyonnais* de payer, à partir du 1er avril prochain, les coupons de la *Rente extérieure espagnole* estampillée sur tout le territoire français, — sauf Paris, — aux conditions du décret royal du 20 juin 1898 relatif à l'*affidavit*.

Ainsi donc, désormais, le *Crédit lyonnais* pourra payer au guichet de chacune de ses succursales de province, sans exception, les coupons de l'*Extérieure* appartenant aux porteurs domiciliés dans la région, en suivant simplement la procédure que la convention de novembre dernier imposait à la succursale de la *Banque d'Espagne* à Paris. En d'autres termes, les porteurs d'Extérieure résidant dans les départements n'auront plus désormais qu'à justifier la propriété de leurs titres et leur nationalité — l'*affidavit* étant toujours maintenu à l'égard des Espagnols, — et, une fois cette formalité remplie, ils pourront recevoir le montant de leurs coupons à chaque échéance, sans frais et sans dérangement d'aucune nature, absolument comme cela se passe pour les autres rentes étrangères.

C'est là certainement une facilité, mais on a déduit de cette mesure qu'elle aurait pour conséquence probable un rapide classement de l'*Extérieure*, et par voie de répercussion un relèvement progressif des cours de ce fonds.

Au sujet de l'Espagne, nous nous sommes déjà, ici même, expliqués longuement, et nous ne pouvons oublier qu'au mois d'août dernier, la *Rente Extérieure Espagnole* se tenait aux environs de 81 francs, déjà en avance de 5 points sur les cours pratiqués au mois de janvier 1902.

En quinze mois, la *Rente Extérieure Espagnole* a donc progressé de 15 points, soit de près de 20 0/0 sur ses cours du début de 1902. Quelque chose de particulier s'est-il produit depuis ? Oui, si l'on se reporte au budget du royaume, dont les recettes, pour 1902, se sont chiffrées par un excédent de 36 millions sur les prévisions. Non, si l'on considère la question du change, — la plaie de l'Espagne. Ce change, au début de 1902, était à 36 % de prime environ sur Paris, c'est-à-dire qu'il fal-



lait débourser 136 pesetas pour obtenir 100 francs payables à Paris. Or, il est aujourd'hui à 34 %, c'est-à-dire que les 100 francs sur Paris sont maintenant obtenables moyennant un paiement de 134 pesetas. On conviendra qu'une amélioration de 2 pesetas en 15 mois, soit 1 1/2 pour cent environ, n'est pas bien appréciable... Et cependant le « Syndicat des Francs » a fonctionné. Or, sait-on ce qu'il a fait, ce « Syndicat »? C'est notre confrère de Madrid, *El Globo,* qui nous l'apprend.

« Malgré les éléments hostiles en principe à la création de ce Syn-
« dicat, éléments qui ont cherché et cherchent encore à en paralyser
« l'action, le Syndicat a pu faire baisser le change et, depuis le peu de
« temps qu'il fonctionne, acheter 10.700.000 francs or, au taux moyen
« de 32.15 %, alors que les spéculateurs cotaient le change 33.60 à
« 34.25 à Madrid. Aujourd'hui, le Syndicat a de quoi faire face à tous ses
« besoins jusqu'au mois de juin prochain; aussi a-t-il décidé de ces-
« ser ses achats d'or et de refuser toutes les offres au-dessus de 31 %.
« Cela contribuera à une baisse du change immédiate; mais en dehors
« de ce fait, les francs baisseront rapidement en raison de l'affluence
« des étrangers venant en Espagne pour les fêtes de Séville... et pour
« le Congrès médical (?).

« Toutes ces causes réunies feront que les offres dépasseront de
« beaucoup les demandes, ce qui va accentuer encore plus l'amélio-
« ration du change. Il serait donc absurde d'accuser M. Villaverde
« d'avoir créé un Syndicat inutile et encore moins d'avoir fait échouer
« ce Syndicat dont on peut espérer, en considérant ce qu'il a déjà fait,
« d'excellents résultats, à condition qu'il fonctionne sérieusement et
« logiquement. »

Ces appréciations émanent « d'un financier espagnol des plus compétents et des plus estimés » et notre confrère de Madrid, *El Globo*, les a simplement enregistrées. Il ne pouvait, du reste, en prendre la responsabilité, car combien de choses étonnent! Comment des gens détenteurs de change ont-ils pu céder au « Syndicat des Francs » à 32.15 % de prime seulement, ce qu'ils pouvaient vendre aux spéculateurs de Madrid à 33.60 et même à 34.25 de prime? Et quel résultat pour le Syndicat d'avoir acheté à 32.15 % puisque le change est maintenant à 34 %? N'est-ce pas la preuve que ses opérations au point de vue de l'amélioration du change, n'ont abouti à rien? Enfin, quelles modifications dans la situation générale monétaire de l'Espagne peuvent bien résulter du « Congrès médical », et quant aux fêtes de Séville, est-ce qu'elles n'ont pas lieu tous les ans, et de quelle façon s'en est-on chaque fois ressenti? On fait bien ressortir que le même Syndicat a baissé son prix d'achat à 31 % et qu'il peut attendre qu'on vienne lui proposer du change à ce prix, puisqu'il n'a pas encore usé du crédit de 50 millions de francs en or qui lui a été ouvert à Paris. Malheureusement, il n'y a pas que le Syndicat qui soit acheteur de change. Tous les importateurs en Espagne en ont besoin. Et comme les besoins dépassent les offres, ceux qui détiennent des fonds à l'étranger, les feront encore payer longtemps cher.

Au fond, on ne veut pas avouer que le « Syndicat des Francs » a été

une chose mal comprise, et nous ne pouvons que répéter que l'amélioration du change, dans un pays, ne se décrète pas. Elle dépend de la situation commerciale de ce pays et non d'une combinaison financière qui ne pourra jamais obtenir que des résultats éphémères jusqu'au moment où, à bout de souffle, elle devra purement et simplement laisser aller les choses tout naturellement, en reconnaissant son impuissance...

On procède, en ce moment, en Suisse, à la conversion de trois emprunts 3 1/2 °/₀. La nouvelle rente 3 °/₀ donnée en remplacement de l'ancienne 3 1/2 °/₀, est offerte à 97 1/2 °/₀, soit 2 points seulement au-dessous de notre 3 °/₀ français. De plus, les emprunts 3 1/2 à convertir ne représentent que 43 millions de francs. La Suisse émettant 70 millions de 3 °/₀, c'est donc 27 millions de francs qu'elle emprunte à nouveau. Or nous ne voyons pas l'intérêt que peuvent avoir nos compatriotes à préférer, avec une marge de 2 °/₀, la Rente suisse à la Rente française. Nous ne sommes pas de ceux qui disent toujours que nos capitaux ne doivent jamais passer la frontière; mais nous prétendons qu'ils ne doivent s'expatrier que quand ils y trouvent un grand avantage. Nous ne sommes pas éloignés de croire que notre manière de voir est celle à laquelle se sont ralliés un grand nombre de nos capitalistes et de nos rentiers, autrement l'Emprunt serbe 5 °/₀ des Monopoles présenté à notre public en février n'aurait pas obtenu un aussi grand succès que celui que l'on a enregistré. On offrait, en effet, 120.000 obligations de 500 francs au prix de 450 francs, et les demandes se sont élevées à plus de 360.000 titres à répartir entre 90.000 personnes!

L'action du Canal Maritime de Suez est restée bien calme tous ces derniers temps. Pendant les deux premiers mois de 1903, cette Compagnie a réalisé, comme recettes, 16.178.387 francs contre 17.105.771 fr. pendant la même période de 1902. Il y avait donc là une diminution, d'une année à l'autre, de 927.384 francs. Pendant le mois de mars, la situation ne se sera pas modifiée, puisque du 1er janvier au 24 mars, on accuse, comme recettes, un montant de 22.690.000 francs, contre 24.680.000 francs, ou une moins-value de 1.990.000 francs. C'est l'effet de la détaxe appliquée depuis le 1er janvier et tout l'exercice pourra s'en ressentir. Rappelons toutefois qu'en 1893, lors de l'abaissement du tarif de 9 fr. 50 à 9 francs par tonne, les recettes n'avaient été que de 68 millions 862.961 francs au lieu de 72.613.311 francs en 1892. Mais en 1894, le trafic remontait à 72.116.965 francs, à 75.934.358 francs en 1895, et il n'a fait depuis que progresser sauf en 1897, pour atteindre 103.720.020 francs en 1902. En ajoutant à ce dernier chiffre le service du domaine et les recettes accessoires, on obtient, pour le résultat brut de l'année qui a pris fin le 31 décembre dernier, un montant de 105.389.877 francs, contre 101.742.686 francs en 1901. Il se peut donc que l'avance conquise en 1902 soit reperdue en 1903, mais tout laisse croire que cette situation ne sera que momentanée.

La question du gaz dans Paris a fait un pas, mais ce pas n'est pas fait vers une solution. Le Conseil municipal de Paris a, en

effet, établi les bases sur lesquelles devait être établi le futur traité relatif à l'exploitation du gaz. Il a décidé que les 80 à 85 millions de francs dus à l'abaissement prématuré du prix du gaz, du 1er janvier 1903 au 31 décembre 1905, ainsi que, s'il y a lieu, le rachat à la *Compagnie parisienne* actuelle de sa part d'actif ou, à défaut de ce rachat, la dépense d'usines nouvelles, seraient, mis à la charge du futur concessionnaire. Avant toute autre chose, la future Société devra donc effectuer un emprunt de 185 à 190 millions de francs. Il a aussi décidé que la durée de la concession serait de trente-cinq ans avec faculté de rachat au bout de vingt ans, la ville se substituant alors, *sans aucune indemnité*, aux charges industrielles et financières de son concessionnaire. Le personnel de la nouvelle entreprise sera assimilé à celui de la Ville à partir de 1903; il en coûtera 9 millions qui seront à ajouter au montant représentant le rachat de l'actif et l'abaissement du prix du gaz à 20 centimes depuis le 1er janvier dernier, et qui devront être amortis pendant les premières années de la concession. Enfin, il a été décidé, en principe, que le prix normal du gaz devrait être, à partir du 1er janvier 1906, fixé à 15 centimes le mètre cube; mais comme ce prix de 15 centimes sera majoré, pendant le temps nécessaire à la rédemption des 85 millions de francs avancés par la Ville de Paris pour l'abaissement prématuré, il s'ensuit que ce prix de 15 centimes sera majoré, en fait, pendant un minimum de dix ans au moins, de 5 ou 6 centimes par mètre cube. Quant à la redevance qu'exigera annuellement la Ville de Paris, elle n'a pas encore été fixée; on a parlé, cependant, mais sans s'arrêter définitivement à ce chiffre, de 18 millions de francs minimum.

Il y a un mois nous disions, en parlant de la question du gaz : « Il « est à souhaiter que le Conseil municipal, pour le règlement de cette « importante affaire, ne se montre pas trop exigeant, et qu'il se sou- « vienne que si ses exigences pour les tramways de pénétration ont « été jadis acceptées, il ne s'ensuit pas moins que ces entreprises sont « dans une situation critique qui exige des réformes. » De son côté, au cours de la discussion qui vient d'avoir lieu, le Préfet de la Seine a fait observer qu'il fallait cependant laisser aux concessionnaires la possibilité de faire quelques bénéfices. Or, en présence des bases si étroites sur lesquelles repose la concession future du gaz, on peut se demander s'il se trouvera des demandeurs sérieux pour les accepter.

Le *Rio Tinto* a franchi le cours de 1,300 francs sur la hausse du cuivre qui se tient maintenant, à l'heure même où nous écrivons, à 66 1/2 livres sterling la tonne. Nous sommes loin des cours de l'année dernière. En 1902, le métal a coté, en effet, 57 au plus haut et 45 1/8 au plus bas. Il s'était tenu, en 1901, entre 73 5/8 et 47, entre 79 3/4 et 69 en 1900, et entre 79 1/2 et 57 7/8 en 1899. Va-t-on revoir les cours d'antan? Certains de nos confrères anglais, dont le *Statist*, en doutent. Il dit que les conditions actuelles du marché de cuivre sont telles, que les consommateurs ne savent quoi faire, et qu'ils n'achètent qu'au jour le jour. De plus, avec la hausse du cuivre, il faut s'attendre à une augmentation dans la production mondiale. A 66 livres sterling, certaines mines peuvent se rouvrir qui avaient dû, lors du

recul des cours, suspendre leur exploitation. D'autre part, de nouveaux champs cuprifères vont s'ouvrir. La partie nord de la Rhodésie, notamment, contient des millions et des millions de tonnes de minerai cuprifère de haute teneur, de sorte que le temps n'est peut-être pas éloigné où la production sera immense. Aussi les actionnaires des mines de cuivre doivent-ils moins prendre en considération les dividendes immédiats que peuvent leur distribuer les entreprises auxquelles ils sont intéressés, que prêter attention à l'avenir, c'est-à-dire à ce qui peut se passer d'ici quelques années. En résumé il semble bien imprudent de se lancer maintenant dans des achats d'actions de mines de cuivre, en se basant sur les cours actuels du cuivre et sur les dividendes élevés que ces mêmes cours peuvent procurer, car, lorsque la baisse du métal se produira par suite de son abondance, ce sera un recul considérable dans les bénéfices de toutes les vieilles entreprises cuprifères.

Puisque nous venons de parler du *Rio-Tinto*, mentionnons que le Conseil d'administration vient de fixer à 27 shillings 6 pence, le solde du dividende à répartir aux actions ordinaires pour l'exercice 1902. L'acompte ayant été de 22 shillings 6 pence, l'action ordinaire du *Rio-Tinto* reçoit, pour l'année dernière, 50 shillings, au lieu de 60 shillings en 1901. Ajoutons que la *Tharsis*, pour 1902 également, ne distribue que 6 shillings contre 8 shillings l'année précédente.

Les mines sud-africaines sont au grand calme, mais leur marché n'en reste pas moins surveillé de près. Une des causes de l'attention nouvelle que l'on porte à ces valeurs est certainement la production du mois de février. A première vue, elle semble inférieure à celle de janvier (187,977 onces contre 192,934 pour le Witwatersrand seul). Mais il faut tenir compte de ce que février a trois jours de moins que janvier, et, en analysant les chiffres, on est amené à reconnaître que le rendement de février est des plus favorables. En effet, les 192,934 onces de janvier avaient été obtenues en vingt-huit jours trois quarts de travail, ce qui fait une moyenne de 6,711 onces par jour. Pour février, on compte trois jours de moins, soit vingt-cinq jours trois quarts; les 187,977 onces donnent une moyenne de 7,302 onces par jour. Il y a donc une augmentation quotidienne de 600 onces en chiffres ronds. A ce taux, pour vingt-huit jours trois quarts de travail, comme en janvier, la production aurait été de 209,931 onces; pour vingt-huit jours elle eût été de 204,456 onces et pour vingt-sept jours de 197,184 onces.

Une autre raison qui fait que l'on s'attend décidément à une reprise des valeurs du Rand, c'est l'amélioration que l'on signale dans la main-d'œuvre indigène. En février, le nombre des ouvriers avait augmenté de 2,000 sur le mois précédent, et on estime à 8,000 le nombre des nouveaux embauchages en mars. Aussi croit-on que le rendement de mars atteindra 220,000 onces. Il est hors de doute qu'une amélioration radicale est en train de se produire. Tout le monde s'occupe du travail dans les mines. Le gouvernement anglais s'en préoccupe, et une conférence intercoloniale vient de s'ouvrir à Blœmfontein pour étudier le moyen de remédier à l'insuffisance de

bras. On aboutira donc forcément à une solution, seulement cette solution il faut savoir l'attendre. De plus il est à croire qu'aucun mouvement sérieux en avant ne se produira sur les mines tant que toutes les questions relatives au Transvaal n'auront pas été approuvées par le Parlement anglais. Cela demandera encore trois ou quatre semaines vraisemblablement. Néanmoins il serait peut-être d'une mauvaise politique de ne pas, dès à présent, profiter du calme du marché, pour entrer de nouveau dans les grandes valeurs sud-africaines. En tous cas, comme on le fait observer justement, les avis peuvent être partagés sur la date de la reprise, mais il ne peut y avoir deux opinions quant à sa certitude.

A.-C. HÉTENÉL.

CHRONIQUE DES LIVRES

Roman : — *Les Trois Legrand, ou les dangers de la littérature*, par André Beaunier. — *Cherchons l'hérétique*, par J. Esquirol. Histoire littéraire : *Les Amants de Venise*, par Charles Maurras. — *George Sand et ses Amis*, par Albert Le Roy.— Poésie : *Fables*, par M. Albert Christophe.

Par *Les trois Legrand*, M. André Beaunier, journaliste et critique — et de qui c'est le début dans le roman, invite les jeunes gens dénués de vocation à se détourner de la littérature.

Fils d'un photographe provincial, Pierre Legrand échoua au bachot. Insuccès dont ses parents tirèrent vanité. Et ils décidèrent que, rebelle aux examens et supérieur aux brevets que l'État dispense, Pierre était sollicité vers les lettres par une force mystérieuse. C'est pourquoi ayant réalisé son fonds, M. Legrand s'installa à Paris, où, d'abord, il fut résolu que Pierre ferait de la poésie lyrique. Quelques mécomptes l'amenèrent ensuite à penser que ce genre avait cessé de se concilier les faveurs du public. Mais le réalisme fut aussi cruel à cet apprenti littérateur que le lyrisme lui avait été inclément. En dépit des documents recueillis non sans risques le long des « fortifs », l'inspiration n'accourut point.

Dans le même temps, un sieur Perdrix, qui avait failli triompher de la vertu de Mme Legrand et n'avait épargné celle-ci qu'en dérivant ses ardeurs sur la bonne, emporta chez un peuple voisin la dot de la dame sentimentale! Plus que jamais l'urgence apparut aux Legrand d'user, pour assurer leur existence, des dons généreux dont la nature avait comblé leur enfant. On convint toutefois de s'orienter vers les solutions pratiques. Pierre délaissa le roman — matière par trop aléatoire, comme il avait abandonné la poésie et, sur les conseils du grand romancier Mathieu Bonnard, s'adonna au journalisme. Ses débuts en ce genre furent plutôt difficiles. Comme un hasard heureux lui avait permis d'annoncer le premier à son quotidien l'assassinat manqué d'une femme galante venue à maturité, son directeur l'invita à exiger de celle-ci qu'elle payât les frais de la publicité imprévue qu'un tel reportage allait lui faire. Ayant — pour prix qu'il eut rabattu quelques ans sur l'âge de la dame, obtenu ses faveurs, il dut, au tarif maximum, verser les droits exigés par l'Administrateur du

Boulevard — et fut disqualifié pour l'apparence d'avoir exploité avec des circonstances aggravantes, la galanterie de la victime. Mais Blanche de Cahors s'était prise d'affection pour les Legrand. Elle leur proposa de relancer à frais communs un journal de photographie tombé en déconfiture. A des clichés reproduits avec art vint s'ajouter l'agrément pornographique. Comme de vieux Messieurs avaient éprouvé le besoin de converser avec les originaux dans les salles de rédaction, la police, qui se mêle souvent de ce qui ne la regarde pas, jugea à propos d'intervenir. Complètement ruinés, les Legrand émigrèrent dans un lointain faubourg. Dès six heures du matin, Mme Legrand allumait son feu, faisait bouillir l'eau, tempérait de chicorée le moka, coupait en tranches menues le pain rassis, le saucisson, le lard, et garnissait, avant l'ouverture des ateliers, l'estomac des prolétaires. Et l'homme de lettres? « Il est en ballade on ne sait où. Au troquet familial et sur les talus, à la barrière, il a fait des relations. Il n'écrira pas « fortifs », — mais, ce roman de naguère, il le vivra. »

Et voilà les « dangers de la littérature ». Car il y a un sous-titre aux *Trois Legrand*. — Je ne sais pas si ce roman mettra obstacle à l'éclosion des vocations fausses. Dans tous les cas, il est amusant et bien écrit. M. André Beaunier a déjà publié sur la *Poésie Nouvelle* un volume impartial et complet où il s'est appliqué à fixer un moment de l'évolution du vers. Il y marquait, soit dit en passant, quelque penchant pour les novateurs. Le journaliste, en Beaunier, a de l'irrévérence et de l'ironie. Il est narquois et souvent caustique. Il vient de satisfaire à merveille dans *Les Trois Legrand* son goût de la moquerie. Ce roman est d'un satiriste à l'observation un peu âpre et d'un moraliste enclin à châtier les ridicules par de sombres aventures.

Jacques Dalin — mais est-ce bien un roman? — ayant élu Lyon pour décor d'un livre, s'applique à vérifier le mot de Joris-Karl Huysmans que cette ville est celle « où toutes les hérésies survivent ». Ayant décidé de poursuivre cette enquête, Jacques fut aidé par le vieux « Joint-Dufond ». Nul guide n'était plus autorisé que Joint-Dufond. Il était lui-même hérétique — et de la façon la moins contestable. Joint-Dufond croyait en un Dieu en quatre personnes, identifiait la vierge et la déesse Isis, et ne croyait pas inutile d'affirmer qu'elle était apparue à Adam. Enfin, pressé par Jacques Dalin, qui passait volontiers de la curiosité au scandale, — car il était catholique, il avoua avoir reçu à diverses reprises les visites de Jésus-Christ en personne. Joint-Dufond avait de la complaisance, il s'offrit à faire connaître à son jeune ami d'autres hérétiques. Et bientôt — non sans parfois cette belle humeur verbale dont J.-K. Huysmans lui a donné sans doute l'exemple, Jacques fut promené — et le lecteur avec lui, — à travers gnostiques, martinistes, esséniens et kabbalistes. On dissertait volontiers sur ces choses, chez une marchande de meubles, avenante et avertie, entre les tables de nuit, les bois de lit et les buffets de salle à manger. Mme de Meyrargues possédait une bibliothèque occultiste. Elle autorisa Jacques Dalin et son guide à feuilleter la « clé de la magie noire », les « secrets d'Albert Le Grand » et « la dissertation sur les lampes sépulcrales ». Dans l'intervalle des confé-

rences, Jacques s'éprenait d'une ouvrière, Jacques était un amoureux circonspect. Il était à la fois réservé, délicat et généreux. S'il n'embrassait jamais, — il déboursait quelquefois. C'est qu'il était décidé à n'épouser point Jeanne Clavel, encore qu'elle fût très belle — au point d'éclairer, quand elle se tenait au haut de l'escalier de sa pauvre maison, la descente de son ami avec le seul rayon de ses cheveux d'or. D'ailleurs il n'aurait pas eu le temps de se marier. Il avait bien assez à faire de se documenter sur l'hérésie. C'est à peine s'il lui restait le loisir de considérer le paysage. Il est vrai que quand il lui arrive de l'apercevoir par hasard, — il le décrit d'une façon qui est à la fois précise et charmante. M. Esquirol connaît bien Lyon, semble-t-il. Il connaît aussi l'âme de cette ville — son âme singulière, sociale et mystique. Et à travers tous les documents qu'il enregistre, il laisse comme à regret, tomber des paysages qui sont beaux et suggestifs. Otez-les — et aussi l'intrigue menue, — et il restera un excellent petit traité; excellent, mais peut-être un peu encombré. S'il faut l'avouer, la lecture nous en avait un peu fatigué les méninges, en même temps qu'elle nous inspirait pour l'auteur une estime véritable. Or, il semble bien que M. Esquirol ait éprouvé lui-même le remords de n'avoir pas aussi adroitement filtré ses renseignements que M. Huysmans dans *Là-bas!* et qu'il ait eu sur le tard conscience du lourd fardeau dont il avait accablé nos esprits. Car, après qu'on lui eut présenté l'hérétique lyonnais par essence et définition qu'est Mgr l'évêque gnostique de Lyon et de Grenoble (un évêque de vingt-deux ans, s'il vous plaît) : « Ah! tiens, s'écrie avec une désinvolte familiarité M. Jacques Dalin, si tu savais ce que je m'en... moque à présent des hérétiques. »

Mais que ne l'a-t-il poussé plus tôt ce cri? Surtout que n'a-t-il plus tôt, — avec, en ses bras, la belle fille aux cheveux dorés, fui le labyrinthe où l'avaient enfermé — et nous avec — les hérésiarques lyonnais? Après tout, il n'y a probablement en cette affaire qu'un simple malentendu, et peut-être ai-je eu tort de donner à penser que *Cherchons l'hérétique* était un roman. Mettons, si vous voulez, que ce n'est pas un roman — et alors *Cherchons l'hérétique* devient une très diligente et même agréable étude sur l'hérésie à Lyon. Le tout n'est que de s'entendre.

*
* *

Dans le même trimestre, les « amitiés » de George Sand ont donné lieu à trois volumes et à plusieurs conférences. *Les Amants de Venise* de M. Charles Maurras suivirent une *Histoire d'Amour*, de Paul Mariéton. M. Albert Le Roy est arrivé bon dernier avec *George Sand et ses Amis*. Enfin, M. Charles Formentin, deux jours avant l'apparition du volume d'Albert Le Roy, avait fait à la salle des Capucines, sur la prière de l'Association des critiques littéraires, une conférence très brillante et très applaudie sur les deux premiers de ces trois volumes. C'est, comme on le voit, un vrai succès pour l'auteur d'*Indiana*. Un vrai succès, mais peut-être pas un succès d'estime... Cependant M. Charles Maurras et M. Albert Le Roy ont plaidé les circonstances

atténuantes. Le plus sévère de ses commentateurs fut sans contredit M. Formentin. Notre confrère a jugé sans indulgence l'aventure de Venise. Vous la connaissez. Au chevet de son ami malade, George Sand s'était attendrie en faveur du médecin Pagello. Au dire de Paul de Musset, Alfred en aurait conçu un vif ressentiment contre l'héroïne — et quelque mépris. Il faut lire cependant ce qu'en dit Perdican : « Tous les hommes, s'écrie-t-il, sont menteurs et sensuels; toutes les femmes sont perfides et dépravées. Et le monde est un égout sans fond : mais il est au monde une chose sainte et sublime : c'est l'union de ces êtres si imparfaits, si affreux. » Comme le dit fort bien Charles Maurras, l'idée d'Alfred de Musset, c'est qu'il y a dans l'amour une dignité de nature, qui se suffit à elle-même, quelle que soit l'indignité de son objet. Le véritable amant se contente de son amour:

Je me dis seulement : à cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé ; j'aimais, elle était belle.

« Que deviennent, écrit M. Charles Maurras, à cette hauteur de méta-
« physique amoureuse, les torts passés d'une pauvre petite créature
« mortelle ? » George Sand, au surplus, n'avait-elle point oublié « les
« blessures qu'elle avait faites » quand elle écrivait à Mme d'Agoult:
« Il m'est impossible d'entendre dire du mal de lui sans colère. »

En résumé Sand et Pagello soignaient Alfred de Musset. Le poète était fort souffrant. Sa vie même avait été en danger. Notez qu'avant la maladie il y avait eu du froid entre les amants. Au chevet d'Alfred, les mains de George Sand rencontrèrent celles du jeune docteur. Une angoisse partagée, la détente nerveuse qui suit les grandes crises, l'instinct et la jeunesse aux prises en des circonstances où barrières et distances étaient supprimées, — peut-être aussi cette loi secrète qui, tout près de la mort, — surexcite les ardeurs qui perpétuent la vie — tout contribuait, et jusqu'au malentendu qui déjà séparait Alfred et George, à jeter aux bras l'un de l'autre Pagello et la femme auprès de qui il venait au cours de longues nuits de s'accoutumer à vivre.

A la vérité on peut penser que les gestes de George furent guidés, en ces minutes, par un sentiment peu voisin de l'idéal passionné. Réaction assez explicable contre de récents excès romantiques. Néanmoins, dans sa conférence véhémente, Formentin a fort blâmé George Sand. De son côté M. Charles Maurras s'est proposé d'admirer et de défendre, malgré tout, les amants. « Comme dans l'infini, tout s'explique
« et se réconcilie dans l'absurde. Mais cette histoire n'a rien à voir
« avec la raison. » Je serais plutôt de l'avis de Ch. Maurras.

Et M. Albert Le Roy ? Notre distingué confrère est, comme on sait, maître de conférences à la Sorbonne. George Sand, son œuvre et sa vie — telle fut, l'an dernier, la matière de son cours. Il s'est documenté avec beaucoup de zèle. Il a trouvé, je ne sais où, de l'inédit. Il est plutôt favorable à George Sand. Il explique son œuvre, et parfois jusqu'à l'indiscrétion, par ce qu'il appelle spirituellement « les curiosités de son cœur ». Naturellement il consacre un chapitre à l'incident Pagello. Il établit qu'il y avait, à ce moment, rupture d'intimité entre Musset et sa compagne, et qu'ils s'étaient réciproquement confessé leur méprise : « Nous ne nous aimons pas, nous ne nous sommes pas

« aimés. » Il montre George Sand — dégagée de toute obligation de fidélité à l'égard du poète, et, durant que celui-ci sommeillait, écrivant à Pagello des lignes enflammées : « Je t'aime sans savoir si je pourrai « t'estimer, je t'aime parce que tu me plais : peut-être serai-je forcée « de te haïr bientôt. » Au surplus, M. Albert Le Roy ne croit pas que George Sand se soit livrée à Pagello durant la maladie ; la confidence d'Alfred recueillie par Paul de Musset le laisse incrédule pour beaucoup de raisons dont la meilleure est que le poète a démenti implicitement le prétendu récit que lui avait attribué son frère. Donc, selon M. Albert Le Roy, Sand aima Pagello durant la maladie d'Alfred : mais ne lui appartint que plus tard, quand fut survenu entre elle et Musset « l'irréparable ». Elle a avoué sa passion nouvelle à Musset dont l'attitude fut pleine d'une héroïque abnégation : « Vous vous aimez et vous m'aimez », fit-il. Et ils s'aimèrent en Alfred. Bientôt Musset veut partir, et c'est George qui s'y oppose. « Je ne veux pas que tu partes seul. Pourquoi, mon Dieu, se quereller ? Ne suis-je pas toujours le frère George, l'ami d'autrefois. » Il s'en va pourtant. Les amants lui achètent un portefeuille où ils mettent des dédicaces. Enfin il est parti. « Loin de ses enfants, séparée d'Alfred de Musset, Sand va pouvoir travailler et aimer. » Mais bientôt elle s'attendrit sur l'absent, et l'absent répond : « Je t'aime encore d'amour, George, mais toi... « Toi m'aimer ! Je t'ai rendue si malheureuse! Pauvre George, tu t'étais « trompée, tu t'es crue ma maîtresse, tu n'étais que ma mère..... Mais « tu vis, tu es belle, tu es jeune, tu te promènes sous le plus beau ciel « du monde, appuyée sur un jeune homme dont le cœur est digne de « toi. Brave jeune homme ! dis-lui combien je l'aime. » Et maintenant qu'on ne vienne plus nous parler de l'histoire Pagello.

*
* *

Un poète assez imprévu, sauf, bien entendu, pour les initiés, c'est M. Albert Christophe, ancien gouverneur du Crédit foncier. Ce poète est aussi un moraliste. Or, c'est le plus souvent par des fables que les moralistes, quand ils sont poètes, aiment à se manifester. Donc, M. Albert Christophe, au cours d'une existence où l'occasion lui fut donnée plus d'une fois de méditer sur les hommes et sur les choses, a tiré de son expérience des uns et des autres, d'aimables apologues que la librairie Lemerre vient d'accueillir dans sa petite collection littéraire. Évidemment, La Fontaine n'est pas distancé par M. Christophe, qui n'eut point, j'imagine, l'ambition d'établir un record. Elles sont, ces fables, d'une versification aisée et correcte : l'œuvre est dans son ensemble aimable, de lecture facile, d'une moralité louable et familière. Ce fabuliste, comme il était naturel, n'eut garde d'oublier qu'il avait traversé la politique où il est d'ailleurs encore un peu. Il y a appris que la calomnie se réfute assez souvent elle-même par l'excès, que l'habileté n'est point inutile à qui prétend tenir le gouvernail, que la vérité mal vêtue trouve peu d'admirateurs, qu'il ne faut point être jaloux des grands hommes, car :

Nous leur devons ce que nous sommes.

Il sait aussi que la ruse et la patience sont les vertus primordiales de ceux qui veulent gouverner les hommes, qu'il faut (les Deux Voisins) se méfier de l'adage : Si tu souhaites la paix prépare la guerre ; que parfois nous fûmes sauvés par nos ennemis eux-mêmes, et que les puissants, lorsqu'ils s'avisent de venger une injure, ne sont le plus souvent que

.....les instruments zélés
Des courtisans à leur char attelés.

Enfin les chats d'une riche maison se multipliaient au grand préjudice de la provision de crème dont les régalaient leurs maîtres. Comme ils étaient menacés du châtiment dernier, l'un d'eux fit observer que les chats

Furent créés pour détruire les rats

et qu'après tout on pouvait s'entendre.

Nous voulons bien ne pas vous prendre
Toute la crème et vous laisser
Une part juste et raisonnable.

Ce discours eut pour effet qu'on remit au vieux matou la gestion du laitage. Fit-il, — scrupuleux observateur de sa parole, — part équitable à la maison ? Difficile était le contrôle.

Qui veut profiter des abus,
A les guérir est réfractaire
J'en tire un exemple de plus
Du régime parlementaire.

Or, M. Jules Claretie assure, en la préface, qu'il a pris à lire les fables de M. Albert Christophe un « plaisir extrême ».

PAUL DUPRAY.

*
* *

Chez Dujarric et Cie :

La Question du Maroc, par **Jean Hess**. — Un fort volume in-18 franco par poste, 3 fr. 50.

Nous avons la satisfaction d'offrir au public, de jour en jour plus nombreux qui s'occupe des questions extérieures, un livre qui vient bien à son heure et où se trouve exposée, discutée, solutionnée la Question du Maroc.

La valeur de cet ouvrage, le nom de l'auteur suffit à la dire. On n'a pas oublié, en effet, les brillantes collaborations de M. Jean Hess aux grands journaux de Paris, ses polémiques, ses reportages, non plus que ses explorations africaines ou ses grands voyages d'Asie.

Les mérites de cet écrivain que l'Académie Française reconnut en couronnant *l'Ame nègre* ; l'habileté de ce reporter qui revint de l'*Ile du Diable* avec le livre que l'on sait ; la vigueur de ce polémiste qui, après avoir triomphé dans une bataille retentissante engagée pour défendre la politique des protectorats, s'affirma dans le succès en librairie de *l'Affaire Iukanthor* ; la sûreté de métier de ce chercheur d'informations lointaines, qui, tandis que les cendres de Saint-Pierre étaient encore chaudes, lui permit de publier sur *La Catastrophe de la Martinique*, un livre qui restera comme le modèle des reportages rapides et complets ; toutes ces qualités, le lecteur les retrouvera dans *La Question du Maroc*.

Ce qu'est ce livre, un sous-titre l'explique : « Ce qu'on dit. Ce qu'on croit — ce qui est vrai — mon Livre Jaune — une solution. » Cela est développé logiquement dans une suite de chapitres très nourris.

Après un bref résumé bibliographique et historique où il donne cependant le texte des traités conclus entre la France et le Maroc, l'auteur, pour montrer ce qu'on dit, ce qu'on croit, passe en revue, avec citations suffisamment longues pour n'en point dénaturer l'esprit, les opinions des principales publications consacrées au Maroc.

Il dégage ainsi l'opinion du public français telle que ce public a pu s'en faire une d'après les documents qu'on lui a communiqués.

Mais cette opinion n'est pas conforme à la réalité historique ignorée des écrivains chargés de renseigner ce public.

Cette réalité historique M. Jean Hess — en sa qualité d'informateur dont chaque œuvre vaut des « nouveautés sensationnelles » — l'établit par une suite de documents officiels de toute première importance et jusqu'à présent ignorés du public. C'est ce que l'auteur appelle son *livre jaune*. C'est un choix judicieux dans les lettres, rapports, notes, etc., etc... des ministères de la guerre, des affaires étrangères, de l'intérieur et du gouvernement général de l'Algérie sur l'action française dans le nord-ouest africain.

Cette partie du volume éclaire d'un jour aussi nouveau qu'inattendu la Question du Maroc, et fait du livre de M. Jean Hess le premier livre *historiquement vrai* consacré à cette question.

Tous les lecteurs, sans doute, n'accepteront point sans difficulté, les conclusions de M. Jean Hess qui est un farouche, un violent et un très combatif défenseur de la paix. Mais tous ceux qui, en toute question, veulent connaître les éléments de la vérité, devront lire les documents publiés par M. Jean Hess, documents nécessaires au diplomate, au politique, au publiciste, à l'historien, à l'économiste... et même au grand public, lequel trouvera dans ce volume, avec une solution logique, l'exposé clair, net et complet d'une des plus importantes questions extérieures à l'ordre du jour.

*
* *

Chez Alcan :

La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés, par M. de Lanessan. Nous en publions l'extrait suivant :

La concurrence sociale entre les classes supérieures. — Entre les classes supérieures, la concurrence sociale est particulièrement vive. Elle se prolonge jusqu'à l'époque de la Révolution sans qu'aucune d'elles obtienne une victoire décisive. Cependant, par suite de l'accord qui s'établit entre la monarchie et les deux oligarchies religieuse et bourgeoise, l'autorité de la classe aristocratique s'atténue à mesure que l'on s'éloigne du x[e] siècle où elle avait atteint son apogée. A la veille de la Révolution, elle a perdu tout son pouvoir politique, elle ne forme plus qu'une sorte de caste militaire, entièrement soumise au pouvoir politique du Roi. L'oligarchie religieuse a également perdu, dans les luttes des hautes classes, une grande partie de la puissance

qu'elle avait au moyen âge ; la monarchie la tient par les bénéfices qu'elle lui concède ou lui enlève à son gré, par la substitution de son autorité à celle du pape dans la nomination des évêques, par son intrusion dans les questions religieuses elles-mêmes depuis le concordat de François Ier, et surtout depuis la promulgation de l'acte de 1682. Au moment de la Révolution, l'oligarchie religieuse est entièrement soumise aux rois de France, comme l'oligarchie militaire qui a succédé à l'aristocratie politique du moyen âge.

Seule, l'oligarchie ploutocratique et intellectuelle s'est accrue pendant les luttes sociales ou les autres se sont affaiblies. C'est qu'elle a sur elles l'avantage de posséder l'instruction, c'est-à-dire l'arme la plus précieuse de toutes dans les luttes de la vie. Par la science, elle est devenue prépondérante, non seulement dans l'industrie, le commerce, les affaires financières, mais aussi dans toutes les fonctions publiques. Dans les Parlements, elle parle presque en égale au monarque, travaille à l'affaiblissement de tous les autres pouvoirs et fait germer la Révolution qui les renversera ; dans les provinces, elle détient toute l'administration, elle conserve une autorité d'autant plus grande que, les voies de communication existant à peine, les relations sont difficiles entre la cour et les différentes parties du territoire, et que l'autorité royale, après avoir atteint la toute-puissance entre les mains de Louis XIV, va s'affaiblissant chaque jour par l'indolence ou l'incapacité des successeurs du roi Soleil. Elle détient toutes les finances du royaume par les fermiers généraux, et, comme c'est elle qui paie l'impôt et qui le perçoit, elle n'aurait qu'à fermer ses coffres pour réduire la cour et le Roi, l'oligarchie militaire et l'oligarchie religieuse à la plus complète misère. C'est précisément ce qu'elle fera, sous le nom de Tiers-État, aussitôt après la réunion des États-Généraux à Versailles, en 1789.

La Révolution qui s'ouvre alors dans notre pays présente à l'historien attentif deux faits bien distincts : d'une part, l'oligarchie ploutocratique et intellectuelle est en lutte ouverte avec les deux oligarchies militaire et religieuse ; d'autre part, la masse plébéienne, tenue jusqu'alors à l'écart de toutes les libertés et de tous les pouvoirs politiques ou sociaux, profite de l'anarchie provoquée par la lutte des hautes classes pour tenter de mettre la main sur la propriété et de conquérir quelques droits. Son intervention dans les luttes des hautes classes d'où elle avait été jusqu'alors systématiquement écartée, crée une situation nouvelle et qui domine toute la Révolution.

*
* *

Chez Fasquelle.

Années d'aventures, **d'Alfred Capus**, avec illustrations d'Hermann Paul. C'est dépeint avec tout le talent dramatique de l'auteur, tout le rude combat auquel la vie parisienne oblige un jeune homme instruit, avant de lui accorder la situation digne de son intelligence et de son ambition. Le succès est certain de cette œuvre si vivante et si moderne.

Le XXe Siècle Politique, année 1902, de **René Vallier**, vient de paraître, en un volume de la Bibliothèque Charpentier; c'est un memento facile à consulter, de l'histoire politique et parlementaire de l'année écoulée. En raison de sa division par ordre méthodique, cet ouvrage est un livre extrêmement pratique, non seulement pour le docteur qui désirera se documenter sur une question déterminée, mais aussi pour celui qui voudra se rendre compte par lui-même du « bilan » de l'année.

*
* *

Le XXe Siècle (cinq mois aux Etats-Unis) par **Urbain Gohier**. Dans cette peinture du pays et du peuple américain, les couleurs sont vives et saisissantes. L'auteur a regardé, d'un œil exercé, une société que les Français ont le plus grand intérêt à connaître. Les questions et les milieux les plus divers sont étudiés là en toute indépendance. C'est un « instantané » de la grande nation américaine, complète, vivante, agissante.

*
* *

Chez Félix Juven, éditeur, 102, rue de Réaumur, Paris.

Les grandes Idées d'un grand Peuple, par **Lazare Weiller**.

Chargé d'une mission par le gouvernement français, M. **Lazare Weiller** a rapporté de son séjour en Amérique un recueil d'observations qu'il fait paraître sous ce titre : *Les grandes Idées d'un grand Peuple*. Ce livre a tout ce qu'il faut pour surprendre d'abord, et pour séduire ensuite le lecteur. Son auteur est un chef d'industrie qui ne cache pas son métier, mais qui oublie par modestie, d'y adjoindre la profession de savant, de lettré et de philosophe. Seulement, s'il ne les annonce pas, il en révèle les qualités. Observées avec une pénétration qui ne recule devant aucune audace, décrites avec une bonne humeur charmante et une philosophie à la fois souriante et profonde, les choses d'Amérique apparaissent dans ce volume avec un relief, une couleur et une précision tout à fait inattendus, depuis les Trusts jusqu'à la Religion, en passant par la Politique, la Société, la Bourse, le Théâtre, l'Education, le Sport, les Affaires, le Mouvement intellectuel et la Famille.

*
* *

Chez Perrin et Cie, éditeurs, Paris.

D. Merejkowsky — *Tolstoï et Dostoieswky*.

Dans ce livre, paru depuis un an à peine, et déjà traduit dans toutes les langues, l'auteur de *La Résurrection des Dieux*, le plus original et le plus profond des nouveaux écrivains russes, apprécie avec une impartialité admirable la personne et l'œuvre des deux plus grands maîtres russes de la génération précédente. Le caractère du comte Tolstoï, en particulier, les motifs et les conséquences de sa fameuse « conversion », les qualités et les défauts de son talent : tout cela nous est enfin expliqué de la façon la plus autorisée et la plus saisissante, en des pages d'une éloquence, d'une couleur, d'un relief merveilleux.

Léonide Andreïef — *L'Epouvante.*

M. **Andreïef** est, dès aujourd'hui, le plus admiré des jeunes écrivains On l'a comparé tour à tour à Edgar Poe, à Maupassant, à Dostoïewsky: mais aucun de ces écrivains ne sait, comme lui, dégager ce que renferme d'effrayant et de tragique la réalité la plus ordinaire. Et la forme, toute classique du récit, achève de faire de *L'Epouvante*, un des livres les plus remarquables, à coup sûr, qu'aient à nous offrir depuis longtemps les littératures étrangères.

*
* *

Chez Stock, éditeur :

Voici le tome V des œuvres complètes du comte **Léon Tolstoï.** Il comprend : *Le Journal d'un Marqueur*, 1856 ; *Une Tourmente de Neige*, récit, 1856; *Albert*, récit, 1857; *Du Journal du Prince Nekhludov*, Lucerne, 1857; *Le Bonheur conjugal,* roman, 1859. — Traduction de M. **J.-W. Bienstock.**

Le *Journal* d'un marqueur de billard et le récit intitulé *Albert* sont deux études prises sur le vif dans le monde de Saint-Pétersbourg. La première est écrite dans le style curieux, imagé, que peut employer un marqueur ; la seconde est la description d'un caractère, d'un type de musicien prodigieusement doué, mais tout à fait ivrogne. *Le Journal du Prince Nekhludov* met en relief, à propos d'un fait personnel, l'universelle méchanceté. La conclusion est incertaine. Par son allure philosophique, ce récit révèle les préoccupations humanitaires qui devaient, comme on sait, avoir depuis la première place dans l'œuvre de **Tolstoï.**

La *Tourmente de Neige* est le modèle de ces narrations si fines, si amusantes, où s'est complu le talent du maître écrivain. La description de ce voyage terrible à travers un océan de neige, dans la tourmente glacée, est si parfaite et si vraie que le lecteur *vit* pour son propre compte tous les épisodes de l'aventure racontée par l'auteur.

Le Bonheur conjugal nous montre une face nouvelle de son génie, **Tolstoï**, s'adaptant la mentalité féminine dans toutes ses grâces comme dans tous ses caprices, a fait de ce roman — les confessions d'une jeune femme — un véritable joyau littéraire. De telles choses ne se résument pas, elles ne peuvent que se lire. *Le Bonheur conjugal* est une longue page de rêve, de jeunesse, où plane, selon le mot heureux de M. Paul Birukov, cette grande pensée d'humanité qui est la marque de **Léon Tolstoï.**

*
* *

L'Oblat, roman inédit de **J.-K.-Huysmans.**

Ce volume, qui fait suite à *En Route* et à *La Cathédrale,* contient une étude très exacte des milieux Bénédictins, raconte deux ans de l'existence matérielle et liturgique d'une Abbaye, ouvre enfin des aperçus sur le mode de monachisme resté possible en France, sous le régime de la loi sur les congrégations.

Ce livre, dont l'action se passe en Bourgogne, près de Dijon, — soigneusement décrit — se ferme sur le départ des moines pour l'exil, et le retour de l'*Oblat* à Paris. Par son sujet même, il est mêlé à la politique du temps; mais s'il est féroce pour les persécuteurs des cloîtres, il semble, d'autre part, assez dur pour les catholiques dont les agissements ne paraissent inspirer à l'auteur d'*En Route* qu'une admiration mitigée.

*
* *

Chez Nilsson :

Le Péché, de **Georges Beaume**, est un livre original et très beau. Ce château de Josette et de Noël, symbole de la suprême stérilité des races nobles, qui domine ces champs peuplés de misères, et qui entraîne dans sa ruine et dans sa corruption les récents enrichis, et jusqu'à Caïn pacifié, est vraiment une admirable conception, toute désespérante qu'elle se dresse. L'impression d'art et de vie, qui se dégage de cette œuvre est une des plus pénétrantes qu'on ait éprouvées depuis longtemps. Trente illustrations en couleurs de Georges Roux ornent *Le Péché* de commentaires à la fois puissants et charmants.

*
* *

Au Mercure de France :

Les Joues d'Hélène, roman, par **Pierre de Querlon.**

L'auteur de cette charmante *Liaison fâcheuse*, qui fit tant parler d'elle l'an passé, vient de publier un nouveau roman qui ne manquera pas d'être fort remarqué.

Les Joues d'Hélène montrent en effet une nouvelle face du talent de M. **Pierre de Querlon**, car dans ce roman plein de vie et de passion, la douleur voisine avec la tendresse, l'audace avec l'émotion.

M. **Pierre de Querlon** sait conter avec une aisance délicieuse qui ressemble à de l'ingénuité, et à côté de cela il atteint à la sagesse la plus raffinée et la plus rare qui est de savoir sourire sans ironie et sans amertume, juste avec un petit coin de bouche mélancolique, des événements qui provoquent d'habitude les plus complexes analyses.

A cause de cela l'histoire tendre et passionnée d'Hélène est en même temps une œuvre d'écrivain et un roman qui plaît, qui touche et qui charme.

Et un style simple et précis, et pur, un peu sec, presque classique, décore ce récit modéré comme la vie et les sentiments des personnages.

C'est un beau livre, infiniment attachant.

*
* *

Chez Plon et Nourrit :

Victimes de Paris, par **Ernest Daudet**. Rien ne se peut d'une réalité plus simple ni plus poignante en ses péripéties que le roman nouveau de M. **Ernest Daudet** : *Victimes de Paris.*

Les personnages, les événements au milieu desquels ils se meuvent, les déceptions qu'ils trouvent à Paris où ils sont venus chercher, les uns la gloire, les autres la fortune, rien n'est inventé dans ce livre d'une moralité si haute ; et même ce qu'on serait tenté d'y taxer de romanesque est emprunté à la vie.

Des figures de femmes mélancoliques ou joyeuses jettent une note attendrie et reposante dans ces émouvants récits non moins attachants que moralisateurs.

*
* *

Chez Lebègue à Bruxelles :

L'*Epopée flamande* par M. **Eugène Baie**. L'auteur y fait une étude très complète de la sensibilité flamande. Il passe en revue les mœurs, la vie économique, l'art des Flandres. Il explique la formation de la démocratie et de l'art flamands. Ce livre remarquablement pensé sera lu par tous ceux qu'intéressent l'histoire et la race flamandes.

*
* *

Chez Ollendorff :

Henri Vignemal, l'auteur de *Méprise tragique* et de *Vain Effort*, vient de publier un roman nouveau : *La Chaîne*, où se trouve soulevée une question sentimentale qui intéressera tout le monde. *La Chaîne* est le symbole de la destinée d'une femme placée entre un devoir irrépudiable et une force invincible. C'est une œuvre émouvante et profonde dont on parle déjà beaucoup.

*
* *

Geneviève Lanzy, qui est, comme on le sait, le pseudonyme littéraire d'une des femmes les plus répandues dans la société parisienne, publie aujourd'hui un roman appelé à faire sensation, sous ce titre : *Vers l'Amant*. Toutes les femmes reconnaîtront, dans ce livre, d'une belle tenue littéraire, leurs angoisses les plus cachées, et y verront l'analyse délicate de leurs émotions sentimentales. *Vers l'Amant* est un beau succès de librairie.

*
* *

Chez Taillandier, éditeur :

Le Vice mortel. Mœurs d'exception, par **Jules Hoche**.
1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

L'étiquette « mœurs d'exception » apposée sur la couverture de ce livre, troublant au prémier chef, indique assez qu'il ne doit pas être mis entre toutes les mains. L'auteur lui-même le considère comme un remède toxique et il en déconseille la lecture aux âmes ingénues « que jamais le vice ne frôla de ses ailes de feu ».

En tout état de cause, la portée psychologique en est très haute, et le héros douloureux de ce livre, Maxime, y apparaît comme le type du *dégénéré*, le plus digne, malgré tout, de la pitié qu'il sollicite de celle

qu'il aime et que nous lui devons tous, d'après l'auteur. « Les épithètes scientifiques sous lesquelles on accable tous les anormaux ne sont pas une raison suffisante pour écarter d'eux toute sympathie humaine. »

A ceux qui voudraient lui reprocher d'avoir abordé des questions d'un ordre aussi dangereux et qui suspecteraient sa bonne foi, l'auteur a d'avance répondu dans sa préface. « Ceux qui voudront fouiller dans ma vie pourront s'assurer qu'en parlant sans vain mépris ni sotte pudeur de vices tenus pour honteux, ce n'est point ma cause personnelle que je plaide. Du reste, il n'y a point de vices honteux, il y a des *vices*, simplement, c'est-à-dire des gestes insolites, incompatibles avec les exigences du temps, des lieux, des mœurs, et dont on meurt.

*
* *

L'Art et la Beauté, *Kalliklès*, par **Louis Prat**. 1 vol. in-8° de 286 p., 5 fr.

Ce livre est une philosophie de l'Art et de la Beauté. Dans un dialogue de forme et d'allure platoniciennes, dont la scène est le jardin d'Académos, l'auteur met en présence le dilettantisme du sophiste Kalliklès et l'esthétique du *Personnalisme* défendue par Platon. Mais ce sont, vêtues à la grecque, des doctrines très vivantes, contemporaines qui s'agitent devant nos yeux ; c'est un drame d'opinions qui nous est représenté, un conflit d'idées luttant pour l'existence. Chacun des personnages en présence conserve sa nature et sa physionomie propres.

On reconnaîtra les opinions de vieillesse d'un illustre écrivain de notre temps, dont l'amusante fantaisie paradoxale est mise en contraste avec une doctrine esthétique originale et profonde : *la doctrine du Personnalisme* qui lui est opposée. Des fables, des allégories, se jouent à travers le livre, accompagnées de piquantes allusions à des événements de nos jours : *l'affaire de l'hékatontarque*, par exemple. Un personnage de femme philosophe, la belle et sage Aréta, communique au discours quelque chose de sa grâce et de sa beauté.

Dans un premier dialogue — *Aglaophamos* — l'auteur nous avait exposé, en les opposant, les formes de la spéculation philosophique contemporaine ; dans *L'Art et la Beauté*, qui en est la suite (quoique ce livre forme un tout indépendant), il a voulu nous donner une solution philosophique, profonde et nouvelle, des principaux problèmes qui ressortissent à la science du Beau.

Le Gérant : O. Pradels

Paris. — Imprimeries Cerf, 12, rue Sainte-Anne (Tél. 239.89)


Digitized by Google

Le gérant : O. PRADELS.

Paris. — Imp. CERF.

7e Année N° 5 1er Mai 1903

La Grande Revue

SOMMAIRE

26e VOLUME — 2me LIVRAISON

PARIS

11, RUE DE GRENELLE, 11

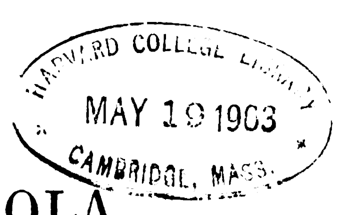
1903

CHEMIN DE FER DU NORD

Billets d'aller et retour

Valables du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain des Fêtes légales

Berck, 1re cl. 31 fr., 2e cl. 24 fr. 15, 3e cl. 17 fr. ; durée du trajet, 3 h. 1/2. — Boulogne (ville), 1re cl. 34 fr., 2e cl. 25 fr. 70, 3e 18 fr. 90 ; durée du trajet, 3 h. 1/4. — Calais (ville), 1re cl. 37 fr. 90, 2e cl. 29 fr., 3e cl. 21 fr. 85 ; durée du trajet, 3 h. 1/2. — Cayeux, 1re cl. 29 fr. 30, 2e cl. 23 fr. 05, 3e cl. 15 fr. 95 ; durée du trajet, 3 h. 1/2. — Dunkerque, 1re cl. 38 fr. 85, 2e cl. 29 fr. 95, 3e cl. 22 fr. 60 ; durée du trajet, 4 h. — Etaples, 1re cl. 30 fr. 90, 2e cl. 23 fr. 95, 3e cl. 17 fr. ; durée du trajet, 3 h. 1/4. — Gravelines (Petit-Fort-Philippe), 1re cl. 38 fr. 95, 2e cl. 29 fr. 95, 3e cl. 22 fr. 60 ; durée du trajet, 4 h. 1/2. — Le Crotoy, 1re cl. 27 fr. 90, 2e cl. 21 fr. 95, 3e cl. 15 fr. 15 ; durée du trajet, 3 h. 1/2 — Le Tréport-Mers, 1re cl. 25 fr. 75, 2e cl. 20 fr. 35, 3e cl. 13 fr. 90 ; durée du trajet, 3 h. — Saint-Valery-sur-Somme, 1re cl. 27 fr. 15, 2e cl. 21 fr. 35, 3e cl. 14 fr. 75 ; durée du trajet, 3 h. — Wimille-Wimereux, 1re cl. 34 fr. 55, 2e cl. 26 fr. 10, 3e cl. 19 fr. 30 ; durée du trajet, 4 h. — Et autres plages.



LETTRES D'ÉMILE ZOLA

A

ANTONY VALABRÈGUE [1]

(1864 à 1867)

IV

Paris, 4 novembre 1864.

Mon cher Valabrègue,

Je vous dois une lettre depuis bien longtemps. Vous m'excuserez. Voici un grand mois que mes *Contes à Ninon* m'occupent plusieurs heures par jour; il m'a fallu d'abord corriger les épreuves, et c'est, je vous assure, une besogne peu agréable et très fatigante; maintenant, je travaille à obtenir pour mon volume le plus de publicité possible, et j'espère arriver à un splendide résultat. Dieu merci, tout est à peu près terminé : le volume est à la brochure, mes lettres d'envoi sont écrites, mes réclames rédigées : j'attends. Ainsi, vous la recevrez bientôt cette œuvre de début, si faible en bien des endroits; je l'ai tant lue de fois qu'elle me paraît détestable et que je voudrais pouvoir l'oublier. J'ai hâte d'écrire autre chose et de profiter du peu d'expérience que j'ai acquis pendant ces derniers mois. — Dites quelques mots de mes *Contes* dans un des journaux auxquels vous collaborez. Con-

1. Voir la *Revue* du 1er avril 1903.

sacrez-leur même, si vous en avez le courage, une étude de quelque étendue; puis vous m'enverrez les numéros qui contiendront cette étude et je connaîtrai votre opinion sur mon œuvre sans que vous ayez besoin de me l'écrire directement.

Pardonnez-moi mon égoïsme, si je commence ma lettre en me consacrant une page, c'est que j'avais à cœur de vous expliquer la cause de mon silence. Certes, vous devez avoir les mains pleines d'excuses pour un pauvre homme qui en est à son premier enfant.

Je ne répondrai pas à votre dernière lettre. J'ai trop de choses intéressantes à vous dire pour me perdre à votre suite dans des raisonnements sans fin. Je me plains des six pages que vous m'avez envoyées, non que je dédaigne la discussion sérieuse et la critique loyale, mais parce que j'aurais désiré que, sur ces six pages, quatre au moins fussent consacrées à me donner des détails sur vous et sur le milieu qui vous entoure. Songez quel spectacle vous offrez à l'observateur : il y a en vous un chaos d'idées, d'où peut-être il jaillira un monde : aujourd'hui, tout est ténèbres encore, ou, du moins, la lumière flotte, confuse : vous tournez au vent de toutes les pensées qui passent; vous êtes une cire molle où s'empreint chaque objet nouveau. Contez-moi donc vos affaires, vos gestes et vos paroles, si vous voulez m'intéresser. D'autre part, le coin perdu où vous vivez a ses bêtises et ses joyeusetés; il doit réagir sur vous, et vous devez réagir sur lui; c'est là une sorte de conflit qui présente pour moi un haut intérêt. Parlez-moi donc des campagnes et des habitants de ce pays lointain, pour peu que vous ayez le désir de me procurer une heure de joie. Je le sais, je vous ai donné un mauvais exemple en vous adressant deux ou trois pages de rêveries plus ou moins paradoxales; c'est me punir rudement que de me répondre par six pages de paradoxes plus ou moins nuageux. Jetons au feu les Écrans, et tâchons de vivre en pleine réalité. Je vous dirai ce que je fais, ce qu'on me fait; vous m'écrirez les pensées que vous avez, et me direz les pensées que n'ont pas les Aixois. Ainsi voilà qui est convenu : le moins possible de théorie et de raisonnement; des lettres plantureuses, bourrées de faits, et par là même intéressantes.

ÉMILE ZOLA.



V

Paris, le 13 janvier 1865

Mon cher Valabrègue,

Êtes-vous mort?

Je vous écris sous le coup d'une colère bien légitime.

Voilà plus de quatre mois que vous ne m'avez envoyé la moindre lettre.

Je vous écris en octobre. Point de réponse. Je vous envoie mon volume, point de réponse.

Vous aurais-je blessé sans le savoir? Que diable! On s'explique. On ne laisse pas les gens en pleine mer de conjectures.

Un instant, votre frère nous a dit que vous deviez venir : « Bon! ai-je pensé, il préfère une conversation verbale à une conversation écrite. » Et j'ai attendu un mois avec patience.

Aujourd'hui, j'apprends que votre voyage est renvoyé à la fin de l'année. Je ne comprends plus rien à tout ceci : j'ignore ce qui peut vous fermer la bouche, ou plutôt vous arrêter la main. Je demande à savoir le mot de l'énigme.

Je ne vous aurais certes pas écrit le premier, tant je suis fâché, si je n'avais une nouvelle adresse à vous donner. Adressez-moi désormais vos lettres, 142, boulevard Montparnasse.

Voyons, prenez la plume et répondez-moi longuement. Vous devez avoir bien des choses à me raconter. Parlez-moi de vous et de moi. Dites-moi ce que vous faites, ce qui vous arrive, et dites-moi quelle est l'attitude de la ville d'Aix devant mon livre. Beaucoup de défiance sans doute, ou même une indifférence parfaite.

Ici, les *Contes à Ninon* marchent très bien. Plus de la moitié de la première édition est vendue.

J'ai beaucoup de choses à vous dire; mais je ne vous les dirai pas aujourd'hui.

Écrivez-moi longuement, je vous répondrai longuement.

Je vous serre la main en homme pressé et un peu irrité.

Émile Zola.

VI

Paris, le 6 février 1865.

Mon cher Valabrègue,

Je vous dois une lettre de quelque étendue, que je vous ai promise, voici un mois. Je vais tâcher de m'acquitter dans un court moment de repos.

Vous ne sauriez croire combien je suis occupé, j'ai entrepris une telle besogne que je ne sais où donner de la tête : d'abord, j'ai, par jour, dix heures prises à la librairie; je donne ensuite, toutes les semaines, un article de 100 à 150 lignes au *Petit Journal*, et, tous les quinze jours, un article de 500 à 600 lignes au *Salut public* de Lyon; enfin, j'ai mon roman, auquel je devrais travailler, et qui, jusqu'ici, a dormi tranquillement au fond d'un tiroir. Vous comprenez que je n'écris pas toute cette prose pour les beaux yeux du public; on me paye l'article 20 francs au *Petit Journal*, et 50 à 60 francs au *Salut public;* de sorte que je me fais environ 200 francs par mois avec ma plume. La question argent m'a un peu décidé dans tout ceci; mais je considère aussi le journalisme comme un levier si puissant que je ne suis pas fâché du tout de pouvoir me produire à jour fixe devant un nombre considérable de lecteurs. C'est cette pensée qui vous expliquera mon entrée au *Petit Journal*. Je sais quel niveau cette feuille occupe dans la littérature, mais je sais aussi qu'elle donne à ses rédacteurs une popularité bien rapide. Le journal ne fait pas le rédacteur, c'est le rédacteur qui fait le journal; si je suis bon, je reste bon partout; le tout est de bien faire et de n'avoir pas à rougir de son œuvre. Quant au *Salut public*, c'est un des meilleurs journaux de province; j'y jouis d'une grande liberté et d'un espace fort large; j'y traite des questions de haute littérature, et je suis très satisfait d'y être entré. Tout ceci est pour arriver à un grand journal de Paris; deux mois ne se passeront pas je l'espère, sans que j'écrive dans quelque feuille libérale. En ce moment, j'ai un double but, celui de me faire connaître et d'augmenter mes rentes.

Le ciel me vienne en aide!

Vous me pardonnerez de m'être consacré deux pages, et de m'en consacrer deux nouvelles autres.

Je suis satisfait du succès obtenu par mon livre. Il y a déjà eu une centaine d'articles, dont vous me dites avoir lu quelques-uns. En somme, la presse a été bienveillante : un concert d'éloges, sauf deux ou trois notes désagréables. Et observez que ceux qui m'ont légèrement blessé sont ceux-là même qui ont cru me chatouiller le plus agréablement : ils n'ont pas lu mes contes, et en ont parlé très obligeamment, mais très faussement, de sorte que leurs lecteurs ont dû voir en moi l'être le plus fade et le plus doucereux du monde. Voilà bien les amis. J'aurais préféré un véritable éreintement. — J'ai hâte de publier un second volume. J'ai tout lieu de croire que ce volume décidera presque de ma réputation. Mais j'ai si peu de temps à moi! Si je pouvais être prêt pour le commencement de l'hiver prochain, je serais l'homme le plus heureux de la terre. — Je suis dans cette période de fièvre où les événements vous emportent; chaque jour, ma position se dessine mieux; chaque jour, je fais un pas en avant. Où sont les soirées de travail paisible, lorsque je me trouvais seul devant mon œuvre, ignorant si elle verrait jamais le jour? Alors, je discutais avec moi-même, j'hésitais. A présent, il me faut marcher, marcher quand même. Que la page écrite soit bonne ou mauvaise, il faut qu'elle paraisse. J'éprouve tout à la fois une véritable volupté à me sentir peu à peu sortir de la foule, et une sorte d'angoisse à me demander si j'aurai les forces nécessaires, si je pourrai me tenir debout pendant longtemps sur le degré que j'aurai atteint. Je ne m'ennuie plus, je vous le promets; j'attends avec impatience le jour où je me sentirai assez fort et assez ferme pour quitter tout et me consacrer entièrement à la littérature. ÉMILE ZOLA.

VII

Paris, le 24 septembre 1865.

Je suis rouge de honte, mon cher Valabrègue, rouge de confusion, je vous assure. Je conviens que je n'ai aucune ex-

cuse à vous donner pour me faire pardonner mon silence. Vous aurez l'âme clémente, et lorsque je vous aurai dit tout ce que j'ai fait depuis que je n'ai pas causé avec vous, vous me donnerez l'absolution, sans pénitence encore, n'ayant pas le cœur assez dur pour condamner un travailleur qui a sué sang et eau.

J'ai fait un roman, j'ai fait une comédie, j'ai fait quelques douzaines d'articles. Le roman s'imprime, la comédie s'avance sournoisement vers le cabinet d'un directeur, les articles ont paru çà et là. Je n'ai point perdu mon temps, je vous assure, depuis les dix-huit mois que vous avez quitté Paris. Si je ne vous donne pas de plus amples détails, si je vous écris une petite lettre toute vide, c'est que j'espère causer prochainement avec vous.

Viendrez-vous? Ne viendrez-vous pas? Telle est la question. Écrivez-moi seulement dix lignes. Dites-moi : « J'irai à Paris à telle époque. » Et cela me suffira. Je sais que je n'ai pas le droit, après ma conduite indigne, de réclamer une réponse. Aussi, n'est-ce pas une réponse que je sollicite, c'est simplement une lettre de faire part : « M. Valabrègue prévient ses nombreux amis qu'il débarquera dans la capitale le... (la date), à... (l'heure). » Faites imprimer, si vous voulez, et mettez-moi sur la liste des destinataires.

Si vous venez ici, venez armé. Dans le cas où vous me croiriez digne d'une réponse, veuillez me dire ce que vous avez fait depuis que nous sommes morts l'un pour l'autre. J'aurais désiré que vous arriviez les mains pleines. J'aurais pu alors vous donner un bon coup de main. Il ne faut pas venir commencer une campagne malheureuse. Il faut vous présenter avec des idées arrêtées, une volonté forte. Je pourrai vous fournir quelques bonnes indications; je vous communiquerai mon expérience, et nous attaquerons le taureau par les cornes. Si vous saviez, mon pauvre ami, combien peu le talent est dans la réussite, vous laisseriez là plume et papier, et vous vous mettriez à étudier la vie littéraire, les mille petites canailleries qui ouvrent les portes, l'art d'user le crédit des autres, la cruauté nécessaire pour passer sur le ventre des chers confrères. Venez, vous dis-je, je sais beaucoup, et je suis tout à votre disposition.

Ne considérez pas ceci comme une lettre, c'est un aveu timide, fait à la hâte, un aveu de mon crime de lèse-amitié et de lèse-confraternité. Si vous ne devez pas venir, nous recommencerons à causer longuement par écrit. J'aime mieux causer autrement.

N'oubliez pas de me faire adresser la lettre de faire part. Votre tout dévoué.

ÉMILE ZOLA.

VIII

Paris, le 8 janvier 1866.

Mon cher Valabrègue,

Voici longtemps que vous dois une lettre. J'ai une vie si inquiète et si haletante, que je suis vraiment excusable des négligences que je me permets à l'égard de mes amis. Lorsque je me sens calme et reposé, je travaille ; lorsque la fatigue arrive, j'ai un tel dégoût de l'encre et du papier que je ne me sens pas le courage d'écrire même une lettre d'amitié et d'épanchement. Excusez-moi donc, une fois pour toutes ; louez-moi, qui plus est, de l'effort méritoire que je fais aujourd'hui.

Je voudrais vous tenir là, devant moi, face à face, et je vous parlerais longuement. Je répondrais à votre dernière lettre, je me donnerais pour tâche de vous faire voir la vie littéraire, telle qu'elle est, avec ses dessous, ses ficelles et ses mensonges. Ma leçon, — puisque leçon il y a, — serait pleine d'espérance et de courage. J'ai foi dans la vérité et le talent ; mais il me vient des pitiés, lorsque je vois un brave garçon qui se laisse duper et devancer par d'habiles médiocrités. Ne vous êtes-vous pas dit, quelques fois, que c'était raillerie de lutter avec de la bonne foi contre des fripons? Je veux donc que nous, qui n'avons pas le ventre vide, nous soyons habiles parmi les habiles ; je veux que nous ne nous renfermions pas dans notre hauteur et notre dédain, et que nous ayons toute la ruse de ceux qui n'ont que la ruse. Me comprenez-vous bien, et m'écoutez-vous? Nous sommes des impatients, nous voulons le succès au plus vite, — pourquoi ne pas l'avouer tout haut ? — il faut donc que nous fassions notre succès. Le bruit s'en va, le talent reste.

Il m'est difficile de répondre à la trop bonne opinion que vous avez de mon livre[1]. Il est faible en certaines parties, et il contient encore bien des enfantillages. L'élan manque par instants, l'observateur s'évanouit, et le poète reparaît, un poète qui a trop bu de lait, et mangé trop de sucre. L'œuvre n'est pas virile; elle est le cri d'un enfant qui pleure et qui se révolte. Je vous parlais d'habileté, tout à l'heure : mon livre est tout à la fois une habileté et une maladresse. Il a été aussi mal accueilli que mes *Contes* avaient été bien reçus. J'ai récolté des coups de férule à droite et à gauche, et me voilà perdu dans l'esprit des gens de bien. Là est la maladresse. Mais aujourd'hui, je suis connu, on me craint et on m'injurie; aujourd'hui je suis classé parmi les écrivains dont on lit les œuvres avec effroi. Là est l'habileté.

Vous ne m'entendez peut-être pas bien, et vous pourriez croire que je vous donne de très mauvais conseils. L'habileté, pour moi, ne consiste pas à mentir à sa pensée, à faire une œuvre selon le goût ou le dégoût de la foule. L'habileté consiste, l'œuvre une fois faite, à ne pas attendre le public, mais à aller vers lui et à le forcer à vous caresser ou à vous injurier. Je sais bien que l'indifférence serait plus haute et plus digne; mais, je vous l'ai dit, nous sommes les enfants d'un âge impatient, nous avons des rages de nous grandir sur nos talons, et si nous ne foulons les autres aux pieds, soyez certains qu'ils passeront sur nos corps. Voilà pourquoi je vous attends pour parler de ces choses; je ne veux pas que les sots nous écrasent.

Vous me demandez ce que mon livre m'a rapporté. Peu de chose. Un livre ne nourrit jamais son auteur. J'ai avec Lacroix un traité qui m'alloue 10 0/0 sur le prix de catalogue. Je touche donc 30 centimes par exemplaire tiré. On en a tiré 1,500. Comptez. Remarquez que mon traité est très avantageux.

On a le feuilleton. Toute œuvre, pour nourrir son auteur, doit d'abord passer dans un journal qui la paie à raison de 15 à 20 centimes la ligne. On a ensuite le 10 0/0 du libraire.

Vous voyez qu'il vous faut venir ici avec beaucoup de courage. Ayez une ligne de conduite fermement arrêtée, et un

1. *La Confession de Claude.*

entêtement féroce. Je vous dirai tout ce que je sais, et je pourrai peut-être vous ouvrir quelques portes.

Paul a dû vous dire où j'en suis. Je quitte la librairie à la fin de janvier, et je remplace mon travail de bureau par la rédaction de certains livres qui me sont commandés chez Hachette. Je vais m'occuper beaucoup de théâtre; maintenant tous les éditeurs me sont ouverts; mais je n'ai pas une seule scène à mon service, il va me falloir donner assaut de ce côté, qui est le côté du gain et du retentissement. En outre, je compte écrire plus ou moins régulièrement dans quatre à cinq journaux. Je battrai monnaie autant que possible. D'ailleurs j'ai foi en moi, et je marche gaillardement.

Quand venez-vous ? et que comptez-vous faire? Ne quittez pas Aix en étourdi, et arrivez ici avec des projets réalisables. Reviendrez-vous avec Paul, que j'attends vers le milieu de février?

Je ne sais trop ce que je vous ai écrit. Je vous parlerai plus à l'aise, lorsque vous serez ici, et je tâcherai de me mieux faire entendre. Me voilà fatigué, et je ne dois plus dire que des sottises.

Écrivez-moi si cela ne vous ennuie pas trop. Parlez-moi d'Aix, et dites-moi tout le mal que l'on pense de mon livre. Je sais, par diverses communications, que les Aixois préfèrent la bergerade de mes *Contes* à l'eau-forte de ma *Confession*.

A bientôt, mon cher Valabrègue, et vivez dans la vérité et dans le courage.

A vous, ÉMILE ZOLA.

J'écris à Paul par le même courrier.

IX

Les quelques pages que vous m'écrivez sur Aix sont pleines d'excellentes observations. Je pense tout à fait comme vous à cet égard, et depuis longtemps je vous ai dit le peu de foi que j'ai en la province. Le malheur est que j'ai des souvenirs à Aix, et j'ai le culte des pensées et des actions d'autrefois. Je songe donc plus que je ne le voudrais à ce coin de terre perdu ; je ne m'inquiète pas précisément de ce

qu'on y pense de moi; mais j'aimerais à ce qu'on y sache les petits bonheurs qui peuvent m'arriver. Vous voyez que je suis franc. De là les questions que je vous avais posées. Merci de vos bonnes réponses. Tenez-moi, s'il est possible, au courant de l'opinion. — Vous me dites qu'on est en train d'ôter au canal dont mon père est l'auteur le nom de Canal Zola. Précisez, je vous prie, dans votre prochaine lettre : dites-moi comment et dans quelles circonstances ce changement de nom a été tenté. Vous devez comprendre qu'en ce moment surtout, je ne tiens guère à la faible renommée que peut m'attirer un nom donné à un mur ; quant à moi, je me sens de taille à bâtir plusieurs murs, s'il le faut. Mais j'ai là un devoir à remplir, et s'il y a une lettre à écrire, je l'écrirai, ne serait-ce que pour protester.

Et vous, mon brave ami, vous que j'oublie pour vous parler de moi en égoïste, que faites-vous dans cette galère ? Vous avez dit adieu à la poésie : Que ce ne soit pas un adieu éternel, car vous êtes encore trop jeune pour prendre une telle détermination. Je comprends que le joug du vers vous ait fatigué, et que vous ayez voulu briser les liens étroits du sonnet pour respirer plus à l'aise. Je vous avouerai même que le vers est une pauvre arme en nos temps de discussions ardentes. Mais il est un repos pour l'esprit, une paix pour l'âme ; ceux qui ont rimé jeunes rimeront vieux ; la muse est une belle maîtresse puissante et douce, avec laquelle on a toujours des regains d'amour. Ne la maltraitez donc pas trop aujourd'hui, pour qu'elle vous rende un jour vos caresses. — Tout ceci est pour vous dire d'écrire en prose, sans qu'il y paraisse. Vous faites bien d'acquérir le plus de science possible ; cette science vous servira beaucoup, si vous comptez vous lancer dans la critique pure. Moi, je suis un gros ignorant, ce dont je ne suis pas triste le moins du monde ; mais je dois vivre uniquement avec mon cœur et mon imagination, et je ne serai jamais qu'un détestable critique, au point de vue de la justice et de la vérité. Travaillez, travaillez ; vous produirez toujours assez tôt. Et ici, entendez-moi : il serait bon que dès demain vous vous mettiez à une œuvre personnelle ; mais que cette œuvre ne vous fasse pas oublier la masse de documents dont vous

avez besoin pour la rude tâche que vous entreprenez. Mon pauvre ami, vous quittez la poésie trouvant le vers un terrible lutteur qu'il est difficile de dompter. Combien vous allez souffrir aux prises avec la raison et la science ! Je m'effraie pour vous ; vous n'aviez auparavant que votre fantaisie pour guide, et maintenant vous allez marcher pas à pas avec des textes et des syllogismes. Que ne faites-vous du roman ? C'est le genre en faveur, et il est surtout l'arme de l'époque, si vous voulez être lu, mettez vos idées en action. Mais surtout ne venez à Paris qu'avec des pensées arrêtées; faites votre plan de campagne; et accourez combattre. Je vous attends, ou peut-être même, — ce que je préférerais, — j'irai vous chercher.

Nous vivons ici toujours de la même manière. Le jeudi, je reçois ; je vois Baille et Paul, qui travaillent chacun dans leur sens, Coste, avec lequel vous êtes en correspondance, ce qui m'évite la peine de vous parler de lui, et plusieurs autres encore. Je vais beaucoup au théâtre, j'ai besoin d'un peu de bruit, et je sors plus souvent que l'année dernière. Je suis dans un moment de transition, et je ne sais encore ce qui sortira de tout cela.

Bon courage, mon cher Valabrègue; je suis tout espérance. Nous sommes jeunes, et il y a des places à prendre.

A vous de tout cœur,

ÉMILE ZOLA.

X

Paris 10 décembre 1866.

Tous ne devineriez jamais, mon cher Valabrègue, la raison qui m'a empêché de répondre sur-le-champ à votre dernière lettre. Je vous devais quelques pages depuis longtemps, et il a fallu une cause bien puissante, n'est-ce pas, pour que j'aie consenti à retarder encore l'acquittement de ma dette. Or apprenez que j'ai travaillé pour Aix tous ces jours-ci — Eh ! oui, me voilà décentralisateur en diable. Mais il y a des circonstances atténuantes. Imaginez que j'ai reçu une invitation pour la 33e session du Congrès scientifique de France, mais une invitation tellement flatteuse qu'il m'a été impossible de

faire la sourde oreille. Je ne puis vous expliquer tout au long les raisons qui m'ont déterminé à envoyer mon adhésion. Le fait est que je suis membre du Congrès — on vient de m'envoyer une carte qui me confère ce titre — et que j'ai mis hier à la poste une trentaine de pages intitulées : *Une définition du roman.* Je suis content — lisez très content, — de ce petit travail dans lequel j'ai largement appliqué la méthode de Taine. En un mot, des affirmations carrées et audacieuses. Je voudrais bien être dans un petit coin de la salle où l'on déclamera ma prose.

Ah ! que vous seriez un brave garçon si vous consentiez à vous mettre pour moi dans ce petit coin où je ne puis être ! Pouvez-vous me rendre ce service, et m'écrire ensuite ce que vous aurez vu et entendu? J'ai bien peur que mon pétard ne rate, à vrai dire. Il est pourtant convenablement bourré de poudre; mais l'air de la province est humide et éteint d'ordinaire les meilleurs feux d'artifice de l'esprit. Il est bien entendu que vous pénétrez les raisons qui m'ont poussé à faire ce que j'ai fait, et que dans tout cela, je n'ai aujourd'hui que de la curiosité. C'est cette curiosité que je vous prie de satisfaire. Écrivez-moi le plus tôt possible ce qui se passera, et, de toutes façons, nous connaîtrons la province sous un nouvel aspect.

Je me serais occupé de vous dès la première page, si je n'avais eu une *importante* nouvelle à vous donner. Maintenant, je puis vous dire que votre lettre m'a presque attristé. Vous êtes trop heureux vraiment, vous avez trop de loisirs, et, Dieu me pardonne, vous finiriez par vous oublier dans un profond sommeil. Je vous dirai que je suis un méchant envieux : en vous lisant, je songeais à moi, je me disais que je voudrais aller vivre comme vous dans un calme travail. Et je me disais cela, parce que je suis un paresseux et un lâche. Croyez-moi, il vaudrait peut-être mieux que vous fussiez sans un sou, battant le pavé de Paris, poussé par la nécessité, obligé de vous mêler à la vie réelle. Vous êtes dans la spéculation pure, dans le rêve, dans ce rêve qui précède le sommeil. Et vous allez vous endormir, cela est bien certain.

Vous travaillez, dites-vous, et d'après ce que vous ajoutez, je vois que vous ne travaillez pas dans un milieu vivant. Tout

un livre de paysages d'automne! Cela m'effraye, je vous l'avoue. Je ne veux pas juger sur le titre, je crains seulement que vous ne demandiez à tort à la plume ce qui est du domaine — je ne dis plus du pinceau, — du couteau à palette. Je n'appuie pas, je désire seulement vous mettre en garde contre les somnolences qui vont vous prendre. Réfléchissez, et voyez s'il n'est pas temps que vous veniez vous battre. Il n'y a que la lutte qui donnera à votre talent la maturité que vous demandez en vain à l'étude. Quelques mois de pratique représentent des années de théorie. A votre place — je vous dis cela en bon confrère — je n'écrirais plus pour écrire, je viendrais à Paris avec un but arrêté, j'appliquerais toutes mes forces à une réussite quelconque et immédiate. Vous voilà grand garçon. C'est un recul, un meurtre que de ne pas débuter carrément et sans tarder.

Certes, je sais bien que je ne suis pas d'un bon exemple en ce moment. Le journalisme me maltraite singulièrement. Mes affaires vont mal, je me donne beaucoup de peine pour un maigre résultat. Et pourtant, je vous conseille de toutes mes forces de venir faire ici du journalisme avec moi. Il faut vous dire que vous aurez forcément à passer par un noviciat quelconque, et qu'il est bon d'en finir au plus vite avec les premiers débuts. Surtout, quand vous viendrez, ne me dites pas que vous allez vous enfermer dans votre chambre, et étudier encore. On s'enferme à Aix, mais ici l'on marche.

Ah! que je voudrais être à votre place, mon cher Valabrègue, pour m'endormir un peu, — et que je voudrais pour vous que vous fussiez à la mienne, poussé en avant par la nécessité!

Ainsi, c'est entendu, vous allez sommeiller jusqu'en mars, et, à cette époque, vous vous réveillerez enfin. C'est le dernier délai que je vous donne. Après quoi, je vous traiterai comme un indigne paresseux.

Il faut vous dire que je ne suis pas gai aujourd'hui. Rien ne marche, et « le ciel de l'avenir » est singulièrement noir. Je me rappelle l'été dernier comme un véritable âge d'or. La belle confiance et les beaux projets! Ce soir, je me traite de crétin, et je vous écris cette lettre écœuré par l'odeur de l'encre. On a de ces défaillances, et le pis est qu'elles vous

font beaucoup souffrir. Quelles secousses continuelles, bon Dieu! et quels détraquements dans cette misérable machine qui est moi! Je ne sais plus bien si c'est le ventre ou la pensée qui me fait mal!

Je ne puis guère vous donner des nouvelles exactes sur ma position littéraire, qui, chaque jour se modifie. Je dois écrire dans plusieurs feuilles, mais ma maison la plus solide est encore cette baraque de *Figaro* dont le plancher menace, chaque matin, de s'écrouler sous mes pas. Je voudrais pouvoir, comme vous le désirez, entreprendre une œuvre sérieuse qui me consolerait. Le malheur est que cela ne m'est pas permis en ce moment. Il faut que je batte monnaie et je suis étrangement maladroit dans une pareille besogne. Je ne sais guère comment je vais sortir de cette galère. Je veux dire de mes ennuis, car je compte bien ne jamais déserter entièrement le journalisme, qui est le plus grand moyen d'action que je connaisse.

J'ai repris mes *réceptions* du jeudi. Pissarro, Baille, Solari, Georges Pajot viennent chaque semaine gémir avec moi et se plaindre de la dureté des temps. Baille a cependant remporté aujourd'hui une grande victoire ; il est lauréat de l'Institut depuis ce matin, et son prix est de la valeur de trois mille francs. Je l'ai cru fou lorsqu'il est venu m'annoncer cette bonne nouvelle. Solari gratte ses bons dieux, il veut se marier. Pissarro ne fait rien et attend Guillemet.

Dites à Paul de revenir au plus tôt. Il jettera un peu de courage dans ma vie. Je l'attends comme un sauveur. S'il ne devait pas arriver dans quelques jours priez-le de m'écrire. Surtout qu'il apporte toutes ses études pour me prouver que je dois travailler.

Je voulais vous écrire une lettre intéressante, pleine de faits, et je n'ai réussi, sans doute, qu'à épancher ma mauvaise humeur. Vous me prendrez comme je suis. Un jour d'espoir, vous aurez les pages réjouissantes que je vous enverrai.

Du courage, mon cher Valabrègue, et ne vous endormez pas; il y a tant de choses vivantes à faire.

Le bonjour à tous de ma part et de la part de Gabrielle.

Votre dévoué, ÉMILE ZOLA.

Membre du Congrès scientifique de France.

XI

Paris, 19 février 1867.

Mon cher Valabrègue,

Quelques mots en courant pour que vous ne puissiez pas m'accuser de paresse ou d'oubli. Je tiens à répondre à certains passages de votre dernière lettre.

Je ne doute nullement de vous, et je ne me rappelle guère ce que vous appelez « vos commencements classiques ». J'assiste en ami et en curieux aux transformations qui s'accomplissent en vous. J'attends votre première œuvre pour vous classer dans mon esprit, pour arrêter mes opinions à votre égard. Mais je sais que vous êtes un chercheur, que vous pensez juste, que vous êtes jeune et que l'avenir vous appartient. Vous voyez que je vous accorde une large place dans mon estime, et vous avez tort de douter de mes sympathies et de mes applaudissements. J'avais à cœur de faire mon acte de foi, car dans votre dernière lettre, vous vous défendez vivement, vous me traitez en incrédule.

Ce que j'ai toujours pensé, — je veux ne vous rien cacher — c'est que vous menez une vie trop contemplative. J'aimerais à vous voir un esprit plus militant. A votre âge, le sang bat dans la chair, la fièvre secoue le corps. Les œuvres vécues ont toujours été supérieures aux œuvres rêvées. Avouez que vous rêvez les vôtres : les longues explications que vous me donnez sur vos « Paysages d'automne » me prouvent que vous êtes un contemplatif quand même. Je ne vous cache pas que j'aurais préféré vous voir au milieu de nous, luttant comme nous, renouvelant chaque jour vos tentatives, frappant à droite et frappant à gauche, marchant toujours en avant. D'ailleurs, toutes les voies sont bonnes, celle que vous prenez peut convenir à votre personnalité. Les vœux que je fais ne sont peut-être que des conseils égoïstes dictés par ma propre nature.

Je comptais vous voir marcher avec moi. Je ne suis entouré que de peintres; je n'ai pas ici un seul littérateur avec

qui causer. Je me disais que nous irions ensemble au combat, et que nous nous soutiendrions au besoin. Et voilà que vous me laissez marcher seul, lutter seul, triompher et succomber seul. Quelquefois je pense à vous et je me dis : Il s'endort. N'est-ce pas là une parole naturelle qui doit m'échapper malgré moi! Revenez avec un ouvrage, entrez dans la vie, luttez et vous verrez que je serai le premier à vous encourager et à vous applaudir.

A quand votre arrivée? Vous aviez parlé du mois de mars, je crois, mettons cela en avril ou en mai, n'est-ce pas? Dans votre prochaine lettre, fixez-moi une époque, s'il est possible: D'ailleurs, si vous ne venez pas pour vous jeter franchement dans la mêlée, il est préférable que vous restiez encore à Aix, jusqu'au jour où vous vous croirez mûr pour la lutte. Surtout, apportez votre livre de paysages, je suis très curieux de savoir ce que vous avez mis dans cette œuvre.

Faut-il vous parler un peu de moi? Vous devez savoir que je vais entreprendre un grand travail dans le *Messager de Provence*, journal paraissant à Marseille, j'y publierai à partir du 1er mars, un long roman, *Les Mystères de Marseille*, basé sur les pièces des derniers procès criminels. Je suis encombré de documents; je ne sais comment je vais faire sortir un monde de ce chaos. Ce travail est peu payé; mais je compte sur un grand retentissement dans tout le Midi. Il n'est pas mauvais d'avoir une contrée à soi. D'ailleurs, j'ai accepté les propositions qui m'ont été faites, poussé toujours par cet esprit de travail et de lutte dont je vous parle plus haut. J'aime les difficultés, les impossibilités. J'aime surtout la vie, et je crois que la production, quelle qu'elle soit, est toujours préférable au repos. Ce sont ces pensées qui me feront accepter toutes les luttes qu'on m'offrira, luttes avec moi-même, luttes avec le public. On me dit que l'annonce des *Mystères de Marseille* fait un certain bruit là-bas. Des circulaires vont être distribuées, des affiches seront collées. Si vous entendiez dire quelque chose de curieux au sujet de mon roman, veuillez me l'écrire.

Paul travaille beaucoup, il a déjà fait plusieurs toiles, et il rêve des tableaux immenses, je vous serre la main en son nom.

Baille marche à grands pas. Le voilà définitivement lancé. Guillemet attend l'été pour faire une nouvelle campagne. Solari est marié depuis quatre jours.

Je m'arrête sur cette nouvelle monumentale, et je vous serre affectueusement la main.

ÉMILE ZOLA.

Gabrielle me prie de vous présenter ses compliments.

XII

Paris, 4 avril 1867.

Mon cher Valabrègue,

Les lourdes besognes dont je suis accablé en ce moment ne doivent cependant pas me faire négliger tout à fait mes amis. Je vais tâcher de vous consacrer une heure de mon temps.

Permettez-moi, avant tout, de vous dire que vous avez jugé un peu en provincial la publication des *Mystères de Marseille*. Si vous étiez ici au milieu de nous, si je pouvais causer pendant dix minutes avec vous, vous comprendriez sur-le-champ la raison d'être de cette œuvre. J'obéis, vous le savez, à des nécessités et à des volontés. Il ne m'est pas permis comme à vous de m'endormir, de m'enfermer dans une tour d'ivoire, sous prétexte que la foule est sotte. J'ai besoin de la foule, je vais à elle comme je peux, je tente tous les moyens pour la dompter. En ce moment, j'ai surtout besoin de deux choses, de publicité et d'argent. Dites-vous cela, et vous comprendrez pourquoi j'ai accepté les offres du *Messager de Provence*. D'ailleurs,vous êtes dans tous les espoirs, dans toutes les croyances du commencement, vous jugez les hommes et les œuvres absolument, vous ne voyez pas encore que tout est relatif, et vous n'avez pas les tolérances de l'expérience.

Je ne veux point jeter de la nuit dans votre beau ciel limpide. Je vous attends à vos débuts, à vos luttes; alors seulement, vous comprendrez bien ma conduite.

Je vous dis ceci en ami. Il est bien entendu que je vous abandonne *Les Mystères de Marseille*. Je sais ce que je fais.

En ce moment, je mène de front trois romans : *Les Mystères*, une nouvelle pour l'*Illustration*, et une grande étude psychologique pour la *Revue du XIXe Siècle*. Je suis très satisfait de cette dernière œuvre [1], c'est je crois, ce que j'ai fait de mieux jusqu'à présent. Je crains même que l'allure n'en soit trop corsée, et que Houssaye ne recule au dernier instant. L'ouvrage paraîtra en trois parties, la première partie est terminée et doit paraître au mois de mai. Vous voyez que je vais vite en besogne. Le mois dernier, j'ai écrit cette première partie, — un tiers du volume, — et une centaine de pages des *Mystères*. Je reste courbé sur mon bureau du matin au soir. Cette année, je publierai quatre à cinq volumes. Donnez-moi des rentes, et je m'engage à aller tout de suite m'enfermer avec vous, et me vautrer au soleil dans l'herbe.

J'ai dû, pour quelque temps, quitter le *Figaro*. Je n'y publierai plus que des articles volants, et, métier pour métier, je préfère écrire des histoires de longue haleine, qui restent. J'ai dû également renoncer à l'idée de faire un Salon. Il est possible cependant que je lance quelque brochure sur mes amis les peintres.

Voilà, ma foi, toutes les nouvelles qui me concernent. Je travaille beaucoup, soignant certaines œuvres et abandonnant les autres, tâchant de faire mon trou à grands coups de pioche. Vous saurez un jour, qu'il est malaisé de creuser un pareil trou.

Je ne vous parle pas de votre retour à Paris. Je vois bien que vous le remettez à une époque lointaine, indéterminée. Je finirai par vous approuver; puisque vous voilà redevenu poète, il est préférable que vous restiez dans les solitudes mortes de la province. Seulement, vous entrez dans la carrière littéraire par une voie si différente de celle que j'ai prise, qu'il m'est difficile de ne pas faire quelques restrictions. Ma position m'a imposé la lutte, le travail militant est pour moi le grand moyen, le seul que je puisse conseiller. Votre fortune, vos instincts, vous font des loisirs, vous vous attardez de gaieté de cœur. Toutes les routes sont bonnes, suivez la vôtre, et je serai le premier à applaudir lorsque vous obtiendrez un résultat. Ce que je vous ai dit, ce que je

1. Thérèse Raquin.

vous dirai sans doute encore, ne m'est dicté que par la sympathie. Vous n'en doutez point, n'est-ce pas ?

Quelques petites nouvelles pour finir : Paul est refusé, Guillemet est refusé, tous sont refusés ; le jury, irrité de mon Salon, a mis à la porte tout ceux qui marchent dans la nouvelle voie. — Baille entre en plein dans de beaux appointements. — Solari est toujours marié. — Voilà.

Écrivez-moi souvent, vos lettres me font grand plaisir. Parlez-moi, à l'occasion, de l'impression que *Les Mystères* font à Aix.

Votre dévoué, ÉMILE ZOLA.

Vous avez le bonjour de tout le monde.

XIII

Paris, 29 mai 1867.

Mon cher Valabrègue,

Je vous dois une lettre depuis longtemps, je suis tellement ennuyé et occupé que je me déclare moi-même bien innocent de ma négligence.

Imaginez-vous que toutes les publications pour lesquelles je travaillais m'ont manqué de parole à la fois. *La Revue du XIXe Siècle*, qui devait commencer un roman de moi le 1er mai, ne le commencera que le 1er juillet ; d'autre part, *l'Illustration* me retarde aussi ; de façon que j'ai les bras liés, ne pouvant entreprendre autre chose, et attendant avec impatience que le travail amassé commence à s'écouler.

Je suis très content du roman psychologique et physiologique que je vais publier dans la *Revue du XIXe Siècle*. Ce roman, qui est écrit presque entièrement, sera à coup sûr ma meilleure œuvre. Je crois m'y être mis cœur et chair. Je crains même de m'y être mis un peu trop en chair et d'émouvoir Monsieur le procureur impérial. Il est vrai que quelques mois de prison ne me font pas peur.

Je vais faire un *Salon* dans un nouveau journal : *La Situation*, qui paraît ces jours-ci. Il y a beaucoup de nouveaux journaux dans l'air, et je cherche à me caser solidement dans une des feuilles futures. Mon grand défaut est

d'avoir vingt-sept ans; si j'en avais cinquante, si j'étais à demi mort de lassitude et de dégoût, j'aurais déjà dans le journalisme une place fixe qui me rapporterait dix mille francs par an.

Je vous enverrai, ces jours-ci, une brochure que je publie ici, et qui n'est autre chose que mon article sur Manet. Elle contient deux eaux-fortes : un portrait de Manet et une reproduction de l'Olympia. Vous devez savoir que Manet a ouvert, depuis vendredi, son Exposition particulière. Le succès d'argent est maigre jusqu'à présent. L'affaire n'est pas lancée. J'espère que ma brochure va mettre le feu aux poudres.

Autre nouvelle. Je me suis à peu près entendu avec l'éditeur Lacroix, pour publier une édition in-8 de mes *Contes à Ninon*, illustrés par Manet. Nous n'avons plus qu'à signer le traité. Si l'affaire se conclut, le volume paraîtra en novembre. — Vers cette époque, je publierai sans doute deux autres volumes.

Voilà à peu près toutes les nouvelles qui me concernent. — Je vois rarement Baille, depuis que je me suis retiré sur les hauteurs de Batignolles, je vis au désert. Quand vous reviendrez à Paris, j'espère que vous vous logerez dans mon voisinage. — Cézanne retournera à Aix avec sa mère dans une dizaine de jours. Il passera, dit-il, trois mois au fond des solitudes de la province et reviendra à Paris en septembre. Il a grand besoin de travail et de courage. — Grand succès de Solari au *Salon*. — Prochaine ouverture de l'Exposition de Courbet, sur laquelle j'espère pouvoir faire une courte étude. D'ailleurs Paul vous donnera toutes ces petites nouvelles avec plus de détails.

Me pardonnerez-vous de vous avoir parlé des autres et de moi, avant de m'être occupé de vous?

Vous faites bien de rester à Aix, si vous y restez pour vous armer de toutes pièces avant de revenir à Paris. Songez que pour marcher librement, il faut que vous soyez indépendant. Seulement hâtez-vous. La province est terrible. Deux ans de séjour à Aix doivent à coup sûr tuer un homme. J'ai en cela une opinion arrêtée qui me fera toujours vous appeler à Paris. Questionnez Paul, questionnez tous nos amis, et vous verrez chez tous le même effroi de la province.

Lisez aussi dans Balzac quelques admirables pages. — A propos avez-vous lu tout Balzac? Quel homme! Je le relis en ce moment. Il écrase tout le siècle. Victor Hugo et les autres, — pour moi, — s'effacent devant lui. Je médite un volume sur Balzac, une grande étude, une sorte de roman réel.

Donc, je voulais simplement vous dire de rester à Aix, tout juste le temps nécessaire pour conquérir votre liberté, et de vous méfier beaucoup de cette ville morte. Vous croyez marcher et vous dormez. Cela n'est pas appréciable pour vous, qui êtes dans votre sommeil. Mais moi, qui suis dans la veille fiévreuse de Paris, je vois bien en lisant vos lettres que vous restez appesanti et immobile.

En voulez-vous une preuve? Si vous étiez resté à Paris, jamais vous ne seriez redevenu poète. Ce qui vous pousse à la poésie, à la rêverie cadencée des vers, c'est cet air mortel qui pèse à vos épaules. Dans le calme de votre retraite, votre esprit a été pris de ce sommeil doux, nécessaire à l'éclosion des rimes. Certes, je ne vous blâme pas d'être poète pour quelque temps encore. Mais je ne crois pas que ce soit là votre véritable tempérament. Dès que vous aurez mis de nouveau le pied dans Paris, la Muse effarouchée vous abandonnera une seconde fois. Je considère vos vers du moment comme un excellent exercice. D'ailleurs, si je me trompe, s'il y a véritablement en vous l'étoffe du poète que notre âge attend, votre place sera grande; je saurai ce qu'il faut en croire lorsque vous serez ici, si la Muse ne se sauve pas de vous, ce sera signe que vos vers ne sont pas fils du sommeil de la province. Alors Paris élargira vos horizons de poète.

Peut-être, ici, sacrifions-nous trop à l'heure présente. Nous frappons le fer quand il est chaud, de toute notre énergie et de toute notre puissance. Nous écrivons au caprice de l'occasion, c'est pour cela que nos œuvres ne sont pas solides. Il faudrait tout à la fois respirer l'air de Paris et écrire à ses heures. Les œuvres alors seraient vivantes et durables. Votre position de fortune vous permettra de mener cette vie de travail et d'étude. Si vous avez beaucoup de volonté, votre place est toute marquée.

Écrivez-moi plus longuement que je ne le fais. Moi, j'ai des circonstances atténuantes en ma faveur.

Je ne vous parle pas des *Mystères de Marseille*. Ce feuilleton m'ennuie tellement que je suis tout écœuré rien qu'à en écrire le titre.

Je vous serre vigoureusement la main.

ÉMILE ZOLA.

1, rue Moncey — Batignolles.

XIV

Mercredi, 30 novembre 1867[1]

Mon cher Valabrègue,

Êtes-vous malade ou bien portant? Si vous êtes malade, écrivez-moi, nous irons vous voir.

Si vous êtes bien portant, venez dîner demain soir dimanche, avec nous. On se mettra à table à six heures.

Thérèse Raquin a paru.

Votre tout dévoué,

ÉMILE ZOLA.

1. Entre cette lettre et la précédente, Antony Valabrègue était venu s'installer à Paris et avait débuté avec une pièce de vers dans l'*Artiste* d'Arsène Houssaye.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

SUR LA

SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT

Quelles que soient les conséquences immédiates du récent discours de M. Combes à la tribune du Sénat, on ne peut nier que l'événement ne reste considérable d'un président du conseil des ministres déclarant que, si Rome ne vient pas à résipiscence, la séparation des Églises et de l'État peut être prochaine. Cette parole est grave, car elle détourne les esprits de la solution napoléonienne du conflit politico-religieux pour les orienter à nouveau vers la solution de la Révolution française.

La prétention de l'Église romaine, comme il n'est que trop facile de l'établir par l'histoire, c'est d'absorber l'État. N'eût-elle pas de revendications temporelles, sa mainmise sur le spirituel, qu'elle veut absolue, comporte nécessairement la possession de l'homme tout entier. Qui est maître de l'esprit possède toute la créature sans rébellion possible, sans réserve concevable. C'est la doctrine du Pape-roi qu'on prêche tous les jours dans nos églises et qui n'admet point de partage dans l'entreprise supérieure de façonner, de diriger l'humanité. Sans doute ces prétentions sont théoriques, et, hors des États pontificaux qui ne nous ont certainement pas donné le

meilleur modèle de gouvernement, le pouvoir spirituel s'est partout vu dans l'obligation de compter avec les chefs de peuples dont le pouvoir, né d'abord de la force brutale, est en train d'aboutir sous nos yeux — ô merveille des choses humaines! — à la victoire de la liberté. Sans doute la revendication d'un pouvoir spirituel fut une grande et noble chose dans l'effondrement de toutes les croyances, de toutes les règles sociales chez les peuples issus de l'hellénisme, mais il ne faut pas oublier que ce pouvoir spirituel, tous les philosophes de l'antiquité avaient tenté plus ou moins heureusement de l'instituer dans le cœur de l'homme, et que le stoïcisme, au moment même où le christianisme venait de naître, offrait au genre humain des exemples de haute vertu qui n'ont pas été et ne seront probablement jamais dépassés.

Je ne recherche pas ici les sources de l'inspiration chrétienne sur lesquelles l'exégèse moderne a jeté tant de lumière. Je ne dénigre en rien des idées morales que nous découvrons bien antérieures au discours sur la montagne et qui ont gardé leur force de beauté malgré l'application de violence et de sang qu'en a faite la puissance romaine. J'observe seulement que ce qui fit le triomphe de l'hérésie juive connue depuis ce temps sous le nom de christianisme, ce fut, avec la promesse de l'apparition prochaine du monde nouveau, un cortège de croyances ultra-terrestres correspondant à l'étiage de la mentalité contemporaine. J'ajoute que ces croyances, le stoïcisme, qui ne s'adressait qu'à une élite, avait pu s'en affranchir, tandis que l'âme des foules réclamait, comme elle réclame encore, la somme d'illusions heureuses où l'*inculture* elle-même peut, sans effort d'esprit, accrocher l'étoile d'espérance dont la tremblotante lumière échauffe et guide notre vie.

Ce n'est point médire des religions — bien au contraire — que d'y voir, selon les conditions diverses des pays et des peuples, de magiques constructions d'espérance. Les religions changent, se modifient. Combien en avons-nous vu naître et mourir! A y bien regarder, ce ne sont jamais que des *déménagements de l'espérance*. Et le problème posé par la libre pensée de nos jours, comme au temps de Socrate lui-même, est de savoir si l'espérance, nécessaire aux foules

humaines, pourra trouver, grâce à l'évolution mentale de l'humanité, un abri tolérable dans la philosophie. Je pose la question sans essayer de la résoudre dans un article où toute vue philosophique ne doit se présenter que pour élargir la compréhension des données politiques de la séparation des Églises et de l'État.

Certes il faut reconnaître que la séparation des Églises et de l'État fait à l'Église romaine une part moindre que celle qui a toujours été l'objet de ses revendications, et, pour être complètement loyal, j'avouerai même, en ce qui me concerne particulièrement, que j'en attends les plus heureux effets pour le *déménagement* ultérieur de l'espérance en voie de passer du temple extérieur où les multitudes se pressent encore, au temple intérieur de la conscience humaine infiniment plus vaste, infiniment plus beau que les plus somptueux édifices de pierre.

Mais qu'importe mon opinion personnelle en une telle matière. Je puis errer à la suite de tant d'autres. Quelles que soient les organisations politiques contingentes où les développements de civilisation puissent conduire l'humanité, quels que soient les aperçus de philosophie où l'évolution des pensées amène la généralité des créatures humaines, un seul problème est à résoudre pour les hommes d'État, c'est d'assurer à toutes les manifestations de la conscience la pleine liberté qui est de droit légitime pour tous.

Il peut paraître dur, assurément, à l'Église romaine, de tomber des hauteurs de la domination universelle rêvée, pour se frayer péniblement sa place sur le champ de bataille où se rencontrent à armes égales toutes les opinions, toutes les croyances, toutes les libertés. Ainsi l'exige pourtant la conception sociale moderne qui refuse de sanctionner les condamnations archaïques du dogme contre l'idée et ouvre la pleine carrière à toutes les manifestations de l'esprit. Ce domaine, aujourd'hui dédaigné de l'Église, ne fut-il pas celui de son enfance, de ses premiers gestes de vie? De la précieuse part de liberté qui lui échut alors, elle a fait vingt siècles de suprématie. N'est-ce pas un assez beau développement de vitalité? Dans le cycle fatal des éternels recommencements, voici revenus les jours où, au lieu d'imposer sa

volonté, elle doit, de bonne ou de mauvaise grâce, accepter le débat et rendre des comptes à l'esprit humain anxieux de connaître, de comprendre, et mis en demeure de juger librement en dehors de toute idée préconçue. Qui a conscience de porter en soi la vérité, loin de craindre la pleine liberté des croyances contraires, ne peut réclamer pour tout privilège que d'être admis à faire ses preuves. La politique libérale, issue de la Révolution française, offre à l'Église de se retremper aux sources de sa puissance. En s'y refusant, comment ne donnerait-elle pas à penser que sa force amoindrie l'inquiète et qu'une juste défiance de soi la paralyse?

Pourtant elle n'a rien repris, rien atténué de ses revendications séculaires, et le seul sophisme qu'elle oppose au libre développement de l'esprit, c'est de proclamer persécution la suppression de ses privilèges d'État qui apparaît comme la condition première d'un régime de liberté. Quoi qu'elle puisse dire, quoi qu'elle puisse faire, de quelques retours de faveur que des triomphes d'un jour puissent leurrer ses illusions persistantes, une loi fatale, contre laquelle il n'est point de recours, exige que toute institution s'adapte, pour demeurer partie vivante des sociétés humaines, aux formes que détermine la mentalité d'un temps, d'un pays.

Or, ce qui caractérise éminemment le stage actuel de la pensée contemporaine, c'est la condamnation définitive d'un pouvoir spirituel d'État prétendant imposer à l'universalité des hommes une règle infaillible de la vie. Cette conception du temps passé appartient désormais à l'histoire. Elle peut avoir eu sa raison d'être aux temps où des masses confuses d'humanité, découvrant d'intuition un idéal nouveau de vie supérieure et se trouvant incapables de l'effort individuel de pensée qui donne à la fois l'impulsion et la persévérance dans la marche à l'étoile, ne pouvaient qu'implorer le secours du premier guide qui se recommandait comme infaillible.

L'homme n'a jamais manqué de maître lorsqu'il en a cherché. Le pouvoir spirituel de Rome fut d'autant plus autoritaire, d'autant plus implacable dans ses affirmations comme dans les sanctions dont l'événement lui offrit l'occasion, qu'il est impersonnel et que la hauteur du but détourne trop souvent la vue de la misère des moyens. Je n'ai pas à faire cette histoire.

Elle est assez connue. Comme il était inévitable, le pouvoir spirituel d'État que s'arrogea l'Église ne s'exerça qu'au prix de perpétuels conflits avec les chefs de peuples avides d'indépendance. Les luttes des rois, des empereurs contre la papauté envahissante emplissent l'histoire européenne jusqu'au grand *déchirement* de Luther. Les concordats, celui de François I[er], tout aussi bien que celui de Napoléon lui-même, furent des « cotes mal taillées » pour un partage d'influences. Sous ce régime, tout de contradictions, où la logique aurait voulu que le pape, comme il n'a cessé de le proclamer, fût l'unique, l'universel souverain, puisqu'il était le maître de l'âme, les peuples ont vécu, tiraillés, au hasard des circonstances, entre deux servitudes, ballottés d'une souveraineté à l'autre, sauvant ce qu'ils ont pu de leurs intérêts, et des droits vaguement conscients de la personnalité humaine.

Le premier de ces droits, celui d'être, qui n'a de valeur humainement que par une affirmation de conscience personnelle, devait se heurter et se heurta dès l'origine à la puissance spirituelle où prétendait se manifester une conscience collective. Léger parut le joug du temporel en comparaison de l'autre. A la double tendance de l'esprit humain : unité, diversité, chacune des deux puissances, successivement, paraissait satisfaire. Mais la conscience collective imposée n'est qu'une compression, une déformation de l'homme. Et la diversité politique et sociale, cherchant d'autres titres que la force brutale, se trouva réduite à solliciter le mandat d'une souveraineté supérieure, en retour de l'appui des armes sans lequel la puissance spirituelle n'aurait fait que médiocre figure. Sous la double oppression, l'esprit révolté se jeta d'abord dans les hérésies, forme première de l'individualisation des consciences. Il apparaît aujourd'hui que la grande rébellion de qui veut penser par lui-même ne peut aboutir qu'à la dispersion de la puissance spirituelle, à sa fragmentation, au partage de son autorité entre les consciences librement groupées selon les attractions de doctrine et de volonté. C'est le principe de la séparation, le principe de Luther qui fut par excellence le grand séparateur.

Déjà, suivant la voie tracée, les pèlerins d'Amérique, à la fois révoltés et conservateurs, avaient pris naïvement pour

premier code les lois de Moïse, et jeté du même coup les fondements d'un État où la conscience individuelle, libérée de l'oppression politique, ne connût plus que la contrainte des mœurs, la tyrannie de « l'opinion publique », qui n'est certes pas la moins sévère. La Révolution française ne se résigna pas sans de grandes hésitations, sans mille tiraillements douloureux, à séparer le domaine de la conscience du champ d'action de l'État. Il était plus facile de fonder la colonie du Massachusetts que de changer tout à coup, dans un pays séculairement façonné par l'absolutisme catholique, l'ancien cadre inextensible de l'autorité en une immense carrière d'infinie liberté.

Après la longue réaction qui eut pour point de départ le rétablissement de l'Église officielle par le concordat de Napoléon, la question se pose aujourd'hui devant nous dans des termes sensiblement analogues aux données mêmes de 1789. Les obstacles sont grands, étant de gestes surtout et d'accoutumance bien plus que de foi véritable, sans parler des intérêts de classe engagés dans l'entreprise romaine. Mais tout arrangement, au point où nous en sommes, paraît plus difficile à maintenir que l'établissement pur et simple de la liberté. Par peur de la liberté, les *Constituants* de 1789, remarquables penseurs, mais politiques insuffisants, tentèrent entre l'État et l'Église le malheureux compromis qui conduisit logiquement de part et d'autre à la guerre civile.

Avant la fin de la lutte sanglante contre le cléricalisme en armes, soutenu par le terrible effort des puissances étrangères coalisées, la *Convention* se vit contrainte, par la nécessité même, à chercher la paix définitive des consciences dans la liberté. Et de fait la séparation des Églises et de l'État prononcée, une paix religieuse ininterrompue en fut le résultat pendant sept années. Mais Napoléon, ennemi de toute liberté, ne vit dans la hiérarchie catholique qu'un instrument de règne. Maître de la force brutale, ce grand contempteur de l'idée, qui n'eut jamais pour « conception du génie » que de rajeunir l'ancien régime à son profit sous des formes nouvelles, devait naturellement revenir à l'antique alliance du trône et de l'autel.

Le Concordat actuel fut le pacte d'entente par lequel cha-

cune des deux parties se flatta de pouvoir duper l'autre. Avec un empereur, « fils soumis de l'Église », qui enrôlait les évêques dans sa police, vidait les séminaires à sa fantaisie pour augmenter ses effectifs sur le champ de bataille, et gardait le pape sous les verrous à Savone ou à Fontainebleau, l'interprétation du concordat se trouva fort simplifiée. Il arriva seulement que, Napoléon disparu, l'Église, du premier bond, reprit tous ses avantages. Depuis ce jour la France a connu beaucoup de régimes différents. En moins d'un siècle, Monarchie absolue, Monarchie constitutionnelle, République, Empire et République encore se sont succédé par des soubresauts de révolution. Et sous tous ces gouvernements, si contradictoires de doctrine, de tendances et de réalisations, l'État légal de l'Église, dont le dogme ne cessa jamais d'être plus ou moins directement en opposition avec l'établissement politique français — République ou même Monarchie — est invariablement resté le même à travers tous les changements de formes et de principes subis par nos gouvernements. Que dis-je ? La situation de l'Église s'est accrue au delà de toute mesure, par la tolérance abusive des hommes d'État de la République aussi bien que de la monarchie, qui, tout en observant strictement toutes les obligations du Concordat, ont permis au clergé français de méconnaître les devoirs corrélatifs que le pacte commun leur imposait en retour.

On peut dire que l'Église se vit à l'apogée de son triomphe quand l'Assemblée nationale de 1871, voyant dans nos désastres l'expiation de nos « crimes » contre la monarchie papale, voua la France au Sacré-Cœur, acceptant cette humiliante inscription au fronton du monument : *Gallia pœnitens*. De pareilles victoires n'ont point de lendemain. Malgré l'Assemblée nationale qui, composée en majorité de monarchistes, se vit condamnée à proclamer la République, et malgré l'Église dont toutes les forces furent consacrées à empêcher la fondation du régime républicain, la liberté, à quelques années de là, allait triompher sous le règne même de Mac-Mahon, d'une façon définitive. Le sort en était jeté. L'Église fatalement aurait à rendre compte de ses privilèges devant un peuple anxieux de droit égalitaire et les problèmes toujours pendants entre l'État et l'Église allaient s'acheminer du

compromis autoritaire de Napoléon vers les solutions pacifiques de la liberté !

Comme les Constituants de 1789 les premiers hommes d'État de la République, peu soucieux d'engager l'inévitable bataille de la liberté contre les privilèges de l'Église, cherchèrent d'abord à composer. « Vivre avec le Concordat » en imposant au clergé l'accomplissement de ses obligations au regard de l'État, tel fut le programme de Gambetta, de Ferry, de Freycinet. Mais le clergé catholique n'avait point obstinément résisté pendant des siècles aux injonctions de la Monarchie pour céder aux sommations craintives de quelques petits bourgeois qui se trouvaient par hasard de passage au gouvernement.

La lutte s'engagea, et les moines, dont les envahissements étaient dénoncés de toutes parts, firent les frais des premiers combats. On n'a pas perdu le souvenir des fameux « décrets » supprimant de nombreux établissements de congrégations non autorisées, et le retour offensif des ordres religieux qui, après une feinte obéissance, se réinstallèrent peu à peu dans leurs couvents au mépris de la loi. Les mêmes hommes qui avaient prononcé leur expulsion fermèrent complaisamment les yeux pour ne les point voir rentrer, tant était grande en eux la crainte d'affronter l'Église. Le malheur fut, pour les moines, que non contents de ce succès, ils s'enhardirent jusqu'à entrer audacieusement dans la lutte des partis et à prendre la tête de la coalition de toutes les forces du cléricalisme et de la monarchie pour essayer de jeter bas le régime républicain. C'en était trop. Un républicain classé jusque-là comme un des chefs éminents du parti modéré, M. Waldeck-Rousseau, comprit que l'heure était venue pour l'institution républicaine de livrer bataille ou de périr. De là le projet de loi qui, à l'émerveillement de son auteur, semble-t-il, a produit des résultats beaucoup plus décisifs qu'il n'avait supposé.

Nous voici maintenant au cœur du combat, et les forces engagées ont donné d'un tel élan de part et d'autre que dans le temps fort court qui a séparé la discussion du budget à la Chambre de la même discussion au Sénat, M. Combes, d'abord peu disposé à favoriser la séparation des Églises et de

l'État, en est venu à déclarer que cette solution du conflit politico-religieux pourrait bien être prochaine. C'est qu'il n'y a qu'un problème des rapports de l'Église et de l'État et non pas, comme M. Waldeck-Rousseau l'avait déclaré un peu légèrement, deux questions différentes : l'une, du clergé régulier, l'autre, du clergé séculier. M. Combes a trouvé les deux clergés marchant unis contre la loi républicaine et ce fait, peu nouveau, mais que tous les chefs du gouvernement jusqu'ici s'obstinaient à ne point voir, semble lui avoir ouvert les yeux d'une façon définitive. C'est de ce point de vue que, dans un autre article, j'examinerai de plus près la situation créée par l'antagonisme violent de l'Église romaine et de l'État dans la République française.

GEORGES CLEMENCEAU.

PARADOXES ET TRUISMES

D'UN ANCIEN DOYEN

La pluspart de nos vacations sont farcesques; mundus universus exercet histrioniam. *Il faut jouer duement nostre roolle, mais comme roolle d'un personnage emprunté : du masque et de l'apparence, il n'en faut pas faire une essence réelle; ny de l'estrangier, le propre : nous ne savons pas distinguer la peau de la chemise; c'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poitrine. J'en vois qui se transforment et se transsubstancient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres, qu'ils entreprennent de charges; et qui se frelatent jusques au foye et aux intestins, et entraisnent leur office jusques en leur garderobbe; je ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades qui les regardent, de celles qui regardent leur commission, ou leur suite, ou leur mule; ils enflent et grossissent leur âme et leur discours naturel, selon la hauteur de leur siège magistral. Le maire et Montaigne ont toujours esté deux, d'une separation bien claire. Pour estre advocat ou financier, il n'en faut pas mescognoistre la fourbe qu'il y a en telles vacations : un honneste homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son mestier, et ne doibt pourtant en refuser l'exercice; c'est l'usage de son païs, et il y a du proufit; il faut vivre du monde, et s'en prevaloir, tel qu'on le treuve. Mais le jugement d'un empereur doibt estre au dessus de son empire, et le voir et considérer comme accident estrangier; et luy, doibt savoir jouir de soy à part, et se communiquer, comme Jacques et Pierre, au moins à soy mesme* (MONTAIGNE, Essais, III, 10 : De mesnager sa volonté).

I

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET LES CHAIRES DE LITTÉRATURE

Sans autre titre que mon doctorat, obtenu en 1870 au moyen d'une thèse française sur Sterne et d'une thèse latine sur je ne sais quoi[1], astucieusement dédiée à mon professeur de rhétorique, M. Durand, qui tint à honneur d'en corriger les solécismes, — n'étant point agrégé, n'ayant passé ni par le stage habituel de l'enseignement secondaire, ni par la discipline de l'Ecole normale, — je fus chargé, le 1er décembre 1874, du cours de « littérature étrangère » à la Faculté des lettres de Grenoble, par M. de Cumont, ministre de l'Instruction publique et gaffeur légendaire, ou, plus exactement, par M. Dumesnil, alors directeur de l'enseignement supérieur.

Il est trop clair que ce n'était point mon mérite qui avait attiré sur moi l'attention. J'arrivai, comme il est de règle, « par les femmes ». Je veux dire que Mme X..., qui s'était intéressée à moi sur la recommandation de Madame Z..., ayant eu la bonne idée de m'inviter à un dîner où elle avait M. Dumesnil pour principal convive, me présenta à lui, le pria gentiment de me caser, et telle fut l'origine très simple de ma fortune universitaire.

Le *népotisme* acheva de faire pour moi ce que l'intrigue avait si bien commencé. Un peu moins de deux ans après, M. Waddington, ancien ambassadeur d'Angleterre, ministre de l'Instruction publique, étant au pouvoir, je devins (car j'avais été précepteur de son fils) professeur titulaire. Oh! quel scandale naïf cette nomination avant terme causa à mon doyen stupéfait, le grave et correct Antonin M... de L..., qui ne l'avait pas demandée officiellement, ni si tôt, comme il m'en fit l'aveu dépouillé d'artifice, et qui tenait beaucoup aux fo-ormes !

1. *Qualis sapientiae antiquae laudator, qualis interpres Franciscus Baconu exstiterit.* Je sais fort bien sur quoi était cette thèse, qui n'est pas aussi ennuyeuse que vous croyez. Je l'ai librement paraphrasée, du simili-latin, où personne ne l'aurait jamais lue, en français, dans l'avant-dernier chapitre de mes *Causeries parisiennes* (1872)... où on ne l'a pas lue davantage.

Je suis donc un fonctionnaire assez ancien et un homme assez vieux, hélas, pour avoir vu, dans les dernières années de sa longue agonie, vivre encore et mourir le régime délicieux où le professeur de Faculté ne formait pas d'élèves, mais s'adressait à un auditoire libre et flottant, composé de dames mûres, d'officiers en retraite, de vieux magistrats amis des lettres, enfin d'invalides et de chemineaux entrés dans l'amphithéâtre à cause du poêle.

Si ce type ineffable d'enseignement supérieur avait duré, j'aurais pu m'installer très confortablement dans ma chaire de « littérature étrangère ». Car je savais presque assez d'allemand et plus qu'assez d'anglais pour discourir sans fin sur Gœthe et sur Shakespeare... avec des traductions. Mais, précisément vers 1875, quelques maîtres sérieux et réfléchis, parmi lesquels les universités françaises devraient bien garder tout particulièrement le souvenir de mon excellent collègue de Grenoble, Eugène Fialon, professeur de « littérature ancienne », s'avisèrent un beau jour que les Facultés étaient des écoles et qu'à ces établissements d'instruction publique convenait la fonction d'instruire la jeunesse.

Comme toutes les grandes idées d'avenir, celle-ci fut mise en pratique par des hommes de bonne volonté, avant de prendre dans le régime des Facultés sa place officielle et de s'imposer obligatoirement à tous les maîtres. Et de même que la Révolution française passe pour avoir eu son glorieux berceau dans le Dauphiné, je crois bien que c'est à Grenoble, entre les mains pieuses de M. Fialon, déjà nommé, que naquit et fructifia la pensée féconde d'où devait sortir la régénération de l'enseignement supérieur en France.

Ce n'est pas encore le moment de montrer l'antinomie, logiquement insoluble, que cette nouvelle conception de nos devoirs professionnels, si simple et si juste en apparence, cachait perfidement dans son sein. Pour attirer et pour retenir dans les Facultés un public d'étudiants, devenu l'auditoire essentiel, il fallait que quelque nécessité majeure les forçât de s'y rendre : or, il ne peut y en avoir qu'une, la préparation aux examens et aux concours. Nous voilà donc réduits au rôle inférieur de répétiteurs des matières inscrites aux programmes de la licence et de l'agrégation ! Il était fort légitime

de se demander, avant l'essai du nouvel ordre de choses, si l'indépendance et l'originalité du haut enseignement n'allaient pas subir une atteinte grave de cette adaptation à une fin toute pratique et utilitaire. L'expérience a prouvé que la crainte n'était pas fondée ; jamais les travaux personnels des professeurs ne furent plus nombreux ni meilleurs (n'est-ce pas, mes chers collègues?) que depuis que nous avons des étudiants dont notre devoir est de nous occuper d'abord. Un habile homme sait tout concilier, et les institutions les plus vivantes (voyez, par exemple, le protestantisme) sont justement celles que la logique semblait condamner à périr. Pendant que les paresseux, qui, en quelque circonstance qu'ils eussent été placés, n'auraient jamais rien fait qui vaille, trouvaient dans la besogne relativement basse de préparateurs aux examens un mol oreiller pour leur paresse, les vaillants n'y absorbaient pas plus leur esprit que Spinoza dans la sienne, lorsqu'il polissait des verres de lunette, et, sans négliger les choses du métier, ils continuaient leur poème.

Mais je n'envisage pas, à cette place, l'aspect général de la question, et je ne parle d'abord de la réforme de l'enseignement supérieur qu'au point de vue particulier de la conséquence qu'elle eut pour ma carrière.

Ayant désormais à former des licenciés d'anglais et d'allemand, je ne pouvais plus me contenter de la connaissance très superficielle que j'avais de ces langues, largement suffisante pour un cours public. J'ai raconté, au tome II de mes *Réputations littéraires*, page 414, mon passage des littératures étrangères à la littérature française ; mais ce que ma fantaisie s'amuse à présenter dans ce livre comme le caprice d'une humeur inconsistante et vagabonde, fut bel et bien une nécessité. Nos discours cessant d'être, soit l'hebdomadaire distraction de quelques personnes désœuvrées, soit les chapitres successifs d'un ouvrage composé à notre aise dans la studieuse paix d'une sinécure pensionnée par l'Etat, pour devenir les utiles leçons d'un enseignement technique et pratique, je ne pouvais plus exercer décemment, je ne pouvais plus exercer du tout ma charge de professeur de *langues* comme de littératures étrangères.

Je saisis donc la première occasion qui s'offrit à moi de

prendre une chaire un peu mieux appropriée à mes connaissances et à mes moyens, et, le 26 octobre 1881, je fus nommé professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble.

Dans ma leçon d'ouverture, le 9 décembre, je disais adieu en ces termes émus, sincères et choisis à la chaire de « littérature étrangère » :

La fin de toute chose en ce monde est accompagnée de mélancolie, et l'on n'a pas vieilli six années dans le même enseignement, surtout on n'y a pas commencé sa carrière universitaire, sans s'y attacher par quelques racines qui rendent plus sensible la séparation.

Shakespeare, Lessing, Gœthe : c'est-à-dire le plus grand des poètes dramatiques, le prince de la critique au XVIIIe siècle, l'homme le plus diversement doué et le plus intelligemment curieux de tous les âges, sont des génies du commerce desquels on ne se détache pas sans se demander avec inquiétude si l'on retrouvera jamais ailleurs l'équivalent de ce qu'on ose quitter.

Comme il arrive toujours, c'est au moment où je renonce à jouir des privilèges d'un si bel enseignement, c'est à ce moment, dis-je, que j'en sens le plus vivement tout le prix. Quelle chaire enviable, Messieurs, que celle des littératures étrangères ! La curiosité de la France, trop longtemps endormie sur ce qui se passait chez le voisin, a été rudement réveillée depuis peu, et aucun enseignement ne répond mieux aux besoins de la génération nouvelle que celui qui l'instruit des choses de l'étranger. Quelle n'est pas l'étendue et quel n'est pas l'intérêt d'un champ d'études si important et si nouveau ! L'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie ; les littératures plus récentes ou moins explorées de la Russie, de la Hollande, du Danemark, du Portugal, de la Hongrie, de la Bohême, de la Grèce moderne, que sais-je encore ? du Nouveau-Monde, si l'on veut, car aucun règlement que je sache n'interdit de franchir l'Océan... quelle variété incomparable de sujets ! et pour le professeur quelle liberté ! il n'a pas à s'évertuer, à s'ingénier, afin de découvrir dans quelque coin obscur des fleurs oubliées ou rares ; de quelque côté qu'il se tourne, il n'a qu'à se baisser pour cueillir à pleines mains une riche et brillante moisson. Tels sont à mes yeux les avantages de la chaire de littératures étrangères.

Et pourtant, je la quitte. Cette décision, ayant de quoi surprendre, pourrait passer pour avoir été prise à la légère si je ne faisais pas connaître le motif qui m'a déterminé. Je vais donc vous l'exposer avec toute la force qu'il a *pour moi* ; car je n'ai garde de prétendre que ce motif soit valable pour d'autres.

La chaire de littératures étrangères ayant pour elle tous les avantages que j'ai dits et tous ceux que j'ai pu oublier, je lui préfère encore, je lui préférerai toujours, la chaire de littérature française, parce que pour moi le plus vif plaisir de l'enseignement est de communiquer à mon auditoire la sensation des belles choses qui m'ont charmé ou

enthousiasmé dans mon cabinet d'études, et que ce plaisir m'est refusé ou ne m'est accordé que très imparfaitement dans la chaire de littératures étrangères. Soit que je lise une traduction, soit que je me hasarde à citer l'original, dans les deux cas je ne vous offre qu'une image affaiblie du texte quand ce n'en est pas la caricature. La substance demeure, mais la forme est détruite, et la forme, c'est la beauté.

Deux ans plus tard, des raisons de famille m'ayant fait désirer de changer non plus de chaire, mais de ville, je demandai mon transfert à Bordeaux, où je fus nommé professeur de littérature française à la Faculté des lettres, le 16 août 1883.

Je succédais à M. Roux, professeur retraité, le dernier sans doute et le plus vieux représentant en France de l'enseignement supérieur selon le type ancien. D'autre part, les méthodes nouvelles avaient été accueillies avec tant d'enthousiasme à la Faculté des lettres de Bordeaux que, par un zèle de réforme qui pouvait déjà paraître exagéré, les conférences d'utilité pratique avaient partout remplacé l'ancien cours oratoire au point de le supplanter absolument.

L'opportunité était donc parfaite de traiter la question de la réforme de l'enseignement supérieur, et c'est ce que je fis, le 4 décembre, dans ma leçon d'ouverture.

L'éloge de mon prédécesseur, début obligatoire d'un pareil discours, présentait une petite difficulté : je n'avais rien lu de lui, et pour cause, sa « modestie » ou « les exigences du professorat » l'ayant toujours empêché de livrer au public des spécimens écrits de son talent littéraire. Mais je pris le vénérable M. Roux pour type du haut enseignement traditionnel, et je fis, à propos de sa retraite, une étude comparative et critique de l'ancienne et de la nouvelle méthode.

Je montrai comment à la querelle des anciens et des modernes, puis à celle des classiques et des romantiques, avait succédé, de nos jours, mais avec bien moins de retentissement et dans un cercle beaucoup plus étroit qui ne dépasse guère l'Université, la querelle des belles lettres ou des humanités et de l'érudition.

Il ne s'agit point, disais-je tout de suite, d'un antagonisme irréconciliable pratiquement, puisque, Dieu merci, les exemples existent et ne sont même pas très rares de critiques et

de professeurs qui ont su allier dans leurs écrits et dans leurs leçons les scrupules d'une érudition exacte et minutieuse avec le sentiment vif et libre des beautés littéraires.

Belle occasion, pour le successeur de M. Roux, de louer Castor et Pollux, je veux dire Auguste Couat, que j'avais rencontré à Grenoble, à la table du recteur Chapuis, lorsqu'il était professeur de rhétorique au lycée de cette ville, et que je retrouvais, à Bordeaux, doyen de la Faculté des lettres :

Je n'aurais que l'embarras du choix pour citer dans cette Faculté même des exemples vivants de l'alliance de l'érudition et du sens littéraire, parmi les hommes si distingués à tous égards dont je ne suis pas devenu le collègue sans un sentiment de crainte et de trouble trop justifié par la conscience que j'ai de mes propres lacunes; et ne pouvant nommer tout le monde, je me verrais dans l'obligation de ne nommer personne, si le rang que l'un d'eux occupe au milieu de nous ne m'autorisait pas à faire au moins une exception. Notre doyen actuel, M. Auguste Couat, unit à la science littéraire la plus solide le goût le plus sensible et le plus délicat; cette harmonie profonde du goût et du savoir est le caractère éminent de tous ses écrits, depuis sa docte et charmante thèse sur Catulle jusqu'à son grand ouvrage sur la poésie alexandrine.

Mais l'érudition et la littérature ont beau se trouver d'accord dans quelques intelligences d'élite, leur conflit n'en existe pas moins en logique et même en réalité.

L'école de l'érudition pure reproche à ceux qu'elle appelle avec dédain les *littérateurs* de porter dans les chaires du haut enseignement de vagues généralités oratoires, d'être des déclamateurs creux ou des amuseurs superficiels, de s'abandonner sans travail à une improvisation facile ou de perdre à polir des phrases sonores un temps qui serait mieux employé à l'étude des choses; de substituer enfin à la tâche ardue d'instruire la jeunesse un frivole exercice de rhétorique dont tout le succès consiste dans l'affluence d'auditeurs désœuvrés, dans les applaudissements des hommes et dans les sourires des dames. De son côté, l'école de l'esthétique littéraire reproche aux érudits d'être occupés ennuyeusement, inutilement aussi presque toujours, par des infiniment petits; de se noyer dans l'insignifiant, de n'avoir point d'idées fécondes, point de talent ordonnateur, point de souci du style; de réduire enfin la critique à une besogne inférieure de constatation pure et simple, depuis qu'ils en ont éliminé l'imagination et la pensée, l'art et la philosophie, au grand contentement des instincts paresseux de l'esprit dispensé désormais du noble effort de la production.

Voilà les griefs réciproques. Ils sont toujours les mêmes

depuis trente ans. Mais à l'époque où je les exposais, de part et d'autre, dans leur exagération passionnée, la jeune école de l'érudition pure était un peu plus sûre qu'aujourd'hui d'avoir raison contre sa vieille rivale. Elle avait pour elle, avec la faveur de la nouveauté et de la mode, l'esprit même de tout un siècle qui avait fini par trouver, sur le terrain ferme des faits historiques, un refuge et un repos inestimables après tant d'erreurs et d'incertitudes de la pensée. Rien n'est plus connu ni mieux apprécié que les immenses services rendus à la critique littéraire par la science de l'histoire si glorieusement cultivée au XIX[e] siècle ; le plus précieux de tous est sans contredit d'avoir fait évanouir les anciens débats dans une ombre ridicule et d'avoir apporté la paix avec la lumière dans les esprits étonnés de s'être tant émus et disputés pour rien.

Or, il est très difficile, ou plutôt il est impossible de poser une limite à l'ingérence de l'histoire dans les fonctions de la critique littéraire. Les renseignements qu'elle fournit ont une telle importance et un tel intérêt, la matière est si riche, si inépuisable, que vraiment il n'y a pas de raison, quand l'histoire a la parole, pour la lui retirer. Le temps qu'on passe à l'entendre n'est jamais perdu. Plus on l'écoute, plus on s'instruit, et d'une instruction solide qui consiste en réalités substantielles, non en idées abstraites qui ne sont que du vent. Désormais personne ne peut se dispenser de faire d'abord à l'histoire sa part, et personne ne peut ni empêcher ni regretter que cette part soit celle du lion.

Et voilà la philosophie étranglée. Car tout exercice de la pensée, dans le domaine de l'histoire, est risqué et aventureux. Dès qu'un philosophe est assez hardi pour prétendre tirer des faits leur signification générale, il ose par là même se flatter qu'ils n'ont plus rien à lui apprendre et que sa raison est suffisamment instruite ; mais quel homme peut répondre qu'il sait tout le nécessaire, et qu'un petit fait inaperçu, méprisé, ne viendra pas lui jouer le tour de ruiner par la base son système philosophique ? Interpréter les faits, c'est donc renoncer témérairement et prématurément à une étude qui n'a point de fin.

C'est pourquoi les historiens, qui ne sont et ne veulent être que des érudits, amassent et constatent des faits toute leur vie. Ils ne croient

pas que cette besogne puisse être jamais terminée; fort sceptiques à l'endroit des prétendus monuments de la pensée et de l'art dans l'ordre de la critique, il ne leur déplaît point de donner à leurs propres écrits un aspect inachevé et fragmentaire, image de la science telle qu'ils la comprennent. Ils multiplient les opuscules, rédigent des notes, rectifient des dates, complètent des listes, font des inventaires, recherchent curieusement l'inédit quel qu'il soit, s'amusent aussi à la bagatelle et rapportent parfois des historiettes authentiques avec l'indication des sources. Bref, ils accumulent indéfiniment les matériaux d'une construction indéfiniment ajournée.

Comme l'histoire quand elle se réduit à l'érudition, la philologie strictement érudite supprime la pensée. Elle pourrait être hautement philosophique, elle aussi. Les plus grandes découvertes du siècle dernier, en dehors du domaine des sciences physiques et naturelles, ne sont-elles pas celles de la philologie, bien plus merveilleuses encore que tous les progrès de l'histoire ? L'étroite parenté de peuples que séparent de vastes continents, démontrée par la ressemblance profonde des termes élémentaires et des formes grammaticales ; la communauté d'origine des nations indo-européennes ; d'incompréhensibles rébus, pour l'intelligence desquels toute analogie faisait défaut, déchiffrés par une méthode sûre qui a fait sortir de la poussière des tombeaux et des ruines la plus ancienne civilisation du monde ; l'analyse des mots fournissant avec une clarté évidente la clef de certains mystères qui troublaient la raison, et les mythologies devenues un simple chapitre de la science du langage : que d'horizons ouverts par ces étonnantes révélations ! quelle impulsion donnée à l'activité de la pensée ! Les auteurs de pareilles découvertes n'étaient pas seulement de grands savants ; ils avaient cet esprit d'audace et d'aventure, ces élans d'imagination, cet essor impatiemment contenu vers la vérité devinée, qui, lorsque le succès les a justifiés, s'appellent le génie.

Mais aucuns savants n'opposent plus d'ombrageuse méfiance aux séductions de l'imagination et de la pensée que les purs philologues. Quand ils ont cédé une fois à la tentation d'avoir des idées générales, ils s'en repentent toute leur vie, à l'exemple du docte Tournier, maître de grec à l'Ecole normale, qui, pour expier les beautés philosophiques et poétiques de son admirable thèse sur *Némésis et la ja-*

lousie des Dieux, ne voulut plus offrir aux professeurs en herbe qui étaient ses élèves que les arides services d'un simple grammairien, éplucheur de textes, correcteur de virgules et redresseur de vers, coupant court par son scepticisme moqueur à tout essor ambitieux de la grande curiosité.

Deux formes opposées d'enseignement supérieur correspondent à des conceptions si différentes de l'activité scientifique et littéraire. Aux généralités oratoires convient le cours public ; à l'explication terre à terre des textes, la conférence fermée et réservée aux seuls étudiants.

J'ai dit tout à l'heure comment le parti de l'érudition technique et pratique avait d'abord si radicalement triomphé à la Faculté des lettres de Bordeaux qu'on n'y faisait plus un seul cours public à l'époque où j'y débutai. L'excès de la réforme amena peu à peu une réaction naturelle ; je tiens à dire *naturelle*, car aucune pression administrative ne vint la forcer, et c'est parce qu'elle fut spontanée qu'elle est intéressante. Vingt ans sont passés, et aujourd'hui je ne crois pas qu'on trouve, à la Faculté des lettres de Bordeaux, un seul enseignement important qui ne se traduise une fois par semaine sous la forme du cours public. Il en est de même, sans doute, partout ailleurs et notamment à Paris, mais avec cette différence, tout à notre avantage, qu'à Paris faire un cours public est, si je ne me trompe, une obligation pour chaque professeur, tandis qu'à Bordeaux nous restons libres d'en faire ou de n'en pas faire ; tel de mes collègues n'en a jamais fait, et cette liberté est excellente, la première condition, pour faire les choses « avec grâce », étant de ne point forcer son talent.

Reconnaissons que s'il y a de la charge dans certaines descriptions satiriques de l'érudit attelé à quelque minuscule question de grammaire ou d'histoire, fourmi à peine visible d'un travail obscur, bœuf creusant devant lui son laborieux sillon, sans seulement lever les yeux vers les belles et riantes campagnes où il passe, c'est une bizarre caricature aussi que le portrait traditionnel du professeur de Faculté durant la longue période de bavardage et de déclamation qui régna presque seule jusque vers 1880. Comme M. Lanson en faisait récemment la judicieuse remarque à une séance d'ouverture

des cours et des conférences de la Sorbonne, le 8 novembre 1901, les grands professeurs d'autrefois étaient tout simplement des « conférenciers »; ils faisaient dans les Facultés des lettres ce qu'on fait aujourd'hui à la Bodinière ou à l'Odéon; leurs leçons, s'adressant au public du dehors, n'étaient qu'une forme de ce qu'on appelle aujourd'hui *l'extension universitaire*, en sorte que nous avons eu l'extension universitaire avant d'avoir des universités. Mais que le professeur s'appelle Guizot, Edgar Quinet ou Victor Cousin, qu'il soit seulement Geffroy, Saint-Marc Girardin, Caro; qu'il attire et qu'il retienne des milliers d'auditeurs par les chaînes d'or de son éloquence, trouverez-vous encore qu'il soit ridicule? Il n'est pas absolument nécessaire qu'un homme qui expose à la foule des idées générales, au lieu d'élucider pour une dizaine d'étudiants un point de chronologie ou un texte douteux, ne débite que de solennelles âneries. La vérité est qu'il y a des ânes, comme il peut y avoir des aigles, dans tous les genres d'enseignement : mais ce n'est pas la nature des leçons que nous avons à donner qui nous oblige d'être l'un ou l'autre; c'est notre propre nature à nous, avec l'éducation que nous avons reçue.

Et la vérité est aussi que l'on peut ne rien faire et ne prendre aucune peine, dans quelque fonction que ce soit, si on a de la facilité et si l'on sait sauver les apparences. Des paresseux, il y en a partout. Mais n'est-il pas logique de croire qu'on doit en compter davantage, et ne sont-ils pas effectivement plus nombreux parmi les maîtres que l'objet de leur enseignement oblige le moins à *penser?*

Heureux ceux qui s'occupent d'histoire ou de philologie! Ils ont choisi la meilleure part, parce qu'ils jouissent de cet inappréciable avantage que l'objet de leur enseignement est *réel* : comme toute matière vraiment scientifique, il existe en sa totalité ailleurs que dans leur esprit; ils peuvent mettre à le découvrir plus ou moins de sagacité et d'intelligence, plus ou moins de zèle et de talent à l'exposer : mais ils n'ont rien à y ajouter d'essentiel de leur propre fonds. Combien moins bonne est la situation du professeur de littérature, assez vaillant ou assez téméraire pour entreprendre la tâche extraordinairement difficile d'apprécier esthétiquement les grandes œuvres du génie! Il doit tirer de son propre esprit presque toute la substance de son enseignement, semblable à certains insectes tisseurs qui n'empruntent qu'à eux-mêmes la matière de leurs constructions élégantes

et fragiles : prétention exorbitante, inouïe, s'il n'est pas un homme absolument supérieur, un des maîtres de la pensée. Oh! la besogne est fort simplifiée, quand on se borne, comme tant de maîtres érudits qui croient enseigner la littérature, aux commérages et aux petites curiosités de l'histoire littéraire, au défrichement de quelque canton ignoré ou à l'exhumation d'un auteur inconnu : mais s'installer bravement en plein forum, en plein temple de nos gloires, à l'endroit le plus banal et le plus fréquenté ; y revenir sans cesse, comme le faisait, paraît-il, mon prédécesseur dans cette chaire, parce qu'on sent bien que là est le centre de l'éducation esthétique ; s'arrêter à son tour devant les statues tant de fois saluées de Corneille, de Racine, de Molière, et oser dire après tant d'autres son mot sur ces grands hommes : voilà l'effort le plus audacieux du haut enseignement, *hoc opus, hic labor est!*

. . . .

On s'imagine que, plus une matière est rebattue, comme, par exemple, notre littérature classique du XVIIe siècle, moins elle doit coûter de fatigue et de peine au maître qui l'enseigne. C'est le contraire qui est vrai : l'enseignement littéraire est d'autant plus difficile, il exige d'autant plus d'efforts ingénieux et d'originalité inventive qu'il porte sur des matières plus vieilles et plus communes, vieilles, parce qu'elles sont toujours intéressantes, c'est-à-dire toujours neuves, communes, parce que tout le monde les goûte, les préfère, les recherche. Je parle ici, bien entendu, du professeur qui a souci de faire honneur à ses fonctions : comment ne serait-il pas pénétré d'un tremblement salutaire en présence de la tâche accablante d'interpréter dignement les chefs-d'œuvre de notre littérature? S'il n'a rien à ajouter de vraiment nouveau aux jugements de ses devanciers, au moins faut-il qu'il repense pour son propre compte tout ce que la critique a dit de meilleur avant lui, afin d'en extraire l'essence la plus fine et d'en rafraîchir l'expression; il faut qu'il s'anime et s'échauffe au commerce direct, assidu, des grands écrivains qu'il étudie, afin de donner à sa parole cette flamme communicative, ce je ne sais quoi d'ému et de vibrant, qui est la raison d'être de l'enseignement oral, puisque sans cela les livres suffiraient; il faut enfin, il faut surtout qu'il fasse œuvre lui-même d'écrivain et d'artiste, pour traiter de ce que notre littérature a de plus beau dans une langue qui ne soit pas trop indigne du sujet. Non, Messieurs, nos anciens maîtres, qui consacraient à de pareils tours de force une semaine entière de préparation silencieuse, n'étaient pas des hommes inoccupés, et ceux qui regardent l'existence normale de l'ancien professeur de Faculté comme une vie d'oisiveté et de continuelles vacances, ne savent vraiment pas ce qu'ils disent. Il n'y a pas, dans l'enseignement, de poids plus lourd à porter que le cauchemar hebdomadaire d'une leçon publique de haute littérature. Je n'exagère rien, et nous avons pu voir, dans ces dernières années, cette écrasante obsession briser prématurément plus d'une vie : Anatole Feugère, à la fleur de l'âge; Paul Albert, dans la pleine force de son talent, y ont succombé l'un après l'autre. Les maîtres qui ont pu résister, comme M. Roux, à une telle fatigue, à un tel souci, et atteindre allègrement la belle vieillesse dont nous sommes témoins,

appartenaient sans doute à une génération plus vaillante que la nôtre. Nous aurons beau multiplier par force ou par amour les cours fermés, les petites leçons, et faire croire aux naïfs que, montant en chaire plus souvent, nous travaillons plus que nos vieux maîtres, nous devrons, si nous sommes sincères, sourire comme les augures quand nous nous rencontrerons et nous dire à l'oreille en jetant vers le ministère un regard de reconnaissance :

O Melibœe! deus nobis hæc otia fecit.

. . . .

Laissons ceux qui n'y entendent rien traiter la leçon publique de bavardage creux et superficiel. C'est là, au contraire, et ce n'est pas dans les conférences d'érudition, que les étudiants apprendront à choisir dans un sujet les idées les plus intéressantes, à les présenter d'une manière qui attire et retienne l'attention, à proportionner les parties en subordonnant partout l'accessoire à l'essentiel, à lutter enfin par la clarté de la forme contre l'excessive condensation d'une matière toujours trop riche pour les cinquante ou soixante minutes mesurées à son développement. L'orateur public, animé par le milieu où il parle, pourra aussi donner plus fréquemment à ses jeunes auditeurs le frisson des belles choses. L'enseignement ésotérique est, de sa nature, plus négligé et plus aride. Il n'a pas besoin de soigner la forme ; la substance lui suffit. Or, pour un professeur de belles lettres, supprimer la forme est chose grave. Si nos salles de cours doivent devenir des laboratoires où un maître entouré familièrement d'un petit nombre d'initiés distille avec eux, goutte à goutte, l'érudition historique et philologique, à quoi bon conserver aux Facultés des lettres leur nom et leur existence à part? Il serait plus simple de réunir toutes les hautes études sous un même titre général et de fondre les divers ordres d'enseignement supérieur dans la grande unité de la *Science*.

Mais non, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, la critique littéraire ne se laissera jamais réduire à n'être qu'une branche de la science, et il est aisé d'en faire la preuve par quelques justes définitions. On sait, depuis Kant, que le vieil adage *De gustibus non disputandum*, vrai sans doute en gastronomie, déjà un peu moins vrai dans l'ordre de la toilette, de l'ameublement, où l'intelligence commence à intervenir et où une certaine éducation du goût est possible, devient complètement faux en littérature et dans les arts. Le propre du jugement de goût est, au contraire, d'exiger l'assentiment de chacun, tant il est sûr, dans son for intérieur, d'avoir pour lui la raison ; mais, en même temps, de ne pouvoir s'imposer victorieusement à autrui par aucune démonstration sans réplique, parce qu'il relève du sentiment plus que de la science. Situation sin-



gulière, qui fait sa faiblesse et sa force. Faible en certitude scientifique et logique, le jugement de goût peut emprunter une puissance extraordinaire à l'ardeur de foi et de prosélytisme qui l'anime ; incapable de convaincre par un syllogisme net et péremptoire l'indifférent ou l'adversaire, il doit, s'il veut les toucher, mettre habilement en œuvre les ressources variées de la persuasion.

De là, pour lui, la nécessité de l'éloquence. Certains critiques, pareils au renard de la fable, ont raillé l'emploi de l'éloquence dans les chaires de l'enseignement, comme contraire au sérieux, au calme, à la dignité, à la certitude de la science. Il est très vrai que la science pure n'a point lieu d'être éloquente. Quand un professeur de chimie ou de mathématiques est éloquent, c'est qu'il mêle à ses cornues et à ses x quelques aperçus de l'ordre métaphysique ou moral. L'éloquence commence où la science finit et où la vérité démontrée fait place aux croyances et aux certitudes intimes. Voilà justement pourquoi elle n'est point déplacée dans les chaires de littérature, non plus que dans celles de philosophie et d'histoire, et généralement dans l'enseignement des sciences dites morales.

Etranges efforts que ceux des philosophes et des historiens qui voudraient comprimer dans leurs écrits, froids comme des pages de statistique, toute manifestation du sentiment personnel, parce qu'il est arbitraire et faillible ! De quel climat glacé nous est venue cette manie d'esprit scientifique qui s'étend aujourd'hui à tous les domaines jusque-là livrés à l'opinion, et qui prétend régler par d'indiscutables principes les questions infiniment délicates et complexes de la politique elle-même ? L'art redoutable et beau de gouverner les hommes peut-il donc être enseigné au premier maladroit venu en un certain nombre de leçons ? Pense-t-on que le monde serait bien amusant, bien agréable à habiter, si la science autoritaire et hautaine parvenait à fermer la bouche sur tous les sujets à l'aimable croyance, qui peut se tromper, mais dont la voix est douce et la parole persuasive ?

Le droit le plus précieux du critique est le *droit à l'erreur*, c'est-à-dire la liberté. Comme il n'y a pas d'autre vérité en matière de goût que celle que nous croyons et sentons, la

seule chose qui importe, c'est la ferveur sincère de la foi. L'étroitesse d'un certain fanatisme est peut-être moins nuisible, dans l'enseignement de la jeunesse, que le scepticisme d'un goût blasé.

Il est bon en littérature d'être polythéiste, d'appartenir à une Église tolérante et large, d'adorer toutes sortes de dieux, romantiques et classiques, étrangers et nationaux, anciens, modernes et contemporains; mais si le temple des lettres est un panthéon, il ne doit jamais devenir un capharnaüm; il faut que la pure religion du beau y règne seule sous toutes ses formes diverses, que le sanctuaire demeure fermé à certaines idoles ridicules et que leurs faux prophètes soient chassés du parvis. La crainte d'une erreur toujours possible et des repentirs qui suivent les emportements irréfléchis, en mettant notre intelligence sur ses gardes, ne doit pas émousser la pointe de notre sensibilité. Sans de vifs déplaisirs il n'y a point de vives jouissances du goût, et le noble don de l'enthousiasme est trop précieux pour que nous consentions à le perdre, dussions-nous y gagner l'avantage de ne plus nous tromper. Mieux vaut, lorsqu'on juge certains écrivains, passer de la louange au blâme avec la même ardeur extrême, que de fondre ensemble la louange et le blâme dans la fade moyenne d'un jugement tempéré; il y a tel poète dont on ne peut dire ni trop de bien ni trop de mal : dites l'un et l'autre sans ménagement. Cette vivacité d'impressions n'est pas seulement un charme; elle est plus efficace dans l'enseignement littéraire que l'équilibre et la mesure de l'imperturbable science; elle est plus propre, quoi qu'on en pense, à donner au maître du crédit parmi la jeunesse, prompte à l'admiration pour les grands hommes du jour, et qui n'écoute sur les défauts de ses auteurs favoris que les juges sensibles comme elle à leurs beautés...

On aurait pu prendre mon discours pour un plaidoyer en faveur du vieil enseignement contre le nouveau, de l'esprit littéraire contre l'esprit scientifique, des cours publics contre les cours fermés, des chaires d'éloquence contre les chaires d'érudition. Je tenais beaucoup à ne pas laisser cette impression à mon auditoire, et je terminai en ces termes :

Combien de fois, dans ma carrière de professeur de littérature, n'ai-je pas douté de la réalité même de l'objet de mon enseignement! Combien de fois n'ai-je pas envié le terrain ferme et sûr où la science, parfois arrêtée par des broussailles et par des épines, avance toujours en définitive et marche d'un pied solide et conquérant! Juger avec une gravité plus ou moins pédantesque les fantaisies joyeuses de l'imagination créatrice; disséquer d'une main lourde cette chose ailée et légère qui s'appelle la poésie; absorber toutes les forces de sa pensée dans la poursuite de quelque imperceptible nuance, comme s'il s'agissait d'un grand problème à ré-

soudre ou d'une importante vérité à découvrir : quelle vaine occupation, Messieurs, quand on y songe! quel frivole et stérile labeur! Les travaux de l'érudition, si arides et si ingrats qu'on les suppose, lassent moins l'intelligence et lui apportent plus de satisfaction réelle. J'avoue que, si je pouvais recommencer ma carrière, j'y voudrais faire une plus grande place aux études positives, dût celle de la pure littérature en être diminuée d'autant. Inaugurant à Bordeaux, sinon une carrière nouvelle, au moins un nouveau genre d'habitudes et de vie, je me trouve dans des conditions favorables pour expérimenter les méthodes récentes, et je me sens tout prêt à faire cette expérience sans prévention hostile comme sans engouement. Je vais dire sur ce point ma pensée entière : la préoccupation d'un programme ministériel à remplir, d'un résultat scolaire à atteindre me semble, à la vérité, compromettre gravement l'indépendance et l'originalité de l'enseignement supérieur, et je ne vois pas bien par quelle différence subtile un professeur ne faisant que répéter les matières des examens se distingue d'un simple répétiteur; mais, d'autre part, je le reconnais très volontiers d'abord, l'enseignement à la mode peut diriger fort avantageusement sur le fond et la substance des choses la dépense d'effort et de temps consacrée autrefois à la composition et à la forme; et puis, s'il faut que l'art et même la science descendent de nos chaires pour faire place au métier, le professeur, délivré désormais de toute préoccupation absorbante, pourra trouver dans l'amoindrissement même de sa tâche la liberté d'esprit dont il a besoin pour penser, pour étudier, pour écrire.

Je prie donc mes nouveaux collègues de vouloir bien m'accueillir non comme l'apôtre d'aucune doctrine, d'aucune méthode ancienne ou nouvelle, mais comme un simple voyageur, un curieux, qui, ayant transporté sa demeure dans une autre contrée, s'y établit avec le dessein de se conformer tout bonnement à ses institutions et à ses usages. Je suis intimement persuadé que Bordeaux me deviendra cher par l'habitude; mais en attendant ce résultat prévu et certain d'un séjour de quelque durée dans une ville et dans une Faculté aussi enviées, Bordeaux ne s'offensera pas si je garde à Grenoble un souvenir plein d'affection et de mélancolique regret. Mon changement de résidence ayant eu lieu pendant les vacances, l'occasion ne m'a pas été offerte d'adresser un adieu public aux personnes et aux lieux que j'ai quittés avec tant d'émotion, et ce que je n'ai pu faire entendre là-bas, je tiens à le dire hautement ici.

Je perds des collègues, à la Faculté des lettres d'abord, puis à celle des sciences et du droit, ainsi qu'au lycée de Grenoble, des collègues, ou plutôt des camarades, avec lesquels j'entretenais un commerce non seulement de courtoisie, mais de franche et cordiale familiarité, et dont plusieurs étaient devenus mes amis. Je perds, en dehors du cercle universitaire, maintes relations agréables dont un séjour de plus de huit ans avait aussi transformé quelques-unes en amitiés bien chères. Je perds un auditoire plus fidèle encore que nombreux, et dont l'assiduité me touchait infiniment plus que l'affluence; car l'affluence peut n'être qu'un va-et-vient bruyant de curieux qui passent;

mais le public de Grenoble, tranquille et recueilli, *suit* les cours dans toute la force du mot, ne récompensant les professeurs que par son empressement silencieux, et estimant, dans sa respectueuse réserve, que la plus digne forme de l'applaudissement est l'expression intelligente et sympathique des physionomies attentives. Je perds des étudiants qui sans doute n'ont pas la vivacité brillante des natures méridionales, mais qui ne passent point pour la partie la plus paresseuse de la jeunesse française et qui sont de la même race que ces autres laborieux montagnards assez habitués à vaincre leurs rivaux dans les concours des lycées et des écoles de droit. Je perds enfin une ville si aimable que personne n'a jamais pu y faire de séjour un peu long sans s'y attacher par toutes les fibres de son cœur, un pays d'une incomparable beauté, dont les sites charmants et grandioses rempliront mes yeux toute ma vie.

Bordeaux m'offrira maintenant d'autres avantages, qui compenseront ceux que j'ai perdus et pourront les surpasser sur quelques points. La vie se compose de ces expériences et de ces comparaisons. Comme le bonheur n'est jamais qu'un à peu près, on use son existence à la poursuite d'un idéal qui fuit toujours; puis l'on meurt, sans avoir joui du présent. La seule trace qui reste de nous, après toute cette agitation, est celle des quelques services que nous avons rendus à autrui, du bien que nous avons pu faire en passant. Il n'y a que cela de solide, de durable, et voilà pourquoi se sentir utile est le secret du bonheur. Cette conclusion de morale pratique vous semblera peut-être, Messieurs, dépasser de beaucoup la question de savoir si les cours seront publics ou fermés, consacrés à l'érudition pure ou à un enseignement plus général et plus populaire; mais elle s'applique à toutes les conditions humaines, à toutes les circonstances possibles de la vie, et je ne puis trouver, pour finir, une meilleure parole.

II

PROFESSEUR DE FACULTÉ

Nemo sua sorte contentus est, affirment le poète Horace et la grammaire latine. Si personne n'est content de son sort, c'est qu'il y a bien des gens ingrats envers la Fortune ou la Providence. De toutes les fonctions que l'État rétribue, nulle n'a plus de quoi satisfaire la juste ambition d'un esprit sage que celle de professeur de Faculté en province.

Sans doute les appointements restent fort inférieurs à notre mérite et surtout à l'idée que nous en avons; mais on les a sensiblement relevés depuis une vingtaine d'années, et comme

tout est relatif en cette affaire, il suffit, pour trouver nos gages presque honnêtes, de les comparer au maigre salaire que touchent d'autres serviteurs de la République, notamment les magistrats et les officiers, ou encore les professeurs de lycées.

Le meilleur de notre condition, c'est qu'elle laisse une place, relativement considérable aussi, à deux choses qu'on a toujours regardées comme les biens les plus précieux d'un homme et surtout d'un fonctionnaire : sa liberté et son temps.

Nous choisissons le sujet de notre cours public d'après nos goûts, uniquement soucieux de nos propres convenances, sans le moindre égard aux préférences du public ni même à celles de nos étudiants, qui restent libres de nous entendre, comme nous de parler, qui sauront bien venir dans le grand amphithéâtre, si cela leur est utile ou agréable, mais auxquels nous ne sommes point tenus de songer pour cette partie de notre enseignement. Il est vrai qu'en doctrine les sujets que nous avons choisis doivent recevoir l'approbation du Conseil de l'Université, qui examine l'affiche de tous les cours de la prochaine année et constate qu'ils sont harmonieusement conçus et combinés pour distribuer à la jeunesse scolaire la science totale et universelle. Mais l'affiche est toujours approuvée sans examen, et jamais ceux qui y collaborent n'y ont regardé autre chose que la ligne qui les concernait personnellement.

Le temps n'est pas bien loin où l'on trouvait encore quelques grands prêtres du culte classique, tels que, par exemple, Jules Girard, professeur d'atticisme, ancien président du jury d'agrégation de grammaire, pour poser comme extrême limite aux incursions que pouvait se permettre un professeur d'éloquence française sur le terrain scabreux de la littérature moderne, la lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert sur les spectacles. Mais depuis qu'Auguste Couat, président beaucoup plus libéral du même jury, a fait inscrire aux programmes les œuvres de Victor Hugo, depuis que l'auteur non seulement d'*Hernani,* mais de la *Légende des Siècles* est devenu classique comme Corneille, que dis-je? comme Boileau, et que les écoles nouvelles le traitent à son tour de vieille perruque, la littérature contemporaine nous est ouverte tout

entière. Les écrivains vivants eux-mêmes ne nous sont pas interdits. Nous pouvons discourir sur eux tant qu'il nous plaît. Seulement il vaut mieux le faire sans le dire. Car si l'affiche annonçait un cours intitulé « Promenades dans les coulisses des petits théâtres de la banlieue parisienne », peut-être se trouverait-il quelque « vieillard stupide » pour faire des objections. Ne l'annoncez donc pas, et promenez-vous dans les bastringues. A ceux de mes jeunes collègues qui me font l'honneur de consulter ma vieille expérience, je réponds toujours qu'ils peuvent dire dans leurs cours *tout ce qu'ils voudront*, mais qu'il faut simplement avoir soin de faire sonner sur l'affiche un nom bien retentissant, en littérature ancienne Homère ou Virgile; en littérature étrangère Dante, Shakespeare, Gœthe; en littérature française Corneille, Molière, Racine, Victor Hugo, le public étant d'avance indifférent ou hostile à tout nom, à tout sujet nouveau, et n'ouvrant toutes grandes ses oreilles qu'aux vieilles histoires qu'il sait déjà ou croit connaître.

Quant à la besogne proprement scolaire, c'est notre faute si nous ne l'organisons pas de façon que le joug soit commode et le fardeau léger. L'État nous impose trois heures par semaine d'activité professionnelle visible, sans s'inquiéter ni de la distribution de ces heures, ni des sujets de nos enseignements, ni des auditoires auxquels ils s'adressent : public, ou candidats aux divers examens. Nous pouvons donc grouper nos conférences, ou, au contraire, les espacer, si nous le trouvons préférable. En deux jours consécutifs, un maître avisé se débarrasse de ses trois devoirs extérieurs, et, théoriquement, rien ne s'oppose à ce qu'il les expédie tous en un jour. Qui veut jouir de ses forces avec le plus de succès et le moins de fatigue, l'important pour lui est de ne point se disperser; moins notre enseignement sera divisé, moins il nous coûtera de peine et d'efforts; ce qui est dur, ce n'est pas de faire trois leçons ni même six; mais tendez votre esprit durant six jours de suite dans plusieurs directions différentes, vous risquez de vous trouver inférieur à vos tâches trop multipliées. Pour ma part, si jamais j'ai rien fait qui vaille, c'est en concentrant toute ma pensée sur la même chose presque sans distractions, aussi entièrement, aussi passionnément, aussi exclusivement que possible.

Il y a lieu de distinguer deux catégories seulement d'étudiants, ceux de licence et ceux d'agrégation, en littérature française au moins, car je ne parle ici que de ce qui m'est familier. A n'avoir affaire qu'aux uns *ou* aux autres, la besogne étant simplifiée, il est probable qu'elle sera moindre, et dans une grande Faculté comme celle de Bordeaux, où les professeurs sont nombreux, arranger ainsi les choses est aisé. En licence, nous sommes chez nous, puisque nous composons les programmes et faisons passer les examens; nous sommes plus que libres, nous sommes souverains. L'agrégation fait peser sur nous une responsabilité plus lourde, mais qu'il ne faut pas exagérer et dont il ne faut accepter que la part qui nous revient, en laissant aux étudiants toute la leur.

Ces jeunes gens ne sont plus des enfants qu'on mène à la lisière, des collégiens qu'on endoctrine et qu'on enrégimente; ils sont déjà presque des hommes. L'âge de la majorité intellectuelle a commencé pour eux. Les étudiants de Faculté, surtout les candidats à l'agrégation, ont cessé d'être de purs et simples élèves, des nourrissons, *alumni;* leur fonction, désormais, ne se borne point à ingurgiter: ils ont le droit et le devoir de réagir contre la parole du maître, puisqu'ils vont être eux-mêmes des maîtres. Ils reçoivent du professeur leur impulsion, leur inspiration, leur direction générale, mais non leur nourriture toute mâchée.

L'ingérence exagérée du professeur cache un très grand péril, passé un certain âge: c'est de favoriser l'inertie de l'étudiant, qui s'habitue à trop se reposer sur son maître de ses progrès et de ses succès. J'ai été plus d'une fois un peu surpris et fâché non de l'indiscipline, mais, au contraire, du manque d'initiative de la jeunesse nouvelle, et si j'ai eu à lui reprocher quelque chose, c'est moins l'esprit d'indépendance que l'excès de la docilité. Plus d'une fois j'ai pensé que nous autres vieux nous étions, à ce bel âge, plus passionnés et plus révoltés, que nous avions de chères convictions idéalistes et romantiques, des haines ardentes et de saintes idoles, mais qu'un scepticisme clairvoyant et calme s'est trop substitué ensuite, sous l'influence d'une certaine philosophie, lasse de tout, excepté de comprendre, aux généreux enthousiasmes qui nous faisaient si galamment dérai-

sonner. Que nos fils, d'hommes de foi qu'étaient leurs pères, soient devenus des hommes de science et de sagesse, force nous est bien d'y consentir; l'essentiel est qu'ils soient des hommes, assez affranchis, assez indépendants pour savoir n'être pas de notre avis.

Un petit groupe d'étudiants, à la Faculté des lettres de Bordeaux, est presque obligé, par situation, de secouer le joug du maître et de se faire lui-même sa doctrine: ce sont les étudiants de philosophie, parce qu'ils sont entre les mains de trois professeurs appartenant à des sectes différentes. Duquel voulez-vous qu'ils soient les disciples? Ils doivent au moins choisir. Aussi ai-je toujours eu une estime particulière, une tendresse de cœur, pour ces braves jeunes gens. J'aime à les voir disputant entre eux à la mode péripatéticienne dans notre salle des Pas Perdus, où ils se promènent gravement par couples, semblables à ces sages qui, le soir, au clair de la lune, passaient et repassaient sous les colonnes du temple d'Ephèse,

> Marchant, causant avec des gestes familiers,
> Tour à tour blancs et noirs dans l'ombre des piliers.

C'est la réalisation d'une idée chère à feu Albert Dumont, qui, lorsqu'il dirigeait l'Enseignement supérieur, me dit un jour qu'il n'avait pas de plus vif plaisir que de mettre aux prises dans chaque Faculté des philosophies hostiles, non pas pour le vain amusement de se donner le spectacle de leurs contradictions, mais afin d'obliger la jeunesse à penser.

Plus donc les étudiants sont voisins de l'âge d'homme, plus ils sont les vrais artisans de leurs succès comme de leurs revers et les seuls auteurs responsables de leur destinée. Il faut leur apprendre à ne compter que sur eux-mêmes, le répéter avec insistance au commencement de l'année scolaire et durant tout son cours, ne lier notre liberté par aucun engagement imprudent et ne pas même leur promettre que nous parcourrons avec eux le cercle entier de leur programme. Dans les occasions où il m'est arrivé d'en approfondir seulement une partie, je n'ai pas cru avoir moins bien rempli mon devoir professionnel que lorsque j'avais passé en revue tous les textes à expliquer. Mes jeunes camarades sont prévenus : qu'ils s'arrangent! Un maître n'est pas absolument nécessaire

pour étudier les matières de l'agrégation, puisqu'on voit chaque année des candidats pleins de vaillance se préparer tout seuls à ce redoutable concours. Voilà les principes. Si nous les rappelons souvent, ce n'est pas pour tirer notre épingle du jeu quand le succès trahit nos espoirs ; c'est pour présenter sans cesse à l'esprit des jeunes gens une vérité vitale dont le sentiment habituel et profond est pour eux la condition première du succès. Et je conviens qu'ailleurs, en droit, en médecine, en sciences et même dans d'autres parties de l'enseignement littéraire, les obligations du professeur peuvent être plus lourdes et plus strictes ; c'est possible, je n'en sais rien ; mais je ne parle ici, encore une fois, que de ce qui regarde ma paroisse, la chaire de littérature française.

J'arrive à ce qui constitue le privilège le plus extraordinaire de notre profession. Le professorat de Faculté est probablement la seule fonction publique offrant ce précieux avantage et ce très curieux caractère, que, pour la remplir à souhait, le fonctionnaire est non seulement autorisé, mais encouragé et presque invité *à n'en pas faire son occupation principale*. Saisissons bien et comprenons dans sa singulière beauté cette anomalie vraiment réjouissante.

Tout le monde convient qu'un professeur de lycée répond pleinement à ce qu'on attendait de lui, lorsqu'il se consacre sans réserve à ses élèves. Mais imaginez un professeur de Faculté dont toute la valeur se dépense et s'épuise au service d'un petit nombre d'étudiants, ou encore d'un public local assez nombreux, sans que son enseignement vole au delà des murs de l'Université, il ne semblera pas au ministre lui-même que ce professeur soit l'idéal du genre. Ce n'est pas l'opinion du monde seulement qui trouve bon que l'enseignement supérieur produise des articles et des livres: même dans le conseil éclairé où l'Etat pèse en de justes balances le mérite de ses serviteurs, distribuant les places, les traitements, les promotions, les croix, *le dévouement d'un professeur à ses fonctions est moins apprécié, moins récompensé que ses ouvrages*. C'est à celui qui fait du bruit au loin que vont tous les genres de succès, y compris la faveur d'un ministère qui devrait avoir à cœur, semble-t-il, de réserver au mérite obscur les seuls salaires que puisse espérer sa modestie.

Par une autre contradiction plaisante, les Facultés, en tant que corps, sont évaluées et classées d'après les succès de leurs élèves aux divers concours de fin d'année et surtout d'après le nombre d'agrégés qu'elles font en moyenne ; mais, pour estimer la valeur individuelle de chaque professeur, les initiés à nos mystères, aussi bien que le public profane, n'ont jamais appliqué et connu qu'une mesure : ses productions littéraires ou scientifiques. Ne sont-ce pas pourtant deux choses différentes par définition que le talent d'enseigner et celui d'écrire, que la science et l'art, qu'un savant et un professeur?

Le très libéral directeur de l'enseignement supérieur, Albert Dumont, dont je citais tout à l'heure un autre propos caractéristique, s'amusait aussi à soutenir ce paradoxe, qu'un professeur de Faculté ne doit avoir *absolument rien à faire pour ses élèves*. « Il suffit, nous disait-il un soir au dessert, qu'il ait du talent et qu'il se distingue en quelque chose, même dans le vaudeville ou l'opérette, ça m'est égal, pourvu qu'il brille et soit quelqu'un. Il agit alors sur ses élèves *par rayonnement*, sans peine et sans dépense, par le seul prestige qu'a sur la jeunesse l'éclat des œuvres et du nom. »

Il est indubitable que les étudiants eux-mêmes, qui ont tant d'intérêt à trouver dans leur professeur un bon préparateur aux examens, seraient les premiers à ressentir quelque souffrance et quelque humiliation de la médiocrité d'un enseignement où aucune ambition plus haute ne viendrait relever la poursuite terre à terre de ce résultat prochain. Je ne crois pas que la jeunesse studieuse approuve que son professeur ne fasse rien ; mais elle trouve fort bon qu'il travaille aussi et d'abord *pour lui-même*, ou, si l'on préfère cette expression générale et généreuse, *pour la science, pour la littérature*. L'exemple qu'il donne à tous d'une pensée et d'une plume infatigablement actives peut être plus utile que ses leçons. L'image la mieux faite pour réconcilier les irréconciliables qui discutent encore sur la vraie fonction des professeurs de Faculté, est celle d'un vaste et libre Institut, dans lequel maîtres et étudiants travaillent séparément ou ensemble à leur œuvre respective, qui peut être la même pour les uns et pour les autres, mais qui ne leur est pas nécessairement commune. Il y a parfois collaboration véritable, notamment dans la section d'histoire, où

les maîtres, pour le plus grand profit des étudiants, les emploient et les associent à leurs recherches. Dans tous les ordres d'ailleurs, le meilleur stimulant pour encourager de braves garçons, n'est-ce pas l'aveu, si précieux dans la bouche d'un professeur, que leurs travaux nous intéressent, nous apprennent quelque chose, nous font réfléchir utilement, et qu'envers ces jeunes esprits qui nous ont tant d'obligations nous avons contracté aussi une dette de reconnaissance? Quand on s'élève à cette conception de l'enseignement supérieur, les querelles relatives à sa vraie fonction s'évanouissent, et ce qui s'évanouit tout d'abord, c'est la vieille et pauvre idée de l'étudiant considéré comme un bébé qu'on nourrit.

Ce n'est pas pour flatter mes étudiants de la section de français par un compliment banal, c'est avec la conscience profondément sérieuse d'une expérience faite et refaite et d'une vérité éprouvée, que je leur disais un jour :

Vous êtes, messieurs les étudiants, nos collaborateurs. Si ce compliment était adressé à de jeunes collégiens, il pourrait encore être vrai, mais seulement dans un sens très général. On peut toujours dire que l'enfance qui apprend et l'âge mûr qui enseigne collaborent à une œuvre commune, qui est, par exemple, le bien du pays. Mais cela est un peu vague, tandis que notre collaboration, à vous et à nous, doit s'entendre au pied de la lettre. Permettez-moi de parler ici d'après mon expérience personnelle et de prendre un exemple très particulier dans un de vos exercices littéraires, la dissertation française. Je suis persuadé que ce qui est vrai de la dissertation littéraire, l'est aussi, *mutatis mutandis*, de vos travaux de philosophie ou d'histoire. Il m'est arrivé plus souvent que vous ne pensez d'être intéressé par la lecture de certaines compositions d'agrégation ou de licence, comme je le serais par un article de revue, et de méditer pour mon profit sur les idées qu'elles me suggéraient. Pendant que vous croyiez peut-être, dans votre modestie, n'être que des échos de mon enseignement, c'est moi qui étais votre obligé et qui m'instruisais à votre école. Et cela est beaucoup moins paradoxal qu'il ne semble, c'est même la chose du monde la plus normale et la plus naturelle. Nous sommes, par situation, des conservateurs, assez lents à nous tirer de l'ornière des traditions classiques; vous êtes, par votre âge, en communion intime avec l'esprit moderne, avec la génération qui s'élève, et d'où sortiront les écrivains, les penseurs, les artistes de demain ; ou plutôt vous êtes vous-mêmes cette génération nouvelle, et c'est parmi vous que notre espérance compte déjà les hommes qui demain auront un nom. Je n'ai jamais compris pourquoi certains professeurs ont l'air de regarder la jeunesse studieuse comme vouée nécessairement à la médiocrité, et de croire impossible chez elle l'éclat précoce du talent. Je ne dis pas

que vous puissiez avoir encore la maturité et l'expérience; à Dieu ne plaise que vous soyez vieux avant l'âge! Mais quel plaisir pour nous de louer, en la disciplinant, votre exubérance même! Et quel profit pour nous de réchauffer à votre ardeur notre vieille raison un peu trop assagie! Non, nous ne vous souhaitons point de porter si tôt des fruits mûrs; mais n'est-ce pas pour un maître à la fois la joie la plus vive, la plus douce récompense, et le stimulant au travail le plus efficace, quand sous ses yeux, entre ses mains, fleurit un jeune talent, et qu'il peut espérer, selon le beau vers de Malherbe, que les « fruits passeront la promesse des fleurs »?

Les travaux personnels des professeurs peuvent fort bien être tout à fait étrangers aux choses universitaires et n'avoir aucune espèce de rapport avec ceux des étudiants. On ne nous défend point d'écrire des « vaudevilles » et des « opérettes », autrement dit, des œuvres d'imagination. On a vu des romanciers et des poètes parmi les professeurs de Faculté. Mais ils sont rares; parce que, si l'on comprend sans peine qu'un homme doué du génie créateur exerce un métier pour vivre, il est moins concevable que le métier choisi soit précisément une fonction littéraire, qui, exigeant de l'écrivain une certaine dépense d'idées, de savoir et de talent, occupe plus ou moins son esprit et l'empêche d'exploiter librement un capital intact.

Dans l'immense majorité des cas, les publications des professeurs se confondent avec leur enseignement; elles sont cet enseignement lui-même : érudition historique, philosophie, critique de texte ou critique littéraire, histoire de la littérature, etc. Mais la question délicate et intéressante est de décider si l'objet essentiel du professeur est son enseignement oral, le livre n'étant alors qu'une production accessoire, conditionnelle et subordonnée; ou si, au contraire, le livre doit être son grand et principal souci, l'enseignement oral n'étant pour lui qu'une occasion pressante d'exécuter quelque chère idée.

Je n'hésite pas à répondre qu'un professeur doit considérer et aimer son livre plus que son cours; et, comme je ne veux rien dire que je ne puisse justifier, je me fais fort de donner, de cette assertion surprenante peut-être, la preuve péremptoire, sinon pour tout l'enseignement supérieur, au moins pour ce qui touche une partie de notre activité professionnelle que je connais à fond : le cours public de littérature.

Personne ne conteste que le public qui afflue dans les amphithéâtres, les salles de conférences, les athénées, ne soit très facile à contenter. On a son indulgence en lui servant n'importe quoi, son admiration par les qualités du débit et par tout ce que les rhétoriques appellent l'action, ses éclats de rire par de vieilles anecdotes, ses applaudissements par des phrases creuses. Il *suffit* donc, pour lui être agréable, d'un très petit effort. Mais quand on ajoute (ce que les orateurs impopulaires disent beaucoup trop) que, pour plaire au public, il *faut* être superficiel, vide et nul, c'est ici que l'erreur commence ou plutôt qu'on déraille en plein dans le faux.

Le public admet volontiers qu'on lui parle pour ne lui rien dire, il ne l'exige pas. On ne saurait soutenir avec vérité ce paradoxe antique, qu'il préfère les sottises aux idées de valeur, puisqu'il approuve et acclame celles-ci tout aussi bien que celles-là. J'ai été souvent attiré, dans mes études, par le mystère étrange de cette bête inerte et passive, le public[1], et la conclusion de toutes mes analyses a été qu'hélas ! ce n'est point une quantité négligeable, puisqu'il est le nombre et la force, mais que sa valeur morale et intellectuelle est exactement égale à zéro. Il n'est ni intelligent ni stupide, comme il n'est ni juste ni injuste, ni bon ni méchant : *il n'est pas.* Ses meneurs lui font croire et faire tout ce qu'ils veulent. S'il était capable d'une certaine dose d'initiative et de pensée, il serait guidé par une espèce d'esthétique à lui, telle, par exemple, que l'amour de la médiocrité, qui, en général, semble bien être sa règle intérieure : mais non, il n'a même pas cette constance de médiocrité dans ses goûts, et si on lui présente de très belles choses, il ne s'y montre point insen-

1. Voyez notamment mon article dans la *Revue* du 1er juin 1899 : *Qu'est-ce que le public?* recueilli dans la deuxième série de mes *Réputations littéraires*, chapitre VIII. Je sais bien qu'on prétend distinguer le *public* de la *foule*, et j'avoue qu'il y a *des publics* de choix qui ne sont pas la foule : on peut voir, par exemple, des amphithéâtres de critiques ou de savants comme on a vu des parterres de princes ; mais ces aréopages exquis, s'ils ne sont certes pas la foule, ne sont pas le public non plus. C'est la simple juxtaposition d'individus d'élite, toujours en petit nombre, que la force exceptionnelle de leur esprit soustrait si bien à l'inconsciente pénétration de l'entourage qu'ils restent indépendants et originaux en société et que *l'âme de la multitude* n'a point de prise sur eux. Dès que le public grossit et se vulgarise, il se confond avec la foule, puisque toute la distinction découverte par M. Tarde, qui a fait sur la matière un livre spécial, se réduit à ceci : la foule, c'est le public illettré ; le public, c'est la foule qui lit.



sible; car, voyez, il les applaudit! Maintes fois donc on a eu ce spectacle, déconcertant pour une certaine logique trop simple et trop courte, de voir des orateurs vraiment éloquents, vraiment sérieux, vraiment profonds, le ravir et l'enthousiasmer non moins vivement que les bavards et les déclamateurs.

Et s'il en est ainsi, la conclusion s'impose. Faites de belles et fortes leçons, mais faites-les pour vous et pour votre satisfaction personnelle. Elles ne risqueront point de mettre le public en fuite, puisque, à la seule condition que vous ayez les qualités extérieures de l'orateur, la science et le vrai talent ne sont pas pour la foule une cause nécessaire d'ennui. Averti par les personnes intelligentes qui sont dans ses rangs, votre auditoire avouera même, et colportera par la ville, que votre cours, substantiel et soigné, est mille fois supérieur à celui de l'amuseur d'à côté. Mais gardez-vous, comme d'une chose inutile et dangereuse, de donner la moindre pensée à ce public présent. Méprisez-le. Oubliez-le. Rêvez que vous êtes devant un public idéal et chérissez ce rêve. Songez aux lecteurs amis que vous fait anticiper la douce illusion de l'espérance. Par conséquent, ayez infiniment plus de tendresse et d'estime pour votre livre que pour votre cours. Et c'est ce qu'il fallait démontrer.

Qu'il ait ou non conscience de la piquante anomalie dont notre profession est loin de souffrir, puisqu'elle en profite au contraire et qu'elle en jouit comme d'un très singulier privilège, le professeur de Faculté qui, par raison ou par goût, tient plus à ses publications qu'à son enseignement, se félicitera, un certain jour, d'avoir si bien réglé ses préférences : c'est quand sonnera pour lui l'heure de la retraite. Heure fatale, inaction mortelle pour tant de fonctionnaires encore valides, rompant soudain avec des habitudes invétérées devenues un besoin de leur existence! Mais celui que le métier d'écrire amuse avant tout, s'écriera joyeusement en voyant venir l'âge où rien ne distraira plus son esprit de sa principale affaire : Enfin, je vais pouvoir travailler!

Un professeur de Faculté, en province surtout, peut donc être content de son sort. Il a de la liberté, du temps, du loisir, de bonnes vacances, d'assez bons gages. Sa fonction de maître de la jeunesse n'est rien moins qu'une charge accablante,

n'étant pas, à proprement parler, une tâche de pédagogue ni même d'éducateur; il n'a point à élever des enfants, non plus qu'à leur enseigner les rudiments de la grammaire. D'un peu loin et de haut il guide, conseille, éclaire et réchauffe, édifie par de belles maximes générales, pique d'émulation par son propre exemple des esprits déjà hors de page, plutôt qu'il ne forme de véritables élèves. Aussi ne s'attribue-t-il de part prépondérante ni dans leurs succès ni dans leurs revers; et s'il se réjouit des uns, s'il s'afflige des autres, c'est en ami qui s'intéresse sympathiquement à leur destinée, mais qui ne s'en croit pas l'auteur responsable.

Si son principal enseignement est le cours public, il s'occupe d'abord, il s'occupe même exclusivement de son affaire à lui, qui est sa renommée de savant ou d'homme de lettres, et, par un merveilleux paradoxe de sa bonne fortune, il se trouve, ô miracle! que sa fonction envers l'Etat sera d'autant mieux remplie et mieux récompensée qu'il poursuivra, d'une ardeur plus jalouse et plus égoïste, cette fin personnelle.

J'ai dit qu'un tel homme a de quoi être content de son sort. Je n'ai pas dit : de quoi être heureux; car ce sont deux choses différentes. Les conditions du bonheur sont d'un autre ordre. Le bonheur consiste par excellence dans le sentiment d'une activité utile, consacrée à autrui, pure de toute poursuite intéressée. Rendre de grands et de petits services, contribuer au bien de tous et à celui de quelques-uns; n'avoir ni hauteur insolente, ni aigreur chagrine, ni froideur dédaigneuse; s'étudier, d'un cœur hospitalier et large, à aimer l'humanité dans ses types individuels innombrables et divers, voilà le secret exquis, unique et trop peu connu du bonheur. Tandis que vivre sans se dévouer à quelque chose de meilleur et de plus grand que soi-même, c'est tristement se condamner à une existence malheureuse et misérable au fond, sous des dehors trompeurs, parce qu'il n'y a point de bonheur dans l'égoïsme.

Si donc, au lieu des satisfactions, toutes de l'ordre égoïste, que j'ai considérées dans la carrière du professeur de Faculté, je m'étais placé au point de vue très différent et infiniment plus moral de son bonheur, mes conclusions n'eussent pas été les mêmes, ou, pour mieux dire, il eût fallu les renverser de

fond en comble. Bien loin d'insister sur ce qui distingue des autres enseignements l'enseignement supérieur, où le maître, sous prétexte qu'il s'adresse à des maîtres futurs, n'est pas forcé, disais-je, de remplir auprès d'eux l'humble fonction d'éducateur des esprits, des volontés et des âmes, je l'aurais, au contraire, montré prenant plaisir à se faire petit pour mieux atteindre des intelligences encore jeunes, ne trouvant au-dessous de lui aucun travail, aucun service, aucun dévouement, indulgent pour l'inexpérience, sévère pour la paresse, difficile à se contenter lui-même et toujours prêt à penser que les fautes de ses étudiants, qu'il aime à appeler ses élèves, doivent être sa faute d'abord. La sagesse est sans doute de faire consciencieusement tout son devoir; mais le bonheur récompense celui qui, d'un entrain joyeux, fait plus que son devoir.

Quant à la subordination du livre au cours ou du cours au livre, la question n'intéresse point le bonheur; car le bonheur ne consiste dans le succès ni du professeur ni de l'écrivain; il est dans la conscience d'un service rendu aux études, à la science, à l'humanité. Dans tout l'ordre de l'activité scientifique, je suppose que cette conscience n'est point rare; lors même que l'ambition personnelle a été l'âme de ses recherches, le savant doit trouver facile d'anéantir le souci de son propre intérêt dans l'importance des résultats obtenus. En littérature, la chose est moins claire. Non seulement on n'aperçoit pas très bien l'utilité d'une « opérette » ou d'un « vaudeville », mais nos études critiques elles-mêmes sur les grands poètes et les grands prosateurs sont-elles donc autre chose que l'expression plus ou moins brillante de notre humeur, de notre esprit, et la satisfaction d'une vanité? Existe-t-il une vérité *objective* sur Rabelais, sur Montaigne, sur Molière, sur Racine, sur Victor Hugo? On ne le croirait pas, puisque la critique littéraire, à la différence de la science, qui procède par l'augmentation constante et sûre des résultats acquis, change ses méthodes, ses idées, ses fantaisies, d'une époque à l'autre, d'un interprète à l'autre, et se renouvelle parfois tout entière.

Cependant, cette suite changeante d'impressions a une grande importance dans l'éducation esthétique de l'homme; pour vous en rendre compte, supprimez par hypothèse tous

les ouvrages de critique littéraire : ce n'est pas seulement une partie de l'enseignement qui s'effondre, une branche de la librairie qui disparaît : la production même de la littérature d'imagination, roman, poésie, drame, se trouve compromise ; car les créateurs originaux ont beau affecter un souverain mépris pour nos ouvrages, ils en subissent l'influence à leur insu, et l'universelle culture rend de plus en plus rares et impossibles les génies spontanés. Et pour ce qui est de la jeunesse studieuse, l'opinion que j'ai toujours soutenue, contre l'avis trop modeste de la plupart des maîtres, c'est que nos pauvres études littéraires contribuent encore plus à la formation de son esprit que les textes mêmes des grands auteurs.

Nous pouvons donc, après l'avoir niée tout d'abord, croire, par réflexion, à l'utilité de notre œuvre critique; mais cette utilité est trop indirecte, trop contestée, trop douteuse, pour que nous possédions une sérieuse source de bonheur dans la conscience du service que nous rendons aux études en général. Soyons sincères : le seul sentiment que nous fasse éprouver la publication d'un volume, c'est un très vif espoir de la vanité, bientôt suivi d'une amère et profonde déception. La sagesse conseille donc au professeur de Faculté de chercher son bonheur uniquement dans l'utilité prochaine et certaine des services qu'il rend à ses étudiants, et, par conséquent, de sacrifier tous ses livres avec tous ses grands cours à la partie la plus modeste et la plus terre à terre de sa besogne pédagogique.

Nemo sua sorte contentus est. Un professeur provincial, s'il comprenait les rares avantages de sa condition, pourrait couler dans sa province une vie presque heureuse. Mais il se tracasse, et il n'a point de cesse qu'il ne se soit fait nommer à Paris, ce prestigieux Paris étant resté, après comme avant la création des Universités régionales,

Le but éblouissant des suprêmes efforts.

Un professeur parisien veut être de l'Académie française, ou, au moins, de quelque section de l'Institut. Personne ne s'arrête, personne ne se repose, personne n'est content. Le vers du poète Horace et l'exemple de la grammaire latine ont toujours raison.

III

DOYEN

Le décanat, comme toutes les charges qui sont aussi des honneurs, divise en quatre classes les caractères humains:

1° Quelques ardents qui l'ambitionnent et ne cachent point leur désir; 2° Quelques francs connaisseurs d'eux-mêmes qui, en déclarant qu'ils ne l'accepteront à aucun prix, disent la vérité; 3° Beaucoup de malins qui font semblant de décliner toute candidature, mais qui n'aspirent qu'à être élus ; 4° Beaucoup de rêveurs qui sont dans les nuages, ne sachant distinctement ni de quoi ils sont capables, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils ne veulent pas, et qui se laissent mener par les circonstances.

La rareté de la vertu qu'on nomme sincérité fait que les deux premières classes sont peu nombreuses. Pareil à la plupart des hommes, je pourrais appartenir au troisième troupeau, si la malice ou l'habileté ne me faisait pas défaut bien plus certainement que la franchise, et je ne vois dès lors que le numéro 4 qui reste mon partage.

Un homme que le sage de Rabelais eût aimé, car il est la conscience même unie à la science[1], l'éminent philosophe E......, avait succédé en 1887, comme doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, à Auguste Couat, nommé recteur à Lille. Dans laquelle de nos catégories ce juste rentrait-il? Dans aucune, et j'aurais besoin d'en ajouter exprès pour lui une cinquième, dont il serait presque le seul représentant : si rares sont les hommes tels que lui, dont l'unique règle de conduite est l'obéissance à l'idée qu'ils ont de leur devoir! S'il accepta d'être doyen, ce fut, qu'on en soit sûr, à cause des choses bonnes et utiles qu'il espérait faire en cette qualité; si, après trois ans d'exercice, il refusa d'avance très positivement une seconde investiture, ce fut, n'en doutez point, sur quelque ordre nouveau de sa conscience. Lorsque, en 1894, l'éclat de ses œuvres et de son nom l'imposa au choix du ministre pour

1. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » (Lettre de Gargantua à Pantagruel.)

inaugurer, à la Faculté des lettres de Paris, le cours d'histoire de l'Economie sociale fondé par M. de Chambrun, il dit à ses étudiants de Bordeaux, dans le punch d'adieu qui lui fut offert, qu'il ne les quittait pas pour son plaisir, ni pour la vanité d'être professeur à Paris, mais parce que la chaire nouvellement créée à la Sorbonne était un véritable « poste de combat », dont il regardait comme son devoir d'accepter le péril avec l'honneur. Mon Dieu ! il est possible qu'en de pareilles circonstances on dise toujours, en plus ou moins bons termes, quelque chose comme cela ; mais personne ne prit ces paroles pour une vaine rhétorique, et tout le monde sentit que, tombant d'une telle bouche, elles étaient l'expression exacte, sincère et sérieuse de la vérité.

Voilà l'homme auquel j'eus le redoutable honneur de succéder commme doyen, le 20 novembre 1890. L'extrême complaisance de mes collègues renouvela mes pouvoirs en 1893, en 1896, et me maintint dans ma charge neuf ans. Pourquoi ? Par la même raison, sans doute, qui fait entrer à l'Académie française certains personnages profondément étrangers au métier d'écrivain : à quel propos leur faire l'injure de croire que, s'ils écrivaient, ils écriraient mal ? On n'en sait rien, ils n'ont pas donné de preuves contre eux. Je n'avais pas donné de preuves contre moi, et telle est la puissance des vertus négatives que le néant même de mon administration fut, selon toute probabilité, la force secrète qui la fit revivre deux fois. Il y a des fonctions où c'est une habileté, consciente ou inconsciente, de savoir s'effacer le plus possible ; le décanat est de ce nombre ; mais, moi, je m'effaçai par insignifiance naturelle. Dans le petit train ordinaire des choses, les Facultés n'ont pas besoin d'un dictateur ; il ne leur faut qu'un chef de file ; moins le premier d'entre nous fait sentir la primauté que nous lui avons octroyée, plus nous lui savons gré de cette politesse.

Nul comme administrateur, je suis, comme financier, au-dessous de zéro. Mais cela n'a pas d'importance. Le véritable doyen d'une Faculté, c'est son secrétaire, surtout quand celui-ci est un homme aussi capable que le nôtre. Je me suis bientôt aperçu, au cours de mes exercices successifs, qu'un doyen pouvait, si c'était son humeur, ne faire administrative-

ment que peu de chose ; la découverte que j'ai faite, en arrivant au terme, c'est qu'il pouvait ne rien faire du tout. L'art d'un secrétaire est de laisser croire au doyen qu'il administre, en l'amusant avec des apparences ; la sagesse d'un doyen est de consentir de bon cœur à l'usurpation du secrétaire, en lui laissant prendre la réalité. Vraiment, on peut lui abandonner tout, à cet homme, y compris (ce qui m'a toujours paru la partie la plus délicate de ma tâche) la distribution du service des professeurs aux examens : le secrétaire acceptera, non seulement sans se plaindre, mais avec joie, tout travail extraordinaire qui, appartenant au doyen par excellence, rendra plus sensible cette vérité, qu'il est le doyen effectif.

Restent les audiences particulières. Recevez très hospitalièrement et sans la moindre restriction gênante chez vous... quand vous y êtes, non point (comme font les novices) à la Faculté, tel jour et à telle heure : vous serez plus libre, et vos visiteurs, plus libres aussi, n'useront pas longtemps de cette liberté, de même qu'on se lasse bientôt d'aller voir les dames qui n'ont point de jour.

Reste ensuite la présidence des assemblées ; reste enfin l'imprévu, dont la forme la plus terrible, hélas ! est la mort d'un collègue ou d'un étudiant. Mais un doyen qui aurait parié de ne rien faire, sans désobliger personne par cette abstention, aura, les jours de délibération difficile, une indisposition diplomatique et trouvera dans son assesseur un vice-président toujours enchanté de prendre sa place. Pour les oraisons funèbres, de même, il rencontrera, sans beaucoup chercher, pareil empressement chez des collègues qui ont particulièrement bien connu le défunt ou qui saisissent avec avidité toutes les occasions de se mettre en avant. Il pourra donc, sans se faire le plus léger tort, réduire sa charge à un rôle si exclusivement décoratif qu'elle se bornera presque au plaisir ou à l'ennui de figurer aux dîners officiels de la Préfecture et à la revue du 14 juillet dans la loge des autorités.

Il va sans dire que ces maximes abominables n'avaient jamais effleuré, même comme une tentation fugitive, l'âme de mon vertueux prédécesseur. Vrai doyen, résolu à l'être, il ne se dérobait à aucune des obligations de sa charge. Il en aurait

inventé plutôt. Dans sa volonté courageuse de gouverner et d'agir, n'avait-il pas commencé par exiger que le courrier quotidien, qui, hormis les lettres personnelles, est, dans toutes les administrations, dépouillé et mis au courant par le secrétaire, passât d'abord sous ses yeux? Si l'encombrement, le désordre et les retards qui devaient résulter de cette méthode ne permirent pas à sa vaillance de garder huit jours de suite un pareil labeur sur ses bras, il eut au moins l'honneur de l'avoir entrepris.

La régularité et l'activité dont il donnait l'admirable exemple dans l'accomplissement de ses fonctions de professeur, il tenait à ce qu'elles fussent aussi les vertus de chacun de nous. Si l'on songe combien il est plus facile et plus vulgaire de laisser tomber le gouvernement en quenouille que de le relever d'une main ferme et virile, quelle haute estime n'aura-t-on pas pour un doyen qui osait quelquefois rappeler à ses collègues leur devoir!

Comme on pense bien, l'instruction et même l'éducation de la jeunesse scolaire étaient le souci dominant de ce pasteur d'âmes. Rien n'est plus significatif, pour caractériser un professeur et surtout un doyen, que la préférence qu'il attache en son cœur à ses propres ouvrages ou à l'intérêt de ses élèves. Si mon prédécesseur avait jugé impossible de concilier le sacré devoir pédagogique avec la production de travaux personnels, il en aurait éprouvé « quelque regret », comme il l'avouait dans un rapport de fin d'année avec une froideur voulue; mais, stoïque comme Brutus, il eût, sans sourciller, sacrifié tous ses livres à la République, je veux dire à l'allaitement des petits Français, qu'il faut d'abord nourrir.

Deux innovations généreuses révélèrent, au début de son décanat, la sérieuse préoccupation pédagogique qui devait en être la pensée maîtresse : ce fut l'institution des directeurs d'études et celle des séances intimes de rentrée.

La première, chose pénible à dire, faillit amener, sinon la division, au moins un certain malaise dans les relations des professeurs. Des directeurs d'études, c'est fort bien ; mais qui les nommera? Le doyen? Il n'a pas le droit de conférer à aucun de ses collègues le moindre pouvoir sur les autres.

L'assemblée générale des professeurs? Ceux de chaque



section? c'est délicat. Et d'abord, question première, à quoi servent les directeurs d'études ? L'usage nous a appris que leur seule utilité théorique serait de centraliser, une ou deux fois par an, les notes des étudiants de chaque groupe ; mais que, dans la pratique, cette utilité est illusoire, parce que le doyen obtient plus sûrement et plus vite les notes dont il a besoin en s'adressant à chaque maître individuellement, qu'en employant l'intermédiaire d'un prétendu directeur d'études auquel ses collègues sont bien aises de faire sentir (telle est l'humaine nature) qu'il n'a aucune autorité.

Il n'est point dans les mœurs de l'Université de Bordeaux de tenir, à la rentrée de novembre, ses grandes assises générales ; les quatre Facultés reprennent, chacune chez elle, leurs travaux sans pompe et sans fracas. C'est d'abord parce que notre palais universitaire n'a pas de local assez vaste ; et, vers 1890, c'était aussi, c'était surtout à cause de la profonde indifférence, on peut même dire de l'antipathie justifiée qu'avaient pour certaines cérémonies publiques nos deux derniers recteurs, M. Ouvré d'abord, puis notre cher Auguste Couat, reconquis par Bordeaux et devenu notre recteur après la mort de M. Ouvré. Mais il avait paru convenable à son successeur dans le décanat, qu'à défaut de grandes assises publiques et solennelles, la rentrée annuelle de la Faculté des lettres fût marquée au moins et comme scandée par une séance intime réservée aux étudiants et aux professeurs.

Convenance esthétique et morale plutôt qu'utilité pratique. Le cours régulier de nos exercices ne dépendait point de cette séance, puisque toutes nos fonctions, examens, conférences, cours publics, assemblées même, pouvaient avoir repris, quand elle avait lieu, leur train ordinaire plus réellement interrompu que secondé par elle. Aussi n'était-elle guère au goût des professeurs, qu'elle dérangeait sans nécessité, et qui généralement égoïstes (si j'en juge par moi-même), n'ont jamais demandé à leurs doyens qu'une chose : c'est de les laisser tranquilles.

Cependant, je commençai par maintenir cette institution, comme celle des directeurs d'études, comme celle (combien précieuse !) des dossiers d'étudiants, conservant avec un soin religieux la tradition de mon excellent prédécesseur et tâchant de me pénétrer de son esprit.

Dans la première des séances intimes de rentrée que je présidai, le 7 décembre 1891, une partie de mes consciencieux efforts eut pour but de m'expliquer à moi-même et de me démontrer, en même temps qu'à mes auditeurs, la beauté, sinon l'utilité de ces petites fêtes de famille.

Quel est le sens, messieurs les étudiants, et quelle est la valeur de cette séance intime de rentrée qui nous réunit aujourd'hui ?

Je demandais un jour à un professeur d'une Faculté des sciences (ce n'était pas à Bordeaux) si dans sa Faculté on avait l'usage des séances et des discours de rentrée. « Non, me répondit-il, nous sommes des gens sérieux. »

Il faut que je l'avoue, à l'époque où cette plaisante réponse m'était faite, je n'étais pas éloigné de partager le sentiment de mon interlocuteur. Je ne comprenais pas très bien la raison d'être de ces petites solennités dont mon prédécesseur dans le décanat avait pris l'intelligente et courageuse initiative. Et comme il peut y avoir parmi mes collègues ou parmi vous quelqu'un qui ne la comprenne pas encore, il ne sera pas inutile que j'essaie d'expliquer ici et que j'achève de m'expliquer à moi-même comment, en nous réunissant tous une fois avant la reprise de nos travaux, nous ne faisons pas une chose indigne de « gens sérieux ».

Supposez que nous nous remettions au travail les uns après les autres, sans concert, à la débandade, chacun à l'écart et dans son coin, cela serait-il *beau ?* Assurément non. Et non seulement ce manque de forme choquerait, chez ceux qui ont du goût, un certain sentiment du convenable, mais il choquerait aussi, chez ceux qui réfléchissent et qui pensent, le sens même du réel et du vrai. Car la vérité est que nous sommes quelque chose de plus qu'un simple rassemblement, sous le même toit, de travailleurs, dont les uns enseignent et les autres étudient; nous collaborons à une certaine œuvre, nous poursuivons ensemble un but commun, nous formons un corps organisé, nous avons un même esprit et une même âme, nous sommes, en un mot, une *société,* et, à l'occasion, quelque chose de plus intime, une *famille.*

Cette société fait elle-même partie d'autres ensembles plus compréhensifs, des Universités d'abord, puis, de l'État et dela patrie française. Si notre recteur avait à sa disposition un local assez vaste pour réunir tous les étudiants et tous les professeurs des quatre Facultés, une assemblée aussi imposante aurait sa haute signification symbolique, qui pourrait englober celle des séances particulières de rentrée et les faire trouver superflues. Mais la vacance prolongée des grandes assises générales de l'Université de Bordeaux rend d'autant plus désirable que chaque Faculté tienne modestement les siennes; je sens que si cette réunion de famille n'avait pas lieu, il manquerait à notre vie scolaire une petite cérémonie initiale qui a son sens et sa valeur, et je remercie celui que je veux toujours appeler mon doyen



d'avoir, en cela comme en tant d'autres choses, ouvert une voie que son successeur n'a qu'à suivre pour marcher dans la vérité et la raison.

Quatre années de suite je persévérai, inutilement, j'en ai peur, pour les étudiants, ennuyeusement, à coup sûr, pour mes collègues, mais point fâché, je l'avoue, de mettre à profit une occasion si bonne d'insister sur deux ou trois idées qui m'étaient chères.

Quand je crus les avoir plus qu'assez répétées, au bout de quatre ans, le 4 décembre 1894, je rompis net avec l'institution, et l'enterrement de nos séances intimes de rentrée se fit obscurément, par la déclaration suivante, sans regrets, sans douleur, sans la moindre déchirure à notre vie, sans qu'aucun de nous, étudiants ou professeurs, sentît manquer désormais à son existence universitaire et scolaire ni ornement précieux ni rouage essentiel :

Soyons de bonne foi : nos séances de rentrée sont une parade et une pure fiction, puisque nos conférences ont recommencé depuis quatre semaines, nos cours publics depuis huit jours, et qu'en ayant l'air de *rentrer* le 4 décembre, nous donnons à croire aux médisants que nous n'avons rien fait jusque-là. Nos voisins des sciences, qui sont gens pratiques, n'ont point de discours de rentrée et reprennent leurs travaux sans tambour ni trompette : ils ont bien raison. Si j'ai cru devoir vous convoquer encore cette année, ce n'est pas qu'aucun règlement m'y oblige ; c'est pour me conformer à une simple tradition léguée par mon prédécesseur dans le décanat, qui, lui, avait toujours d'excellentes choses à vous dire, des vérités généreuses et fortifiantes à vous rappeler très utilement ; mais depuis quatre ans que j'ai l'honneur d'être doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, j'ai suffisamment dit et redit le peu d'idées que je pouvais avoir à cœur d'exprimer devant vous, et je m'aperçois avec chagrin que je me répète.

Je n'ai donc pas, en ce moment, le dessein de vous convoquer l'année prochaine ; je dis : *en ce moment*, car je suis trop prudent pour lier ma liberté par aucun engagement définitif ou irrévocable, et il pourra m'arriver de vous réunir encore si quelque événement d'importance me fournit l'occasion d'un thème intéressant et neuf, ou si l'un de mes collègues propose (ce que je lui accorderai avec empressement) de prendre la parole à ma place. Mais tous, nous observerons cette grande règle, la première de toute bonne rhétorique, qui est de ne parler que quand on a quelque chose à dire.

Quelles étaient ces idées dont la répétition, après m'avoir, quelque temps, seul intéressé et amusé, avait fini par me lasser à mon tour?

Je les exposerai tout à l'heure. Vidons d'abord, si la vidange en est possible, l'éternelle question du latin, que je ne pouvais me dispenser d'aborder dans mes discours et que j'essayai de rajeunir par cette dialectique assez nouvelle, qu'abolir le latin était logique sans doute, mais que, pour cette raison même, peut-être était-il sage de le conserver.

Vous me direz, messieurs les étudiants de licence, que la dissertation latine, ce spectre terrifiant, est une anomalie; qu'il est contradictoire de supprimer la composition latine au baccalauréat et de la conserver à la licence; que la lente élimination du latin étant dans la logique des choses, la dissertation latine est destinée à disparaître au moins des licences de philosophie, d'histoire et de langues vivantes, et que la réforme la plus modérée, la plus raisonnable qu'on pût faire, serait de la remplacer par une version[1] pour ces trois catégories de candidats.

A ce bel argument, à ce discours profond,

je répondrai d'abord que la dissertation latine existe et qu'il n'est pas en notre pouvoir de la supprimer; ensuite, que sa mort pourrait bien n'être pas si prochaine, plusieurs des personnes et des personnages dont dépendent ses destinées, même parmi les philosophes et les historiens, paraissant avoir beaucoup moins envie de l'achever que de lui rendre la vie et la force; et enfin, que si vraiment la bête sent qu'elle va mourir, c'est précisément à cette période que ses morsures, plus vindicatives, plus furieuses, sont plus à redouter que jamais. Ne dit-on pas de même que la thèse latine du doctorat a fait son temps? Cela n'empêche pas qu'il faut sérieusement compter avec elle, et qu'elle est encore très capable (j'en ai vu ici même des exemples récents) de punir assez cruellement certains manques de respect à son égard.

Il est beau d'être un grand philosophe, un savant historien, mais il est utile d'être licencié. C'est pourquoi, mes amis, il convient de soigner la dissertation latine.

Appartient-il, d'ailleurs, à des historiens qui doivent connaître la nature humaine d'après ses faits et gestes, appartient-il à des philosophes, qui l'ont étudiée et approfondie *in abstracto*, de condamner une institution, une tradition ou une coutume, par cette pauvre raison qu'elle n'est pas logique? Mais, messieurs, l'absence de logique est la condition de la santé et de la prospérité pour toutes les choses de ce monde, et la satisfaction absolument parfaite de la logique marquerait pour elles l'instant de la mort. Imaginez, par exemple, dans nos relations avec nos semblables, un accord rigoureux de nos sentiments et de notre langage, de notre conduite extérieure et de nos secrètes pensées : ce serait une chose horrible et la ruine instantanée

1. La substitution du thème latin à la dissertation latine pour les autres licences que celle des lettres pures, n'était pas encore un fait accompli quand ce discours fut prononcé.

de la société. Celle-ci ne subsiste que grâce à un mécanisme ingénieux de compromis avec la vérité, de petites hypocrisies et de gros mensonges, qu'une morale à vue courte condamne avec emportement, mais dont une sagesse plus haute reconnaît sans horreur la nécessité impérieuse. Il est trop évident qu'une religion où rien ne contrarierait la raison, la logique, perdrait par là même toute sa raison d'être, le caractère proprement religieux par où elle se distingue de la philosophie; pour qui comprend les choses sous l'insolence des mots, il n'y a pas au fond une réelle impiété, il n'y a qu'une très grosse irrévérence dans la forme à dire, avec Schopenhauer, que « quelques absurdités bien palpables sont un ingrédient essentiel de toute religion bien faite ». Ne sommes-nous pas forcés d'accorder, en effet, qu'en supprimant d'une religion l'irrationnel et le mystérieux, pour la rendre plus logique, plus claire et plus raisonnable, on la vide de ce qui fait son originalité de ce qui est son essence même? Dans l'ordre politique et social, les outranciers de la logique sont les pires ennemis de l'existence paisible et normale des États; rien qu'un nouveau 93, plus sanglant et plus radical que le premier, ne pourra satisfaire ces inexorables logiciens. La politique ne pourrait-elle pas être définie avec assez de justesse : l'art de faire vivre ensemble des prétentions ou des droits logiquement inconciliables?

Et, pour revenir aux choses de notre compétence et de notre province, le retour des Facultés à leur véritable fonction entraînait comme suite nécessaire la suppression de certaines écoles spéciales, telles que l'Ecole normale supérieure. Cette conséquence, la logique l'imposait; mais la sagesse conservatrice s'est très prudemment abstenue de la trouver bonne pour cette seule et pauvre raison... Et voilà justement, messieurs les Philosophes, messieurs les Historiens, qui aspirez à la licence, pourquoi il faut soigner la dissertation latine.

Je ne pouvais passer sous silence, dans cet ordre d'idées, l'exemple même de notre grande maison : la double contradiction logique, que j'ai tant signalée, aux prises de laquelle l'enseignement supérieur semble d'abord se débattre comme un oiseau blessé ou captif, mais qui est peut-être le secret et puissant ressort de sa vitalité :

D'une part, ce terme ambitieux d'enseignement supérieur, qu'on ne peut prononcer sans une certaine emphase, signifie hautes études, culture désintéressée, érudition, activité souverainement libre et indépendante, éloquence de la chaire professorale, publications du savant ou du lettré: d'autre part, la préparation terre à terre aux examens, l'éternelle explication des mêmes auteurs du programme, la correction des devoirs, enfin (pardonnez-moi cet excès de hardiesse!) la qualité médiocre de trop nombreux candidats, nous imposent une besogne des plus secondaires, quand elle n'est pas élémentaire et primaire, besogne si absorbante qu'elle suffit à elle seule pour occuper tous les instants

du maître consciencieux, dévoué d'abord à sa fonction et à ses élèves. Brave maître! il a l'approbation de sa conscience et la respectueuse estime de ses collègues, mais sa récompense se borne là; c'est à celui qui fait du bruit au loin que vont tous les genres de succès, l'attention et la faveur non seulement du public, chose bien naturelle, mais même, ce qui est beaucoup moins juste, celle du ministère.

Première contradiction, qui se complique d'une autre. Pendant que chaque professeur, individuellement, est apprécié en haut lieu uniquement d'après sa valeur personnelle comme savant et comme auteur, les Facultés de province, en tant que corps, sont classées dans l'opinion de nos puissants amis de Paris d'après les succès de leurs élèves aux divers concours. Voilà comment notre honneur se trouve intéressé autant que le vôtre à vos succès de fin d'année; voilà pourquoi nous continuons avec un zèle de plus en plus fiévreux et jaloux à y attacher une importance vraiment exorbitante, bien que la sagesse elle-même nous répète aujourd'hui encore par la bouche de M. Marion, dans son excellent et récent ouvrage sur *l'Education dans l'Université :* « Il est de votre devoir de ne pas tout subordonner à cette fin, de défendre au besoin contre les élèves et, s'il le faut, contre l'administration elle-même, trop exclusivement soucieuse de certains résultats, la dignité de l'enseignement. »

Tout cela est absurde, contradictoire et illogique. Eh bien! nous ne nous en portons pas plus mal; nous nous accommodons à merveille, au contraire, de ce tissu d'inconséquences qui est la vie même.

Examinée en soi, la question du latin, si on veut la résoudre avec quelque bon sens, doit être divisée.

La décadence du vers latin et du discours latin, de la dissertation latine et de la thèse latine, n'est pas tout à fait la même chose que la disparition du latin lui-même. On peut regretter ces exercices, et je les regrette pour ma part; vieux classique, fort peu révolutionnaire en ce domaine, je suis avec ceux qui estiment que le latin étant essentiel à la culture de l'homme, ce n'est point assez de livrer son esprit à la bienfaisante influence des poètes et des prosateurs de l'antiquité latine, mais qu'il faut savoir aussi manier leurs vers et leur prose, comme un bon jardinier, pour cultiver sa terre, joint l'œuvre de ses mains à l'action du soleil et de la rosée.

Sous prétexte que le latin est une langue morte, on croit qu'il est inutile de l'écrire. Le discours latin a perdu son antique honneur; le vers latin est tombé au rang des amusements facultatifs, c'est-à-dire superflus; la thèse latine, de plus en plus réduite et noyée dans l'ombre de la thèse française, dont l'importance grandit, tend manifestement à

s'évanouir tout à fait. Qui donc lit une thèse latine, je ne dis pas dans le public lettré, je dis parmi les professeurs qui argumentent à son sujet, le jour de la soutenance, une seule exception faite (et encore?) pour l'examinateur chargé du rapport[1]? Enfin, la dissertation latine de la licence a, pendant mon décanat même, cessé d'être obligatoire pour tous les candidats, puisque ceux qui ne font pas les lettres pures sont autorisés depuis hier à la remplacer par un thème latin.

Mais c'est ici que j'arrête les logiciens un peu trop pressés d'enterrer le latin, parce que certains exercices ont fait leur temps. Le thème latin n'est pas moins meurtrier que la dissertation latine; disons plus, il l'est davantage : forcé de traduire un texte exactement, correctement, le candidat imprudent qui a choisi le thème perd la ressource des développements accessoires, des lieux communs, des phrases toutes faites, ainsi que des connaissances et des idées qui compenseraient peut-être l'insuffisance de sa langue et de sa syntaxe. Je vois encore le méphistophélique sourire avec lequel certains de mes collègues, grands apôtres du latin, abandonnèrent aux partisans des doctrines modernes la dissertation détestée, sachant bien, les scélérats! que le thème est un pire instrument de mort et qu'il leur faucherait encore plus sûrement leurs hécatombes de victimes. Si donc le latin s'en va, c'est comme une puissance vaincue, mais restée debout et redoutable encore, dont le recul sans précipitation est une retraite en bon ordre. Vous croyez l'ennemi en déroute : il n'a fait que changer ses positions, sacrifiant ce qui ne servait peut-être qu'à l'embarrasser et l'affaiblir.

Cependant, je l'avoue en dépit du procès que j'ai fait à la logique, toutes les analogies, toutes les probabilités nous obligent de croire à une lente éviction du latin comme à un fait inéluctable; mais quand on ne peut empêcher le cours que prennent les choses, on est sage de le diriger et, pour ainsi dire, de canaliser le torrent. C'est une folie de s'opposer au destin, et c'en est une autre d'en presser l'accomplisse-

1. Il y aurait, et cette fois dans le public, une autre exception à faire pour un innocent maniaque, domicilié, dit-on, en Bretagne, dont la douce folie serait de constituer une collection particulière, vraiment unique au monde, en achetant un exemplaire de toutes les thèses latines qui paraissent; mais cela ne veut pas dire qu'il les lise.



ment ; ce qui est digne d'un philosophe, c'est de s'en rendre maître dans la mesure du possible, en réglant et en modérant sa marche fatale. *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

Une expérience bien autrement probante que tous les arguments, celle de l'enseignement secondaire moderne, est venue rendre quelque espoir aux fidèles amis de la culture latine. La grande ambition de l'enseignement moderne était d'être non point un simple succédané de l'ancien enseignement spécial, renaissant de ses cendres sous un autre nom, mais l'équivalent, sinon le remplaçant et l'héritier de l'enseignement classique, en fondant un véritable *humanisme* nouveau, en substituant à la culture générale procurée jusqu'alors par l'étude des lettres antiques celle que l'esprit devait retirer désormais de son commerce avec les chefs-d'œuvre des littératures européennes. Expérience intéressante, à coup sûr, et dont personne ne devait plus souhaiter la réussite que ceux qui ont à cœur l'avenir de l'enseignement secondaire classique ; car pourquoi, au nom du ciel, l'encombrer d'élèves obstinés, sans utilité comme sans succès, à faire du grec et du latin en dépit de Minerve, s'il est possible de les cultiver autrement ?

Eh bien, elle est faite l'expérience, et nous savons aujourd'hui ce que vaut un bon bachelier ordinaire de l'enseignement secondaire moderne. Il sait des sciences, de l'anglais pratique, de l'allemand pratique, bref, tout ce que pouvait apprendre aussi un bachelier de l'enseignement spécial ; mais, de culture littéraire générale, la plupart n'en possèdent pas l'ombre, et le grand effort des études modernes pour rivaliser avec les études classiques a fait tout bonnement fiasco. Chose bien significative : les compositions françaises des candidats au baccalauréat moderne sont, d'après les rapports des présidents de jurys, généralement plus mauvaises que les pires compositions françaises des candidats au baccalauréat classique.

Et dès lors le latin nous est apparu, par la force non des raisonnements, mais des faits, comme quelque chose de trop fondamental pour qu'on puisse aisément le mettre de côté comme un objet de luxe.

Les grands modernes, qu'on croit suffisants, étaient bien

loin d'avoir cette haute opinion d'eux-mêmes ; ils devaient beaucoup aux anciens, et ils le savaient. Dante adore Virgile, son « maître divin » ; Shakespeare, par voie au moins indirecte, a plus emprunté à l'antiquité qu'on ne pense ; Gœthe et nos classiques français sont des néo-grecs et des néo-latins. Si nous leur demandions leur avis, à tous ces demi-dieux qu'invoque la révolution anti-latine, d'un commun accord ils blâmeraient le mouvement et nous conseilleraient de remonter, par delà leurs chefs-d'œuvre, jusqu'à la source antique où ils ont pris naissance.

Donc certains exercices latins peuvent avoir définitivement succombé, et d'autres s'acheminer vers leur ruine ; mais aussi longtemps que vivront en France l'art, la littérature, le style et le goût, le latin lui-même ne saurait périr ; car il est prouvé qu'il n'est pas moins indispensable à la culture littéraire que les mathématiques à l'éducation scientifique de l'homme.

Si mes discours périodiques avaient pu servir à quelque chose, l'idée la plus utile que j'aurais voulu faire entrer dans l'esprit de nos étudiants, et que je leur ai répétée sans relâche, c'est que l'effort personnel est tellement la condition essentielle et unique des succès scolaires qu'on peut vraiment traiter comme une valeur presque négligeable l'organisation extérieure des études. Il y a un certain nombre de jeunes gens que leur éloignement habituel de Bordeaux ou quelque autre circonstance indépendante de leur volonté empêche de suivre nos conférences avec une assiduité régulière ; j'avais entrepris de persuader à cette classe très intéressante de candidats que leur situation pouvait être non seulement aussi bonne, mais meilleure que celle de leurs camarades.

La préparation aux épreuves écrites de la licence en particulier et de tout examen en général étant pour un candidat la grosse affaire, considérez d'abord que ce genre d'exercice se poursuit surtout dans le silence et le recueillement de l'étude solitaire et personnelle. Considérez ensuite que la correction des travaux écrits peut très bien se faire à distance. Loin de moi la pensée de déprécier les inestimables avantages que retirent de nos conférences les étudiants privilégés qui peuvent y assister et en profiter ! Quel prix incomparable a, j'en conviens et je le dis bien haut, la parole vivante pour animer les idées, pour les communiquer aux esprits, pour les y imprimer profondément ! mais voyez nos affiches : à les en croire, la plupart de nos con-

férences n'ont pour objet que la partie orale des examens ; c'est donc une illusion d'optique, un trompe-l'œil qui vous fait regarder les exercices oraux comme l'instrument par excellence de votre travail préparatoire. Non, Messieurs : l'indispensable outil, ce sera toujours votre activité volontaire et libre s'exerçant dans votre for intérieur.

Voilà pourquoi je ne saurais m'associer aux plaintes amères de quelques étudiants éloignés de Bordeaux, qui, n'usant de nos conseils que par correspondance, croient leur situation presque désespérée. Comme toute chose humaine a son bon et son mauvais côté, j'aime à leur montrer, au contraire, pour relever leur courage, le bon côté de leur position. S'appartenant davantage à eux-mêmes, moins entraînés dans le tumulte souvent stérile d'une activité trop extérieure, ils ont plus de temps pour lire et pour penser. S'ils ne jouissent pas du grand bienfait de nos conférences, ils ne souffrent pas non plus de l'inconvénient qui peut résulter de leur encombrement ou de leur excès. « Comme les plantes s'étouffent de trop d'humeur et les lampes de trop d'huile, a dit le plus sage des Français, ainsi fait l'action de l'esprit par trop d'étude et de matière. » C'est vraiment un critérium bien naïf que celui qui mesure le travail réel d'une Faculté à la quantité des conférences, l'activité utile d'une ruche et la qualité de son miel à l'intensité du bourdonnement !

Si, pour la formation des esprits comme des caractères, l'indépendance est chose précieuse, si la méditation solitaire est féconde, si le temps, le loisir et la liberté sont des biens, la jeunesse peut souffrir de l'excès même du soin avec lequel nous l'instruisons et la dirigeons ; l'originalité, l'intelligence et le talent peuvent perdre beaucoup et n'ont rien à gagner à une trop forte organisation des études.

Dès la première année de mon décanat, je fis une libre enquête auprès des étudiants, à dessein de savoir s'ils étaient satisfaits de l'organisation des conférences et des cours, telle que l'annonçait l'affiche, étalage éblouissant d'activité scolaire : leur franche réponse fut qu'il y en avait trop et que le tourbillonnant pêle-mêle de leçons qui se suivent, se pressent, s'entre-croisent, se contrarient, ne leur laissait pas assez de temps pour l'étude.

Je le crois, parbleu, bien ! Songez qu'à la Faculté des lettres de Bordeaux on compte plus de vingt professeurs ; que ceux d'histoire notamment, de géographie et de sciences auxiliaires de l'histoire sont si nombreux qu'il peut y en avoir *plus qu'il n'y a d'étudiants* dans les années où les diplômes de l'ordre historique sont peu demandés ; que chaque maître doit faire trois leçons par semaine ; enfin, que les jeunes gens sont plus ou moins tenus d'assister à toutes celles qui concernent leurs études communes ou spéciales. Et c'est pourquoi un de

mes braves collègues, qui est mort à la peine, eut le courage de faire toute sa vie un cours public, sans plaisir comme sans succès, uniquement par bonté pour ses élèves, la présence des étudiants n'étant pas obligatoire à des cours où l'appel nominal est impossible.

Si l'Etat exige de nous, comme un minimum, trois heures par semaine de dépense extérieure, il est absurde que nous ne puissions pas faire cette dépense en deux fois une heure et demie [1]. L'ancienne concentration des forces du professeur sur un point, deux au plus par semaine, était certainement meilleure pour lui que leur éparpillement en des sens trop divers, et au point de vue du bien des étudiants, comme dans l'intérêt des études elles-mêmes, le remplacement de la grande et de la petite leçon traditionnelles par plusieurs conférences a ce double inconvénient qui saute aux yeux : l'excès et l'encombrement.

Les Facultés sont devenues et elles doivent rester des écoles normales ; le temps n'est plus, et personne ne peut le regretter sérieusement, où, dans les seize centres de la haute culture, l'Etat pensionnait soit des conférenciers pour l'amusement d'une foule tumultueuse, soit des solitaires, des bénédictins laïques, se consacrant, loin d'un vain tapage, dans la profonde paix d'une complète sinécure pédagogique, à la production scientifique ou littéraire. Et pourtant il y avait dans la contemplation désintéressée et les libres études d'autrefois une certaine poésie, pendant qu'il y a, au contraire, je ne sais quoi de brutal dans l'âpre poursuite du succès et de la place, qui n'est qu'un épisode, meurtrier entre tous, de la grande lutte pour l'existence.

Concilier le culte pur des lettres avec cette fièvre de réussir et de parvenir, voilà le problème à résoudre. On peut y arriver jusqu'à un certain point, et tous les cours, Dieu merci, ne sont pas des exercices préparatoires à l'agrégation ou à la licence. Il devrait y avoir dans la journée d'un étudiant, pour qu'elle fût remplie comme il faut, des heures de bibliothèque, des conférences pratiques et quelqu'un de ces grands cours que je ne craindrai pas d'appeler cours de luxe, si l'on veut bien considérer que l'art tout entier et une partie de la science sont du luxe, mais que la noblesse d'un esprit se mesure d'après la part qu'il fait à ce luxe dans sa pensée et dans sa vie.

Mais ne vous figurez pas qu'il soit facile de réaliser l'organisation idéale d'une journée scolaire. Toutes sortes de difficultés se rencon-

1. La leçon publique exceptée. Cinquante-cinq minutes d'attention, c'est tout ce qu'on peut raisonnablement attendre d'un auditoire public, sans compter que le travail représenté par une *grande* leçon d'une petite heure est sans proportion avec celui qui suffit pour une conférence fermée d'une heure et demie.



trent dans la pratique. Vous continuerez donc, il faut vous y attendre, à voir se succéder certains exercices, avec un intervalle trop court pour que vous puissiez vous mettre à la lecture, trop long pour qu'il n'y ait pas un temps utile perdu, et certains jours peut-être vous n'aurez que vos soirées pour être à vous-mêmes et vous recueillir. Tant mieux pour vous si tout ne va pas à votre gré! tant mieux si vous avez de la peine! tant mieux s'il faut lutter! tant mieux enfin si l'insuffisance même du concours que nous vous offrons vous fait sentir impérieusement la nécessité de ne compter que sur vous seuls pour réussir! C'est en triomphant des obstacles que les vraies vocations se décident. Ce ne sont jamais les oisifs qui font les grands ouvrages, ce sont les hommes qui n'ont pas le temps.

Dans les discours prononcés en certaines circonstances, il faut soigneusement distinguer les idées personnelles à l'orateur des idées de commande ou de situation. Les premières seules sont intéressantes; les autres nous assomment, et comme elles constituent presque toujours l'unique fonds de l'éloquence officielle, on s'explique pourquoi les harangues des personnes publiques sont généralement si ennuyeuses, pour celui qui verse la pluie comme pour tous ceux qui la subissent.

Lorsque, dans nos assemblées d'étudiants et de professeurs, je proclamais hautement que les Facultés sont des écoles normales ouvertes; que, par définition, ces écoles ont des élèves qui doivent recevoir une instruction professionnelle, et des maîtres se consacrant avant tout à leur fonction pédagogique, j'exprimais une vérité à coup sûr, et même une de celles qu'il ne m'était pas permis de laisser inexprimées; car si évidente qu'elle soit devenue pour nous, les hommes de ma génération l'ignorèrent d'abord ou la méconnurent. Mais, je l'avoue à ma confusion, cette vérité précieuse, que d'autres ont à cœur, m'a toujours laissé froid. Je ne me ferais pas tuer pour elle. Voulez-vous, d'un coup d'œil, sonder la différence d'humeur, de tempérament et de tendances secrètes qui, sur ce point surtout, me séparait de mon éminent prédécesseur, malgré la similitude des déclarations obligatoires de principes? Qu'on se rappelle de quel ton tranquille il avait dit que si la transformation de plus en plus complète de nos Facultés en écoles devait mettre un terme à tout autre emploi de l'activité du corps enseignant, cette évolution inévitable « pourrait éveiller quelques regrets ». M'emparant, pour en changer la note, de ce langage trop calme, je m'écriais, à mon tour :

Il ne faut pas hésiter à dire que cela serait déplorable, et que le jour où les professeurs de l'enseignement supérieur, comptant le nombre des licenciés et des agrégés reçus dans l'année, pourraient borner à ce résultat tout leur travail utile et tous leurs motifs de satisfaction, l'enseignement supérieur aurait cessé d'exister en France.

Nous ne devons pas consentir à n'être que des préparateurs aux examens. Toute définition de l'enseignement supérieur laissant en dehors d'elle, d'une part, l'enseignement par la parole publique, à l'adresse d'un auditoire plus nombreux qu'un cercle fermé d'étudiants ; d'autre part, l'enseignement par le livre, plus étendu encore et surtout plus durable, est absolument insuffisante.

Voilà la pensée qui m'est personnelle et chère ; voilà la seule cause vraiment aimée d'amour que j'aie épousée en tant que doyen. Je crains bien que tout le reste n'ait été, de ma part, que littérature officielle, développements de commande et de situation.

Or, si par hasard quelqu'un était curieux de remonter à l'origine de l'espèce d'hérésie professionnelle qui me fait passionnément préférer l'activité littéraire à l'activité pédagogique, il faut que je confesse encore une fois [1] que je ne suis point né professeur. Les circonstances m'ont acheminé vers cette carrière, plutôt qu'une vocation irrésistible ne m'y a entraîné. Ce n'est pas, Dieu merci, que ma conscience ait jamais eu à me faire le reproche de m'être malhonnêtement acquitté de mes obligations ; mais si j'eus quelquefois du zèle, ce n'était pas proprement celui de ma charge. J'ai pu, par dévouement aux personnes, rendre quelques services individuels ; j'ai peur de n'avoir jamais servi avec une vraie ardeur la cause *générale* de l'instruction publique. Je m'intéressais très vivement à certains étudiants ; mais l'organisation des études, les questions relatives à l'enseignement secondaire et supérieur, les projets de réformes et les réformes, les intérêts collectifs, les Universités, bien que de toutes ces matières je m'occupe avec une apparente curiosité et fasse semblant de m'en soucier beaucoup par convenance, ce n'est point cela qui charme pour moi l'ennui de vivre.

Mon unique souci, mon unique plaisir, c'est de *donner une forme écrite à mes rêveries*. En conséquence, tout ce qui favorise la construction des monuments de la plume, tout ce qui

1. Voyez *Des Réputations littéraires*, t. III, p. 413.

sert la cause de la pensée et du style, voilà ce que j'aime et chéris dans le métier que je fais, tandis que je nourris une secrète et profonde haine pour tout ce qui vient y contrarier l'art d'écrire et l'exercice tranquille de la réflexion. Vraiment, je n'eus jamais que cette idée, que cette passion, ou si l'on veut, que cette marotte. C'est le centre où aboutissent et d'où partent tous mes autres dadas : mes plaidoyers pour les vacances longues et multipliées ; mes apologies du patient labeur enseveli dans la solitude et le silence ; mes procès aux hommes agités, toujours hors de leur laboratoire ou de leur cabinet d'études, qui ne se figurent l'activité humaine que sous la forme de groupements sociaux et de comités de travail réunis en continuelles séances.

Laissons le bon public, sans nous émouvoir, compter et mesurer, dans son arithmétique naïve, notre quantité de travail au nombre d'heures où nous occupons les chaires et où vous vous pressez autour d'elles. C'est parce que je sais à quels moments, dans quels endroits, notre vrai travail se fait, que je suis le gardien jaloux des vacances sacrées, de cet inestimable réservoir de temps périodiquement ouvert aux maîtres et aux élèves studieux, pour réparer celui qu'ils ont perdu dans le tourbillon extérieur de l'activité professionnelle.

Oh ! qu'elles soient les bienvenues toutes les occasions qui nous rendent à nous-mêmes ! Par ce temps d'associations, de comités, de commissions, de congrès, de concours régionaux et internationaux, et de grandes foires universelles, je ne puis assez dire combien j'apprécie l'autre espèce de travail, la bonne, l'ancienne, qui fuit les assemblées, le mouvement et le bruit, pour chercher l'ombre et le silence où mûrissent lentement les fruits exquis des studieuses retraites. Oh ! si nous pouvions nous agiter moins et agir davantage, parader moins, bavarder moins, et non pas certes écrire plus, mais écrire mieux ! Si je fondais aujourd'hui une Société, elle s'appellerait *l'Anti-Sociétés* — au pluriel — et j'y prêcherais l'abolition, non point de la société, comme un simple anarchiste, mais *des sociétés*, de tous ces multiples groupements de forces abstraites qui se substituent de plus en plus à l'individu, persécutent notre liberté, gaspillent notre temps, gênent, contraignent et annulent notre originalité personnelle ; de même que si je fondais (mais il n'y a pas de danger) une nouvelle feuille périodique, ce serait pour y prêcher une croisade contre les journaux et les revues, cette horrible inondation de papier imprimé qui nous submerge et nous étouffe, ne nous laisse plus libres de respirer, de penser, d'être à nous, et nous ôte le loisir de lire les vrais livres !

Quand j'interroge ma conscience et que bien sincèrement je cherche l'article de ma foi de professeur et de doyen qui eût pu m'enthousiasmer jusqu'au sacrifice, en toute franchise

je ne trouve absolument qu'une seule chose pour la gloire et pour le salut de laquelle je me serais peut-être fait massacrer sur les marches du perron de la Faculté des lettres : j'aurais défendu contre le ministère, jusqu'à mon dernier souffle, le principe sacré de l'intégrité de nos grandes vacances, si le ministère avait eu l'audace de porter sur cette propriété inviolable une main sacrilège, comme le bruit en a couru plusieurs fois.

Non seulement nos trois mois de vacances, scandale d'une multitude badaude de railleurs et d'envieux qui ne savent ce qu'ils disent, loin d'être un privilège exorbitant, sont la condition même de notre activité sous sa forme la plus brillante et la plus haute, la saison précieuse et unique de notre propre culture, le ressort, le salut et la vie de l'enseignement supérieur; mais il est utile, juste, raisonnable, légitime et nécessaire que nous ayons des vacances à Noël, au jour de l'an, aux jours gras, à la mi-carême, à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte, à chaque fête chrétienne, nationale ou locale, et toutes celles que nous pouvons attraper pour un motif ou pour un autre, au courant de l'année scolaire, sont de bonne prise. Je vous accorde que les interruptions de ce genre ne valent rien pour les enfants ; mais la question est fort différente lorsqu'il s'agit d'adultes ou du moins de grands adolescents, d'hommes faits ou presque faits, ayant ou devant avoir leur raison et leur liberté.

Au lieu d'une tentation diabolique de dissipation ou de paresse, les esprits méditatifs et sérieux ne voient dans l'inestimable bien des congés fréquents qu'une occasion divinement offerte de reprendre des forces et de se recueillir. Le bon étudiant achève avec plus de calme l'entreprise de quelque vaste lecture ou d'un travail écrit. Le professeur écrivain recommence vingt fois la page où il essaie de rendre, avec la plus grande économie possible de mots et la plus parfaite clarté d'expression, les pensées les plus riches de sens qu'il soit capable de concevoir. Il s'attache à sauver le bel art de la forme, qui succombe de toutes parts sous l'horrible marée montante de la production hâtive.

Heureux mortel ! comme il s'amuse ! Personne ne lui saura gré de ses efforts, et son livre restera pour compte au libraire ;

mais, puisque tout ici-bas est illusion et vanité, pouvait-il choisir un meilleur joujou? La vanité d'écrire est la moins coûteuse des vanités; l'illusion sans cesse renaissante de l'écrivain est, de toutes les illusions, la plus vivace, la plus charmante et la plus douce.

Telles sont mes idées personnelles, qu'il ne faut point confondre avec celles du doyen parlant *ex cathedra*. Le doyen et moi, nous avons toujours été deux, « d'une séparation bien claire », comme le maire et Montaigne.

J'avoue qu'il n'est guère beau le portrait que je trace, non certes de la paresse, mais de l'égoïsme à forme littéraire, le plus inutile à la société, le plus cyniquement épicurien; mais quand ai-je prétendu vous l'offrir en modèle? Une confession n'est pas toujours une apologie déguisée.

Je travaillais à mes pauvres ouvrages, j'écrivais (c'est ma chère folie); mes bons étudiants travaillaient aussi et réussissaient; les mauvais, avertis une fois pour toutes de l'échec qu'ils se préparaient eux-mêmes, confirmaient par leur triste exemple l'éternelle morale d'une histoire connue, et cependant les affaires de la Faculté marchaient très bien, étant administrées par le secrétaire.

Honneur au doyen qui gouverne! Je le respecte, l'admire et voudrais l'imiter; mais ce n'est pas celui que j'aime. Le doyen selon mon cœur, mon cœur perverti, n'est pas le magister armé des règlements et de la discipline; c'est le bon moine rêveur et distrait qui ne fait peser son autorité sur personne et qui s'amuse d'abord à son propre poème, laissant les autres religieux poursuivre en liberté leurs travaux et leurs songes, dont l'appariteur vient le moins possible troubler la paix avec des circulaires et des convocations.

(*A suivre.*) PAUL STAPFER.

L'ABBÉ FIDUS[1]

Suivant une tradition du petit séminaire, habitude ancienne qui remontait aux époques de sa fondation, le Supérieur, à la fin de la première quinzaine d'octobre, annonça aux élèves réunis à la chapelle l'approche de la retraite et les exhorta à s'y préparer. Cette retraite annuelle était toujours prêchée par un ecclésiastique ou un moine étranger au diocèse. On le choisissait ainsi afin qu'il eût plus d'action sur son auditoire. Cette mission était comme une préparation à l'année scolaire dont le travail était suspendu pendant les huit jours qu'elle durait. Les élèves ne pouvaient recevoir aucune visite du dehors ni faire leurs respectives correspondances. Ils devaient s'isoler dans la prière et la méditation. On leur laissait cependant une certaine latitude dans le choix de leurs occupations ou de leurs lectures à l'étude.

Jacques Fidus apprit cette nouvelle avec joie. C'était une heureuse occasion de pieux recueillement et d'humbles oraisons dont il escomptait, en sa foi naïve, d'ineffables bienfaits pour son âme craintive. En cet état d'esprit, loin de toute distraction extérieure, complètement rassuré par la lettre affectueuse de son curé, il se montra très attentif à tous les exercices qui se succédaient méthodiquement chaque jour. C'était d'abord l'assistance à la messe à la descente du dortoir, la causerie familière de l'après-midi à la chapelle et le soir, le grave sermon auquel certaine vérité catholique servait de thème. Souvent le missionnaire, en des descriptions

1. Voir la *Revue* du 1er Avril 1903.

saisissantes sur le radieux bonheur des élus, les angoisses du purgatoire, les châtiments éternels, les tortures de l'enfer, cherchait à impressionner son auditoire. Il y parvenait facilement par des tableaux savamment esquissés et il laissait sur l'âme de ces jeunes gens attentifs des frissons salutaires ou des craintes apeurées. L'émotion ressentie s'exacerbait encore pendant le sommeil ; les images entrevues traçaient leurs empreintes plus profondes et plus durables. Chaque jour ainsi fournissait son contingent d'impressions nouvelles, affinant les uns, terrifiant les autres, secouant les plus insensibles, mais les préparant tous par des influences diverses au but de la retraite, à la confession d'abord, à la communion générale qui clôturait les exercices. Sous le coup de fouet de ces troublantes visions, d'autant plus nettes qu'il ne les avait jamais soupçonnées dans toute l'étendue de leurs terribles réalités, sous l'empire aussi de son exaltation mystique, Jacques s'absorba en de lentes méditations, cherchant à s'isoler par mille ruses ingénieuses afin de se mieux éclairer sur le choix qu'il devait faire de son confesseur. C'était en effet une importante décision qui l'effrayait, le charmait tout à la fois. Dans la franche simplicité de son cœur, plus il y réfléchissait et plus il se sentait attiré vers son professeur par une invincible confiance. Tout le sollicitait vers ce prêtre depuis la première impression si durable par la douceur du souvenir jusqu'à la séduction de son regard plein d'affectueuse bonté, jusqu'au charme ecclésiastique de ses manières affables. Aussi, après de nombreuses invocations à la Vierge, il se résolut. A l'étude du soir, il écrivit, non sans trembler, sur une feuille de papier, son nom au-dessous de celui de l'abbé Michel. Puis tout ému de sa décision, il remit le bulletin au surveillant qui était chargé de le faire parvenir à qui de droit. Dès lors, en prévision de sa confession prochaine, Jacques commença le scrupuleux examen de sa conscience avec une probité minutieuse, une attention dévote comme s'il se préparait à l'un des actes les plus sérieux de sa vie et dont devait dépendre son avenir.

Le lendemain, pendant l'étude du soir, à l'appel de son nom, Jacques se rendit à la chapelle, près de la stalle de l'abbé Michel. Là, il s'agenouilla sur la dalle, et avec componction se replia sur lui-même. Puis, en un frisson de tout l'être, il

attendit. Le long des murs était installé le confessionnal, large rideau blanc tendu, espèce de clôture derrière laquelle chaque pénitent venait s'agenouiller auprès du prêtre assis dans sa stalle.

A son tour Jacques souleva un des coins du rideau sans oser regarder son confesseur, se mit à genoux et son cœur dans sa poitrine battait à se rompre. Les yeux clos dévotement il se signa, ce pendant que le prêtre en un geste affectueux l'attirait vers son épaule, tendant l'oreille au murmure de ses paroles. A cette manifestation d'une tendresse inéprouvée, Jacques ressentit une indicible émotion. De grosses larmes lui montèrent aux yeux, tandis qu'il chuchotait : « Mon père, bénissez-moi parce que j'ai péché », et lentement il récita le *Confiteor* avec un recueillement dévot. Puis son âme s'abandonna sans détours. Pénétrée de repentir, elle se fondit en des aveux humbles et sincères, montrant dans sa simplicité primitive sa grande honnêteté et ses scrupules. Et quand le pénitent eut ainsi dévoilé les coins les plus obscurs de sa conscience, le prêtre jusqu'alors attentif, avec une douceur compatissante, le questionna sur son passé, sur l'enseignement religieux qu'il avait reçu, sur la façon dont il avait accompli l'acte sacré de la première communion. Puis, passant à des sujets plus profanes, il s'enquit de sa famille, de sa situation sociale, de ses relations au village. Et Jacques, dans un accès de naïve franchise, lui raconta sa douce vie à Guémanoir, son éloignement de la ferme, son séjour au presbytère, son amour de l'Église et de toutes les fonctions qui l'amenaient vers l'autel. L'abbé Michel l'écoutait sans l'interrompre, charmé de l'abondance de ses confidences qui débordaient d'éloquence ingénue. Il y retrouvait comme un parfum de ses impressions lointaines et la trace toujours chère de ses premières adorations.

L'abbé Michel congédia son pénitent d'un geste de pardon. Maintenant, à genoux dans la chapelle, Jacques rayonnait d'une joie triomphante qui lui dilatait l'âme, chassant au loin les vaines alarmes. En la surprise de cet entretien si doux, il retrouvait l'évidente manifestation d'une affection compatissante qui saurait le consoler de l'absence de son vieux curé. Maintenant l'effroi de l'isolement n'était plus. Une bienfai-

sante paix lui réchauffait le cœur. A travers le couloir où tout à l'heure il frissonnait d'épouvante, il marchait allègrement avec l'assurance d'une force reconquise, en un sentiment de tranquillité sereine. Et sa piété plus éclairée encore, plus sûre d'elle-même, lui montra tous les bienfaits de la retraite qui s'avançait. Son esprit uniquement tendu vers la même pensée s'inquiétait délicieusement à l'approche de la communion, dont son imagination escomptait déjà les pures ivresses intérieures.

Et le samedi soir, après avoir reçu en un recueillement craintif l'absolution qui purifie l'âme de toute tache du péché, il eut comme l'impatience, la hâte religieuse de posséder son Dieu. Avec toute la ferveur enthousiaste de son être, dans sa cellule, à genoux au pied de son lit, les mains jointes, il implora ardemment les bénédictions de la Vierge à l'aurore de cette vie nouvelle qui commençait pour lui. Dans le rayonnement d'une douce béatitude, il s'endormit.

Le lendemain, à la descente du dortoir, les gestes un peu gauches en son uniforme, Jacques se rendit avec ses camarades à la chapelle pour assister à la messe de communion générale. En attendant le moment de s'approcher de la table sainte, avec une attention dévote, il suivait les oraisons du prêtre. A la consécration, quand il vit l'hostie s'élever au-dessus du tabernacle dans une envolée de blanches dentelles, il s'abîma en un sentiment d'adoration et de foi soumise, toutes les facultés et tous les sens tendus vers le drame mystérieux qui s'accomplissait sur l'autel. Au *Domine, non sum dignus*, son âme tressaillit d'une délicieuse angoisse. Il écouta la suprême exhortation du missionnaire. Celui-ci, avant la communion, s'était tourné vers son auditoire frémissant et le conviait au festin eucharistique dont il vantait les délices, célébrant aussi l'amour de Jésus et sa divine tendresse. Il se tut et le défilé commença.

Par rang de taille et les aînés les premiers, les élèves allaient vers l'autel en longues théories, l'air recueilli, en une attitude pleine d'humilité, les mains jointes ou les bras croisés sur la poitrine. L'harmonium les accompagnait de quelque cantilène sentimentale, douce mélodie à peine murmurée sous des doigts agiles et souples. Jacques sur la première marche du chœur s'agenouilla; de ses mains trem-

blantes il saisit le voile de la grille et il sentit son âme se fondre en une délicieuse ivresse quand le prêtre, déposant l'hostie sur sa langue, prononça la formule sacrée : *Ecce corpus Domini nostri, Jesus Christi, custodiat animam tuam in vitam æternam.* Jacques se releva comme sous le coup d'une joie immense. Le buste incliné, il revint à sa place, et tout pénétré de l'acte qu'il venait d'accomplir, dans un sentiment d'adoration et d'amour, il se prosterna, anéanti. Il ne voyait plus, il n'entendait plus. Son esprit s'effaçait dans le trouble de la sensation aiguë qu'il ressentait. C'était comme un rayonnement d'une puissance mystérieuse qui l'avait envahi jusqu'aux fibres les plus intimes de son être. Il resta ainsi longtemps en une muette contemplation, les yeux clos, tout entier à cette possession du Dieu eucharistique dont son âme goûtait les ineffables tendresses.

La voix du Supérieur, récitant les prières des indulgences, le réveilla de sa torpeur voluptueuse, mais il resta sous l'influence du charme étrange durant tout le jour.

Le soir, au Salut, il écouta dans une espèce de déchirement les adieux du missionnaire. Son départ sonnait pour lui la fin subite des joies mystiques dont son cœur s'était amoureusement grisé en la pieuse oisiveté de la retraite.

Cependant, sous l'influence de ces émotions, son intelligence s'était ouverte à des raffinements inconnus. Sa foi un peu naïve, ses simples croyances, dans le charme distingué des causeries et des sermons éloquents, s'étaient élevées vers un culte plus gracieux et plus tendre. La religion prenait à ses yeux un aspect moins sévère ; elle avait exalté sa nature avec ses sentiments. C'était une route nouvelle qui s'offrait à lui dans un cadre plein de séduction, d'élégance et de noblesse.

En cet état d'esprit, le règlement le saisit, la discipline le trouva tout disposé, soumis et malléable. Avec un égal empressement, dans cette maison qui lui semblait maintenant familière, il accepta la règle immuable des jours et des heures ; il se livra tout entier aux travaux imposés, sans préférence et sans nonchalance pour aucun d'eux. Sa nature impressionnable, frissonnante au moindre choc, s'était rassurée au contact du prêtre qui le premier avait compris la détresse de son

âme. Son cœur satisfait près de lui, s'était réconforté contre les défaillances du dehors et le regret des intimités défuntes. Aussi avec quelle joie et jalousement dissimulée, il écrivait chaque samedi son billet de confession, attendant avec la hâte d'un amoureux l'instant de s'agenouiller près de celui qu'il aimait d'une tendresse respectueuse et prosternée ! Impatient et ému à l'appel de son nom, il se rendait à la chapelle pendant l'étude du soir. A genoux, la tête sur l'épaule de son confesseur en un doux abandon, il lui décelait, sous l'impulsion de scrupules apeurés, jusqu'aux replis les plus secrets de son âme naïve, pleine de foi et d'amour.

Le moindre mot de reproche le troublait, et, dans une confusion absolue, tremblant sur la dalle, il récitait avec une lenteur humiliée la pénitence qu'il exagérait volontiers par un besoin de purification et de soumission.

Obéissant à la loi des premières impressions, Jacques s'était aussi épris d'amitié pour son voisin d'étude dont il avait fait son confident. Il subissait également son influence parce qu'il lui reconnaissait une certaine supériorité morale, née de son assurance, de son aisance d'allures, de sa facilité de parole. Avec une obstination confiante, il le recherchait sans cesse, en toute occasion, aux récréations, à la promenade.

Dans un besoin d'expansion qui demeurait à ses yeux la plus douce forme d'affection, il lui racontait les moindres incidents de sa vie d'écolier ou les réminiscences de son séjour au presbytère.

Pierre Romain, d'un an plus âgé que son compagnon, éprouvait à son égard la même attirance et la lui témoignait avec une certaine vivacité. C'était un élève intelligent, fils de bourgeois aisés, quelque peu frondeur, insouciant aussi parfois, beaucoup moins laborieux que Jacques, mais généreux et franc. Elevé uniquement par sa mère qui, très pieuse, l'avait dès l'enfance entretenu dans des pratiques de dévotion constantes, Pierre avait à l'instar de son camarade un tempérament mystique et une imagination vive. Sous une apparence trompeuse de brusquerie, il cachait une âme affectueuse et sensible. Tous les deux d'une même constitution morale, soumis à une même éducation dont l'enseignement religieux était la base et l'unique régulateur, ils devaient en subir également les

profondes influences et se rechercher réciproquement sous l'impulsion de leurs affinités de caractère.

Indépendamment de ces raisons qui les attiraient l'un vers l'autre, Jacques aimait Pierre en reconnaissance de toutes les preuves d'attachement qu'il lui prodiguait en une touchante discrétion. Celui-ci en effet, gâté par sa mère, ne recevait pas la moindre friandise sans en glisser sa large part à Jacques, dans sa case, au réfectoire. Et ces gentillesses répétées, qui permettaient au jeune paysan d'améliorer son ordinaire, le liaient chaque jour davantage à son aîné par une douce préoccupation de gratitude.

Mais ce fut, hélas ! pour lui la cause d'un grand chagrin. Cette obstination dans son amitié prit bientôt les allures d'une relation défendue, chose grave, prohibée au premier chef par les règlements de la maison et auxquels, dans la naïve expansion de son âme, Jacques n'avait guère songé.

Un soir, à la sortie de l'étude, le surveillant l'appela près de sa chaire et d'un ton sévère l'admonesta :

— Mon cher enfant, votre conduite laisse beaucoup à désirer. Je regrette d'avoir déjà à vous adresser des reproches. Vous n'ignorez pas sans doute que les amitiés particulières sont interdites de la façon la plus formelle, et cependant vous fréquentez presque exclusivement un de vos camarades, Pierre Romain. C'est un bon enfant, assurément, je le sais, mais ce n'est pas celui que vous devez rechercher. Vous n'êtes point appelés au même avenir, vous ne suivez pas les mêmes voies. N'oubliez pas, mon cher ami, que vous devez dès maintenant vous priver de tout ce qui ne serait pas un objet de sanctification pour votre âme ou un sujet d'édification pour votre esprit. Vous devez donc fréquenter indistinctement tous vos camarades, sans préférence aucune, d'abord parce que la règle l'ordonne, et aussi parce que toutes les amitiés particulières sont un danger et nous prédisposent au péché mortel.

Pendant toute cette réprimande, Jacques rougit, baissa les yeux comme un coupable honteux, mais resta muet, sans protestation et sans défense. Il se sentait envahi d'une émotion intense. Le prêtre s'en aperçut et se libéra du mal qu'il venait de faire par une tape familière sur la joue :

— Allons, mon cher enfant, il ne faut pas vous désoler.

Ce que je vous dis là, c'est pour votre plus grand bien. Et afin de vous faciliter la tâche que je vous impose, vous allez changer de place à l'étude. Et il lui indiqua une table très éloignée. Jacques machinalement obéit. Pliant sur ses jambes, en proie à une véritable frayeur, sous la conduite du surveillant, il opéra son modeste déménagement et rejoignit ses camarades au réfectoire.

Le long du couloir obscur où résonnaient ses pas inquiets, il se demandait quelle faute il avait bien pu commettre, mais il cherchait en vain la cause de cette peine qu'on lui infligeait. Devant son impuissance à trouver le mot de cette énigme, il se sentait tout meurtri en ses plus intimes sentiments. Son honnêteté, faite de simplicité, de droiture rudimentaire, s'indignait à juste titre, et s'étonnait sans comprendre, de cette défense et de ces reproches. En proie à une émotion profonde qu'il refoulait âprement, étranger à la lecture qui se faisait à la chaire, il ne mangea pas, le regard perdu. Il s'impatientait de la longueur du repas, trop long à son gré, tant il avait hâte de s'isoler. Au dortoir, quand l'obscurité eut noyé d'ombres la longue perspective des cellules, il s'abandonna sans contrainte à son chagrin. Avec un véritable déchirement, il songeait déjà au lendemain, à l'étonnement de Pierre quand il le verrait assis à une autre table ; et cette brutale désertion lui semblait une mauvaise action. Sa conscience s'en révoltait. Sous le poids de ce remords imaginaire, il se reprocha de ne s'être pas défendu, d'avoir ainsi accepté en une soumission craintive un blâme que rien ne justifiait à ses yeux. Il regrettait de ne pas avoir dit toutes les bontés dont il avait été l'objet. Peut-être eût-il touché son juge ? Mais un vague instinct lui montrait l'inutilité de sa défense. Et la phrase du surveillant, qui était un ordre impérieux, lui revenait en un sentiment d'effroi : « Les amitiés particulières sont interdites. » Et l'avertissement qui suivait résonnait encore à ses oreilles sans qu'il en comprît bien le sens, tant son âme était naïve : « Elles sont un danger en nous prédisposant au péché mortel. » Et dans le trouble de cette menace, dont sa foi estimait toute l'importance, il se désolait encore davantage.

A la descente du dortoir le lendemain matin, la tête basse, plein de honte, s'imaginant aisément l'ironie de ses camarades,

il vint s'asseoir à sa nouvelle place. De temps en temps, pendant la prière, il jetait des regards furtifs vers son ami, cherchant à deviner sa secrète pensée. Son regard étonné rencontra le sien, il remarqua aussi un geste de dédain, un haussement d'épaules à l'adresse du surveillant.

A la récréation, tout débordant d'affection, bravant la réprimande, il courut vers son compagnon. En des phrases impatientes, il lui raconta ce qui s'était passé. Sa voix était suppliante, elle semblait implorer un pardon pour cet éloignement dont il subissait la dure loi. Pierre l'écouta sans mot dire, un pli de colère contracta ses lèvres :

— Mon pauvre Jacques, cela devait finir ainsi. Vois-tu, ils ont tous ici l'esprit baroque, les pions et les professeurs. Je te demande un peu quel mal nous avons fait, et de quelle faute on nous accuse? On me soupçonne toujours de quelque mauvais dessein parce que mon allure n'a rien d'ecclésiastique et que je n'ai nulle disposition pour le grand séminaire. L'abbé qui t'a fait la morale estime sans doute que ma compagnie profane est chose dangereuse. On nous sépare. Soit. Prends-en ton parti. Cela ne m'empêchera pas de te préférer aux autres et de te défendre à l'occasion, car tu as peur de tout. Crois-moi, ne t'en fais pas de souci.

Et comme Jacques levait vers son ami des regards inquiets, pleins d'angoisse.

— Tu sais bien que je ne t'en veux pas, reprit Pierre, et il lui tendit la main avec une brusquerie émue. « Quittons-nous maintenant ; voilà le surveillant. » Ils s'éloignèrent hâtivement, chacun de leur côté, mais Jacques, en sa désolation muette, erra de groupe en groupe, indifférent et sombre. Ce fut avec une impatience maladive qu'il attendit le samedi suivant, tant il avait hâte d'aller confier sa peine à l'abbé Michel, espérant trouver près de lui un réconfort en cette épreuve. Mais contrairement à son attente, il reçut de son confesseur un conseil d'absolue soumission, qui acheva de le déconcerter.

— Il faut obéir, mon cher enfant, à l'ordre qui vous a été donné. Laissez à vos maîtres le soin et la responsabilité de votre direction morale. C'est une règle de cette maison d'interdire les préférences entre camarades ; c'est ainsi la plus

grande protection contre votre inexpérience. Les amitiés particulières engendrent souvent les faiblesses et les fautes ; elles sont souvent la cause de nos offenses envers Notre-Seigneur. Ne discutez pas, mon cher enfant, obéissez. Ce sera un nouveau sacrifice agréable au divin Jésus. Prenez dès maintenant la résolution de lui consacrer exclusivement toutes les ardeurs de votre âme. C'est à lui seul que vous devez aller ; il est l'ami qui ne trompe pas et dont la sublime tendresse nous enveloppe, nous protège contre nos propres défaillances. Allez en paix, mon enfant, et ne péchez plus.

Et Jacques vaincu vint s'agenouiller dévotement sur la dalle ; il y resta longtemps dans une contemplation absorbée. Son esprit était sans révolte, son âme s'était soumise.

Au petit séminaire, l'enseignement religieux occupait une large place dans les préoccupations des supérieurs qui apportaient un soin particulier et une certaine solennité aux réunions du catéchisme de persévérance. Dans ce but, chaque jeudi, les élèves de la première division qui comprenait les internes et les externes depuis la troisième jusqu'à la philosophie inclusivement, descendaient à la chapelle à huit heures. Là, après la récitation du catéchisme et le chant des cantiques commençait la conférence d'instruction religieuse ; elle était faite par un des professeurs des classes supérieures et elle avait pour objet, suivant un programme rigoureux, l'enseignement du dogme, les sources de la révélation, les mystères de la foi et quelques leçons aussi d'histoire ecclésiastique. Dans la chaire, le prêtre, avec une certaine lenteur, lisait son travail documenté, divisé en titres et en sous-titres pour la plus grande facilité des élèves qui, fiévreusement, le crayon à la main, penchés sur leurs buvards, s'efforçaient de reproduire les phrases mêmes du conférencier, car, dans la reproduction fidèle du texte résidaient le mérite et la valeur de l'élève. Après la conférence, un autre prêtre montait en chaire et donnait une homélie sur un sujet de morale évangélique.

A ces réunibns, Jacques apportait une attention pieuse, cherchant à imiter ses camarades, mais son inexpérience tâtonnait dans ce travail de sténographe et il se désolait de ses notes maladroites, incomplètes. Il s'efforçait de se réconforter en pensant que Pierre viendrait bien en cachette à son

aide, mais il savait aussi que c'était là une fraude grave et sévèrement punie et il demeurait inquiet. A peine remis d'une remontrance, il appréhendait de nouvelles réprimandes. Par scrupule de conscience aussi, il rédigea seul sa conférence, dans une véritable angoisse d'esprit. Confiant dans le jugement de son ami, il lui soumit son travail et Pierre, non sans quelque ironie, le tranquillisa sur l'impression qu'il produirait :

— « Rassure-toi, lui dit-il, tu seras bien coté parmi les lévites, mais surtout n'oublie pas ta prière. »

Il était de tradition, en effet, au catéchisme de persévérance, de terminer par une invocation quelconque chaque rédaction. C'était une façon habile de permettre aux prêtres enseignants de suivre l'état d'âme des élèves et d'exercer une surveillance discrète, mais efficace, sur les tièdes et sur les ardents, sur les mystiques et sur les indifférents.

Sous le coup de l'épreuve qu'il venait de subir, Jacques transcrivit à la fin de son devoir religieux cette oraison sincère et humiliée : « Seigneur Jésus, donnez-moi toujours le courage d'accepter les blâmes qui me sont adressés ou les ordres de mes maîtres sans murmurer, dans un absolu esprit de soumission et de foi. Daignez agréer toutes mes souffrances, jusqu'à la moindre de mes contrariétés, en rémission de mes péchés et aussi en reconnaissance des bienfaits dont vous m'avez comblé. Amen. »

Chaque jeudi, la conférence terminée et les notes données, le professeur avait l'habitude de lire pour l'édification des élèves la prière qui lui semblait la plus digne d'être citée, sans que le nom de son auteur fût prononcé cependant. Celle de Jacques, pour cette raison sans doute, fut publiquement lue et commentée. A cette lecture révélatrice, Pierre reconnut son ami et se retourna vers lui en souriant, tandis que celui-ci, confus de cette indiscrétion, baissait la tête comme un enfant honteux.

Ainsi les mois s'écoulèrent dans l'ordre invariable des occupations quotidiennes et l'âme de Jacques se façonnait sous les douces impressions de cette vie calme et pieuse. Sa grande sensibilité trouvait un charme profond dans ce constant labeur, en cet isolement dévot où tout concourait à une perpétuelle oraison. Sa pensée, enveloppée de la mysticité

ambiante, s'employait obstinément dans un travail soutenu, car pour lui, tout effort louable était une prière, une élévation du cœur et de l'esprit vers Dieu. En cette préoccupation de son intelligence, rien ne venait maintenant l'inquiéter ou l'émouvoir. Les lettres qu'il écrivait chaque semaine à sa mère ou au bon curé Denis et les réponses différentes qu'il en recevait, l'une rudimentaire remplie de soucis matériels, l'autre attendrie, pleine de foi et de dévouement, constituaient ses seules distractions, car il ne sortait que très rarement, au premier jeudi de chaque mois. C'était l'unique jour réservé aux entrevues de famille et encore cette liberté ne durait que de courts moments, quelques heures à peine. Le contact avec le monde extérieur se réduisait à cette simple sortie mensuelle. Par cette règle voulue et acceptée de part et d'autre, au petit séminaire, l'élève restait ainsi pendant dix mois, en dehors de quelques journées au premier de l'an et après les fêtes de Pâques, sous la domination affectueusement sévère de ses maîtres. Les enseignements qu'il en recevait, toujours inspirés par les plus ardentes croyances, transformaient son esprit et son cœur en une individualité malléable qui gardait profondément les impressions reçues. La nature la plus rebelle, la moins imaginative subissait fatalement, par l'habitude d'abord, par les influences du milieu, par le charme séduisant de cette harmonie religieuse, l'empreinte de cette éducation très spéciale qui s'adressait surtout au cœur de l'enfant et qui l'amenait doucement au travail en lui parlant sans cesse de Dieu, de Jésus, de la Vierge et des Saints.

Jacques, dont l'âme droite ignorait les moindres défaillances, était tout disposé à croire à la science absolue, à l'infaillibilité des prêtres qui l'enseignaient et il acceptait tout de leur autorité, qu'il considérait comme une délégation de la puissance divine. Sa foi conservait infatigablement ses élans de tendresse et d'amour, ses scrupules et toute son humilité inquiète. En un sentiment d'absolue soumission, il s'abandonnait sans réserve à la direction de son confesseur. Fidèle à son amitié, tout en évitant avec soin l'assiduité à l'égard de Pierre, ce qui, à ses yeux, aurait été un grave péché, il le cherchait discrètement cependant, de temps en temps,

de préférence les jours de promenade. Il espérait par cette ruse permise passer inaperçu dans la cohue indifférente des autres et désarmer les reproches. Alors il était heureux, d'un bonheur intime et profond qu'il gardait jalousement pour lui, serrant parfois, en un geste inconscient, la main de son compagnon. Et quand sur les larges routes normandes, ils marchaient par groupes de trois (car c'était encore une règle de la maison), il avait à l'âme une volupté si douce qu'elle brillait dans ses yeux limpides, dans son regard élargi. Ces longues courses à pied, d'un pas méthodique et régulier, sans jeu et sans désordre, lui rappelaient les flâneries d'autrefois avec l'abbé Denis, par les chemins ombreux, saturés de l'âpre odeur des buis ou, à travers les hameaux, dans le silence des bois endormis. Et l'imagination de Jacques, par l'évocation toujours chère de ses premières impressions d'enfant, goûtait un charme plus pénétrant encore dans l'affection de Pierre dont la parole moqueuse et la gaieté sonore secouaient heureusement sa timidité et sa gaucherie. Quelquefois Pierre ramenait la conversation sur l'insuffisance de la troisième pension dont il critiquait amèrement l'existence, car il était bon et généreux. D'un mot où se révélait toute son obéissance passive, Jacques l'arrêtait : « Si j'étais envieux, je t'approuverais peut-être, mais je ne le suis pas. De plus, j'ai une autre raison pour ne pas me plaindre. Je veux être prêtre et je dois être pauvre comme Notre Seigneur. »

Pierre insistait, blâmant les supérieurs d'avoir ainsi établi dans le même réfectoire des différences sociales entre les élèves, les uns bien traités, les autres condamnés à ne pas satisfaire leur faim.

Mais Jacques, toujours soumis, l'interrompait :

— Tu es injuste, tu exagères, nous avons du pain à discrétion, je me suis toujours rassasié. Et puis enfin, je paie une très faible pension, on ne peut me nourrir comme toi qui paies fort cher. Tout cela est peu de chose, vois-tu. D'ailleurs, je ne serais pas mieux à la table de mes parents qui sont pauvres, je n'ai pas le droit de me plaindre.

Mais Pierre haussait les épaules, nullement convaincu : sa probité se révoltait devant cette soumission si ingénue. Et il reprenait sur un ton plus âpre et plus violent :

— Eh bien! moi je leur en veux et je trouve ces procédés bien peu évangéliques. Le pain sec, c'est le régime des prisonniers. Crois-moi, beaucoup de tes camarades en souffrent en silence.

Et il citait des noms dans sa franchise indignée.

— Tais-toi, Pierre, on pourrait t'entendre et ce sont là de mauvaises pensées.

Et subitement inquiets, oppressés, la conversation tombait entre eux.

Deux fois par mois, Jacques avait une autre raison de se rencontrer avec son ami. Il en attendait impatiemment l'heureux moment, chaque quinzaine. Ils appartenaient en effet tous les deux au même groupe de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul: d'où naissait pour eux l'obligation d'aller, sous la conduite d'un professeur, visiter le dimanche avant les vêpres les pauvres et les infirmes dans les faubourgs de la ville. Alors, dans la liberté relative qu'on leur octroyait, la conversation prenait une autre allure. En ce devoir de charité sincère qu'ils accomplissaient ensemble d'un cœur joyeux, leur sensibilité trouvait un regain d'attendrissement et les vives impressions qu'ils ressentaient leur mettaient à l'âme une commune sympathie pour tous ces malheureux auxquels ils apportaient, d'une figure souriante, la main tendue, en même temps que des secours, le réconfort de leurs paroles affectueuses.

Ainsi l'année s'écoula et pendant les deux mois de vacances, Jacques vint reprendre sa place au presbytère où l'abbé Denis le garda jalousement loin de la ferme. Il redoutait pour lui les sarcasmes ou les tracasseries de ses frères et il voulut lui éviter ces souffrances inutiles en l'installant chez lui comme l'année précédente. Dès lors, les habitudes anciennes le ressaisirent et la tranquille intimité d'autrefois, d'allure plus sérieuse et plus grave cependant, les réunit de nouveau. Avec une joie impatiente, Jacques dès le lendemain reprit ses fonctions à l'église où il s'attardait volontiers dans la douceur des souvenirs qu'il y retrouvait. Au presbytère, assis auprès du vieux prêtre, sous les charmilles du jardin, il écoutait en un recueillement attendri, les moindres récits des événements passés que l'abbé Denis lui déroulait, depuis les séances du

conseil de fabrique, les décès ou les naissances survenus, les mariages célébrés, jusqu'à l'état des récoltes et les colères de Mélanie.

Souvent aussi, à l'ombre des chênes séculaires dont les robustes branches plongeaient l'avenue dans une tiède fraîcheur, côte à côte, ils déambulaient lentement, des heures entières. Jacques, un bréviaire d'emprunt à la main, donnait les répons des psaumes à son compagnon qui déjà l'initiait aux prières quotidiennes et à l'office des saints, à toutes les légendes dorées. Avec un contentement pieux, l'élève s'empressait, attentif et grave, tout heureux de se voir déjà appelé à ces obligations sacerdotales. Et dévotement d'un geste recueilli, il se découvrait chaque fois que ses lèvres murmuraient le nom du Divin Maître.

Hormis ses occupations et les soins du jardinage, Jacques se livrait à l'étude, s'entretenait la mémoire, ou bien, quand le temps devenait propice et que le ciel se chargeait de nuages, sur un signe du vieux prêtre, ils couraient tous les deux à la Sienne, petite rivière sinueuse et jolie qui courait limpide à travers les prairies. L'un portait la hotte et les appâts, l'autre la ligne soigneusement roulée dans un étui de toile brune. Au pied d'un tronc de hêtre, à demi-cachés par les roseaux, ils préparaient l'engin, puis, silencieux, ils s'asseyaient, guettaient le jeu du bouchon avec une intense émotion. Et Dieu sait de quels éclats triomphants l'abbé Denis, la soutane retroussée, le tricorne sur l'oreille, saluait l'apparition d'une truite frétillante, aux écailles nacrées. Entre ses doigts malhabiles, il la prenait, la retournait avec une curiosité d'enfant, un frisson de tout l'être. Et quand, à la chute du jour, à l'heure où l'étroite vallée se noyait sous un rideau de brumes flottantes, la hotte s'était alourdie, il la soupesait avec délicatesse, en connaisseur satisfait. Sa physionomie s'éclairait subitement, une lueur d'indicible ravissement passait dans ses yeux et il éclatait de rire en sa joie délirante. Puis, tout à coup, il redevenait presque grave et d'un geste brusque, il se découvrait : « Seigneur, soyez loué pour cette bonne aubaine. Vraiment, vous gâtez votre vieux serviteur. Ah ! mon cher Jacques, que nous allons bien souper ce soir ! » Et le rire résonnait plus bruyant encore. Alors, avec son compagnon,

l'abbé Denis reprenait le chemin du presbytère. A travers les prairies, mis en belle humeur par quelque refrain attardé d'un paysan regagnant sa ferme, il fredonnait un cantique à demi-voix d'abord, puis s'enhardissant peu à peu (car son contentement éprouvait comme le besoin de se répandre au dehors) sur un ton jovial, en une cadence de chanson, il célébrait la Vierge :

L'heure était venue
Où l'airain sacré
De sa voix connue
Annonçait l'Ave..

Et Jacques, à l'unisson de sa joie, reprenait à pleins poumons : « *Ave, ave, ave, Maria* », que l'écho fidèle répétait au loin derrière la colline estompée.

De retour à la maison, en son impatience fébrile, l'abbé Denis bousculait Mélanie, tout effarée de cette vivacité inaccoutumée, et, sans tenir compte de ses protestations de ménagère, il étalait sa pêche sur un coussinet d'herbe fraîche, au milieu de la cuisine, et il l'admirait béatement. Puis quand le poisson tout enfariné n'attendait plus que la cuisson, l'abbé Denis venait s'asseoir dans le vieux fauteuil de paille devant l'âtre. Et là, il surveillait d'un œil inquiet la large tuile où se bronzaient dans le beurre odorant les grasses truites. Mais un remords le saisissait brusquement. Ce péché de gourmandise isolée empoisonnait son plaisir, et pour racheter sa faute, vite il déléguait Jacques à la recherche du sacristain et du maître chantre, ses voisins. Et ce soir-là, les volets clos, le cidre en bouteilles lançait au plafond dans une détonation retentissante son bouchon libéré des entraves et sa liqueur dorée moussait joyeusement dans les verres remplis jusqu'aux bords.

Au mois d'octobre, avec la mélancolie qui accompagne toujours chez les intelligences sentimentales les changements d'habitudes ou les modifications de vie, Jacques Fidus revint au petit séminaire. Sa piété, dès le début, prit une tournure plus grave et plus exclusive.

Un événement en apparence sans importance en fut la cause. Par suite du départ d'un élève de philosophie, l'abbé Michel, son confesseur, le choisit comme répondant, et cette

fonction, qu'il convoitait depuis longtemps et qui lui conférait certains privilèges à la chapelle, le combla de joie. Il y trouva un motif plus puissant encore de se montrer zélé, car il voyait là une faveur de la Providence. Par esprit de sacrifice, afin de ne rien distraire de cette préoccupation, en vue d'atteindre aussi peut-être une plus grande perfection, il s'éloigna de Pierre dont la piété, contrairement à la sienne, se refroidissait. Il en souffrit beaucoup, mais garda au fond de son âme isolée son désappointement douloureux.

Pendant la retraite cependant, croyant le moment favorable, il l'exhorta à plus de ferveur, à un retour vers une foi plus vive. Pierre, médusé, l'écouta avec une surprise mêlée d'inquiétude. Et brusquement il l'interrompit. Sa voix avait une inflexion moqueuse :

— Ah ! ça, qu'est-ce qui te prend aujourd'hui ? Attends au moins d'être sous-diacre pour me faire des remontrances. Vraiment, tu m'étonnes.

Et Pierre lui tourna les talons avec humeur. Jacques, déconcerté, resta sans réponse, mais son élan affectueux se brisa contre cette boutade et sa pensée incomprise le rejeta dans une sage réserve à l'égard de son ami. Dès lors le travail avec la prière le saisit égoïstement et il mit en toute chose une scrupuleuse activité. Il resta ce qu'il avait été, un bon élève, sans être l'élève brillant qu'il eût pu devenir. Très défiant de lui-même, ne pouvant se débarrasser de sa timidité naturelle, gardant profondément la crainte native du paysan, il manquait de toute initiative, de toute hardiesse intellectuelle, qualités d'action qui eussent pu le porter aux places enviées. D'ailleurs il ignorait l'attrait des satisfactions d'amour-propre. Son cœur demeurait sans vanité et sans orgueil.

Tout en donnant aux travaux quotidiens un égal soin, il apportait néanmoins une particulière attention à la conférence d'enseignement religieux, convaincu que la connaissance des mystères de la foi était la seule chose utile au salut de son âme. Son confesseur, qui gardait sur lui une influence absolue, l'entretenait dans ces idées étroites et lui répétait sans cesse que l'unique science qu'il importait de connaître était celle de Dieu.

Dans le but louable de procurer aux lévites sortis de la

maison un certain relief, une plus grande autorité, le petit séminaire payait les frais d'examen au baccalauréat aux plus studieux d'entre eux, aux meilleurs élèves dont le succès semblait assuré. Jacques fut compris dans cette catégorie. Son professeur l'avait désigné à la bienveillance de l'administration comme un séminariste capable d'occuper plus tard une place honorable dans le diocèse.

Quelque temps avant la session, le Supérieur annonça aux élèves réunis à la chapelle qu'une neuvaine allait commencer afin d'appeler la protection de saint Joseph sur tous ceux qui se préparaient à subir les épreuves, et il les exhorta à tout le recueillement désirable en semblable occurrence.

Jacques, avec toutes les marques de la plus suppliante humilité, suivit les différents exercices de cette neuvaine qui se terminait par une communion générale.

Sous la conduite d'un professeur qui ne les quittait pas, il se rendit avec ses camarades au siège de la Faculté, où il subit du reste avec un plein succès la première épreuve du baccalauréat ès lettres.

A cette heureuse nouvelle, qu'il apprit un matin de juillet, l'abbé Denis tressaillit de joie. Il se prosterna devant son Christ, puis brusquement comme mû par un ressort, il se releva. Au risque de se casser les reins, il dégringola l'escalier : « Mélanie ! Mélanie ! » criait-il à tue-tête. Celle-ci accourut, terrifiée à cet appel. Mais il ne lui donna pas le temps de se remettre. En sa fureur d'allégresse, il se contenta de lui jeter ces mots mystérieux : « Jacques est bachelier ! » Et comme la vieille servante regardait de ses grands yeux hébétés, la face figée dans une expression de stupide étonnement :

— Ah ! vous ne comprenez pas ! Eh bien ! Jacques est un savant ; il vient d'obtenir un beau diplôme !

Et l'abbé Denis, sans s'expliquer davantage, continua sa course précipitée. Sous les arbres de l'avenue, il rencontra le sacristain. Brusquement il s'arrêta : « Grande nouvelle, mon ami. Jacques est bachelier. Tu le diras à tous les gens que tu verras, tu entends bien, n'est-ce pas ? »

— Oui, M'sieu le Tchuré.

Et il courut plus ardemment encore vers la ferme. Il y

entra en coup de vent. Le père et la mère Fidus étaient attablés avec leurs fils ; suivant l'habitude du pays, ils collationnaient de pain noir et de lard. A la vue du prêtre, ils se levèrent tous, respectueux, et se découvrirent.

— Père Fidus, reprenait le curé, gloire à Dieu ! Jacques est bachelier !

Et, dans l'enthousiasme de son contentement, tête nue, le tricorne à la main, le visage radieux, il chantait les louanges de son élève.

Ce succès obtenu prit à ses yeux des proportions fantastiques. Cela devint une idée fixe, mais charmeuse, et il vécut en cette obsession volontaire. Ainsi qu'un événement de la plus haute importance, il l'annonçait à tout venant. Il en parla même en chaire, après le prône, à ses paroissiens attentifs comme d'un nouveau sujet de bénir Notre-Seigneur. Puis, se tournant vers les jeunes garçons qui l'écoutaient, il leur montra le modèle qu'il fallait suivre, « cet ancien camarade qui, après avoir été leur édification par sa constante piété, devenait aujourd'hui, par son travail, l'honneur de son village et la joie de son vieux curé... Admirez, mes chers frères, ajoutait-il, cette preuve de la divine bonté de Jésus envers nous. N'est-ce pas là une manifestation évidente des bienfaits de la Providence qui est venue chercher dans une humble maison, pour l'appeler à son service, l'enfant qui doit honorer un jour notre Mère, la Sainte Église ?... » Et son âme émue s'exaltait dans cette pensée où vibraient la tendresse touchante de son affection et l'inébranlable confiance de sa foi.

Quelques jours après, Jacques revint au pays. Tout frémissant d'impatience, l'abbé Denis l'attendait. Devant le presbytère, à la descente de la carriole, il l'accueillit, les bras ouverts, avec une intense émotion. Il le serrait sur sa poitrine: « Mon cher enfant, mon cher enfant ! répétait-il. Que tu me rends heureux ! »

Il disait vrai le brave homme ! Ce fut certainement une des plus douces heures de sa modeste vie.

Dès lors un sentiment nouveau se fit jour en son âme. Cette distinction obtenue par son élève modifia son attitude. Son esprit simpliste, d'une instruction rudimentaire, très enclin à subir l'influence d'une supériorité intellectuelle, se montra

moins familier à l'égard de Jacques, dont les connaissances, sanctionnées officiellement, l'intimidaient. Ce n'était plus l'enfant de chœur qu'il avait devant lui, c'était déjà un lévite instruit et prédestiné. Aussi parfois il l'accablait de questions, éprouvant une secrète jouissance à reconnaître la facilité et la sûreté des réponses de son protégé. Au pied du tabernacle, en ses méditations profondes, il bénissait son Divin Maître de l'avoir ainsi choisi, lui, ignorant serviteur, pour guider vers l'autel les premiers pas de ce Benjamin qui, peut-être, illustrerait le diocèse de son savoir et de son éloquence.

Avant de l'accompagner une dernière fois au petit séminaire, l'abbé Denis eut avec Jacques un entretien très solennel et très ému.

— Mon cher enfant, lui dit-il, voilà le début de tes études de séminariste. Tu vas entrer en philosophie et celle qu'on t'enseignera n'est que le prélude d'une autre science plus approfondie. Ton professeur t'expliquera l'intérêt et la nécessité de cet enseignement, mieux que je ne pourrais le faire. Sache bien que tu vas prendre devant Dieu, qui t'a comblé de ses dons, de solennels engagements, redouble de piété afin que le Saint-Esprit t'éclaire et donne à ton intelligence, si faible sans sa grâce, la force dont elle a besoin. Vois-tu, mon cher enfant, dans le monde où tu auras à lutter contre les embûches du démon, on attaquera souvent notre sainte religion, il faut te préparer dès maintenant à la défendre en vaillant soldat. Le meilleur moyen, c'est d'être instruit, parce que tu ne te laisseras jamais surprendre par les sophismes de nos adversaires et les affirmations des athées. Garde donc au plus profond de ton âme un culte tout particulier pour la Sainte Vierge, ne fais rien sans l'intéresser à ton travail. Tu as été certainement son enfant de prédilection, reste toujours digne de sa tendresse et de ses bienfaits. Souviens-toi que l'innocence de l'esprit et la pureté du corps sont à ses yeux virginaux les vertus les plus nobles et les plus agréables. Dans la vie de chaque jour, notre ministère sacerdotal est soumis à de rudes épreuves. Si nous trouvons autour de nous de braves gens comme ceux que tu connais dans notre village, nous rencontrons aussi des méchants et des calomniateurs. N'oublie jamais que la dignité de l'existence et l'estime de

soi-même sont les meilleures réponses aux outrages. Ne te laisse pas séduire par l'appât de la richesse, reste pauvre, doux aux humbles comme Notre Seigneur. Tu verras comme toutes les misères sont peu de chose en présence des souffrances du Sauveur. Et tu auras vite oublié alors les inévitables meurtrissures de ton cœur quand tu tiendras entre tes doigts consacrés le corps du Divin Maître. Alors tu comprendras les ineffables joies du sacerdoce, quand l'auguste Victime descendra sur l'autel à ta voix. Ah! ce jour béni! comme je l'attends! Chaque matin, mon cher enfant, je demande au bon Dieu l'insigne grâce de me conserver la vie pour avoir l'immense bonheur de t'accompagner au Saint Sacrifice. Il me doit bien cette faveur, puisque c'est moi qui t'ai élevé.

Dans le charme mystique de tous ces entretiens Jacques reprit sa place au petit séminaire. Il apporta à la connaissance des principes de philosophie qu'on lui enseignait son activité pensante, toute sa plus curieuse attention. Il fit des dissertations soigneuses où il transcrivit fidèlement ses sentiments de probité, ses idées de bon sens et de raison. Avec une conscience inquiète, il apprit la psychologie. La morale l'intéressa puissamment: son esprit y trouvait un aliment plus conforme à ses tendances. La logique lui inspira, par son aridité et son art de raisonner, un mortel ennui, mais il s'efforça de le supporter. Son âme disciplinée et très profondément pieuse allait de l'étude à la chapelle, vivant et agissant dans une constante préoccupation religieuse. Isolé, de nature peu communicative, réservant toutes ses tendresses refoulées pour son confesseur, Jacques n'avait et ne recherchait aucune distraction extérieure, heureux cependant, mais avec mélancolie, quand il recevait des lettres de Pierre, volontaire d'un an dans un régiment d'infanterie. Ces longues épîtres provoquaient un court instant de joie, puis il revenait vers un état de quiétude et de contemplation, au contact de son confesseur dont il subissait l'entière influence. Il pensait chaque jour davantage à l'avenir qui approchait et il était impatient de se livrer en un complet abandon de lui-même à ce qu'il croyait être sa vocation.

Ce moment tant désiré vint enfin. Un soir du mois de juin, il fut appelé chez le Supérieur. Dans une hâte inquiète il se

rendit à son cabinet de travail. A peine entré, d'une voix paternelle et volontairement douce, le prêtre, en lui désignant de la main un siège près de lui, le rassura !

— Mon cher enfant, asseyez-vous.

Il reprit :

— Quand le digne prêtre qui vous a élevé est venu vous recommander aux professeurs du petit séminaire, il nous fit espérer que vous vous destineriez au Saint Sacerdoce. Il vous avait présenté comme un lévite digne à tous égards de notre bienveillance, et je suis heureux de vous dire que vous ne nous avez donné que des sujets de satisfaction et d'édification. Maintenant que vous êtes sur le point de terminer votre philosophie, je viens vous demander, tant en mon nom qu'en celui du conseil de cette maison, si vous persistez dans vos intentions pieuses.

Jacques Fidus, qui demeurait très attentif, répondit sans hésiter, avec une crânerie presque joyeuse :

— Oui, Monsieur le Supérieur. C'est mon plus grand désir.

Le prêtre sourit :

— Mon cher enfant, je suis très heureux de votre détermination. Vous verrez comme le service de Dieu est bon et consolant. Jamais il ne trompe, lui seul n'engendre jamais la désillusion. Le salut des âmes, c'est une grande chose, une tâche noble entre toutes, une source inépuisable de félicité et de grâces.

Puis, sur un ton moins solennel :

— Je vais avertir dès maintenant vos futurs Directeurs du grand séminaire. Vous pouvez annoncer vous-même votre décision à vos professeurs.

Et le Supérieur, se levant, s'avança vers Jacques et, lui prenant les deux mains affectueusement :

— Allons, mon cher ami, que Notre-Seigneur vous bénisse et fasse de vous un saint prêtre.

Quand il sortit de cette entrevue, Jacques était comme transformé. Une force nouvelle dilatait son cœur ; il éprouvait un délicieux contentement et une confiance sereine qu'il n'avait jamais ressentis. En sa hâte impatiente de répandre sa joie au dehors, il courut chez l'abbé Michel. Lui, d'ordinaire



d'une tendresse plutôt craintive, eut à l'égard de son confesseur une hardiesse affectueuse qu'il ne raisonna pas. A peine entré, la porte close, il se précipita dans ses bras. Le prêtre, sous la surprise un peu brutale de cet élan, eut un cri d'anxiété :

— Qu'y a-t-il donc? Que vous est-il arrivé?

Jacques le rassura :

— Mon père, je suis heureux; je viens de voir Monsieur le Supérieur. J'entre au grand séminaire.

A ces phrases heurtées, la physionomie de l'abbé Michel se modifia subitement. Elle prit une expression de gravité religieuse.

— Mon cher Jacques, lui répondit-il, comme vous, je me réjouis. *Gaudeamus*. N'est-ce pas moi qui ai dirigé votre âme vers ce but? Mais, croyez-moi, le sacerdoce est une chose redoutable. C'est souvent le chemin du sacrifice, à l'imitation de celui du Divin Crucifié. Aussi faut-il vous préparer à la lutte et à la souffrance dans une constante oraison. Là seulement résident la force et le courage du prêtre. N'oubliez pas non plus que, pour servir Jésus, il faut être bien pur et garder jalousement son âme de toute souillure comme de toute faiblesse. La Sainte Vierge vous y aidera. Prions, mon cher enfant.

Et l'abbé Michel s'agenouilla, Jacques l'imita. Et avec une foi profonde, le regard perdu, le prêtre récitait : « *Salve Regina, Mater misericordiæ* », Jacques près de lui, la tête inclinée en une dévotion recueillie et les mains jointes, murmurait la même invocation.

Depuis cette heure inoubliable, en possession d'une certitude aimée, Jacques vécut des heures de rêve. Il s'anéantissait souvent, le matin, après la messe, en des méditations absorbées, goûtant le charme infini de sa prière. Son âme, dans la prescience de l'avenir qu'elle désirait, contemplait tous les tableaux qui l'enchantaient et cet abandon au Dieu d'amour, joint à la beauté des cérémonies du culte dont il serait lui-même l'ordonnateur, lui apparaissait comme l'unique but de toutes ses aspirations et de ses ardeurs généreuses. Sous l'empire presque exclusif de ces idées, avec une indifférence absolue, il passa la deuxième épreuve du baccalauréat

et revint plus docile encore au presbytère de Guémanoir où l'abbé Denis l'accueillit avec tous les élans de sa vive tendresse et la satisfaction de son orgueil paternel. Jacques y vécut deux longs mois, heureux dans la paix bienfaisante de l'âme et l'impatience des joies mystiques qui l'attendaient au grand séminaire:

Unelles, petite ville d'environ huit mille âmes, siège de l'évêché, avait été construite sur les deux versants d'une colline escarpée. Dans son groupement resserré, de la base au sommet, Unelles s'étageait harmonieusement, offrant ainsi aux regards une étonnante variété d'aspects. Du Nord au Sud, entre des maisons d'inégale hauteur, une rue sinueuse, aux brusques tournants, la traversait en son étendue. Vers cette artère centrale, qui montait et descendait, d'autres voies étroites convergeaient venant des faubourgs ou des routes bordées d'arbres qui se déroulaient à ses pieds. Au point culminant de la colline, sur un plateau exigu se dressait, en son orgueilleuse majesté, la cathédrale d'une merveilleuse beauté, un des plus purs chefs-d'œuvre de l'art gothique. Des sommets de l'horizon, de quelque côté qu'on la contemplât, elle ravissait les yeux par son élégance altière. La hardiesse de ses lignes, l'incomparable pureté de son dessin provoquaient l'enthousiasme et l'admiration, en même temps qu'elles célébraient la puissante patience et le génie créateur des siècles de foi.

De chaque côté du portail, face à l'occident et surmonté d'une verrière dont les nuances s'étaient à demi effacées sous la patine du temps, deux tours carrées dressaient leurs masses géantes. Vers les cieux, elles montaient s'affinant graduellement et de leurs flèches élancées surgissaient, au niveau des bourdons, ainsi que des aiguilles de pierre, des clochetons ajourés aux fines nervures. En arrière des flèches, dans l'axe de l'édifice, au-dessus de la voûte du transept, s'élevait en sa déconcertante audace le Dôme de forme octogonale dont la galerie aérienne semblait commander à l'espace infini. L'intérieur de la cathédrale offrait l'image d'une croix latine. Partout y régnait une majestueuse ordonnance. C'étaient d'abord, dans les nefs latérales qui se prolongeaient autour de l'hémicycle du chœur, les six chapelles toutes baignées de la lumière

voilée des vitraux, puis la nef principale escortée de légères colonnes qui s'élançaient d'un seul jet vers les arceaux des voûtes. C'étaient ensuite le transept aux grandioses proportions, enfin le chœur circulaire dont les arcades ogivales, reposant sur des colonnes géminées, faisaient à l'autel surélevé d'un marbre de neige comme une floraison épanouie de pierres ouvragées et de rosaces.

A flanc de colline, des deux côtés de la cathédrale ainsi que des sentinelles avancées se dressaient les églises paroissiales, Saint-Pierre et Saint-Nicolas, robustes édifices de style ogival qui dominaient de leurs clochers la masse compacte des maisons. A une courte distance de l'évêché, situé à droite de la cathédrale, s'allongeaient en bordure sur la rue les bâtiments parallèles du grand séminaire, constructions lourdes et inélégantes dont les murs élevés, percés de fenêtres étroites, donnaient à l'ensemble le triste aspect d'une immense prison, avec ses vastes cours, peuplées d'arbres chétifs.

A mesure que les mois s'écoulaient au grand séminaire, Jacques Fidus sentait une vague inquiétude envahir son âme. Non que sa foi eût diminué de ferveur, elle était toujours aussi vive que son mysticisme était profond, mais il éprouvait une étrange souffrance à vivre cette existence monotone, bien différente de celle que son imagination lui avait fait entrevoir. L'isolement moral d'abord et la somnolence intellectuelle, qui s'appesantissait tout autour de lui, l'oppressaient et lui causaient une douloureuse déception.

La défense absolue de toute amitié lui semblait la loi la plus rigoureuse à observer. En toute circonstance, les relations entre confrères devaient garder un caractère exclusif d'impersonnalité et de courtoisie dont le tutoiement était proscrit. Les Directeurs sulpiciens admettaient facilement qu'une affection particulière est une offense à Dieu dont elle détourne le cœur du séminariste. C'était donc une aggravation des idées dont il avait eu à souffrir au petit séminaire. En conformité avec la règle imposée, les lévites, sans distinction de grades, devaient se fréquenter indifféremment, au hasard de la sortie de la chapelle où ils se rendaient toujours après les repas. Cette obligation mettait Jacques souvent en présence de confrères plus ou moins sympathiques, et la

conversation s'en ressentait au cours des récréations, pendant lesquelles ils devaient marcher trois par trois et ne jamais se livrer au jeu. L'objet des colloques ne se rapportait qu'aux menus potins de communauté, incidents de classe ou critiques de professeurs, car aucun journal, pas même la *Semaine Religieuse*, ne pénétrait dans la maison où les portiers faisaient bonne garde.

De cette indifférence, savamment entretenue, naissait comme une insouciance générale déconcertante pour les natures affectives.

Tout d'abord Jacques, grâce à des ruses ingénieuses, avait cherché à renouer des relations avec ses anciens camarades, maintenant diacres ou sous-diacres, mais il n'avait trouvé près d'eux qu'un accueil banal, d'une courtoisie protectrice. Aussi n'avait-il pas insisté, car sa timidité lui enlevait toute assurance. En son désarroi, sa première pensée fut d'écrire à l'abbé Michel, de préférence à son vieux curé, car il craignait avec raison que le récit de ses impressions ne lui parût une plainte déguisée et ne lui causât une peine extrême. Son confesseur du moins comprendrait sa souffrance et certainement lui apporterait la consolation dont son âme inquiète éprouvait l'impérieux besoin. Aussi dans l'espérance du secours qu'il escomptait déjà, il lui avoua avec une simplicité d'enfant sa détresse morale. La réponse ne se fit pas attendre, mais ce fut une déception.

Bien que parfumée de tendresse mystique et de sentimentalité sacerdotale, elle contenait d'amers reproches : « Eh « quoi, mon cher enfant, vous vous plaignez déjà au ser« vice de Dieu! Que vous manquez d'amour et d'esprit de « sacrifice! Comment! une simple exigence de discipline, « nécessaire au bien de tous, vous rend défaillant à ce point! « Vous m'étonnez vraiment. Je vous croyais plus de sou« mission et d'humilité. Sachez que vous n'êtes pas au « grand séminaire pour y chercher des amitiés selon le cœur « de Notre-Seigneur. Vous y êtes au contraire pour y « apprendre à n'aimer que lui seul. » — Et Jacques Fidus désorienté, pleura amèrement.

Sur la foi d'un conseil, donné légèrement peut-être par un ancien, aussi sur l'impression physique qu'il avait ressentie

au premier abord, car il subissait l'attirance des traits et des gestes, il avait choisi comme son directeur de conscience le professeur d'Écriture Sainte, Monsieur Bret. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, à la physionomie joviale et satisfaite. Il affectait des manières aimables, se donnait un ton et des allures de conseiller plein d'expérience et de prêtre bien élevé. Il plaisait aux néophytes par sa rondeur d'aspect et son sourire bienveillant. Jacques, en sa désolation muette, sans aide et sans appui, facile à s'alarmer des moindres blâmes, courut se jeter aux genoux de son directeur. Celui-ci l'écouta avec une attention qu'il cherchait à rendre affectueuse. Aux aveux du séminariste, sa voix se fit douce et persuasive : « Mon cher pénitent, ne vous désolez pas ainsi. Le démon vous a tenté. Je reconnais là une des nombreuses ruses dont il se sert pour ébranler votre sainte vocation. Il faut redoubler de prière et d'adoration au Saint-Sacrement. L'oraison est la force qui le réduira. Allez en paix et priez. » Aussi Jacques dans une anxiété profonde, s'abandonna à tous les exercices de piété, y cherchant un renouveau de foi, en même temps qu'une diversion puissante à ses ennuis.

Dès le matin, il se livrait tout entier à la méditation qui durait trois quarts d'heure et dont le sujet était donné la veille par le supérieur aux séminaristes. Elle se faisait à la chapelle, en commun, avant la messe. C'était souvent pour Jacques la cause d'une véritable fatigue, pieusement supportée du reste. Bien que peu préparé à ces sortes d'oraisons, il s'efforçait néanmoins dans une tension de toute son activité pensante, et par scrupule de conscience, à pénétrer l'objet de la méditation, cherchant à découvrir le sens des vérités qu'elle pouvait contenir, les conséquences et les obligations qui en résultaient pour lui. Et comme son esprit s'agitait éperdûment dans le même cercle d'idées, inapte à concevoir ces subtiles analyses, il éprouvait, en son impuissance, une lassitude extrême dont sa physionomie gardait l'empreinte. D'une probité minutieuse, à l'heure fixée par le règlement, il procédait dans sa chambre à son examen particulier. En cette étude de son âme, il s'inspirait du manuel de M. Tronson dont le misérable esprit, fait d'étroitesse et de fausseté

savante, trouvait aux intentions les plus banales, aux gestes les plus instinctifs, des pensées mauvaises ou des allures coupables. Aussi Jacques, foncièrement chaste et de cœur pur, à la lecture de ce document, en arrivait à s'épouvanter des moindres incidents de la vie, des moindres exigences physiques. Et il ne touchait pas sans frémir à ce livre dont il redoutait les étranges révélations et les déconcertants conseils.

Particulièrement le soir, et c'était là son heure bénie, il venait à la chapelle faire son adoration. Les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude d'extase, les yeux obstinément fixés sur l'autel, à genoux sur la dalle, il retrouvait ses élans d'amour, ses appels de tendresse, sa foi sereine et ses enthousiasmes d'antan. Seul devant l'image chérie du Sauveur, étranger à tout ce qui ne rayonnait pas du tabernacle vers lui, dans le silence de son âme prosternée, il lui parlait comme à l'éternel confident de ses peines. Et sa prière était parfois si ardente et si souveraine qu'il lui semblait entendre la voix charmeuse de Jésus. Cette divine musique le consolait dans un court instant d'exquise ivresse. Alors, comme mû par une force inconsciente, Jacques Fidus se relevait en un transport de tout l'être.

L'organisation de l'enseignement théologique, tel que les directeurs le donnaient, le déroutait aussi par la méthode suivie, car elle le livrait à ses pauvres ressources, sans autre secours que le manuel de M. Bonal. C'était une vaste compilation en six volumes dont le mauvais latin le heurtait par sa trivialité et sa banalité. Seul avec ce livre, uniquement guidé par ses études insuffisantes de philosophie, il errait à l'aventure, à travers les pages, restant dans l'intervalle des classes, sept heures moroses en sa chambre avec les notes griffonnées au cours du professeur et qui n'étaient que de pâles commentaires sans aucune utilité. On l'initiait d'une étrange façon à la philosophie thomiste et on ne lui laissait guère le temps de comprendre la valeur de toutes les thèses soutenues, car la Somme défilait devant ses yeux étonnés, par petites tranches mesurées, les interprétations se succédant invariablement, dans la lettre étroite du texte.

C'étaient d'abord les traités de la Révélation, sa nécessité,

son fait historique, l'Église, son institution, sa constitution, son autorité doctrinale, les lieux théologiques, l'autorité de la tradition, du Concile des Papes; puis ensuite, le dogme proprement dit, les traités de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la Grâce, etc., en un mot toute la théologie objective. Tout cela se déroulait sous une forme exclusivement didactique, sans aucun relief. Et la multiplicité des thèses encombrait son esprit, surchargeait sa mémoire au détriment de la raison. En dépit de l'effort constant que Jacques apportait, malgré la tension d'esprit à laquelle il se contraignait dans le calme de sa chambrette, il n'avait que des vues confuses et incomplètes en chaque chose. Et il se désolait de son impuissance et de ce qu'il croyait être la faiblesse de son intelligence. Parfois, il éprouvait un sentiment intense de découragement, en présence de l'immensité du labeur imposé. Alors il se réfugiait en des prières acharnées qui ne suffisaient plus à le réconforter contre ses défaillances.

Effrayé de son ignorance, n'attribuant qu'à lui-même le désordre de son esprit, il s'en fut confier sa peine à son directeur qui le déconcerta en le rassurant avec une bonhomie souriante : « Je comprends vos scrupules. Contentez-vous de lire votre manuel avec profit. Voilà le nécessaire. Nous ne vous demandons pas certes de devenir des théologiens ! » Mais Jacques trouva cette réponse illusoire; il l'accepta quand même en un sentiment d'obéissance, mais il continua de vivre néanmoins dans une grandissante inquiétude.

D'autres impressions, d'un ordre plus général, l'avaient aussi profondément affecté. Au séminaire, il n'avait pas rencontré la foi sacerdotale et le zèle ecclésiastique qu'il croyait y découvrir. La plupart de ses camarades, indifférents et paresseux, garantis contre les suites de leur propre indolence par l'insouciance même des professeurs qui n'interrogeaient leurs élèves qu'à de rares intervalles sur les matières enseignées, ne pensaient qu'à une seule chose : apprendre suffisamment leur théologie pour n'être pas refusés à l'examen qui précédait les ordinations de Noël et de la Saint-Pierre. Tel était l'unique but de leurs préoccupations et la dominante de leur esprit. Les règlements intérieurs en facilitaient singulièrement le développement.

En effet, malgré la multiplicité des exercices quotidiens, le régime d'isolement à la chambre ne procurait au plus grand nombre des séminaristes que la lassitude et l'ennui. Fatalement, il en naissait l'ardent désir de s'affranchir de cette claustration néfaste et de voir fondre au plus tôt les quatre années de séjour en cette prison. La plupart des clercs pensaient ainsi et se communiquaient leurs identiques aspirations.

Peu nombreux étaient ceux qui, pour rompre la monotonie des heures lentes, se livraient à un travail intelligent et profitable. Les règlements eux-mêmes semblaient leur interdire toute velléité de cette nature. En dehors des manuels imposés, les directeurs ne toléraient entre les mains que des livres de piété ou des ouvrages classiques.

Absolument dépourvu d'éléments de lecture, le séminariste mortellement s'ennuyait. Quand il avait recopié ses notes, nonchalamment griffonnées au cours, il passait son temps à la porte de son voisin (car il était défendu de rester dans une chambre close avec un confrère), en des commérages futiles et des conversations vides. Quelques-uns même incapables de secouer leur torpeur, dormaient sur leurs lits.

En cette affreuse somnolence, les plus intelligents, las de cette inaction mentale, recommençaient leurs humanités, relisaient leurs classiques ou se livraient à l'étude des langues étrangères. D'autres, et on les considérait comme des ambitieux, trouvaient assez de ressources dans leur esprit pour approfondir une thèse quelconque. Forts de leur préparation, ils s'amusaient à poser des objections au cours du professeur dans l'espoir, justifié du reste, de l'embarrasser. Toujours celui-ci, pris à l'improviste, confiait la défense du principe à un élève choisi parmi les meilleurs et les plus studieux. Et il se contentait alors d'écouter l'échange des arguments dans un latin familier, d'où toute clarté, sinon toute sincérité, était bannie. Mais les directeurs, soumis à une antique routine et redoutant toute initiative de la part des clercs, ne favorisaient aucunement ce genre d'émulation et cette antipathie leur venait d'en haut.

Le Supérieur, en effet, intelligence bornée, à tout jamais enfermé dans une lamentable étroitesse de pensées, dont il



faisait la loi suprême de son enseignement, craignait ce mode de discussion comme une porte ouverte à l'orgueil et comme il ne voulait autour de lui qu'une honnête médiocrité il se montrait particulièrement agressif à l'égard des sujets distingués, ne négligeant jamais l'occasion de les humilier. Aussi cette attitude peu encourageante refroidissait les plus convaincus et les plus laborieux.

Jacques Fidus assistait, en un désarroi profond, à ces multiples incidents quotidiens. Son esprit, désorienté par la méthode de cette éducation décevante, avait des surprises douloureuses, mais comme sa probité native et son humilité lui interdisaient toute critique de l'ordre établi, à peine l'émotion ressentie, il s'efforçait d'oublier, demandant à une prière plus obstinée l'absolue soumission aux volontés des directeurs.

Mais en dépit de ses excellentes intentions, d'autres événements entretenaient son inquiétude. De temps en temps, il apprenait le départ inattendu d'un camarade et ces fuites se répétaient plus fréquentes encore aux approches des ordinations. C'étaient de jeunes clercs, robustes paysans qui, mourant d'inertie dans cette prison sans air, sans activité, sans mouvement, brisaient d'une main brutale les engagements antérieurs et rejoignaient leur régiment. D'autres, au contraire, las de cette oisiveté morale et séduits aussi par la renommée de certains ordres réguliers, échangeaient leurs soutanes contre une robe blanche, affrontant bravement, dans leur impatient désir d'une autre existence, les rudes épreuves du noviciat dominicain. Là, du moins, ils espéraient que leurs facultés emprisonnées retrouveraient leur libre essor. Et leur imagination, fouettée par un sang généreux, escomptait déjà les joies de la vanité et les faciles triomphes en des chaires à la mode.

La plupart attendaient, dans une douce somnolence, la réception des ordres et ne se préoccupaient guère de la légitimité et du désintéressement de leur résolution. Quelques-uns même reculaient devant la honte d'un retour dans le monde ou les difficultés d'une existence différente de celle qu'ils avaient rêvée.

Témoin attristé de toutes ces choses, Jacques Fidus sentait

chaque jour croître son désenchantement. La confiance qu'il avait dans la science de ses maîtres s'en trouvait diminuée, malgré la résistance qu'il opposait à vouloir les blâmer. Doué d'un salutaire bon sens qu'éclairait encore une observation précoce, il s'étonnait à juste titre que les directeurs retirassent à tous les clercs les plus louables initiatives et les condamnassent ainsi à une paresse que les séminaristes intelligents étaient les premiers à déplorer. Mais il gardait pour lui seul ces appréciations judicieuses, et dans les lettres qu'il écrivait au curé Denis ou à l'abbé Michel, il mettait un point d'honneur à n'en rien laisser voir. Et il demandait à lui-même la diversion dont son esprit laborieux avait besoin. Après une consciencieuse étude de théologie, il reprenait ses classiques et il découvrait à leur contact des charmes insoupçonnés jusqu'alors. Les purs génies de l'antiquité, Homère, Virgile, Horace s'offraient à lui sous un jour nouveau. Son intelligence, lasse de la nonchalance imposée, goûtait en pleine liberté, avec une émotion plus intense encore, la poésie des descriptions, la beauté des périodes latines, la musique des vers. Puis il revenait aussi aux grands tragiques et il s'exaltait dans la puissance et la passion des nobles sentiments exprimés, allant ainsi du *Cid* à *Polyeucte* avec une égale admiration.

Le livre à la main, il déambulait à travers sa chambre comme un prisonnier. Parfois aussi, il venait s'accouder à la fenêtre en rêvant à l'avenir. Comme les autres, déjà atteint de la nostalgie du mouvement, il aspirait à la délivrance, vers le sacerdoce réparateur dont il voulait impatiemment la vie active et les généreux abandons. En considérant la campagne qui se déroulait à ses pieds et les collines boisées qui montaient à l'horizon vers le ciel limpide, il se laissait aller à de vagues songeries. De chers souvenirs le sollicitaient au delà des lointains empourprés ; il cherchait, d'un regard attendri, à pénétrer le coin du village qu'il aimait et le toit hospitalier du presbytère, où son imagination le conduisait souvent en ces heures de mélancolie. Quelquefois, quand le courage défaillait et que sa tristesse se faisait plus sombre, il entre-bâillait sa porte. A ce signal, celle de son voisin s'ouvrait facilement et ils échangeaient de banals propos, se rassurant eux-mêmes par le bruit de leurs voix.

Paul Cléry était, comme lui, un fils de paysan. Il venait d'un petit séminaire différent, mais son éducation avait été identique, comme son origine, humble et pauvre. Moins intelligent que Jacques, d'un esprit plus lent à concevoir, il avait cependant, au même degré que lui, une extrême sensitivité. Leurs caractères avaient de nombreuses analogies; ils étaient d'âme droite et franche. Une grande probité de conscience, jointe à une foi ardente, achevait de les rapprocher. Ils avaient aussi l'un et l'autre l'absolue soumission à l'égard de leurs directeurs ; mais l'ennui les rongeait et la suppression de toute vie physique ne faisait qu'accroître encore leur souffrance et leur lassitude sans objet. Quoique timides, ils s'enhardirent dans ces entretiens, sur le seuil de leurs portes, et ce fut, pour chacun d'eux, un grand délassement, une heure de repos et de confiance. Jacques, dont le cœur était contraint depuis longtemps et privé de toute expansion, se laissa aller avec joie à cette amitié neuve que le hasard lui offrait et qu'une piété profonde devait maintenir à l'abri de toute suspicion.

Après deux mois de vacances passés à la cure de Guémanoir, Jacques Fidus, au commencement de la deuxième année de séminaire, reçut la tonsure à la fête de Noël. Il avait pris la soutane quelques mois auparavant et, contrairement à ce qu'il croyait, cet abandon de l'individualité laïque ne l'émut pas autrement. Il avait tellement songé à cet événement qu'il n'en eut pas de surprise. Il en fut de même de la réception de la tonsure.

Comme on le considérait en lévite zélé, intelligent, animé d'un excellent esprit, le Directeur bibliothécaire, l'abbé Bret, qui était en même temps son confesseur, le chargea de préparer aux jeunes clercs de première année le cours du professeur de théologie. Et sous le prétexte de lui permettre de travailler plus utilement, il l'autorisa à séjourner à la bibliothèque. C'était un cénacle interdit au commun des séminaristes, les favoris seuls des directeurs y étaient admis.

La bibliothèque, située au rez-de-chaussée du bâtiment central, était sectionnée en deux parties distinctes ; la première, de beaucoup la plus vaste, contenait d'assez belles collections d'ouvrages religieux, de théologie ou d'histoire;

la seconde, beaucoup plus étroite, s'appelait dans le langage des clercs, la maison du diable ou l'enfer. Elle ne renfermait que des livres dont la lecture était défendue, à l'index ou non. Çà et là, à travers les vitrines, apparaissaient, défraîchis sous la patine du temps, tous les emblèmes de la franc-maçonnerie, considérée au grand séminaire comme la manifestation extérieure de l'esprit du mal sur la terre.

Les rares séminaristes admis à la bibliothèque pouvaient impunément circuler dans les deux salles. Du moment où cette faveur leur était accordée, faculté leur était octroyée de tout lire. Du reste, les directeurs, en hommes prudents, n'accordaient le séjour à la bibliothèque qu'aux sous-diacres ou aux diacres. Cependant lorsque le séminariste présentait toutes les garanties sérieuses de sécurité, on faisait exception à cette règle. C'était le cas de Jacques Fidus. Celui-ci, heureux de cette liberté concédée, flatté de cette preuve de confiance, s'employa diligemment à la tâche imposée avec toute la probité de son esprit.

Dès lors il s'attaqua au redoutable maître, à saint Thomas d'Aquin, et, en un sentiment de respect attentif, il s'absorba dans la *Somme* dont la philosophie savante l'émerveilla, mais il se perdit sous la multiplicité des idées remuées. En proie à un véritable malaise, il revint à des lectures qui pouvaient charmer son imagination et son mysticisme ; il retrouvait là du moins l'intime communion avec Jésus, l'amour attendri pour le Divin Crucifié. C'est ainsi qu'il vécut en compagnie de saint Augustin, un peu effrayé à la lecture de ses *Confessions*, mais rasséréné par la *Cité de Dieu*, éloquent exposé de sa doctrine ; puis il aima sainte Thérèse dans le récit de sa vie, dans son *Château de l'âme*, dans toutes les manifestations de sa pensée ardente.

Mais au milieu de ses joies discrètes, de douloureuses surprises l'attendaient. Dans la bibliothèque, il rencontra d'autres séminaristes plus âgés que lui et se lia avec eux. Et quel ne fut pas son étonnement de connaître l'objet de leurs lectures quotidiennes ? Au lieu de la préoccupation de la théologie, à la place des philosophes chrétiens qu'ils dédaignaient, ils ne songeaient qu'aux documents de la salle du diable. Suivant leurs préférences personnelles ou la tournure de leur

esprit, ils lisaient tour à tour Rabelais, Rousseau, Hugo, Musset.

Parmi les clercs admis à la bibliothèque, le plus assidu à l'enfer s'appelait Achille Bertin. Il passait pour l'élève le plus intelligent de son année et il jouissait sans conteste de toutes les faveurs de son directeur qui, très ostensiblement, lui témoignait la plus vive affection. Le hasard le mit en présence de Jacques Fidus qui, ce jour-là, étudiait dans saint Thomas les sources de la morale chrétienne.

— Je vous admire, lui dit l'abbé Bertin, vous avez une fière patience de vous fatiguer ainsi sur une telle compilation. C'est triste et ennuyeux comme un jour sans pain, ce que vous lisez là. J'ai bien assez des cours que nous suivons sans recommencer ici la lecture des textes qu'on nous découpe là-haut avec tant de soin. Vraiment, j'ai mieux à faire qu'à m'endormir sur la philosophie scolastique. Au moins ici (et il désignait en riant toute la salle), je passe des heures agréables. Je lis tout ce qui me plaît, je vis avec l'esprit des autres, et, tout compte établi, j'aime mieux Rabelais que saint Augustin. Croyez-moi, ce n'est pas la peine de se donner tant de mal pour apprendre le catéchisme aux paysans ou débiter des sermons sur l'évangile du jour. Nous en saurons toujours assez pour cette besogne sans gloire.

Jacques, en une douloureuse surprise, écoutait ces aveux dépourvus d'artifice. Cette confidence renversait, d'un coup brutal, toutes ses idées, brisait, d'une main violente, tous ses chers enthousiasmes. Subitement, dans une protestation muette, sa conscience se révolta ; il eut au cœur une sourde colère qu'il réduisit par un effort d'énergie et il répliqua avec une vivacité pleine de reproches et de blâmes :

— Je ne partage aucun de vos sentiments, je suis même étonné de ce que vous osez dire. Nous ne sommes pas ici pour faire des lectures de fantaisie, mais pour nous préparer à devenir de bons prêtres.

— Vous croyez, vraiment, que nous sommes condamnés à ne lire, à n'entendre que des manuels de théologie ? Fi donc ! mon cher confrère, la vie serait par trop morose.

Et, sur un ton ironique, il ajouta :

— Oh ! je suis bien tranquille, vous changerez d'avis.

— Jamais, répliqua l'abbé Fidus avec une ardeur indignée. J'aimerais mieux quitter le grand séminaire à l'instant même.

— On le dit, mais on ne le fait pas. Du moment où nous sommes entrés ici, nous devons aller jusqu'au bout. D'ailleurs où irions-nous ? Le monde ne nous voudrait plus, et nous y serions du reste dépaysés. La carrière ecclésiastique en vaut bien une autre. Elle est honorable et honorée. On y vit également à l'abri de tout souci, dans une honnête aisance, et cela me suffit.

— Votre langage est une offense à Notre-Seigneur.

Et Jacques Fidus hâtivement s'éloigna, un gros sanglot l'étouffait. D'un pas chancelant, il tourna les talons à son interlocuteur, quitta la bibliothèque et se réfugia dans sa chambre. La porte close, il tomba à genoux, les mains jointes vers le Christ. Son âme douloureuse et surprise se fondit en une imploration de tout l'être. Il resta ainsi jusqu'au soir en oraison.

Dès lors, sous le choc de tant d'impressions déconcertantes, il se créa une vie d'isolement. Désorienté, fiévreux, il demanda au travail et à la communauté des mystiques, dont l'exaltation le réconfortait, la force et l'apaisement que son cœur affligé recherchait avec avidité.

Par un scrupule de conscience, aussi pour ne point provoquer chez son voisin une émotion semblable à celle dont il avait souffert, il ne lui avoua jamais les surprises que lui ménageaient ses séances à la bibliothèque ; il garda pour lui seul ses déceptions ou les étranges réflexions dont il avait été le confident involontaire.

Cette même année, à la fête de saint Pierre, avec une pureté absolue de cœur et d'esprit, il reçut les ordres mineurs, impatient d'arriver enfin aux termes des solennels engagements.

Un soir du mois d'août, alors qu'en compagnie du brave curé Denis, sur les routes de Guémanoir, ils s'attardaient dans le bien-être d'une affectueuse causerie, la conversation tomba brusquement sur la vie intérieure du grand séminaire. Tout à coup, comme obéissant à une idée impérieuse, le vieux prêtre saisit le bras de son compagnon :

— Dis donc, Jacques, pourquoi depuis six mois dans tes

lettres ne me parles-tu jamais du séminaire ? Certainement tu me caches quelque chose.

Et avec une émotion poignante dans la voix :

— Aurais-tu quelque hésitation au moment de faire le pas décisif ? Regretterais-tu maintenant d'entrer dans la sainte milice ? Mon cher enfant, il est temps de réfléchir et tu es encore libre, mais hâte-toi. Tout plutôt qu'un prêtre médiocre ou indifférent. Allons parle, confesse-toi.

Et l'abbé Denis, qui s'était arrêté devant Jacques, le regardait en face, obstinément, comme pour mieux lire sur sa physionomie le trouble ou l'inquiétude de son âme.

De ses yeux limpides et francs, l'abbé Fidus soutint ce regard pénétrant, et, prenant avec une brusquerie émue les mains de son bienfaiteur :

— Oh ! Monsieur le Curé, répétait-il, de grâce, ne doutez pas de moi. J'ai fait à Notre-Seigneur le don de tout mon être et je n'ai d'autre ambition que de lui donner ma vie.

Il ne put continuer. Une violente émotion l'empoignait. De grosses larmes lourdes et chaudes inondaient ses joues.

L'abbé Denis, d'une voix douce, l'interrogeait encore.

— Mon cher Jacques, qu'as-tu donc ? pourquoi ce silence? Je t'en conjure, ouvre-moi ton cœur, quelle que soit ta peine.

Alors l'abbé Fidus, à cette prière attendrie, se libéra l'âme. Il prit affectueusement le bras du vieux prêtre et, tout en marchant sur la route déserte où l'épaisse poussière étouffait leurs pas, il lui avoua toutes ses détresses jusqu'alors profondément cachées, depuis l'angoisse d'isolement, l'incertitude morale dans laquelle il vivait, l'indifférence confraternelle, jusqu'aux surprises de la bibliothèque, jusqu'aux aveux cyniques qu'il avait entendus.

Avec une attention compatissante, le prêtre l'écoutait. Sa physionomie s'éclairait à mesure qu'il parlait, et toute sa joie sacerdotale se manifesta dans une exclamation d'enthousiasme et de reconnaissance :

— Que Notre-Seigneur soit à jamais béni ! Tu seras vraiment son fidèle disciple !

Puis avec force :

Et que t'importent les crimes des méchants, mon cher

Jacques ? Dieu saura les châtier. Va ton chemin, la tête haute. Ne t'arrête pas à toutes les défaillances que tu rencontreras : *sursum corda!* Que toujours ces deux mots soient ta devise. Les prêtres, vois-tu, sont des hommes comme les autres, soumis aux mêmes faiblesses, aux mêmes déchéances. Quand ils s'éloignent de la grâce ou la dédaignent, ils retombent dans le péché, leur zèle s'attiédit. Leur âme s'obscurcit sous l'empire de l'esprit du mal et Notre-Seigneur est de nouveau crucifié par ses propres ministres. O Jésus ! Hélas ! je te le dis en vérité, avec une profonde tristesse, il y a de mauvais prêtres, il y a des traîtres parmi nous. Judas Iscariote a des imitateurs. Fais comme moi, prie pour eux, implore la miséricorde du Divin Maître pour que leurs yeux s'ouvrent de nouveau à la lumière, pour que leurs âmes coupables s'humilient et fassent pénitence. Mon cher enfant, éloigne-toi de tes confrères douteux, fuis-les. Ce sont les Pharisiens. Garde ta foi pure de toute souillure et ton cœur libre de toute attache. Notre-Seigneur est si bon ! son service est si doux !

Et brusquement ils se trouvèrent tous les deux devant le calvaire qui se dressait à l'entrée de l'avenue de chênes. D'un même geste, ils se découvrirent et s'agenouillèrent au pied de la croix. En une même prière, leurs voix implorantes se confondirent : « *Pater noster qui es in cœlis* », disaient-ils, tandis que, les mains jointes, ils contemplaient l'image informe du Crucifié.

L'heure décisive approchait avec la fête de Noël. La retraite qui précédait la réception aux ordres majeurs allait finir. Toutes les facultés de l'abbé Fidus s'étaient concentrées dès le début dans les multiples exercices de ces heures graves et saintes. Indifférent à tout ce qui n'était pas sa préoccupation, étranger même à ce qui n'entretenait pas son recueillement, Jacques vivait en une surexcitation de tous les instants, apportant une attention religieuse aux explications du pontifical, dont il goûtait infiniment la savante harmonie aussi bien qu'aux instructions fréquentes que chaque jour un directeur donnait à la chapelle sur l'ensemble des vertus sacerdotales.

A mesure qu'il pénétrait la gravité des obligations qui lui incombaient dès le premier pas vers la voie du renoncement,

son âme frémissait d'un pieux émoi. On faisait un tel tableau des conditions de l'appel divin et des exigences du sacerdoce que tout son être s'affolait, sous le coup de mortelles inquiétudes.

Quand l'angoisse l'empoignait, plus obsédante et plus douloureuse, il se jetait tout meurtri aux genoux de son confesseur qui, à tous ses appels de détresse, lui vantait comme un suprême réconfort les mérites de la grâce, avec laquelle il triompherait de tous les obstacles et atteindrait la perfection chrétienne.

La grâce, mot magique, merveilleux talisman qui demeurait pour lui la source de toute puissance, la raison de tous les prodiges, la plus grande manifestation de l'intervention divine.

L'imminence de la cérémonie provoqua chez Jacques de fréquents accès de fièvre, inévitables conséquences aussi des continuelles mortifications qu'il s'imposait : privations de toute nature ou souffrances physiques vaillamment supportées.

La nuit de l'ordination, il ne put dormir, tant son âme était pleine d'angoisse religieuse. Il passa ces heures silencieuses dans une constante prière, afin de se purifier encore, par cette incessante oraison, des fautes commises, mais aussi pour éviter les rêves qui, dans son sommeil, eussent pu troubler la sérénité de son cœur ou le recueillement de son esprit. Le jour naissant le surprit à genoux devant son Crucifix et l'image de la Vierge. Au son joyeux de la cloche du séminaire, il tressaillit et se releva, tout débordant d'un enthousiasme sincère. Brusquement, il ouvrit la fenêtre de sa chambre. L'air froid de la campagne lui fouetta les tempes et le fit frissonner.

Après une rapide toilette, il revêtit pieusement une soutane toute neuve, don de sa mère, et, le bréviaire à la main, un beau bréviaire de luxe aux tranches mordorées, cadeau du curé Denis, il descendit à la chapelle où déjà l'avaient devancé de nombreux camarades. Là, il revêtit l'aube, s'enroula la taille d'un étroit cordon, plaça sous son bras gauche la tunique et le manipule. Les autres ordinands l'imitèrent. Puis, sur un signal du Supérieur, la longue théorie blanche se déroula en silence à travers les rues désertes. Elle se dirigea vers

l'évêché dont le large portail ouvert sur les jardins laissait voir, debout au sommet du perron, l'Evêque vêtu de la *cappa magna*, entouré des archidiacres et du chapitre. Avec une lenteur étudiée, le Prélat escorté des chanoines s'avança vers les séminaristes dont les rangs s'étaient écartés à sa vue en files parallèles et le cortège prit le chemin de la cathédrale dont la majestueuse silhouette, enveloppée de brumes flottantes, se dressait devant eux. Alors les cloches s'ébranlèrent dans une pleine envolée.

D'un même élan passionné, le *Veni Creator* retentit, s'échappant de toutes ces poitrines, de tous ces cœurs jeunes et confiants, dont la sentimentalité contenue, l'exubérance native se manifestaient librement en cet hymne d'allégresse.

Dans la nef centrale, au milieu des fidèles, parents ou amis des ordinands, Jacques, près de la grille du chœur, aperçut son père et sa mère, parés de leurs habits de fête; plus loin, auprès du lutrin, il reconnut son vieux curé, dont les yeux, pleins de tendresse émue, rencontrèrent les siens. Et sa présence, quoique prévue, lui causa une joie délicieuse.

Après une courte prière au pied de l'autel, l'Evêque s'était rendu à son trône pour y recevoir les ornements pontificaux. Une fois revêtu des insignes sacrés, accompagné des archidiacres, il gravit les marches de l'autel et commença la Messe.

Après le chant du *Kyrie*, il vint s'asseoir en face des assistants, mitre en tête. Alors Jacques, les yeux clos, les mains jointes, dans une concentration de tout l'être, éleva vers Dieu une suprême prière et toute son âme attentive s'offrit à l'imminente réalité. Un grand silence planait. A la gauche de l'Evêque, le Vicaire général debout conviait individuellement les ordinands à s'approcher. Plusieurs lévites avaient déjà franchi les degrés qui menaient à l'autel.

« *Jacobus-Joseph Fidus* », dit l'archidiacre.

A l'appel de son nom, Jacques redressa le buste en un geste résolu et d'une voix forte :

« *Adsum* », répondit-il.

Puis il vint se placer devant l'Evêque.

Quand tous les futurs sous-diacres eurent ainsi formé un demi-cercle étendu autour du Prélat comme une auréole

blanche, celui-ci leur adressa d'affectueuses paroles empreintes d'une redoutable simplicité :

— *Filii dilectissimi, ad sacrum subdiaconatûs ordinem promovendi, iterum atque iterum considerare debetis attente quod onus hodie ultro appetitis, etc.* — Mes fils bien-aimés, sur le point d'être promus à l'ordre sacré du sous-diaconat, vous devez considérer et considérer encore avec attention le fardeau dont vous désirez de vous-mêmes être chargés aujourd'hui. Jusqu'à présent, vous êtes libres; il vous est permis, si vous le voulez, de contracter des engagements dans le monde. Mais, cet ordre sacré une fois reçu, il vous sera défendu de revenir sur votre résolution ; vous serez attachés, pour toujours, au service de Dieu, du Dieu dont on peut dire que le servir, c'est régner; il vous faudra aussi, avec son secours, garder la chasteté et vous dévouer à jamais dans l'Eglise au ministère sacré.

L'Evêque leur parlait lentement et il accentuait encore d'un geste énergique de sa main gantée de violet la force de ses avis, la gravité des engagements.

Brusquement il s'arrêta et, les enveloppant d'un même regard pénétrant et doux, il leur adressa cette suprême exhortation. Sa voix avait un accent d'émotion profonde :

« *Proinde, dum tempus est, cogitate et si in sancto proposito perseverare placet, in nomine Domini, huc accedite.* — C'est pourquoi, tandis qu'il en est temps encore, réfléchissez, et si vous persistez dans votre pieux dessein, au nom du Seigneur, approchez. »

Une seconde s'écoula, solennelle et terrible. D'un même mouvement saccadé, les ordinands firent un pas vers l'Evêque, exprimant ainsi leur résolution d'un complet renoncement, symbole du serment de l'éternelle fidélité à l'Eglise.

L'abbé Fidus, d'une pâleur extrême, avait à son rang l'immobilité d'une statue, mais son âme s'ouvrait à une félicité inconnue, et ses yeux dilatés contemplaient le tabernacle.

Alors les futurs diacres et les futurs prêtres, successivement appelés par le Vicaire général, vinrent se joindre aux sous-diacres avec leurs ornements. Ils se placèrent derrière ceux-ci, au centre du chœur, en lignes parallèles et à des distances égales. Quand cette phalange sainte fut formée ainsi

qu'une cohorte pour la parade, devant le chef suprême, l'Evêque, debout en une pose hiératique, frappa dans ses mains. Comme fauchés du même coup, tous les ordinands s'abattirent sur les dalles en un bruit sourd et sinistre, affirmant ainsi librement par cette prosternation leur mort éternelle au monde, à ses pompes, à ses fêtes, leur absolu renoncement aux joies terrestres. Alors, derrière le lutrin, des voix puissantes, sur un rythme mélancolique, entonnèrent les litanies des Saints, cependant que les mères ou les sœurs des ordinands, terrifiées par ce spectacle d'une émouvante majesté, dominaient à peine leurs sanglots.

Jacques, prosterné au pied de l'Evêque, sur le rebord inférieur d'une marche de l'autel, offrait à Dieu, en cette heure inoubliable, avec un enthousiasme ardent, une foi surhumaine, tout son être, toute sa pensée, toutes ses affections, jusqu'aux plus inoffensifs de ses plaisirs ou de ses préférences. Il lui faisait, dans l'élan passionné de son cœur, le don de lui-même, sans réserve, jusqu'au plus complet sacrifice, et sans hésitation, heureux de lui renouveler encore ses vœux de perpétuelle chasteté, d'éternelle soumission à l'Eglise. Et, à mesure que du fond du chœur, en un chant rapide, se déroulaient les noms des saints du martyrologe, une exaltation grandissante s'emparait de Jacques; un immense bonheur, où toute sa sentimentalité affective s'épanouissait, lui bouleversait l'âme. Dans une détente de tout l'être, des larmes délicieuses coulaient sur l'aube, inondaient son visage.

A quelques pas de lui, le Pontife qui, au chant des litanies, tourné vers l'autel, s'était agenouillé, tout à coup se leva. Maintenant, face aux ordinands toujours prosternés, mitre en tête et crosse en main, d'une voix ferme, qui détachait toutes les syllabes latines, il demandait à Dieu de bénir ses élus :

— *Ut hos electos benedicere digneris.*

Et le clergé suppliait :

— *Te rogamus, audi nos.*

Il demandait à Dieu de les sanctifier, en purifiant leurs désirs terrestres; de les consacrer, de les séparer entièrement du monde pour le service des autels :

— *Ut hos electos sanctificare et consecrare digneris.*

Et le clergé toujours implorait, répétant la même prière, triste comme une mélopée :

— *Te rogamus, audi nos*.

Alors les futurs diacres et les futurs prêtres se relevèrent, tandis que les sous-diacres à genoux aux pieds du Pontife écoutaient ses instructions sur leurs nouveaux pouvoirs, sur leurs nouveaux engagements. L'Evêque les exhortait à devenir des hommes de prière, à remplir leurs fonctions sacrées avec le zèle et la vénération qui conviennent à l'expression des symboles sacrés :

— *Altare quidem, filii dilectissimi,* proclamait le Pontife, *sanctæ Ecclesiæ ipse est Christus.* — En effet, l'autel de la Sainte Église, c'est Jésus-Christ lui-même, etc.

Et après leur avoir fait toucher le calice et la patène, les mains étendues vers le tabernacle, il implorait pour eux les bénédictions d'en haut; sa voix était impressionnante :

« Seigneur Jésus, faites qu'ils soient des ministres fidèles, les gardiens vigilants du sanctuaire. Que votre esprit les éclaire d'intelligence et de sagesse. Remplissez-les de votre crainte, rendez-les fermes et constants dans leur divin ministère et qu'ils soient toujours des apôtres pleins d'ardeur et de science pour votre plus grande gloire. »

Revenant alors vers les ordinands, il leur remit individuellement les ornements du sous-diaconat: l'amict dont il leur couvrit la tête, symbole de modération; le manipule qu'il leur passa au bras gauche, symbole des fruits des bonnes œuvres; la tunique, vêtement des hommes libres, dont il les revêtit en leur disant :

— *Tunicâ jucunditatis, et indumento lætitiæ induat te Dominus.* — Que le Seigneur vous revête de la tunique d'allégresse et du vêtement de joie.

Enfin, il leur présenta le livre des Epîtres dont la lecture aux fidèles devenait une des prérogatives de leur charge.

Alors l'Evêque, accompagné des archidiacres, revint à l'autel, s'inclina profondément. Un grand silence, angoissant et solennel, enveloppa les nouveaux consacrés. Leur sacrifice était consommé. Sur un signe, ils se retirèrent, les mains jointes, le buste incliné, en proie au trouble mystérieux des saintes et chastes émotions.

Jacques, revenu à sa place dans le chœur, resta longtemps les yeux clos sous le charme d'un égoïste recueillement, aussi doux qu'un rêve. Tandis que les cérémonies de l'ordination continuaient, consacrant d'autres élus, il restait absorbé dans les sentiments d'une infinie reconnaissance envers Notre-Seigneur dont il était maintenant l'humble disciple. Les bras croisés sur la tunique, il laissait son âme exhaler sa tendresse, douces confidences qui montaient sans cesse de son cœur vers Jésus. Quand sa prière fut achevée, sous l'impulsion d'une pensée affectueuse, il se retourna et ses yeux, encore tout gonflés de larmes, s'arrêtèrent lentement sur son vieux curé dont le visage rayonnait de bonheur et de foi. Et ce fut pour Jacques un nouveau sujet d'attendrissement et de joie. Alors, avec un saint respect, il saisit son bréviaire ainsi qu'un objet sanctifié. En une dévotion virginale, de sa main blanche osant à peine en tourner les feuillets ornés de gracieuses vignettes, il commença sa première oraison. A mesure que ses lèvres récitaient les psaumes et les hymnes, il sentait davantage l'ineffable beauté des heures qui passaient et son sacrifice lui apparaissait comme l'aurore d'une nouvelle vie, comme la promesse d'une plus grande communion avec le Divin Maître. Son imagination lui montrait la route ensoleillée, saturée d'encens, parfumée de fleurs d'où les ombres d'antan avaient à jamais disparu, avec le souvenir des heurts douloureux. Les impressions si puissantes de son ordination l'avaient enrichi d'une foi plus vive encore, elles avaient laissé sur son âme un rayonnement d'éclatante lumière qui projetait devant ses yeux éblouis une clarté enchanteresse et séductrice. Il était enthousiaste, tout prêt aux abnégations. Lui, il y a quelques semaines à peine, d'une timidité excessive, se sentait maintenant d'une vaillance à toute épreuve : il avait la conscience de sa force morale, il se sentait vraiment fort contre toute défaillance et contre la tentation, d'où qu'elles vinssent. Dans les transports de cette foi robuste, il attribuait aux mérites de la grâce cette puissance insoupçonnée dont il éprouvait le bienheureux réconfort. Et il bénissait le Seigneur pour cette manifestation évidente de sa miséricordieuse bonté.

En cet état d'esprit, rasséréné, il reprit ses habitudes quo-

tidiennes. Son directeur, l'abbé Bret, qui le considérait avec raison comme un séminariste d'une grande probité, l'avait chargé d'une mission délicate et laborieuse. Comme le désordre le plus complet régnait à la bibliothèque et qu'il était lui-même trop nonchalant pour y remédier par ses propres moyens, il confia à Jacques le soin de remettre l'harmonie là où s'épanouissait la plus étrange confusion. Sans distinction d'aucune sorte, au hasard d'un classement rapide, les ouvrages de théologie et de philosophie se coudoyaient, défiant la main la mieux exercée, le lecteur le mieux informé. Mais, avant de procéder à ce travail de bénédictin qui nécessitait de constantes recherches et un labeur acharné, l'abbé Bret laissa au jeune sous-diacre la faculté de choisir un collaborateur. A cette invitation, l'abbé Fidus ne songea qu'à un seul de ses confrères, à l'abbé Cléry, qui venait de recevoir également le sous-diaconat, et il le désigna sans hésitation à son directeur :

— C'est entendu, lui répondit l'abbé Bret ; prenez-le vous-même sans plus tarder. C'est un de nos excellents séminaristes et votre choix me plaît.

Dès lors, affranchis par ordre de la plupart des obligations quotidiennes, ils s'adonnèrent tous les deux avec une hâte impatiente à leurs nouvelles fonctions. Libérés de la présence aux cours, ils vécurent en dehors des règlements, sous le contrôle unique du directeur bibliothécaire qui leur laissait la plus large initiative. Quelquefois, il s'enfermait avec eux et, tout en assistant à l'élaboration difficile d'un catalogue, l'abbé Bret arrêtait les élans de leur zèle dans le bien-être d'amicales causeries. Ainsi les jours fuyaient sans laisser derrière eux la monotonie décevante des heures vides. En cette intimité autorisée, à l'abri du moindre soupçon, l'abbé Fidus et son ami échangèrent sans contrainte leurs impressions et leurs sentiments. Leur commune amitié, basée sur la similitude des caractères et qui avait pris naissance dans le besoin qu'ils avaient éprouvé l'un et l'autre de réagir contre la paresse ambiante et l'isolement, prenait maintenant son libre essor et s'affirmait davantage. Cela devenait une affection mystique, d'une sentimentalité naïve et délicate. Ils vivaient ainsi que deux frères, les pensées de l'un rayonnant sur l'âme

de l'autre, les mêmes émotions produisant d'identiques frissons. Souvent aussi, reposant leur esprit de leurs préoccupations laborieuses, dans la joie sereine de la prière, ils récitaient leur bréviaire ou égrenaient leur chapelet, en déambulant à travers les salles sonores de la bibliothèque. Parfois aussi, quand la pensée de la vie sacerdotale les hantait, ils déroulaient leurs projets, s'abandonnaient au charme des confidences, escomptant déjà l'avenir rêvé. Et leur ambition rustique ne dépassait pas le clocher du village à l'ombre duquel ils aimeraient à prier et à vivre dans la paix du Seigneur. Telle était la pureté de leur âme, l'élan sincère de leur foi que la possession du sacerdoce représentait à leurs yeux l'ineffable bonheur qui devait occuper leur vie et répondre à toutes les aspirations de leur cœur. Mais ils ne s'avouaient leurs intimes satisfactions que lorsqu'ils étaient seuls et la porte close, car ils avaient l'affection discrète et soupçonneuse. A côté d'eux, aux heures de liberté, d'autres séminaristes allaient et venaient, préoccupés chacun de leurs lectures favorites. Parfois l'abbé Bertin venait leur demander quelque renseignement, affectant de s'intéresser à leur travail, mais le souvenir des reproches que Jacques lui avait faits, sous une forme presque agressive, le rendait prudent et il n'échangeait que de banales politesses, en dissimulant sous sa douillette les livres qu'il emportait dans sa chambre.

La première émotion qui vint rompre cette solitude heureuse et partagée fut l'imminence de l'homélie que Jacques devait prononcer. Avant le départ pour les vacances, les séminaristes entrés dans les ordres tiraient au sort le sujet des sermons qu'ils devaient donner dans le courant de l'année. Ils étaient obligés de rédiger ce sermon et d'en confier la copie au Supérieur à la rentrée d'octobre. Huit jours avant de monter dans la chaire du réfectoire (car les homélies se donnaient aux heures des repas), le Supérieur remettait à chaque abbé son travail et il devait se borner au texte écrit, sans en rien modifier. Le sort avait imposé à Jacques ce sujet : « *Virgo Dei genitrix,* la Vierge est la mère de Dieu. » Durant ses vacances, pendant son séjour au presbytère, dans le recueillement de son âme attendrie et la conscience qu'il se faisait de l'acte à accomplir, il exprima tout ce qu'il ressentait

de ce dogme mystérieux. Son imagination vive, exaltée par la foi, sut trouver en la fidélité des légendes, dans la fête parfumée de l'Annonciation, dans tous les rites sacrés qui proclament la gloire et la pureté de la Vierge, des accents d'un sentiment élevé, l'aveu aussi de ses infinies tendresses. C'était comme un cantique d'une large envolée, un triomphant hosannah à celle qui symbolisait l'amour maternel et l'idéal de la grandeur morale. Pour expliquer son rôle dans l'humanité, la mission de miséricordieuse bonté, d'intervention suprême qu'elle représentait, il lui attribuait, sans mesure, avec une éloquente expression que son cœur lui suggérait, toutes les vertus dont il avait entendu vanter les charmes et la puissance, depuis son enfance jusqu'à cette heure. Et son âme, remplie des images que ses lectures mystiques évoquaient, s'exaltait encore à la vision d'une rayonnante beauté, maîtresse de l'empire du monde, apportant avec elle, à tous ceux qui souffrent, l'espoir qui réconforte et l'amour qui guérit. Ainsi pénétré de tendresse, il la saluait comme l'Ange Gabriel : « *Invenisti enim gratiam apud Deum.* »

Dans toute l'ardeur de sa foi vibrante, il avait lu au brave curé Denis son hymne d'allégresse. Et sa voix généreuse, éclatante de jeunesse, remuait le vieux prêtre au plus profond de l'âme. Il pleurait de joie :

« Mon cher enfant! Vraiment, la Sainte Vierge t'inspire. Tu seras un grand prédicateur! »

Le jour vint enfin d'affronter la redoutable épreuve. Dans sa chambre, durant la semaine qui la précéda, il se soumit à des récitations acharnées, à une incessante déclamation, non par amour-propre, certes, mais pour se montrer à la hauteur du sujet qu'il allait traiter. Au réfectoire, en habit de chœur, il gravit, les jambes flageolantes, les marches de la chaire. Devant lui, autour des tables, s'alignaient ses auditeurs, dont les regards curieux semblaient l'interroger ironiquement. Au pied de la chaire même, les directeurs attendaient avec des airs indifférents et blasés. Un grand silence subitement se fit autour de lui. Ce fut l'instant rapide d'une cruelle angoisse.

« *In nomine Patris et filii, etc.* », dit-il.

Sa voix, étouffée par l'émotion, sortait à peine; une peur invincible lui serrait la gorge; il frissonna. Alors, dans un

suprême effort, rassemblant son énergie et sa volonté, il se raidit contre cette faiblesse qui le menaçait d'une défaite imminente et il triompha. Les yeux devant lui, fuyant les regards de l'auditoire, il évoqua la radieuse image. En pleine possession de sa force reconquise, il chanta les gloires de celle qu'il vénérait et les divines beautés de la Mère du Rédempteur.

L'ardeur de sa parole, l'assurance de sa phrase, les élans de son âme enthousiaste, qui donnaient à ses gestes une expression adéquate, souleva l'attention de l'auditoire. Le repas fut comme suspendu ; tout bruit cessa spontanément. L'abbé Fidus eut le sentiment très net qu'on l'écoutait avec plaisir. La certitude de cette sympathie l'enhardit et son verbe s'éleva plus affirmatif et plus résolu. L'exaltation grandissait avec l'idée. Maintenant il développait sa thèse avec la force et l'insistance émue que donne la foi profondément sincère. La Vierge apparaissait en la simple beauté de son existence terrestre comme le mystérieux symbole de l'amour maternel, de la douceur et de la bonté.

Dans le relief des images, elle s'avançait ainsi qu'une souveraine, les mains pleines de miséricorde, apportant aux peuples prosternés, avec l'Enfant-Dieu, la promesse des félicités éternelles. Il se tut et il haletait de joie et de fatigue.

Alors le Supérieur se leva. D'une voix nonchalante, il commença l'amère critique du sermon qu'il venait d'entendre. En des phrases tortueuses, pleines de réticences méchantes et hypocrites, il se montra particulièrement dur pour le jeune sous-diacre, qu'il accusa d'avoir cherché le succès par des moyens faciles, avec la sonorité des phrases et l'emploi de mots d'une tenue douteuse.

L'abbé Fidus, la tête basse, toujours debout dans la chaire, écoutait en un frisson de tout l'être cette admonestation sévère. Sa conscience subitement inquiète se repliait en vain sur elle-même, cherchant, mais inutilement, à comprendre les raisons de ces blâmes. Et son cœur désorienté gémissait en silence dans la honte de cette humiliation publique. Lentement, ainsi qu'un homme chancelant sous un choc brutal, il descendit de la chaire. Tremblant d'émotion, il se réfugia dans sa chambre. Devant l'image de la Vierge, la tête entre ses mains, l'âme oppressée, il tomba à genoux. Il y était à peine

depuis quelques instants, quand l'abbé Bret ouvrit sa porte. A la vue de son directeur, poussé par un impérieux besoin d'expansion, il se releva et se jeta dans ses bras. L'abbé Bret, impressionné par cet élan d'affectueux abandon, cherchait à le réconforter de sa voix compatissante :

« Allons, mon très cher enfant, remettez-vous. Monsieur le Supérieur a cru de son devoir de vous humilier et de vous reprocher l'éclat de vos paroles, parce qu'il ne fallait pas que votre excellente homélie devînt pour vous un danger, une cause efficiente de péché en éveillant dans votre cœur des sentiments d'orgueil et de vanité. Aux forts, voyez-vous, il faut ces salutaires avertissements ; il faut ces publics rappels à la modestie, à la sainte vertu d'humilité. Aux faibles et aux craintifs, bien au contraire, nous devons l'encouragement et les éloges. »

Et comme l'abbé Fidus, dans le désarroi de cette misérable défaite, restait anéanti, inerte devant son interlocuteur, l'abbé Bret le rassurait :

— Allons, mon cher enfant, ressaisissez-vous. Le service de Notre-Seigneur ne doit point vous trouver si facile à l'abattement. En rémission de vos fautes, offrez-lui cette réprimande. Dans quelques jours, à l'occasion du mois de Marie, vous irez à la cathédrale donner ce même sermon. Je souhaite que Monseigneur vous entende. Cela serait utile pour votre avenir car il aime les bons prédicateurs. Mais n'oubliez pas que cette facilité de parole, dont la divine Providence vous a gratifié, vous crée des responsabilités redoutables ; elle doit être pour vous un constant souci de préoccupation et de perfectionnement. N'en tirez aucune vanité. Soyez humble, *humilis corde,* partout et toujours. L'humilité est la première vertu sacerdotale.

Et l'abbé Bret se retira.

Seul, Jacques s'agenouilla. Il ne savait que prier. Les mains jointes et tendues vers les saintes images, dans un appel déchirant, il murmurait : « *Salve Regina, mater misericordiæ.* »

LOUIS ROGUELIN

(*A suivre.*)

A PROPOS DE L' "OBLAT"

DE

M. J.-K. HUYSMANS

Ce diable de Durtal, s'il est convenable de qualifier ainsi un oblat du grand Saint-Benoît, qui a fait le vœu solennel de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, n'a rien abdiqué, par cette initiation plus intime à la vie spirituelle, de son âpreté caricaturale, de son humeur un peu hargneuse, de son intransigeante liberté de jugement. Sans doute il s'est beaucoup avancé dans les voies du Seigneur depuis cette nuit émouvante où il accompagna Mme Chantelouve à la « messe noire » du chanoine Docre, mais j'incline à croire que le goût de la parfaite charité chrétienne ne lui est pas encore venu, ni surtout le sens de la révérence. On serait surpris que les moines de l'abbaye du Val-des-Saints n'aient pas été, parfois, un peu scandalisés des métaphores si profanes de leur frère oblat. Comment le P. Emonot n'eût-il pas souri de mauvaise grâce en entendant Durtal parler des moines qui deviennent des « ronds-de-cuir pieux » et de l'office qui « sent la conserve avec ses psaumes marinés dans la saumure de leur chant? » En une autre occasion, il signalera à Dom Felletin « l'incohérence » du bréviaire romain parce qu'il y a des saints de première grandeur dont « l'office est mitoyen, chevauche entre deux selles », que le pape Grégoire VII « réside dans le meublé d'un Commun », alors que le « jeune Louis de Gonzague est propriétaire d'un immeuble ». Et il s'étonne également

que la formule des grandes fêtes soit « octroyée » à sainte Agathe, à saint Thomas de Cantorbéry et à saint Josaphat[1]. « C'est le chapeau à plumes d'autruches du général sur un simple uniforme de lieutenant ! » Dom Felletin veut bien sourire de ces audacieuses fantaisies verbales, mais au fond je ne suis pas sûr qu'il ne gronde pas un peu Durtal lorsqu'il l'entend en confession.

Nous qui ne sommes pas chargés par le grand saint Benoît de veiller sur l'âme de Durtal, savourons sans réserves le réalisme si franc des portraits de moines et la truculence des invectives contre les ennemis de Dieu. Le P. Philogone Miné, doyen du couvent, est comparé à la souche oubliée d'un très vieil arbre. «... des lentilles, des lichens, des loupes lui poussaient sur le crâne ; ses yeux évoquaient l'idée de vitres passées au blanc d'Espagne, car ils étaient obscurcis par les pellicules blanches des taies. Le nez se recourbait sur une bouche restée ferme et crénelée de dents... Il avait l'aspect vénérable et burlesque... »

Croquis de Dom Ramondoux, le maître de chant :

Dom Ramondoux était un Auvergnat redondant et jovial. Il avait une encolure de taureau, un estomac cambré sur un ventre en bombe. Les yeux proéminaient, glauques, sur un nez retroussé à la Roxelane ; ses bajoues pendaient et d'énormes bouquets de poils roux jaillissaient des fosses des oreilles et des antres du nez.....

Un diptyque.

Madame Bavoil, femme pieuse et cuisinière honorable :

Madame Bavoil n'avait guère changé; ses cheveux s'étaient pourtant raréfiés et ceux qui n'avaient point déserté étaient devenus plus blancs; la face était encore osseuse et chapelurée de son; le profil s'attestait plus coupant avec l'âge, mais l'œil noir était demeuré le même, fureteur à la fois et placide; elle tenait toujours de la paysanne et de la vendeuse de cierges dans une église, mais avec toujours aussi ce je ne sais quoi qui l'exhaussait quand l'âme, phosphorée par les prières, prenait feu.

La mère Vergognat, paysanne madrée et gargotière impitoyable :

L'autre s'avérait, redondante et mafflue, haute en couleur; elle avait l'œil porcin et des poils de brosse, poivre et sel, plantés sous un

1. Le fait est que saint Josaphat ou mieux Joasaph figure très indûment dans l'hagiographie chrétienne. Sous ce nom, c'est le Bouddha Çâkia Mouni qu'honore l'Église catholique.

nez cuit; la bouche crénelée de dents couleur de rouille était hilare et pourtant, lorsqu'elle se fermait, mince et pincée; elle était ensemble une rempailleuse pocharde et une terrienne madrée; on pouvait lui faire le tour de l'âme en une seconde, à celle-là !

Instantané d'une famille de hobereaux, pris à l'église du Val-des-Saints :

..... Le très noble baron des Atours, accompagné de sa famille, entrait. Il jetait un regard protecteur sur ces manants qui s'effaçaient devant lui; sa face de vieux capitaine d'habillement s'abattit, une fois agenouillé, au premier rang des chaises, entre ses dix doigts qui bientôt se déjoignirent, les uns pour tirer la brosse à dents de sa moustache, les autres pour caresser la boule lisse de son crâne. Sa femme était d'une distinction problématique et sa fille d'une laideur sûre; elle ressemblait à la maman avec quelque chose de plus provincial encore et de plus gnolle ; et le fils, un bon jeune homme, instruit dans les plus dévotes institutions, se balançait debout, les mains gantées sur le pommeau de sa canne dont l'extrémité s'enfonçait dans la paille malade de la chaise.....

Pour apostropher les francs-maçons, ces « leudes perdiablés des Loges », le ton de frère Jean, le nouvel oblat, s'exhausse jusqu'au sarcasme, jusqu'à l'outrage. Il nous les livre roussins ou adultères, défroqués et larrons ; il déclare que « les séniles matassins du Luxembourg ne valent pas mieux que les pernicieuses malebêtes de la Chambre ». Et voici la phrase pittoresque par laquelle il venge les Congrégations du vote, au Sénat, de la loi sur le droit d'association. « Un sous-Trouillot, du nom de Vallé, avait rempli avec quelques terrines de son eau de vaisselle l'auge de la rue de Tournon et les vieux glandivores s'étaient ventrouillés dans le purin de cette éloquence et avaient voté, haut la patte, la loi... »

A la bonne heure ! nous reconnaissons notre cher Durtal de *Là-Bas* et même M. J. K. Huysmans d'*A Rebours*, des *Sœurs Vatard*, d'*En Ménage*, de *Marthe* et de *Sac au dos*, dont je relis toujours avec joie la dernière phrase. Les P. P. Bénédictins de l'abbaye du Val-des-Saints ne nous l'ont pas, Dieu merci, trop changé. L'artiste patient et subtil, qui sut faire revivre par le rythme saccadé de ses phrases et l'éclat tout neuf des épithètes ses sensations les plus aiguës, ses impressions si chaudement colorées, ne s'est ni engourdi ni éteint dans les longues prières et les brouillards silencieux de la province. On le découvre encore très capable de nous initier à tous les raffine-

ments voluptueux d'un nouveau duc Floressas des Esseintes. Son style chatoie, fulgure, griffe et caresse, avec quelle concupiscence ! On sent qu'il a plaisir à manier les mots comme le sculpteur à pétrir la glaise. Espérons que ce n'est pas là un piège que lui tend le diable pour l'induire en l'état peccamineux ! Au surplus, Durtal se rassure parce qu'il sait que l'art fut l'auxiliaire le plus sûr de la mystique et de la liturgie au Moyen Age et qu'il est peu croyable que Dieu méprise les efforts patients, ingénus ou subtils que l'on fait en son honneur. Est-ce qu'il ne nous est pas conté que l'on vit la vierge Marie descendre du ciel pour essuyer le front en sueur d'un pauvre petit acrobate qui était venu honorer la mère de Dieu en pirouettant et en cabriolant devant son autel, en l'église de Notre-Dame ? Il est vrai que des saints très réputés et qui, eux, ne sont pas logés en garni dans le bréviaire romain ne semblent pas avoir eu un souci bien attentif des choses d'art, un culte très fervent de la beauté. Le farouche Tertullien n'invectiva-t-il pas contre les chrétiens dont la piété déférente prêtait du charme, de la grâce au visage de la Vierge ? Il souhaitait qu'on la représentât avec des traits rudes et lourds afin que son visage n'éveillât aucun désir de chair. Oh ! le niais et le barbare ! Et dire que le P. Ramondoux, et peut-être aussi le P. Emonot seraient enclins à donner raison à l'atroce Tertullien contre le raffiné Durtal ! Assurément, je désire que Durtal aille, sans station intermédiaire, au Paradis, mais j'aime à croire qu'il ne sera pas condamné, là-haut, à vivre dans l'intimité de tous les élus de Dieu, notamment de sainte Agathe, de Tertullien et du P. Ramondoux.



Les deux ou trois années au cours desquelles, soit avant, soit après la cérémonie de l'oblature, Durtal a prié, chanté, parlé, travaillé, mangé (plutôt mal) avec les P.P. Bénédictins de l'abbaye du Val-des-Saints nous ont valu, sur la vie monastique contemporaine, une étude d'une précieuse et incomparable sincérité. Sans doute les études sur la vie conventuelle ne manquent pas. Dans ce quartier Saint-Sulpice, où le Christ et sa Mère, les saints et les saintes en renom sont si grossièrement idéalisés par des plâtriers sans goût et sans

foi que l'âme de Durtal, son âme si sensible à la laideur, en fulmine sans relâche d'une pieuse et artistique colère, on n'a pas de peine à se procurer des livres édifiants sur les moines et les moniales. Mais ils sont vraiment trop édifiants, ces livres ! Ces histoires sont trop pieuses ! Ces moniales sont trop uniformément admirables de candeur, de charité et d'ascétisme. Ces moines ont trop dépouillé la gangue humaine ; ils fleurent dès ici-bas un parfum trop céleste. Avec des intentions que l'on aime à croire excellentes, les auteurs de telles apologies veulent nous emberlificoter trop niaisement. Et en quelles proses, ô frère Jean, pâles et fades, ensemble sentant le réfectoire et la sacristie, sont roulées et panées ces filandreuses histoires !

Durtal qui sut toujours regarder les hommes et les choses d'un œil si attentif, si sincère (n'est-ce pas par ce don visuel qu'il se rattacha à l'esthétique réaliste ?) a vu de tout près pendant trois ans les PP. Bénédictins du Val-des-Saints et tels qu'il les a vus et observés, au physique et au moral, il nous les a dépeints. Les portraits du père Philogone Miné, du père Emonot, du père Ramondoux, et d'autres encore, portent témoignage, n'est-ce pas, de la sincérité de Durtal. Le frère oblat n'abuse ni du bleu mystique, ni du rose angélique. Il aime les pères Bénédictins, il les défend, au besoin, contre la calomnie, mais, selon son expression, il « discerne très vite les déchets que les religieux décèlent » ; il se rend bien compte que les vivaces passions humaines jouent plus d'un tour aux meilleurs d'entre eux. Celui-ci est enclin à la colère ; celui-là est fort têtu et un peu sournois. Le frère Tiborne a la cervelle légère d'un oiseau ; les frères Marigot et Vénérand sont stupides. Bien entendu, ces misères très humaines n'empêchent ni les uns ni les autres d'être de bons soldats de Dieu, de chanter ses louanges dès l'aube et jusqu'au soir, de respecter l'autorité du Père Abbé, et de travailler enfin d'un cœur jaloux à la gloire de leur Ordre.

On sait que le but principal que vise la piété des Pères Bénédictins est de célébrer avec pompe les offices divins, de chanter sans relâche les louanges de Dieu. La règle de saint Benoît, encore si sévère pour les Trappistes, s'est adoucie pour les Bénédictins. Ils ne sont plus tenus strictement à se cou-



cher sans se déshabiller et dans un dortoir commun; ils trichent un peu sur les heures du repas et, sauf en Carême et en Avent, ils usent d'aliments gras. Une mortification héroïque ne serait pas compatible, semble-t-il, avec les exercices répétés de dévotion auxquels leur règle les astreint. Ils sont des « réparateurs » par la science et surtout par la musique sacrée, par cette psalmodie du plain-chant qui ravit l'âme de Durtal, plutôt que par la frénésie de la pénitence et de la macération. De là ces répétitions incessantes de chant avant toutes les cérémonies, ces travaux de paléographie musicale, ces règlements minutieux des offices auxquels Durtal nous initie avec la plus scrupuleuse exactitude. A travers les divers épisodes du livre nous réussissons à suivre les Pères Bénédictins de l'abbaye du Val-des-Saints depuis leur lever à quatre heures du matin jusqu'à leur coucher, vers neuf heures du soir. A peine éveillés, ils se rendent à la chapelle de l'abbaye où commence la récitation des heures canoniales. Et c'est dans la chapelle qu'ils passent, à psalmodier ou à chanter, la plus grande partie de leur journée. Un repas en commun dans un morne réfectoire ; une promenade sous le cloître ou dans le jardin, les pères d'un côté et les novices d'un autre, viennent, deux fois le jour, suspendre les louanges du Seigneur et soulager le courage vocal de ces chantres intrépides. Peut-être après la récitation des vêpres ont-ils le droit de se retirer dans leur cellule ou d'aller travailler à la bibliothèque. Ajoutons que pour stimuler leur vertu ou expier leurs péchés ou accroître leur actif dans les comptes avec Dieu, ils peuvent s'administrer la discipline, se fustiger d'une main impitoyable.

Et à en croire Durtal, cette vie de perpétuelles récitations de psaumes et de longs silences, de subordination et de pénitence n'est jugée insupportable ni par les vieux moines, ni par les jeunes novices. Les pères intelligents et cultivés comme Dom Felletin s'y soumettent sans impatience, et les éberlués comme Dom Tiborne ou les simples d'esprit comme Dom Marigot en acceptent bénévolement les monotones et dures obligations. Mais ce n'est pas assez dire ; ce n'est pas s'exprimer justement sur le compte des Pères Bénédictins. La vérité est qu'ils vivent dans la joie, dans l' « eutrapélie »,

comme aimait à dire Renan. Leur humeur est allègre d'un bout à l'autre de l'année. De nos jours, comme au moyen âge, les cloîtres sont le refuge de la simple et saine gaîté. En douteriez-vous? Apprenez donc par Durtal que les plaisanteries scatologiques n'ont pas perdu dans les cloîtres, même de nos jours, leur traditionnelle vertu d'hilarité. L'artiste que l'on qualifia naguère de « chanteur fin-de-siècle » et qui montrait au public, pour se mieux faire entendre, la figure que l'on réserve d'ordinaire à M. Purgon, eût été capable de mettre en joie tout un monastère. Que cela soit dit en témoignage de l'innocence et de l'eutrapélie de la vie monastique.

Pour ma part, je n'ai aucune peine à croire que sur ce point comme sur tous les autres les confidences de Durtal soient parfaitement sincères. Mon Dieu, oui, la gaîté de Dom Marigot ou de Dom Tiborne m'apparaît comme moins invraisemblable que celle de Renan, par exemple, qui ne se faisait pas faute, cependant, de proclamer la vie bonne, ou la gaîté de ce professeur de philosophie, qui prétendait que c'était faire injure à la Providence que de ne pas rire au moins trois fois par jour. Renan nous livra, à Quimper, en réponse à une étude fameuse de M. Jules Lemaître, le secret de sa bonne humeur. S'il avait gardé, nous disait-il, toute sa fraîcheur d'illusion, c'est qu'il s'était peu amusé pendant sa jeunesse et qu'il jouissait des économies intellectuelles et morales des « longues files obscures de paysans et de marins dont il était l'aboutissant ». Soit! Je conserve toutefois quelques doutes sur un tel trésor de gaîté naturelle. Quant au secret du professeur de philosophie, je l'ignore, mais je crois connaître celui des nonnes et des moines. S'engourdir par la répétition machinale, invariable, minutieuse des mêmes actes ; détruire en soi l'illusion de la liberté par l'obéissance absolue à la volonté d'un Supérieur ; croire qu'il existe un témoin et un juge de notre vie, qui prononcera sur elle en parfaite connaissance et en infaillible justice, voilà, me semble-t-il, de très sûres garanties contre le pessimisme, et ce sont là précisément les garanties que trouve le religieux dans la vie cénobitique.

L'on parle souvent des tempêtes morales qui soufflent sur l'âme des religieux. Je tiens pour certain qu'on en exagère la fréquence et la violence. Parmi les pères dont M. Huysmans



nous trace les fidèles portraits, on parierait volontiers que bien peu ont connu des angoisses morales depuis leur entrée au cloître. Sans doute il doit y avoir, au début, et surtout pour ceux qui n'ont pas été entraînés et dirigés dès leur enfance vers la vie pieuse, un apprentissage plutôt rude. Ce doit être l'occasion pour le diable de multiplier toutes ses ruses. Mais si à ce moment-là il échoue, je crois bien que c'est pour lui partie perdue. L'obéissance et l'oraison vont peu à peu calmer les derniers sursauts de l'âme violentée et encore inquiète. L'habitude fera le reste.

Ignace de Loyola, qui fut au moins aussi bon psychologue que vaillant soldat, sut bien comprendre la décisive puissance de l'habitude sur la volonté. C'est qu'elle réussit, en effet, à l'envelopper, à la désarmer dans le réseau de ses mailles! Cela tourne sans doute à la plus grande gloire de Dieu, mais plus sûrement encore cela tourne au bénéfice de la gaîté. L'habitude, c'est entre la vie et nous une sorte de cuirasse qui empêche le contact direct, qui nous préserve d'un frottement incessant et douloureux. Ce qu'un penseur a nommé « la volonté hostile des choses » a beaucoup moins de prise sur une vie soumise à de minutieuses et inflexibles habitudes que sur une vie aventureuse, qui flotte au vent des caprices. L'habitude est le complément nécessaire de l'obéissance chez le religieux. Elle est une sorte d'abdication physique comme l'autre est une sorte d'abdication morale. Et cela revient à dire que tout ce qui tend à empiéter sur notre apparente liberté, à paralyser notre initiative, amoindrit nos chances de douleur, nous expose moins ouvertement aux coups du Destin.

Certes, la joie n'est pas nécessairement au bout d'une telle discipline morale. A preuve le Bouddhisme. Le Bouddhisme qui enseigne qu'il faut tuer en nous le désir est une religion essentiellement et radicalement pessimiste. C'est une religion sans espérance d'immortalité ni de bonheur. Aussi peut-on penser que le grand bouddha Gotama dut être moins enclin à la gaîté que Dom Vénérand ou Dom Ramondoux. Ceux-ci croient qu'ils fleuriront comme des palmes dans le paradis de leur bon Dieu, que leurs oraisons, leurs macérations, leurs humiliations sont enregistrées dans le Livre du Très-Haut, qu'ils s'assurent une

éternité de joie en échange des prières et des mortifications d'ici-bas. Il est, hélas ! fort possible que leur espérance d'outre-tombe soit chimérique, mais il suffit qu'ils y ajoutent foi pour que l'on puisse, à mon sens, justement prétendre que c'est la vie monastique qui met le mieux en garde des atteintes du pessimisme. L'habitude, grâce à laquelle on émousse la curiosité, source de bien des angoisses, l'obéissance qui délivre de tant de soucis moraux, l'espérance d'outre-tombe qui aide à supporter les misères et à ne pas trop redouter la mort, telles sont, il me semble, les causes de l'eutrapélie des moniales et des moines. Si j'ai quelque peine à me représenter Taine, ou Amiel, ou Scherer faisant leurs délices de plaisanteries scatologiques, de cette *passion de Saint-Gandolphe,* dont nous entretient Durtal, par contre, j'entends d'ici le rire sonore de Dom Ramondoux à la lecture des miracles étranges que raconte l'innocente et joyeuse moniale Hrotsvitha. Je crois à la bonne humeur des moines. *Cella continuata dulcescit.* Et elle devient douce jusqu'à devenir gaie. « Ils atteignent ici-bas le paradis en y cherchant l'enfer », remarque Durtal. L'observation de Durtal sur ce point ne fait que confirmer ce que nous savions. Je la tiens pour parfaitement juste.

Une autre observation dont la justesse ne m'a pas moins frappé est celle qui nous représente les P. P. Bénédictins comme très jaloux des mérites de leur Ordre. S'ils savent bien qu'ils ne sont pas les seuls serviteurs dont les prières soient agréables à Dieu, tout de même, parmi ces serviteurs, ils veulent tenir une très bonne place, sinon la première. Sans doute l'amour-propre individuel leur apparaîtrait comme un péché, mais ils considèrent l'amour-propre corporatif comme une vertu. Une émulation pieuse entretient le zèle des vieux pères et des plus jeunes novices. « Comme je voudrais que nulle part on ne se pût flatter de chanter mieux que chez nous », dit à Durtal le petit frère Blanche. Ce souhait n'est peut-être pas inspiré par la plus exemplaire charité chrétienne. Car enfin il faudrait bien chanter, chanter le mieux possible, uniquement par amour de ce Dieu dont on s'est réservé plus spécialement de célébrer les louanges. Mais comme cette vanité se comprend bien! Ainsi que l'expose Durtal, elle est inévitable.

Il y a dans les ordres, quels qu'ils soient, un microscope spécial qui change les fétus en poutres. Un mot, un geste insignifiant, sans portée autre part, prend des proportions inquiétantes dans un cloître; on rumine sur les actes les plus simples pour y loger des dessous; la critique la plus bénigne, la plaisanterie la plus inoffensive deviennent des attentats. Par contre, il suffit qu'un religieux produise une œuvre quelconque pour qu'aussitôt la gloire du clocher naisse. Il y a le grand homme de monastère de même qu'il y a le grand homme de province; c'est puéril et c'est touchant, mais cela dérive de l'esprit de corps et d'une existence rétrécie et mal renseignée sur les alentours.....

Cela est, en effet, puéril et touchant comme la plupart des manifestations de la vanité humaine. C'est aussi très utile à l'existence de l'Ordre et à sa prospérité. La vanité est une précieuse vertu sociale, même au cloître. Il ne faut pas cependant y être trop indulgent. On cite des traits fort vilains de cet amour-propre corporatif. *Sacerdos sacerdoti lupissimus.* Mais à l'abbaye du Val-des-Saints, cet esprit de corps ne semble pas poussé jusqu'à des extrémités condamnables, s'il faut en croire Durtal. Et il faut lui faire confiance, car l'on sait bien qu'il s'est fait une loi de parler avec sincérité.



Les « déchets » de la vie conventuelle, ce résidu des passions humaines qui ne fond pas tout à fait même au creuset de la plus ardente prière, et que l'œil si aigu de Durtal a découvert en l'âme des meilleurs frères de l'abbaye du Val-des-Saints n'a pas un instant inquiété sa foi, ni attiédi son zèle. Il en est venu maintenant à une étape très avancée sur la voie de la pénitence. Dans le minuscule oratoire de l'abbaye, le Père Prieur lui a demandé :

— Voulez-vous renoncer aux vanités et aux pompes du siècle ?

Durtal a répondu :

— *Volo.*

— Voulez-vous entreprendre la conversion de vos mœurs, suivant l'esprit de la règle de notre saint Père Benoît, et observer les statuts des oblats ?

— *Volo*, a répondu Durtal.

— Voulez-vous persévérer dans votre entreprise jusqu'à la mort ?

— *Volo, gratia Dei adjuvante...*

Voilà du chemin parcouru depuis sa première retraite à la Trappe de Notre-Dame-de-l'Atre où l'avait envoyé son cher médecin spirituel, l'abbé Gévresin! Et il serait impertinent de douter de la bonne qualité et de la résistance de sa conversion. Le Diable, quoique rusé et tenace, a dû maintenant abandonner cette piste; le diable est en défaut. Que Durtal se fixe définitivement à Paris dont il sut si bien décrire les verrues et les taches, ou qu'il rejoigne, en Belgique, les P. P. Bénédictins, il nous est clair qu'il ne connaîtra plus les défaillances et les tentations des mauvais jours. Il a éventé tous les pièges de la salacité, comme il aime à dire, et quant aux concupiscences de la littérature, il s'est, je pense, mis d'accord à leur endroit avec le ciel. Il ne faut pas prêter à Dieu des sentiments trop intraitables. Frère Jean, le nouvel oblat, est bel et bien sauvé. Ne craignons plus, pour parler le langage biblique, qu'il retourne jamais à ses vomissements.

J'oserai donc dès maintenant exprimer ici une, au moins, des réflexions que m'inspire l'histoire de la conversion de Durtal.

Je me souviens que lorsque M. J.-K. Huysmans, après ses premiers romans d'un réalisme si intransigeant, après *A Rebours,* après *En Rade,* s'avisa de nous conter ses ascensions dans le clocher de Saint-Sulpice et, en ayant tout l'air d'y croire, les plus surprenantes histoires contemporaines de possession diabolique, l'on ne se fit pas faute de prophétiser sa folie prochaine. Telle fut, je crois, l'opinion de notre bon oncle Sarcey, que les aventures de Des Esseintes avaient beaucoup moins amusé qu'un vaudeville de M. Léon Gandillot. Mais combien était plus judicieux l'avis que voulut bien m'ouvrir à ce propos un R. P. Jésuite qui, sans doute, avait obtenu de ses supérieurs la permission de lire *Là-Bas!* « L'on ne fait pas, me déclara-t-il, au mysticisme sa part. Il est insinuant comme un poison — un poison salutaire et purificateur. Durtal a mordu à ce fruit, ses dents en demeureront pour toujours agacées. Dès maintenant, soyez-en convaincu, Durtal est l'enjeu d'une partie entre Dieu et le diable. Nous allons beaucoup prier, beaucoup prier, et j'espère bien que Dieu, en sa miséricorde, nous accordera sa conversion..... »

C'est le père Jésuite qui avait raison. Dieu s'est montré exorable aux prières de ses serviteurs. Et, cependant, n'hésitons pas à le dire : le diable avait beau jeu, un très beau jeu, contre Dieu. Deux atouts, d'inégale valeur, mais tout de même puissants l'un et l'autre, c'est à savoir la luxure et l'orgueil, semblaient devoir lui assurer la victoire. Mais admirons, ainsi que nous le conseillerait Bossuet, comment Dieu, quand il lui plaît, sait faire servir à ses desseins ce qui tout d'abord paraîtrait les devoir contrarier. Ce n'est pas par la « charité du genre humain », par la souffrance physique, par la considération de l'amour infini dont il fit preuve vis-à-vis de ses créatures en leur envoyant, pour les racheter, son fils unique, que Dieu a ramené vers lui Durtal, non, il s'est servi de l'orgueil pour disputer et arracher au monde ce littérateur superbe et luxurieux.

Je sais bien que Durtal nous a confessé que si son cœur « racorni et fumé par les noces » s'attendrit, un beau jour, et se clarifia, ce fut sous l'action combinée de l'amour de l'art, de l'hérédité et du dégoût de vivre. Je n'ignore pas non plus que Durtal ajoute que la chose qui lui paraît la plus sûre, c'est qu'il y a eu dans son cas « promotion divine, grâce ». Mais comme j'essaie de m'expliquer psychologiquement et non pas mystiquement la conversion de Durtal, je ne puis tenir compte de la promotion divine. Et je me livre, hélas! sans aucune lumière céleste pour éclairer le mystère troublant de la grâce. Restent donc à examiner les trois influences plus humaines dont Durtal relève la marque dans le travail intime de sa conversion. Un atavisme de piété a-t-il joué un rôle très précis et très direct dans cette crise de conscience? Il est permis d'en douter si l'on songe que Durtal avait commencé par chercher loin du Dieu de ses ancêtres et des exercices de piété le sens de la vie. Ses souvenirs d'enfance ne se sont réveillés que lorsque l'ennui vint trop assidûment le visiter. C'est le déboire de l'existence qu'il avait menée à Paris qui fit refleurir la poésie des parloirs et des béguinages où il avait, autrefois, embrassé des tantes et des cousines. S'il se fût mêlé aux luttes politiques ou sociales contemporaines, s'il n'eût pas épuisé de bonne heure sa combativité littéraire, s'il n'eût pas recherché, dans la solitude et dans l'orgueil, un

refuge pour son extrême délicatesse d'artiste, croit-il que l'atavisme de piété qu'il recélait en son âme eût suffi pour l'arracher au siècle et l'attirer à Dieu?

Ni l'atavisme de Durtal n'eût opéré ce miracle ni, je pense, sa passion de l'art catholique. On ne peut, certes, suspecter la sincérité de cette passion. Durtal découvre dans la poésie des mystiques, dans la sombre floraison des cathédrales gothiques, dans la peinture si naïve et si ardente de foi des Primitifs, dans la surhumaine beauté du plain-chant, la preuve émouvante, la preuve décisive, de la vérité de la religion catholique. Oh! le plain-chant! Il n'est pas un livre où M. Huysmans ne le célèbre avec un enthousiasme toujours nouveau. Il ravit Durtal d'une joie que les plus pittoresques métaphores réussissent à peine à exprimer. A coup sûr, Durtal estime qu'il doit sa conversion au plain-chant. J'aurai toutefois l'indiscrétion de poser cette question : avant que l'art catholique ne l'eût attiré à Dieu, Durtal n'avait-il pas admiré la peinture et la sculpture des Primitifs? Les chefs-d'œuvre de l'art roman et de l'art gothique lui étaient-ils jusqu'alors inconnus? N'avait-il jamais entendu chanter le plain-chant avant d'aller s'agenouiller à Saint-Sulpice ou à Saint-Séverin? Eh bien! La peinture des Primitifs, l'architecture du Moyen Age et le plain-chant lui avaient-ils, en ces temps lointains, révélé la vérité de la religion catholique? Non. Qu'est-ce à dire? Que Durtal n'avait pas encore touché aux limites extrêmes de l'ennui, que l'art profane et la littérature n'avaient pas épuisé pour lui toutes leurs joies, donc qu'il n'était pas mûr pour une illumination divine.

Pour que l'illumination divine se produisît, il fallait que Des Esseintes ou Durtal — c'est un même artiste en ces deux hypostases — ne trouvât plus à satisfaire dans le siècle sa curiosité exaspérée, qu'il eût porté jusqu'à son comble le goût de l'artificiel, qu'il eût senti, dans la solitude, ses épaules fléchir sous le poids de l'orgueil. L'orgueil, un orgueil d'artiste, c'est-à-dire un orgueil qui a ses racines dans la sensibilité et non pas dans la pensée, un orgueil de moins forte trempe que celui du philosophe, contribua à faire naître chez Durtal le dégoût de l'existence. Le dégoût de l'existence, voilà, à mon sens, la cause la plus directe, la plus certaine, la plus pressante de

la conversion de Durtal! Durtal vint s'agenouiller dans les églises, « hôpital des âmes », pour y soigner l'ennui dont son âme languissait et se mourait. La conversion de Durtal, c'est la conversion d'un artiste très compliqué et très raffiné, qui, à raison de ce raffinement, ne se trouve ni en communion de sentiments, ni en communion de pensées avec ses contemporains, et qui, ne pouvant supporter la solitude sereine mais glacée de l'orgueil, se réfugie dans le mysticisme, par haine de la vulgarité, de la raison et du progrès. Et voilà comment Dieu a triomphé du diable sur le terrain de l'orgueil, ce terrain de choix de son éternel adversaire.

Dieu a joué la difficulté (si j'ose m'exprimer ainsi).

C'était son droit. Il a gagné la partie. Tant mieux pour Durtal!

MARCEL THÉAUX.

LA
PORNOGRAPHIE LITTÉRAIRE
CONTEMPORAINE

Il s'agit de littérature seulement, et M. Bérenger lui-même pourrait lire ces lignes, si précisément elles ne concernaient en rien son œuvre. Le flot toujours montant des publications obscènes — texte et gravures — est du domaine de la police. C'est une affaire de voirie et d'égout. Ce service de propreté des voies et places publiques est, d'ailleurs, fait de plus en plus mal, c'est-à-dire de moins en moins. On laisse tout faire et tout passer. Les étalages des bibliothèques de chemins de fer, entre autres, sont un joli musée des horreurs. Voyons, MM. Hachette et Cie, un bon mouvement !... Il faudra peut-être en venir à l'initiative personnelle : les pères de famille déposant une plainte et arrachant de la devanture des kiosques ce qui salit, chaque jour, les yeux de leurs enfants[1]. Ce serait un beau geste et une belle plaidoirie...

Il s'agit ici de littérature et non d'outrage aux bonnes mœurs. Il s'agit aussi de morale et de moralité humaine. Je préviens qu'il ne s'agit en rien de morale religieuse. Le prêche est affaire de moines, de prêtres ou de pasteurs. Nous sommes entre gens de lettres et ne portons point de robes.

I

Un peuple n'a que la littérature qu'il mérite. Qu'on donne au public, dit-on, des romans et des pièces de théâtre qui ne soient pas pornographiques : il lira ces romans et il applaudira

1. *Communication sur l'organisation de la lutte contre la pornographie*, par T. Fallot, Nice, 1891.

ce théâtre. C'est possible ; mais si on ne les lui donne pas — ou si peu — c'est qu'il ne fait vraiment guère mine de les vouloir.

On n'arrive, aujourd'hui, dans la carrière des lettres que par la pornographie. Voilà la vérité toute nue. Et c'est cela qui est effroyable ! Car la pente, certes, a toujours été glissante et tentante, pour des Gaulois, de la gaudriole à la polissonnerie ; on n'a jamais été bégueule en France. « *On peut tout dire, mais il y a manière...* », c'est la devise de Madame Judic. Et comme on n'a, sans conteste, nulle part ailleurs, la manière comme à Paris, on a toujours tout dit chez nous, tout laissé voir ou deviner. Mais c'était là, autrefois, sauce piquante à relever le goût, et pincées de poivre à l'occasion. Aujourd'hui, c'est le rôti qui est faisandé. Sur la scène, ou dans le roman, il faut servir du gibier très avancé. On n'admet pas d'autre viande. « La profanation qu'on fait de l'amour, dans notre superficielle littérature parisienne contemporaine, est une des hontes de notre siècle. Le voilà ! le péché contre le Saint-Esprit ! » Ce beau cri d'Ernest Renan sera toute l'épigraphe et toute l'excuse de cet article.

Des faits ? C'est à n'en pas citer. On ne sait par où commencer, ils sont légion. Des noms ? Nous sommes ici au-dessus de toute personnalité. Quelques exemples donc, seulement : quelques points de repère au hasard de l'actualité. Vous savez les noms des journaux de Paris et des suppléments illustrés ? On ne peut y publier une « nouvelle », si elle n'apporte pas un frisson nouveau de volupté ou d'horreur. La galerie des sujets étudiés est un musée des monstres. C'est la course à l'abîme. C'est la « goutte », la goutte de poison, la goutte de vitriol qui tombe, chaque matin, sur la race française. Nouvelles littéraires (!) à la première colonne des grands journaux parisiens ; feuilletons du rez-de-chaussée dans les petites feuilles qui pénètrent dans les cuisines, jusqu'en province ; suppléments du dimanche qui vont jusque dans les fermes des campagnes. « L'autre jour, dit un philosophe, M. Fouillée, partant pour Bellevue, je vis une charmante enfant d'une douzaine d'années acheter pour cinq centimes le supplément illustré d'un journal. Par curiosité, je l'achetai

aussi. Il contenait, outre des gravures licencieuses, une petite nouvelle qui était une excitation manifeste non à la débauche en général, mais au viol, dont un décadent analysait les sensations avec complaisance. Un autre récit excitait à l'inceste. J'eus peine à poursuivre jusqu'au bout ma lecture; l'enfant ne passa pas une ligne. » Évidemment, M. Fouillée était mal tombé. Cela arrive même — et surtout — aux philosophes. Il y a d'autres charmantes enfants... Mais ce sont des gens de lettres qui écrivent ces choses-là, et il y a, parfois, du talent dans ces petites saletés. Il faut bien vivre? Je n'en vois pas la nécessité, répondait l'autre : Il y a des femmes qui ont faim plutôt que de se vendre. Ces gens de lettres valent les prostituées. Ils vendent leurs cerveaux à la débauche. Ce sont vraiment des « écrivains publics ». Le roman du jour, lui, celui qui est annoncé aux premières pages des journaux comme le livre « que toutes emportent avec elles sur la plage ou aux eaux », et dont le premier tirage porte déjà : *vingt-cinquième édition*, vous savez ce que c'est : un quelconque bréviaire des baisers — ou l'équivalent. La pièce de théâtre? M. Maurice Donnay, *qui n'est pas un pornographe*, était tout de même un peu inquiet un soir de cet hiver, où il dînait avec Cadet. Il se demandait, au dernier moment, avec toutes les craintes de la vertu, si le public des Français accepterait une mère qui fait épouser sa fille à son amant; et je crois bien qu'il y a dix ans seulement..., mettons vingt ans, Perrin n'eût pas joué sa pièce. Or, le public n'a pas bronché. Pourquoi se serait-il rebiffé? L'auteur dramatique lui rend la monnaie de sa pièce. Il traite les sujets que lui donne le monde. Mais, précisément, un débutant au théâtre, je suppose, puisque les maîtres prennent ces sujets et les consacrent par leur talent, devra confectionner une douceur du même genre et le fera, fatalement, en empirant. Après les almanachs obscènes de Don Juan-Priola, on montrera sur la scène des cartes transparentes aux femmes du monde pour les séduire; pour caser sa maîtresse, un fils la fera épouser à son père (mariage très chic, dont un de nos grands notaires parisiens signait l'autre jour le contrat).

Car nous y voici, et c'est ici que nous touchons au fond même des choses, et de ce débat. Si ces choses se font, pourquoi la

littérature ne les dirait-elle pas? Puisque ces « honnestes » dames ont des amants, pourquoi M. Bourget et ses fils, neveux et successeurs, depuis quinze ans, s'arrêteraient-ils de nous cataloguer les expositions d'ameublements des petits rez-de-chaussée et les exhibitions de blanc pour les dessous de ces dames? C'est précisément parce que ce petit commerce va bon train dans la réalité, que la fiction du théâtre ou du roman peut le varier à volonté et à répétition, sans que le public crie au scandale. Se choque-t-on de ce qu'on coudoie tous les jours? La littérature n'est immorale que parce que les mœurs le sont. M. Prudhomme l'a déjà dit et M. de La Palice avant lui! Attendez. D'abord ce n'est pas entièrement vrai. Il y a influence réciproque, choc en retour. Si la littérature est le miroir des mœurs, elle est aussi une lentille qui fait converger les rayons et allume des incendies dans les cœurs. Max Nordau a écrit quelque part, dans ses *Paradoxes*, une charmante page sur cette influence de la littérature sur la vie, et comme quoi tous les Werthers se tuaient après avoir lu Gœthe; toutes les pharmaciennes de province rêvaient d'un amant, comme Madame Bovary; toutes nos suaves détraquées veulent se « piquer », comme la dernière morphinomane de Chose, et avoir comme amant un beau mâle explorateur retour d'Afrique, comme le héros du dernier roman de Machin... Et puis, surtout, voici où nous en sommes aujourd'hui, voici ce que je vous disais d'attendre, et voici ce que j entends prouver : c'est que si la pornographie littéraire contemporaine est telle, la faute n'en est pas, en définitive aux écrivains qui décrivent ce qu'ils voient et racontent ce qu'ils savent, ni même aux gens de la haute qui donnent ce beau spectacle, mais au public à l'âme de concierge, qui n'a jamais mené, lui, cette vie désordonnée, mais qui s'extasie devant ces adultères et ces débauches, et surtout — oh! surtout — à ceux qui détenant les avenues qui mènent à ce public : les journaux, les revues, les théâtres, ne laissent passer systématiquement que ce qui est sale et ordurier. Les directeurs de théâtres, de journaux, de revues, et le public — voilà les pornographes, et non pas les auteurs

Les auteurs « pornographiques » étaient autrefois propre-

ment (aux deux sens du mot), ceux qui écrivaient sur la condition des filles publiques (πόρνη). M. le sénateur Bérenger, auteur d'écrits et de projets touchant la prostitution, est le premier de nos pornographes. L'étymologie a de ces surprises... De cette origine, au sens actuel, vous voyez la pente. Le pornographe est, aujourd'hui, l'écrivain qui touche à des sujets salissants, volontairement. Il va avec amour à l'ordure. Il le fait, soit pour gagner de l'argent en vendant sa marchandise, soit par goût et besoin de vice. La pornographie n'a donc rien à voir avec l'art. Elle peut être savante et raffinée; elle n'est pas la recherche du beau. Elle n'est que la recherche du lucre ou de la sensualité, par la littérature. Et, d'abord, elle ment quand elle parle de la beauté du mal. Le mal n'a pas de beauté par lui-même. Il n'est beau que par reflet, comme un contraste puissant au rayon d'en haut qui le touche et qu'il reflète malgré tout! Le fumier est immonde à côté de la mer dorée des blés mûrs. Mais le soleil qui s'y joue met de l'or jusque sur sa pourriture. La pornographie n'est pas de l'art. Mais on peut mettre de l'art, — hélas! — dans la pornographie. Les écrivains sont donc coupables, qui emploient leur talent à provoquer l'excitation sensuelle de leurs lecteurs. C'est entendu; et tout le monde les blâme. Mais c'est précisément parce qu'on est d'accord là-dessus, qu'il convient d'aller plus loin, et de dire une fois bien haut la vérité : qu'ils sont encore les moins coupables; moins coupables que ceux qui les emploient, les suscitent au besoin, les excitent et les poussent dans cette voie et que ceux qui les lisent et les louent; moins coupables, en un mot, que ceux qui leur donnent l'accès au public et que ce public lui-même.

On comprendra que nous ne parlions pas des libraires. Ils vendent toute marchandise avec une belle impartialité mercantile, la guimauve comme l'alcool. Les éditeurs qui vivent de pornographie sont hors de question. Mais les directeurs de théâtres, de journaux et de revues, c'est tout autre chose. Ils « tiennent » l'article littéraire. Pourquoi donc offrent-ils de préférence, mettent-ils en montre, à l'étalage, la littérature qui touche de plus près à la pornographie? Ils poussent, eux aussi, la marchandise qui se vend? Pardon. Il n'y a pas que

le poison qui se vende. Au contraire. On consomme encore plus de pain que d'alcool, malgré Duclaux. Beaucoup plus, heureusement. Les trois quarts de la vente régulière sont encore des produits sains. Dans les journaux : la politique, la finance, les chiens écrasés, les nouvelles du monde entier, etc., ne sont pas de la pornographie. Et, au théâtre, les opéras, comédies, tragédies, farces, acrobaties, etc., n'en sont pas non plus. Un fonds de boulanger, de crémier, de fruitier, mène à la fortune en autant de temps qu'un « troquet ». Mais le directeur de théâtre, de journal, veut, avant tout, être plus fort que le voisin. Pour cela il faut donner du plus en plus fort. Il faut que ça râpe la langue. La « goutte » est servie plus corrosive chaque fois. Puis, quand le palais du public s'émousse ou se rebiffe, on change brusquement. On lui apporte de l'étrange, qui lui paraît du nouveau. Une nouvelle forme de flacon, et une nouvelle couleur de poison. A l'écrivain : « Donnez-nous une chronique comme Chose, mais plus nouveau. » Au dessinateur : « Votre petite femme n'est pas assez nue ; mettez-lui des bas. » Le journal, et ses suppléments, n'est plus qu'un encouragement quotidien à la pornographie pour les auteurs, à la débauche pour les lecteurs. « Ça n'a l'air de rien, mais c'est d'un raide ! » Voilà le meilleur compliment au théâtre. Et les revues littéraires ? Eh bien, nous dirons ici tout simplement la vérité, car la vérité toute simple et sans voile est toujours innocente...

Sur la table de lecture des Revues, à la Bibliothèque Nationale, j'en prends une au hasard et je lis. C'est un nouveau roman. Voici, dans les premières lignes : « Elle avait vingt ans... mariée depuis deux ans. Son amant vingt-quatre... Il était son premier amant, elle n'était pas sa première maîtresse... » Feuilletons. « Debout devant la glace, elle se coiffait. Son mari la contemplait comme, tout à l'heure, son amant... Son amant lui dit : Mais enfin si je te trompais ? Elle lui répondit avec stupéfaction : Que voulez-vous que ça me fasse ?... » — J'ai reposé le numéro de la revue et je songe... Je suis au quartier Latin, il y a vingt ans. Un de nos chers professeurs nous enthousiasme par sa chaude et mâle parole. L'*Association générale des Étudiants* se fonde. Vous en souvient-il, Henry Bérenger ?... Et ce maître parle. Il remue la

jeunesse. La maison des étudiants s'ouvre. Les universités et les associations essaiment en province, nouent des relations et vont faire des visites à l'étranger. Et, depuis, le maître aimé, malgré les honneurs et les charges, a toujours suivi paternellement la jeunesse universitaire. Il y a deux ans, quelles belles paroles encore il lui adressait, dans la nouvelle Sorbonne!... Il parlait, magnifiquement, d'une jeunesse forte, et sincère, et enthousiaste, et virile, et chaste... Et hier, dans sa revue à couverture jaune, il donne à lire à la jeunesse de France — vingt ans après Bourget, Seigneur! — la millionième édition (avec beaucoup de talent!) du petit appartement, de l'amant et de sa maîtresse qu'on place côte à côte, à tous les dîners en ville ; du grand lit d'après-midi, avec la gerbe de tubéreuses, les torsades de cheveux qu'on noue debout devant la glace, la nuque dégagée, les beaux bras nus presque immobiles, etc., etc... Et on est si content de la nouveauté qu'on la fait annoncer dans tous les journaux... Voyons... voyons... Pourtant! Êtes-vous vraiment bien fier de publier cela, ou l'équivalent — moins le talent — tout le long de l'année, ô maître? Est-ce bien cela qui fera votre France, dont vous avez dit la gloire à travers les siècles, beaucoup plus forte, plus saine, plus virile? — Si j'écris ces lignes c'est qu'il y en a beaucoup, beaucoup, qui, comme moi, ne comprennent pas...

Ça se lit. Il faut cela aux femmes. A celles qui ne l'ont pas dans la vie il faut, au moins, la scène d'amour dans le livre ou au théâtre. Ce que lisent les femmes, les hommes en parlent. Et nous voici à notre second grand coupable : le public. Il y a une véritable émulation entre ceux qui le fournissent — auteurs et directeurs — et lui. On se pique de lui offrir, de lui procurer du « plus en plus fort » (je ne parle pas du talent) et il se pique de tout avaler en disant : Mon Dieu, ce n'est pas si terrible! Seulement, de ces deux camps qui rivalisent dans cette course à la pornographie, le public est encore le plus bête, le plus illogique, le plus fou et — sciemment ou non — le plus souverainement immoral. — On apprend, dans le monde, des réflexions de ce genre : « C'est dur, oui ; c'est amer. Mais c'est rudement fort, tout de même! » La petite bourgeoise qui parle ainsi a deux filles et un grand garçon au

lycée. Si ce jeune homme — je ne le lui conseille pas — faisait la trillionième partie de ce que fait le héros de la pièce (très bien, très fort !) que sa mère applaudissait l'autre soir, il serait jeté par les deux auteurs de ses jours dans une maison de correction jusqu'à sa majorité. Et si l'une des deux jeunes filles se conduisait comme la demi-vierge de ladite pièce (très bien, très vraie !) les parents s'évanouiraient de honte. Alors?

Si, du moins, la critique parlait ! Mais non, elle est complice. Elle subit l'entraînement. Elle ne lève plus les yeux vers l'étoile, au ciel. Elle regarde autour d'elle, et comme les mauvais lieux, aujourd'hui, sont les plus éclairés, que les façades des grands palais de joie, cafés-concerts et *music-halls* resplendissent des lumières d'enfer, la critique est aveuglée, médusée, fascinée par le succès, et reflète toutes les lueurs mauvaises. La grande bête apocalyptique, la bête de luxure à la gueule de flammes que Dumas fils voyait passer dans une hallucination, domine, aujourd'hui, de toute sa hauteur, les bêtes fauves de la grande ménagerie humaine. Le seul « appel au peuple » c'est bien celui de la chair, que Félicien Rops a gravé, dans une croupe puissante. Il se montre à toutes les avenues de la littérature, comme — hélas ! — des autres arts, et le grand artiste du musée secret de la laideur humaine en a marqué la vision géniale dans le triomphe du dieu Pornocratus, dont la statue triomphale se dresse au-dessus du socle orné des médaillons de la sculpture, de la musique, de la poésie et de la peinture. Entre toutes ces muses qui ont dénoué leur ceinture et sont descendues du mont sacré pour se prostituer à la foule, la littérature est devenue la grande courtisane. Elle joue ses airs raffinés et pervers sur le clavier des sens, et, ne parlant plus à la raison, ni au cœur, ni à l'âme de l'homme, elle se complaît uniquement à l'émouvoir par la mise en jeu et le rappel de toutes les sensations et de toutes les convoitises de la chair. Sa sœur aînée, qui veillait sur elle, la critique, au lieu de la conduire encore et de la ramener, par la main, sur la hauteur, la suit à travers tous les bas-fonds de ses égarements. Caro, le philosophe spiritualiste, avait dit, dans sa langue simple et élégante, tout ce qu'il y avait de saine joie de vivre, de bon labeur, de flamme et de poésie dans cette syllabe magique : Sand. Allez en Sorbonne, aujourd'hui, ou

lisez le dernier livre sur *Lélia*, et vous n'entendrez plus discuter que la chronologie de ses lamentables amours : la date exacte où elle quitte Sandeau, où elle rencontre Mérimée, où elle prend Musset, Chopin, etc... tous les détails des lamentables stations de son calvaire de femme ; et, des amants de Venise, vous n'apprendrez que les pitoyables erreurs de leurs sens...

... On veut savoir jusqu'où plongea votre détresse,
Et si, quand s'exaltait votre double tendresse,
Les sanglots de vos cœurs étaient de vrais sanglots...
Les ruelles de Venise ont désappris vos pas,
Mais nous n'oublions rien : la gondole, l'église,
Franchard, la Forêt-Noire... et quand un cœur se brise
Nous voulons être sûrs qu'il ne nous trompe pas.
. . . . Pour voir si vos larmes sont vraies,
Ils enfoncent leurs doigts dans les trous de vos plaies,
Et, pour des droits d'auteur, font saigner votre amour.
Tant de bruit s'était fait déjà sur ces histoires
Que l'on pensait tout bas que c'en était assez[1] ...

La dernière étude sur Hugo, le mois dernier, est pour nous apprendre comme quoi, pris en flagrant délit par un banquier qui était laid, mais dont la femme était belle, il exhiba sa médaille de pair de France pour se sauver — avec sa vraie maîtresse, que Mme Hugo, plus tard, reçoit à sa table et à qui elle porte son toast... — Misère de nous !

Cet hiver, les journaux rendaient compte de la dernière pornographie d'un théâtre du boulevard. Un critique y voyait une importante contribution à la monographie de la fille (grave question). Un autre, dans un grand journal du soir, analysant gravement la pièce et son action monotone (qui n'est que la vilaine conduite du héros) ajoutait : « Le public semblait un peu fatigué (et le héros, Seigneur !) de ces situations équivoques. Il y a peut-être là une indication pour nos auteurs dramatiques. » Pas possible ! Peut-être ? Je vous dis, moi, qu'il y a un écœurement général, et que le critique qui crierait : Assez ! serait vigoureusement applaudi. Un peu de courage !... Vous souvient-il, monsieur, du temps où vous inauguriez les conférences de licence en lettres, en Sorbonne, en expliquant *Cinna* ? Et du temps, encore, où vous veniez poser les « colles »

1. *Elle et Lui*, M. P. C. *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1897.

préparatoires du baccalauréat aux grands élèves de l'*École Alsacienne* ? Et, quand vous vous en alliez paisiblement, le dimanche, vous promener avec votre petite famille au Luxembourg, à travers la paisible rue du Val-de-Grâce, le long de ce grand mur du parc des Carmélites qui est ouvert maintenant, ignorant les gloires futures, pensiez-vous, alors, que ce serait l'idéal de la critique dramatique que de résumer gravement les pornographies contemporaines, et de discuter la valeur dramatique d'un « collage » ? Mais il faut avoir l'air boulevardier, n'est-ce pas? Quand on a occupé cette place de directeur des Beaux-Arts, qui permet de recevoir, dans le même jour, un évêque et une danseuse... il faut être léger, dans le journal qu'on dit trop grave? il faut divertir les boursiers, et faire rire les petites femmes? A quoi bon ? « Hélas! pauvre Yorick!... où sont vos plaisanteries maintenant? vos escapades, vos chansons ?... »

Au moins un jeune, qui est un courageux, M. Ernest-Charles, aura dit la vérité, l'autre jour, dans une note sur « l'immoralité littéraire » : « Le plus coupable fut M. Bourget. Pour lui les femmes ne furent plus que des êtres frivoles et vains, uniquement destinés à l'amour, à ses gestes badins... et sans résultats. Il se peut que Dieu pardonne à Paul Bourget ; ceux qui sont soucieux de la dignité de notre littérature lui tiendront perpétuellement rigueur. Il est « celui qui a commencé ». D'autres ont continué. Et ils sont allés dans l'immoralité au delà de ce qu'on pouvait prévoir. Il n'y a plus d'art, plus de littérature. Il y a excitation à la débauche, simplement ; et, par surcroît, entreprise commerciale. » — Est-ce vrai, oui ou non ?

II

Quelqu'un qui me lit — tout arrive — me dit : on lutte là contre. Il y a des associations contre la littérature immorale. Parfaitement. C'est même le pire de tout. Et nous l'allons prouver, avant de voir, en face, où est le vrai mal — et le vrai remède.

Il y a, en effet, des associations contre la littérature immorale. Elles sont pleines de bonnes intentions. L'enfer en est

pavé... Je veux bien qu'elles méritent le ciel ; mais elles auront de la peine à conquérir la terre. C'est qu'elles sont animées d'un esprit déplorable. Leur erreur est radicale, et, par suite — on le voit assez — leur impuissance est absolue. Ces messieurs et dames sont simplement des sectaires. Par exemple ils interdisent le théâtre — *tout le théâtre* — aux jeunes filles. (Ce qui, entre parenthèses, doit leur faire supposer le mariage une chose vilaine, puisque, seul, il leur permettra de mauvaises choses.) « Aucune jeune fille au cœur bien placé, à l'âme haute, à la conscience droite, ne peut pactiser avec l'institution théâtrale[1]. » Comme tous les sectaires ces bonnes personnes (elles sont excellentes) se débarrassent de leurs ennemis en leur coupant le cou. Pour M. Comte, pasteur protestant, qui dirige le *Relèvement social*, à Saint-Étienne, tous nos écrivains sentent le fagot, je veux dire le mauvais lieu. Je crois bien que j'ai lu un jour, sous sa plume, que M. Anatole France était un de nos premiers pornographes. Ou était-ce M. Bourget ?

Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

C'est là, il faut le dire tout net, une mauvaise plaisanterie. Or les meilleures sont les plus courtes, et celle-ci n'a que trop duré. Tout ce que ces bons messieurs de la *Ligue pour le relèvement de la moralité publique,* ou de l'*Union morale*, ou des *Associations contre la littérature immorale,* ou de la *Ligue contre la licence des rues*, ou toute autre institution de ce genre-là, — qui n'est pas un genre amusant, — feront contre les publications obscènes est bien, c'est entendu. (On ne fait, d'ailleurs, pas grand chose, et il serait temps d'imiter les États-Unis, où la *Société contre le vice* récolte un million et demi pour la lutte contre la pornographie, et, depuis vingt ans, a fait saisir 271 livres, arrêter 2.516 personnes, et détruit 32 tonnes de matière prohibée : clichés, gravures, cartes postales, etc. — Parlez-moi de ça !) Mais toucher à la littérature, c'est autre chose. Dénoncer, comme M. Comte et ses collègues le font tous les jours, par la plume et par la parole, des écrivains comme immoraux ou pornographes, c'est une bêtise et une maladresse. Une bêtise, parce

1. *Les ennemis de la jeunesse, aux jeunes filles*, 2e édit. Vals, 1900.

que, en général, ce n'est pas vrai; une maladresse, parce que cela ne sert à rien qu'à indisposer, contre ces moralistes brouillons et fanatiques, tous les gens de bon sens et d'esprit (dont nous sommes, cela va sans dire). Nous n'avons pas besoin des Sociétés de moralisation et de relèvement pour faire le départ entre les écrivains. Les obsèques triomphales du « poétomane » Armand Silvestre, dans sa bonne ville de Toulouse, ne le feront jamais passer pour un feu prix Montyon, et M. Emmanuel des Essarts sera seul à proclamer que la France « s'est relevée, par les vers d'Armand Silvestre, après 1870 ». (Vous ne saviez pas cela ?) Et la protestation très naturelle des gens de lettres contre des poursuites intentées à C. Lemonnier, par exemple, ne feront pas que cet auteur belge soit un écrivain pour jeunes filles. Laissez les gens écrire, la vertu s'y reconnaîtra bien. Le pire défaut, d'ailleurs, de cette lutte contre l'immoralité, en général et non seulement sur le domaine littéraire, c'est qu'elle est menée au nom de la religion. Le code pénal suffit, et la police, notre mère à tous. Voit-on le règlement de salubrité publique sur la longueur des jupes des danseuses, contresigné par son Éminence Mgr l'archevêque de Paris ?

L'erreur profonde, c'est de croire que la moralité dépend de la foi. Laquelle ? Juive, catholique, protestante, mahométane, bouddhique ? Ils s'en vont clamant : « Le devoir, c'est de croire au devoir. » Lequel ? Il n'y en a jamais qu'un ? C'est bouffon ! Il n'y a pas deux êtres humains qui voient absolument le devoir du même côté, dans une même circonstance. Et tout le tragique de la vie est, précisément, dans le choc formidable et quotidien de ces devoirs qu'on comprend autrement et qu'on s'oppose mutuellement. Dans la scène poignante entre un père et son fils, au dernier acte de *Petite Amie*, de Brieux, le père crie à son fils que son *devoir* est d'obéir à ses parents, de ne pas ruiner sa position, et d'abandonner la femme qu'il aime, dont il va avoir un enfant ; et le fils, lui, est prêt à mourir plutôt que de manquer à ce qu'il sent son *devoir*, avec toute la force de son être : être fidèle à lui-même jusqu'à la mort, à ce qu'il croit le bien, et ne pas renier son amour, vendre son âme, pour un morceau de pain. Si l'affaire Dreyfus a remué ce peuple-ci jusque dans la dernière fibre de

ses entrailles, c'est que, non seulement entre concitoyens, mais jusque dans le sein des familles, enfants contre parents, frères contre frères, tous les Français étaient prêts à s'arracher le cœur au nom de leur conception du devoir. Le devoir n'est pas de croire au devoir, c'est là un cri de sectaire, qui ne peut faire que du mal, en enfonçant chacun plus à fond dans sa propre opinion et son propre fanatisme. Le devoir est de chercher où est *son* devoir, car il se pourrait bien qu'il y eût un devoir pour chacun de nous, ce qui ferait que nul n'aurait le droit de dire à autrui : c'est ton devoir, et que chaque être humain serait seul juge de son devoir, comme il est seul responsable de sa conduite. Il n'y a donc qu'un devoir : chercher le devoir, loyalement. Seul, Dieu pourrait savoir où il est, en toute chose et de toute éternité. Mais vous êtes des serviteurs orgueilleux qui usurpez les droits de votre Maître...

Pour nos réformateurs, pour nos « releveurs » de la moralité publique, il s'agit, avant tout, de convertir les gens, pour qu'ensuite ils se conduisent bien, — c'est-à-dire, en ce qui nous occupe, qu'ils n'écrivent plus de mauvais livres. « La société n'existe que par les individus, et c'est l'erreur de beaucoup de croire qu'on peut transformer l'organisme social sans s'adresser à la conscience des individus, sans former des individualités morales[1]. » Pardon. On aurait attendu longtemps que personne ne voulût plus convoiter le bien d'autrui, ne voulût prendre ni son bœuf, ni son âne, ni même sa femme, — pour être débarrassé des voleurs. Dans les premières tribus un ordre du chef, et, depuis quelques siècles, les articles du Code, interprétés par les gendarmes, cela suffit pour mettre les voleurs à l'ombre. Et cela n'entrave pas les conversions individuelles. Au contraire, on donne aux délinquants tout le temps nécessaire pour y songer en paix, entre quatre murs. La grâce a le temps d'agir. L'auteur que nous venons de citer, rappelle les conférences de ce « noble Minault » (assassiné, depuis, comme missionnaire, à Madagascar) sur le *Respect de la femme et de l'enfant*, et comme quoi, ne pouvant à la fin de ses exhortations éloquentes cacher sa foi ardente, il criait à la foule : Je suis chrétien ! C'était

1. *Guerre à l'immoralité!* (Vals les Bains, 1899), par Quiévreux, et Gonnelle, directeurs des « Solidarités » de Lille et Roubaix.

son droit de l'être et de le dire. Mais nous l'avons entendu parler contre la littérature immorale et toutes ses attaques portaient à faux, par suite de ce faux point de départ du terrain religieux. Le puissant réalisme d'un Zola, il le stigmatisait, avec sa conscience de chrétien, comme étant un instrument de corruption et de mort. Minault n'a pas vécu pour voir le jour où Zola a déchiré d'un grand geste, devant le peuple, le voile de mensonge. Est-ce un pasteur protestant, ou un prêtre catholique, qui s'est levé ce jour-là pour être, au péril de sa vie, un témoin de la vérité ? Minault, qui était un grand cœur, aurait compris alors, malgré la prévention de sa religion, que Zola n'était pas un pornographe, mais un puissant, et parfois brutal, montreur de réalité.

Si le ridicule pouvait tuer, ces prêches au nom de la foi contre l'immoralité auraient vécu. Ce n'est pas une cruauté inutile que d'insister, car l'erreur est trop forte et trop préjudiciable à la cause même qu'on défend. Ce n'était pas assez que de porter, à la boutonnière ou sur le corsage, de petites *croix bleues*, quand on s'abstenait de toute boisson alcoolique (ce qui n'a pas fait, d'ailleurs, même en Suisse où elles sévissent particulièrement, diminuer la consommation de l'absinthe). On a inventé d'autres fétiches. La *Croix Blanche* sera portée par tous ceux « qui s'engagent à s'abstenir de tout acte contraire à la pureté ». Ceci est pour les jeunes gens. Quant aux fillettes, elles ont la ligue du *Perce-Neige* « dont l'engagement vise, en outre, certains détails de tenue et de langage ». Mais alors qui donc contrôle si on est digne de ces décorations? Non, vraiment, on n'a plus le cœur à plaisanter, quand on a fini de lire ces choses. Et cela se propose, sérieusement, en France, au pays de Molière ! Ah ! ramenez-nous aux ceintures de chasteté du moyen âge, déposées au musée de Cluny ! Non, cette obsession de pureté et d'une marque distinctive de la pureté, cache, en vérité, je ne sais quelle basse obsession des choses honteuses. On ne s'attendait pas à voir le protestantisme mettre le pied sur la pente glissante qui fait choir rapidement jusqu'aux instructions secrètes des *Diaconales* de Saint-Sulpice, remises aux jeunes prêtres, et qui sont si bien faites pour déflorer et souiller les âmes, — dans le but de les préserver ! — qu'on a justement pu flétrir

les auteurs du nom de salisseurs ! — Revenons au ridicule.

Sachez donc que la moralité est un arbre. Moi, je veux bien. Que cet arbre « a pour racine l'accomplissement du devoir ; pour sol nourricier la consciente réalisation de la solidarité mutuelle (cet arbre a de quoi mourir de faim ; mais connaissez-vous une solidarité qui ne soit pas mutuelle, une ligne droite ronde ?) ; pour tronc vigoureux l'organisation volontaire, isolée et concertée, de la rédemption humaine en Jésus-Christ, le Messie ; et pour frondaison le royaume de Dieu qui ombrage le globe entier[1]. » *Parafaragaramus !* disait le savantissime docteur. O Rabelais ! ô Voltaire ! ô Renan ! Aussi comme on comprend le cri du cœur qui échappe bientôt après à l'auteur : « Ah ! comment se garer contre la langue des braves gens ! » Socrate était un sage ; il n'y a rien de tel que de se connaître soi-même. — C'est avec ces armes théologiques et ces comparaisons d'histoire naturelle qu'on veut lutter contre l'immoralité, qu'on tonne contre ceux « qui repaissent leur imagination libidineuse de descriptions obscènes », ce qui est un tort, évidemment, et ceux qui souscrivent pour la statue du brave commandant Henry (je ne vois pas le rapport). Non ; je vous assure que non. Vous vous trompez. Ce n'est pas le Saint-Esprit qui détruira la pornographie littéraire contemporaine. Le Saint-Esprit lui est totalement indifférent. Elle ne se dérangera pas pour lui de son petit commerce. Sans compter qu'il y a la concurrence, et cette infortunée pornographie ne saurait vraiment à quel saint se vouer, pour se faire brûler. Si les protestants s'abonnent à la *Revue chrétienne*, à *Foi et Vie*, à l'*Église libre*, etc., les catholiques recommandent, eux : le *Messager du cœur de Jésus*, la *Couronne de Marie*, *La divine Hostie*, l'*Écho du Purgatoire*, *le Petit Messager du Cœur de Marie*, toutes revues mensuelles ; ou l'*Institut des Fastes du Sacré-Cœur*, (ancienne *Revue du règne de Jésus-Christ*) qui n'est, je crois, que trimestrielle. Tout cela c'est beaucoup d'eau à la rivière. Ce qu'on prêche de vertu dans ces excellentes feuilles ne convertira jamais que les convertis. Attendre que l'humanité ait la foi pour qu'elle s'abstienne de l'immoralité, dans les lettres

1. *Op. cit.*

et ailleurs, c'est attendre que les hommes naissent sous des choux pour que la continence et la chasteté règnent.

III

Et maintenant il convient de parler sérieusement de choses sérieuses, en philosophe. Il faut voir de haut pour voir loin. Il faut chercher le mal où il est, en réalité, pour lui mettre la main au collet et tenter de l'arrêter.

Il est tout entier dans l'hypocrisie sociale. Il n'y a pas à le rechercher dans sa racine, dans le cœur humain (doux euphémisme), comme disent les moralistes. Rien dans la nature n'est mauvais en soi. Toute chose naturelle est bonne. En latin, et au pluriel : *Naturalia non sunt turpia.* L'homme naturel est fait pour aimer : physiquement et moralement. L'écrivain peut dire tous ces amours, en restant chaste. L'homme peut les ressentir tous en restant pur. Mais la société, dans son hommage hypocrite à la vertu, gênée par une religion fausse qui lui prêche que toute chair est maudite, a jeté son réseau de préjugés et ses rèts d'innombrables mensonges, aux mailles serrées, sur les libres amours des enfants des hommes. On a créé ainsi, pour ceux qui aiment hors la loi, la honte sociale de la fille-mère et ce monstre légal : l'enfant naturel. La nature ne connaît qu'une mort et qu'une naissance, mais les hommes ont inventé — plus cruels que la nature — la naissance illégitime. Tout amour en dehors de la loi est coupable ; mais l'affolement des idées et des mœurs est tel en ces matières, que la loi punit l'adultère de vingt-cinq francs d'amende (même quinze), et en même temps on a pour le même délit la peine de mort, puisqu'on acquitte l'époux meurtrier de l'épouse adultère. On a voulu réglementer l'amour, les battements du cœur ! et on a fait toute la législation du mariage sans tenir compte de ce qui est toute la raison d'être : le libre don de soi-même, l'amour. « C'est sans lui, c'est contre lui qu'on a créé la famille. Sous prétexte de sauver le fruit, on a brisé la fleur[1]. »

Alors l'amour mis aux fers, tenu en cage, ne pouvant exis-

1. H. Fouquier, *Paradoxes féminins.*

ter honnêtement que dans la loi et par la loi, comme tout instinct vital comprimé, s'est atrophié, corrompu, perverti, s'est évadé en de monstrueuses erreurs ou de lamentables révoltes. La faim des sens s'est tournée en débauche ; la faim du cœur ne pouvant s'apaiser, le cœur s'est desséché, faute d'amour, et la moitié de l'humanité ne loge plus dans sa poitrine qu'un viscère mort, dont le poids l'étouffe.

La société dit à ce jeune homme de vingt ans : Tu es trop jeune pour te marier; surtout pas de « collage », mon garçon. Ne t'avise pas de relever d'un brin de sentiment la fatalité de l'instinct. Amuse-toi, c'est de ton âge. Il y a des femmes pour ça. Et la société patente officiellement la prostitution. Dans la bourgeoisie riche et les classes hautes, les parents, qui savent que leur fils ne peut rester chaste de vingt à trente ans, avant le mariage, prêtent discrètement la main à ce que tout se passe sans dommage et scandale. Le père ferme les yeux et ouvre de temps en temps sa bourse — le moins possible ; la mère s'intéresse parfois, souvent, au choix, sourit si c'est dans ses relations, et console le grand fils, qui va droit des bras de sa maîtresse se faire câliner, quand il a eu du chagrin, par sa maman. Doux tableau. — La société dit à cette jeune fille de vingt ans : « Tu ne peux épouser ce petit godelureau à jolies moustaches. Il n'a pas de fortune et pas encore de position. On t'a choisi celui-là. Épouse. Tu aimeras après. » — La société dit au mari : « Sois discret. Ne fais pas de peine à ta femme. Garde les apparences et, quand tu la trompes, prends tes précautions. » — Et pour tous : pour le jeune homme qui s'amuse, pour la jeune femme qui prend un amant, et l'homme marié qui a des maîtresses, la pornographie littéraire fournit à foison l'exemple, le modèle, l'excuse, l'entraînement de l'habitude. Elle se fait l'avocat du diable si on a la fâcheuse faiblesse — tout arrive — d'avoir des doutes ou des remords ; elle se fait l'entremetteuse, si on cherche l'occasion ; le défenseur, si on est surpris ; le consolateur, si on est déçu. Et partout, et toujours, sur la scène de la Comédie-Française et de tous les boulevards, à l'étalage de tous les libraires, à la première page de tous les grands journaux, infatigablement, sans trêve et sans remords, la pornographie littéraire insinue, encourage, excite, fortifie, étend

sans cesse le règne du plaisir, de la débauche, du mensonge, de l'hypocrisie sociale, et dévaste le champ sacré où ne subsiste plus une seule fleur d'amour.

Quelqu'un se lèvera-t-il pour dire que j'exagère ? « Il faut jeter ce cri — dit un ardent féministe, M. Lucien Le Foyer— l'amour en danger!... La loi ne connaît que le mariage et non l'amour. Un fait légal a été substitué au fait naturel... La route d'amour est un calvaire... Les premières joies vont à cette décision suprême de *mourir ensemble*, et nous voyons tous les jours des suicides d'amour. Mystère d'angoisse que cette œuvre de la vie devenant l'œuvre de la mort. Médiocre confiance dans le monde, fuite qui en dit long sur l'irrespect de l'amour, les soupçons, les méchancetés, les perfidies, les calomnies du milieu. Il faut aux amants, pour être respectés, non plus l'amour, mais la mort[1]. » — Un courageux observateur des plaies sociales, M. Jules Hoche, écrivait ces belles paroles dans un article sur l'amour dans la société contemporaine : « La place faite à l'amour dans nos codes et nos préjugés est indigne de lui... Il est comme hors la loi. On lui impose le masque obligé du mensonge. Le premier souci de deux amoureux est de cacher leur secret... D'où vient que l'amour détermine chaque jour tant de drames et de catastrophes ? D'où vient que toutes les fois que deux créatures de Dieu se rencontrent et s'aiment, elles ont le sentiment d'entrer en même temps en conflit avec tous les préjugés de leur époque, et se perçoivent comme exilées, excommuniées, hors la loi ? Tout simplement parce que les législateurs ne se sont préoccupés de l'amour que pour le museler et le garrotter. Il faut réhabiliter l'amour. Il faut réhabiliter l'effort passionnel de l'homme vers la femme. Il faut que l'amour cesse d'être honni, traqué, mis au ban des codes et des sacrements, traîné sur la claie de l'opinion, déclaré contraire au bonheur de l'individu, attentatoire à la moralité. Il faut que la liberté d'aimer soit proclamée à la face du monde. Le vice souille et déshonore ; l'amour, au contraire, est la rédemption des êtres[2]. » — « De vingt à trente ans, a dit Taine, l'homme avec beaucoup de peine étrangle son idéal ; puis il vit ou croit vivre

1. *L'Art et la Vie*, janvier 1897.
2. *Revue bleue*, octobre 1895.

tranquille; mais c'est la tranquillité d'une fille-mère qui a assassiné son premier enfant[1].»

Et le dernier sorcier qu'on brûle c'est l'amour.[2]

Tous les jours, à toute heure, dans des milliers de cœurs de jeunes hommes et de jeunes femmes, l'amour agonise. Il lutte avant de mourir. Il y a des tragédies plus sanglantes que celle des Atrides qui se passent chaque jour dans les cœurs, sous le plastron impeccable, ou le corsage élégant. « Il n'y a peut-être pas de femme qui ne porte en soi le cadavre de la femme qu'elle aurait voulu être », dira Brieux. Il y a des milliers de jeunes hommes qui crient vers le ciel, dans les nuits chaudes, leur besoin d'amour et qui donneraient joyeusement la moitié de leur vie à venir, pour étancher leur soif du cœur et des sens à la même coupe, et goûter la volupté dans l'amour aux bras de la femme aimée et bénie toute la vie. Il y a des milliers de jeunes femmes qui crient vers le ciel, dans leurs nuits de vide et d'abandon, leur besoin de franchise et de bonheur dans l'amour et par l'amour, et qui donneraient joyeusement la richesse, la considération du monde, tous les biens extérieurs qui pèsent lourdement de leur poids mort sur leur pauvre cœur qu'ils empêchent de battre, pour pouvoir serrer dans leurs bras leur amour vivant, à la face de tous. Mais la société est là : les lois, les préjugés, le faux honneur, les faux devoirs; l'obligation impérieuse, brutale, de s'immoler, de se sacrifier, de tuer son amour s'il ne peut s'ajuster exactement à ce chevalet de torture qu'est la législation actuelle du mariage, et les préjugés hypocrites de la société sur les rapports des sexes entre eux. S'aimer et s'unir? impossible, souvent matériellement, si ce mariage ne convient pas aux familles. Ces pauvres enfants qui s'aiment peuvent être traqués par tous les moyens légaux, abreuvés de tous les affronts de leurs proches et, par des subterfuges du Code, parfaitement déshérités même, et abandonnés à la misère, par ceux qui les ont mis au monde. Se séparer, si le lien d'amour est rompu? Scandale. S'appartenir quand même, si on n'est pas libre? Très bien, une heure de

1. *Th. Graindorge*, p. 307.
2. V. Hugo, *Contemplations*, III, 10.

temps à autre, en cachette, comme des laquais qui se soûlent dans un coin. Braver la société? Abandonner un gagne-pain, une situation mondaine, un rang social, et, s'il faut, une couronne, bien plus : ses enfants — la chair de sa chair — se révolter, vouloir être heureux, et fier, et bon, quand même, dans son amour et par son amour? il y faudrait une volonté de fer et une âme de diamant, sur laquelle glissent les menaces, les calomnies, les mensonges, le mépris du monde, les sales et basses besognes de la haine, toute la meute d'enfer que la société lâche après ceux qui veulent se passer d'elle. La lutte est impossible. Chaque jour que Dieu fait voit un suicide par amour. Et, suicide pire encore que celui du corps, dans des milliers et des milliers de cœurs s'accomplit la grande capitulation morale : l'homme va à la débauche et la femme au mensonge. Tous deux s'amputent le cœur. L'amour se meurt. L'amour est mort.

Ce qu'il faut, c'est le respect de l'amour. L'amour, seul fondement, seule justification, seul garant, seul père et parrain légal des liaisons. « On prend la passion au sérieux, en Russie », écrivait l'autre jour Mme Bentzon. La malédiction qui pèse sur notre race est qu'on a toujours ri, en France, des rapports sexuels. Toute la veine gauloise de notre littérature, les vieux fabliaux et contes, Rabelais, Molière, La Fontaine, Voltaire et tout le dix-huitième siècle avec ses polissons, et le dix-neuvième avec ses pornographes, ont fait de l'amour — cette tragédie — une vulgaire farce, une gaudriole ou une obscénité. Restituez, dans les mœurs, à l'amour sa royauté et son sérieux tragique, et la littérature devra bien le respecter, quand il sera sacré dans le respect de tous. La pornographie est la profanation des choses de l'amour. L'acte créateur que cache l'amour pur de deux cœurs qui s'aiment, reste caché dans l'ombre sacrée du mystère. L'amour enveloppe et voile la volupté sous son manteau royal. Le monstre à face humaine n'est pas né, qui oserait dévoiler la nudité de son père et de sa mère. La pornographie s'évanouit au seuil de la chambre nuptiale. Mais l'acte physique accompli sans amour, ce qui est la débauche, voilà l'empire de la pornographie. Elle s'empare de cet acte. Elle le décrit et le retourne de mille façons lubriques, et le tire à des milliers d'exemplaires. Et c'est parce

que l'amour étant tué, l'acte physique seul pullule, à l'abri de tous les mensonges, dans notre société hypocrite, que la littérature pornographique se répand sous mille formes, et s'étend toujours plus grande sur le monde comme l'ombre même de la débauche qui grandit toujours.

Il faut établir la pureté de l'amour. Il faut instaurer la royauté de l'amour. Devant l'hypocrisie de la société d'aujourd'hui, il faut dresser la franchise et la liberté de l'amour. Le monde y vient. Là seulement est le salut.

« Prenez garde ! a crié de toute sa force l'Académie, et la société, par la bouche de M. Faguet — l'autre jour — cela (l'élargissement proposé du divorce) c'est contre quoi il faut lutter toujours, avant tout : c'est l'union libre ! » Horreur ! Et le monde, sans que vous le sachiez, y est déjà. A Paris, la ville prophète, il y a *actuellement* presque autant de naissances illégitimes que légitimes, c'est-à-dire qu'il y aura *avant peu*, autant d'unions libres que de mariages. Voilà le fait. Voilà où va la vie. Et voilà — s'écrient vite les moralistes à courte vue — pourquoi la pornographie augmente. Aveugles que vous êtes ! Ne prenez donc pas le symptôme pour le mal. La fièvre mauvaise augmente : c'est donc qu'il y a une infection dans votre corps social. Mais ce ne sont pas les nouvelles mœurs, c'est l'entrave des vieilles législations qui blesse l'âme et le corps, et envenime, chaque jour, toujours plus, la plaie. Si votre ancienne législation de l'amour eût été bonne, elle n'eût pas produit, par réaction, ces nouvelles mœurs. Elles sont une révolte de l'organisme tout entier. Laissez tomber les dernières bandelettes, les vieilles ligatures où la plaie suppure, et l'amour se dressera sain et fort, secouant la lèpre pornographique qui le rongeait. Portez partout la lumière, la loyauté, la franchise. Dites que l'amour est bon et que, sans lui, il n'est point de vie et de joie de vivre. Alors la pornographie qui vit de ténèbres, de honte et de mensonges, aura vécu. Faites-nous une société qui ait le respect de l'amour, et la pornographie littéraire, qui est la souillure de l'amour, disparaîtra.

Dans une brochure allemande contre l'immoralité [1], on lit

1. *La Lutte contre l'immoralité*, Dr Böhmert, Leipzig, 1888.

cette anecdote. « Le grand homme d'État turc, Midhat Pacha, au commencement de la guerre d'Orient, protesta énergiquement contre cette opinion que la moralité, en Turquie, était plus basse que dans les pays chrétiens. Il avait vécu, comme diplomate, dans toutes les capitales européennes, et trouvé partout pire qu'à Constantinople, avec cette différence qu'aux chrétiens leur Bible défend ce que le Coran permet aux Turcs. » L'hypocrisie de la société a établi en Occident, en face de l'Orient, la polygamie secrète. Officielle ou secrète, la polygamie, qui est la débauche, ne sera vaincue ni par la religion, ni par la morale, ni par le progrès, la philosophie, la science, et tout ce que contient d'excellent la plus haute civilisation. C'est le propre des passions élémentaires et irréductibles de l'homme de ne pouvoir être attaquées et influencées que par des éléments sortis d'elles. Le diamant seul agit sur le diamant; le cœur sur le cœur; l'âme sur l'âme. La polygamie, dans le cœur de l'homme, n'est vaincue que par l'amour, l'amour heureux et libre. Celui qui aime — au sens suprême d'aimer, qui est de vivre dans autrui — et celui qui est aimé, tout entier, celui-là est fidèle et ne peut pas ne pas être fidèle, puisqu'il ne vit que par l'autre; pas plus qu'il ne peut pas ne pas aimer et se donner, puisqu'il est l'autre. « L'amour est l'exaltation des touts humains. Esprit, cœur et chair, il est la satisfaction absolue. Joie, il est joie[1]. » C'est l'hypocrisie de la société seule, qui, en s'opposant comme un scandale à la liberté et à la dignité de l'amour en lui-même, dès qu'il existe entre deux êtres, nourrit la polygamie, la débauche, la pornographie littéraire ou autre. Les auteurs dramatiques, les écrivains, les directeurs de théâtres, de journaux ou de revues, le public, ne sont que des complices. Les viveurs, eux-mêmes, ne sont que des comparses. La grande pornographe, c'est la Société.

ÉDOUARD DE MORSIER.

1. L. Le Foyer, *loc. cit.*

LA NOUVELLE BEAUTÉ [1]

Il ne pensait plus. Son cerveau n'était plus qu'un champ sillonné d'images. Il savait des poisons qui endorment doucement. Il vit leurs deux corps enlacés, dans une paix éternelle, sans l'horreur du sang répandu, de la beauté fracassée. Puis, cela lui sembla absurde, et ses regards revinrent au revolver. Il étendit la main :

— Alors tu veux?

Les paupières de l'enfant, un peu pâlie subitement, battirent devant l'arme; elle jeta, d'un petit souffle :

— Pas encore!

Il s'étonna. Elle cachait son front, se serrait contre lui. Et, quand ses yeux relevèrent leur clarté de ciel, il comprit tout à coup, bouleversé. Elle ne voulait pas quitter la vie ainsi. Elle voulait jeter à la mort le défi de son amour. Elle voulait, pour s'y ensevelir à jamais, tisser jusqu'au bout le merveilleux linceul.

Alors ce fut atroce, la pensée de tant de volupté, auprès de tant de douleur. Haletant, il se dégagea, glissa aux genoux de Marthe. Non, il n'acceptait pas. Ce serait une profanation. Il ne toucherait point à la blanche aimée, ne ternirait pas la petite âme pure, l'adorable fleur de grâce; il ne souillerait pas le merveilleux corps, avant de le coucher dans la tombe. Et pourtant cela était si beau, ce sacrifice dernier, ce désir de ne point partir sans lui avoir donné tout ce qu'elle pouvait donner, plus encore que sa vie, la joie suprême qu'elle-même ignorait, que toujours elle ignorerait!

1. Voir la *Revue* des 1er Novembre et 1er Décembre 1902; des 1er Janvier, 1er Février, 1er Mars 1903 et 1er Avril 1903.

Il la regarda. Elle souriait et son corsage était dégrafé un peu, à cause d'une oppression. Mais il ne voulut pas voir la lente volonté des prunelles de Marthe et l'autorité douce de son geste. C'était la chaleur, sans doute, qui avait entr'ouvert les chemins de sa gorge. Malgré lui, cependant, il se rasseyait, l'enserrait de ses bras. Le subtil parfum battit ses tempes, d'une violence soudaine. Il dit, répondant à ses propres pensées :

— Non, jamais!

Et cela lui semblait abominable, en effet, en la crise suprême de leur pauvre amour désespéré, cette revanche de l'éternelle vie, cette égoïste capture de joie, abominable comme un viol.

Non, jamais! répéta-t-il.

Et, déjà, inconscient, il reprenait d'une voix de rêve :

— Tes lèvres?... Tes lèvres seulement!

Et leurs lèvres se prirent.

Ce fut un baiser sans fin, jusqu'à la lassitude, jusqu'aux limites de la sensation. Des minutes coulèrent et quand Edmond s'écarta, les yeux noyés, il vit que ses mains avaient commencé de la dévêtir; l'épaule était découverte, la gorge à son tour se dévoilait; les seins, gonflés de vie, laissaient entrevoir leur jeune gloire, leur orgueil ingénu. Ses paupières battirent. Non vraiment, c'était un crime! Jamais son amour, dans le lent acheminement de leurs cœurs, n'avait rêvé de semblables violations; le corps de la jeune fille était demeuré, pour la pensée de l'homme, mystérieux et sacré. Il éprouvait une angoisse de sacrilège, tandis que, du fond de lui, s'enflait une tourmente d'une violence toujours croissante.

— Non, non, gémit-il, je n'aurais plus le courage de détruire tant de beauté.

Mais les bras de Marthe se coulèrent autour de son cou; le parfum de la jeune chair glissait en lui; et comme elle savait à présent leur pouvoir, Marthe, une fois encore, lui donna ses lèvres.

Et cette fois, ce fut la déroute de toute volonté, la revanche de la vie, une fièvre battant au cœur du mâle. Fou, il la prit dans ses bras et l'emporta, souriante, au fond de la pièce.

Lorsqu'il revint à lui, dans la renaissante horreur de la réalité, Marthe tressaillit :

— Écoute ! dit-elle.

Ils eurent conscience tout à coup que, depuis un moment déjà, on frappait à la porte.

Une voix, une voix de femme qui s'irritait, reprit en effet, plus haut :

— Ouvrirez-vous à la fin !

— Olga ! fit Edmond.

Ils tremblèrent tout à coup, éperdus, dans un silence tragique :

— Ouvre ! souffla Marthe, se reculant jusqu'au fond de la pièce.

— Enfin, s'écria Olga.

La jeune Slave avait pressenti le drame. Elle se hâta de parler, annonçant tout de suite que prise déjà par une clientèle croissante, elle quittait la clinique d'Édith. La place était libre et la doctoresse avait songé à Edmond.

Edmond oscilla comme un homme ivre. Mais Marthe s'appuyait au mur, toute pâle, et défaillait.

Ils durent la soutenir.

— C'est la joie ! dit Edmond.

Olga, doucement, conduisait Marthe vers le canapé. Et elle la prit dans ses bras, essuya des larmes qui commençaient à couler :

— Oh ! enfant ! enfant ! nous avions désespéré ! Et maintenant c'est fini, voici la vie, voici le bonheur ! Allons, souriez, qu'on revoie ce joli sourire !

Et en effet le sourire renaissait plus exquis, à travers ces derniers pleurs, si attendrissant que les yeux d'Olga se mouillèrent à leur tour.

Elle dit :

— C'est beau, le bonheur ! C'est beau l'amour ! S'aimer deux, tout seuls, toujours !

Marthe se calmait, balbutiait des paroles émues. Edmond, agenouillé, ne cessait de lui baiser les mains que pour dire à Olga :

— Merci ! merci !

— Enfants ! répétait Olga.

Une minute, elle les contempla, rapprochés, les mains unies, avec une tristesse infinie, comme si une envie de tant de bonheur fût montée des profondeurs d'elle-même. Mais elle domina cet émoi et reprit :

— Maintenant tout est bien. Je vous enlève ! Allons dire à Edith que vous acceptez.

Edmond et Marthe se retrouvèrent dehors, étourdis encore ainsi qu'au sortir d'un cauchemar épouvantable, si brisés de tant de désespoir et de tant de bonheur, qu'ils ne pouvaient parler. Ils se laissèrent bercer au mouvement de la voiture, les mains unies ; et leurs yeux qui revenaient les uns sur les autres, continuellement, s'emplissaient du mouvement des rues, de lumière, de soleil, de vie ; le monde, si noir tout à l'heure, s'était vêtu d'un mirage éblouissant.

Lorsqu'ils furent arrivés, Marthe s'arracha :

— Quittons-nous, dit-elle !

Et comme il s'étonnait, elle indiqua son inquiétude d'un mot :

— Mon père !

— C'est juste ! fit Edmond.

— Adieu, mon enfant, dit Olga en l'embrassant. Et soyez heureuse, bien heureuse, heureuse pour toutes celles qui ne le seront jamais !

Edith n'était pas rentrée. Edmond dut attendre. Et Olga, s'informant, trouva un mot de Marsanne, apporté par Fleurette. Il s'agissait d'Enerstine.

Les craintes de Fleurette s'étaient en effet réalisées, presque au lendemain du mariage. Trois jours, Albert avait continué la fête, perdant sa place dans la maison de plomberie qui l'employait. Et, sous prétexte de chercher ailleurs, il ne rentrait plus qu'au milieu de la nuit, ivre battant les murs. Les économies du ménage filaient, les toilettes du mariage étaient vendues peu à peu et Albert avait fini par ne même plus parler de travail, traînant les comptoirs de marchands de vin, la moustache tombante, un bout de cigarette collé à la lèvre. Deux ou trois fois il avait mendié des secours à l'Œuvre des mariages ouvriers, était venu jusque chez Louise de Saugnes porter des lettres insolentes, avait fini par renoncer, devant la menace d'une plainte.

A la maison, d'abord, il s'était borné à prendre les salaires d'Ernestine, pourchassant les pièces de vingt sous qu'elle tâchait de dérober jusque dans les doublures de ses vêtements. Par amour-propre, accoutumée d'ailleurs à la misère, Ernestine n'osait se plaindre à Fleurette. Elle se passait de manger, grignotant à midi un peu de pain ; et, le soir, parfois, elle poussait jusque chez sa sœur, qu'elle trouvait à table avec Philippe, dans la paix simple de leur vie. Mais, de jour en jour, le ménage se vidait de ses meubles ; et Albert, maintenant, à force de récriminer contre les patrons voleurs qui ne donnaient pas à une femme de quoi vivre, voulait qu'elle lâchât l'ouvrage. C'était trop bête de s'esquinter pour eux, quand on pouvait se la couler douce à ne rien faire. Et toute l'abjection de l'homme s'était peu à peu révélée, un rêve cynique de souteneur, l'héritage des lointains atavismes barbares compliqués des pourritures modernes. Et comme Ernestine ne cédait pas, croyant d'abord à des plaisanteries, puis à des idées qui passeraient, la bataille avait commencé, les dernières chaises volant en éclats, les coups pleuvant sur la femme.

Elle tenait bon pourtant, trouvant à faire, la nuit, des travaux supplémentaires, déployant un extraordinaire génie pour la continuation des crédits chez les fournisseurs, pour l'apaisement du propriétaire impayé ; rassurée du moins de savoir l'enfant à l'abri du père dans un orphelinat, et résignée au fond, gardant dans le sang les irrémédiables déchéances de la femme, connaissant d'ailleurs, autour d'elle, des détresses pires, qui s'achevaient parfois dans des martyrs d'enfant, des séquestrations et les mille abominables meurtres où tombe la bête humaine, enragée de misère éternelle, les lâchetés d'esclaves ivres tournant contre eux-mêmes leurs colères et leurs énergies viciées par l'alcool. Mais, une fois encore, le malheur était venu, le pire de tous, de n'être point la plus grande des joies ; une grossesse nouvelle qu'Ernestine avait dû finir par avouer ; et l'homme était entré dans une fureur aveugle, une fureur de brute qui voit ses plans déjoués, qui, ne voulant que son plaisir, rend la femme responsable des conséquences qui vont le gâter et qui diminueront le bien-être de sa vie.

Alors, quand, tout à l'heure, elle était revenue, renvoyée par

Lorieux, le mari, dans un accès de sauvagerie, l'avait jetée à terre, d'une dernière brutalité, un coup de pied en [plein ventre qui la laissait comme morte.

Lorsque Olga arriva, Ernestine était couchée, prise de fièvre ; et des douleurs atroces la tenaient ployée en deux.

Fleurette, tandis qu'Olga examinait la malade, expliquait le petit drame.

— Une fausse couche est imminente, déclara Olga.

Au fond, elle redoutait la complication d'une péritonite.

Mais ce qui la navrait davantage encore, c'était cette misère de la femme jeune, jolie, liée à ce fardeau de misère, bête de plaisir exploitée sans merci ; l'infamie du mâle qui, son plaisir pris, massacrait aux sources mêmes de la vie, alors qu'il aurait dû se prosterner et adorer.

Fleurette, cependant, se sentant comprise, achevait de soulager son cœur. Elle voyait renaître là les mêmes scènes que jadis, chez leur mère. Et si Albert était parti à présent qu'il n'y avait plus d'argent, sans doute, après des semaines, lorsqu'Ernestine aurait trouvé une nouvelle place, lorsqu'elle serait délivrée de sa grossesse, il reparaîtrait et tout recommencerait. Car elle connaissait sa sœur. Elle était trop bête ; elle se laisserait reprendre, toujours, stupidement, jusqu'au jour où il la tuerait, d'un coup plus traître que les autres.

— Tu exagères ! dit Ernestine.

— J'exagère ! bondit Fleurette.

— Il est gentil, des fois, quand il veut, reprit doucement Ernestine. Tout le monde a ses moments !

— Ses moments !

Fleurette croisa les bras et hocha la tête vers Olga :

— Non, voyez-vous, dire qu'au fond ce sont les meilleures qui en sont là ! Ah ! moi, j'en ai connu des jeunes filles, des jeunes femmes ! les bonnes, les naïves, les dévouées, ce sont celles-là qui s'en laissent conter et qu'on retrouve un jour sous les ponts. Les égoïstes sont rusées et pratiques ; elles ne sont pas si sottes, ce sont elles qui font marcher les hommes !

— Elles ont raison ! déclara Olga.

— Pour sûr ! dit Fleurette.

Et, regardant de nouveau sa sœur avec pitié :

— Oui il reviendra, il te paiera le théâtre, avec ton argent, ou un chapeau, et tu seras consolée ! Et il ne faudra pas y toucher, il ne faudra pas ce jour-là, dire du mal de lui !

Pourtant, comme Olga conseillait à Ernestine de se remettre chez sa sœur, sous la protection de Philippe, Fleurette, soudain très sérieuse, déclara, faisant allusion à des choses anciennes :

— Non, non ; mon mari est un bon garçon, mais je sais ce que je sais !

Ernestine ne parut pas entendre, suivant une pensée. Elle dit :

— Oh ! je suis bien tranquille. Lorieux va être forcé de me reprendre ; autrement, demain, toutes les autres se mettraient en grève.

Olga se retira pensive.

Elle éprouvait un serrement de cœur poignant. De même qu'elle avait vu naître, monter vers son apogée, l'amour noble d'Edith et de Marsanne ; de même que tout à l'heure elle était bouleversée par l'amour naïf, presque lointain, vieillot déjà comme un air que tout petit l'on entendit, de Marthe et d'Edmond, elle était atterrée du spectacle de cette femme aimant cet homme. Elle aimait ce misérable, et l'amour lui semblait préférable à tout, rayon divin dont s'éclaire et se dore la pire des détresses, joie si merveilleuse qu'elle ne jugeait pas la payer trop cher, du martyre de toute sa vie et du martyre de ses enfants ! Et quel amour pourtant que celui-là !

Elle soupira. Le souvenir de Gherlaine la traversa, fixa devant son esprit l'image de l'homme. L'été roulait des souffles chauds comme des haleines et elle frissonna ; ses yeux s'emplirent d'une détresse infinie. Mais elle la surmonta. Un petit sourire las, qui semblait dire : A quoi bon ? erra sur ses lèvres. Puis son visage redevint grave, se referma sur du mystère.

La voiture maintenant filait vers Grenelle, où demeurait Olga.

Des rues populeuses s'étendaient à travers le quartier d'usines. Et c'était l'heure déjà, des sorties; des bandes

d'ouvrières débouchaient des hauts portails, coulaient par les trottoirs comme de noires fourmis : faces pâles, robes élimées, chaussures crevées. Dans les cheveux, cependant, la coquetterie des torsades et des peignes de fausse écaille; dans les yeux, du rire et de la joie de vivre quand même. Des jeunes filles, fraîches encore, passaient en se tenant le bras, sourire au vent, parmi des vieilles déjà fourbues et cassées, aux faces lasses et douloureuses. Olga les connaissait, elle savait leurs misères et leurs taudis, le labeur de bêtes de somme, le poids écrasant des maternités, tout l'effroyable avenir qui les attendait. Qu'y avait-il de différent entre elles, celles-là maintenant, comme Ernestine tout à l'heure, et les esclaves nègres du vieux Varaigne?

Un flot d'ouvriers déboucha d'une usine. Ils allaient las et lourds, ou forts et brutaux avec des torses larges; des plaisanteries s'échangèrent. Et Olga frissonna. Ce fut une coulée d'hommes immense, d'hommes pauvres et cyniques. Et l'ouvrière lui apparut pire que les négresses, écrasée entre les exigences du patronat et les affres de la faim, d'une part, et de l'autre les passions de cette foule de mâles, pour qui la femme était la joie, la consolation, la proie fatale. Et là, vraiment, était la chose affreuse qu'ayant toutes les misères de la nature et la faiblesse, accomplissant les labeurs de l'ouvrier avec des salaires moindres, dans l'ouvrier son frère encore elle trouvât l'homme, l'ennemi, au lieu du défenseur et du soutien.

Maintenant, Olga longeait d'autres rues, près de l'École Militaire. Là, une lèpre immonde éclaboussait le voisinage des gloires, la basse prostitution, le soldat, la fille. Là, c'était le dernier cercle de l'enfer de la femme, celui qui, par-dessus tout, avait ému ses pitiés. Au seuil des maisons louches, des cabarets borgnes, on voyait les patrons étaler des ventres repus d'honnêtes gens laborieux, économes, piliers de la fortune publique. Ah! là, quelle abjection, depuis l'exploitation de l'enfance, le viol, toute l'horreur immonde de la débauche, les maladies, les vices, les ravages de l'alcool, le brigandage des souteneurs; avec, dans la perspective, deux silhouettes sinistres, deux solutions, les seules : la table d'hôpital, ou le trottoir rouge de sang, sous le cadavre abandonné à la lueur falote d'un bec de gaz, un couteau dans le flanc.

Et le plus épouvantable était que ceci n'empêchait même pas cela; que la prostituée ne sauvait point l'ouvrière; et que la consommation des femmes allait croissante, sous la poussée inarrêtable des mâles.

Ah! les hommes! Comme elles avaient raison, les filles qui les ruinaient et, ruinés, les chassaient; qui pouvaient, de leur boudoir, entendre le coup de revolver dont s'éclate la cervelle d'un imbécile! Ah! la revanche qui, sans doute, viendrait, aux jours ignorés, où l'on pourrait les faire s'entre-tuer et écouter aux champs lointains des batailles la clameur des hécatombes, le craquement ininterrompu de leurs os, le hurlement de leurs entrailles ouvertes à leur tour!

Olga était arrivée. Elle monta à son quatrième étage. Elle occupait là deux pièces meublées, sans plus de luxe que naguère sa chambre d'étudiante pauvre. Des fleurs mouraient dans des vases avec des parfums subtils; des bibelots sans valeur, faisant dans la pénombre des taches et des clartés discrètes, donnaient une illusion d'art; c'était là, sur la cour de la vaste maison, un grand silence recueilli, une sérénité de cellule où les souffles du monde auraient pénétré, une cellule de paix et de travail, de rêve et de pensée.

L'expression du visage d'Olga encore une fois changea. Debout au milieu de la pièce, elle s'arrêta, le visage dans les mains.

— Oh! ces petits! ces petits!

Et Edmond et Marthe la hantèrent, l'assaillirent du tableau de leur amour et de leur faiblesse.

— Oh! aimer! s'aimer!

Ses regards se relevèrent, perdus, égarés, sur l'immobilité des choses, comme si une vision soudaine eût peuplé la chambre. Une lutte, une minute, parut s'éveiller, lutte brève qui, une fois encore, fut close, d'un coup, dans le redressement de la tête et le froncement des sourcils. Et de nouveau le mystère de la jeune fille fut scellé au fond d'elle, comme si sa pensée même ne le devait point connaître.

A ce moment, quelqu'un sonna.

Elle tressaillit. Puis elle eut un sourire amer. Ainsi, tout à l'heure, à ses appels, avaient tressailli Edmond et Marthe. C'était le salut qu'elle leur apportait. Mais à elle, personne ne l'apporterait jamais.

Elle réfléchissait cependant.

Les fournisseurs ne montaient point, et la concierge, chargée des courses et de l'entretien du ménage, avait une clef. Seul, Gherlaine, naguère, était venu.

Lentement, Olga alla ouvrir; Gherlaine parut.

— Je vous trouve enfin, dit-il.

Et lorsqu'il fut entré :

— Olga, je vous en prie, écoutez-moi. Il y a, j'en suis sûr, entre nous, un malentendu absurde, terrible. Il faut qu'il soit levé. Je suis venu vous dire sincèrement toute ma pensée, voulez-vous m'écouter, Olga?

Olga, silencieuse et saisie, lui désignait un siège. Gherlaine s'assit, puis, ayant rassemblé ses idées :

— Vous êtes bonne, Olga, et étant bonne, vous avez souffert. Vous avez connu la souffrance des vôtres, en Russie, et à Paris, vous avez vu surtout la misère de vos sœurs. Et votre cœur généreux et jeune a rêvé, peut-être, à des heures douloureuses, d'apostolat, de martyre, de renoncement.

Il fit une pause, incliné peu à peu, le coude à son genou, le visage tendu vers la jeune fille.

— Peut-être, reprit-il, avez-vous vu, dans l'amour, la rédemption; mais cet amour vous l'avez rêvé différent de celui que l'homme peut offrir, différent du mien, surtout, qui eut, après des prières, des emportements et des fougues qui vous ont blessée. Mes idées n'ont point été les vôtres et la différence de nos deux esprits vous a éloignée de moi. Et cependant vous avez vu mon amour, quand même, me ramener près de vous, respectueux. Et si c'est une victoire que vous voulez, ne suis-je pas vaincu? Me voici à vos pieds. Quelle que soit votre volonté, quel que soit votre désir, je suis à vous. Mes idées seront les vôtres, l'œuvre que vous voulez faire, j'y consacrerai ma plume. C'est votre main, Olga, que je demande; ou, si vous pensez toujours que le mariage est absurde, que l'amour n'est qu'un subtil rayon de soleil, qu'une douceur fugitive, un astre de gloire traversant la vie un seul jour, je vous appartiens corps et âme, pour vous aimer et pour souffrir. Si vous pensez que l'amour est l'essor harmonieux de deux âmes vers l'infini, si votre imagination de Slave a conçu sur terre d'immatériels paradis, tendez-moi la

main, Olga; laissez-moi lire dans votre cœur et je tenterai avec vous l'impossible essai.

Olga laissait s'incliner son front; des soupirs de temps à autre soulevaient sa poitrine, sans qu'un geste de protestation ou d'émotion trahît ses sentiments. Elle dit enfin, d'une voix triste :

— Non, ne me tentez pas!

Gherlaine fut debout :

— Vous tenter? Vous avouez donc que la tentation est possible! Ah! si! laissez-vous tenter, au contraire, car c'est la tentation du bonheur, de la vie!

— Ce n'est pas possible! murmura Olga.

Gherlaine devint pâle. Il se tut un moment, bouleversé, sous la montée de ses souvenirs. Alors :

— Olga, pardonnez-moi si je vous offense. Je veux, un instant, feindre de croire à vos théories les plus osées, à vos actes les plus aventureux. Je vous jure que, quoi que vous ayiez pu faire, eussiez-vous commis des crimes, je n'ai à vous en demander aucun compte. Vous êtes libre et, que vous ayiez eu tort ou raison, je n'ai point à en juger. Vous êtes vous quand même, vous uniquement, celle que j'aime; vos secrets vous appartiennent et je n'entrerai dans votre vie, et votre vie ne comptera à mes yeux, que du jour où vous m'aurez dit oui.

— Je ne le puis pas, dit encore Olga.

— Et pourtant, reprit Gherlaine avec douceur, on dirait que vous regrettez de ne pas pouvoir.

Comme elle se taisait, il fit quelques pas avec agitation, répétant :

— Qu'y a-t-il donc! Qu'y a-t-il donc!

Et tout à coup, revenant à elle, résolu, les yeux droits :

— Olga, en aimez-vous un autre que moi?

— Non.

— Alors, par pitié, répondez-moi. Est-ce vrai, cette histoire qui fut contée, d'un viol, en Russie?

— Quelle histoire? fit Olga soudainement redressée.

— Non, cela n'est pas! mais laissez-moi vous confesser brutalement. Je vous le répète, je vous aime et nul blâme ne peut tomber de mes lèvres ni monter à ma pensée. Est-il vrai

que, pour sauver de la misère des pauvres gens, vous ayiez commis une héroïque folie...?

— Quelle folie? demanda Olga.

Et sa stupeur était si sincère qu'aucun doute ne demeurait possible. Gherlaine précipita ses questions :

— Ou qu'un soir, dans une fête d'étudiants?.....

— Non, dit Olga: rien de ce que vous pourrez dire n'est vrai.

— Ah! gémit Gherlaine, voyez la misère où je suis. Je me réjouis que cela ne soit pas. Et j'aurais voulu presque que cela eût été, afin de pouvoir vous dire que je ne vous en aimais que davantage au contraire, ainsi qu'un pauvre cœur qui fut blessé et qui a besoin de plus d'amour. J'avais espéré que seul quelque souvenir néfaste vous attachait à votre rôle, et je m'étais dit que ce souvenir, nous allions le briser à nous deux, l'abolir, en effacer jusqu'à la trace.

Il attendit un moment. Des lueurs félines passaient dans les yeux d'Olga, ses narines eurent un imperceptible frémissement pareil au frisson d'une ombre. L'un de ses pieds, allongé, dépassait la robe; et, le buste encore relevé de son mouvement de protestation, elle gardait une pose dominatrice, comme si elle eût foulé aux pieds l'homme enfin vaincu, dépossédé, abattu. Gherlaine vit en elle, de nouveau, la druidesse sacrificatrice des vies mâles, réjouie de cet amour saignant, qu'elle regardait agoniser. Du fond de lui, sourdirent des levains de colère et de vengeance. Il eut envie de la prendre dans ses bras, de lui ployer les flancs, de la briser, de la vaincre, de lui imposer la loi d'amour. Mais cette révolte retomba. Il dit simplement, avec un geste las :

— Donc, tout est fini!

Et presque aussitôt, un espoir renaissait, qui ne voulait pas mourir.

— Pourtant, reprit-il, puisque vous avez posé?...

Le visage d'Olga, peu à peu s'était abaissé, glissant vers ses mains qui l'enfermèrent; et elle garda une immobilité de statue. Gherlaine, haletant, attendit ce qui allait sortir de ce silence. Puisqu'elle avait posé, elle n'était donc pas vierge? Elle lui avait donc menti tout à l'heure? A moins, encore, que ce ne fût ce jour-là qu'elle eût menti?

Olga, enfin, releva la tête. Elle demanda, presque craintive :

— Vous avez vu Édith, ces jours-ci ?

— Non, répondit Gherlaine, il y a des semaines déjà.

— Et Marsanne ?

— Non plus. Pourquoi ?

— Pour rien ! laissa tomber Olga.

Gherlaine ne vit pas son découragement. Il ignorait le massacre de la fresque, l'anéantissement soudain de la figure où s'était révélé le corps de la jeune fille. Il crut qu'elle rompait leurs propos par des paroles banales, d'une ironie cruelle.

— Excusez-moi, dit-il, en se levant, vous ne me reverrez jamais !

La porte retomba sur le départ de Gherlaine avec un bruit sourd, comme la dalle d'une tombe. Olga frissonna et fut debout, les mains à son cœur, envahie d'une pâleur violente. Lorsque le pas de Gherlaine sonna dans la cour, elle se jeta vers la fenêtre, écarta les rideaux. Il atteignait le porche, d'un pas rapide ; il passa, était passé. Alors, un cri monta de la poitrine d'Olga :

— Gherlaine !

Elle ouvrait la fenêtre, répéta :

— Gherlaine !

Mais sa voix s'était étouffée dans sa gorge. Elle ne le voyait plus. Une seconde, il lui sembla qu'il avait entendu, qu'il allait revenir. Elle se pencha, les regards aiguisés vers la pénombre du porche et cria cette fois :

— Gherlaine ! Gherlaine !

Sa voix était éperdue. Tout son être se tendait, s'élançait derrière lui, comme pour retenir le bonheur en fuite. Et tout à coup, Olga, emportée par son mouvement, eut, épouvantable, terrifiante, la sensation de la chute, du vide, de l'abîme. Elle tombait. Son corps s'écrasa sur le pavé de la cour.

IV

Couverte de fleurs, Olga était couchée dans sa chambre, sur son petit lit de fer, un lit d'enfant. Respecté par la chute, son

visage avait la pâleur des cierges. Les paupières étaient abaissées, scellant le mystère de la jeune fille, d'un sceau définitif. Tous croyaient à un suicide. Et l'image éclaboussée d'encre de l'hôtel Malesherbes, avec son flot coulant de la poitrine comme un sang noir, demeurait ainsi qu'un symbole de son cœur brisé par la vie, de son corps broyé, de toute cette beauté magnifique qui n'était plus qu'une chose où la pensée n'osait s'arrêter.

Pour la seconde fois, Gherlaine demanda :

— Ainsi, lorsqu'elle a eu détruit l'image conçue d'après elle, elle ne vous a rien dit, vous ne lui avez rien demandé?

— Je l'ai embrassée, dit Édith, et j'ai attendu qu'elle parlât.

— Et elle n'a pas parlé?

— Je lui ai dit qu'elle avait bien fait. Elle m'a remerciée d'un sourire, s'est informée de Marsanne, et elle n'a rien ajouté.

— Je ne l'ai pas revue depuis, dit à son tour Marsanne.

Édith reprit alors :

— Peut-être allons-nous chercher bien loin le secret de la pauvre enfant. Il n'est autre sans doute que la folie de cette pose où elle s'est laissée aller par un besoin de défi, un désir de brûler des vaisseaux derrière soi, dans un doute de sa propre force.

Et comme Gherlaine faisait un mouvement :

— Oui, Gherlaine, afin de vous éloigner d'elle, dans une volonté d'apostolat et de sacrifice. Mais ensuite, l'amour est venu, et elle a connu le désespoir.

— Oh! pria Gherlaine, ne dites pas cela! Ce serait trop affreux!

Mais, le front dans ses mains, il se rappelait les paroles d'Olga, à ce déjeuner chez Édith, cette obscure menace d'une extravagance qui le décourageât de son amour. Et cette question de la veille : « Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Édith? » éclaira son cerveau d'une clarté soudaine et fulgurante. C'était à cette révolte contre le souvenir néfaste, à la destruction de l'objet qui le perpétuait, qu'elle songeait, tandis qu'elle posait cette question. C'était l'aveu! Car, s'il avait vu Édith, en effet, s'il avait su, il aurait compris, il aurait absous. Et

lui, stupidement, n'avait cru qu'à une raillerie, alors que le cœur d'Olga palpitait d'une angoisse d'agonie. Et cela lui sembla si épouvantable que cet affreux malheur, que leur destinée tout entière, n'eussent dépendu que du hasard qui l'avait écarté de l'hôtel Malesherbes, qu'il se révolta :

— Non, non, cela n'est pas, cela ne peut pas être.

Et, farouchement.

— Non, elle ne m'aimait pas! Elle était l'annonciatrice des temps futurs, où la femme n'aimera plus. Elle fut l'éclosion hâtive de printemps qu'un matin d'avril détruit. Elle s'est vue solitaire. Elle se souvenait d'hier sans doute, en même temps que son regard se tendait vers demain. Et demain n'arrivait pas, la vie, sans hâte, continuait sa marche, avec sa patience d'éternité.

Il se tut un moment, contemplant la jeune morte.

— Ah! demain! s'écria-t-il, demain!...

Il n'acheva pas sa pensée. Son geste semblait élargir sur le monde une vision d'épouvante.

— Demain, reprit alors Édith doucement, c'est la loi du travail, un travail régulier, normal, pour la femme; c'est son rôle changé! Demain, c'est l'homme harassé d'affaires, délaissant les arts, oubliant les langues et les civilisations mortes. La femme saura le latin qu'ignoreront nos fils; elle cultivera les lettres et les sciences, la peinture et la musique. Elle rétablira la politesse du monde inclinant aux barbaries et lui apportera ce que, vainement, il a cherché sans elle depuis les origines, la paix, la concorde, l'harmonie. Et elle ne se refera point vierge; et toujours, au contraire, elle aimera; car elle est, par essence, une créature d'amour et d'éternité.

Gherlaine eut un sanglot brusque. Et Marsanne, doucement, l'entraîna hors de la chambre.

Lorsque Olga eut été conduite au cimetière, couchée dans la tombe fleurie, Édith, au retour, demanda :

— Mais alors, cette image, puisqu'elle voulait l'anéantir?

— Sa volonté sera faite, approuva Marsanne. Je l'effacerai!

Dès le lendemain, en effet, il reprit ses brosses.

Mais il n'eut pas le courage de détruire l'œuvre tout entière, de rompre l'harmonie du groupe.

Sous les brosses, l'encre disparut. Un nuage s'épandit, voi-

lant la face, dérobant les contours des membres. Il demeura une forme invisible, insaisissable. Et cette forme s'endeuillait de blanc, se reculait au fond d'un mystère. Elle fut, tout en haut de la spirale, l'impénétrable. Elle fut demain, elle fut l'interrogation jetée sur l'abîme. Elle évoquait, à la limite de la conception humaine, la beauté en perpétuelle création de soi-même, en marche, sans arrêt, sans terme, indéfiniment, vers un infixable apogée; la femme éternellement mystérieuse, reculée aux insondables profondeurs d'avenir.

Une mélancolie, des jours, se prolongea. La pensée de Marsanne était affranchie définitivement de l'ombre inquiétante d'Olga. Mais alors il retrouva plus douloureux le tourment des doutes demeurés dans l'esprit d'Édith. La jeune fille se résignait, inclinait à de l'oubli. Et Marsanne se révoltait de cette injustice.

Lui prenant les mains, il dit :

— Toujours, toujours cette pensée?

Puis comme elle détournait les yeux :

— Édith, vous m'avez fait gravir une route merveilleuse, dont,vingt fois, j'ai désespéré d'atteindre le faîte. Et le jour où je suis arrivé, où je puis, glorieux et fier, m'agenouiller humblement devant vous et vous dire : « Vous avez en moi renouvelé l'homme, je suis digne d'aspirer à votre amour », ce jour-là, je trouve à vos lèvres, non la joie du triomphe, mais le sourire du doute! Édith, je vous en conjure, écoutez-moi, croyez-moi! Louise de Saugnes n'a été, n'est qu'une amie! Quoi! Ignorez-vous la femme à ce point que sa perfidie, pour vous être étrangère, vous soit devenue, du même coup, inconcevable? Vous ne comprenez pas que Louise de Saugnes est trop maîtresse de soi pour avoir pu se livrer, que le jeu qui vous a trompée n'était qu'une comédie, une vengeance, et que cette vengeance, justement, est la preuve la plus éclatante de votre triomphe?

— Ah! mon ami, dit-elle, pardonnez-moi! Mais à mesure que j'ai mieux connu la vie, il m'a semblé que mon rêve était trop beau!

— Non! votre rêve n'a pas été trop beau!

— Oh! n'est-ce pas, supplia Édith, vous ne voudriez pas le faire renaître, s'il devait être brisé encore!

Marsanne eut un cri de joie :

— Vous me croyez donc enfin, Édith !

Un bonheur hésitait dans les yeux d'Édith, parmi des lueurs d'or. L'accent de Marsanne était d'une telle sincérité qu'elle n'osait plus douter. Elle dit encore pourtant :

— Je vous ai laissé voir que je pouvais comprendre et pardonner. La pire trahison de votre part serait celle d'aujourd'hui, si vous m'endormiez par des protestations, venues de votre cœur, certes, mais mensongères. La première, si elle était réelle, pourrait être, par le temps, ensevelie dans l'oubli. Celle-ci serait toujours présente. L'une irait au néant du passé ; l'autre se continuerait à travers notre amour, et suffirait à le changer malgré nous, en une simple faiblesse, en une lâcheté consentie ! En cela seulement serait l'irréparable !

— Édith ! reprit Marsanne, souriant et lui tendant les mains, céder à un sentiment de pitié pour vous eût été vous rabaisser à mes propres yeux.

Les regards d'Édith s'illuminèrent; tout son besoin de croire, tout son désir de ressaisir son rêve, l'enfiévrèrent soudain. Mais, se contenant encore :

— Mon ami, c'est trop de joie succédant à trop de peine. Je suis tentée de vous dire : « Oui, je crois. » Mais je vous prie, ménagez-moi. Laissez rentrer la joie dans mon cœur tout doucement. Oui, à cette minute, je vous crois. Mais laissez-moi m'accoutumer, et puis.....

— Et puis ? demanda Marsanne.

— Vous allez penser que je ne suis qu'une femme comme toutes les femmes. Mais je dois être, n'est-ce pas, sincère entièrement ? Pourquoi votre pensée n'est-elle pas devant la mienne ainsi qu'un livre ouvert ? Je vous crois et, cependant, il reste, de la présence chez vous de Louise de Saugnes, un point inexpliqué. Ne me l'expliquerez-vous pas ?

— Je vous jure, Édith, que si des apparences s'étaient élevées contre vous — non cela même n'est pas possible, pardonnez-moi ce blasphème, — j'aurais cru, sans hésitation, avec la foi la plus naïve, la plus entière, à votre seule affirmation.

Édith subissait un combat. Oui, elle croyait mais elle souffrait de sentir confusément persister pour Louise un respect

au fond des réticences de Marsanne. Elle-même se le reprocha. Elle était vraiment pareille, en cette minute, à la plupart des femmes, à exiger le sacrifice entier de sa rivale, à la vouloir livrée pieds et poings liés, elle et son cœur, elle et ses secrets, elle et tout le mystère de la longue lutte de Marsanne.

De cette hésitation dernière, une petite angoisse commençait à peser de nouveau, lorsqu'une femme de chambre entra, présentant une carte. Édith, ayant jeté les yeux, tressaillit :

— Louise de Saugnes, dit-elle.

— Elle ! fit Marsanne.

Il se souvint de l'émoi de Louise, dans leur rencontre, au lendemain de la mort de Varaigne. Ne pouvait-on attendre tout de la jeune femme, les démarches les plus imprévues et les plus folles ? Il reprit vivement :

— Recevez-la, je vous prie. C'est peut-être la réponse à votre question.

Édith s'informa :

— Cette dame est entrée ?

— Elle attend dans le salon.

— Bien ! Laissez-nous !

Puis, se tournant vers Marsanne :

— Mon ami, pardonnez-moi, je demandais trop ! J'ai foi en vous, absolument, dès cette minute, quoi qu'il arrive tout à l'heure.

Et elle rejoignit Mme de Saugnes.

Louise, en effet, depuis une semaine, éprouvait un regret croissant de son absurde vengeance. Les événements survenus avaient repoussé au second plan ses rancunes contre Marsanne. Elle gardait seulement un dépit d'avoir succombé sur une perfidie, justifiant ainsi, d'une façon éclatante, sa défaite même. Elle était bien la femme moderne, avec son manque de sincérité, de loyauté, avec son mensonge, ses trahisons. Quel plus beau piédestal eût-elle pu faire à sa rivale ? Et de là, son petit être instable avait été agité à nouveau. Elle voyait, devant elle, la vie inquiète et sombre, sans appui désormais, sans rien dans le cœur que les souvenirs du passé qui, même amers, seraient restés sans doute ce qu'elle pouvait attendre de meilleur de la destinée. Le mépris ou la haine de Marsanne

lui étaient devenus alors intolérables. Puis, un remords avait grandi; son cœur s'était ému, comme un cœur d'enfant qui, le caprice apaisé, retrouve le besoin des gronderies, des caresses, des pardons. Et tout cela avait abouti peu à peu à une tentation impérieuse, irrésistible de se réhabiliter à ses propres yeux, aux yeux de Marsanne, en regard d'Édith; tandis qu'un peu d'un désir d'originalité se mêlait à de la vanité, le désir aussi d'un triomphe d'une autre nature, l'amusement d'une action invraisemblable, folle, dont elle sortît, du moins, la tête haute et du sourire aux lèvres.

Le rôle, pourtant, était difficile. Que dire? Qu'avouer? La peur d'une humiliation trop forte ne l'arrêterait-elle pas, ne ferait-elle pas dévier sa volonté au moment de l'exécution? Si Édith allait la recevoir avec hauteur et dédain?

Elle se rassura. Etait-elle capable jamais d'être embarrassée? Le plaisir malicieux d'étonner s'accrut; la délicate démarche lui apparut simplement comme une espièglerie nouvelle, une toquade de jolie femme qui se plaît à se montrer sous une face imprévue.

Et ce qui la décida tout à coup fut, en même temps que l'imminence d'un départ pour la campagne, l'achat d'une automobile. Mme de Saugnes, malgré des exemples de son monde, réprouvait le scandale d'une bru costumée en chauffeuse. Mais elle dut tolérer, car Louise, désormais, ne se jugeait plus tenue à des ménagements, et l'automobile faisait partie du pacte tacite conclu avec le mari, au moment de la réconciliation. Et lorsque Louise, ses costumes de route livrés, se fut regardée dans les glaces, elle n'hésita plus, toute difficulté levée par un détail de toilette, comme si l'originalité de l'habit dût couvrir l'originalité de l'action elle-même.

Aussi Édith, la porte du salon ouverte, trouva-t-elle Louise de Saugnes vêtue d'un long cache-poussière gris, une casquette de yacht, plate, toute blanche, posée drôlement sur ses cheveux blonds tassés en torsades serrées, délicieusement garçonnière et jeune avec son air délibéré et brave. Elle demanda :

— Vous me reconnaissez? mademoiselle.

Édith affirma d'un signe de tête, en indiquant un siège. Alors Louise, d'un ton de désolation puérile et charmante :

— Je me suis permis de venir vous demander un grand service. Vous savez, n'est-ce pas, que j'ai voulu taquiner mon vieil ami Marsanne, l'autre jour. Mais je crains que mon espièglerie n'ait dépassé les bornes et ne lui ait causé beaucoup de peine. Je viens vous demander, tout naïvement, de vouloir bien plaider ma cause auprès de lui.

C'était tellement inattendu, elle disait cela avec une expression si jolie, qu'Édith lui tendit la main.

— Vous réparez votre espièglerie, madame, d'une façon si charmante que j'en suis vraiment touchée et reconnaissante. Je me ferai bien volontiers votre interprète..... à moins que vous ne préfériez que notre ami Marsanne lui-même.....

— Vous avez dit notre, mademoiselle, remercia Louise avec des yeux sincères. Il est ici ? Oh ! je veux bien !

Édith, poussant le battant de la porte, appela Marsanne.

Louise le regarda venir, souriante, un peu rose :

— C'est votre pardon, dit-elle, que je suis venue chercher.

Et se tournant vers Édith :

— Vous l'avez emporté, mademoiselle. Mais, du moins, ma vanité n'a point à souffrir de votre triomphe, car je vous admire absolument !

— Et moi, madame, j'aurais lieu d'être bien glorieuse, car votre cœur même ne le cède point à votre beauté.

— Louise, dit Marsanne avec émotion, je vous connaissais mieux que vous ne vous connaissiez vous-même. Et je suis bien heureux qu'aucun souvenir mauvais ne puisse plus gâter notre longue affection, mon inaltérable amitié.

— C'est là, dit Louise, ce que j'avais voulu !

Marsanne lui tendit les mains. Elle les prit d'une étreinte loyale ; et se tournant ensuite vers Édith :

— Ce n'est pas seulement l'homme, mademoiselle, que vous rendez meilleur, mais la femme aussi !

Il y eut un silence attendri. Puis Marsanne, d'une voix affectueuse :

— Et maintenant, Louise, qu'est-ce qui remplira votre vie ?

Elle releva, souriant, son petit front mutin, et demanda :

— Où est le boulevard ?

Édith ouvrit la porte. Tous deux suivirent Louise sur la terrasse. Alors elle se pencha, montrant son automobile :

Ils virent, sur les coussins, la nourrice qui jouait avec l'enfant. Mais Louise, nullement solennelle, riait déjà, prenant congé :

— Nous voici amies, n'est-ce pas? dit-elle à Édith. A bientôt, j'espère, pour votre mariage !

— Oh ! mon ami, dit Edith lorsqu'elle se trouva seule avec Marsanne, je connais seulement à présent la grandeur de votre amour. Me pardonnez-vous d'avoir douté ?

— Oui, puisqu'il en résulte cette minute de joie infinie !

— Et d'orgueil ! ajouta Édith. Mais j'éprouve un remords de mon aveuglement, moi qui m'obstinais à voir en vous l'homme d'hier, n'étais-je pas la femme d'hier, avec ses jalousies et ses doutes.....

— Justement, dit Marsanne, je ne vous en aimerais que davantage encore s'il était possible. Vous m'êtes ainsi moins lointaine, pareille à une divinité qui daigna descendre de son ciel.

— Vrai ? demanda Édith.

Et c'était vrai, en effet. Il avoua :

— J'avais eu peur parfois de vous voir trop parfaite !

— Que vous êtes bon ! Vous changeriez en joie jusqu'à mon remords même !

Ils se sourirent, laissant rentrer le bonheur dans leurs cœurs élargis. Ils reprenaient possession l'un de l'autre, se remplissaient de leurs images heureuses, renouaient la chaîne sans fin de leurs tendresses. Et rien n'était changé de l'éternel amour, sinon qu'il était plus radieux et plus beau. Le couple humain, une fois encore, se retrouvait dans sa norme, par la force de l'homme, par la faiblesse même de la femme.

— Enfin, soupira Édith, maintenant tu es à moi !

— A toi seule, toujours !

Il ploya un genou et lui baisa les mains. Mais elle le relevait, d'une attirance légère. Après l'orgueil de la victoire, elle commençait de pressentir la douceur des défaites. Elle appuya, quand il fut debout, son front sur l'épaule de Marsanne. Elle inclinait vers lui son visage, se donnant toute, de l'abandon de son geste. Dans le parfum des cheveux, Marsanne, une seconde, ferma les yeux. Le mystère de la bouche,

si proche, l'angoissa. Il sentit qu'Édith était sienne. Mais, sans doute, elle avait réservé l'heure; leurs cœurs seuls devaient battre à cette minute : et ce fut sur le front que se posèrent ses lèvres, comme pour un baiser de fiançailles, d'une étreinte muette, contenue, avec une ferveur religieuse.

— Et maintenant, va! dit Édith en relevant la tête.

Marsanne redescendit comme ivre. Édith revint sur le balcon et les bras tombants, les doigts posés au marbre de la rampe, elle regarda la voiture s'éloigner, se perdre parmi les autres, vague parmi des vagues. Un rayon de soleil couchant dorait la Madeleine, se fondait dans le ciel vaste. Et à pleins poumons, elle aspirait l'air, elle aspirait la vie, et la vie toute entière la roulait dans ses effluves, la pénétrait, faisait jaillir d'elle, ainsi qu'une gerbe de fleurs incessamment renaissante, un désir infini d'aimer. Un cri montait d'elle toute : « J'aime! » Et il se répétait, s'exhalait d'elle, comme un chant, comme une prière, comme une aspiration d'immensité, d'éternité.

Leur amour, dès lors, s'élança d'un vol large, en plein ciel. Leurs regards revenaient sur eux-mêmes, sur le charme exquis, toujours grandissant de leur affection. Le temps avait poursuivi son œuvre de fusion. Il était allé vers elle et elle était venue vers lui. Et maintenant, il leur semblait achever un voyage à travers un pays dont les idées, les mœurs, étaient différentes des leurs; ce pays, peu à peu, fuyait en arrière d'eux, laissant poindre et se préciser en des réalités tangibles les horizons qui, naguère, flottaient en images merveilleuses, au lointain de leurs pensées.

Les dernières paroles de Louise, pourtant, étaient demeurées dans l'esprit de Marsanne. Se marier avec Édith? Le mariage, avec toutes ses compromissions, toutes ses lâchetés, lui paraissait une consécration bien misérable de leur amour; un sourire de dédain montait à ses lèvres. Il n'y avait de beauté que dans la liberté et un accord matériel ne pouvait que ternir leur amour, en abaisser la grandeur, en diminuer la gloire. Il planait au-dessus de toutes choses, dominait la vie et ses conventions. Un notaire, un maire ceint d'une écharpe, une foule indifférente conviée à une cérémonie religieuse, ne représentaient à sa pensée qu'un appareil barbare ressouvenu des temps qu'ils avaient franchis

d'un coup d'aile. Quelle folie de songer un seul instant à vêtir, de la grossièreté des réalités prosaïques du monde, la poésie de leurs cœurs ! Non, pas de calcul, pas d'autre pensée que celle de leur amour achevant de mûrir sa moisson prochaine. Rien que le bonheur infini de s'abandonner, de couler sans fin sur la pente exquise, de flotter sur le flot berceur qui, doucement, les conduisait à l'île heureuse, à la terre fleurie dont les parfums grisants passaient déjà dans l'air.

Un matin, Varaigne monta chez Marsanne.

— Ah ! mon cher, dit-il, comme je suis heureux maintenant !

Il était libre enfin, sa femme demeurée chez sa belle-mère. Il réalisait le rêve de toute sa vie. Marthe lui tenait son ménage en ordre ; et tranquille désormais, il travaillait, l'esprit hanté d'inventions nouvelles.

— Et Edmond ? demanda Marsanne, Edmond et Marthe ?

— Ah ! mon cher, si vous les voyiez !

— Mais leur mariage ?

— Dame ! leur mariage. Lorieux refuse son consentement ! Il finirait bien par le donner, pour éviter le procès ! Quant à moi, je m'en lave les mains. Ils feront ce qu'ils voudront. Du moment qu'ils sont heureux !.....

— L'union libre !.....

— Si ça leur plaît !

Marsanne éprouva une surprise, ignorant la crise de désespoir qui avait jeté les deux enfants aux bras l'un de l'autre. Il lui semblait que c'eût été pour ceux-là, vraiment, que le mariage était fait, pour ces deux êtres de simplicité et de douceur, aux cœurs ingénus, qui gardaient un peu de la poésie des choses anciennes. Il soupira. La vie marchait, emportant tout. L'union libre naissait de toutes parts, de la misère du peuple, de la débâcle de la famille sous les assauts de l'argent, de l'esprit d'indépendance soufflant de tous côtés son souffle invisible.

— D'ailleurs, avoua Varaigne avec un rire entendu, j'aime autant cela. Un mariage fournirait à ma femme des occasions, des prétextes à des tentatives.....

Marsanne était si heureux qu'il aurait voulu le bonheur de tout le monde.

— Voyons, reprit-il, vous ne resterez pas toujours séparés.

— Ah ! si, par exemple, explosa Varaigne, toujours !

— Votre petite Marthe vous réunira un jour.

— Jamais !

Marsanne n'insista pas.

Il ressentait une pitié de la joie menteuse, trop étalée de l'homme ; et depuis qu'il avait envisagé la condition des femmes, depuis qu'il avait pénétré la petite âme de Louise, sa pitié allait surtout à Lucie Varaigne.

Que Varaigne et sa femme n'aient pas pu être heureux, alors qu'ils s'étaient mariés par amour, qu'il n'y avait eu dans leur vie ni lâcheté, ni drame, ni crime, l'enseignement n'en était que plus grave. Mais cet enseignement semblait tout à coup à Marsanne différent de celui d'autrefois. Etait-ce seulement l'éducation de la femme qu'il fallait changer ? N'était-ce pas celle de l'homme même ?

Et cela non seulement au point de vue de la morale, mais aussi de la conception de la vie.

La femme, s'évadant du servage ancien, ignorante encore de la culture intellectuelle où elle pouvait atteindre, se jetait aveuglément dans la seule voie qui lui eût été laissée ouverte, le plaisir. Et l'homme, stupidement, s'obstinait, en même temps qu'il se réjouissait de la petite âme d'enfant et de la petite tête exquise d'oiseau, à vouloir dans la femme la ménagère, avec l'extraordinaire complication de la vie moderne, quelle femme, vraiment, pouvait avoir la science innée du ménage ? La surveillance de la cuisine, du blanchissage, l'entretien de la maison, l'âpre défense du bien commun contre les domestiques, les fournisseurs, eussent exigé des aptitudes extraordinaires, un sacrifice de tous les instants, une santé même inébranlable. Et si l'on y ajoutait les enfants, le rôle imposé à la femme confinait à la folie. Elle devenait garde-malade, médecin, institutrice. C'étaient là les mœurs de la tente, au temps du patriarcat, alors qu'il n'y avait qu'à préparer les laitages et les viandes, qu'à coudre les peaux pour les vêtements, et qu'à allaiter les enfants. A présent, chacun des travaux domestiques eût impliqué un spécialiste, et la maternité même, dans les conditions si éloignées de la nature où s'élevait l'enfant des villes, était à elle seule une science très compliquée.

Dans ses souvenirs de la maison paternelle, Marsanne retrouvait d'autres travaux encore. Quelle bourgeoise, maintenant, faisait des confitures ou des lessives? De tous côtés, la femme était contrainte d'appeler une aide extérieure. Les ménages s'étaient accoutumés à manger le pain commun, au lieu de cuire à la maison; les conserves étaient venues des épiceries; le linge s'était blanchi au dehors. Et le progrès continuerait. Les agences, un jour, fourniraient, ainsi que les frotteurs, des nettoyeurs d'appartements, qui les désinfecteraient selon les règles de l'hygiène; et les repas eux-mêmes, comme chez Edith, arriveraient tout préparés du restaurant. La femme, alors pourrait vivre, penser, travailler, être la compagne de l'homme. Et le mouvement ne s'arrêterait pas; l'humanité était un perpétuel devenir.

Or, ce progrès, la femme le sentait, le voulait obscurément, avec une étrange prescience du lendemain. Seul, l'homme s'obstinait à ne pas voir. De là le désaccord, la mésintelligence, la faillite commençante du mariage, parce que les deux êtres n'étaient point assortis, point préparés l'un pour l'autre, de plus en plus dissociés par les conditions nouvelles de l'existence.

Songeant à Marthe et à Edmond, Marsanne se leva. Son tableau représentant l'union libre était là, dans l'atelier. Il regarda le couple héroïque jetant aux foules le défi de son amour superbe, rayonnant de gloire au milieu des hypocrisies mondaines, sous les mépris et les injures.

Et un doute commençait de lui venir. Etait-ce vraiment la plus haute réalisation de beauté ? Il y avait contraste violent. Il y avait lutte, tourmente. C'était presque une œuvre de combat, de passion. Elle avait sa beauté, certes, mais la pensée de Marsanne demeurait insatisfaite. Il voyait de plus en plus la beauté dans le calme, dans la sérénité, dans l'oubli de la victoire même.

Son esprit, alors, allant plus loin que l'agitation du moment, franchit les périodes des revendications et des batailles. L'union libre n'aurait de noblesse que de son éternité, au temps des humanités sages. Elle serait alors le mariage même. Ce n'était point le mariage, en effet, qui était laid et vil ou absurde; c'était l'intérêt ou l'ignorance qui y prési-

daient, l'injustice des lois qui le régissaient, l'éducation illogique des sexes.

Des journées chaudes, cependant, coulaient. Marsanne commençait d'entrer avec Edith dans les périodes délicieuses de l'attente. Après l'esprit, après le cœur de la jeune fille, son corps aussi maintenant l'émouvait, d'un émoi puissant et doux. De jour en jour, il percevait d'une impression plus aiguë le charme des détails. C'étaient moins les pensées qu'elle exprimait où il s'attachait, qu'au son même de la voix, moins le sourire qu'il recueillait en lui que la vision de la petitesse nacrée des dents, la pureté rose des lèvres. Il se plaisait à la courbe mouvante du menton et du col, à l'oreille délicate, à l'ondulation des cheveux sur les tempes. Un parfum plus subtil émanait d'elle et le venait chercher. Et ses sensations encore s'affinèrent et s'accrurent. La main d'Edith se prit à tressaillir à leurs contacts; elle-même fut pareille, sous les paroles de l'homme, à une harpe vibrante. Les mots d'amour recélèrent un sens nouveau, dont frissonnait l'atmosphère autour d'eux.

Le soir, souvent, ils montaient sur la terrasse. Le soleil se couchait dans le ciel rouge, par les longs soirs de juin; la nuit, lentement abaissée, les prenait dans son ombre, au milieu du parfum des fleurs que des souffles agitaient; et la lune parfois mettait autour d'eux comme un décor de rêve, le décor de leur rêve dont ils atteignaient la porte d'or.

Le monde entier s'abolissait. Il n'y avait plus qu'eux seuls sur la terre, ainsi qu'en un paradis retrouvé. Et parfois, ils avaient de longs silences recueillis, dans lesquels leurs cœurs reprenaient des forces, comme si trop de bonheur eût pu, une seconde, atteindre jusqu'à la douleur même.

Edith, en ces minutes, connaissait le naissant orgueil d'être belle. Etre belle, c'était se sentir divine, presque Dieu, dispensatrice de la plus grande des joies. Car cette beauté, elle la donnerait, d'un don continuel, toujours renaissant, à jamais.

Mais de ce bonheur, insensiblement, se levait au cœur de la femme une aspiration d'éternité. C'était de l'éternité que les étoiles versaient dans ses regards levés, de l'éternité qui passait emportée dans le vent, qui montait dans le parfum des fleurs fécondes; de l'éternité encore qui tressaillait au fond de

son être, sous le couvert de l'obscur instinct des créations. Alors il venait à ses lèvres des paroles d'éternité, des serments d'amour éternels! Elle les demandait et les prodiguait elle-même, comme la plus délicieuse des caresses :

— Tu m'aimeras toujours! Je t'aimerai toujours!

Elle répétait, d'un souffle lent :

— Toujours!

Et le souffle emportait le mot, par delà la vie, dans l'infini, aux confins de l'éternité.

Et elle aurait voulu des affirmations plus fortes, des mots presque magiques, pour manifester leur indestructible union; des actes solennels et divins, comme l'échange des sangs aux temps barbares, comme la dévotion à des dieux infernaux.

Elle aurait accepté la fuite hors du monde, dans une île déserte, dans une prison, seule avec lui, pour un don plus grand d'elle-même, dans une ivresse de sacrifice.

— Oh! mon ami, lui disait-elle, nous avons conçu la femme indépendante et libre. Et il est nécessaire, il est juste qu'elle le soit, de même que tout être vivant. Mais la plus grande joie que réserve cette liberté c'est qu'on puisse la donner, elle aussi, comme on donne son corps et son âme. Et il en sera ainsi, sans doute, quand la femme l'aura conquise! Moi, d'abord, j'avais rêvé nos vies séparées, nos consciences, nos cerveaux et nos cœurs gardant de secrets appartements où se retirer, dans l'absolu respect de la pensée l'un de l'autre. Et voici que cette conception, c'est moi la première qui l'ai détruite, qui n'ai pas pu m'y tenir, tourmentée du secret de ta pensée. Non, va, par l'amour, l'homme et la femme ne peuvent faire qu'un. Je suis tienne, et toute ma liberté je t'en fais don, car c'est quelque chose de plus que moi-même que je te donnerai, et je voudrais te donner beaucoup plus encore.

— Moi aussi, répondit Marsanne, je suis tien! Moi aussi toute ma liberté je te la donne!

Elle coucha sa tête sur l'épaule de Marsanne, les yeux noyés de bonheur. Et le mot qui, sans cesse, était dans son cœur, une fois encore monta à ses lèvres :

— Toujours!

— Toujours! répondit Marsanne.

Ensuite, songeuse, elle reprit :

— L'humanité, avec son servage de la femme, a des étapes encore à parcourir, que nous avons traversées d'un coup d'aile. L'union libre se lève comme une mesure de prudence et de doute ; mais, dans une humanité meilleure, l'union libre sera une union éternelle.

— Ce sera le mariage! acheva Marsanne. Il n'y a de beauté dans le geste qui donne que si le don est irrévocable.

— Oui, le mariage ! approuva Édith. Et sans doute alors, il sera une fête magnifique, la vraie fête où, justement, l'on pourra convier les foules, comme à l'adoration d'un dieu ! Ah ! le mariage ! le désaccord de l'homme et de la femme le sape et le détruit. Il est abominable et fou entre deux êtres qui ne se connaissent pas, qui n'ont aucune parité, devant les pas desquels la vie s'est efforcée de préparer toutes les déceptions! Comment l'amour le plus sincère de l'homme ne se découragerait-il pas, lorsqu'après s'être laissé prendre au superficiel miroir de la jeune fille, il découvre si souvent en arrière le vide, le néant ? C'est ainsi que l'homme va d'amour en amour, sans jamais trouver la compagne nécessaire. Le mariage s'abolit par des causes dont la principale est la dissemblance des éducations, par suite, la dissemblance des cerveaux. Mais l'accord se rétablira. Déjà voici que les sports vont donner à l'homme une compagne pour les plaisirs extérieurs, les excursions. La femme ne sera plus clouée à la maison par son incapacité physique. Et la compagne intellectuelle se prépare également, par la science, pour les heures douces du logis. L'existence entière les réunira, non plus comme deux forçats liés à la même chaîne, mais comme sont réunis les couples dans les soirées du monde, par le partage de communs plaisirs dont on se délasse de ses travaux.

— Alors? demanda Marsanne, nous ?...

— Nous, dit Édith, nous avons franchi les temps !

Ils se prirent les mains, d'une soudaine étreinte, admirant comment ils étaient arrivés au même désir, lui dans sa recherche de l'éternelle beauté, elle par le besoin d'éternité que l'amour éveille au fond du cœur.

Que leur importaient en effet, les formules surannées, les lois puériles, consacrant encore l'esclavage de la femme. C'étaient des oripeaux démodés, survivant à l'évolution de

la pensée, comme survivaient dans la vie moderne tant d'autres vestiges du passé, comme persistait le costume des juges, sans que la justice éternelle cessât de marcher dans ses voies, les costumes des prêtres, sans que l'humanité ralentît son effort vers la vérité lointaine.

De cette minute, une paix grave tomba dans leur amour. Il s'élevait dans un ciel plus haut, avec des joies toujours plus vives et plus larges. Par les jours chauds de l'été, la beauté d'Édith était accrue encore. Rose et tiède, elle semblait une fleur qui va s'épanouir. Sa chair avait comme un rayonnement d'astre. Marsanne adora ses mains, ses pieds d'enfant. Il connut peu à peu la douceur parfumée de ses cheveux, il perçut sous le vêtement, en la molle lenteur des étreintes, le flanc ferme et souple, la gorge menue, hautaine comme une armure. Graduellement, il pressentait la souveraine beauté dont il avait eu l'intuition, qu'il avait cherchée, qu'Olga avait indiquée. Même, cette beauté lui eût semblé s'élever au-dessus du désir et s'ériger seulement pour un culte divin, si un rien d'humanité n'eût persisté en d'imperceptibles défauts : à la lèvre inférieure, un léger vaisseau, sans doute distendu, bordait l'angle rose, d'une brève ligne d'un bleu pâle ; et l'une des dents, par côté, serrée entre les autres, était demeurée d'une petitesse de dent d'enfant. Ces défauts attendrissaient Marsanne. Il lui semblait presque qu'il aimât Édith, non point malgré eux, mais au contraire à cause d'eux, d'un amour vraiment humain, où déjà frissonnait le désir. Par là, dans la déesse surgie avec les temps nouveaux, persistait la femme, la divine, l'éternelle femme, plus merveilleuse, toujours, à chaque transformation.

Et, peu à peu, il la sentait elle-même, près de lui, doucement frissonnante. Parfois, ses yeux se voilaient, elle respirait à petits coups, de sa bouche entr'ouverte et il montait de sa nuque un parfum d'amande amère. Une électricité la pénétrait, ses nerfs vibraient comme des cordes tendues. Après le cœur, tout l'être de la femme s'émouvait, aspirait à l'évolution définitive, à la meurtrissure des fécondités, ouvrières des mondes. Ses lèvres abandonnées devinrent vivantes, et ses yeux se closaient, et ses membres mouraient dans des langueurs délicieuses.

Et tous deux, ivres, éperdus, attendaient l'heure du choc.

Ce fut en septembre. Après le mariage, au sortir de la mairie, le flot des invités couvrit longtemps les marches du monumental escalier de l'hôtel. Les fresques des murs en faisaient comme l'entrée d'un temple où graduellement se pressent, puis se découvre la divinité. L'ascension de la femme hésitait un moment devant le mystère de la figure voilée, puis les portes franchies, elle s'achevait d'un coup sur la splendeur sereine d'Édith.

Marsanne souriant accueillait l'interminable flot, tous les mondes mêlés. Il revit Demansy, souriant et digne, Mme Demansy, épanouie dans sa paix inaltérable d'idole grasse. Mme de Ravenay, aussi, s'avança suivie de Solange, plus pâle encore, avec des yeux plus noirs et des lèvres plus rouges. Puis ce fut Lorieux, mal ressouvenu d'abord. Fleurette menait Philippe derrière elle ; Ernestine les accompagnait, triste, avec une face de misère.

Et c'étaient devant les yeux de Marsanne, jalonnées à mesure, les étapes mêmes de son esprit.

— Nous aussi, bientôt, lui jeta Edmond, en désignant Marthe.

Il sourit au joli couple de révolte, que le bonheur assagissait maintenant.

Derrière eux venait Lucie Varaigne, près de son mari.

Et Marsanne sourit encore, voyant la réconciliation naissante. C'était l'âge qui assagissait ceux-là. Mais les temps étaient l'âge de l'humanité. Et tout à coup, il aperçut Louise de Saugnes et son regard ne la quitta plus. Elle avait laissé, pour venir, des chasses en Touraine ; et toujours jolie, merveilleusement habillée, elle montrait une gravité nouvelle sur son visage qu'avait hâlé un peu l'air de la mer. Elle arrivait devant Édith. Elle lui tendit les deux mains et, d'un joli mouvement spontané, les deux femmes s'embrassèrent. Leur baiser scellait le passé et ouvrait l'avenir : l'accord des femmes précédant l'accord définitif des sexes.

Pierre de Saugnes serra la main de Marsanne. Puis Gherlaine, à son tour, glissa, mélancolique, portant le souvenir d'Olga, inoubliable.

Les étapes étaient closes. Sur le passé agonisant, Édith et

Marsanne érigeaient le couple harmonieux et divin, l'amour, glorieux, impérissable, éternelle beauté du monde.

Et, ce soir-là, tous les rites étaient accomplis, la vierge avait connu la divine blessure, lorsque tous deux, enlacés, montèrent sur la terrasse ; lui, les yeux éblouis encore de la magnifique beauté surgie enfin, du fond du temple, au terme de la spirale, en une triomphante apothéose ; elle émue, religieuse, écroulée d'immense tendresse. Ils s'avancèrent jusqu'au balustre, sous le ciel semé d'étoiles. Une paix d'une douceur infinie était tombée, à travers laquelle achevait de s'effluer une mélancolie délicieuse. Le sourire montait, de leurs cœurs à leurs yeux, comme une source intarissable. C'était une communion sans fin de leurs pensées et de leurs sentiments, une fusion continue de l'être de chacun d'eux dans l'être de l'autre ou leurs moi s'atténuaient jusqu'à l'anéantissement des nirvana.

A leurs pieds, Paris s'étendait, noyé dans la buée louche de ses lumières. Leurs regards s'y abaissèrent comme sur un pays barbare. Une rumeur en montait, pareille à une plainte, la plainte des blanches épousées qu'on sacrifie, la plainte de la femme payant le tribut des faibles aux viols, aux stupres, aux crimes, à la misère et à la faim. Mais à mesure, il leur paraissait se reculer, se perdre, très loin, très bas, emporté aux abîmes du temps, sous le soleil de leur amour.

Alors, de nouveau, ils se sourirent ; et déjà obscurément, le divin désir, frisson des races enchaînées qui s'éveilleront à la lumière, préparait l'éclosion d'une fleur nouvelle au champ de leur amour, où des moissons germaient à l'infini.

JEAN REIBRACH.

(*Fin*)

CAMILLE LEMONNIER

Dans les fêtes littéraires qui ont été célébrées en Belgique en l'honneur de Camille Lemonnier lors de l'apparition de son cinquante-cinquième volume, c'est le rôle national du grand écrivain qui a été exalté, comme l'a dit avec éloquence M. Edmond Picard dans les conférences qu'il a données au théâtre du Parc de Bruxelles. Lemonnier a été dans son pays une force civilisatrice, il a été la première manifestation d'une conscience littéraire qui se réveillait, la première expression d'une âme nationale qui s'était ignorée jusque-là : c'est ce qu'on a voulu souligner. Dans la fête qui fut donnée à Paris en son honneur, c'est un autre aspect du talent de l'écrivain et du phénomène qu'il constitue qui s'est trouvé mis en évidence.

Quel que soit le caractère national, et même local d'un artiste de la valeur et de l'importance de Lemonnier, il a sa place et son rôle dans la culture européenne. Si les siens trouvent à sa parole un charme particulier, une puissance insoupçonnée des autres hommes, sa voix n'en est pas moins entendue au delà de sa maison et de sa ville natale. Un Mistral est avant tout une force de Provence, mais la France et l'Europe ont appris à aimer Mireille et Calendal. A plus forte raison, Lemonnier, qui emploie comme moyen d'expression l'instrument merveilleusement sonore qu'est la langue française, a beau chercher uniquement la matière de son œuvre

dans les façons de sentir de son peuple, il est un phénomène européen ou plutôt occidental, il appartient à la culture française.

***

Ainsi que je tentais de l'expliquer naguère ici même[1], la Belgique littéraire est une province de la culture française, province très particulariste, ayant sa vie propre, ses sentiments originaux, sa personnalité fortement accusée, ses vertus et ses tares particulières, mais province dépendante néanmoins.

Assurément, les écrivains belges ne peuvent se comparer dans leur rapport avec Paris à ceux de Lorraine, de Normandie, de Bretagne ou de Languedoc — car les populations des Pays-Bas flamands et wallons ont des intérêts et des sentiments différents des groupes ethniques français entre lesquels un vieux contrat politique, et plus encore le lien sentimental de quelques grands dangers surmontés en commun, de quelques belles victoires remportées de concert, ont noué l'une des nationalités les plus fortement unies qui soient en Europe — mais leur éducation aussi bien que la langue dont ils se servent fait qu'ils reçoivent de Paris certaines façons de sentir, qu'ils participent aux fièvres françaises avec beaucoup plus d'intensité que le commun des étrangers.

Le prestige de Paris est tel sur certains d'entre eux que leur première ambition est d'oublier leur caractère national et de prendre le « ton du boulevard ». En vérité, c'est très mal comprendre leur rôle, non seulement au point de vue de leur personnalité propre, laquelle manquera toujours de force et d'originalité parce qu'elle manquera de sincérité, mais aussi au point de vue de la culture française qu'ils ne pourront ainsi servir utilement.

A mesure que va le siècle, les grandes villes, vastes carrefours du monde, se différencient de plus en plus des pays dont elles furent d'abord l'émanation. La culture qui s'y développe est de plus en plus cosmopolite, de plus en plus anormale, de plus en plus fiévreuse. En France, pour le moment, cette dissociation apparaît plus nettement et plus douloureusement

1. Les Lettres belges et la culture française. La *Revue*, 1er septembre 1901.

que partout ailleurs, parce que dans ce pays les phénomènes sociaux se produisent toujours vingt-cinq ans plus tôt que dans les autres.

L'évolution des sociétés obéit à un mouvement d'accélération continu et progressif. Toutes les forces sociales ont une tendance à se centraliser, puis à se consolider, jusqu'au moment où le groupe humain dont elles dépendent arrive à l'immobilisme, qui est l'extrême décadence byzantine ou chinoise et qui appelle la régénération par un sang barbare, la mise en friche pour un temps plus ou moins long. Les traditions, les souvenirs du passé, les réserves que chaque race trouve parmi ses paysans, sont le frein nécessaire à cette course constante des civilisations humaines vers leur zénith. Et si l'on examine le problème au point de vue spécial de la culture intellectuelle, on constatera qu'il faut à l'art et à la littérature centralisées l'afflux constant des sentiments provinciaux pour ne point succomber rapidement à la décadence alexandrine. Comment ce phénomène constant se traduit-il dans notre occident contemporain ?

Les organisations religieuses et militaires ont fait placer dans l'Europe entière des organisations économiques et capitalistes fortement centralisées. Comme à Athènes, comme à Rome, comme à Byzance, le règne du marchand et du financier a amené dans l'ordre intellectuel la décadence de l'esprit imaginatif et poétique et même de l'esprit scientifique sous sa forme désintéressée. C'est un trait qui se constate partout, mais qui, toujours à cause de l'avance sociale de la France, y apparaît plus nettement qu'en d'autres lieux. Heureusement il semble que les réserves du pays soient aussi plus riches que celles des autres nations. A la puissante centralisation capitaliste s'oppose une forte réaction imaginative et guerrière, et la culture cosmopolite de Paris s'enrichit sans cesse des réserves poétiques et sentimentales que renferme encore la vieille terre française. Aux œuvres abstraites et sèches du type économique s'oppose à chaque génération nouvelle le souffle vivifiant d'une poésie instinctive, rustique et primesautière qui vient de toutes les provinces : un Cladel, un Mistral, un Jammes l'apportent du Midi, un Le Braz de la Bretagne, un Maupassant de la Normandie. C'est dans cette

importation des façons de sentir, locales et provinciales que les écrivains français de Belgique ont un rôle à jouer : ils ne le peuvent faire qu'en demeurant violemment et passionnément des hommes de leur pays, qu'en se défendant énergiquement contre le prestige de Paris. Aussi bien est-il à remarquer que, dans ces vingt-cinq dernières années, ce sont les écrivains qui ont conservé le plus franchement la sensibilité de leur race que Paris a acceptés. Dans sa période d'exclusive imitation française, la littérature belge est demeurée justement ignorée.

Sous ce rapport, Camille Lemonnier a merveilleusement montré la voie à ceux de son pays. Lui qui a connu de grands succès parisiens, il est toujours resté attaché passionnément à sa terre natale ; c'est le secret de sa force et sa plus haute vertu.

Celle-ci est non d'effort et de raisonnement, mais d'instinct. Une des premières fois que je vis Camille Lemonnier, il eut, au hasard de la conversation, une phrase singulièrement significative, et qui m'est toujours demeurée présente à la mémoire. On parlait de l'importance que revendiquent les souvenirs d'enfance dans la formation d'une personnalité : « Nous avons beau faire, dit Lemonnier, nous avons beau nous transporter dans n'importe quel pays du monde, nous conservons à la semelle de nos bottes un peu de la terre que nos pères ont labourée et c'est là ce que nous avons de meilleur. »

Les grands artistes primesautiers sont généralement incapables de s'expliquer sur eux-mêmes, tout au plus se comprennent-ils par éclairs ; Lemonnier, dans cet aphorisme qui ne fut nullement médité et dont il ne se souvient certainement pas, a donné la clef de son œuvre ; il eut beau participer de toute son énergie aux variations de la culture européenne, il eut beau, à certaines époques de sa vie, chercher à Paris les sources de son inspiration, le terreau de son pays natal continua de lui tenir aux bottes, et nul plus que lui n'a été le poète de la terre et des morts. Remarquez la forme simple et concrète sous laquelle il exprime dans cette phrase caractéristique la forme de son sentiment national. Nulle métaphysique, nulle passion intellectuelle, mais l'expression

admirable et nécessaire d'une sensation très simple, d'une sensation de paysan qui aime la terre, la terre féconde et nourricière, la terre pour laquelle les ancêtres ont jadis versé le sang de leurs veines, qu'ils ont fécondée de leur travail et de leur énergie. C'est le sentiment primordial de la race d'agriculteurs et de soldats à laquelle appartient l'écrivain. C'est un rural, un terrien, un homme des champs et des bois. Physiquement même, avec sa large carrure, son visage énergique aux traits martelés, ses yeux clairs, ses cheveux de soleil automnal, il réalise le type légendaire du barbare occidental, du conquérant blond qui vint aux lointains de l'histoire occuper et féconder la terre d'Austrasie. Il n'est vraiment tout à fait lui-même, joyeusement et vigoureusement lui-même, sa verve lyrique n'a vraiment toute son ampleur, que quand il célèbre la forêt et le champ, les hommes et les choses qui en sont l'émanation. Les voix mystérieuses et profondes des bois lui parlent comme à Cachaprès, le braconnier du *Mâle,* comme à Sylvan, le jeune héros de l'*Ile vierge*, comme aux enfants mystérieux et symboliques de *Au cœur frais de la forêt*. Dans les sentiers bordés de saules qui courent à travers les champs au pays de Flandre, dans les gras pâturages qui bordent la paisible rivière de Lys, dans les petits chemins des dunes ou dans les rues endormies de Furnes, il sent palpiter le cœur des races, l'âme mystérieuse et profonde du pays.

L'art de dégager la psychologie d'un paysage, d'analyser et de synthétiser une ville, une province, un coin de terre, est peut-être le trait le plus vraiment original de l'œuvre de Lemonnier. Il a écrit des livres de passion, des romans de subtile psychologie, il a été souvent l'historien fragmentaire des mœurs urbaines, mais ce qui est vraiment à lui, ce qu'en fait, il a inventé, c'est le roman du paysage, le tableau psychologique et poétique d'un terroir. Il est absurde de chercher à établir des degrés de mérite dans un œuvre aussi touffu, aussi divers que celui de Lemonnier. Mais il apparaît cependant que ceux de ses livres qui ont le plus d'ampleur sont ceux où il exprime ainsi son amour de la terre, son amour des humanités foncières et primitives. Aussi bien, s'il est revenu à cette forme d'art dans ces derniers temps, n'est-ce pas par elle qu'il a commencé? Parmi les premières pages

qu'il écrivit, les plus belles peut-être, celles où il y a le plus de fougue, le plus de jeunesse ardente sont ces *Croquis d'automne* qu'il envoyait peu avant la guerre à un concours du *Figaro* et qui en obtenaient le prix. C'est là, pour la première fois, qu'il entendait cette chanson de la forêt, thème qu'il devait développer tant de fois en des accents toujours nouveaux.

Ce profond sentiment de terroir, cette communion constante avec la terre et les forces primitives qui en dérivent, cette émotion paysagiste, déterminent la qualité d'imagination de Camille Lemonnier. Elle est simple, primesautière et coloriste. C'est une imagination « peintre » ; chez lui, la sensation plastique prime toutes les autres. Si vous cherchez à vous rendre compte de l'impression dominante et persistante qui vous reste de ses livres, vous constaterez que c'est la vision concrète d'un tableau ; souvenez-vous du *Mâle :* c'est une forêt qui s'éveille, une lisière de bois par un jour ardent et amoureux ; rappelez-vous *Happe Chair :* c'est le four rougeoyant d'un laminoir ; *Le Sang et les Roses :* c'est un verger en fleurs ; *Le Vent dans les Moulins :* c'est un petit sentier de Flandre, bordé de saules et serpentant à travers champs. Tout le roman semble tourner autour de cette image, l'animer, la développer, l'expliquer. Aussi émerge-t-elle de l'œuvre avec un incomparable éclat. Elle prend alors une signification très haute, elle est posée dans l'universel, on y voit un reflet du visage du grand Pan. Rien de moins abstrait que la tournure d'esprit de Camille Lemonnier : même dans ses quelques romans de psychologie compliquée et raffinée, *L'Arche, La faute de Madame Charvet, La fin des Bourgeois, Claudine Lamour*, l'analyse des âmes consiste en une succession logique d'images. Ce sont des sensations concrètes qui servent à indiquer des états d'âme, et c'est leur valeur d'humanité, c'est leur sincérité qui fixe leur portée générale. C'est pour cette raison sans doute que Camille Lemonnier n'est jamais aussi à l'aise que dans ce qu'on pourrait appeler la fresque psychologique, dans la description d'une façon de sentir collective. Quelle que soit la valeur de ses études de caractère, il est bien moins le romancier des individus que le poète des races ; son imagination est avant tout épique et

lyrique. *Le Mâle, Le Mort, Le Petit Homme de Dieu* sont de vastes poèmes sous une forme moderne.

Ils en ont l'ampleur, la disposition, le style imagé, coloré et rythmique.

Rien de plus vraiment jeune qu'une telle conception artistique; dans le raffinement de sa forme, cette littérature a quelque chose de primitif et de primesautier, quelque chose de joyeux, de fort et de nécessaire comme un instinct; elle est la première chanson de la vie dans une âme juvénile et virile. Camille Lemonnier s'est du reste très heureusement défini dans un passage des *Deux Consciences* où l'écrivain Wildman ouvre orgueilleusement son cœur au juge qui le poursuit. Cette page, que l'écrivain a lue à la fin du toast qu'il prononçait au banquet de Bruxelles, doit être citée tout entière, bien que les lecteurs de la *Revue* s'en souviennent sans doute, car c'est ici même que le roman parut pour la première fois :

« Tout jeune, une force de vie bouillonna en moi, je puis dire que j'ai vécu dans le sang mes premiers livres. Je ne faisais là qu'exprimer l'humanité qui m'avait été transmise par les miens. Je demeurais fidèle à ma race, au coin de terre où avant moi avait battu le cœur des hommes sauvages de mon ascendance. Aucune force n'est égale à celle-là dans les directions d'un esprit : le talent, l'art, la pensée sont nourris des mêmes sèves profondes qui font l'individu. Mes livres furent donc véhéments, passionnés, orageux et rudes comme les êtres et le sol qui déterminèrent les mouvements de ma vie. Je fus le jeune homme franc et spontané qui s'écoutait à travers ses contes, ivre de toutes les soifs de la nature, sanguin et violent comme le taurin adulte, doux et ingénu comme le mouton. L'âme forcenée, sensuelle, bouffonne, religieuse et simple de mes plaines natales me gonfla. Une ardente et noire volupté, un goût de frairies, de massacres et d'amour, des sensibilités naïves et tendres alternèrent dans mes drames, mes idylles et mes farces. Je fus ainsi plus près qu'aucun autre de mes origines et de ma destinée. La vie, le sang, la terre grondèrent. Je fis des hommes à ma mesure, et cette mesure-là, elle fut assez grande pour que toute une Flandre y tînt à l'aise sans avoir à baisser la tête.

Mais le vent qui soulève les flots de la mer souffle plus doucement en passant sur la prairie, derrière la dune. Mon été s'égalisa ; mon âme fut transportée dans des régions plus tranquilles, et je commençai à voir devant moi les routes qui mènent vers Eden. Chacun, selon ses forces, travaille à l'accomplissement de l'univers ; mais la force la plus haute est encore l'art, puisque l'art est l'âme sensible des humanités. Toute la vie frémissante qui va de l'être à la nature, le prodige des organes où se prolonge le rythme des mondes, la beauté de l'homme et de la femme devant le ciel, les eaux et les arbres, le triomphe de l'amour, de la sensualité, de la joie sur la douleur et la mort, je les ai exaltés avec l'emportement et la foi de mon cœur vierge. »

Cet amour de la vie que Wildman exalte si fièrement, c'est ce que l'on pourrait appeler la doctrine morale de Lemonnier. Si peu métaphysicien, si peu prêcheur que soit un écrivain de cette importance, il conseille toujours une attitude morale, il propose, — qu'il le veuille ou non, — une règle de vie. Celle que Camille Lemonnier nous donne, c'est celle que nous dicte une nature ardente et libre, c'est le respect de l'instinct, l'amour de la vie, telle qu'elle s'offre avec ce qu'elle tient de douceur et de cruauté, d'héroïsme et de faiblesse. Sa loi est de celles que formule un Guyau : tout ce qui favorise la vie, tout ce qui tend à la rendre plus belle, plus ardente et plus féconde doit être tenu pour vertu. Claire et libre morale des ivresses païennes, conseil des dieux millénaires que les races fières et conquérantes adorent éternellement sous des noms renouvelés.



C'est cette chanson de vie, cette imagination lyrique et naturaliste qui donne à Camille Lemonnier une importance particulière dans la littérature française d'aujourd'hui. Raffinée à l'extrême, celle-ci a senti depuis quelques années la nécessité d'un afflux de sang rural, le besoin d'une invasion imaginative. Elle ne lui a pas manqué. De grands artistes primesautiers lui ont apporté ces derniers temps l'appoint précieux des rêveries bretonnes, du bon sens délicat et sûr de

Lorraine, de l'ivresse sensuelle et vaillante de Languedoc et de Provence. Lemonnier y a répandu le sens de la nature propre au pays Nord-France appelé Belgique. Nul mieux que lui ne pouvait remplir cette tâche, car tout en restant passionnément fidèle aux sensations de son pays, il a participé avec une extrême intensité au mouvement des idées que commandait Paris, aux fièvres françaises dont ce temps a eu le spectacle.

En 1870, il débutait dans les lettres ; il aime à raconter l'inquiétude avec laquelle il suivait les nouvelles incohérentes des journaux, l'impression d'horreur, d'étonnement, de pitié et de colère où le jetait Sedan. On sait que le livre qu'il écrivit sur le champ de bataille, *Les Charniers*, fut son premier succès ; livre farouche et violent, plein de sang et de larmes, d'indignation et de colère étouffées par la volonté d'être exact, d'être froidement exact, afin de donner une impression plus forte, afin de propager un plus juste ressentiment. Dans le même temps, d'autre part, il lançait un pamphlet anonyme dont on a aujourd'hui perdu le souvenir, mais qui eut alors un grand retentissement et qu'on attribua à Victor Hugo. Cela s'intitulait *Paris-Berlin*, c'était le parallèle éloquent entre les deux forces qui venaient de se rencontrer : la force civilisatrice et intelligente de la France, la force militaire, bureaucratique et brutale de la Prusse.

Depuis lors, Lemonnier n'a cessé de rester en communion constante avec les idées françaises ; il a même subi toutes les modes littéraires qui ont régné à Paris. Obéissant un temps à l'erreur commune de ceux de sa race et de son pays, il a cherché son inspiration et la matière de son œuvre dans le milieu littéraire parisien. Ne lui a-t-on pas reproché à cette époque de se livrer lui aussi à l'imitation, de se contenter des succès de virtuosité que lui valait « son rare talent à saisir la direction du goût public »? Il n'est personne qui ne reconnaisse aujourd'hui la vraie signification de ce moment de son œuvre. Avec une pleine sincérité, cet amoureux de la vie participait alors aux inquiétudes et aux tendances de son temps, sous la forme que leur donnait la culture française ; s'il subissait l'influence de Victor Hugo, de Théophile Gautier, de Baudelaire, de Flaubert, de Zola, c'est parce que c'étaient alors ces hommes

qui régnaient sur l'intellectualité contemporaine dont Lemonnier s'enivrait de toute son ardeur.

Ce ne fut qu'une passade ; il revint vite à la logique de sa nature, à la profonde originalité ethnique qui avait marqué ses débuts, mais cette époque de son talent n'en est pas moins significative. En prenant rang dans les batailles littéraires parisiennes, Lemonnier, phénomène littéraire particulièrement symptomatique, a marqué très heureusement la dépendance dans laquelle les lettres belges doivent rester vis-à-vis de la culture gallo-latine dont elles font partie. Il importe de préciser ce point, car beaucoup de jeunes écrivains de Belgique semblent mal comprendre leur rôle : les uns, ambitionnant, comme je le signalais plus haut la gloire d'être « bien parisiens », d'autres affectant dans leur désir d'originalité linguistique de dédaigner la tradition littéraire française.

A tous, Lemonnier a su montrer la voie véritable qui est de garder soigneusement ses façons de sentir propres, mais de les placer à leur rang dans le vaste organisme intellectuel qui est la culture latine. C'est parce que Lemonnier a compris cette vérité qu'il a pu jouer dans les lettres européennes le rôle que lui méritait son talent.

Cette élite cosmopolite à laquelle Nietzsche prétendait s'adresser uniquement, et qui veut connaître toutes les émotions, participer à toutes les méthodes sentimentales, qui, perpétuellement insatisfaite, promène ses inquiétudes de la Caverne de Zarathustra à la maison de Tolstoï, des stalles de spectacle de Bayreuth au Casino de Monte-Carlo, a dû admettre Camille Lemonnier parmi ceux à qui elle demande des enthousiasmes toujours nouveaux. Sa lassitude maladive est venue chercher auprès de cette forte et magnifique santé un instant de réconfort. A ces fatigués, à ces décadents volontaires, l'auteur du *Mâle* a apporté le grand souffle des bois, et si son art probe et juvénile a parlé plus intimement et plus profondément aux bonnes gens de son pays, à ceux dont il formulait les sensations inconscientes, il n'en a pas moins fait entendre sa voix à *toute* l'élite occidentale.

Elle fut pour elle extrêmement bienfaisante car cette élite a commencé à sentir le besoin de cet afflux imaginatif, qui seul peut arrêter quelques instants la cristallisation intellec-

tuelle qui nous menace, conséquence nécessaire de la consolidation capitaliste où tend la société présente. Le souvenir de Byzance l'effraye. Dans les grammairiens, les métaphysiciens, les érudits qui lui ont fourni ces derniers temps sa substance sentimentale, elle a vu les artisans de sa décadence; la jeunesse ardente des poètes de la terre lui est apparue comme un dictame. C'est pourquoi, elle aussi, salue un Lemonnier.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

COURRIER DES THÉATRES

THÉATRE DE MONTE-CARLO

Circé, pièce en deux actes et trois tableaux, en vers, de M. Charles R chet. — *Bohémos*, fantaisie en un acte, en vers, de M. Miguel Zamacoïs.

C'est à l'île Roubaud que M. Charles Richet a conçu et matérialisé l'idée de « Circé ». Cette île, située non loin de Monte-Carlo, dans un cadre oriental, avec sa villa en forme de temple grec, sa plage de sable fin, ses grottes profondes et mystérieuses, semble une alluvion de l'archipel grec qu'un génie aurait poussé vers le midi de la France. Elle a été le théâtre de troublantes séances d'occultisme et, à la nuit tombante, on dirait qu'il flotte au-dessus d'elle, je ne sais quelle atmosphère spéciale, aux effluves magnétiques.

La scène de Monte-Carlo était donc le décor tout désigné de Circé.

Au lever du rideau, une effroyable tempête déferle sur l'île. Soudain retentissent des cris de détresse. On annonce à Circé qu'un navire vient de s'ouvrir à la pointe des rochers et que des naufragés ont touché terre.

Circé, la vierge magicienne, sourit cruellement. Sa haine des hommes va pouvoir s'exercer. Ulysse paraît. Elle l'interroge et fait apporter en l'honneur de ses hôtes une table somptueusement servie. Les compagnons du héros s'en donnent à cœur joie, mais lui, invoquant Minerve, par une inspiration subite, renverse sa coupe. Alors sous l'influence du philtre versé par Circé, une étrange hallucination enserre les malheureux gloutons ; et dans une mimique d'un réalisme saisissant qui évoque le souvenir moderne des possédées de Loudun, ils subissent une crise d'auto-suggestion qu'apaisera dans un instant, après l'avoir provoquée, l'exorcisme de Circé.

Cependant Ulysse menace la déesse, la maîtrise et obtient la rédemption de ses amis. La magicienne est domptée. Elle a reconnu le maître. Elle fait place à l'amant.

> Tu parus et soudain tout mon corps a tremblé
> Comme au souffle du Nord frissonne un champ de blé...

Et, dans le duo d'un hymne fervent à Aphrodite, elle s'abandonne :

Honneur à Vénus triomphale,
Qui dompte l'esprit et la chair,
Qui met Hercule aux pieds d'Omphale,
Qui tient Neptune et Jupiter.
A Vénus, Vénus triomphale !
Dans les flots bleus, dans les forêts :
Blanche Aphrodite, quand tu parais,
La vierge pleure frémissante,
La biche brame au fond des bois,
La courtisane haletante,
Pâlit éperdue et sans voix.
Aux fleurs où perle la rosée,
L'abeille puise un miel plus doux,
Et tu fais pâmer l'épousée
Sous les caresses de l'époux.

Au second acte, pendant qu'Ulysse, assoupi sous les ombrages épais, se repose de ses travaux, le vieux Tirésias, que les chants de Circé ont évoqué des ténèbres profondes, apparaît, messager de malheur :

Circé, par son amour, n'est plus qu'une mortelle.

Mais Ulysse peut seul la racheter. S'il est encore dans l'île

Quand l'astre de lumière
Répandra dans les flots une clarté dernière,
Pour lui comme pour toi c'est l'immortalité.

Ulysse, à son réveil, apprend de la bouche de Circé le décret de l'oracle. Immortel, lui ! Certes, il restera, il sera à Circé pour toujours, mais il voudrait adresser un dernier adieu à sa chère patrie ; il supplie Circé de la faire revivre par ses enchantements un instant à ses yeux. L'horizon s'obscurcit et le nuage se déchire. Dans une évocation d'une intensité hallucinante et qui prend presque le caractère d'un cauchemar, Ithaque apparaît, Pénélope en longs voiles de deuil ; Télémaque, dont les prétendants complotent le trépas. Ulysse à ce tableau, menace, rugit, montre les poings :

Aux pierres du chemin, je briserai vos dents !

Terrassé par le souvenir, il part malgré les supplications de Circé, à l'heure où le soleil n'a pas encore disparu dans les flots. Les ténèbres envahissent l'horizon. L'oracle fatal est accompli. Circé fait les suprêmes incantations. Les fleurs vénéneuses lui tressent une immense couronne de parfums homicides :

Venez, apportez-moi la grande délivrance !
Grâce aux Dieux, je n'ai pas perdu toute espérance,
Puisque j'ai pu goûter la douceur de la mort.

« Au cœur ainsi qu'au marbre où se grave la phrase, nul souvenir d'amour ne peut être effacé. »

Cependant que monte, morne et désolée vers le ciel, la cantilène de mort de Circé dont « le regard tremblant aux horizons du soir, suit le navire blanc », l'hymne à Aphrodite pleure et berce son agonie.

Telle est cette œuvre de noble inspiration, d'une haute tenue littéraire, où vibre un souffle lyrique antique rajeuni et modernisé par son côté humain et vécu.

Le point vulnérable de la pièce, c'est évidemment la disparate qui s'accuse dans le caractère d'Ulysse, cette brusque transition s'opérant chez le spectateur de la sympathie à la répulsion. J'entends bien que ce défaut est imputable au rôle en lui-même. L'auteur l'a bien senti, et, malgré ses efforts, n'a pu réussir à le pallier entièrement.

A l'heure des suprêmes adieux, Ulysse ne trouve que cette phrase pour consoler Circé : « Vois-tu pas que je pleure ! »

Elle, pour le confondre, n'aurait qu'à lui retourner ce vers d'Eurydice dans le « Suréna » de Corneille :

Non, je ne pleure pas, Ulysse, mais je meurs !

Ce contraste est d'une cruauté plus brutale même que la tristesse des choses qui finissent. En face de l'égoïsme humain faisant intervenir le devoir comme pis aller du désir satisfait, on ne voit plus que la femme, l'unique rançon des duos d'amour, seule victime expiatoire, éternelle sacrifiée.

La mise en scène était d'un goût raffiné. Quant à l'interprétation — Sarah Bernhardt, magicienne divinement belle, abstraite comme une énigme et caressante comme un désir, créature étrange avec sa taille souple, son geste envoûteur, son regard tourné en dedans et qui semble contempler son âme.

M. de Max qui, même lorsqu'il se trompe, donne toujours une impression d'art, s'est ici surpassé. Il a composé le rôle d'Ulysse avec une sobriété et une vérité rares. Dans la scène de l'évocation, il donna le frisson.

Mlle Seylor, MM. Krauss, Durec et Piron constituaient de leur côté un excellent ensemble.

Le spectacle a fini par *Bohémos*, un acte en vers de M. Michel Zamacoïs, fantaisie étincelante d'esprit où les mots rebondissent comme sur des raquettes à la manière de Banville ; réminiscence discrète du *Passant*, scrupuleusement mis au point de la rosserie des mœurs contemporaines.

Mme Sarah Bernhardt (Bohémos) a été un éblouissement pervers. Mme Kerwich et M. Desjardins faisaient un duo des plus savoureux.

OCTAVE HOUDAILLE.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

A l'heure même où notre dernière « Chronique Financière » était sous presse, un événement se produisait en Espagne, sans que rien l'eût laissé pressentir. Le Ministre des Finances, M. Villaverde, donnait sa démission, et la *Rente Extérieure Espagnole*, qui clôturait à Paris, le 25 mars, au cours de 91 fr. 25, débutait, le lendemain 26, à 87 francs, soit en réaction de 4 fr. 25 d'une Bourse à l'autre.

On a beaucoup épilogué sur cette démission qui était purement et simplement motivée par ce fait : que M. Villaverde s'opposait à toute nouvelle dépense, de façon à maintenir l'équilibre du budget, sans avoir recours à aucune nouvelle opération financière. Il a été remplacé par M. San Pedro, et l'on a dit, tout d'abord, que le nouveau ministre était décidé à suivre la même politique financière que son prédécesseur. On s'était alors demandé pourquoi, dans ce cas, M. Villaverde s'était retiré. Mais, depuis, et dans une interview, le président du Conseil, M. Silvela, a déclaré que le relèvement de crédits qu'avait combattu M. Villaverde ne pouvait compromettre en aucune façon l'équilibre du budget qui présentera un excédent de 50 millions. « Voilà, aurait ajouté E. Silvela, le résultat obtenu par le Cabinet « conservateur. La tâche qu'il s'est imposée a été de rétablir l'ordre « dans les finances et de donner au pays le moyen de se libérer de « sa lourde dette. »

Il y a beaucoup de contradiction dans ce qui précède ; mais quoi que dise M. Silvela, si la situation financière de l'Espagne apparaît comme bonne, — et il faudra le voir avec le temps, — nous ne voyons pas qu'il en soit de même de la situation économique. Le change espagnol reste toujours dans les environs de 36 %, et nous posons, à ce sujet, de nouveau cette question : Quels résultats le fameux Syndicat des francs a-t-il obtenus jusqu'à présent, et quels résultats compte-t-il décidément obtenir ? On avait dit, ces derniers jours, qu'il allait reprendre ses achats de change, et l'on a fait silence ensuite.

D'un autre côté, et d'après des journaux espagnols, le Ministre des Finances actuel aurait annoncé que son intention était de demander aux Cortès espagnoles une amplification du nombre d'articles dont les droits d'importation sont payables en or, afin que le Trésor ait toujours une certaine quantité d'or à mettre à la disposition du public. Mais il y a lieu de remarquer que, présenté ainsi, le projet du Ministre des Finances, — si projet il y a, — n'aurait aucune portée, puisque le Trésor Espagnol ne ferait que restituer d'une main ce qu'il aurait pris de l'autre..... En somme, la situation de l'Espagne reste à nos yeux, tout aussi embarrassée qu'auparavant, et le départ de M. Villa-

verde a plutôt, en dépit de tout ce que l'on peut dire, occasionné des complications dont on ne peut prévoir encore toutes les conséquences. Et si nous nous reportons à ce que nous avons dit précédemment, nous trouvons que toutes les restrictions formulées par nous antérieurement sont déjà amplement justifiées.

La *Rente 3 °/₀ Française* a laissé de nouveau à désirer, mais nous nous reportons à ce que nous disions il y a un mois encore. La dette française a comme contre-partie le retour à l'Etat des réseaux de nos six grandes Compagnies de Chemins de fer qui ont une valeur de 40 milliards de francs. En outre, on oublie que si, de temps à autre, il existe, sur ce fonds un peu de flottant, la Rente Française constitue un remploi en quelque sorte obligatoire, de par la loi du 2 juillet 1862. Cette loi dit, en effet (Article 46), que « les sommes dont le « placement ou le remploi en immeubles est prescrit ou autorisé par « la loi, par un jugement, par un contrat, ou par une disposition à « titre gratuit entre-vifs ou testamentaire, peuvent être employées en « Rentes 3 °/₀ de la Dette française, à moins de clause spéciale. » Notre grand fond national 3 °/₀ est donc une valeur immobilière de premier rang et son classement parfait ne peut laisser aucun doute. Que l'on n'aille pas rapprocher de ce que nous disons, les retraits que l'on signale aux Caisses d'Epargne. Ces retraits, aux Caisses d'Epargne ordinaires, se sont chiffrés, du 1er janvier au 10 avril, par un excédent de 26 millions 60,805 fr. 44 sur les retraits ; mais contre ces retraits les Caisses ont à faire entrer en ligne de compte les arrérages sur leur portefeuille, de sorte que, tous comptes établis, elles sont encore à même de procéder à des remplois, et non à des réalisations comme on semble le croire assez généralement.

Il est vrai que la question qui impressionne le plus en ce moment notre Rente nationale, est celle du rachat éventuel par l'Etat des Chemins de fer. Nous parlions, dans notre dernière chronique, du rapport de M. Klotz, l'honorable député de la Somme, relatif au rachat des deux Compagnies de l'*Ouest* et du *Midi*. Ce rapport avait été approuvé par la Commission des crédits de la Chambre des Députés, mais il convient peut-être de dire dans quelles conditions. La Commission des crédits comprend 33 membres, et lorsqu'elle a émis son vote, 13 membres seulement étaient présents ; encore, sur les 13 membres, 8 seulement se prononcèrent-ils pour le rachat.....

Nous n'allons pas discuter ici tous les chiffres produits par M. Klotz ; il est très difficile, en effet, d'apprécier, même exclusivement au point de vue financier, même en laissant de côté toute autre considération, quels en seraient les résultats à l'égard du Trésor. Pour les actionnaires et les obligataires la situation ne changerait pas, et c'est déjà là un point capital. A la dernière assemblée générale des actionnaires de la *Compagnie de l'Ouest*, l'honorable président du Conseil d'Administration a rappelé opportunément que les actionnaires n'avaient rien à craindre du rachat, puisqu'ils étaient assurés de toucher toujours le même revenu, les conventions intervenues en 1883 stipulant nettement qu'en cas de rachat, l'annuité réservée aux actionnaires des Compagnies de Chemins de fer ne pourrait pas être réduite. Quant

aux obligataires, leur situation reste indiscutable. Mais si tous les calculs de M. Klotz sont, au moins pour le moment, à laisser de côté, il est certaines appréciations émises qu'il est aisé de réfuter.

Selon l'honorable député de la Somme, l'exploitation par l'Etat serait plus économique que l'exploitation par les Compagnies même. L'objection à fournir, nous n'irons pas la chercher à l'étranger: nous resterons en France même.

Nous avons ici, déjà un réseau de l'Etat. Or, quel est son coefficient d'exploitation ? Si nous nous reportons à la dernière statistique officielle du Ministère des Travaux publics (1900), nous trouvons que ce coefficient est de 72 %, contre 48.3 pour la *Compagnie des Chemins de fer du Midi*, par exemple. Il y a là un écart considérable. Et comme, en cas de rachat, l'Etat serait obligé, — comme nous venons de le dire, — de continuer le service des obligations et de verser aux actionnaires le montant du revenu qu'ils touchent actuellement; comme, d'autre part, le produit de l'exploitation, par le fait même de l'exploitation plus coûteuse de l'Etat, serait bien moins élevé qu'aujourd'hui, l'écart entre le produit net et la somme nécessaire pour faire face aux charges financières du réseau, devrait être comblé par le budget. Ainsi donc, le rachat aggraverait les charges de l'Etat, au lieu de les alléger, et le Trésor devrait, en outre, se procurer, par la voie de l'emprunt, les sommes nécessaires à l'achèvement des réseaux rachetés et aux travaux complémentaires sur les lignes en exploitation. La Dette publique française ne s'accroît-elle pas, de ce fait, et ne serait-ce pas la réouverture du budget extraordinaire si justement condamné anciennement?

Il est vrai que M. Klotz produit certains arguments. Si l'on ne procède pas au rachat du *Midi* et de l'*Ouest*, dès à présent, l'Etat courrait de grands risques. La Convention de 1883 est valable, dit-il, jusqu'à fin 1935 avec l'*Ouest*, et jusqu'en 1915 avec le *Midi*. A propos de cette dernière Compagnie, M. Klotz paraît oublier que le Conseil d'Etat a déclaré antérieurement, que la Convention de 1883 était valable jusqu'à la fin de la concession. Mais cette observation faite, revenons aux raisons produites par l'honorable député de la Somme. Il n'admet aucune amélioration dans les recettes futures des Compagnies, et les résultats de 1902 (il a basé son rapport sur les rendements de 1901) lui ont déjà donné tort puisque, pour 1902, l'*Ouest*, par exemple, a bien encore demandé à l'Etat, comme garantie d'intérêt, une avance de 19,674,000 francs, mais cette avance est en diminution de 6 millions de francs sur celle de l'année précédente; de plus, le rapport du Conseil d'Administration, signalant le fait, a dit textuellement :

« Un tel résultat est de nature à nous confirmer encore davantage « dans la confiance que nous avons toujours exprimée; nous conti- « nuerons à penser que les appels faits par la *Compagnie de l'Ouest* à « la garantie de l'Etat, momentanément accrus par l'accumulation de « circonstances exceptionnelles, iront en diminuant progressivement « et rapidement, maintenant que, d'une part, nous avons achevé le « remboursement de notre dette antérieure à 1883, et que, d'autre « part, et simultanément, nous pouvons ramener à un chiffre normal

« les dépenses extraordinaires consacrées annuellement à la remise « en état de nos anciennes lignes. »

M. Klotz ne prend pas garde à cela. Et en admettant qu'il ait raison de ne pas le faire, la question se poserait ainsi : si les recettes des Compagnies de Chemins de fer continuaient à baisser, est-ce parce que leurs réseaux deviendraient des réseaux de l'Etat que lesdites recettes remonteraient ? Avec le coefficient d'exploitation que nous avons cité plus haut, ce serait difficile. C'est pourquoi, en admettant un avenir peu prospère pour nos Compagnies, pourquoi l'Etat se chargerait-il, dès maintenant, d'une exploitation qui laissera de la perte, et du soin exclusif de pourvoir à l'intérêt et à l'amortissement des actions et des obligations? Que l'Etat veuille monopoliser une affaire qui laisse de gros et importants profits, c'est compréhensible, bien que très discutable; mais qu'il aille, de gaîté de cœur, encourir de nouvelles responsabilités et de nouveaux risques, c'est ce que l'on ne s'expliquerait pas!

Observons ici que les intérêts des Compagnies de Chemins de fer ne nous préoccupent pas. Nous ne nous occupons que des intérêts du Trésor seul, ou plutôt de celui des contribuables. Et puisque, nous le répétons, l'Etat prendra possession gratuitement, dans cinquante ans environ, de cette énorme industrie, — ce qui lui permettra d'amortir, d'un seul coup, toute sa dette publique, — pourquoi aliénerait-il, dès maintenant, cette immense réserve, d'autant plus que s'il consent des avances aux Compagnies de Chemins de fer, il retire d'elles des bénéfices de deux natures: 1° Bénéfices directs; administrations publiques utilisant les voies ferrées; postes et télégraphes; transports des militaires et marins; transports de la guerre, des tabacs et poudres; transports des prisonniers, etc.; toutes économies réalisées sur les prix du commerce; 2° Bénéfices indirects résultant d'abord de tous les impôts qui sont perçus sur les sommes dépensées pour l'établissement d'une ligne, et sur la plus-value immédiate que prennent les mille formes de l'impôt public partout où pénètre une voie ferrée.....

Nous nous arrêtons ici, nous demandant même s'il était nécessaire de nous appesantir si longuement sur ce sujet. Ne dit-on pas, en effet, que le Gouvernement ne veut pas, au moins pour le moment, agiter la question du rachat de l'*Ouest* et du *Midi*? Qu'était-il besoin alors de la faire naître, et n'avait-on pas à s'occuper autrement?

Parmi les valeurs qui ont été les plus agitées au cours de ces derniers jours, il convient de citer l'action *Thomson-Houston* qui avait précédemment reconquis et même dépassé le cours rond de 700. A ce moment, le Conseil d'Administration avait laissé entendre que cette hausse était intempestive, que les commandes faites à la Compagnie n'avaient rien d'anormal et ne devaient pas donner de bénéfices extraordinaires; enfin qu'il était délicat d'escompter, dès maintenant, la réorganisation des moyens de transport en commun dans Paris.

Ces appréciations reproduites par certains organes spéciaux tranchaient un peu, cependant, avec les publications de la Compagnie même et, notamment, avec son bulletin mensuel de février, dans lequel

la *Thomson Houston* faisait ressortir qu'elle fournissait l'électricité ou le matériel nécessaire à de nombreuses Compagnies françaises de transport dont l'exploitation représente 1,000 kilomètres de voies ferrées sur les 1,700 kilomètres existant en France, et qu'elle était chargée de la traction électrique sur certaines lignes des trois Compagnies de chemins de fer suivantes : *Orléans*, *Paris-Lyon* et *Ouest*. Dans le bulletin mensuel que nous rappelons, il était encore dit que ces fournitures diverses témoignaient de la supériorité du matériel de l'entreprise, et tout cela réuni laissait beaucoup à présumer. Mais l'illusion n'a pas été de longue durée, puisque subitement, l'action *Thomson-Houston* a faibli au-dessous de 600 francs, sur la publication des bénéfices réalisés au cours du dernier exercice, bénéfices qui apparaissent comme des moins favorables, en dépit de toutes les circonlocutions employées.

En effet, on dit bien que la somme à répartir aux actionnaires, pour l'exercice 1902, s'établit à 2,214,620 francs, y compris un reliquat de 150,126 francs provenant de l'exercice précédent, contre 2,253,773 fr. en 1901. Mais en allant au fond des choses, on remarque que pendant l'année sociale qui a pris fin le 31 décembre dernier, les bénéfices industriels de la *Thomson-Houston* ne se sont réellement élevés qu'à 2,119,022 francs contre 6,553,037 francs en 1901. Et si ses bénéfices de 1902 lui permettent de répartir quand même un dividende de 25 francs par action comme en 1901, c'est à la condition de prélever la somme nécessaire à l'amortissement de la dépréciation de son portefeuille, soit 5,985,293 francs, sur sa réserve spéciale de 25 millions de francs, alors que de ses bénéfices de 1901, la Compagnie avait pu déduire 4,300,000 francs en chiffres ronds pour procéder déjà à un amortissement semblable, tout en réservant, pour ses actionnaires, un montant de 2,200,000 francs.

Il convient de dire, naturellement, que la dépréciation constatée en 1902, sur le portefeuille, peut être considérée comme momentanée, puisque, — c'est le rapport des Commissaires des Comptes qui le constate, — cette dépréciation serait récupérée en grande partie si le portefeuille était de nouveau évalué aux cours du 31 mars, et que le prélèvement effectué sur la réserve extraordinaire de 25 millions de francs avait été autorisé par l'assemblée générale extraordinaire des actionnaires du 3 décembre dernier. Mais il n'en est pas moins vrai que si la dépréciation du portefeuille avait dû, comme en 1901, être prélevée sur les bénéfices réalisés, le dernier exercice aurait accusé un déficit de 3 millions ! A côté de cela, nous devons reconnaître que la Compagnie, par ses déclarations faites dans le courant de mars, a mis la spéculation en garde ; cependant on pourrait trouver qu'elle l'a fait un peu tard, et que son Bulletin mensuel de février a dû tromper beaucoup de gens. Ce sont là des choses auxquelles il faudrait prêter attention.

Tout comme les actions de la *Thomson-Houston*, celles de la *Compagnie Parisienne du Gaz* ont beaucoup fléchi, son projet pour la fourniture du gaz dans Paris à partir du 1er janvier 1906, ayant été au moins momentanément écarté. Spécifions ici en quoi consistait ce projet : Prorogation de la concession actuelle pour vingt ans, à partir du

1er janvier 1906; remise gratuite à la Ville des usines et du matériel à la fin de cette période; partage égal des bénéfices après prélèvement par la Ville de 2 centimes par mètre cube représentant le droit d'octroi; prix de 0 fr. 20 pour le gaz livré aux particuliers à partir du 1er janvier 1906, avec possibilité pour la Ville d'opérer une réduction quand les bénéfices à partager dépasseraient 25 millions.

Depuis, diverses modifications ont été apportées à ce projet, dont la principale était la prorogation de la durée du traité à trente-cinq ans au lieu de vingt ans. Les calculs de la Compagnie ont démontré qu'il était possible, dans ces conditions, de fixer le prix du gaz successivement à 0 fr. 20, 0 fr. 18 et 0 fr. 16 pendant chacune des trois premières périodes de dix ans, et à 0 fr. 14 pendant les cinq dernières années. Mais, nous le disons de nouveau, ce projet ayant été éliminé, il n'offre plus qu'un intérêt rétrospectif. Reste à savoir pourtant qui l'emportera au dernier moment. La Commission du gaz du Conseil municipal a bien pris en considération les propositions de MM. Devaluez et Duchanoy, c'est-à-dire les offres du groupe dit américain, mais est-on assuré que ces propositions seront acceptées par les pouvoirs publics?

En admettant qu'elles le soient, une question restera à traiter : celle de la reprise de l'actif de la Compagnie actuelle. On prétend qu'à part l'usine du Lendit, nouvellement construite, pour ainsi dire, toutes ses autres installations ne peuvent être utilisées pour la fabrication du gaz d'après les procédés bon marché connus maintenant. Il s'ensuivrait que la part d'actif de la Compagnie, que l'on évaluait anciennement à 100 millions de francs, ne vaudrait guère que 50 millions. Mais il ne faut pas oublier que deux ans et demi seulement nous séparent de la date à laquelle la *Compagnie du Gaz Parisien* cessera la fourniture de l'éclairage et du chauffage dans la Ville de Paris, et que l'approvisionnement de la capitale ne peut pas souffrir un instant d'interruption... Nous aurons du reste, et très probablement, à revenir sur ce sujet.

Une nouvelle question a été soulevée, dans ces derniers temps, qui a fait couler des flots d'encre en Angleterre : celle du chemin de fer de Bagdad.

Depuis bien longtemps déjà, — environ cinquante ans, on avait pensé à réunir la Méditerranée au golfe Persique, — et par suite aux Indes, — au moyen d'une voie ferrée. De nombreux projets avaient été présentés qui désignaient tous, comme point terminus de la ligne, le fond du golfe Persique, soit à Bassorah, port à l'embouchure du Chat-el-Arab, soit en un point de la côte peu éloigné de ce fleuve. Or la ligne à construire a été définitivement concédée à la *Compagnie des chemins de fer d'Anatolie*, moyennant une garantie du gouvernement ottoman. Il faut dire qu'une partie de la ligne est déjà établie. Elle appartient à ladite *Compagnie des chemins de fer d'Anatolie* et aboutit à Koniah, à 250 kilomètres de la mer. De Koniah, la ligne se dirigera vers le Sud-Est, et ira rejoindre, en passant par Eregli, la ligne de Mersina, à peu de distance de la mer. Puis, obliquant davantage vers le Sud, elle passera à une cinquantaine de kilomètres au nord d'Alep. Un embranchement a été prévu; il réunira cette ville importante à la ligne principale qui, franchissant

l'Euphrate, non loin de Bérédjick, se dirigera directement vers l'Est, et passant aux environs de Mardina, ira rejoindre le Taurus, pour suivre ensuite la vallée de Mossul jusqu'à Bagdad. Arrivée à cette dernière ville, la voie ferrée retraversera les deux fleuves et, par la rive droite de l'Euphrate et du Chat-el-Arab, ira rejoindre le golfe Persique à Koweyt.

Les journaux anglais ont beaucoup attaqué cette entreprise, par la seule raison que, de l'autre côté du détroit, on la croyait exclusivement allemande. Mais la veille de l'ajournement de la session parlementaire à l'occasion des fêtes de Pâques, M. Balfour déclara, à Westminster, que ce chemin de fer n'était nullement une entreprise allemande, que d'autres puissances, notamment la France, y étaient intéressées, et qu'il serait construit, même si l'appui allemand lui faisait défaut. A la suite de ces paroles, les polémiques se calmèrent un peu, mais elles reprennent de nouveau. Il n'y a pas à y prêter attention, cet accès de mauvaise humeur de la part de l'Angleterre provenant de ce fait : qu'elle n'a pas pu avoir la haute main sur une affaire dans laquelle l'influence de la France sera grande.

Les *Valeurs Sud-Africaines* sont encore restées peu actives. Des progrès sont pourtant à enregistrer. La production totale du Witwatersrand s'est élevée, en mars (mois à 31 jours), à 208,456 onces d'or fin, contre 187,977 onces en février (mois à 28 jours), et 192,934 onces en janvier (mois à 31 jours). Les districts autres que le Witwatersrand ont donné 9,009 onces, contre 8,526 onces le mois précédent. Quant à la main-d'œuvre, elle s'améliore sensiblement. En mars, il a été recruté 6,536 nouveaux travailleurs indigènes; par contre, il en est parti 2,790 dont l'engagement était expiré; de sorte que, fin mars, on comptait 56,280 noirs employés dans les mines, soit une augmentation de 3,746 individus sur le mois précédent. En outre, d'après des dépêches reçues ces derniers jours, pendant la première quinzaine d'avril, les embauchages nouveaux auraient été très satisfaisants, et ils laisseraient prévoir une nouvelle augmentation du rendement. Enfin on annonce que la *Chambre des Mines* de Johannesburg et la *Native Labour Association*, étudient en ce moment un projet de recrutement de la main-d'œuvre asiatique. On voit que les Compagnies minières n'ont pas renoncé au projet d'importer dans le Transvaal des travailleurs chinois ou indiens. Au reste récemment, lors de la pose de la première pierre de la nouvelle Bourse de Johannesburg, le Gouverneur du Transvaal, lord Milner, a dit ouvertement que les mines devaient prendre la main-d'œuvre là où elles la trouveraient, et qu'elles ne rencontreraient, en l'occasion, aucune opposition de la part du Gouvernement Britannique. Bref, la situation générale s'améliore de jour en jour au sud de l'Afrique, et pour reprendre son activité, le marché des mines d'or n'attend plus que l'Emprunt du Transvaal qui va avoir lieu incessamment à Londres, peut-être même à l'heure même où paraîtront ces lignes.

A.-C. HÉTENEL.

CHRONIQUE DES ASSURANCES

Dans le précédent numéro de la *Revue*, j'ai signalé l'importance de la question : *la mortalité infantile dans le Nord.* Le rôle des Compagnies d'assurances étrangères était intéressant à connaître ; d'autre part, les éléments de l'enquête sollicitée par la Presse n'étaient pas encore réunis. Aujourd'hui la question se présente nette, claire et facile à poser. Sa solution dépend du gouvernement.

I

Le point de départ fut la communication du professeur Budin à l'Académie de médecine. Le quantum énorme des décès d'enfants, dans le département du Nord, provoqua, on peut le dire, une stupéfaction inouïe dans le monde savant. La Presse émue entama une campagne vigoureuse et l'enquête personnelle de M. Paul Lefranc, au journal *Le Matin*, répondit, par son effort, à l'intérêt du public douloureusement éveillé. On savait que de Roucq à Halluin, un coin de frontière, qui est « le tombeau de l'enfance », la mortalité était vraiment effrayante. Mais on avait peine à croire qu'un point seul, pris pour type, pût donner raison à ceux qui croyaient à la générale diffusion du fléau. Il n'est que trop vrai, cependant, que le seul Halluin n'a pas le triste privilège de 65 °/₀ de décès infantiles, dans une même année. On sait actuellement que dans ce département du Nord (un des plus riches de France) la misère et la mort atteignent leur maximum d'intensité, comparativement aux départements moins bien partagés (?) sous le rapport de la fortune globale et de la densité de la population. On sait qu'il ne faut pas y tabler sur une survie de plus de 25 °/₀, à partir de la seconde année. La brutalité de cette constatation rend superflu tout commentaire. En 1898, à Halluin, les registres de la municipalité ont vu ces deux chiffres inscrits : 504 morts nouveau-nés sur 699 naissances. La statistique interdit sur ce point les démentis. D'un fait brutal, froidement reconnu réel, la logique inférant les causes et la déduc-

tion les effets, il devrait résulter un remède, à chercher tout au moins, si le fait patent est mauvais; partant, sujet à amendement, à correction, voire même à suppression.

Les causes les voici; elles sont établies dans le rapport de MM. Ausset et Dui, professeurs agrégés à la Faculté de Lille. Ce rapport, demandé par le préfet du Nord (dont l'opinion personnelle a une valeur) a été administrativement approuvé. Les docteurs enquêteurs s'expriment ainsi :

« Ce qui tout d'abord attire l'attention, écrivent-ils en toutes lettres, c'est la misère très grande qui règne sur la population ouvrière d'Halluin et de ses environs. A peine étions-nous assis avec nos trois confrères du pays et leur exposions-nous le but de notre enquête, qu'ils furent d'accord pour nous déclarer que la misère était autour d'eux portée à son maximum d'intensité. En effet, les salaires ouvriers sont particulièrement peu élevés, et, comme l'un d'eux nous le faisait remarquer, la proximité de la Belgique amène à Halluin un grand nombre d'ouvriers étrangers qui travaillent à prix réduit, *et nos compatriotes sont alors obligés de les imiter pour gagner un peu de pain...* Et ce confrère ajoutait : *On vient précisément monter des industries à Halluin pour profiter de cet abaissement des salaires...*

« Qu'arrive-t-il? C'est que la plupart des mères sont obligées de faire comme leurs maris; au lieu de rester au foyer domestique pour soigner leurs enfants, elles vont à l'usine, afin de trouver dans un travail pénible une modeste rémunération pour pouvoir contribuer à donner du pain à leurs enfants. »

Cette citation résume tout. Il est terrible, au vingtième siècle, d'avoir à reproduire le fameux passage de La Bruyère... Vous souvient-il de ce misérable dont l'état d'humanité n'est pas facile à déterminer, sous l'aspect vague de l'animal non classé, remuant la glèbe par quoi il se nourrit! Cette *chose*, vue au temps de Louis XIV, rampant plus dénudée que sordide en ses haillons, le long des friches épineuses, coupant l'herbe pour soi-même et différenciée de l'animal en cela qu'*elle* ne rumine pas; cette *chose*, c'était l'homme. Et c'est l'homme encore aujourd'hui! Il a déserté les terres infertiles pour suer sous l'étreinte de la machine; machine, il est devenu par assimilation, quasi insexué; omnivore avec la faim seule pour aiguiser ses dents. Vous lui avez donné le bulletin de vote et non le pain; aussi, ne lui en voulez pas, s'il a plus à cœur d'envier à la machine, graisses ou huiles qui sont des aliments, que le morceau de pâte fait des fibres de bois, qui, devenu carré de papier électoral, en fait un être libre...

Entre Halluin et Roucq, la frontière française compte autant de stations industrielles que la voie douloureuse commémorée chez les chrétiens par le chemin de la croix. Ces usines (filatures et tissages), sont la propriété de la féodalité qui tient ses assises dans les hôtels fameux de Lille, de Roubaix et de Tourcoing. Fermiers particuliers du labeur humain, les féodaux du Nord doivent être fort à plaindre. Leurs prédécesseurs du régime dit ancien jetaient par les fenêtres l'argent qui rompait leur porte..... eux n'ont pas assez d'excédent pour sortir quelques mille francs de leur caisse, pour créer une œuvre

ouvrière de salut. Lorsqu'une famille nombreuse a pour toute ressource le salaire quotidien du père et même de la mère; lorsque ces salaires réunis peuvent atteindre une vingtaine de francs par semaine, les enfants crient et... meurent. Pour leur donner la vie, il faut du lait. Huit mille francs étaient nécessaires (a dit un des médecins les plus dévoués du Nord) pour arrêter une hécatombe obligatoire de nouveau-nés, dans le petit coin de terre où j'évolue. « Ces huit mille francs je ne les ai pas trouvés! » Dans une population de plus de seize mille habitants, à Halluin, combien pensez-vous qu'il soit d'œuvres de secours, de prévoyance ou d'assistance? — Pas une ! — Les misérables n'ont ni crèches ni ouvroirs; les enfants viennent et s'en vont sans qu'il en soit question dans leur milieu : tant la vie de ce milieu est déshéritée de tout, hors la souffrance. La matérialité de l'existence ne comprend ni un désir ni un appétit autre que celui de la faim satisfaite. Hygiène, soins, bien-être et repos, sont hélas des notions inconnues et incomprises. On ne se nourrit pas plus du bien moral que du mal moral lorsque les pommes de terre manquent et que le boulanger coupe le crédit! Les travailleurs français de la frontière sont tués par la concurrence étrangère. Lorsqu'on sait qu'en Belgique la vie coûte dix fois moins qu'en France (prenant comme étalon comparatif l'impôt, il est facile de s'expliquer combien la lutte est impossible à soutenir pour nos nationaux. Chaque matin, de longues théories d'ouvriers belges arrivent avec leur boîte à lait, — un morceau de beurre et une tranche de pain bis; — en voilà pour la journée. Au bout de la semaine, la paye presqu'intacte passe gaiement de l'autre côté de la douane; tandis qu'en deçà, chez nous, fortement entamée, elle suffit à peine pour payer la planche de sapin, berceau-cercueil d'un dernier né.

La main-d'œuvre belge, si bon marché, fut cause initiale de la construction de tant d'usines. Il ne m'appartient pas de préjuger des intentions et des disponibilités sentimentales des patrons du Nord. C'est affaire avec leur conscience et leur caisse. Je n'ai pas qualité pour arbitrer entre ces deux valeurs, pas davantage, au reste, pour en chercher le poids spécifique. Ces messieurs sont libres. Mais je puis bien exprimer, qu'à défaut des tenanciers en question, la société a le devoir de penser et le droit de donner à cette abstraction une forme concrète qui, obligatoirement, serait mise en pratique.

II

Cependant, c'est sur cette masse de déshérités et d'affamés que les Sociétés d'assurances belges ont jeté leur dévolu. Assurer des gens qui ne possèdent rien, direz-vous? — Contre quoi? – Contre la misère, je pense? — C'est d'une philanthropie surhumaine! — Demandez à l'*Antverpia*, petit manteau bleu des bébés pâles; demandez à la *Constantia*, ouatant de blanc les ailes des anges des filatures ; demandez à d'autres *Belgicas* Notres Dames des mamelles taries. Ces Compagnies

utilitaires mettront de la prud'homie à vous rappeler, qu'avant elles, la ballade allemande répétait comme une mélopée : « *Les morts vont vite* ».... Pour un peu, je sens que Burger eût dû mourir directeur d'assurances contre la mortalité! Ce serait touchant de lui prêter le regret de ne l'avoir pas été de son vivant. Ces aimables Compagnies ont droit à plus que notre attention... à une surveillance étroite. Le gouvernement n'y faillira pas, sous peine de forger, contre ses propres forces, l'arme destructive la plus terrible. Celle qui tue la race.

Les Sociétés belges connaissent si bien la triste matière assurable qui est l'objet de leurs opérations, qu'elles commencent par la voler sans vergogne dans la tarification imposée. Comment voulez-vous que les miséreux soient avertis et sachent qu'à prime égale, le contrat, s'il était passé avec des Compagnies françaises, coûterait moitié moins? Généralement les assurances, fin bébé, sont basées sur le prix de cent francs et la prime à payer correspond à huit centimes par semaine.

C'est le jour de la paye, le samedi, que la Compagnie d'assurances vient encaisser elle-même. On ne saurait trop insister sur cette intervention hebdomadaire de la Société, chez son client. Elle est cause du développement prodigieux des opérations. L'assurance est passée à ce point dans l'usage, qu'elle figure dans le budget du pauvre au même titre que le pain et le pétrole. C'est un lien constant que rien ne rompt, pas même la mort. Que dis-je! la mort est le meilleur et le moins coûteux des courtiers; elle resserre d'un nouveau nœud le traité un instant rompu et érige les contractants en associés de compte à demi. C'est d'une morale un peu lâchée. Mais qu'importe, l'ouvrier n'y voit pas le moindre mal; quant à la « flamingica » de l'espèce, elle pense que Barême, qui est de tous les pays, doit trouver dans un monde supralunaire « une belle Direction mortalité », si le dieu des Primes ne signe pas d'avenant de diminution. Aussi bien, elle fait payer 4 fr. 16 c. par an, ce qui vaut 2 fr. 40 c. Premier avantage assez appréciable. Moyennant quoi elle paie, même si l'enfant est mort-né. Une réflexion s'impose :

Sans vouloir généraliser et mettre en suspicion les tendances des pauvres assurés, il est permis de dire qu'un cas peut parfois se présenter, où le contrat est considéré par eux comme une source de bénéfices. L'idée seule que le marché consenti puisse offrir cet aspect en infirme la valeur. L'Assistance publique à Paris sait trop à quoi s'en tenir, sur la mentalité des nourrices, pour renoncer à ses inspecteurs. Dans le cas dont nous parlons, il en est ainsi qu'on a vu des nourrices savantes dans l'art d'échelonner les primes à toucher. Je veux bien que ce soit l'infime exception; une exception seule serait encore trop, si elle avait, dans la suite, la possibilité de se renouveler. Cela juge le système. Il est certain que la combinaison donnant 20 francs si l'enfant meurt avant un an; 25 francs avant deux ans, pour finir la progression ascendante par 65 francs, avant cinq ans, est faite pour conquérir des prosélytes à l'idée de morticulture. C'est une véritable *prime à la mortalité* qui est offerte. Le mot a été dit, répété et reconnu d'une étroite justesse. Son correctif est tout prêt; c'est la justice étroite.

En thèse générale, ces Compagnies d'assurances ont bien soin d'indiquer et de faire répéter par leurs agents de tous ordres : qu'en aucun cas, l'assuré ne doit « *profiter* » de sa police. L'idée de ce profit, à l'inverse de sa caisse, est si bien ancrée dans chaque Compagnie, on en a tant et si bien souci, qu'on procède pour y obvier à un compte particulier ouvert à chaque exercice. Ce compte correspond en réalité à un amortissement. La Compagnie amortissant la possibilité du *profit* conspué, comme s'il s'agissait d'un cas d'usure dans le matériel, présente un cas assez tendancieux pour qu'on lui objecte qu'on a d'autres raisons pour ouvrir un compte « fiction ». Il serait curieux de savoir si les « flamingicas » en cause font état fictif ou non, et si la moitié de la fiction afférente au co-contractant lui est attribuée en cas de réalisation. Voire, en quelle monnaie, non fictive, se paie une fiction, réduite à l'état de demi ou de quart ? N'est-il pas des réversibilités possibles, qui nous mèneraient du quart au cinquième ? Une fiction sur deux ou trois têtes, voilà qui n'est pas pour déplaire aux Boudhas du Faro et aux Brahmas du Lambic.

Les opérations sur un point peuvent être assez facilement moralisées. Je sais bien que la morale est une pièce gênante à certaines entournures ; n'empêche que la pièce, nécessaire quand elle bouche un trou, est indispensable alors qu'elle doit masquer un gouffre. Donc la simple réglementation administrative qui interdirait net tout contrat d'assurances contre la mortalité des enfants, sans l'assentiment des intéressés directs (c'est-à-dire des parents), supprimerait le cas des nourrices rentées par la mort des bébés. Si la tentation a le tort de conseiller mal, le mieux est de lui en éviter la peine, par voie de simple suppression du tentateur.

Le régime des assurances, dans le Nord d'abord et partout ensuite, doit subir une investigation résolue. Lorsque les réformes s'imposent avec tant de force, elles sont bien près d'aboutir. Qu'on profite également des enquêtes rendues nécessaires pour en tirer une conclusion pratique portant sur l'existence et la vie quotidienne de la jeune fille et de la femme. Voici bien des années que depuis Jules Simon, les sociologues et les économistes de toutes écoles se sont occupés de cette question. Tous, avec un talent inégal, mais une bonne volonté uniforme, ont tenté de provoquer un mouvement en faveur de l'idée rédemptrice. Pourquoi n'ont-ils abouti qu'à un exposé de principes, pétition dont la lecture est toujours ajournée ? La faute incombe, il faut bien le reconnaître, à la politique mise en coupe mal réglée par les politiciens de tous les crins, clowns dont la perruque girouette demande au teinturier du jour la nuance adoptée. Et toute cette peine pour aboutir à quoi ? Aux ostracismes obligatoires. Depuis Aristide, le prix des huîtres aurait dû devenir inabordable, tant la consommation des coquilles a grandi ! Il est vrai que la mer en contient un stock inépuisable, et que la sottise humaine, qui s'alimente sur le banc, est comme la mer... insondable.

MONTJÉBARD.

CHRONIQUE DE L'ART
ET DU BIBELOT

Le Concours hippique a terminé ses exercices. Le meilleur souvenir qu'il en peut rester, sera cette « *entrée de clowns* » pourtraicturée, dans le « Canard sauvage », avec une saveur d'humour qui semble une petite vengeance du bon sens public et une réplique de ce Monsieur Tout le Monde, plus spirituel que Voltaire. On a parlé de frapper du droit des pauvres les séances annuelles de ce concours ; une chose m'étonne, c'est qu'on ait à proposer pareille mesure ; depuis belle lurette ce devrait être fait. La clientèle de l'Hippique est riche, ou veut passer pour telle ; au point de vue moral, le prélèvement à opérer est adéquat à cette prétention justifiée ou non. Lorsque l'élégant M. du Crottin y tient ses assises, pour le plus grand bonheur de Madame, née de la Paille, je trouve juste que le déshérité, privé des sensations exquises issues de ce réconfortant spectacle, reçoive, sous forme de compensation, une faible indemnité, une petite parcelle du louis facile, entre les mains liliales du couple snob qui battit le record de tous les chics; il me semble décent que le pauvre diable, ignorant « la butte aux lapins » où le thym et la rosée dérivent d'une pharmacopée spéciale et ne se vendent pas à la livre, comme le pain « boulot », ait, pour un jour aussi, un beurre moins problématique à mettre sur sa tartine. Certes, il est privilégié, celui qui n'hésite pas à franchir l'Atlantique (ou à quitter Versailles), pour contempler la performance d'un Monsieur à vêture rutilante, qu'il ne faut pas confondre avec un palefrenier. Confusion seulement possible, au simple d'argent, dont la mentalité reste moins affinée que l'appétit. Aussi bien, pour n'avoir pas droit à la science mondaine faite de mille riens adorables ; pour n'en pouvoir saisir les nuances délicieusement éphémères, au foyer d'origine; pour n'en pouvoir comprendre le dialecte rénové chaque printemps; pour ne sentir, en soi, pourquoi M. Loubet reste *bien peuple;* pour être privé enfin des délicatesses, des attitudes et des émanations de l'esprit, retour de Londres, le « *mendigot* » a droit à un écu. Il saura s'en contenter, lui, pour argenter ses dix siècles de bonne roture !

Le droit du pauvre à l'escarcelle du snob devrait être inscrit dans la loi. Le snobisme, à l'état chimiquement pur, vaut très cher le carat; la collectivité doit, en bonne justice, bénéficier des déchets de la taille. Je forme ce vœu bien net : qu'un leader gouvernemental aille sans se nommer, quérir un quelconque renseignement le long des vitrages coupés de guichets où opèrent les préposés de l'Hippique ; s'il n'est pas fixé sur la politesse qui se dégage du guichet à peine ouvert; s'il ne l'apprécie pas en la taxant, comme « Parisine » de grand crû, c'est que le leader que j'évoque raisonne comme un congréganiste. Sa place alors est... derrière le guichet.

Donc, rendu à l'Art, le grand Palais attend, en son double salon, l'or, l'encens et la myrrhe. Sous une de ces formes, les étoiles de toute grandeur, clous brillants d'un conventionnel firmament, exigent le tribut des mages. Hélas ! ce ne sont pas toujours des rois, les mages de ce temps-ci ! On est prodigue d'encens, on sertit volontiers la momie dans les bandelettes à la myrrhe économique ; pour l'or, on entend le réserver à de parcimonieuses affectations. La grande raison qui provoquera le krach de l'Art est connue de tous : elle a nom : pléthore. Ils sont trop ! La production immense est hors de proportion, avec l'écoulement possible. La loi économique qui doit théoriquement proportionner l'offre à la demande est violée depuis si longtemps, qu'il en advient des carrières artistiques, depuis vingt-cinq ans, comme des carrières nommées libérales, probablement parce que les libéralités leur sont, le plus souvent, interdites.

Des expositions un peu partout et presque toujours intéressantes. De tout il est difficile de parler, je signalerai cependant, à la galerie Georges Petit, la dix-neuvième réunion de la Société des Pastellistes français.

Un des virtuoses du pastel qui sait le mieux couler la vie sous la fraîcheur veloutée des chairs est M. Besnard. Il triomphe avec *une Femme très grosse* et avec *le Collier de Perles*. Il est difficile d'allier à la science de la composition une notion plus savoureuse des tonalités et du charme des oppositions savantes. M. Besnard est surtout épris de lumière. Ce n'est pas au boulevard Péreire qu'il faut la chercher, si j'en crois M. Billotte. Je soupçonne fort cet artiste de talent d'avoir voulu prouver, par un exemple, que la Compagnie du chemin de fer de Ceinture escamotait outrageusement la clause du contrat l'obligeant à user d'un combustible autre que la houille. Que de fumée! que de fumée! heureusement qu'elle ne s'étend pas jusqu'aux Andelys, où *la Fin du jour* meurt pâle, rose et transparente dans la poésie d'un décor bien choisi.

La Comparaison de M. Dubufe a été rencontrée maintes fois, même au temps où les gardes-françaises avaient des vivandières roses, moins roses que les bruyères de M. Eliot. Celles qu'il a fleuries autour des *Roches blanches* de Nemours sont d'un aspect frais et aimable et d'une perspective bien ouvragée. — Après les bruyères, *les Carottes*. M. Lévy-Dhurmer les cultive avec trop d'esprit en Bretagne pour faire croire que son talent est localisé. L'*Ouled-Naïl* prouverait le contraire, si le doute était permis.

Il est probable que la nature apparaît à M. Meslé sous l'angle d'un prisme spécialement construit pour sa personnelle convention. Sans discuter une façon d'envisager les valeurs et d'en noter les contingences, qui emprunte à « l'extériorisation fluidique » sa méthode et son thème de modalités, je constate que la *manière* de l'artiste procède d'une ténacité voulue. *La Marne au Saussoie* dégage les fluorures qui noient collines et vallon, sous une vêture non dénuée d'archaïsme. Baudelaire eût noté, avec ravissement, l'interprétation de l'arc-en-ciel, et des lumières saillant au-dessus des brumes. C'est ainsi que Thomas de Quincey vivait la nature, par un reflet du soi intime, traduction inégale de son rêve. *Maisons à Vaux*, du même artiste, est d'une conception identique avec une pointe de sécheresse dans la facture des arbres, qui n'eussent pas été pour déplaire aux Écossais fantomatiques inspirateurs de Bulver Lytton. Cette façon d'extraire le périesprit du paysage n'est ni banale ni du domaine de l'école; et, j'avoue qu'elle a d'autres mérites que l'originalité. M. Meslé possède, en peinture, « l'écriture artiste ».

Au loin, le golfe Saronique comme un ruban lumineux; une grève triste, grise, nue, s'étale en deçà, et, devant, émerge ce qui reste d'*Égine*; des fûts de colonnes à terre, en l'air un entablement sur débris de pilastres. Telle est la carte de M. René Ménard, bonne notation de la philosophie de l'histoire.

La jolie frimousse de la *Dormeuse* de M. H. Gervex, ne peut qu'évoquer des idées gracieuses. C'est un rêve fouetté dans la crème rose... On y goûterait volontiers, à cette crème-là !

Très fantaisiste est la *fantaisie* de M. Guiraud de Scevola. Jupin ne s'y serait pas pris autrement pour doucher Danaë avec de vieux arcs-en-ciel hors d'usage; et cette petite scène de famille eût pu être interprétée par lui également *bleu* et *or*. De Léandre, un remarquable portrait de Mlle L. F. et une très intéressante réplique offerte à Gavarni. (Je lis au catalogue, *en Souvenir de Gavarni*.) Si Léandre est modeste avec tant de qualités, il est un des rares artistes à qui le talent ne joue pas de vilains tours.

M. L'Hermitte aime la Marne, qui le lui rend bien. Il a su transposer, avec une fraîcheur délicieuse, la note matinale saisie par lui dans cette lumière fluide et nette cependant qui tombe sur les roseaux une heure après l'aube ensoleillée. Sa *Vallée* me semble d'une facture remarquable, bien que les collines qui l'enserrent m'aient paru pécher par excès de diaphanéité. Des tons plus chauds chez M. Montenard: c'est l'Orient, tout l'Orient qui part de Marseille.

L'*Abbaye de Bonport* n'a jamais, que je sache, concurrencé la Bénédictine et c'est tant mieux, puisque M. Nozal se charge de nous la faire connaître. Vous verrez qu'elle ne sera pas oubliée; du même artiste, une curieuse étude : *le Saut de la Lorette à Maleval*. Il s'agit d'une rivière qui se conduit bien. Donc, honni soit... Aussi bien du reste que la rivière du *Conquet* agréablement crayonnée par M. Sonnier. La Société des Pastellistes français est au demeurant très honorablement représentée cette année.

Voici plus d'un mois que Saïtapharnès reste muet sans intention de

clore l'incident par une revendication de propriétaire. Le Monsieur en « ski », qu'on a fait venir d'Odessa pour être orfèvre, est vraiment plein de bonne volonté. Vit-on jamais pareille complaisance ?... Sous l'œil impartial de M. Clermont Ganneau, il opère avec ses propres outils et par ses propres moyens! Que de minuties... après! Alors qu'avant l'accès du Louvre était celui du proverbial moulin. Pourquoi l'œil justement inquisiteur et administratif n'a-t-il pas eu, au moment de l'introduction quasi subreptice, une de ces lueurs que je qualifierais de posthumes. Maintenant, on dit (mais que ne dit-on pas !) que l'orfèvre au caractère bienveillant, est une sorte de Benvenuto Cellini, auteur d'un merveilleux sarcophage d'argent ciselé; la Société nationale des Beaux-Arts en ferait l'exhibition? Ce sarcophage, comme certain bloc enfariné, ne me dit rien qui vaille. J'ai peur qu'on y enferme un autre objet d'art; par exemple, la queue du chien d'Alcibiade... Si la serrure n'est pas parfaite; et si d'autre part, le gouvernement « a des ennuis » (ça s'est vu!) nous avons quelque chance de revoir à la lumière, l'appendice fameux, un peu défraîchi, mais résistant tout de même, puisque depuis la belle époque d'Athènes il n'a jamais cessé de servir.

HENRY PERRET.

CHRONIQUE DES LIVRES

Romans : *Claudine s'en va,* par Willy. — *Les Cinq Nuits de la Passion* par Ernest Tissot. — *Longue Route,* par François Girette. — *Le Vice mortel,* par Jules Hoche. — *Les Foucades de la Duchesse,* par Xavier de Ricard. — L'*Oblat,* par J.-K. Huysmans. — Littérature exotique : L'*Inde sans les Anglais,* par Pierre Loti.

N'ayant plus rien à nous dire, Claudine a pris le sage parti de s'en aller. Elle fait bien. Annie aurait fini par la supplanter, — cette Annie qui est une Claudine un peu, une Claudine qui s'ignore, — et que la vraie Claudine va aider à prendre conscience d'elle-même. Après quoi elle disparaîtra pour jamais. Mais oyez les confidences d'Annie...

Dès que son mari, Allain, fut parti pour les Amériques où il avait affaire, — Annie eut l'idée qu'elle ressemblait à un tout petit bateau qui s'en irait à la dérive sur la mer immense. Ce petit bateau qu'était Annie avait perdu son pilote. Et quel pilote? Allain tenait le gouvernail d'une main ferme et impérieuse. Il guidait sa frêle, sa négligeable, son insignifiante petite femme à travers les récifs de la vie orageuse. A-t-on coutume d'interroger les barques sur la direction qu'elles voudraient suivre? Et comme il considérait Annie comme une très petite chose — comme une petite chose sans importance aucune et absolument incapable de s'orienter elle-même à travers les conjonctures difficiles de la vie, il lui avait laissé un « emploi du temps » qu'elle devait consulter sans cesse et où le pilote avait à peu près tout prévu. Allain avait même prévu qu'elle saurait accrocher un peu de son cœur aux longs cils de l'étrange et attirante Claudine : aussi l'avait-il mise en garde contre une intimité et des contacts qu'il jugeait dangereux. Mais, en l'invitant à fréquenter une sœur qu'il avait et qui s'appelait Marthe, il n'avait pas prévu que, précisément de l'intimité avec cette Marthe, viendrait la catastrophe qu'il redoutait le plus, — c'est-à-dire l'émancipation d'Annie. Cette Marthe avait une grande qualité. Elle ressemblait à son frère. Elle était autoritaire, pratique et libertine. Elle avait pour mari un romancier notoire dont elle soumettait le talent à une culture intensive — et qu'elle ne trompait pas seulement pour le plaisir. Annie ne fut pas longue à s'apercevoir que

Marthe tenait l'infidélité pour recommandable dès qu'elle était lucrative. Elle s'en aperçut, et aussi que Claudine avait presque toutes les vertus qui manquaient à Marthe. Annie acquit ces expériences diverses à Bayreuth, où Willy emmène tous ses personnages, par suite du goût effréné, incorrigible, qu'il a de nous parler musique — ce qu'il fait d'ailleurs, vous le savez, avec beaucoup de verve, de compétence et d'autorité. Or, quand Annie arriva à Bayreuth, elle venait de constater avec inquiétude que les communications transocéaniques de son « maître » la laissaient sans joie. Mais il lui arriva, un jour, de surprendre sa belle-sœur sur les genoux du critique Maugis, qui était alcoolique, insolent et vieux. Et son âme connut le dégoût, — et dans le même temps le désir de la liberté. Car elle savait que Marthe n'aimait point Maugis : mais il était influent et ne refusait point, si d'aventure il en était requis, — d'acquitter les factures Comme on lui avait défendu de fréquenter chez Claudine, Annie y courut. A qui donc, en effet, mieux qu'à Claudine, pourrait-elle confier l'émoi récent et les clartés toutes neuves de sa petite âme? Claudine prêta l'oreille aux confidences d'Annie, puis l'envoya à la campagne. C'est qu'elle avait senti que peut-être elle allait aimer un peu trop cette amie malheureuse! Or, elle avait résolu de ne plus se distraire par des amitiés féminines, du grand amour qu'elle ressentait de plus en plus pour Renaud. Il lui restait du moins un goût très vif pour la fantaisie et l'irrévérence. Elle put heureusement le satisfaire en correspondant avec Maugis — lequel était allé à Béziers pour les fêtes de Parysatis dont il rend compte avec ironie et truculence. Car, pour peu que vous aimiez la diversité, Willy vous donne à choisir entre ses deux manières qui sont au surplus, l'une et l'autre, des plus agréables. Si bien qu'après avoir goûté, comme il convient, le délicieux journal d'Annie, vous prendrez plaisir aux rosseries de ce Maugis, — qui, écrivant à Claudine, n'avait garde d'oublier qu'elle n'aimait point les fadeurs.

*
* *

M. Ernest Tissot travaille artistement dans le genre romanesque ; s'il nous mène sur des sentiers battus, il a soin de renouveler le décor. Il a recours à la magie des titres : *Les Cinq Nuits de la Passion*, raccrocheront des lecteurs, aux devantures. Wanda s'était mariée sans amour, en Russie, à la suite d'un mécompte de cœur. Elle avait été fiancée à Paris avec un jeune écrivain nommé de Bligny. Après quelques mois d'une cour passionnée, Bligny rompit, — sans motiver la coupure. Dix-huit années passèrent, au bout desquelles Wanda vint à Paris, chez une vieille camarade, qui lui amena Bligny. Le malentendu se dissipa. Comme Bligny s'était mis à ses genoux, — elle sentit qu'elle serait à lui s'il l'exigeait, — et que ce serait folie. Et comme elle avait le goût de la pureté et de la résistance, elle décida brusquement de rentrer à Saint-Pétersbourg. Mais elle trouva Bligny dans le train. Cette nuit, la *Cinquième* de la Passion, fut particulièrement orageuse. Bligny jouait sa dernière carte ; que Wanda passât la frontière sans lui avoir appartenu, et elle était perdue pour lui. Cependant Wanda,

non sans lui abandonner ses mains, ses yeux, ses lèvres, s'appliquait à le raisonner. Ce qu'il aimait en elle, c'était une jeune fille de vingt ans, et non point l'étrangère vieillissante à qui vingt autres années de souffrances, de regrets et de caresses avaient fait une autre âme. Bligny fut sans doute convaincu, car il prit congé de Wanda... Les gens de la douane ouvraient les portières : Bligny sauta du train. Ce dénouement très moral n'avait pas été du goût de la vieille amie de Wanda. Veuve apaisée et correcte, — mais sentimentale, Madame Bernard avait conseillé à Wanda d'appartenir à Bligny. Cela lui avait paru naturel et logique — et comme une revanche de la destinée qui avait séparé deux amoureux. C'est un point de vue... Moi je pense que Bligny se sera consolé aisément : que sa vanité (c'est un homme de lettres) fut sauve, puisque Wanda lui avait livré des lèvres frémissantes, — et que du moins Wanda emporta son rêve intact. Elle n'avait jamais cessé d'aimer Bligny, — et elle venait de constater qu'elle pouvait lui rendre son estime. Un bon souvenir pour ses vieux jours... Et puis rien n'empêche de penser que, devenue veuve avant l'hiver de la vie, elle pourra s'établir à Paris, et jouir de Bligny en camarade. Le roman est intéressant. Et il invite à réfléchir.

Le nom de M. François Girette m'était inconnu : j'ai eu la curiosité de lire *Longue route*. Une jeune Espagnole, nommée, comme il était naturel, Consuelo, dans un séjour parisien, s'éprend d'un médecin célèbre. Le docteur Biron a déclaré au microbe de la tuberculose une guerre sans merci. Atteint lui-même du terrible mal, — il a résolu de ne point se marier. D'ailleurs Consuelo n'est pas son type — et il le lui dit crûment. N'importe ! Consuelo l'aime : Vénus, à sa proie attachée, elle attend le docteur au coin des rues où il passe, elle l'accable de lettres passionnées qu'il laisse bien entendu sans réponse. Biron sort vainqueur d'un combat dont son repos était le prix. L'amour à l'espagnole n'était point son fait. De guerre lasse, Consuelo retourne en son pays. L'occasion, le ciel tendre, — et aussi l'inapaisée brûlure (oh ! ce cruel médecin !) la livrent, sans défense, entre Grenade et Murcie à don Henriquez. Mise en goût d'aventures (les voyages déforment la jeunesse) Consuelo traverse le détroit, et connaît sur la terre africaine l'amour d'un jeune yachtman. En ces jeux, cinq années s'écoulèrent. Quand elle revint à Paris le cœur du docteur Biron avait changé. — Ses résolutions aussi. Il avait vaincu la tuberculose sur lui-même. Il offrit à Consuelo son cœur et sa main. Hélas ! il était trop tard.

L'inexorable abîme de « ce qui fut » les séparait. Leurs yeux tristes se mêlèrent, devant l'irréparable, en même temps que leurs âmes s'unissaient à jamais, et Consuelo se fixa en Italie où elle vécut dans l'espoir de retrouver son ami en l'au delà. Mais en dépit de l'ardente foi dont son âme est consumée.... la route est longue qui mènera Consuelo au paradis des amants... Longue, trop longue, — et le docteur s'essoufflera peut-être, lui aussi à la suivre. Cependant M. François Girette a du talent, un talent un peu lourd, — talent d'analyste et de psychologue dont le style, assez laborieux, est prenant tout de même... Et son nom est à retenir.

Après quelques années de silence, l'auteur du *Vice sentimental* et de *Féfée* reparaît aux vitrines avec un livre : *Le Vice mortel.* Il y est traité de choses fort scabreuses : mais M. Jules Hoche se refuse à admettre qu'il y ait des sujets dont un honnête homme ne puisse honnêtement disserter. J'essaierai de faire comme lui. M. Ostermann, veuf, riche et philanthrope s'est proposé de donner à ses deux enfants, Lucette et Maxime, une éducation neuve et rationnelle. Il les a initiés de bonne heure à toutes les lois de la vie, notamment à celles qui la continuent. Après quoi il les invite à faire le tour du monde. Tout en attendant avec impatience le retour de ses élèves et le moment qui lui permettra de vérifier son système, il cherche, à leur intention, une institutrice dont il puisse faire aussi leur.... amie. Une jeune fille nommée Madeleine, non sans une révolte préalable et courte, accepte le rôle et la tâche. La trahison d'un amant l'inclinait à la résignation. Et tout de suite Ostermann et Madeleine s'aperçoivent que la fameuse méthode a donné les plus fâcheux résultats. Lucette et Maxime ont pris, au cours de leur voyage autour du globe, d'étranges habitudes. Maxime a fait escale sur l'emplacement de Gomorrhe — cité antique et scandaleuse, et Lucette a goûté le charme de Mithylène. Madeleine est leur juge : c'est elle qui va peser leurs démérites : avec quelles balances ? Complaisante à Lucette, elle condamne Maxime. Cependant Maxime est revenu de ses erreurs : c'est qu'il s'est mis à aimer Madeleine. Il l'aime avec une passion exaltée et naturelle, et cependant Madeleine se détourne de lui avec mépris. Et Maxime en meurt. Et Madeleine se désole de lui avoir été si cruelle : elle est bien près d'imaginer qu'elle l'aurait aimé peut-être. Elle pleure sur Maxime, sur elle-même et sur Lucette, la sœur douloureuse de Maxime, sur Lucette qui est devenue pour elle « une sœur d'âme », — et qui, plus heureuse que son frère, l'a su « rejoindre dans l'idéal sentimental qui est le sien».

Et Ostermann ? — Il a demandé pardon à sa fille. A la vérité son fils lui avait, avant de mourir, envoyé le sien.

« Tu nous avais dirigé, écrivait-il, vers un but noble, entre tous :
« la vérité ! Rêvant notre affranchissement sexuel, tu nous armas
« contre l'hypocrisie et le mensonge humain : mais tu oubliais que tes
« vertus avaient fleuri dans la misère, tandis que tu nous avais faits riches
« C'est l'or qui m'a perdu ; j'ai voulu confronter le monde avec ta doc-
« trine et c'est le vice qui s'est offert. Après tout, ta morale n'est pas
« en cause ; c'est moi qui n'étais pas à sa taille. »

Si vous êtes curieux d'un tableau des mœurs galantes du Second Empire (— après l'Espionne impériale de M. Hugues Rebell, l'auteur de la délicieuse Nichina) lisez les *Foucades de la Duchesse* de M. X. de Ricard. Il y a toutefois entre l'Espionne et la Duchesse de notables différences : — et la première c'est que M. de Ricard n'a aucune prétention au style. C'est sans doute qu'à son avis les histoires qu'il narre sont assez intéressantes pour se dispenser du ragout de l'écriture. Et elles le sont en effet, non peut-être autant qu'il le croit, mais assez pour nous induire en tentation de les lire, de les lire jusqu'au bout et non dans l'espèce de trouble secret que donne à la regarder une peinture galante. Donc M. de Ricard s'est limité à nous conter d'une

plume aisée et familière les aventures d'une grande dame à une époque dont nos pères avaient coutume de nous dire qu'on s'y amusait fort et beaucoup mieux qu'aujourd'hui. Cette grande dame était capricieuse, hardie et libertine. Elle avait retrouvé une ancienne amie qui, après quelques vicissitudes, s'était établie marchande à la toilette du côté de la rue de Provence. Pour la remercier de ses bontés, cette brocanteuse lui fit connaître un poète charmant et républicain, avec qui la duchesse trompa ses amants — après avoir obtenu du ministre des Beaux-Arts qu'on le jouât en dépit qu'il fût de l'opposition. Une marchande de baisers, qui en voulait à la duchesse, troubla ces jeux par une machination que déjoua son amie reconnaissante. Brave amie! Elle poussait une belle dame de l'entourage de l'Empereur dans les bras d'un jeune irréconciliable à qui, pour des raisons particulières, elle voulait du bien.

Ayant enfin passé l'âge d'éveiller l'amour, elle trouvait du plaisir à seconder les amours d'autrui. Les détails de cette intrigue ne sont point énormément scabreux; littérature de second ordre, mais qui n'est pas sans agrément.

*
* *

Il est de bon ton, en ce moment, de parler de l'*Oblat* : on parle de l'*Oblat* : mais on ne le lit guère. Et cette omission est fâcheuse : car « l'Oblat » est un excellent mémoire liturgique d'une érudition abondante, subtile et singulière. On y débat par exemple cette question : « Pourquoi saint Hyacinthe est-il nanti de la messe *Os Justi* plutôt que de la messe *Justus est palma....?* » Et les recettes de cuisine alternent avec les Discussions archéologiques. L'Intrigue ? Durtal, le Durtal de *Là-Bas* ! vivait à l'écart dans un petit village de la Bourgogne quand il se sentit à la fois un grand désir de devenir oblat et la vive curiosité du personnage religieux et mystique qu'un « oblat » représente. On mit des textes à sa disposition. Durtal ne désespérait pas d'arriver à la solution du problème, quand les bénédictins, ayant refusé de solliciter l'autorisation, durent émigrer en Belgique. Tableau de l'exode : douleurs de l'arrachement, le drame, assez poignant, prêtait à littérature. On retrouvera en ce tableau le grand artiste verbal que le mysticisme n'a point complètement aboli en Joris-Karl Huysmans. Encore l'émotion du récit est-elle ici gênée par l'érudition. Celle-ci l'accable et l'oppresse : — le pathétique est noyé finalement sous ses flots lourds. Tout de même, si on ne lit pas l'*oblat* aujourd'hui, on le lira demain. C'est qu'il est à prévoir que le moine fera bientôt prime en littérature. Le moine va devenir un personnage de roman.

*
* *

Le romancier de l'exotisme a visité l'*Inde* — mais non point incognito. Le gouvernement français l'avait chargé de remettre une décoration au Marajah de Travancore — dont le nom signifie « Terre de charité ». Il a visité l'Inde dont il lui a paru que le pittoresque traditionnel était fort compromis par l'importation anglaise. Il s'est aperçu

que les articles manufacturés de Liverpool et de Manchester faisaient une concurrence victorieuse aux productions locales, et que le mauvais goût des missionnaires trop aisément sévissait. Et cela lui a semblé déplorable. Aussi Pierre Loti s'est-il donné mission de fixer ce qui persiste malgré tout du charme ancien et légendaire en quelques tableaux définitifs — lesquels sont beaux, et peut-être davantage que les modèles originaux. A la vérité, ils sont beaux, isolément. On dirait qu'ils furent écrits pour les anthologies futures où ils prendront place comme d'admirables spécimens d'un genre.

L'Inde aux grandes palmes, la ville de Camaïeu rose, la Déesse aux yeux de poisson, le Rocher de Tanjore — oh! les jolis titres sonores et suggestifs, évocations du mirage que continuent les phrases de couleur après qu'ils ont rempli les yeux de celui qui à la vérité, l'avait imaginé déjà, par avance... Cependant voici que cette « littérature », dont la magie réside en la vertu des mots assemblés selon le rythme qui est particulier à l'écrivain, vous secoue jusque dans les moelles profondes.

C'est que Loti vient d'entrer dans l'Inde affamée — laquelle est pleine de contrastes admirables et affreux. Il est allé à Golconde, qui fut pendant trois siècles une des merveilles de l'Asie, Golconde aujourd'hui cité de ruines et de silence. Il est entré dans les « épouvantables grottes » d'Ellora, au bout de l'immense plaine qui joue la mer, avec leurs dieux surhumains aux fixes prunelles, et tantôt solitaires, et tantôt mêlés et convulsifs, et pareils à une immense « angoisse pétrifiée », et sur un autel le petit caillou noir, joli et mystérieux où les Indiens ont symbolisé la force qui ne perpétue la vie que pour alimenter la mort... La mort... que voici visible et dressée aux carrefours des routes, où de pauvres petits squelettes, aux grands yeux étonnés de tant souffrir, tiennent à deux mains leur ventre creux, et attendent la fin trop lente à venir, faute d'un peu de riz qu'on ne leur envoie pas. Et c'est l'Inde *notre aïeule !* l'Inde où les forêts sont mortes, où la jungle est morte.

Après de tels spectacles, de quelle âme alla-t-il, ce Loti, vers les théosophes de Madras, prêtres du Dieu impersonnel, de l'immortalité sans âme précise, et de la purification sans prière, — car, qui donc l'entendrait, la prière ? Il lui parut que s'effeuillaient une à une ses dernières vagues croyances un peu douces, et il apprit ainsi avec un grand chagrin qu'il n'y avait plus de *fakirs*, de *fakirs voyants ayant des pouvoirs*. Pris de pitié pour sa détresse, les théosophes l'envoyèrent à Bénarès (lisez les pages où, sur sa route, s'allumèrent les bûchers du Gange). Il y trouva la maison de ces sages qui ayant jugé l'œuvre des philosophies d'Europe, affirment avec une tranquille certitude que la leur commence où celles-là finissent, le doigt posé sur ces livres insondables, rédigés par de lointains ancêtres dont la plus sévère hérédité a depuis épuré encore le sang et la race.

Et parmi ces sages, Madame Annie Besant, frugale, détachée et pieds nus, cette Annie Besant que Madame Blavatzki, avait précédée (vous savez Madame Blavatzki cette théosophe étonnante qui fut un peu thaumaturge). Et Annie Besant lui dit qu'il était peut-être un peu

trop individuel pour atteindre tout de suite aux douceurs du « brahmanisme ésotérique ».

Loti s'y prépara cependant, — absorbé dans la contemplation des bains sacrés. Il vit des nudités admirables se plonger chastement dans l'eau du Gange, ce fleuve qui est toute la raison d'être de Bénarès; et s'initia aux bienfaits de la méditation profonde encore que nulle part la « fantasmagorie » du monde sensible ne soit plus qu'ici « charmeuse ». Ce pendant qu'Annie Besant s'applique à détruire en lui la notion de la personnalité. Car elle va essayer de lui démontrer que son âme est un principe qui rayonne sans limites précises et que les êtres que nous avons aimés, parcelles momentanément séparées d'un même ensemble, se retrouveront un jour dans le sein de Dieu ». Et ce commentaire de l'Evangile lui éclaire tristement une vérité obscure.

Il va voir aussi le banc sur lequel Bouddha s'est assis. Il sait déjà que le grand Dieu n'écoute point les prières des hommes, mais peut-être que des « parcelles de lui, individualisées, éparses en personnalités bienfaisantes, dans le plan astral, sont autour de nous qui veillent ». Il sait qu'on ne peut désirer que ce qui est en dehors de soi, que les objets de la conscience sont en *soi* avec l'Essence des choses, et que dès lors le désir est superflu, et qu'en soi-même lui, Loti, est Dieu, et qu'il convient dès lors de bannir les limitations illusoires qui produisent la tristesse et les souffrances, les désirs de l'être séparé. Et une sérénité commença de l'envelopper, et il comprit qu'il était « l'âme universelle » et qu'au fond des doctrines védiques il est plus de consolation qu'on ne pense. Car, filtrées et dépouillées par les Sages de Bénarès, elles détiennent les réponses qui satisfont le mieux la raison humaine. « Enfin il conservera à jamais la vision, forte jusqu'à l'épouvante, de *Celui* qui est au delà de toute pensée, dont rien ne peut être dit, et qui ne s'exprime que par le silence. »

C'est ainsi que nous préférâmes la seconde partie de l'*Inde* (sans les Anglais) — à la première.

PAUL DUPRAY.

*
* *

(Chez A. STORK ET Cie éditeurs, rue de Condé, 16.)

Les catholiques français et leurs difficultés actuelles, par **Léon Chaine.**

M. Chaine est avoué au Tribunal civil de Lyon, et non l'un des moindres ni des moins respectés, au milieu de ce grand barreau.

Il ne doit qu'à lui-même, à son intelligence et à son caractère, à son activité et à sa droiture, tout ce qu'il a obtenu dans la vie, et ce n'est point, au temps qui court, un mince mérite.

Toutefois il ne suffit peut-être pas d'avoir, pendant vingt-cinq ans, manié la procédure, ni, non plus, d'être le fils de ses œuvres, pour devenir auteur, du jour au lendemain, et pour composer un volume, dont la presse non seulement française, mais européenne, s'occupe, parce qu'elle le juge considérable.

Il faut encore, entre autres qualités, être doué d'un esprit réfléchi et

ordonné, se sentir capable de concevoir des idées, surtout générales, savoir aller au fond des choses, et ne pas se payer de phrases courantes ou creuses.

Il faut, sans doute, aussi, l'occasion, qui, souvent, ne s'offre qu'une fois dans l'existence, et qui, saisie à propos, fait naître un écrivain.

Cette occasion, pour M. Chaine, s'est présentée au cours de l'affaire Dreyfus. Il n'a pas cru, après avoir suivi toutes les phases du procès et avoir passé au crible tous les documents, à la culpabilité de l'accusé, mais il a été frappé de voir que « la masse des catholiques » prenait parti contre lui en faveur de ses accusateurs, et il en a inféré que « tant que ses coreligionnaires consentiraient à rester solidaires » dans l'appréciation d'une affaire qui a si profondément divisé et altéré l'esprit public en France, il y aurait « quelque chose de faussé dans leur situation politique ».

M. Chaine est, cependant, un catholique, dans toute l'acception du terme. Il a été « élevé par des parents chrétiens, instruit par des prê-« tres et non pas des moines. »[1] Il se déclare « entièrement soumis aux « vicissitudes de la Sainte Eglise. Il n'est partisan ni de la décla-« ration de 1682, arrachée, dit-il, à la faiblesse de Bossuet et à la ma-« jorité de cette assemblée d'évêques, tous grands seigneurs, et, par « là trop complaisants à l'égard du Roi-Soleil », ni des lois et décrets plus récents sur les congrégations.

Mais c'est un esprit indépendant.

Sa sincérité ne peut donc, pour aucun honnête homme, être mise en doute, et, de là, justement, ressort le piquant de sa manière de voir, dont il a commencé à faire part au public, dans une lettre que publiait, le 29 mars 1902, la « Justice sociale ».

Et c'est ainsi que du fil à l'aiguille, durant les vacances judiciaires, « dans sa maison des champs », il s'est trouvé peu à peu amené à rechercher et à énumérer plusieurs sujets, pour lesquels un trop grand nombre de catholiques ont, à ses yeux, même de la meilleure foi du monde, le tort de se mettre en travers de la marche des idées modernes, et de s'attirer, en conséquence, des reproches ou des méfiances, qu'il est le premier à regretter.

Il les blâme! toujours, d'ailleurs, sur un ton qui n'a jamais rien de blessant, mais qui n'exclut ni la finesse des aperçus, ni la force du raisonnement, de s'être jetés, à corps perdu, dans le militarisme à leur façon, dans le nationalisme, et dans l'antisémitisme, de s'attarder aux regrets du « bon vieux temps » de se refuser à modifier leurs méthodes d'enseignement, de méconnaître les leçons de l'histoire, de favoriser, sans raison, des dévotions nouvelles, dont certaines lui apparaissent comme des « inepties criminelles »; — et de compromettre, par ces moyens, le bien — de la religion qu'ils prétendent servir.

Ce livre est rempli d'idées et de documents; de logique et d'originalité, voire de pittoresque, qui attestent, à la fois, autant des méditations approfondies que des connaissances étendues, montrent que l'auteur

1. Au collège des Dominicains, d'Oullins, près de Lyon.

sait tenir une plume, et, par les termes respectueux, pour tous, dont il ne se départ pas un instant, sont bien faits pour lui concilier les sympathies, dont on sent, au reste, qu'il a besoin.

Parmi maints passages de ce volume, il en est un, en effet, que j'ai particulièrement remarqué. C'est un extrait de l'oraison funèbre du prince de Condé : « Lorsque Dieu, dit Bossuet, forma le cœur et les « entrailles de l'homme, il y mit, premièrement la bonté, comme le « propre signe de la nature divine, et pour être comme la marque de « main bienfaisante dont nous sortons. »

Et, comme un commentaire de cette parole, M. Chaine rappelle la pensée d'un célèbre médecin de Berne, le docteur Dubois : « Si j'avais « une statue à élever, je l'élèverais à la bonté. »

Comme je connais M. Chaine, il me semble que c'est principalement le sentiment d'une grande bonté qui anime et vivifie son ouvrage.

On ne peut que l'en louer.

S'il entend ne relever que de la démocratie, il est, avant tout, pour la paix. Il la prêche, qu'on nous passe l'expression, presque en apôtre, dans un langage qui fait honneur à son humeur conciliante et sage.

Il redoute les écarts des « ultras », — il y en a eu de tous temps, — qui perdent leurs meilleurs procès, et c'est à eux, de préférence, qu'il fait toucher du doigt, avec la clairvoyance de l'homme d'affaires accompli, les dangers de leurs exagérations et de leurs polémiques, en leur attribuant une part de responsabilité dans les épreuves dont se plaint aujourd'hui le catholicisme français.

Cette voix calme sera-t-elle entendue?

Elle a suggéré, ici, des critiques aussi acerbes qu'imméritées, là, des approbations chaleureuses; mais elle ne s'est, nulle part, heurtée à de l'indifférence, preuve manifeste qu'elle touchait à des intérêts présents et « pressants ».

Ces quelques lignes, qui sont plutôt une annonce qu'un compte rendu, voire même une notice, inspireront peut-être à ceux qui les verront le désir de connaître un ouvrage qui vaut la peine, non point de ne pas passer inaperçu, — il ne l'est plus, — mais d'être lu avec attention, comme une des productions les moins ordinaires de nos jours.

L. DE LEIRIS.

*
* *

Paris. — CARRINGTON, 1903.

Contes dans la nuit, par **Frédéric Boutet**, préface de **Paul Adam**, Un vol. in-18 jésus.

Le fait est si rare que, sans tapage, sans réclame chèrement payée, le premier volume d'un jeune écrivain s'épuise et, peu d'années après, se voie réédité, comme il mérite, qu'il suffirait à lui seul pour certifier le talent de son auteur.

Mais M. Boutet mérite davantage et c'est à bon droit qu'en sa préface, le maître Paul Adam, salue en sa personne « une nouvelle aurore ».

Jamais l'Œdipe infatigable et toujours déçu, l'esprit de l'homme et l'éternelle chimère n'ont échangé plus solennel dialogue qui en ces contes où la neuve beauté de la langue le dispute à la vigueur juvénile de la pensée. Juvénile ! et pourtant si chargée de mystère qu'on la croirait très ancienne et lasse de porter sa lourde couronne de la Toute-Science. « On pourrait dire, écrit M. Paul Adam, que le *Saint-Jean-Baptiste* de Vinci laisse transparaître dans la brume de ces cauchemars uniques et précis, son sourire divin mal indulgent aux fois humaines. »

Frédéric Boutet connaît en effet la double face également effrayante pour celui qui n'en découvre qu'un seul côté : la double face de la vie dont l'une est trempée de larmes et dont l'autre est crispée par le rire, mais lui sait les voir ensemble et c'est pourquoi son œuvre est énigmatique, déconcertante et pleine d'attraits.

Le critique dont le labeur est assez payé s'il a cette joie de se dire qu'il fut le premier à lever son chapeau devant un passant obscur, un passant qui fait maintenant se détourner la foule, le critique peut saluer déjà Frédéric Boutet. Ce jeune-là nous donnera quelque jour une œuvre où ne mordront ni la dent ni la lime.

*
* *

Chez Alcan.

La lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés, par J.-L. de Lanessan, député, ancien ministre de la Marine, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cart. à l'angl. : 6 fr.

Le naturisme, entrevu dans l'antiquité par les philosophes, mais abandonné par eux-mêmes dans leurs projets d'organisation des sociétés humaines, restauré quinze siècles plus tard par les philosophes et les naturalistes, est désormais fondé sur des bases exclusivement scientifiques. Il sera le flambeau que se transmettront tous les travailleurs soucieux de ne chercher la vérité que dans les faits dont l'univers matériel est le théâtre. Tel est également le souci qui a inspiré ce livre.

Ce travail a pour base l'observation de la nature humaine et celle des sociétés formées par les hommes ; on n'y trouve que des principes et des règles tirés de cette observation. La méthode mise en application est d'ailleurs celle qui a permis aux sciences naturelles de réaliser, depuis un siècle et demi, tous les progrès qui leur font honneur.

L'auteur s'est donc efforcé de poser les questions de la manière la plus rigoureusement scientifique ; il a étudié en naturaliste les sociétés humaines et les maux dont elles souffrent, comme s'il se fût agi d'une espèce d'êtres à laquelle il serait étranger. Au cours de ces études, il n'a construit aucune hypothèse, n'a fait aucun rêve irréalisable ; il s'est souvenu que l'homme politique ne doit jamais, s'il veut produire quelque effet utile, se donner les allures d'un apôtre. Il s'est proposé seulement, pour éclairer la démocratie dans sa recherche du progrès, de lui expliquer la méthode des sciences d'observation et d'expérimen-

tation, de jeter quelque lumière sur les obscurs problèmes de notre vie sociale, et de retracer avec vérité quelques phases de nos luttes et quelques étapes de la morale sociale dans notre pays.

*
* *

Les limites du connaissable, la vie et les phénomènes naturels, par **Félix Le Dantec**, chargé de cours à la Sorbonne, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 3 fr. 75.

Un conflit se manifeste depuis un certain nombre d'années entre l'hérédité mystique et le résultat de l'éducation positive, et ce conflit est souvent douloureux. Beaucoup, cependant, redoutent le moment où il n'existera plus, trouvent que la vie sans mystère ne vaudra plus d'être vécue. Tel n'est pas l'avis de M. Le Dantec qui s'attaque résolument dans ce livre à quelques-uns des problèmes dont le savant n'a plus le droit de se désintéresser. Les principales questions qu'il traite sont classées sous les titres suivants : *La Place de la vie dans les phénomènes naturels, les Limites de la biologie, le Divin, le Mouvement rétrograde en biologie, l'Evolution et les Apologistes, la Connaissance de l'avenir, Darwin, la Maturation de l'œuf, l'Hérédité c'est la vie elle-même.*

*
* *

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE.

Stalky et Cie, roman de **Rudyard Kipling**, traduit par **Paul Bettelheim** et **Rodolphe Thomas**. Un volume in-18, 3 fr. 50.

Stalky et Cie est à la fois un roman et une succession de neuf nouvelles, dont les héros s'agitent à travers la vie de collège, jusqu'à l'existence guerrière des soldats et des hommes d'Etat de l'Inde, dont Kipling a voulu peindre l'éducation.

Nos voisins aiment ces récits de la vie d'écolier. Ils reconnaissent chez leurs enfants les vertus et les faiblesses du gentleman anglais tel qu'il devrait être. Leurs grandes écoles sont de petites républiques où l'on s'exerce à bien lutter, à parler et à vaincre, — les maîtres d'abord, les camarades ensuite. Plus tard, les jeunes héros de Kipling vaincront ainsi et domineront les ennemis et alliés de l'Empire dont ils seront les bons serviteurs.

*
* *

Chez Félix JUVEN.

Un Empire Russo-Chinois, par **Alexandre Ular**. Un volume, in-18 jésus, 3 fr. 50.

Jamais la question chinoise n'a cessé de passionner et maintenant plus qu'à aucune autre époque, elle est à l'ordre du jour. Compliquée, mystérieuse, grosse de toutes les conséquences, elle reste suspendue au-dessus de la vieille Europe comme une éternelle épée de Damoclès. M. **Alexandre Ular**, qui connaît à fond son Asie, soulève un coin du

voile derrière lequel se nouent et se dénouent tant de combinaisons. Il expose comment la Russie, après l'échec de ses projets sur la mer Noire, tourna ses yeux vers la mer Jaune et l'Océan Pacifique et sut se concilier les sympathies chinoises en se pliant aux coutumes et aux usages commerciaux des Orientaux, ce que les autres Européens ont négligé de faire. Se basant sur des documents inédits, n'apportant à l'appui de son dire que des faits précis, qu'on a peine à croire, tant certains paraissent monstrueux, mais qui sont d'une brutale réalité, il a écrit un ouvrage à la fois instructif, passionnant, nécessaire. Ce sera pour les hommes politiques une révélation; pour les historiens, une étude documentée; et pour le grand public, un roman passionnant et gigantesque.

*
* *

Chex Flammarion.

Pour s'amuser en ménage !.. roman, par MM. **Max et Alex. Fischer.**
Un volume, in-18, 3 fr. 50.

Derrière ce titre, qui semble un paradoxe, il se passe quelque chose. *Pour s'amuser en Ménage !..* de MM. **Max et Alex. Fischer**, est un roman gai, vraiment gai. Et si le ménage de Vincent et Lilette de Lacroisade est un ménage qui s'amuse, il s'aura aussi distraire les ménages qui liront l'aventure de ce ménage qui s'amuse en ménage,...

Ces époux — comme tous les époux — ont commencé, la lune de miel passée, par s'ennuyer. Lilette a pris un amant. L'amant lui-même lui a paru, bientôt, monotone. Mais comme Lilette et Vincent sont intelligents et parisiens, ils cherchent à secouer le poids de leur existence apathique. Et ils trouvent! Ce livre contient presque une recette.

On ne peut rien imaginer de plus follement comique que certains chapitres, tels que : « Comment Vincent de Lacroisade découvrit la rue des Abbesses « où le Hasard est grand ». Il y a, en même temps, beaucoup d'observation toujours spirituelle, et un mouvement très vif dans le récit qui ne laisse pas au lecteur le temps de s'ennuyer un seul instant.

Avec de pareils éléments, il n'est pas étonnant que *Pour s'amuser en Ménage !..* de MM. **Max et Alex. Fischer** obtienne en ce moment un gros, un très gros succès.

*
* *

Chez Ollendorff.

Vient de paraître : *Le Bagne*, le nouveau livre de **Jean Carol**, œuvre de vérité qui va soulever de grandes polémiques, et dont on s'occupe déjà à la Chambre; livre étonnant, amusant comme un roman, où l'auteur dit enfin sur la Nouvelle-Calédonie, qu'il a visitée longuement, et sur la vie réelle du Bagne et des bagnards ce que personne encore n'avait osé dire.

Le Gérant : O. Pradels

Paris. — Imprimeries Cerf, 12, rue Sainte-Anne (Tél. 239.89)


Digitized by Google

Le gérant : O. PRADELS.

Paris. — Imp. Chaix

7e Année N° 6 1er Juin 1903

La Grande Revue

SOMMAIRE

26e VOLUME — 3me LIVRAISON

PARIS

11, RUE DE GRENELLE, 11

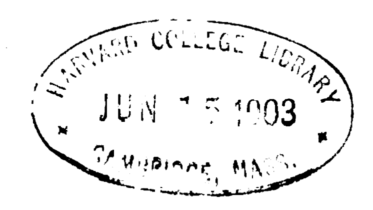
1903

CHEMIN DE FER DU NORD

Billets d'aller et retour

Valables du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain des Fêtes légales

Berck, 1re cl. 31 fr., 2e cl 24 fr. 15, 3e cl. 17 fr.; durée du trajet, 3 h. 1/2. — Boulogne (ville), 1re cl. 34 fr., 2e cl. 25 fr. 70, 3e 18 fr. 90; durée du trajet, 3 h. 1/4. — Calais (ville), 1re cl. 37 fr. 90, 2e cl. 29 fr., 3e cl. 21 fr. 85; durée du trajet, 3 h. 1/2. — Cayeux, 1re cl. 29 fr. [illegible], 2e cl. 23 fr. 05, 3e cl. 15 fr. 95; durée du trajet, 3 h. 1/2. — Dunkerque, 1re cl 38 fr. 85, 2e cl. 29 fr. 95, 3e cl. 22 fr. 60; durée du trajet, 4 h. — Etaples, 1re cl. 30 fr. 90, 2e cl. 23 fr. 95, 3e cl. 17 fr.; durée du trajet, 3 h. 1/4. — Gravelines (Petit-Fort-Philippe), 1re cl. 38 fr. 95, 2e cl. 29 fr. 95. 3e cl. 22 fr 60; durée du trajet, 4 h. 1/2. — Le Crotoy, 1re cl. 27 fr. 90, 2e cl. 21 fr. [illegible], 3e cl. 15 fr. 15; durée du trajet, 3 h. 1/2. — Le Tréport-Mers, 1re cl. 25 fr. 75, 2e cl. [illegible] fr. 35, 3e cl. 13 fr. 90; durée du trajet, 3 h. — Saint-Valery-sur-Somme, 1re cl. 27 fr. [illegible], 2e cl. 21 fr. 35, 3e cl. 14 fr. 75; durée du trajet, 3 h. — Wimille-Wimereux, 1re cl. [illegible] fr. 55, 2e cl. 26 fr. 10, 3e cl. 19 fr. 30; durée du trajet, 4 h. — Et autres plages.



SÉPARATION & LIBERTÉ

C'est le titre d'un article du *Temps* qui essaie de répondre aux « considérations préliminaires » que j'ai présentées ici même sur la séparation des Eglises et de l'Etat.

J'avais résumé ma pensée dans cette simple phrase : « *Ce qui caractérise éminemment le stage actuel de la pensée contemporaine, c'est la condamnation définitive d'un pouvoir spirituel d'Etat prétendant imposer à l'universalité des hommes une règle infaillible de vie.* » Le journal de la République clérico-modérée, après avoir très loyalement exposé ma « thèse », la déclare aussi simple que « sophistique », et cette tranchante formule a pour double but, comme on le devine aisément, de me fermer la bouche par une approbation de théorie et de me condamner dans la pratique tout à la fois.

Pourquoi ma thèse est-elle « sophistique » ? L'impartialité me fait un devoir de laisser sur ce point la parole à mon contradicteur :

> S'agit-il, en prononçant la séparation des Eglises et de l'Etat, de replacer l'Eglise dans le droit commun, de la rendre à la liberté ? Alors, M. Clemenceau a raison et sa position est inattaquable. Mais il nous pardonnera, pour trancher cette question pratique et positive, de ne pas nous contenter des considérations théoriques qu'il nous apporte ; de devancer l'article prochain qu'il nous promet ; d'aller tout de suite aux conséquences. Or, que ces conséquences soient en contradiction directe avec les prémisses qu'il pose, c'est ce qu'il est dès maintenant fort aisé d'établir.

Si je n'avais pris la précaution de citer le texte, le lecteur, sans doute, aurait eu quelque peine à croire que mon « sophisme » était inclus non dans mon article, mais dans celui

que j'avais l'intention d'écrire. Le procédé de polémique est trop nouveau pour que je résiste au plaisir de le signaler.

Ce point de départ établi, on juge combien la discussion du *Temps* s'en trouve facilitée. Il ne s'agit plus que d'incriminer soit les intentions, soit les propositions de ceux qui, pour substituer l'état de paix à un état de guerre, veulent réaliser la séparation des Eglises et de l'Etat. Le plus beau, c'est que le *Temps*, voulant démontrer, par voie de divination, le « sophisme » de ma « thèse », n'a rien trouvé de mieux que d'aller le chercher non point dans mes écrits, mais dans le projet d'un de ses collaborateurs, et non des moindres assurément, M. Francis de Pressensé, député de Lyon. Cet écrivain distingué a pris la peine de rédiger une proposition de loi, fort bien étudiée, réglant les conditions dans lesquelles il lui paraît possible d'instituer le régime nouveau des Eglises séparées de l'Etat. C'est donc dans la pensée d'un rédacteur du *Temps* qu'un autre rédacteur du même journal a découvert le « sophisme » supposé mien, — dont il fait état pour me confondre.

Le trait est d'autant plus piquant que le même journal a commencé par ouvrir largement ses colonnes au remarquable projet de son collaborateur : ce qu'il n'a pas l'habitude de faire pour des idées qui ne doivent rien produire de moins, suivant lui, que « la guerre religieuse » en France.

En quoi consiste donc ce terrible « sophisme » qui fait d'une vérité reconnue par le *Temps* un mensonge aux yeux du même journal, et d'une doctrine de liberté, selon l'aveu de mon contradicteur, une réalité d'oppression, dans son expectative ? Convenez qu'il eût été bien intéressant de nous le faire connaître. N'est-ce pas un malheur que sur le point précisément d'où dépendait tout l'éclaircissement du débat aucune précision ne nous soit venue? Lisez plutôt ce texte :

Si les deux termes : séparation et liberté devaient être corrélatifs; si la dénonciation du Concordat devait placer l'association catholique sur un pied d'égalité pur et simple par rapport aux autres associations; si la suppression des privilèges du clergé devait se suffire à elle-même, il n'y aurait rien à objecter au principe de la séparation. Les catholiques, dans l'intérêt de leur foi et de leur dignité, devraient la désirer. Et tous les libéraux pourraient l'accepter. Mais l'identité dogmatique qu'établit M. Clemenceau entre la dénonciation du Concordat et le retour de l'Eglise au droit commun n'existe pas. La corrélation néces-

saire que nous indiquions tout à l'heure entre la séparation et la liberté n'est qu'une fiction dialectique. Les cultes émancipés ne seront rejetés dans le droit commun que pour être ressaisis par la police spéciale. *L'égalité au nom de laquelle on supprimera le traitement du curé, du pasteur et du rabbin, ne pourra pas être invoquée par eux après avoir été invoquée contre eux. Et, lésés dans leurs intérêts matériels au nom de la liberté, ils se verront refuser aussi le bénéfice moral de cette même liberté.*

Vraiment quel interprétateur d'hiéroglyphes pourra nous révéler ce que cela veut dire? Quand je propose de faire « rentrer les cultes émancipés dans le droit commun » on me répond que je ne manquerai pas tout aussitôt de les ressaisir par « une loi de police spéciale » et que je médite de *supprimer le traitement des prêtres* sans prendre la peine, et pour cause, d'indiquer où j'ai émis une prétention si choquante.

Certes « une loi de police spéciale » me paraît nécessaire dans l'intérêt du culte lui-même, car je ne suppose pas que la liberté des fidèles s'accommodât de voir soumettre les rassemblements dans l'église aux règles ordinaires des réunions publiques. Le caractère « sacré » du lieu, aussi bien que des rites qui s'y accomplissent, exigent que les fidèles ne soient pas à la merci du premier Polyeucte qui se présentera pour les troubler dans l'exercice de leur devoir cultuel en leur imposant par la violence sa « vérité » particulière. Nos excellents bourgeois se pâment à la tragédie de Corneille, mais ils seraient fort prompts à demander que la police les protégeât contre quiconque viendrait fouler aux pieds l'image de leurs divinités par la seule raison qu'il les tient, lui, pour fausses. Qui d'entre eux voudrait assimiler l'acte de briser un crucifix, en pleine messe, au coup de tête d'un orateur de réunion publique jetant carafe ou verre sur le sol dans un accès d'indignation oratoire?

Et si l'on doit reconnaître que la liberté du culte a besoin d'une protection spéciale, n'apparaît-il pas en même temps que la liberté des autres croyances de tout ordre exige des garanties non moins sûres contre l'éternel empiètement de l'absolutisme divin sur les relativités de la terre? Le paganisme heureux, laissant l'homme se mouvoir librement dans la légende, ne connut ni dogme ni clergé au sens où nous entendons ce mot. Mais aussitôt que l'idée s'installa dans le

monde d'une vérité absolue tombée miraculeusement d'en haut et d'une hiérarchie humaine possédant le dernier mot des choses, le principe de la théocratie entra fatalement en lutte avec la prétention assez excusable de l'homme à se gouverner lui-même. Les hommes qui — faillibles — se disent les représentants infaillibles de la Divinité, se sont montrés dans l'histoire infiniment redoutables pour la liberté d'autrui dès qu'ils sont sortis de leurs temples pour régir l'humanité cherchant péniblement sa voie. Le *Temps* lui-même ne saurait le nier, car s'il s'inquiète si fort des périls de l'établissement d'une liberté commune, il ne peut ignorer, malgré son ferme propos de négliger cet aspect de la question, que la *liberté de l'Eglise* telle que l'Eglise l'a dogmatiquement définie dans le *Syllabus* et telle qu'elle l'a pratiquée toutes les fois que l'occasion lui en a été fournie, n'a qu'un nom dans le langage humain : l'oppression des consciences.

Alors, comment peut-on se dresser devant nous et nous condamner superbement, sans d'ailleurs pouvoir motiver la condamnation, quand nous demandons le concours de tous les hommes de liberté pour instituer, enfin, un régime de droit commun au profit de toutes les manifestations de la conscience? Est-ce que le *Temps* lui-même n'admet pas la nécessité de prendre des garanties contre la mainmorte, par exemple? C'est donc qu'il considère avec nous que la liberté du culte doit être une liberté, non une entreprise de domination sur les sociétés humaines. En ce cas, pourquoi ce procès de tendance à qui propose de libérer, et cette inquiétude surprenante de voir réfréner la puissance qui ne fut jamais que de tyrannie?

Il me paraît superflu de répondre à cette objection ridicule que l'Etat pourra supprimer des traitements qui ne viendraient pas de lui. Ce sera le moment de s'expliquer lorsque le *Temps*, s'il s'y résout jamais, essayera d'éclaircir sa pensée. Tout ce qu'il trouve à blâmer dans le projet de M. de Pressensé, c'est que, « dès l'article 26 », après avoir proclamé « la liberté de conscience et de croyance inviolable », le député de Lyon « édicte des réserves ». Mais, comme certaines de ces « réserves » sont sûrement admises par le *Temps* lui-même pour les raisons que j'ai dites plus haut (ne fût-ce qu'en précaution

contre l'extension indéfinie de la mainmorte), l'organe du cléricalisme modéré aurait dû nous dire quelles réserves lui paraissent bonnes, et quelles mauvaises. Il aurait ainsi ouvert entre nous le champ de discussion qui nous manque, puisque mon contradicteur a cru suprêmement habile de ne rien préciser. Est-ce que les « réserves » inscrites dans le projet de M. de Pressensé, ou dans tout autre projet de loi sur le même sujet, ne sont pas matière à débat, chacune à son tour? Quelle loi de liberté n'a jamais fait de « réserves », ou tracé de limites? On n'en saurait citer par la simple raison que la liberté absolue d'une opinion ne peut être que l'oppression des autres.

Est-ce que le *Temps* peut sérieusement exiger que nous arrivions du premier bond à une organisation parfaite du régime des cultes, alors surtout que la doctrine autoritaire de l'Eglise, officiellement prêchée en tous lieux, a moins prédisposé les nations catholiques à une conception rationnelle de la liberté, alors surtout que les violences de l'autorité cléricale semblent appeler, par une réaction fatale, des violences correspondantes? Aucune de nos lois de liberté n'est parfaite encore, les fameuses *lois scélérates* — œuvre des prétendus libéraux — sont là pour en témoigner. Est-il donc besoin d'un radical pour apprendre aux modérés que la perfection n'est pas de ce monde? Il est fort possible que la première loi réglant les rapports de l'Eglise et de l'Etat dans la liberté se ressente des luttes qui l'auront précédée. En cela, les prédications séditieuses des évêques, les tentatives de révolte des moines, et les actes d'indiscipline provoqués par la Jésuitière dans l'armée attestent, de la part de nos « Romains », bien peu de prévoyance.

Malgré tout, pour ma part — et je ne suis certainement pas le seul dans cet état d'esprit — j'estime que le premier devoir du législateur sera de donner toutes les satisfactions légitimes à la liberté de croire et de pratiquer le culte. Peut-on vraiment soutenir que M. de Pressensé, comme le *Temps* cherche à le faire croire, s'est montré étranger à cette préoccupation? J'attendrai pour discuter cette allégation que mon contradicteur essaye d'en faire

la preuve. Je remarque, en tout cas, qu'il ne paraît pas pressé d'en venir à l'argument.

C'est que, si nous placions du jour au lendemain l'Eglise dans ce droit commun impérieusement réclamé par le *Temps*, nous ne décréterions ainsi pour l'Eglise que l'impossibilité de vivre: les bâtiments du culte se trouvant la propriété, soit des communes, soit de l'Etat. Aussi, apparaît-il à tous qu'un régime de transition sera nécessaire, et que cette transition sera d'autant plus douce que l'Eglise se résignera de meilleure grâce à ne réclamer de *droits* que dans la liberté. Pour cela, il ne faut pas moins, hélas ! qu'une révolution mentale du catholicisme romain, puisque la doctrine et la pratique de l'Eglise n'ont jamais été qu'en état de guerre contre la liberté. Car, lorsque le *Temps* écrit que les catholiques devaient désirer la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans les conditions qu'il juge équitables, il néglige d'abord le simple fait que ce régime de liberté est, en termes exprès, condamné par le *Syllabus*. C'est ce qui me permet de dire que mon confrère se trompe d'adresse quand il se donne à trop bon compte le vain plaisir de prêcher la liberté au parti républicain — le seul qui l'ait, jusqu'à présent, réalisée en France — sans trouver une parole pour exhorter au libéralisme le parti qui lutte séculairement de tous ses efforts contre le principe même de la liberté.

Que signifie donc ce procès d'intentions si remarquablement fait à contre-sens ? Pourquoi nous accuser d'une « pensée d'oppression » à l'heure même où nous proposons de bonne foi la paix dans la liberté aux doctrinaires de la domination, pour qui le droit commun est une déchéance ? Quelle plaisanterie de nous dire, au plus fort de la révolte des moines et des évêques, que le Concordat est, « dans la période troublée que nous traversons, *un refuge commode contre bien des orages* » ? M. Combes a pu le croire naguère. Il a eu le mérite de reconnaître son erreur quand l'événement lui a donné tort. « Si l'orage devait s'apaiser, s'écrie le *Temps*, nous pourrions admettre qu'on supprimât le refuge. » Quoi ! si le Concordat nous donnait la paix religieuse, le *Temps* proposerait de le supprimer? Mon contradicteur lui-même, mis en demeure de parler clairement, n'oserait pas le soutenir.

Et s'il poussait la fantaisie jusque-là, nul ne pourrait le croire par la simple raison qu'il faut à tout changement une cause et qu'aucun homme d'État ne s'avisera jamais de toucher sans motif aux organes de l'ordre politique et social qui fonctionnent sans frottements. Y a-t-il des « frottements » ? Le *Temps* ne le contesterait pas puisqu'il va jusqu'à parler d'*orages*. Il feint de redouter que le régime de la liberté ne nous conduise à la guerre religieuse. Mais cette « guerre », ne l'avons-nous pas précisément, et n'est-ce pas l'institution concordataire elle-même qui, depuis son établissement par Napoléon, nous l'a procurée ? L'expérience parle assez hautement. Si notre bourgeoisie cléricale ne veut pas la comprendre c'est qu'elle est pénétrée de cette idée que l'autorité de l'Église lui apporte une puissance décisive de gouvernement pour contenir les masses populaires qui s'éveillent à la conscience de leurs droits et réclament leur légitime part des profits sociaux. C'est une question d'intérêt, non de foi, qui a mis jusqu'à présent obstacle à la séparation de l'Eglise et de l'Etat : tout observateur désintéressé peut aisément s'en convaincre. Personne, à commencer par le rédacteur du *Temps* lui-même, ne peut craindre sérieusement de voir refuser aux croyances la liberté nécessaire. Le cas est beaucoup plus simple. Nos anciens « dirigeants » ont peur de la liberté : voilà toute l'affaire.

Et cela est si vrai que l'aveu en échappe inconsciemment à mon contradicteur. Après m'avoir fait la leçon sur le dos de M. de Pressensé, l'astucieux journaliste s'avise tout à coup que je pourrais l'inviter à s'expliquer avec le député de Lyon, au lieu de me rendre responsable, pour la commodité de l'argument, des écrits de son collaborateur. « Peut-être, observe-t-il, M. Clemenceau me répondra-t-il... qu'il conçoit la séparation comme la concevait naguère M. Goblet, dans l'esprit de liberté que réalise la législation américaine. » En ce cas, pensez-vous, voilà le *Temps* satisfait, puisque doctrinalement c'est sa propre thèse. Il ne restera plus alors qu'à rechercher en quoi la proposition de M. de Pressensé se distingue de la législation des Etats-Unis. Mais nous sommes bien loin de compte, et voici que le *Temps*, au lieu de m'offrir son concours, pour installer la liberté religieuse en France, rejette

d'un mot à l'abîme la doctrine même dont il a cru devoir faire profession pour me foudroyer. « Alors même que M. Clemenceau se rattacherait à cette école *vieillie*, s'empresse-t-il d'ajouter, il est douteux que son autorité suffît à lui donner gain de cause. » Pour quelle raison l'école de la liberté se trouve-t-elle *vieillie*, quand elle donne de nos jours une paix religieuse ininterrompue aux Etats-Unis? On n'a garde de nous le dire. On se borne à me signifier qu'abandonné à mes seules forces je ne pourrais pas faire triompher la liberté, ce qui n'est pas pour me surprendre. Que n'a-t-on la pensée de me venir en aide, au lieu de chercher à me décourager dans cette tâche *vieillie*, mais éternellement nouvelle? En vérité, me voilà dans un bien mauvais cas. Si j'organise la séparation des Eglises et de l'Etat contre la liberté, je me vois dénoncé comme un fauteur de guerre religieuse, et je ne suis pas moins sévèrement condamné comme *vieux jeu*, si je m'applique à sauver la liberté.

On se croit sans doute fort habile quand on essaye de me mettre dans cette alternative. Innocentes farces de la jésuitière, qui cachent surtout la résolution invincible de sauver à tout prix la caisse. Rome ne redoute rien tant que la séparation parce que cette réforme implique une diminution notable de budget et partant d'organisation, en même temps que la suppression du prestige officiel si puissant sur la foule des esprits simples. Je comprends qu'il est dur, quand on a réclamé la domination universelle, d'avoir à se contenter, comme portion congrue, de la commune liberté. Ce qui ne s'excuse pas, c'est, parce qu'on n'ose pas dévoiler sa véritable pensée, d'essayer de donner le change en accusant sans preuve les hommes de liberté de rêver un rôle d'oppresseurs, alors qu'on ne peut se retenir d'afficher soi-même le plus ingénu dédain de la liberté.

Il m'a paru bon de dénoncer cet état d'esprit chez les adversaires de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, afin de dissiper l'équivoque par laquelle les porte-parole de la pensée romaine cherchent à inquiéter les croyances sincères. Tout effort sera vain pour nous détourner de la seule solution logique du conflit. Dans la voie où est entré le Parlement français, à la suite de M. Waldeck-Rousseau et

de M. Combes, nul ne peut s'arrêter, ni des républicains obligés par le principe fondamental de leur institution à accroître toujours le domaine de la liberté, ni des agents de Rome condamnés par l'incessante poursuite d'une autorité de plus en plus grande à mettre les démocraties dans l'alternative d'abdiquer ou de chercher la pacification des consciences dans une organisation libérale des droits primordiaux de l'individu.

Ainsi, cléricaux autoritaires et hérésiarques libéraux, tous nous mènent par une heureuse composante d'efforts contradictoires au résultat marqué d'avance par l'évolution sociale inévitable : le régime du droit commun pour toutes les manifestations de la pensée. La question de principe est déjà résolue. Puisque nos adversaires eux-mêmes n'osent plus nous contredire sur ce point, le débat désormais doit uniquement porter sur les moyens.

GEORGES CLEMENCEAU.

DEUX IMPÉRATRICES
DE BYZANCE

LA BIENHEUREUSE THÉODORA

I

En l'année 829, Michel II d'Amorium, empereur de Byzance, mourait, laissant le trône à son fils Théophile. Le nouveau souverain n'était point marié ; aussi l'impératrice douairière Euphrosyne remplit-elle d'abord dans les cérémonies de la cour le rôle que l'étiquette réservait à l'Augusta. Mais Euphrosyne détestait le monde. Fille de cet infortuné Constantin VI, si cruellement aveuglé par l'ordre de sa mère Irène, et de sa première femme Marie, elle s'était, lors de la catastrophe qui renversa les siens, retirée dans un monastère et elle vivait, tranquille et cachée, dans l'un des couvents de Prikispo, lorsque, non sans quelque scandale, l'ardente passion du basileus Michel avait tiré du cloître la belle religieuse pour l'asseoir sur le trône des Césars. Mais, son mari mort, Euphrosyne n'avait plus qu'un désir, de rentrer au plus tôt en quelque monastère et tous ses soins s'appliquaient à marier au plus vite le jeune empereur son beau-fils.

Pour trouver une femme au basileus, on envoya, selon l'usage traditionnel du palais byzantin, des messagers à travers les provinces, avec mission de découvrir et d'amener à Constantinople les plus jolies filles de la monarchie, et dans le grand salon de la Perle on rassembla les élues, afin qu'entre elles Théophile désignât la future souveraine. Par une première sélection, le prince en distingua six, les plus

charmantes et ne pouvant se décider entre ces beautés rivales, il remit au lendemain de faire un choix définitif. Ce jour-là il apparut au milieu des jeunes filles, tenant, comme Pâris entre les trois déesses, une pomme d'or à la main, gage d'amour qu'il devait offrir à celle qui fixerait son cœur, et ainsi accommodé il commença sa revue. Il s'arrêta d'abord devant une fort jolie femme, de haute naissance, qui s'appelait Kasia, et un peu troublé sans doute et ne sachant trop comment engager l'entretien, sentencieusement il lui débita ce compliment assez discourtois : « C'est par la femme que nous est venu tout le mal. » Kasia avait de l'esprit, elle riposta sans se déconcerter : « Oui, mais c'est par la femme aussi que nous vient tout le bien. » Cette réponse ruina sa fortune. Fort effrayé par cette belle personne si prompte à la repartie et d'humeur aussi féministe, Théophile tourna le dos à Kasia et il alla porter ses hommages et sa pomme à une autre candidate, également fort jolie, et qui se nommait Théodora. Kasia se consola d'avoir manqué l'empire en fondant, selon une habitude très byzantine, un couvent où elle se retira ; et comme elle était femme d'esprit, elle occupa sa retraite à composer des poèmes religieux et des épigrammes profanes qui sont parvenus jusqu'à nous et ne sont point dépourvus d'intérêt. Pendant ce temps, son heureuse rivale était couronnée en grande pompe dans l'église de Saint-Etienne au palais de Daphné, et selon l'usage, toute sa famille participait à sa haute fortune. Sa mère Theoctista reçut la dignité fort enviée de « patricienne à ceinture », ses trois sœurs appelées à la cour épousèrent de grands dignitaires ; ses frères Petronas et Bardas firent un chemin rapide dans la voie des honneurs. Ils devaient témoigner au reste peu de reconnaissance à celle dont l'élévation imprévue et l'amitié fraternelle les avait approchés ainsi des marches mêmes du trône.

La nouvelle impératrice était une asiatique, née en Paphlagonie, d'une famille de fonctionnaires. Ses parents étaient des gens pieux, fort attachés au culte des images, contre lesquelles, sous les successeurs de la très pieuse Irène, le gouvernement impérial venait de recommencer la lutte, et il semble même qu'ils aient fait preuve d'un zèle assez ardent pour leurs croyances. Elevée en un tel milieu, Theodora était naturelle-

ment pieuse et fort respectueuse des saintes icones; aussi se trouva-t-elle un peu déconcertée dans ce monde de la cour où son mariage l'avait brusquement transportée. Depuis une vingtaine d'années en effet, la querelle des images s'était rallumée, plus âpre encore peut-être et plus violente qu'au VIIIe siècle, maintenant surtout que sur le débat proprement religieux s'était greffée une question politique et que le conflit mettait aux prises l'Etat réclamant le droit d'intervenir dans les affaires ecclésiastiques et l'Eglise revendiquant et défendant ses libertés. Michel II avait persécuté ses adversaires sans ménagements et sans scrupules ; Théophile, prince intelligent, autoritaire, énergique, suivait l'exemple et la politique de son père. Aussi Théodora tenta-t-elle vainement d'employer son influence en faveur de ses amis et de tempérer par ses prières l'excès des rigueurs persécutrices. Théophile n'était point un souverain d'humeur fort commode et quand il fronçait le sourcil, quand il prenait sa voix sévère, sa femme terrifiée n'avait garde d'insister, et elle-même était obligée de dissimuler fort attentivement ses sympathies et ses sentiments secrets. Il lui fallait cacher soigneusement sous ses vêtements les saintes images qu'elle s'obstinait à porter sur elle, elle devait prendre mille précautions pour dérober aux regards, dans les coffres de son appartement privé, les icônes proscrites, et ce n'était point sans quelque péril parfois qu'elle accomplissait ses discrètes et prudentes dévotions. Un jour, le bouffon de l'empereur, un nain qui amusait tout le palais de ses malicieuses saillies, la surprit dans ses pieux exercices. Fort curieux de nature, il demanda à voir les objets qui absorbaient à ce point l'attention de la souveraine. « Ce sont mes poupées, lui dit Théodora, elles sont jolies et je les aime beaucoup. » Tout courant, le nain alla conter à l'empereur l'histoire des belles poupées que la basilissa gardait sous son oreiller. Théophile comprit sans peine de quoi il s'agissait et furieux de voir jusque dans le palais ses ordres méprisés, il se précipita au gynécée et commença à faire à l'impératrice une scène violente. Mais Théodora était femme, elle sut se tirer d'affaire. « Il ne s'agit nullement, dit-elle à son mari, de ce que vous pensez. J'étais tout simplement occupée à me regarder au miroir avec mes suivantes, et ce sont les formes

reflétées dans la glace que votre nain a prises pour des images et dont il est venu vous entretenir assez sottement. » Théophile se calma ou feignit de se laisser convaincre; mais Théodora sut rattraper l'indiscret, à quelques jours de là, pour quelque peccadille, elle fit fouetter le nain d'importance, après quoi elle lui recommanda de ne plus jamais à l'avenir parler des poupées du gynécée. Et quand l'empereur, après boire, revenait parfois sur l'incident et interrogeait le bouffon, celui-ci, avec une mimique expressive, mettait une main sur sa bouche, l'autre sur la partie de sa personne qui avait reçu les verges et très vite : « Non, non, Sire, disait-il, ne parlons plus des poupées. »

Aussi bien, dans toute la haute société de la capitale, la conspiration était générale en faveur des icônes. Dans le cloître où elle achevait sa vie, la vieille impératrice Euphrosyne professait les mêmes sentiments que Théodora, et lorsqu'on lui envoyait en visite les petites filles du basileus, elle ne cessait de leur parler des images vénérées. Théophile, qui se doutait de la chose, s'efforçait au retour de confesser les enfants, sans réussir d'ailleurs à en tirer aucun renseignement précis. Pourtant, une fois, la plus jeune des princesses impériales se trahit et après avoir raconté à son père les beaux cadeaux dont on les comblait au monastère, les fruits magnifiques qu'on leur offrait à goûter, elle se mit à expliquer que sa grand'mère avait aussi un coffre tout rempli de belles poupées, et que souvent elle les leur appliquait sur le front, à elle et à ses sœurs, et les leur faisait pieusement embrasser. Théophile de nouveau se fâcha, et il défendit qu'on envoyât désormais les petites chez la vieille basilissa. Mais, jusque dans l'entourage du prince, beaucoup d'hommes politiques pensaient comme les deux impératrices ; des ministres, des conseillers intimes demeuraient discrètement mais profondément attachés au culte des images, et les choses en étaient à ce point que les devins qu'aimait à consulter l'empereur lui prédisaient ouvertement la ruine prochaine de son œuvre. Lui-même le sentait si bien que, sur son lit de mort, il exigea de sa femme et du logothète Théoctistos, son premier ministre, le serment solennel de ne rien changer après lui à la politique qu'il avait suivie et de ne point toucher à la situation

de son ami le patriarche Jean, qui en avait été le principal inspirateur. Rarement précaution suprême devait être plus inutile.

II

Le successeur de Théophile, son fils Michel III, était un enfant; il avait en 842, lorsque son père mourut, trois ou quatre ans à peine. Aussi, comme jadis Irène, Théodora prit-elle la régence pendant la minorité du jeune souverain. Auprès d'elle, pour la guider, elle garda les ministres principaux du règne précédent, le logothète Théoctistos qui exerçait une grande influence sur l'impératrice et le magistros Manuel. Tous deux étaient des hommes pieux, secrètement attachés, comme la basilissa elle-même, au culte des images, des gens de sens aussi, justement soucieux de la trop longue durée d'un conflit inutile et dangereux : l'idée leur vint donc tout naturellement de restaurer l'orthodoxie. Pourtant, malgré leurs suggestions, la souveraine semble avoir d'abord quelque peu hésité à les suivre dans cette voie nouvelle. Théodora avait fort aimé son mari, elle conservait à sa mémoire un pieux attachement; et puis elle redoutait les difficultés de l'entreprise. Mais tout son entourage s'appliquait à la convaincre; sa mère, ses frères la pressaient de leurs conseils. Vainement la basilissa objectait : « Mon mari, le défunt empereur, était un homme sage; il savait ce qu'il convenait de faire; nous ne pouvons vraiment mettre en oubli ses volontés. » On lui représenta le péril de la situation, l'impopularité dont elle se chargerait en s'obstinant dans la politique de Théophile; on lui fit craindre une révolution où sombrerait le trône de son fils. Sa piété l'encourageait au reste à écouter les avis qu'on lui prodiguait. Elle se décida.

Un synode fut convoqué à Constantinople. Mais pour qu'il pût mener à bien son œuvre, il importait au préalable de se débarrasser du patriarche. Jean, que Théophile avait en 834 installé sur le trône patriarcal, était l'ancien précepteur du prince; homme intelligent, actif, énergique, il avait puissamment servi les desseins du souverain : aussi les adversaires du parti iconoclaste le détestaient. Ils lui ont fait une sombre

réputation de magicien, le surnommant le Lécanomante — ce qui veut dire le sorcier — le nouvel Apollonius, le nouveau Balaam ; ils ont répandu sur son compte les plus effroyables histoires : comment, par ses incantations, il trouvait moyen de détruire les ennemis de l'empereur; comment il s'en venait la nuit, en marmottant de mystérieuses formules, décapiter le serpent de bronze qui décorait l'Hippodrome; et comment, dans sa maison des faubourgs, il avait aménagé un antre souterrain et diabolique, où, avec le concours de femmes perdues, généralement de beauté rare, et dont quelques-unes, par un raffinement de scandale, étaient des nonnes consacrées à Dieu, il évoquait les démons par d'impurs sacrifices et interrogeait les morts pour savoir d'eux les secrets de l'avenir. Quoi qu'il en soit de ces commérages, Jean était un homme d'esprit supérieur, de volonté forte, et par là fort gênant. Pour se défaire de lui, on le somma de consentir au rétablissement de l'orthodoxie ou bien de se démettre, et il semble bien que les soldats chargés de porter cet ultimatum au prélat firent la commission avec quelque brutalité. Toujours est-il que le patriarche fut destitué, enfermé dans un monastère; et comme, enragé de sa chute, il osa manifester sa mauvaise humeur en faisant mutiler les images du couvent qui lui servait de résidence, il fut, par ordre de la régente, battu de verges cruellement. A sa place on installa l'une des victimes du précédent régime, Méthode; et tout aussitôt une réaction générale suivit. Par les soins des évêques, le culte des images fut restauré; les exilés, les proscrits furent rappelés et reçus en triomphe; les prisonniers furent remis en liberté et honorés comme des martyrs : sur les murailles des églises les peintures pieuses réapparurent et de nouveau, comme jadis, au-dessus de la porte de la Chalcé, l'image du Christ, replacée solennellement, attesta la piété des hôtes du palais impérial. Enfin, le 19 février 843, une cérémonie dévote et magnifique rassembla le clergé, la cour et la ville. Toute la nuit, dans l'église des Blachernes, l'impératrice pieusement pria avec les prêtres; au matin une procession triomphale se déroula à travers Constantinople; au milieu des évêques et des moines, parmi la foule enthousiaste, Théodora alla des Blachernes à Sainte-Sophie et rendit dans la Grande Eglise grâces au Tout-Puissant. Les

vaincus, tenant en main des cierges, durent figurer dans ce cortège qui consacrait leur défaite et se courber humblement sous les anathèmes dont on les accabla. Puis le soir, au Palais Sacré, la basilissa offrit un grand festin aux prélats et se félicita avec eux du succès de son entreprise. Ce fut la fête de l'orthodoxie. Et depuis lors, en souvenir de ce grand événement, et en mémoire de la pieuse Théodora, chaque année, au premier dimanche de carême, l'Eglise grecque célébra pompeusement le rétablissement des images et l'écrasement de ses ennemis. Elle le célèbre aujourd'hui encore avec une pieuse et reconnaissante dévotion.

La révolution fit aux morts mêmes leur part. Triomphalement on ramena dans la capitale les restes des confesseurs illustres, de Théodore de Stoudion, du patriarche Nicéphore, qui avaient souffert pour la foi et étaient morts en de lointains exils. L'empereur lui-même et toute la cour, portant en main des cierges, tinrent à honneur d'aller recevoir les reliques vénérées, d'escorter dévotement la châsse que portaient les prêtres et, au milieu d'un immense concours de populaire, de la conduire jusque dans l'église des Saints Apôtres. Inversement on viola le tombeau où dormait Constantin V et sans respect de la majesté impériale, on jeta à la voirie les restes du grand adversaire des images et de son sarcophage de marbre vert, débité en minces plaques, on fit un revêtement pour l'un des appartements du palais.

Ce que les historiens byzantins, à qui nous devons ces détails, n'ont point malheureusement su nous dire, c'est comment cette grande révolution put s'accomplir si vite et sans rencontrer en apparence de bien sérieuses difficultés. Une chose surtout semble y avoir contribué : c'est la lassitude que tout le monde éprouvait d'une lutte interminable. Mais une autre considération encore peut-être rallia les politiques aux solutions que fit prévaloir Théodora. Si, au point de vue des dogmes, la victoire de l'Eglise fut complète, elle dut en revanche renoncer aux velléités d'indépendance qu'avaient manifestées quelques-uns de ses plus illustres défenseurs. Vis-à-vis de l'Etat elle demeura en une sujétion absolue; l'autorité impériale en matière de religion s'exerça sur elle plus entière que jamais. Par là, malgré le rétablissement de

l'orthodoxie, la politique des empereurs inconoclastes avait porté ses fruits.

Pour la grande œuvre qu'elle accomplit Théodora a mérité d'être canonisée par l'Eglise orientale. Pourtant bien des scrupules avaient au cours de sa tâche troublé la pieuse impératrice. Une chose surtout la préoccupait. Elle avait, on le sait, aimé son mari passionnément; elle se résignait mal à ce qu'il fût englobé dans les terribles anathèmes qui frappaient les persécuteurs des images. Lorsque donc les pères rassemblés au synode vinrent solliciter de sa bienveillance le rétablissement des saintes icônes, elle leur demanda une grâce en échange de son consentement : c'était d'absoudre l'empereur Théophile. Et comme le patriarche Méthode objectait que, si l'Eglise a le droit incontestable de pardonner aux vivants qui font acte de repentance, elle ne pouvait rien pour un homme mort notoirement en état de péché mortel, Théodora fit un pieux mensonge. Elle déclara qu'à l'heure suprême le basileus s'était repenti de ses fautes, qu'il avait dévotement embrassé les images que sa femme présentait à ses lèvres et qu'il avait en bon chrétien remis son âme aux mains de Dieu. Les évêques acceptèrent sans se faire prier cette édifiante histoire, d'autant mieux qu'ils sentaient bien que la restauration de l'orthodoxie était à ce prix; et se conformant au désir de la régente, ils décidèrent qu'une semaine durant ils feraient dans toutes les églises de la capitale, des prières pour le salut de l'empereur défunt. Théodora voulut elle-même prendre part à ces pieux exercices, et se flatta d'avoir ainsi obtenu pour le prince pécheur et repentant les miséricordes de Dieu.

La légende a fort embelli plus tard la touchante anecdote de l'amour conjugal de Théodora. On conta que des rêves terribles avaient averti la princesse du sort qui menaçait son époux. Elle avait vu la Vierge tenant entre ses bras le Christ, assise sur un trône qu'environnaient des anges, citant à son tribunal le basileus Théophile et le faisant cruellement battre de verges. Une autre fois, il lui avait semblé qu'elle était sur le forum de Constantin, et que tout à coup une foule envahissait la place, et qu'un cortège passait de gens portant des instruments de torture et de supplice, et qu'au milieu d'eux, tout nu

et chargé de chaînes, était traîné l'infortuné Théophile. Tout éplorée, Théodora avait suivi la foule et avec elle était arrivée sur la place qui précédait le palais, devant la porte de la Chalcé. Là, un homme était assis sur un trône, grand, à l'air terrible, à l'aspect redoutable d'un juge. Alors l'impératrice, se jetant à ses pieds, lui demandait grâce pour son époux, et l'homme répondait : « Femme, ta foi est grande. En considération de ta piété et de tes larmes et par égard pour les prières de mes prêtres, je pardonne à Théophile ton mari. » Et il le fit délier. Pendant ce temps le patriarche Méthode de son côté instituait une expérience pour s'assurer des desseins de la Providence. Sur l'autel de sainte Sophie il déposait un parchemin où il avait écrit les noms de tous les empereurs iconoclastes ; puis, s'étant endormi dans l'église, il vit en songe un ange qui lui annonçait que l'empereur avait trouvé miséricorde auprès de Dieu ; et s'étant réveillé, et ayant repris le parchemin sur la table sainte, il vit en effet que, là où il avait écrit le nom de Théophile, la place était miraculeusement redevenue blanche, en gage de pardon.

Quelques hommes pourtant se montrèrent plus rigoureux que Dieu. Le peintre Lazare, un des plus célèbres enlumineurs d'icones, avait eu la main droite tranchée par ordre du défunt empereur ; et bien que, d'après la légende, cette main coupée eût repoussé par miracle, le martyr gardait âprement sa rancune contre son bourreau, et à toutes les observations de l'impératrice il répondait obstinément : « Dieu n'est point assez injuste pour oublier nos misères et honorer notre persécuteur. » Au dîner de cour qui termina la fête de l'orthodoxie, un autre confesseur ne se montra pas moins intraitable. C'était Théodore Graptos, qu'on appelait ainsi parce que, en manière de châtiment, Théophile lui avait fait inscrire sur le front au moyen d'un fer rouge quatre vers injurieux. L'impératrice, très soucieuse de flatter les martyrs, fit demander au saint homme le nom de celui qui lui avait infligé un si atroce supplice. « De cette inscription, répondit l'autre avec solennité, j'aurai à demander compte devant le tribunal de Dieu à l'empereur ton mari. » A cette sortie imprévue, Théodora tout en larmes se mit à demander aux évêques si c'est ainsi qu'ils entendaient tenir leurs engagements ; fort heureusement

le patriarche Méthode s'interposa et il parvint non sans peine à calmer l'irascible confesseur et à rassurer la souveraine : « Nos promesses, déclara-t-il, subsistent tout entières, et le mépris que quelques-uns en font est chose sans importance. » Mais ce qui, en revanche, n'est point indifférent, c'est de constater par ces anecdotes tout ce qu'il entra de considérations politiques et humaines dans la restauration de l'orthodoxie et à quels compromis de conscience se prêtèrent avec une égale facilité les saints évêques et la très pieuse Théodora.

III

« La première des vertus, dit un chroniqueur de l'époque, c'est d'avoir l'âme orthodoxe. » Théodora possédait cette vertu pleinement. Mais elle avait d'autres qualités encore. Les historiens byzantins vantent son intelligence politique, son énergie, son courage ; ils lui prêtent des mots héroïques, comme celui-ci, par lequel elle arrêta, dit-on, une invasion du roi des Bulgares : « Si tu triomphes d'une femme, lui manda-t-elle, ta gloire sera nulle ; mais si tu te fais battre par une femme, tu seras la risée du monde entier. » En tout cas, pendant les quatorze années qu'elle détint le pouvoir, elle gouverna bien. Assurément, comme on pouvait s'y attendre, son gouvernement eut un tour assez dévot. Très fière d'avoir restauré l'orthodoxie, elle n'eut pas moins à cœur de combattre l'hérésie ; par son ordre les Pauliciens furent sommés d'opter entre la conversion et la mort ; et comme ils ne cédèrent point, le sang coula à flots dans les parties de l'Asie Mineure où ils étaient établis. Les inquisiteurs impériaux chargés de dompter leur résistance firent merveille : par leurs soins, plus de cent mille personnes périrent dans les supplices ; mais ce qui fut plus grave encore, c'est qu'en jetant ces désespérés dans les bras des musulmans, le gouvernement impérial prépara de grands malheurs pour l'avenir. Mais par ailleurs le zèle pieux qui animait la régente lui inspira d'heureuses initiatives ; ce fut elle qui prépara la grande œuvre des missions qui devaient, quelques années plus tard, porter l'Evangile chez les Khazars, les Moraves, les Bulgares. Elle eut la gloire

enfin de remporter sur les Arabes quelques succès durables, et de réprimer vigoureusement l'insurrection des Slaves de l'Hellade. Mais surtout elle prit à tâche la bonne administration financière de la monarchie. Elle s'entendait, dit-on, aux questions d'argent, et la légende raconte à ce propos une anecdote assez piquante. L'empereur Théophile était un jour à une des fenêtres du palais, lorsqu'il vit entrer dans le port de la Corne d'Or un grand et magnifique vaisseau de commerce. S'étant informé à qui appartenait ce beau bâtiment, il apprit qu'il était à l'impératrice. A cette réponse le souverain garda le silence ; mais le lendemain, comme il se rendait aux Blachernes, il descendit au port, et ayant fait décharger la cargaison du navire, il ordonna d'y mettre le feu. Puis se retournant vers ses familiers : « Vous ne saviez pas, leur dit-il, que l'impératrice ma femme eût fait de moi un marchand ! Et jamais jusqu'ici on n'avait vu un empereur romain faire métier de négociant. » Quoi qu'il en soit de l'aventure, Théodora sut gérer la fortune de l'Etat non moins bien que la sienne. Quand elle quitta le pouvoir, elle laissait dans le trésor une réserve considérable. Et par tout cela elle eût été sans doute une assez grande souveraine, sans les intrigues de cour et les rivalités de palais, toujours promptes à se former sous un gouvernement de femme, et sans le fils déplorable que le ciel lui avait donné.

IV

Sous le règne de Théophile, le palais impérial, depuis tant de siècles résidence des basileis byzantins, avait pris une splendeur nouvelle. L'empereur aimait les bâtiments ; aux anciens appartements des Constantin et des Justinien, il avait ajouté toute une suite de constructions somptueuses, décorées avec le luxe le plus élégant et le plus recherché. Il aimait la pompe et la magnificence : pour rehausser l'éclat des réceptions palatines, il avait commandé à ses artistes des merveilles d'orfèvrerie et de mécanique, le Pentapyrgion, célèbre armoire d'or où l'on exposait les joyaux de la couronne, les orgues d'or qui jouaient aux jours d'audiences solennelles, le platane d'or dressé auprès du trône impérial, et sur lequel

des oiseaux mécaniques voletaient et chantaient, les lions d'or couchés aux pieds du prince et qui à certains moments se dressaient, battaient de la queue et rugissaient, et les griffons d'or à l'aspect mystérieux qui semblaient, comme dans les palais des rois asiatiques, veiller sur la sécurité de l'empereur. Il avait en outre fait remettre à neuf toute la garde-robe impériale, les beaux habits tout étincelants d'or que portait le basileus dans les cérémonies de cour, les vêtements splendides, tissés d'or et constellés de pierreries, dont se parait l'Augusta. Il aimait enfin les lettres, les sciences et les arts. Il avait comblé de faveurs le grand mathématicien Léon de Thessalonique, et il avait, au palais même de la Magnaure, installé l'école où le savant donnait à ses disciples cet enseignement qui était une des gloires de Byzance; il s'était lui l'iconoclaste farouche, montré plein de tolérance pour Méthode le confesseur, du jour où il l'avait trouvé capable de résoudre certaines difficultés scientifiques qui le préoccupaient. Fort épris des chefs-d'œuvre de l'architecture arabe, très soucieux de remplacer le pieux décor des images proscrites par des représentations d'un art plus libre et d'une nature plus profane, il avait orienté vers des voies nouvelles l'art byzantin de son temps; et grâce à ses efforts et à son intelligente protection, dans ce merveilleux Palais Sacré, tout plein de splendeur raffinée et de luxe rare, dans ce décor incomparable de pavillons, de terrasses, de jardins largement ouverts sur les horizons lumineux de Marmara, la vie de cour avait pris un éclat magnifique et inaccoutumé. Mais maintenant que l'empereur était mort, c'est de disputes surtout et d'intrigues qu'était rempli et troublé ce somptueux palais.

Le véritable chef du gouvernement était, sous la régence de Théodora, le logothète Théoctistos. C'était un homme d'assez médiocre valeur, général incapable et toujours malheureux, politique d'intelligence ordinaire, de caractère froid, triste et dur. Peu sympathique et peu aimé, il se maintenait grâce à la faveur que lui témoignait l'impératrice. Il avait obtenu d'être logé à l'intérieur même du palais, il exerçait sur la souveraine une influence prodigieuse, et tel était son crédit auprès d'elle, que d'assez mauvais bruits couraient à Byzance sur la

nature des relations que le ministre entretenait avec la basilissa. On le savait ambitieux, on se rappelait avec quelle hâte fébrile, à l'annonce d'une prétendue révolution de palais, il avait quitté l'armée de Crète pour venir surveiller les événements dans la capitale; on le soupçonnait d'aspirer au trône, et on allait jusqu'à dire que Théodora, favorisant ses désirs, songeait à l'épouser ou à lui donner une de ses filles en mariage, toute prête, pour lui frayer le chemin du pouvoir, à renverser, comme jadis avait fait la grande Irène, et à faire aveugler son propre fils. En tout cas, très profondément dévoué à la régente et tout-puissant sur son esprit, le logothète s'efforçait d'exciter sa défiance contre tous les conseillers qui partageaient le pouvoir avec lui.

Il eut vite fait par ses intrigues d'écarter ses rivaux. Le magistros Manuel qui était, avec Théoctistos, tuteur de jeune Michel III, fut accusé de conspirer contre la famille impériale et obligé de se démettre de ses fonctions. Les frères de l'impératrice, Pétronas et Bardas, étaient plus redoutables, le second surtout, dont l'intelligence supérieure était servie par une rare absence de scrupules et de moralité. Avec le consentement de Théodora elle-même, Bardas fut, sous quelque prétexte, éloigné de la cour, et le logothète crut avoir définitivement assuré sa puissance. Il n'avait point prévu qu'il allait avoir à compter avec le jeune empereur.

Michel III en effet grandissait, et en grandissant il s'annonçait déplorable. Vainement sa mère et le ministre s'étaient appliqués à lui faire donner une éducation excellente; vainement on l'avait confié aux soins des meilleurs maîtres, on l'avait entouré des meilleurs camarades; la légende nomme, parmi les compagnons d'études du prince impérial, Cyrille, qui devait plus tard être l'apôtre des Slaves. Tout avait été inutile : le fond chez Michel était mauvais. A quinze ou seize ans — c'était l'âge qu'il avait à présent — il aimait surtout la chasse, les chevaux, les courses, les spectacles, les luttes d'athlètes, et lui-même ne dédaignait pas, dans l'hippodrome du palais, de monter sur un char et de se produire devant ses familiers. Ses mœurs privées étaient plus fâcheuses encore. Il fréquentait la pire société, passait à boire une partie de ses nuits; il avait une maîtresse en titre, Eudocie Ingerina. Théo-

dora et Théoctistos se dirent que, dans ces conditions, il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de marier au plus tôt le jeune empereur. De nouveau, selon l'usage, les messagers du palais parcoururent les provinces, pour amener à Constantinople les plus belles filles de la monarchie : entre elles, Eudocie, fille du Décapolite, fut choisie et tout aussitôt couronnée basilissa. Mais au bout de quelques semaines, Michel III, vite lassé de sa femme et de la vie conjugale, revenait à ses habitudes, à ses amis, à sa maîtresse, et reprenait le cours de ses folies. Et sans doute il faut se garder de prendre à la lettre tous les actes ridicules ou odieux que les historiens byzantins attribuent à Michel III : les chroniqueurs dévoués à la maison de Macédoine sont trop intéressés à excuser et à justifier l'assassinat qui mit Basile Iᵉʳ sur le trône pour n'avoir point un peu noirci sa victime. Mais, malgré ces réserves, des faits certains attestent tout ce qu'il y avait de démence dans la conduite du misérable empereur. Constamment entouré d'histrions, de débauchés, de bouffons, il s'amusait avec ses indignes familiers à des farces grotesques ou obscènes, il scandalisait le palais par ses facéties de mauvais goût, où il ne respectait rien, ni la famille, ni la religion. Un de ses grands divertissements était d'habiller ses amis en évêques; l'un figurait le patriarche, les autres les métropolitains; le prince lui-même se parait du titre d'archevêque de Colonée; et ainsi costumés, ils s'en allaient en mascarade par la ville, chantant des cantiques orduriers ou grotesques, parodiant les cérémonies sacrées. Un jour, pour faire comme le Christ, Michel s'en allait dîner chez une pauvre femme, tout ahurie de recevoir le basileus de façon aussi inopinée; une autre fois, ayant croisé sur sa route le patriarche Ignace et ses clercs, l'empereur s'amusait à lui donner un charivari, et avec son cortège d'histrions, il l'escortait longuement, chantant à ses oreilles des chansons licencieuses, avec accompagnement de cymbales et de tambourins. Puis, c'était à sa mère qu'il faisait des plaisanteries détestables. Il lui manda un jour que le patriarche se trouvait au palais, et qu'elle serait heureuse sans doute de recevoir sa bénédiction. La pieuse Théodora accourut en toute hâte, et en effet, dans le grand Triclinium d'Or, elle trouva, assis sur un trône à côté du souverain, le

prélat en grand habit sacerdotal, son capuchon rabattu sur le visage, et qui semblait, silencieux et grave, perdu en de profondes méditations. La régente tombe aux pieds du saint homme et le supplie de vouloir bien penser à elle dans ses prières, lorsque tout à coup le patriarche se lève, pirouette sur les talons, présente le dos à l'impératrice... et il faut aller voir dans le texte des chroniqueurs ce qu'il laissa échapper au visage de Théodora. Puis se retournant : « Vous ne direz point, Madame, déclara-t-il, qu'en ceci même nous n'ayons tâché à vous faire honneur », et rejetant son capuchon, il montre sa figure : le prétendu patriarche n'était autre que le bouffon favori de l'empereur. A cette facétie de haut goût, Michel éclate de rire. Théodora indignée accable son fils de malédictions : « Ah ! méchant enfant ! Dieu en ce jour a retiré sa main de toi ! » et elle quitte la salle tout en larmes. Mais, malgré tant de grossières inconvenances, les tuteurs n'osaient intervenir et ils se gardaient de blâmer le basileus, soit par un excès d'indulgence, soit parce qu'ils pensaient par ces complaisances ménager leur crédit.

C'est en se montrant plein de tolérance pour les amusements de son neveu que Bardas en particulier s'efforçait de gagner sur lui de l'influence. Il avait, grâce à l'intervention de son ami le grand chambellan Damianos, réussi à se faire rappeler d'exil par l'empereur, et très vite il était arrivé à se faire bien venir de Michel III. Naturellement il détestait Théoctistos, qui faisait obstacle à ses ambitions ; aussi excitait-il sans cesse contre le ministre la défiance du basileus. Il lui faisait craindre que le logothète ne préparât quelque coup d'Etat, il ne se faisait pas même scrupule de calomnier sa sœur la régente Théodora, et de représenter au fils sous le jour le plus fâcheux la conduite de sa mère. Il fit si bien qu'à propos d'un incident futile (il s'agissait d'un ami personnel du prince, auquel le ministre refusait un avancement) un conflit assez violent éclata entre le souverain et Théoctistos. C'était en 856. Bardas, profitant de son avantage, s'attacha à aigrir encore davantage les rancunes de Michel : il lui fit remarquer qu'on le tenait à l'écart des affaires ; par de brutales déclarations il piqua son amour-propre. « Tant que Théoctistos, lui disait-il, sera avec l'Augusta, le basileus sera sans pouvoir » ;

surtout il trouva moyen de lui faire croire qu'on en voulait à sa vie. Un complot fut ourdi contre le logothète. Une bonne partie des gens du palais étaient gagnés aux intérêts de Bardas ; le prince consentait à tout, et contre Théodora et son favori, une sœur même de l'impératrice s'associait à Bardas son frère. L'attentat réussit donc sans grandes difficultés. Un jour que, selon l'usage de sa charge, Théoctistos se présentait, ses papiers à la main, à l'audience de la régente, il trouva dans la galerie du Lausiacos, qui précédait les appartements de la souveraine, Bardas qui, sans se lever devant lui, le toisa d'un air fort insolent. Un peu plus loin, il rencontra l'empereur, qui lui interdit de pénétrer chez l'Augusta et lui donna ordre de lui faire à lui-même son rapport sur les affaires du jour ; et comme le ministre interdit hésitait, le basileus le congédia brusquement. Mais pendant qu'il se retirait, Michel crie aux chambellans de service : « Arrêtez cet homme. » A cet appel, Bardas se jette sur le logothète ; l'autre s'enfuit ; Bardas le rejoint, le renverse sur le sol, et mettant l'épée à la main, s'apprête à repousser quiconque tenterait de secourir l'infortuné. Il ne semble point pourtant qu'on tînt essentiellement à la mort de Théoctistos : l'empereur ordonna simplement d'abord qu'on l'emmenât sous bonne garde dans le vestibule des Skyla et qu'on attendît ses ordres. Malheureusement pour le logothète, au bruit qui s'était élevé, Théodora était accourue, les cheveux épars, la toilette en désordre, réclamant à grands cris son favori, se déchaînant en injures contre son fils et contre son frère, criant d'une voix menaçante qu'elle défendait de mettre à mort Théoctistos. C'est peut-être cette sollicitude qui perdit le malheureux. On eut peur, dans l'entourage de Michel, que s'il vivait, la régente ne le rétablît bien vite au pouvoir et qu'il ne se vengeât cruellement de ses ennemis ; par mesure de sûreté, on décida sa mort. Vainement quelques officiers des gardes, restés fidèles à sa personne, tentèrent de le défendre : vainement le pauvre homme, se cachant sous les meubles, essaya d'échapper à la mort. D'un grand coup d'épée, un soldat se baissant lui perça le ventre. Bardas l'emportait.

L'assassinat du premier ministre était un coup direct contre Théodora : elle le sentit bien. Déjà, dans le tumulte qui trou-

blait le palais, elle avait entendu contre elle des voix menaçantes : on lui avait crié de prendre garde à elle, et que c'était le jour des meurtres. Aussi dans son indignation refusa-t-elle toutes les excuses qu'on lui offrit, toutes les consolations qu'on voulut lui prodiguer ; farouche, tragique, elle appelait sur les coupables, et surtout sur son frère Bardas, les vengeances divines et ouvertement souhaitait leur mort. Par cette attitude intransigeante elle acheva de se rendre importune ; Bardas, dont elle gênait au reste les ambitions, résolut de se débarrasser d'elle. On commença par lui enlever ses filles qu'on enferma dans un monastère, comptant bien qu'elle ne tarderait pas à les suivre volontairement. Comme elle hésitait à prendre parti, on la mit en demeure de se retirer au couvent de Gastria. Ne voulant point troubler l'Etat par une inutile résistance, noblement elle descendit du pouvoir, après avoir officiellement fait remise au Sénat des sommes que sa bonne administration financière avait mises en réserve dans le trésor. C'était la fin de sa vie politique.

Dans le cloître où elle se retira, elle vécut pieusement avec ses filles de longues années encore, pardonnant à son fils auprès duquel elle sembla même avoir retrouvé plus tard quelque crédit, toujours ulcérée contre Bardas, qu'elle rendait justement responsable de la mort de Théoctistos. Elle en vint à ce point, elle la pieuse et orthodoxe impératrice, qu'elle conspira contre ce frère détesté, et tenta de le faire assassiner. Elle échoua dans son entreprise : mais la destinée devait se charger de lui susciter un vengeur, qui allait satisfaire ses haines au delà même de ses espérances.

V

Au temps où l'impératrice Théodora partageait le trône avec son mari Théophile, vers l'an 840 environ, un jeune homme pauvrement vêtu, mais à qui sa haute taille, sa complexion robuste, son teint hâlé faisaient une mine assez fière, entrait un soir, la besace au dos et le bâton à la main, à Constantinople par la Porte d'Or. C'était un dimanche et la nuit était proche. Harassé et poudreux, le voyageur alla se coucher

sous le porche de l'église voisine de St-Diomède, et là il ne tarda pas à s'endormir profondément. Or, pendant la nuit, l'abbé du monastère dont dépendait l'église s'éveilla brusquement, et il entendit une voix qui lui disait : « Lève-toi, va ouvrir la porte de l'église à l'empereur. » Le moine obéit ; mais n'ayant vu dans la cour qu'un pauvre diable en haillons étendu sur les dalles, il crut avoir rêvé et retourna se coucher. Alors, une seconde fois, la voix l'éveilla de son sommeil et lui répéta la même injonction : et de nouveau s'étant levé, et n'ayant rien vu que le loqueteux dormeur, il regagna son lit. Alors, une troisième fois, la voix plus impérieuse résonna dans le silence et en même temps, afin qu'il ne doutât point qu'il était éveillé, l'higoumène recevait dans les côtes un rude et mystérieux coup de poing. « Lève-toi, ordonnait la voix, fais entrer celui qui est couché devant la porte. C'est lui qui est l'empereur. » Tout tremblant le saint homme quitte en hâte sa cellule, descend, appelle l'inconnu. « Me voici, seigneur, répond l'autre en se secouant ; qu'ordonnes-tu à ton esclave ? » L'abbé l'invite à le suivre, le fait asseoir à sa table ; au matin il lui fait prendre un bain, lui présente des vêtements neufs ; et comme le voyageur surpris ne comprend rien à tant d'égards dont on l'accable, le moine sous le sceau du secret lui révèle le mystère de son avenir et lui demande d'être désormais son ami et son frère.

C'est par ce pittoresque récit, dont Paul Adam, dans son roman de *Basile et Sophia*, a tiré un ingénieux parti, que fait son entrée dans l'histoire l'homme qui, sous Théodora et Michel III, allait si adroitement gouverner sa fortune, Basile le Macédonien, qui devait quelques années plus tard asseoir sa famille sur le trône de Byzance.

Les historiens qui vécurent à la cour de l'empereur Constantin VII, petit-fils de Basile, et Constantin VII lui-même, se sont complus naturellement à fabriquer pour ce fondateur de dynastie une généalogie présentable et même glorieuse. A les entendre, l'illustre basileus descendait par son père de la maison royale d'Arménie, il était apparenté par sa mère à Constantin et même à Alexandre-le-Grand. La vérité semble avoir été infiniment plus modeste. Basile était né fort humblement, vers l'année 812, d'une obscure famille de paysans des

environs d'Andrinople, pauvres colons d'origine arménienne que les circonstances avaient transplantés en Macédoine, que la guerre bulgare avait ruinés et que la mort du père, dernier malheur, acheva de laisser sans ressource. Basile, resté le seul soutien de sa mère et de ses sœurs, avait alors vingt-cinq ou vingt-six ans. C'était un grand et fort garçon à la poigne solide, à la robuste carrure; une épaisse chevelure bouclée encadrait son visage énergique. Parfaitement illettré au reste — il ne savait ni lire, ni écrire — c'était avant tout un bel animal humain. Ce fut assez pour faire sa fortune.

Les chroniqueurs byzantins, fort épris de merveilleux, ont soigneusement raconté les présages par où s'annonçait la grandeur future de Basile : comment, un beau jour d'été qu'il s'était endormi dans les champs, un aigle planant au-dessus de l'enfant l'avait abrité de l'ombre de ses ailes : comment sa mère avait en rêve vu sortir de son sein un arbre d'or, chargé de fleurs et de fruits d'or, qui devenait immense et ombrageait la maison tout entière; et comment, une autre fois, un songe lui avait fait apparaître saint Elie le Thesbite, sous les traits d'un grand vieillard à barbe blanche, dont la bouche laissait échapper des flammes, et comment le prophète avait annoncé à la mère les hautes destinées qui attendaient son fils. La superstition de la société byzantine colorait volontiers de ces prestiges la jeunesse des grands hommes et sincèrement croyait à la valeur de ces prédictions. En fait, Basile le Macédonien devait parvenir par d'autres moyens et d'autres qualités, par son intelligence adroite et souple, par son énergie sans scrupules, par le prestige de sa force et enfin par les femmes, qui subirent puissamment le charme de son athlétique séduction.

Dans son pauvre pays de Macédoine, Basile, ayant charge de famille, comprit vite que l'agriculture ne suffirait point à le nourrir avec les siens et il commença par s'aller mettre au service du gouverneur de la province. Puis, il vint chercher fortune à Constantinople et là les circonstances l'aidèrent à souhait. L'abbé de Saint-Diomède qui l'avait recueilli avait un frère, médecin de sa profession; celui-ci vit le jeune homme au monastère, le trouva bien râblé et de bonne mine et le recommanda à un de ses clients, parent de l'empereur et de

Bardas, qui s'appelait Théophile et qu'on surnommait à cause de sa petite taille Théophilitzès (le petit Théophile). Ce petit homme avait une manie : c'était d'avoir à son service des gens de haute stature, de force herculéenne, qu'il habillait de magnifiques costumes de soie, et rien ne lui faisait plus de plaisir que de se produire en public avec son escorte de géants. Dès qu'on lui parla de Basile, il voulut le voir, et ravi de sa prestance, tout aussitôt il l'engagea pour soigner ses chevaux, et familièrement il le baptisa du sobriquet de Képhalas — ce qui veut dire la « forte tête ».

Durant plusieurs années, Basile resta dans la maison de Théophilitzès et c'est pendant ce temps qu'il eut une aventure qui acheva d'assurer sa fortune. Son maître ayant été envoyé en mission en Grèce, Basile en qualité d'écuyer l'accompagna ; mais au cours du voyage il tomba malade et dut s'arrêter à Patras. Il y rencontra Daniélis. Daniélis était une riche veuve, un peu mûre déjà ; elle avait, quand Basile la connut, un grand fils, et il semble bien qu'elle était même grand'mère. Mais sa fortune était prodigieuse, « une fortune de roi, dit le chroniqueur, plutôt que de particulier ». Elle avait des esclaves par milliers, des propriétés immenses, des troupeaux innombrables, des fabriques où des femmes tissaient pour elle des soieries magnifiques, des tapis admirables, des toiles de lin d'une finesse merveilleuse. Sa maison était pleine d'une somptueuse vaisselle d'argent et d'or ; ses coffres étaient remplis de vêtements splendides ; ses caisses regorgeaient de lingots de métal précieux. Elle possédait en propre une grande partie du Péloponnèse et, selon le mot d'un historien, elle semblait vraiment « la reine du pays ». Elle aimait le luxe, la pompe : quand elle allait en voyage, elle ne se servait point de char ni de cheval, elle avait une litière, et trois cents jeunes esclaves l'accompagnaient, qui se relayaient pour la porter. Elle aimait aussi les beaux hommes : par là Basile l'intéressa. Faut-il penser qu'elle aussi, comme l'indiquent les superstitieux chroniqueurs, pressentait le glorieux avenir du Macédonien ? Je croirais volontiers que sa sympathie tint à des raisons plus matérielles. Tant est-il qu'elle lui fit bon accueil dans sa maison ; et lorsque enfin Basile dut se résoudre à partir, elle lui donna de l'argent, de beaux habits,

trente esclaves pour le servir; avec cela le pauvre diable devint un grand seigneur, il put faire figure dans le monde et acheter des propriétés en Macédoine. Jamais au reste il ne devait oublier sa bienfaitrice. Lorsque, quelque vingt ans plus tard, il monta sur le trône, son premier soin fut d'accorder au fils de Daniélis une haute dignité, puis il invita la vieille dame « qui, dit-on, avait un ardent désir de revoir l'empereur », à lui rendre visite dans la capitale. Il la reçut comme une souveraine au palais de la Magnaure, solennellement il lui conféra le titre de mère du basileus. De son côté Daniélis, toujours magnifique, avait apporté avec elle pour son ancien ami des cadeaux précieux ; elle lui offrit cinq cents esclaves, cent eunuques, cent brodeuses d'une habileté étonnante, des étoffes splendides, que sais-je encore? Elle fit mieux. Basile à ce moment faisait construire la Nouvelle Eglise; elle voulut s'associer à cette œuvre pieuse en faisant tisser dans ses fabriques du Péloponnèse des tapis de prière qui couvriraient tout le sol de la basilique. Enfin elle promit que dans son testament elle n'oublierait point le fils de son favori d'autrefois. Puis elle retourna à Patras; et chaque année, tant que Basile vécut, lui arrivaient d'Hellade des présents somptueux que sa vieille amie lui envoyait; quand il mourut, avant elle, elle reporta sur le fils du souverain l'affection qu'elle avait gardée au père. Elle revint une fois encore à Constantinople pour le voir, et par son testament elle fit de lui son légataire universel. Quand le mandataire impérial, chargé de dresser l'inventaire de l'héritage, arriva dans la maison de Daniélis, il demeura stupéfait d'une si prodigieuse richesse. Sans parler de l'argent monnayé, des bijoux, de la vaisselle précieuse, des milliers d'esclaves — l'empereur en affranchit trois mille qu'il envoya comme colons dans l'Italie du Sud — le basileus pour sa part hérita de plus de quatre-vingts domaines. On voit quelle était au IXe siècle la richesse de l'empire byzantin, quelles fortunes énormes possédaient ces grandes familles de l'aristocratie provinciale, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire de la monarchie. Mais n'est-ce point surtout une curieuse et piquante figure que celle de cette vieille dame, dont l'amitié soigneusement cultivée fut si utile à la maison de Macédoine?

Revenu de Patras à Constantinople, Basile était rentré au

service de Théophilitzès, lorsqu'une circonstance imprévue le rapprocha de l'empereur. Un jour le cousin de Michel III, le patrice Antigone, fils de Bardas, donnait en l'honneur de son père un dîner d'apparat; il y avait convié beaucoup de ses amis, des sénateurs, de grands personnages, et aussi des ambassadeurs bulgares qui se trouvaient de passage à Byzance. Selon l'usage des festins byzantins, des lutteurs vinrent au dessert divertir les convives par le spectacle de leurs exercices. Alors, avec leur jactance coutumière, un peu excités aussi peut-être par le repas, les Bulgares se mirent à vanter un certain athlète de leur nation, déclarant que c'était un homme invincible et qu'il triompherait de quiconque lui serait opposé. On les prit au mot: et en effet le champion barbare fit toucher les épaules à tous ses adversaires. Les Byzantins étaient assez humiliés, et plus agacés encore, quand Théophilitzès qui assistait au dîner, se prit à dire: « J'ai à mon service un homme qui, si vous le désirez, soutiendra la lutte contre votre fameux Bulgare. Car vraiment il serait un peu honteux pour les Romains que cet étranger s'en revînt chez lui, sans avoir trouvé son maître. » On accepte; on appelle Basile; on sable soigneusement la salle pour faire un bon terrain aux deux combattants, et la lutte s'engage. D'un bras vigoureux, le Bulgare s'efforce de soulever Basile de terre et de lui faire perdre l'équilibre; mais, plus robuste encore, le Byzantin l'enlève, le fait vivement tourner sur lui-même, et par un coup habile, fort célèbre alors dans les salles de lutte, il jette sur le sol son rival, évanoui et passablement endommagé.

Cet exploit avait attiré sur le Macédonien l'attention des gens de la cour. Or, à quelques jours de là, l'empereur reçut en cadeau d'un gouverneur de province un fort beau cheval; et tout aussitôt il voulut l'essayer. Mais quand le souverain s'approcha de l'animal et voulut, pour examiner ses dents, lui ouvrir la bouche, la bête se cabra formidablement, et ni le prince ni ses écuyers n'en purent venir à bout. Michel III était fort mécontent, quand l'obligeant Théophilitzès intervint: « J'ai chez moi, Sire, dit-il, un jeune homme fort adroit à manier les chevaux; si Votre Majesté veut le voir, il se nomme Basile. » On mande aussitôt au palais le Macédonien,

et alors, « comme un autre Alexandre sur un autre Bucéphale, selon l'expression d'un historien, comme Bellérophon sur Pégase », il saute sur le dos de la bête et en quelques instants la dompte absolument. Le basileus était dans le ravissement : il n'eut de cesse que Théophilitzès ne lui eût cédé ce beau garçon qui était si bon écuyer et si robuste lutteur. Et tout fier de son acquisition, il s'en vint présenter Basile à sa mère Théodora : « Venez voir, lui disait-il, quel beau mâle j'ai trouvé. » Mais l'impératrice, ayant longuement dévisagé le nouveau favori de son fils, se prit à dire tristement : « Plût au ciel que je n'eusse jamais vu cet homme ! c'est lui qui détruira notre race. »

Théodora avait raison. Cet athlète qui savait plaire aux femmes allait montrer qu'il était capable d'autre chose encore. C'est vers 856 qu'il entrait au service de Michel III ; onze ans plus tard il était empereur.

VI

Au moment où Basile arrivait à la cour, Bardas, l'oncle du basileus, y devenait tout-puissant. L'assassinat de Théoctistos, la retraite de Théodora, faisaient bientôt de lui le chef véritable du gouvernement ; et successivement nommé magistros et domestique des Scholes, bientôt curopalate, enfin presque associé à l'empire avec le titre de César, il régnait en maître sous le nom de Michel III. Malgré ses vices, Bardas était un homme supérieur. Âprement ambitieux, passionnément avide de pouvoir, de richesse et de luxe, il se piquait pourtant d'être bon administrateur, justicier sévère, ministre incorruptible ; et par là, malgré son absence de scrupules et sa profonde immoralité, il s'était rendu très populaire. Fort intelligent, il aimait les lettres, s'intéressait aux sciences. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir fondé la célèbre université de la Magnaure, où il appela les maîtres les plus illustres de son temps ; on y enseigna la grammaire, la philosophie, la géométrie, l'astronomie ; et pour encourager le zèle des professeurs et l'ardeur des élèves, Bardas faisait à l'école de fréquentes et attentives visites. Il comptait parmi

ses familiers et ses amis le fameux Léon de Thessalonique, mathématicien éminent, philosophe et médecin renommé, l'un des plus grands esprits du IXe siècle, et qui, comme tous les grands savants du moyen âge, avait chez ses contemporains une assez noire réputation de devin et de magicien. Et sans doute, par ailleurs, Bardas scandalisait la ville et la cour; il entretenait avec sa belle-fille des relations fort suspectes, et ce fut même là la cause initiale du grave conflit qui éclata entre le César et le patriarche Ignace, lorsque le prélat crut devoir interdire au tout-puissant régent l'entrée de Sainte-Sophie. Mais en somme les ennemis mêmes de Bardas sont obligés de reconnaître ses hautes qualités. Sous son administration, des succès militaires considérables furent remportés sur les Arabes; l'attaque audacieuse que les Russes tentèrent sur Constantinople fut repoussée vigoureusement; et surtout, avec le concours du patriarche Photius, successeur d'Ignace, Bardas eut la gloire de mener à bien la grande œuvre des missions chrétiennes, qui porta l'évangile chez les Moraves et chez les Bulgares: c'est sous sa protection que Cyrille et Méthode, les apôtres des Slaves, entreprirent la grande œuvre par laquelle toute une race a été conquise à l'orthodoxie.

Pendant que le César gouvernait ainsi l'empire, l'empereur continuait le cours de ses folies. Il dilapidait en de ridicules dépenses l'argent qu'avaient amassé ses parents; il étonnait et choquait la capitale par son goût effréné des courses et des chevaux. Il avait fait bâtir une écurie magnifique, décorée comme un palais, des marbres les plus précieux, et il en était plus fier que Justinien même n'avait été d'avoir construit Sainte-Sophie. Il vivait dans la société des cochers, les comblant d'or, se plaisant à tenir leurs enfants sur les fonts du baptême : lui-même, en casaque de cocher, présidait aux courses de l'Hippodrome : et souvent, sur la piste particulière du palais de Saint-Mamas, il courait en personne, obligeant les hauts dignitaires de l'empire à faire comme lui et à prendre les couleurs du cirque pour lui disputer le prix. Et par une dérision assez scandaleuse, une image de la Vierge, placée sur le trône impérial, tenait la place du basileus et présidait la fête. Quand Michel III était à ses plaisirs, il n'en-

tendait point que sous aucun prétexte on l'en vînt déranger. Un jour qu'il était à l'Hippodrome, on lui annonça que les Arabes avaient envahi les provinces asiatiques, et comme le messager du domestique des Scholes attendait anxieusement, debout devant le basileus, les ordres souverains: « Mais quelle audace, s'exclama tout à coup le prince, de venir me parler de ces choses, quand je suis tout occupé à une course de la plus haute importance, et que la question est de savoir si le char de droite ne va pas se briser au tournant. » Entre la frontière de Cilicie et la capitale, il existait un système de signaux de feu, sorte de télégraphe optique qui permettait de signaler promptement les incursions des musulmans : Michel III le fit détruire, sous prétexte que cela donnait aux jours de fête des distractions au peuple et que les mauvaises nouvelles ainsi transmises empêchaient les spectateurs, en les attristant, de goûter pleinement le plaisir des jeux. On sait ses débauches et les plaisanteries qu'il imaginait avec son cortège de bouffons et d'histrions ; on sait son ivrognerie, qui lui a valu dans l'histoire le surnom de Michel l'Ivrogne, et comment, après boire, ne sachant plus bien ce qu'il disait, indifféremment il ordonnait des exécutions capitales ou inventait les pires folies. Le seul moyen de lui plaire était de s'associer à ces étranges divertissements, et chacun à la cour s'y empressait. On conte que le patriarche Photius lui-même trouvait très drôles les amusements de l'empereur, et lui faisait raison à table, en buvant encore plus que lui. En tout cas, Basile avait vite compris qu'il y avait là un moyen de pousser sa fortune.

Habilement il se prêtait à tout, consentait à tout et profitait de tout. En 856, la charge de grand écuyer se trouva vacante, le titulaire ayant conspiré contre l'empereur : ce fut Basile qui l'obtint. En 862, le grand chambellan Damianos, l'ancien ami de Bardas, fut destitué pour avoir manqué de respect au César, avec qui il s'était brouillé : ce fut Basile qui lui succéda dans ce poste de confiance, qui introduisait dans l'intimité du prince celui qui l'occupait. Michel III adorait son favori : il disait à qui voulait l'entendre que seul le Macédonien lui était un serviteur vraiment dévoué et fidèle. Aussi le fit-il patrice, et finalement il le maria. A la vérité,

Basile avait déjà une femme, une Macédonienne comme lui, qui se nommait Marie ; le basileus l'obligea à divorcer, et Marie fut, avec quelque argent, renvoyée dans son pays natal. Après quoi, le prince fit épouser à son ami sa maîtresse Eudocie Ingerina. C'était une fort belle personne, dont Michel était l'amant depuis plusieurs années déjà, et qu'il aimait toujours : aussi stipula-t-il, en l'établissant, qu'il la conserverait comme maîtresse, et le contrat fut si bien observé que les chroniqueurs indépendants attribuent sans ambages à l'empereur la paternité des deux premiers enfants de Basile. Les écrivains de cour, plus discrets naturellement en si délicate matière, se sont complus au contraire à vanter, non seulement la beauté et la grâce d'Eudocie, mais encore sa sagesse et sa vertu ; leur insistance même montre qu'il y avait là un point douloureux et un peu gênant pour la maison de Macédoine. Basile seul semble s'être accommodé sans peine de cette situation embarrassante : il avait au reste où se consoler. Il était l'amant de Thécla, la sœur de l'empereur ; et Michel III fermait les yeux sur cette liaison, comme Basile fermait les yeux sur l'adultère de sa femme. Et c'était le plus joli ménage à quatre qui se pût imaginer.

Basile, on le peut croire, ne montrait point tant de complaisance pour rien. Dans cet aventurier macédonien, si bon courtisan et si souple, Bardas démêlait bien l'ambition latente qui préparait ses voies. « J'ai chassé le renard, disait-il à ses familiers, après la chute de Damianos ; mais à sa place, j'ai introduit un lion, qui nous dévorera tous. » Et de fait, une lutte ardente s'engageait bientôt entre le favori et le ministre. Basile s'efforçait de persuader à l'empereur que le César en voulait à sa vie : mais Michel ne faisait que rire de ces absurdes accusations. Alors, pour venir à ses fins, l'intrigant Macédonien chercha un complice ; il s'aboucha avec Symbatios, le propre gendre de Bardas, et sous la foi des plus terribles serments, il l'avisa que l'empereur, le tenant en grande estime, lui voulait beaucoup de bien, mais que seul son beau-père s'opposait à son légitime avancement. Cela fait, il revint à la charge chez l'empereur, et pour corroborer ses dires, il invoqua le témoignage de Symbatios, qui dupé et furieux, n'hésita point à jurer avec Basile qu'en effet Bardas

conspirait. Fort ébranlé par ces déclarations, Michel III accepta peu à peu l'idée d'agir contre le ministre. Mais le César était puissant; à Constantinople, on le respectait autant et plus que l'empereur; par son fils Antigone, commandant en chef de la garde, il tenait les troupes de la capitale; tenter un coup contre lui à Byzance, c'était aller d'avance à un échec certain. Pour trouver l'occasion propice, il fallait éloigner Bardas de ses partisans; on décida donc l'empereur à annoncer une campagne en Asie contre les Arabes : obligé d'accompagner le basileus, Bardas se livrerait ainsi lui-même sans défense aux mains de ses ennemis.

Le César était informé de toutes ces intrigues, et dans son entourage on lui conseillait même de se défendre, de déclarer hardiment qu'il ne suivrait pas l'empereur à l'armée. Naturellement aussi les âmes superstitieuses découvraient toutes sortes de présages sinistres qui annonçaient la fin prochaine du ministre. On racontait qu'à l'église, comme il était absorbé dans ses prières, brusquement il avait senti une main invisible qui par derrière lui arrachait des épaules son manteau de cérémonie. On interprétait de façon inquiétante le cadeau inattendu que venait de lui envoyer sa sœur Théodora : c'était un habit brodé de perdrix d'or et qui se trouva n'être pas assez long; or les devins s'accordaient à dire que la perdrix signifie traîtrise, et que le vêtement trop court indiquait une mort imminente. Bardas lui-même avait des rêves troublants. Il se voyait entrant à Sainte-Sophie aux côtés de l'empereur, un jour de procession solennelle, et dans l'abside de l'église, il apercevait tout à coup saint Pierre assis sur un trône parmi les anges, et à ses pieds, le patriarche Ignace demandant justice contre ses persécuteurs. Et l'apôtre tendant un glaive à son serviteur tout vêtu d'or, faisait passer l'empereur à sa droite, le César à sa gauche et ordonnait de le frapper de l'épée. Mais Bardas était trop intelligent, trop esprit fort pour attacher beaucoup d'importance à ces incidents. Aussi bien l'empereur et son favori n'épargnaient rien pour lui rendre confiance et l'attirer au piège plus sûrement. Avant le départ, tous deux s'en allèrent avec le César dans l'église de Sainte-Marie de Chalkopratia, et là, en présence du patriarche Photius, qui reçut leur serment, tous deux jurèrent

solennellement sur le sang du Christ que Bardas n'avait rien à redouter d'eux. Presque convaincu, le régent se décida à partir avec la cour : Basile, trois fois parjure, était arrivé à ses fins.

Les chroniqueurs favorables à la dynastie macédonienne ont tout fait pour disculper Basile du meurtre de Bardas, et se sont efforcés de montrer qu'il ne joua nul rôle dans ce grave événement. La vérité est tout autre. L'armée et la cour avaient passé en Asie. Basile avec les quelques conjurés, ses frères, des parents, des amis intimes, qu'il avait associés à son projet, se tenait prêt à agir dès que l'empereur lui en donnerait l'ordre ; et pour précipiter l'événement, ses complices et lui excitaient la mauvaise volonté de Michel contre son oncle, soulignaient l'insolence du César, dont la tente était dressée sur une colline qui dominait le pavillon impérial. Bardas n'ignorait rien du complot qui se tramait, mais dans un beau mépris du danger, il traitait de billevesées les avertissements de ses amis, et confiant dans son génie, il comptait que ses ennemis n'oseraient. Pour en imposer davantage, il revêtit un somptueux costume, et à cheval, avec une nombreuse escorte, il se rendit de bon matin, selon l'usage, à l'audience impériale. Basile l'attendait. En sa qualité de grand chambellan, c'était à lui que revenait la charge de recevoir le César, et de l'introduire, en le conduisant par la main, auprès du basileus. Entré dans la tente, Bardas s'assit à côté du souverain et la conversation s'engagea. Alors, d'un coup d'œil, Michel indiqua à ses fidèles que le moment était venu. A ce signal, le logothète Symbatios sort du pavillon impérial, et traçant sur son visage le signe de la croix, par ce mouvement convenu d'avance, il avertit les meurtriers et les introduit dans le fond de la tente. Déjà Basile, debout derrière Bardas, et se contenant à peine, faisait à l'adresse du ministre des gestes menaçants, lorsque brusquement le César se retourna et comprit. Se sentant perdu, il se jette aux pieds de Michel, le supplie de le sauver. Mais Basile met l'épée à la main ; à ce signal, les conjurés se précipitent et sous les yeux de l'empereur impassible ou impuissant, ils hachent en morceaux l'infortuné César. Puis on s'acharne sur ce cadavre ensanglanté, à ce point qu'à peine put-on ensuite en recueillir

quelques débris informes, qui furent ensevelis dans ce même monastère de Gastria, où Théodora, par l'ordre de son frère, avait dû jadis se retirer.

La version officielle, visiblement faite pour excuser ce lâche assassinat, affirma que les conjurés, après bien des hésitations, n'avaient agi que pour sauver la vie menacée de l'empereur, et que dans le tumulte qui avait suivi le meurtre, Michel III avait couru les plus sérieux dangers. Mais ce récit ne trompa personne. Sans doute le patriarche Photius, bon courtisan, se hâta de féliciter l'empereur d'avoir échappé à de si grands périls ; mais le peuple, plus sincère et qui avait aimé Bardas, criait sur le passage du souverain : « Tu as fait là un beau voyage, basileus, toi qui viens de tuer ton parent et de verser le sang de tes proches. Malheur à toi ! malheur à toi ! »

VII

Basile l'emportait. Quelques semaines plus tard, l'empereur, qui n'avait point d'enfants, l'adoptait et l'élevait à la dignité de magistros ; un peu après, il l'associa au trône. Le jour de la Pentecôte de l'année 866, le peuple vit avec étonnement qu'on dressait deux trônes dans Sainte-Sophie, et les badauds étaient fort intrigués, puisqu'aussi bien il n'y avait qu'un basileus. Tout s'expliqua bientôt. A l'heure accoutumée la procession impériale entra dans la basilique : Michel III marchait en tête, en grand costume de parade ; Basile le suivait, portant les insignes et l'épée de grand chambellan. D'un pas ferme, le prince s'avança jusqu'à l'iconostase et se plaça sur les degrés supérieurs ; au-dessous de lui Basile s'arrêta ; plus bas se rangèrent le secrétaire impérial, le grand maître de la cour ou préposite, les chefs des factions qui représentaient le peuple officiel. Et alors, en présence de la cour et de la foule assemblées, le secrétaire impérial donna lecture d'un message du basileus : « Bardas le César, disait ce document, a conspiré contre moi pour me tuer, et pour cela il m'a emmené hors de la capitale. Et sans les bons avis de Symbatios et de Basile, je ne serais plus du monde des vivants. Mais il a péri victime de son péché. J'ordonne donc que Basile le parakimo-

mène, mon serviteur fidèle, qui garde ma majesté, qui m'a délivré de mon ennemi, et qui m'aime, soit désormais le gardien et l'administrateur de mon empire et qu'il soit par tous salué comme empereur. » Basile, tout ému, fondait en larmes à cette lecture, qui sans doute ne le surprenait pas. Et Michel, remettant sa propre couronne au patriarche, qui la bénit, la posait ensuite sur la tête de Basile, cependant que les prépositeslui passaient le dibetesion et le chaussaient des bottes rouges. Et le peuple cria, selon le protocole : « Longue vie aux empereurs Michel et Basile. »

La reconnaissance n'avait jamais été la vertu dominante du Macédonien. Comme ses complices de la veille, Symbatios surtout, lui réclamaient leur part de pouvoir et d'honneurs, n'ayant plus besoin d'eux, sans scrupule il les envoya promener ; et lorsque, mécontents, ils se révoltèrent, rigoureusement il châtia leur soulèvement. Mais, avec un prince comme était Michel, la faveur la mieux assise en apparence demeurait toujours incertaine : d'autant mieux que beaucoup de gens de cour, jaloux de la rapide élévation du favori, s'efforçaient de le compromettre chez l'empereur, et de persuader au basileus que son nouveau collègue en voulait à sa vie. Vainement, pour maintenir son crédit, Basile faisait le nécessaire, assistait aux festins impériaux, buvant avec le prince, lui laissant prendre avec sa femme Eudocie toutes sortes de familiarités : avec un esprit inconstant et mobile comme était celui de Michel, sans cesse il devait craindre pour son pouvoir et pour son existence même. Il eut bientôt très nettement la sensation du danger qui le menaçait. Un soir, pour fêter la victoire que le basileus avait remportée aux courses, on dînait en grande pompe au palais de Saint-Mamas. Au dessert, l'un des assistants, le patrice Basiliscianos, bien vu du souverain, se mit à féliciter l'empereur d'avoir conduit son char avec tant d'adresse et de bonheur. Michel alors, déjà un peu ivre, eut une idée drôle, comme il lui en venait après boire : « Lève-toi, dit-il au patrice, ôte-moi mes bottes rouges et chausse-les. » L'autre, interloqué, regardait Basile comme pour lui demander conseil ; alors le basileus se mettant en colère lui ordonna impérieusement d'obéir sur-le-champ ; puis se tournant vers son associé : « Ma foi, dit-il ironiquement à Basile, je trouve qu'elles lui

vont mieux qu'à toi », et il se mit à improviser des vers en l'honneur de son nouveau favori : « Regardez le tous, chantait-il, et admirez-le. N'est-il pas digne d'être empereur? il est beau ; la couronne lui sied bien ; tout concourt à sa gloire. » Basile exaspéré dévorait sa rage en silence ; Eudocie tout en larmes essayait de faire entendre raison à Michel : « C'est une grande chose, Sire, lui disait-elle, que la dignité impériale : il ne faudrait pas la déshonorer. » Mais Michel de plus en plus ivre répliquait en riant : « Ne t'inquiète pas de cela, ma fille. Cela m'amuse de faire Basiliscianos empereur. »

Peut-être aussi Théodora, qui était, semble-t-il, rentrée en grâces auprès de son fils, intriguait contre Basile et tâchait de le renverser. Toujours est-il que le Macédonien, sentant que son collègue s'émancipait, jugea qu'il était temps d'en finir. Pour excuser ce dernier acte du drame, Constantin VII, le petit-fils de Basile, s'est appliqué à nous présenter Michel sous les plus noires couleurs et dans un violent réquisitoire il a ramassé le récit de toutes ses folies, de tous ses scandales, de tous ses crimes : mais il n'a point osé dire la part que prit son aïeul au meurtre de l'homme qui était son maître et son bienfaiteur. Ici encore cependant la vérité n'est point douteuse. Le 23 septembre 867, l'empereur soupait au palais de Saint-Mamas. Malgré les dénonciations qu'il avait reçues contre Basile, malgré la haine qu'il portait maintenant à son ancien ami, le prince avait invité à sa table son impérial associé et sa femme Eudocie. Comme d'habitude, le souverain avait beaucoup bu, et on savait que lorsqu'il était ivre, il était capable de tout. Basile, bien décidé à agir, s'était depuis quelques jours déjà arrangé avec la plupart de ceux qui jadis l'avaient aidé à se défaire de Bardas. Jugeant l'heure venue, il sort, sous un prétexte vulgaire, de la salle du festin, et allant à la chambre à coucher impériale, il en fausse les serrures de sa poigne athlétique, pour empêcher que l'empereur ne s'y pût enfermer à clef ; puis il revient prendre place à table ; selon l'usage, Eudocie faisait mille grâces à son amant. Quand, assez tard dans la nuit, les convives se levèrent, Basile lui-même voulut soutenir l'empereur chancelant, il le conduisit à sa chambre et sur le seuil il lui baisa la main respectueusement. Sous la garde de deux serviteurs fidèles, Michel ne

tarda pas à s'endormir profondément : alors, avec les conjurés, Basile entra dans la chambre. Ils étaient huit en tout. A cette brusque irruption, le chambellan Ignace épouvanté crie, essaie de résister : au bruit de la lutte, le basileus se réveille et subitement dégrisé, regarde. Alors Jean Chaldios, l'un des amis de Basile, tire son épée et d'un grand coup tranche les deux mains de l'empereur ; un autre renverse Basiliscianos ; pendant ce temps le reste de la troupe montait la garde à la porte pour empêcher les soldats de service de porter secours à leur maître. Le coup fait les conjurés tinrent conseil : « Nous lui avons coupé les mains, dit l'un, mais il vit toujours ; et s'il vit, qu'allons-nous devenir ? » Alors l'un des meurtriers rentre dans la chambre où Michel, dressé sur son lit, tout couvert de sang, gémissait et invectivait ses assassins, et surtout Basile. D'un grand coup d'épée, l'homme lui traverse le ventre ; puis tout fier, il vient annoncer à Basile que cette fois tout est bien fini.

Constantin VII a senti l'horreur de ce tragique et lâche assassinat. Dans la biographie qu'il a écrite de son grand-père, il dit simplement : « L'élite des grands et du Sénat fit périr l'empereur au palais de Saint-Mamas, par les soins de quelques soldats de la garde ; et rendu insensible par l'ivresse, il passa sans souffrir du sommeil à la mort. » La fin de Michel III fut autrement atroce et terrible. Il périt, sinon par la main, du moins par l'ordre de celui-là même qu'il avait fait empereur ; et brusquement dégrisé à l'heure suprême, il put, pendant sa cruelle agonie, sentir toute la perfidie de ce Basile doublement parricide, meurtrier de son prince légitime et de son père adoptif.

La sombre prédiction de Théodora était réalisée : écartant tous les obstacles qui le séparaient du trône, le Macédonien était empereur. En hâte, pour achever la révolution, les conjurés, traversant la Corne d'Or, prirent possession du grand Palais Sacré, et au matin, le premier soin du nouveau maître fut d'y installer en grande pompe, dans les appartements de l'impératrice légitime, sa femme Eudocie Ingerina, qui, jusqu'à la fin, avait été la maîtresse de Michel III. Avec elle, sans pudeur, il se produisit, aux fêtes de Noël de 867, dans les rues de la capitale, traîné sur un magnifique char attelé de quatre chevaux blancs ; quelques années plus tard, il eut même d'elle

un fils, qui fut son premier enfant légitime, et ensuite quatre filles encore. L'âme demeurée rustre du paysan macédonien ne s'embarrassait point, on le voit, de vaines délicatesses.

Aussi bien tel il avait toujours été. Basile avait rencontré trois femmes dans sa vie. Daniélis, la matrone de Patras, était riche; elle lui donna, avec l'argent, le moyen de parvenir: aussi garda-t-il précieusement son souvenir et cultiva-t-il sa lucrative amitié. Eudocie avait été et était la maîtresse de l'empereur : complaisamment il l'accepta pour femme, et complaisamment il ferma les yeux sur les écarts de sa conduite. C'est qu'elle servait son ambition, c'est qu'elle lui était une associée utile; et c'est pourquoi, même après la mort de Michel III, et malgré les nouveaux scandales de sa vie, toujours il la garda, sentant que c'eût été compromettre la dynastie que de n'avoir point pour elle d'inépuisables trésors d'indulgence. Thécla, enfin, la sœur de Michel III, avait eu pour le bel homme qu'il était une faiblesse amoureuse : à elle seule il se montra rigoureux. Ayant appris plus tard qu'elle avait pris un autre amant, ancien ami du César Bardas, il fit battre l'homme de verges et fouetter la femme cruellement. Et ce n'était point, comme on le pourrait croire d'abord, transport de jalousie rétrospective chez l'empereur vieilli; esprit pratique, Basile confisquait en même temps à son profit la fortune de Thécla. Ainsi toute sa vie il resta l'animal humain, primitif et fruste, aux passions fortes, aux instincts rudes et brutaux, qu'il était bien des années auparavant, quand il commençait sa fortune; et cela jette une singulière lumière sur la psychologie de ce fondateur de dynastie. Ce fut un ambitieux habile et heureux, et aussi un grand politique, qui par son gouvernement prépara à l'empire byzantin deux siècles de gloire et de splendeur; c'était une âme intéressée et basse, sans scrupules et sans délicatesse, sans reconnaissance et sans honneur.

VIII

Il semble que les aventures de Basile de Macédoine nous aient quelque peu éloignés de la très pieuse impératrice Théodora : le tragique événement du 23 septembre 867 nous

ramène à elle. C'est en ce jour de deuil en effet qu'elle apparaît pour la dernière fois dans l'histoire. Lorsque, après l'installation de Basile au Palais Sacré, on se préoccupa de rendre les derniers devoirs à l'empereur assassiné, les émissaires du basileus, en venant au palais de Saint-Mamas, furent les témoins d'une scène lamentable. Ils trouvèrent le cadavre de Michel III, gisant sur le plancher, les entrailles pendantes, mal enveloppé dans la couverture de l'un de ces chevaux qu'il avait tant aimés. Autour du corps, quelques femmes en deuil pleuraient et priaient. C'était la vieille impératrice Théodora et ses filles, accourues à la nouvelle du drame et qui pieusement imploraient pour l'infortuné les miséricordes de Dieu.

Par les circonstances où elle parvint au pouvoir, par le grand effort qu'elle fit pour restaurer l'orthodoxie, la bienheureuse Théodora ressemble à une autre impératrice de Byzance, la très pieuse Irène. Elle n'en a pourtant ni la figure impérieuse et hautaine, ni l'ardente et criminelle ambition. Pieuse et tendre, elle aima les images, son mari et son fils, et peut-être, après la mort de Théophile, son ministre Théoctistos; et si elle eut des haines, contre Bardas son frère en particulier, ce ne fut point pour son pouvoir perdu, mais plutôt pour son favori traîtreusement égorgé. Elle descendit du trône simplement, sans regrets; elle eut, en sa longue vieillesse, la douleur d'assister à la fin de sa race et à la chute de sa dynastie. Si elle est aujourd'hui célèbre dans l'histoire, c'est surtout pour avoir été la restauratrice de l'orthodoxie; mais elle mérite par ailleurs encore de retenir l'attention et le souvenir. Les événements où elle fut mêlée jettent un jour curieux sur cette Byzance du neuvième siècle, où l'on trouve tout ensemble, pour reprendre ici le titre d'un beau livre de Maurice Barrès, « du sang, de la volupté et de la mort ».

CHARLES DIEHL.

(*A suivre.*)

L'ABBÉ FIDUS[1]

Chaque soir, durant le mois de mai, on célébrait à la cathédrale un salut à l'autel de la Vierge, et l'homélie, qui s'inspirait, pour la glorifier, d'un récit quelconque de sa vie, était faite par un élève du grand séminaire. Les Directeurs envoyaient à cet effet les clercs les plus intelligents et les moins timides. C'était une sage précaution, car souvent l'Evêque, dont le jardin longeait l'édifice, venait assister aux débuts du prédicateur et il ne passait pas pour être indulgent. L'auditoire de ces saluts se composait de quelques centaines de dévotes de la ville, de petites bourgeoises inoccupées ou de religieuses enseignantes. C'était un public féminin auquel se joignaient quelques hommes bien pensants. Mais toute l'attention de l'orateur se concentrait vers l'Evêque qui, par surprise toujours, au hasard de son caprice et de ses loisirs, venait écouter le sermon. Nul n'était averti de sa présence, aussi les moins impressionnables et même les plus audacieux ne se risquaient à la chaire qu'après une étude approfondie de leur sujet, dans l'appréhension du juge redouté.

Ce soir-là, l'abbé Fidus venait à peine de développer l'ordre de son entretien qu'il vit la porte donnant accès aux jardins de l'évêché brusquement s'ouvrir et livrer passage au Prélat, accompagné de son secrétaire. Avec une lenteur dédaigneuse, Monseigneur vint s'asseoir au centre de la chapelle, à la place qui lui était réservée. A cette apparition, et bien qu'il l'eût pressentie, Jacques eut au cœur un étrange saisissement;

1. Voir la *Revue* des 1er avril et 1er mai 1903.

ce fut l'instant d'une cruelle angoisse. Sa voix fléchit. Ses phrases, à peine formulées, devinrent subitement courtes et heurtées ; il faillit perdre en un moment d'indicible hésitation l'ordonnance de son homélie, si savamment et si patiemment édifiée ; mais, comme au réfectoire, d'un effort rapide, il rassembla ses idées fuyantes et d'un ton plus lent, pour se rassurer lui-même, il reprit son débit. L'Evêque, tourné vers lui, assis nonchalamment dans son fauteuil, semblait l'écouter avec une curieuse attention. L'abbé Fidus sentait son regard obstiné le pénétrer jusqu'au fond de l'âme et l'étudier dans les moindres manifestations de sa pensée. D'instinct, par un excès de prudence craintive, il évitait tout geste, toute hardiesse de langage, s'efforçant, par la douce harmonie des mots, d'exprimer la délicatesse de ses sentiments de vénération et son culte attendri. Il y parvint avec une assurance qui l'étonna lui-même. Le danger l'avait rendu plus fort et plus résolu. Mais, aux derniers mots, toute sa vaillance factice lui échappa. Il descendit de la chaire en frissonnant. Alors il eut au cœur une douleur aiguë, car il avait maintenant la terrible appréhension de ce que pouvait penser l'Evêque et des suites que comporterait son jugement. Dans un angle de la chapelle, modestement, il vint s'agenouiller sur la dalle nue, à quelques pas du Prélat. Il assista, l'âme angoissée, au chant des cantiques et des hymnes. Parfois ses yeux se fixaient sur la statue de la Vierge qui, tout enguirlandée de fleurs, dominait l'autel et tenait dans ses bras l'enfant-Dieu. Et il l'invoquait dans une muette prière confiante et désespérée, l'appelant à son aide de toute la puissance de sa foi. Son esprit torturé d'inquiétude songeait déjà au lendemain, il redoutait une nouvelle réprimande de Sa Grandeur, ce qui eût mis le comble à sa détresse. En ces sentiments affolés, il revint à la sacristie pour se dévêtir du surplis. Il se disposait à partir quand tout à coup il aperçut sur le seuil le secrétaire de l'Evêque. A cette vue, Jacques blémit. Un aimable sourire aux lèvres, avec des gestes onctueux, le secrétaire l'aborda :

— Monsieur l'abbé, je suis heureux de vous dire que Sa Grandeur a été très satisfaite de votre homélie, très satisfaite assurément. Moi-même, j'ai été également très heureux de vous entendre. C'est un excellent début, plein de promesses

ecclésiastiques. Peut-être eussiez-vous dû mettre un peu moins d'ardeur en ce sujet virginal et si pur, mais enfin ce n'est là que le défaut inhérent à votre âge et à votre inexpérience. Néanmoins, Sa Grandeur vous a suivi avec un vif intérêt.

L'abbé Fidus, qui, à l'instant même, ne savait plus à quel espoir se rattacher, écoutait dans une délicieuse surprise ces flatteuses appréciations qui tombaient sur son âme désemparée ainsi qu'une rosée bienfaisante, ramenant le calme dans son cœur. Il balbutiait respectueux :

— Monseigneur est vraiment trop bienveillant. J'ai fait de mon mieux après avoir beaucoup prié la Sainte-Vierge. Sa Grandeur me donne un précieux encouragement.

Le secrétaire reprit :

— Votre nom, Monsieur l'abbé ?

— Jacques Fidus.

Et le visiteur salua avec dignité et s'éloigna.

A travers les rues désertes, vers le grand séminaire, le sous-diacre hâtait le pas. Il allait joyeux, dans la volupté d'une immense allégresse.

Deux jours après, à la bibliothèque, l'abbé Bret vint le surprendre. Sa physionomie de chanoine rassasié exprimait une heureuse impatience. Avec une turbulente effusion, il saisit les mains de Jacques :

— Eh bien ! mon cher ami, j'avais donc raison de vous réconforter. De la bouche même de Monsieur le Supérieur je viens d'apprendre toute la satisfaction de Sa Grandeur à votre égard. J'en suis heureux, croyez-le bien. Cela vous vaudra dans un an un bon vicariat, car Monseigneur aime les prédicateurs distingués.

Et avec une certaine inquiétude dans la voix, l'abbé Fidus lui répondit :

— Et Monsieur le Supérieur, qu'en pense-t-il ?

— Mais il s'en réjouit hautement. N'êtes-vous pas un de nos meilleurs séminaristes ?

— Alors, ses reproches n'étaient donc pas sincères?

— Ne vous ai-je pas déjà dit que c'était de sa part une épreuve qu'il vous imposait comme un rappel à l'humilité ecclésiastique.

La commotion produite par cet incident était à peine calmée qu'une autre surprise plus douloureuse encore allait profondément troubler son âme et y jeter un désarroi sans égal. Quelques mois avant la réception du diaconat, l'abbé Fidus vint se joindre aux clercs de son année pour recevoir du directeur de morale l'enseignement très spécial des cas de conscience. Chaque semaine, le professeur, chargé de ce cours réservé aux seuls sous-diacres et diacres, les réunissait autour de sa chaire et leur donnait toutes les notions utiles et les règles indispensables sur l'art de bien confesser. Les cas de conscience comprenaient toute la casuistique sur le péché, véritable formulaire, volumineux répertoire où les moindres fautes étaient appréciées dans leur origine et leurs conséquences, avec une minutie de détails ridicule et d'après une argumentation arbitraire et grotesque.

. Trop soumis pour élever la moindre observation, Jacques accepta, non sans une certaine hésitation cependant, toutes les sentences et les sanctions édictées; mais les révélations que lui apporta le sixième commandement le plongèrent dans une indicible angoisse. En un mauvais latin vulgaire, le Directeur leur étalait toutes les hontes des voluptés compliquées, les plus monstrueuses turpitudes des sens détraqués, toute la nomenclature enfin des crimes contre nature. Les ignominies, que l'imagination la plus lamentablement luxurieuse pouvait inventer, se développaient dans ce cours avec un luxe de détails à faire frémir les intelligences les plus calmes et les esprits les plus indifférents. Sur l'âme neuve de Jacques, profondément chaste, que les troubles sexuels n'avaient jamais effleurée, ces descriptions cyniques, cet érotisme dévoilé provoquèrent de tels étonnements qu'il refusa d'y croire et, sans l'avouer à personne, il s'étonna de cet enseignement donné avec tant d'insouciance. Sa probité morale, qui puisait sa force en de nobles instincts, ne pouvait admettre la réalité de ces déchéances mortelles; toute son âme se révoltait à la pensée même qu'un être intelligent pût s'avilir à ce point. Et en présence de ces révélations, ses joues s'empourpraient, il avait comme des réveils de pudeur, silencieuses protestations contre cet étalage inopportun d'infamies et de débauches. Certains de ses confrères cependant,

excités par une curiosité pervertie, d'une trempe moins honnête, prenaient un malsain plaisir à cet enseignement, et leurs sourires ironiques, leurs questions obstinées qui semblaient s'inspirer faussement de scrupules de conscience, choquaient encore davantage l'honnêteté de l'abbé Fidus qui souffrait cruellement en un mutisme hautain. Mais en dépit de ses efforts, sa patience se lassa. Ces cours de confession pratique finirent par l'affoler. Les tableaux lubriques devinrent une horrible obsession à travers laquelle il entrevit un monde inconnu et terrifiant. En vain, rassemblant son énergie, chercha-t-il à oublier ce qu'il avait entendu, à s'arracher tout meurtri à ce hideux cauchemar, l'impression ressentie fut plus forte que sa volonté. Les images sans cesse défilaient sous ses yeux comme autant de diaboliques tentations. Il perdit le repos. Ses nuits d'insomnie et d'épouvante ne firent que le surexciter encore, amenant avec elles de violentes crises de larmes. Vaincu en cette sourde lutte, certain de son impuissance à dominer son imagination, dans une heure de souffrance aiguë, il vint se jeter aux pieds de son directeur, l'appelant à son aide ainsi qu'un possédé. Sans qu'il s'en rendît bien compte, sa foi commençait à s'effrayer au souffle pernicieux de cette luxure. Le prêtre, à ses aveux précipités, en eut le sentiment très réel. Aussi, en présence des désordres dont il était le témoin, l'abbé Bret, par mesure de prudence, l'affranchit de l'enseignement des cas de conscience et le confina plus que jamais dans la bibliothèque. Mais l'abbé Fidus, sous le heurt douloureux des sensations, resta longtemps en proie à une amère tristesse, aux sombres préoccupations. On eût dit qu'il voulait expier le désenchantement et l'inévitable flétrissure que ces révélations insoupçonnées avaient fait subir à son âme étonnée. Il s'imposa de fréquentes mortifications et s'abîma dans la prière pour s'arracher désormais aux souvenirs obsédants de Sodome et de Gomorrhe.

L'approche du diaconat, en changeant le cours de ses idées, rendit à son âme inquiète un calme relatif. Pour s'absorber plus entièrement dans la préparation à l'ordination, il quitta momentanément la bibliothèque et se confina en des études sur la vie des principaux diacres : saint Etienne, saint Ephrem,

le docteur d'Ephèse et surtout saint François d'Assise dont la radieuse figure et l'ardente foi le charmaient. N'était-ce pas son modèle entre tous? Il aimait à lire le récit de tous ses miracles et se laissait bercer par les merveilleuses légendes qui lui font comme une auréole divine. Il aimait à lire ses suaves et profondes méditations. Il se rappelait avec un saint respect les stigmates dont il avait été honoré, et il vivait dans l'enchantement des rosiers miraculeux qui embaumaient sa retraite. Il voyait aussi les oiseaux accourir à sa voix.

Le jour de l'ordination, lorsqu'au geste de l'Evêque, il se fut prosterné, il retrouva, étendu sur la dalle dans l'envolée des mélancoliques litanies, la douce réminiscence de son premier sacrifice. A genoux au pied de l'autel, en un sentiment d'humilité et de soumission, il écouta les affectueuses paroles du consécrateur qui lui représentait, avec ses prérogatives sacrées, ses responsabilités apostoliques. Pénétré d'émotion et d'amour, il reçut les emblèmes de sa nouvelle fonction: l'étole, symbole d'innocence et d'immortalité; la dalmatique, tunique de salut et vêtement de joie. Et pour couronner ce jour mémorable, il eut l'insigne honneur de réciter avec l'Evêque l'Evangile de la Messe, offrant ainsi à Dieu, au nom de ses frères, les prémices de son ministère.

A son retour au grand séminaire, après les vacances passées à Guémanoir, l'abbé Fidus se livra à des études depuis longtemps négligées. Lors de son séjour au presbytère, il avait été bouleversé des blâmes que lui avait adressés son vieux curé. Aux questions de celui-ci,qui s'informait de ses travaux, ne lui avait-il pas répondu, en sa franche naïveté, qu'en fait de théologie, il s'occupait surtout de la composition d'un catalogue? A cette déclaration inattendue, l'abbé Denis faillit, pour la première fois de sa vie, se mettre en colère. Cette insouciance de son élève, cette absence d'enseignement de la part des professeurs le révoltaient autant qu'elles le scandalisaient. Il se campa devant Jacques les bras croisés, les yeux courroucés :

— Comment ! lui disait-il, c'est là toute ta préparation au saint ministère ! c'est ainsi que tu te disposes à affronter les obligations du sacerdoce ! Oublies-tu donc que tu auras à former des chrétiens, à diriger les consciences ? Que feras-tu

alors si tu ne sais pas la science de Dieu, la seule qu'il t'importe de connaître ? Tes supérieurs sont vraiment coupables de t'arracher aux études qui t'incombent. Si c'est ainsi qu'ils comprennent leur devoir de prêtres, ils auront un terrible compte à rendre au souverain juge quand l'heure de la mort aura sonné pour eux.

L'abbé Fidus, tout déconcerté, assistait à cette violente attaque. Il ne protesta pas, car il sentait toute la justesse des reproches pour les autres et de la réprimande pour lui. Aussi, à son retour au séminaire, il s'affranchit de ses habitudes de paresse et se mit au travail.

Dégoûté des manuels dont la nomenclature et la sèche analyse l'irritaient, il commença la *Somme de la Foi contre les Gentils,* où toutes les vérités enseignées lui apparurent dans leur origine divine, comme les anneaux d'une chaîne solidement soudés. Parfois il revenait à la philosophie de saint Thomas, au *Traité de l'Ame*, à la morale, et son esprit curieux, malgré l'abstraction de ces ouvrages, en saisissait la force et en gardait la substance. Sa pensée, nourrie d'idées, évoluant dans un monde qu'il ne soupçonnait même pas, s'étonnait de plus en plus de l'inertie mentale qui l'entourait, de l'ignorance où ses confrères se complaisaient. Au contact du grand philosophe chrétien dont la science profonde cherchait à résoudre tous les problèmes, Jacques se reprenait, et son intelligence, élargissant le cadre de la vie, s'inquiétait de toutes les manifestations de son âme, de leur raison et de leur but. Eclairée par la foi, la Divinité lui apparaissait comme la source infinie, la cause et la fin de toute activité, de tout bien, de toute puissance. Sa piété profondément sincère y trouvait un nouveau motif d'ardeur, de recueillement et d'amour. Quand il se retrouvait à la bibliothèque avec son ami, l'abbé Cléry, il lui faisait partager ses admirations et ses enthousiasmes, excitait son esprit et l'orientait vers les études qui le passionnaient. Et dans la somnolence pieuse qui les entourait, dans les habitudes décevantes d'oisiveté morale qui caractérisaient l'existence des séminaristes, eux seuls travaillaient et cherchaient pour leur esprit sans direction l'aliment réconfortant des saines philosophies et des nobles préoccupations.

Ainsi chaque jour qui fuyait l'amenait insensiblement vers l'heure solennelle qui devait le conduire au but suprême de ses désirs et de ses aspirations, vers le sacerdoce saint et redoutable dont il se faisait une idée d'une majesté grandiose. Il y parvenait doucement avec les sentiments d'une joie ineffable et son âme s'exaltait sans cesse dans l'espoir mystique d'une filiale intimité avec Jésus de Nazareth, le divin Crucifié.

Durant les quatre années qui venaient de s'écouler, l'abbé Fidus avait dû supporter les plus grandes privations. Il les avait endurées stoïquement, gardant jalousement pour lui seul le secret de sa souffrance. Pauvre, sans que le moindre bien-être fût venu interrompre momentanément sa détresse, il avait vécu dans un absolu dénuement sans jamais s'en étonner, n'éprouvant même aucun sentiment de jalousie à l'égard de confrères qui, plus fortunés, recevaient de vieilles dames pieuses ou de riches dévotes, sous forme de secours, des rétributions en argent qui adoucissaient la rigueur de la vie matérielle, leur permettaient un certain confortable de vêtement ou d'intérieur, quelques douceurs à table, du bois pour se chauffer l'hiver dans leur chambre.

Les parents de Jacques, occupés des soucis de la terre, étrangers aux privations de leur fils et aussi par égoïsme, se déchargeaient aisément de tout soin à son égard sur le vieux curé qui avait accepté avec un empressement généreux de lourdes charges, bien au delà de ses ressources. Sans cesse préoccupé de son élève, qu'il considérait comme l'enfant que Dieu lui avait confié, il ne cessait de pourvoir à tous ses besoins immédiats. Il lui fournissait ses soutanes, payait une grosse part de sa pension dont l'abbé Fidus assumait pour l'avenir le paiement du reliquat. Mais là devait s'arrêter son bienfait. Et Jacques, par délicatesse d'âme, ne lui laissait jamais entrevoir la moindre de ses souffrances. L'hiver il supportait vaillamment la rigueur de la saison dans son modeste réduit où une froide humidité tombait des murs, glaçant sa chair et ses os. Pour se protéger contre les morsures du froid, il ne possédait qu'une méchante douillette de drap grossier qui dissimulait mal son corps anguleux et amaigri. Insuffisamment nourri, continuant au séminaire le régime

monacal du collège, il s'était affaibli. Ses joues s'étaient creusées, ses yeux avaient l'éclat de la fièvre ; sa physionomie, d'expression douce et résignée, gardait une pâleur maladive; sa santé devenait précaire; il subissait parfois d'étranges faiblesses contre lesquelles il se raidissait âprement. Son tempérament robuste opposait heureusement à cette dépression physique une efficace résistance qui, à chaque crise cependant, allait en diminuant. Mais que lui importait toute cette misère ! Le but à atteindre avait pour lui une telle attirance, une telle puissance séductrice, qu'il acceptait tous ces déboires sans aucune amertume. Prêtre! ce seul mot flamboyait devant ses regards fascinés comme l'hostie dans l'ostensoir. Le sacerdoce, c'était la merveille promise, l'intime union avec Jésus, le Dieu des pauvres et des déshérités. Quand cette pensée mystique le hantait, il songeait à François d'Assise. Il se rappelait ses souffrances, son séjour dans la montagne, sa pauvreté voulue et glorieuse, son éternel sacrifice dans l'amour infini de Notre-Seigneur. Et pour mieux lui ressembler, pour mieux détacher son esprit des satisfactions terrestres, à mesure que l'ordination approchait, il s'imposait les plus dures mortifications. Terrassé de sommeil, il résistait à la fatigue et s'agenouillait devant son Christ. Là, après une longue oraison, dans un ardent besoin de s'immoler encore, il s'allongeait sur le plancher de sa chambre, se soumettant ainsi à une véritable torture qu'il renouvelait souvent pour mieux tremper son âme, pour mieux éprouver son énergie.

A l'appel de son nom, l'abbé Fidus s'avança revêtu des ornements du diaconat, et portant sur le bras gauche une chasuble ployée. Avec les autres ordinands, il se mit à genoux devant l'Evêque, au pied de l'autel. Et la cérémonie commença.

Le Pontife, après avoir demandé à l'assistance si ces diacres étaient dignes de recevoir le sacerdoce, s'adressant à ceux-ci, leur traçait les privilèges et les charges de la prêtrise. Et il les exhortait :

— Mes fils bien-aimés, leur disait-il, choisis par les suffrages de nos frères pour être consacrés, conservez dans vos mœurs une vie sainte, pure et irréprochable ; comprenez bien ce que

vous faites à l'autel, imitez le Dieu de l'Eucharistie que vous consacrez, que vous tenez dans vos mains; prémunissez-vous par la mortification corporelle contre le vice et les passions, vous qui renouvelez chaque jour le mystère de la mort du Seigneur. Que votre doctrine soit un remède spirituel aux maux du peuple chrétien; que le parfum de votre vie réjouisse l'Eglise du Christ.

Alors l'Evêque debout, mitre en tête, entouré des prêtres en étole, impose les mains à chaque ordinand, puis revenant vers l'autel, il chante une solennelle préface où il évoque les origines du sacerdoce dans la loi antique, les saintes hiérarchies, l'autorité de Moïse, les prédications des apôtres. En des invocations obstinées, il implore le secours d'en haut pour ces nouveaux élus. Et s'approchant des diacres toujours à genoux, successivement il leur enlève la tunique et les revêt d'abord de l'étole qu'il croise sur la poitrine :

— Recevez le joug du Seigneur.

Il leur place ensuite sur les épaules la chasuble :

— Recevez ce vêtement sacerdotal, symbole de la charité.

Puis s'asseyant devant eux, le grémial sur les genoux et tandis que retentit comme un suprême appel le *Veni Creator*, l'Evêque procède à la consécration des mains. Jacques, tout frissonnant de dévotion et d'amour, s'avança. Il lui présenta l'intérieur de ses mains rapprochées et étendues. Avec l'huile des catéchumènes, le Pontife lui fit une onction en forme de croix qu'il traça en deux lignes : du pouce droit à l'index gauche et inversement. Il dit :

— *Consecrare et sanctificare digneris, Domine, manus istas per istam unctionem. Ut quæcumque benedixerint benedicantur, etc.*

— *Amen,* répondit l'abbé Fidus.

L'Evêque alors lui ferma les mains que l'archidiacre lia avec un linge blanc, puis Jacques toucha le calice garni de vin et d'eau et recouvert de la patène supportant l'hostie.

Tandis que le défilé des prêtres continuait, l'abbé Fidus, dont les doigts avaient été déliés par l'archidiacre, les purifia lentement avec des parcelles de mie de pain ; puis, dans une humilité profonde, les yeux à demi-clos, étranger à tout ce qui n'était pas lui-même, il revint s'agenouiller devant l'autel,

afin de célébrer concurremment avec l'Evêque, le sacrifice de la messe. A cette heure, toute son âme, toutes ses facultés, toute sa sensibilité se concentraient dans cette première manifestation de sa puissance mystérieuse. Prêtre pour l'éternité, il sentait comme une force surnaturelle rayonner au plus intime de son être et le soulever vers des régions inconnues. Il se laissait aller à ce charme invincible qui l'enchantait. Le formulaire à la main, entre ses doigts tremblants, il scandait toutes les syllabes latines avec une foi passionnée, une ardeur brûlante. Et les symboles imagés, les moindres gestes de l'Evêque prenaient à ses yeux une incomparable beauté. Maintenant, à mesure que la consécration s'avançait, sa prière s'exaltait, elle montait dans une mystique envolée vers Jésus, vers le saint des saints, à qui il donnait sa vie sans réserve, avec tous les élans joyeux du plus sincère enthousiasme. A haute voix, imitant le Pontife, il prononçait :

Accipite et manducate ex hoc omnes; hoc est enim corpus meum.

Alors, tandis que l'Evêque élevait l'hostie, dans une muette adoration, il se prosterna jusqu'à terre, touchant le sol de son front. Et son âme transformée allait sans cesse vers une émotion grandissante, il n'avait plus la notion du moment : il éprouvait une félicité insoupçonnée : un immense bonheur l'avait envahi. Et quand, au moment de la communion, il reçut l'hostie des mains de l'Evêque, il ressentit une telle volupté qu'il crut défaillir. Ce fut l'instant d'un délicieux trouble qui le plongea durant quelques minutes en un bienheureux engourdissement. Il resta comme perdu dans un rêve.

La voix chantante du Pontife le ranima. Au nom du Seigneur, il lui disait un répons plein de consolation et d'espérance :

— *Jam non dicam vos servos, sed amicos meos*..... Je ne ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis, parce que vous avez compris tout ce que j'ai fait pour vous.

Alors Jacques se leva et, devant l'Evêque, il fit avec ses frères groupés autour de l'autel une solennelle profession de foi. Et sa parole convaincue, ardente, dominait celle des autres.

— *Credo in Deum, Patrem omnipotentem, Creatorem Cœli et terræ.....*

Maintenant les nouveaux prêtres successivement s'approchent de celui qui vient de les consacrer, et s'agenouillant devant lui, ils lui font le serment de respect et d'obéissance.

— *Promittis mihi, et successoribus meis, reverentiam et obedientiam,* interrogeait l'évêque.

— *Promitto*, répondit Jacques d'une voix ferme.

Et ses mains dans celles du Pontife, il reçut le baiser de paix sur la joue droite, afin de sceller, par cette marque d'union, la promesse donnée.

Et tandis que s'achève la cérémonie, du fond du chœur de la vieille cathédrale retentit sous les voûtes élevées le *Te Deum* que chante à pleine voix, dans la sainte exaltation de leur enthousiasme mystique, toute la phalange des nouveaux consacrés. Et les accents du cantique d'allégresse montent et roulent à travers les nefs profondes comme une clameur impétueuse, tandis que s'ébranle la théorie des tuniques et des chasubles. Le portail s'ouvre et, précédés de la croix, les surplis apparaissent.

Une foule affairée et curieuse est là, attentive et dévote. Alors les bourdons lancés à toute volée déchirent les airs silencieux. En leurs voix tumultueuses, ils célèbrent la joie des disciples du Christ et proclament la continuité des apôtres de l'Eglise.

Au village de Guémanoir, la journée s'annonçait superbe, mais chaude. Le soleil qui, dès l'aube, avait quitté à l'horizon la ligne sombre des hautes futaies, s'élevait dans le ciel d'un bleu tendre, chassant au loin les vapeurs légères de la vallée. L'astre miroitait au firmament comme une hostie éblouissante dont les rayons, semblables à de fines aiguilles d'argent, baignaient la paisible campagne où çà et là se doraient les blés et les avoines, où blanchissaient les sarrasins qui déjà répandaient de subtils parfums de miel.

Depuis l'Angelus, la cloche de l'église à chaque heure sonnait à pleine volée sous le branle vigoureux du sacristain. Ses bin-ban répétés, si mélancoliques parfois en leurs notes monotones, avaient en ce jour un accent inaccoutumé. On eût dit des vibrations de joie. N'annonçaient-ils pas aux fidèles, depuis les coteaux les plus voisins jusqu'aux hameaux les plus

éloignés, le très grand événement qui se préparait : la première messe de l'abbé Fidus? Et c'était en effet une date mémorable dans les annales de la paroisse. Depuis vingt ans, en ce modeste village perdu au fond des labours normands, pareille cérémonie ne s'était vue. C'était donc une solennité depuis longtemps désirée et que tous les paroissiens attendaient avec une légitime impatience. Aussi, après la besogne matinale, paysans et paysannes vêtus de leurs habits de fête étaient-ils accourus en très grand nombre, heureux de témoigner par leur empressement leur sympathie au jeune prêtre, très désireux aussi d'escorter en ce jour solennel leur vieux curé unanimement respecté.

Sous l'avenue de chênes qui précédait le presbytère, ils s'étaient tous donné rendez-vous, et là, au hasard de l'arrivée, ils se groupaient, échangeant leurs impressions en de bruyantes causeries dans un patois rude et sonore.

Enfin l'aiguille marqua neuf heures sur le cadran de la tour. Immédiatement la cloche de l'église se mit à carillonner avec furie, jetant à l'espace ses notes tapageuses et précipitées. Alors tout à coup, la porte du presbytère s'ouvrit et la procession s'ébranla. En tête, et portant la lourde croix d'argent, marchait un curé du voisinage escorté d'enfants de chœur et suivi d'autres prêtres en surplis, desservants des environs.

L'abbé Fidus apparut. D'un même geste, les paysans se découvrirent et tous les regards se fixèrent sur lui attentifs et curieux, en même temps que cessèrent tous les colloques. dans la sensation envahissante du défilé. L'abbé Fidus était revêtu de l'aube et de l'étole, il portait une chape de moire blanche à grosses fleurs d'or, la plus belle de l'église. Il marchait les mains jointes, la tête nue et droite avec une large tonsure. Ses yeux brillants semblaient contempler un point lumineux suspendu dans l'espace, devant lui. Deux prêtres l'accompagnaient. A sa droite, le curé Denis, à sa gauche. l'abbé Michel, tous les deux en tunique, dans les fonctions de diacre et de sous-diacre. Derrière eux, venaient le père et la mère Fidus, entourés des membres du conseil municipal. conduits par le maire ceint de l'écharpe. Dans le silence respectueux qui s'était fait à l'apparition du cortège, retentit

tout à coup la voix vibrante de l'abbé Denis qui entonnait le *Veni Creator*, repris à l'unisson par tous ses paroissiens. La foule soumise, subitement devenue grave et religieuse, allait en chantant, heureuse et satisfaite, d'un pas lent et calme.

Etranger à cette manifestation qui l'entourait, à l'hommage spontané dont il était l'objet, l'abbé Fidus restait silencieux. Son âme frémissante, pénétrée du divin mystère qu'elle allait accomplir, se recueillait une dernière fois dans l'image de Jésus dont elle pressentait l'imminente venue. Entre ses deux aînés, ses deux égaux maintenant dans les saints privilèges, il s'avançait lentement en une pose extatique, les sens bercés par cette invocation puissante où son rêve se continuait sous des apparences plus vives qui le rapprochaient à chaque minute de la délicieuse réalité. L'émotion grandissante des jours précédents, la fatigue des mortifications imposées, ses scrupules, ses tortures de conscience, la sainte terreur de son indignité avaient cruellement déprimé l'abbé Fidus en exaltant son âme. Il avait pâli, il avait maigri, sa face blême avait un aspect ascétique, mais dans la souffrance, sa physionomie s'était affinée, elle gardait l'empreinte d'une confiante sérénité. Drapé dans sa lourde chape, le jeune prêtre avait vraiment grand air, une allure de noblesse dans la démarche qui impressionnait la foule, attentive à ses moindres gestes. Maintenant, autour de lui, le chant s'exaspérait, la contagion, parmi ces paysans crédules, se faisait plus rapide et plus opiniâtre. L'hymne sacré montait sans cesse, les strophes retentissaient plus ardentes et plus chaudes dans un bruit de triomphe. La campagne en était toute bouleversée, les oiseaux surpris, affolés, s'enfuyaient vers les hautes cimes des arbres ou se réfugiaient dans le clocher. En un pieux enthousiasme, les voix s'obstinaient et l'écho fidèlement transmettait les syllabes latines de vallon en vallon, proclamant au loin la fête du mystique festin, l'approche de l'auguste sacrifice.

Sous le misérable portail, où les pierres s'effritaient rongées par la brise et les morsures du temps, la procession s'engagea. Précédé d'une cohue impatiente, le clergé défila entre les bancs de bois garnissant l'unique nef qui bientôt se remplit du flot de cette foule qui se bousculait pour mieux avoir sa place. Afin de donner plus de solennité à cette cérémonie,

les fabriciens aidés de quelques dévotes avaient décoré la veille les chapelles latérales où d'horribles saints grimaçaient et trônaient sous des niches constellées d'étoiles. Le long des murs, entre les étroits vitraux, flottaient des oriflammes de toute couleur avec des inscriptions ou des cœurs flamboyants. Des deux côtés de l'église couraient des guirlandes de buis. Dans le chœur, on avait enlevé leurs housses aux vieilles bannières qui montraient avec orgueil les images des saints patrons de la paroisse. Sur l'autel, recouvert d'une nappe transparente, aux fines dentelles, entre les chandeliers de cuivre et les candélabres des grands jours, l'abbé Denis avait placé de superbes bottes de fleurs, toutes les plus belles roses trémières de son jardin, les rouges pivoines, les blancs œillets, de blonds épis. Autour du tabernacle, le long des torsades, il avait enroulé les lis immaculés et le délicat jasmin; il avait fait ainsi à Notre-Seigneur un somptueux parterre; il lui avait offert toute une floraison de riches couleurs, toutes les beautés de la nature dont il disposait. De ces gerbes s'exhalait un parfum pénétrant et doux qui envahissait le chœur et saturait l'étroit espace ambiant.

Les mains toujours jointes, la tête droite et les yeux rayonnants d'une indicible allégresse, l'abbé Fidus marchait vers l'autel tout enguirlandé où pointillaient parmi les fleurs les flammes des cierges. Avec une religieuse émotion, il contemplait le vieux tableau aux teintes effacées qui dominait le tabernacle et où Jésus, au jardin des Oliviers dans l'angoisse et la prière, attendait l'heure du suprême sacrifice.

L'abbé Fidus s'arrêta. A droite de l'autel, il se dépouilla de la chape et reçut des mains du diacre la chasuble de soie blanche qu'il revêtit. Puis d'un pas résolu, frissonnant d'amour et de foi, il s'approcha du Divin Maître, et, s'inclinant profondément, il dit à haute voix :

Introibo ad altare Dei.

Alors les chantres au lutrin, dont les défaillances de lecture se perdaient dans les vibrations de l'alto, scandèrent l'*Introït* avec une solennelle lenteur. Puis ce fut le *Kyrie eleison* qui défila en l'affreuse discordance des voix confondues et lâchées. Dans une allure de fête, le *Gloria in excelsis* remplit l'église; tous les paroissiens du chœur et de la nef l'entonnèrent avec

un enthousiasme dévot. L'abbé Fidus, assis maintenant à droite de l'autel, entouré de confrères en surplis, subissait le rythme de cette sainte clameur et il mêlait sa voix à celle de la foule, dont la piété bruyante se donnait libre carrière. Après l'Evangile, il y eut parmi les fidèles un moment d'émotion. Ce fut un court instant d'hésitation. En une hâte impatiente, après avoir déposé sa tunique, le curé Denis se dirigea vers la chaire. Aussitôt tout bruit cessa. Les chuchotements se turent. Le prêtre se signa et ses auditeurs l'imitèrent :

— Mes bien chers frères, leur dit-il, c'est aujourd'hui pour votre vieux pasteur une grande et réconfortante journée; c'est pour vous également une date inoubliable, une évidente manifestation de la bonté de Dieu envers cette paroisse. Notre-Seigneur me comble vraiment de ses bienfaits, moi, son humble serviteur. Il m'accorde la joie immense d'accompagner à l'autel celui qui fut l'espoir de mon âge mûr et qui sera la consolation de ma vieillesse. Vous le connaissez tous, ce Benjamin de mon cœur sacerdotal. Je ne viens pas proclamer ses louanges, je craindrais de froisser son humilité et sa modestie, mais il m'est bien permis cependant de vous rappeler son passé de piété, sa constance au travail, son absolue obéissance à sa vocation. Il y a déjà longtemps, mes chers amis, que l'abbé Fidus me servait la messe à cet autel où le Divin Maître bientôt à son appel va descendre pour s'immoler encore. Comme Notre-Seigneur, il est né de pauvres gens dont toute la richesse est faite de vertus chrétiennes et de confiance en Dieu. C'est un enfant de cette bonne terre nourricière et féconde sur laquelle s'épanouissent l'éclatant soleil et les pluies bienfaisantes. Pour suivre la voie que Jésus lui a montrée, il a dû quitter les charmes des champs et les douceurs de la famille. Partout où sa noble destinée l'a conduit, il fut un modèle. Vous vous rappelez ses succès classiques qui rejaillirent sur notre paroisse et dont j'étais justement fier. Le grand séminaire trouva en lui un pieux lévite, un diacre soumis et laborieux, attentif à l'enseignement de nos dogmes et des saintes Ecritures, et tout pénétré des beautés de l'Evangile. Et maintenant, qu'est-il donc? Le représentant du Christ sur la terre. Le sacrement de l'Ordre, l'onction des huiles saintes, le pouvoir de l'Evêque ont créé ce prodige en le con-

sacrant pour l'éternité : *sacerdos in æternum*. Il est devenu le disciple de Jésus, de celui dont la vie terrestre ne fut qu'une lente souffrance, dont l'amour pour les hommes fut méconnu, dont l'infinie charité n'appela que les outrages. Maintenant, c'est l'apôtre qui doit semer la parole de vie, qui doit jeter au sillon le grain de l'abondante moisson. En l'accompagnant ainsi du presbytère jusqu'à cette vieille église où il fut baptisé, où il fit sa première communion, c'est à Notre-Seigneur que vous rendiez hommage, c'est à lui que vous faisiez escorte, en fidèles soldats, car il est son ministre, son fils de prédilection en qui il a mis toutes ses complaisances. A l'image de Jésus, il restera pauvre pour mieux comprendre le langage de ceux qui n'ont rien; il n'élèvera la voix que pour défendre les opprimés, protéger les faibles ou pour enseigner la noblesse du sacrifice, la beauté du dévouement. Son âme maintenant appartient à tous ceux que Dieu lui confiera. Ici-bas il n'a pas d'autre famille. Les souffrances de ses frères seront ses souffrances, leurs angoisses ses angoisses, leurs joies ses joies, leurs espérances ses espérances. Sachez-le bien, mes très chers frères, à l'image de Notre-Seigneur, qui fut tout amour et tout pardon, le prêtre doit être le consolateur, le confident et l'ami aux jours de défaillance et de détresse. C'est vers lui que doivent tendre vos suprêmes espoirs, votre foi invincible. N'est-il pas l'interprète de celui qui a dit : « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise? » Vous devez donc le trouver au seuil de la vie pour vous ouvrir les portes de l'Eglise, vous devez l'appeler à votre chevet à l'heure de la mort pour vous conduire à l'éternité bienheureuse.

Et toi, mon cher enfant, mon bien-aimé confrère en Notre-Seigneur, en ce jour béni, reçois tous mes vœux. Que Dieu rende ton apostolat fécond en œuvres durables et méritoires. Qu'Il t'accorde l'immense joie de ramener au sein de l'Eglise les pécheurs égarés. Que ta voix soit douce aux malheureux, que ton cœur soit compatissant et secourable à l'humaine misère. Et que le Divin Maître qui nous a confié le redoutable pouvoir de diriger les âmes sur cette terre, nous unisse à jamais au bienheureux séjour qu'il réserve après le labeur à ses loyaux serviteurs. Daigne la Sainte Vierge nous conduire

parmi les élus, au pied de son trône afin que nous puissions contempler la majesté de Dieu dans les éternelles splendeurs du Ciel. Amen.

A ce langage de tendresse frémissante, l'abbé Fidus sentait son âme se fondre en une délicieuse émotion. Des larmes qu'il ne pouvait plus retenir tombaient goutte à goutte sur la chasuble qu'elles marquaient de perles brillantes. Autour de lui, le silence s'était fait, un silence d'attente et d'impatience. Faisant sur lui-même un violent effort, il se leva. D'une voix vibrante, il entonna « *Credo, in unum Deum* ». Ce fut d'abord une explosion, un véritable chant de triomphe qui répondit. Remués en leurs fibres intimes par les paroles du vieux prêtre, tous ces paysans avaient senti comme un souffle de foi passer au-dessus d'eux. Subissant profondément l'influence du milieu, avec une vigueur joyeuse, ils célébraient le Symbole de Nicée, et la sainte clameur reprenait dans l'église, ébranlait les voûtes, comme au grondement du tonnerre, dans un élan continu qui s'exaspérait.

Les mains pieusement jointes, l'abbé Fidus gravit les marches de l'autel. Et quand le tumulte se fut apaisé, se tournant vers les fidèles, en un geste affectueux et soumis :

— *Dominus vobiscum*, dit-il.

Maintenant, devant le tabernacle, les yeux ardemment fixés sur le Missel, il commença l'Offertoire :

— *Suscipe, Sancte Pater, hanc immaculatam hostiam...*

Avec une lenteur scrupuleuse, il prononçait les syllabes latines. On eût dit qu'il redoutait comme un sacrilège la plus légère omission ; toute son âme semblait suspendue à ses lèvres. En une dévotion craintive, une fièvre d'attention, il procédait à l'accomplissement de tous les rites symboliques, au mélange du vin et de l'eau en commémoration de la blessure du Sauveur sur la Croix, au lavement des mains ; mais, à mesure que la cérémonie se hâtait vers l'instant solennel, l'émotion le gagnait et il ne se dominait plus. D'une voix étouffée et haletante, il chanta la Préface qui, dans ses modulations lentes et tristes, semblait un appel suprême à Jésus.

Quand au début de la Consécration, il étendit les mains sur le Calice, il leva ses regards douloureux vers le Christ aux Oliviers. Il eut comme la vision du drame sanglant du Gol-

gotha, car subitement il devint d'une livide pâleur. Alors il se pencha vers l'autel, le diacre et le sous-diacre, aussi émus que lui, l'imitèrent. Un grand silence majestueux plana dans l'église. Au moment où l'abbé Fidus allait prononcer la formule sacrée, une sainte angoisse l'envahit, il demeura sans souffle, le cœur convulsé. Ce fut la seconde rapide d'une douleur atroce, une pointe d'acier qui traverse les chairs. Il se raidit contre la défaillance. Et prenant l'hostie entre ses doigts, il murmura :

— *Accipite et manducate ex hoc omnes, hoc est enim corpus meum.*

Profondément, il s'inclina. D'un mouvement prompt, comme soulevé par une force inconsciente, il se releva et de ses mains tremblantes, au peuple agenouillé, il la montra les bras élevés, en un geste d'adoration et de triomphe. Mais dans cet élan, toute son âme se fondit, et d'abondantes larmes inondèrent ses joues, tandis qu'un sanglot d'amour hoquetait sa poitrine. Près de lui, penchés vers le tabernacle, attentifs à le secourir, le vieux curé et l'abbé Michel contemplaient avec une sainte tendresse l'ivresse mystique du jeune prêtre dont la radieuse figure se transfigurait dans la possession du Maître.

Sous le ruissellement des pleurs silencieux, il déposa l'hostie dans la patène. Saisissant le calice, il murmura les paroles mystérieuses qui, dans la coupe sanctifiée, en union avec les Anges, devaient transformer le vin en le sang du Christ :

— *Hic est enim calix sanguinis mei...*

A la fin de juillet 1885, la revue catholique du diocèse publiait la nomination des jeunes prêtres à leurs vicariats respectifs. On pouvait y lire : « M. l'abbé Fidus est nommé vicaire à Saint-Nicolas d'Unelles. » C'était la paroisse la plus importante de la ville épiscopale. Elle comprenait une partie de la cité et tous les faubourgs situés à l'Ouest, avec quelques hameaux disséminés dans la campagne environnante.

Ce fut pour l'abbé Fidus une agréable surprise et la preuve évidente de la bienveillance de Sa Grandeur à son égard. Le vieux curé Denis ne se possédait plus. Sa joie se répandait au dehors en des manifestations turbulentes. Sur la route,

dans ses promenades, il arrêtait les paysans pour leur annoncer cet événement qu'il considérait comme l'indice d'un brillant avenir, comme un début plein de promesses. Et cela lui fournissait le prétexte de chanter les louanges de son Evêque à qui il voulait témoigner ainsi sa reconnaissance attendrie.

Prompt à l'obéissance, l'abbé Fidus se hâta vers la ville. Après la visite obligée au vicaire général dont il reçut d'étroites recommandations sur la réserve qu'il devait observer en toutes choses, il s'en fut au presbytère saluer son curé.

L'archiprêtre était un vieillard d'une soixantaine d'années, M. Bourdon, d'aspect débonnaire et de bienveillante allure. Il avait à juste titre la réputation d'un homme intelligent, charitable et tolérant. Il reçut son jeune vicaire avec les marques d'un vif contentement. Sa voix se fit douce et affectueuse. L'abbé Fidus l'écoutait avec une attention déférente :

— Mon cher ami, lui disait-il, votre directeur, qui est venu récemment me voir, m'a parlé de vous en des termes paternels. Il vous aime beaucoup et se réjouit de vous garder près de lui. Il m'a confié que vous aviez une certaine facilité de parole ; c'est un don rare qu'il faudra discipliner et cultiver par le travail. Vos paroissiens vous apprécieront, je l'espère ; ils aiment les bons prédicateurs. Du reste un excellent esprit les anime à l'égard du clergé ; vous n'aurez qu'à les entretenir dans ces sentiments de leur foi profonde. Près de vous, le conseil de fabrique est composé d'hommes courtois et généreux ; vous aurez à leur rendre visite individuellement.

Puis, s'arrêtant, l'archiprêtre reprit avec une certaine vivacité :

— Mon cher abbé, dans cette ville où la bonté de Dieu m'a placé, je ne fais point de politique, je fuis ce brandon de discorde qui ne peut qu'entacher la dignité du prêtre et diminuer son caractère sacré. Je vis en dehors des luttes et des préférences de chacun, témoignant une égale sympathie et un même dévouement à tous mes paroissiens. Je sais bien que nombre de mes confrères ne pensent pas comme moi. Plusieurs d'entre eux même ont organisé ici un centre de propagande, ce dont je les blâme absolument. Malgré leurs sollicitations, je me suis toujours refusé à les entendre et j'en

bénis la Providence. Vous êtes jeune et sans expérience, inspirez-vous de ce conseil que notre Sainte Religion nous donne : soyez un homme de paix. Votre âme et votre sacerdoce n'ont rien à gagner dans la mêlée des partis. Ne l'oubliez jamais.

Sur un ton familier, M. Bourdon continuait :

— La paroisse est étendue. Vous aurez parfois des courses pénibles à faire, mais vous êtes jeune et vous ne devez pas craindre la fatigue. M. l'abbé Martin, qui remplit ici les fonctions de premier vicaire, vous renseignera sur tous les devoirs de votre ministère. Soyez le bienvenu parmi nous, mon cher abbé.

Et le doyen lui donna l'accolade en le congédiant.

L'abbé Fidus sortit de cette courte entrevue l'âme en joie. Cet accueil paternel, qu'il n'osait espérer, d'une simplicité si bienveillante, le réconfortait contre les inévitables appréhensions de l'inconnu, au seuil de cette vie nouvelle qu'il pressentait redoutable en ses responsabilités.

De retour à Guémanoir, il en fit le récit ému au vieux curé qui, tout en l'écoutant, répétait sans cesse :

— Vraiment, la Providence t'assiste ! Ah ! le brave homme que ton doyen ! Et son contentement était d'autant plus vif qu'il n'avait osé espérer une si cordiale réception, car le clergé campagnard, d'instinct défiant, garde une certaine crainte à l'égard de celui des villes dont la situation, l'autorité, à l'ombre de l'évêché, lui causent un prudent effroi.

Entre le maître et l'élève, les adieux furent tendrement échangés, mais un sentiment de profonde mélancolie envahit l'abbé Fidus quand il s'éloigna du presbytère. Dans la carriole de la ferme que son père conduisait, il se rendit à son poste ayant pour toute richesse son trousseau de séminariste et quelques livres.

Son confrère, l'abbé Martin, l'accueillit empressé ; il mit même un zèle excessif à l'aider dans son installation. Il le conduisit d'abord à la chambre qui lui était réservée. C'était une vaste pièce, pauvrement meublée, dont la fenêtre s'ouvrait sur le jardin, au pied même de la tour de l'église qui de sa masse pesante écrasait l'édifice. Dès le lendemain, l'abbé Fidus exerça son ministère. Nouveau venu dans la maison, il prit

le service le plus pénible. Le matin, à l'aube, après les appels de l'Angelus, il disait la première messe que lui répondait le sacristain. Et durant les heures de la journée, il se tenait en permanence au presbytère, à la disposition des malades qui eussent pu demander un prêtre. Sans efforts, à la régularité de cette neuve existence, il se façonna promptement. Un soir, après le repas pris en commun, l'archiprêtre le retint près de lui. Il le suivit dans sa chambre, un peu surpris. A peine assis, le doyen lui renouvela tous les conseils que comportait sa situation de jeune vicaire.

— J'insiste tout particulièrement, lui dit-il, sur les avis très opportuns de Monsieur le Vicaire général. Dans vos rapports sociaux, je vous recommande la plus expresse réserve. Cela doit être la constante loi de votre attitude. Il vous faudra observer aussi toujours, dans les conversations, la discrétion qui convient à votre caractère sacré, partout où votre ministère vous appellera. N'oubliez pas, non plus, que l'absolue correction de la conduite est une étroite obligation sacerdotale. Croyez-moi, ne vous prodiguez pas au dehors ; évitez les flâneries chez les confrères ; sortez le moins possible, au début surtout. La calomnie, que je redoute, est une arme dangereuse contre les jeunes abbés. C'est l'instrument de combat de nos ennemis. La plus légère imprudence peut lui donner l'apparence de raison et nulle réputation n'y résiste. Il est de mon devoir de vous avertir pour vous en éviter tous les désagréments.

D'une voix lente, bienveillante, ces conseils étaient donnés, mais cette insistance déroutait quelque peu l'abbé Fidus. Il n'en saisissait pas les raisons spécieuses, surtout après les déclarations antérieures que son doyen lui avait faites des bonnes dispositions de la paroisse à l'égard du clergé. Il répondait par des gestes d'acquiescement, à tous les avis, protestait de son humble obéissance. Au fond de son âme persistait un étrange étonnement. Son ignorance des choses était si absolue, sa probité d'esprit était telle qu'il ne soupçonnait même pas les vilenies et les bassesses humaines. Certes, il était soucieux d'accomplir son devoir, mais il ne pressentait, en sa quiétude, aucun obstacle à son accomplissement. Tenu au grand séminaire loin de tout contact étranger, jalousement

entretenu dans la parfaite indifférence de ce qui se passait au dehors, vivant aussi en une atmosphère de paix et de calme mystiques, il n'avait jamais subi le moindre choc des événements et sa conscience ne s'était pas encore éveillée. Comme sa foi, elle était sincère et droite, mais confuse. La confession d'abord, le commerce de ses semblables ensuite, devaient lui révéler la vie. Avec une surprise grandissante, il écoutait donc son interlocuteur qui lui traçait d'une main sûre la règle immuable de sa conduite.

Le lendemain, l'abbé Fidus, chaperonné par son doyen, fit les visites coutumières dans les principales familles chrétiennes de la paroisse. C'était une tradition de bon voisinage et constamment suivie. Ainsi, durant plusieurs jours successivement, il s'en fut, de salon en salon, offrir ses timides hommages. Partout, aux foyers bourgeois, on l'accueillit avec cet empressement obséquieux, cette amabilité maniérée que les gens de province prennent aisément pour de la distinction.

L'abbé Fidus, dont l'intelligence clairvoyante sut observer, à ce premier contact, se rendit compte des sentiments de curiosité dont il était l'objet, et il en conçut une grande gêne. Difficilement il se domina, redoutant de livrer son embarras dans l'échange des entretiens. Il parla peu, se contenta d'écouter le sot et incessant babillage de ses hôtes où tour à tour on lui vantait, dans une pensée d'évidente flatterie, les beautés de la paroisse, les charmes de la ville, la dévotion des habitants, la méchanceté des impies. Fidèlement, il resta sur une réserve inquiète, laissant aux autres la turbulence de la conversation. Mais, d'instinct, son âme sérieuse garda comme l'impression pénible des banalités, redites toujours sur le même mode aimable, ainsi qu'une leçon étudiée. Ce fut un désenchantement.

Rendu à lui-même, dans le silence paisible de sa chambre, il se mit au travail et, pendant cette époque de l'année où les loisirs étaient nombreux, il prépara ses catéchismes et ses sermons, usant largement de la faculté que le doyen lui avait donnée d'utiliser les ressources de sa bibliothèque. Dès lors, il se livra avec ardeur à l'étude de l'Ecriture sainte et des maîtres de la parole sacrée. Il admira Bourdaloue dans sa virile éloquence et la force de sa logique; il s'éprit de Mas-

sillon dont la douce voix, pleine de tendresse et d'harmonie, le pénétra. Son esprit judicieux, parfaitement équilibré, s'appropriait les principes, s'assimilait la substance de ces orateurs de tempérament si différent; sa mémoire s'enrichissait de leurs images et son âme s'enflammait à leur contact. En ce labeur profitable, avec ses obligations de vicaire et la récitation du bréviaire, les jours se fondaient sans qu'aucune tristesse, sans qu'aucun regret, qui souvent accompagnent chaque modification de l'existence, vinssent assombrir les débuts de son ministère. Tous les soirs, vers six heures, il se rendait à l'église, à la chapelle qui lui était affectée spécialement et où se trouvait son confessionnal. Là, à genoux près de l'autel, en égrenant son chapelet, il attendait les pénitents. Ceux-ci s'abstinrent, mais les pénitentes d'âge mûr, avec une certaine hésitation d'abord, se hasardèrent. Peu à peu, leur nombre augmenta. La contagion de l'exemple opérait lentement. Le samedi suivant, il y avait affluence, et pendant deux longues heures l'abbé Fidus resta dans son confessionnal, sans un geste d'impatience, pénétré de la gravité de son rôle.

Au grand séminaire, son directeur, entre de rares avis, lui avait recommandé de se défier des femmes qui recherchent les prêtres et cette pensée tout d'abord hanta son esprit; mais, en voyant ses pénitentes groupées autour de son tribunal, il se dit qu'il bénéficiait sans doute de la clientèle de son prédécesseur. A leur maintien, il crut reconnaître des dévotes et, bientôt, il les jugea ainsi à la minutie de leurs aveux, à leurs scrupules de conscience.

Ainsi il se laissait aller aux douceurs de son sacerdoce, où les lettres de son vieux curé venaient ajouter leur note de paternelle tendresse, quand un événement brutal vint lui révéler les dures réalités de l'humaine misère. Le saisissement fut si prompt qu'il laissa sur son âme sensible, en même temps qu'une douloureuse empreinte, une infinie compassion.

Un soir, à une heure tardive, alors que la ville s'endormait d'un lourd sommeil, le sacristain vint le chercher. Une malade, dans un hameau voisin, allait mourir et demandait un prêtre à son chevet. En toute hâte, il s'y rendit. Le sur-

plis et l'étole sous le bras, il marchait à pas rapides. Quand ils eurent quitté les faubourgs, afin de lui indiquer le chemin, le sacristain le dévança, une lanterne à la main, tenant de l'autre la boîte contenant les saintes huiles. La nuit était profonde et les étoiles voilées. Çà et là, sur la route, le long des talus odorants des fossés, les vers luisants pointillaient l'obscurité d'un éclat diamanté. Bientôt le vicaire et son compagnon s'engagèrent dans un étroit sentier. Au-dessus de leurs têtes, la brise légère faisait frémir les feuilles des arbres d'un bruissement métallique cependant qu'un battement d'ailes, à travers les branches, leur révélait la fuite éperdue d'un oiseau, surpris en son repos. Leurs pas résonnaient d'une même cadence hâtive que l'écho lugubrement répétait. Malgré lui, en l'imprévu de cette course et l'angoisse du spectacle qui l'attendait, l'abbé Fidus sentait un frisson de détresse l'envahir. Tout à coup, à quelques enjambées, en sa masse sombre se dressa la maison d'où s'échappait par une fenêtre basse la lumière crue d'une lampe. Un bruit de sabots sur la dalle retentit de l'intérieur et la porte s'ouvrit. Précédé d'une paysanne qui gémissait, il traversa rapidement une vaste cuisine dont l'âtre projetait sur les meubles la rouge lueur des sarments qui crépitaient. Alors il se trouva dans une chambre de ferme, misérable et nue. Sur le lit, la moribonde agonisait. C'était une jeune fille, presque une enfant, dont les traits amincis par la souffrance, dont la face exsangue, creusée par la tuberculose, avait un effrayant aspect sous la flamme vacillante des cierges. Au bruit des pas, elle se redressa et son regard d'épouvante enveloppa le prêtre. L'abbé Fidus se revêtit du surplis, s'approcha tout frémissant de la mourante dont les râles s'exaspéraient, remplissant la pièce d'un hoquet sinistre. Puis il étendit sur elle ses mains et prononça les paroles d'absolution. Ensuite il saisit la burette, trempa son pouce dans les saintes huiles et, sur les paupières closes, il traça le signe de la croix. Lentement, dans une émotion de tout l'être, il prononçait les mystérieuses formules dont la puissance est incomparable. Quand il eut fini, tout défaillant, il se jeta sur le sol, l'âme en proie à une immense angoisse, en même temps qu'il avait le sentiment plus net du suprême pouvoir dont il disposait. Alors, d'une voix ardemment con-

vaincue, il récita les litanies des mourants, et, de son cœur de prêtre, généreux et bon, montait vers le ciel toute sa foi aux divines promesses des ineffables pardons. Un dernier râle retentit plus lent et plus sourd. Et tandis que la mère impuissante déchirait l'air de ses sanglots éperdus, l'abbé Fidus se releva. Avec une solennelle lenteur, il bénit la morte. D'un pas chancelant, il quitta la maison, sous l'empire d'une intense émotion. Sur la route, avec une ardeur d'apôtre, il se mit à prier et son oraison, où le nom du Seigneur revenait sans cesse, montait dans l'espace infini ainsi qu'un suppliant appel qui troublait seul la majesté de la nuit sereine.

Docile aux conseils qui lui avaient été donnés, l'abbé Fidus sortait peu, se confinant au presbytère. Dans le courant de l'après-midi, il descendait au jardin avec le premier vicaire, et tous les deux, en commun, récitaient leur bréviaire. Après cette lecture quotidienne, la conversation s'engageait, toujours provoquée par l'abbé Martin, qui visiblement tenait en tutelle son jeune confrère. D'une voix prétentieuse, il le mettait au courant du service de la paroisse. Il faisait ainsi son éducation et lui dévoilait les minuties de l'existence. Avec une extrême prolixité, il l'entretenait de tous les potins de la ville, il insistait particulièrement sur les ressources des paroissiennes, sur la façon de les conduire et de les soumettre.

— Voyez-vous, mon cher abbé, il faut savoir distinguer entre les dévotes. Les unes sont de nature généreuse et vous saurez en tirer profit si vous savez flatter leurs manies : pour celles-là, beaucoup de patience au confessionnal et la direction morale pour toutes leurs petites histoires. Alors les dons afflueront dans votre bourse. Les autres sont économes, difficiles à la détente, âprement intéressées : pour celles-là, pas de concessions, le confessionnal sans phrases, très court, et de bonnes pénitences pour les dégoûter.

Et comme l'abbé Fidus se récriait indigné devant cette distinction malhonnête, l'abbé Martin répliqua avec vivacité :

— Calmez-vous, de grâce. Il n'y a vraiment pas de quoi vous mettre en colère. Bien au contraire, pour vous, comme pour moi, la dévote est notre meilleure ressource. Réfléchissez-y un instant. Le gouvernement nous donne un traitement dérisoire, une simple aumône. Notre curé nous prend cinq

cents francs pour nous nourrir et nous loger : c'est tout juste ce que nous touchons de l'Etat. Quant au casuel, rien n'est moins sûr, il varie à l'infini. Cela dépend des années et de la qualité des gens qui meurent ou se marient. C'est à peine si avec les honoraires de nos messes, payées en moyenne quarante sous, nous atteignons le chiffre incertain de quinze cents francs. Mais, et l'entretien, très coûteux à la ville, à combien donc l'estimez-vous? Et les pauvres, en surcroît, qui vous guettent ou vous sollicitent de mille façons? Les comptez-vous pour quantité négligeable? Où prendrez-vous donc l'argent nécessaire à ces dépenses, si ce n'est dans la poche de la dévote qui, au fond, est ravie de vous l'offrir?

L'abbé Fidus, d'un geste, l'arrêta :

— Notre-Seigneur a dit : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. » Nous ne sommes pas prêtres pour nous enrichir aux dépens des autres ou nous ménager une existence facile avec les cadeaux de nos pénitentes. Notre vie doit être digne. Nous devons savoir nous sacrifier d'abord, puis aimer les pauvres dans la mesure de nos moyens. Notre-Seigneur ne nous demande pas l'impossible.

L'abbé Martin devint ironique :

— Vous me faites un sermon, je n'en ai nul besoin. La vie telle que vous la comprenez ne me séduit aucunement. Je ne me sens vraiment pas à ce point l'amour du sacrifice. Peut-être, quand je serai passé à l'état de vieille relique chargée d'ans, pourrai-je me contenter de cette honorable misère que vous me proposez avec tant d'éloquence. Présentement, je n'en ai nulle envie.

Et dans un geste protecteur, tapotant familièrement sur l'épaule de son voisin, il ajoutait :

— Vous êtes vraiment naïf de prendre ainsi à la lettre l'esprit de l'Evangile. Peuh! c'est le premier enthousiasme des néophytes, c'est l'élan des apôtres; on en guérit. Ça ne dure pas. Feu de paille qu'emporte le vent. Avec le temps, vous changerez d'avis et de sentiments, et vous descendrez des hauteurs. Les soucis d'argent, les préoccupations d'ordre inférieur vous inspireront de saines idées. Peu à peu, vous me comprendrez mieux; alors vous reconnaîtrez que les dévotes ont du bon, et vous saurez les apprécier en bénissant la Pro-

vidence qui les a mises sur notre chemin pour notre plus douce tranquillité. Sans rancune, mon cher confrère!

— Et il s'esquiva en riant.

L'abbé Fidus remonta dans sa chambre tout désorienté. En proie à un malaise indicible, il vint s'asseoir au bord de son lit, passant d'un mouvement nerveux et saccadé sa main sur son front brûlant. Les conseils que l'abbé Martin venait de lui prodiguer avec tant d'insistance, la façon dont celui-ci lui proposait l'exercice de la vie sacerdotale détruisaient brutalement toutes ses conceptions. Sa dignité d'homme, sa droiture de caractère se dressaient impérieusement devant lui et remplissaient son cœur endolori d'une muette indignation. Il répétait sans cesse : Dieu, est-ce possible!

La pensée seule qu'on pouvait trafiquer d'une chose sainte lui semblait criminelle; aussi dans une révolte de tout l'être réprouvait-il l'idée de cette simonie à laquelle le conviait l'abbé Martin. Par un brusque retour de son esprit, il reprit les raisons de son confrère, il songea tristement aux réflexions qu'il avait entendues et le sentiment de sa pauvreté l'envahit. Il pensa aux dettes qu'il avait contractées vis-à-vis du grand séminaire, au remboursement des avances qu'on lui avait faites, au montant de sa pension au presbytère dont il devait s'acquitter à chaque trimestre. Il eut le sentiment très net d'une somme considérable qu'il devait payer, et par une décevante ironie, il constata son absolu dénuement. Son vieux curé en le quittant lui avait bien remis quelques louis d'or, le fond d'un bas de laine à grand'peine réalisé; mais, pour les besoins de son installation et surtout pour ses aumônes, il les avait monnayés. Il ne lui restait que quelques pièces blanches, qu'il gardait jalousement dans l'appréhension du lendemain. Maintenant tous les petits côtés de la vie lui apparurent avec leurs multiples exigences, leurs impérieuses nécessités, leurs quotidiennes tracasseries, depuis la blanchisseuse jusqu'au cordonnier, depuis le tailleur jusqu'au chapelier. Au séminaire, il n'y songeait guère. Sa mère et l'abbé Denis, surtout celui-ci, veillaient à ce soin, et puis ses soutanes râpées passaient inaperçues au milieu des autres ; mais maintenant, vicaire dans une grande paroisse, les négligences de vêtement lui étaient interdites. Il devait avoir une

tenue correcte, et en présence de sa misère, songeant aux obligations imposées, il s'inquiéta et s'affola. Sa pensée fidèle le ramena vers les pauvres, vers ceux qu'il aimait avec une sincérité naïve et dont il aurait voulu soulager les moindres misères en un sentiment de tendre compassion. Mais chaque jour hélas! ses ressources diminuaient. Il pressentait déjà l'emploi des modestes sommes dont il pourrait disposer. Alors les affirmations de son confrère lui revinrent à l'esprit dans leur mordante ironie : « la dévote, source inépuisable de richesse! » Cette solution lui semblait odieuse, révoltante comme une infamie. Profiter de son pouvoir pour exercer la moindre pression sur les femmes qu'il pouvait connaître au confessionnal lui semblait une offense à Dieu même, un véritable déni de justice, digne des plus rigoureux châtiments. L'honnêteté de sa nature se refusait à admettre la légitimité de ces dons étranges de la pénitente au juge. Et la facilité avec laquelle son confrère acceptait de semblables services le rejetait dans un trouble grandissant où sa foi avait des éclairs de révolte sourde. Son âme douloureuse s'effrayait à ces réalités avouées et, pour chasser les jugements sévères que ses lèvres murmuraient inconsciemment, il se mit à prier avec une ferveur profonde, attendant du ciel la lumière et le secours en cette heure d'angoisse.

Quelques jours après, à l'issue du repas, l'archiprêtre lui dit :

— Mon cher abbé, la fête de l'Assomption approche. Vous donnerez ce jour-là le sermon après les vêpres. Préparez-vous y avec tout le soin désirable.

— Je ferai de mon mieux, répondit l'abbé Fidus.

Et il se mit à l'œuvre. Cela lui plaisait vraiment de débuter ainsi par la glorification de cette douce figure de la Vierge. Il se rappelait qu'au mois de Marie, jeune sous-diacre, il avait à la cathédrale chanté ses louanges devant Monseigneur. C'était une coïncidence bénie dont le souvenir lui était cher et de bon augure assurément.

Dans les élans de ces sentiments de joie mystique, s'inspirant des évangiles et de l'office du jour, il chercha à donner à son sermon une allure de vénération tendre et d'hommage filial. Avec un soin jaloux, il le transcrivit, mettant une cer-

taine coquetterie à faire des phrases harmonieuses et douces, fidèle expression de sa pensée d'amour.

En le silence de la chambre, il les déclamait, s'acharnant à traduire, par le son de la voix et les nuances de la parole, les nobles exaltations de son âme, magnifiant la Mère divine.

Le jour de l'Assomption, après Complies, au moment où il quitta le chœur de l'église, précédé du bedeau, il eut une douloureuse sensation de crainte et d'impuissance. Debout dans la chaire, après une courte mais ardente prière, il se ressaisit, et la vue des fidèles, massés dans la nef, le ranima subitement. Ce fut comme un coup de fouet, l'impulsion suprême avant la lutte. D'une voix ferme, très maîtresse d'elle-même, après s'être signé il dit :

Assumpta est Maria in cœlum, gaudet exercitus Angelorum.

Rapidement il eut le sentiment qu'on l'écoutait avec une sympathique curiosité. Mais il ne s'en enorgueillit pas. Son débit resta simple, sans trace d'affectation. Devant l'attitude de son auditoire, l'aisance de la phrase lui revint pleinement comme s'il eût eu de longue date l'habitude de la chaire. La rareté de ses gestes révélait seule son inexpérience, sa timidité persistante. Peu à peu cependant il s'échauffa, sa voix s'affermit, claire et résonnante. Les périodes se succédèrent harmonieuses et cadencées. A son propre insu, dans la description des images, dans l'enthousiasme de sa foi, les gestes vinrent bientôt se mêler à sa parole, avec une sûreté d'allure inspirée. Les fidèles saisis par le charme de cette éloquence vibrante contemplaient le jeune vicaire en un étonnement ému. L'abbé Fidus sentait sur lui les regards obstinés de cette foule pieuse, mais il voyait aussi, pénétrants comme l'acier, les yeux de son confrère qui ne le quittaient pas. Dédaigneux de ces sensations passagères, en des phrases douces comme une délicate musique, il redisait la sainteté de Marie, il proclamait son infinie tendresse pour le pécheur, il la glorifiait aussi dans le salut qu'elle avait apporté à la terre maudite par la naissance de Jésus. Et il chantait l'amour de son fils, toutes raisons d'allégresse qui la faisaient saluer par les anges.

Il se tut et l'émotion qu'il avait provoquée durait encore. De ce jour, sa réputation fut consacrée. Dans la paroisse et

dans la ville ce fut le sujet des conversations, la préoccupation latente et son mérite s'en trouva grandi sans nouvel effort. Dans les rues, on le remarqua ; on chuchotait sur son passage ; les bourgeoises et les dévotes attendaient frémissantes son coup de chapeau auquel elles répondaient avec d'amusantes minauderies. Son physique même le rendait sympathique. D'une taille au-dessus de la moyenne, la démarche alerte, il exerçait une douce attirance par son air affable, par la franchise qui émanait de toute sa personne. Sous l'éclat de ses yeux d'un bleu sombre, très doux avec parfois des reflets d'énergie, sa physionomie s'éclairait d'une vive lueur d'intelligence résolue et de bonté. Il avait le front large, la bouche bien dessinée et le sourire gracieux sur des dents saines. Suivant la coutume des ecclésiastiques, il portait les cheveux longs, en boucles relevées par le col de la soutane.

Au presbytère, l'abbé Martin mit une certaine affectation à le féliciter. Volontiers sur des modulations différentes, il revenait à ce sujet familier en y mêlant une doucereuse ironie :

— Vous avez décidément parlé comme un maître, lui disait-il. Notre excellent curé est sous le charme de votre homélie. Il se tait devant vous de crainte de blesser votre modestie ; mais avec moi, il n'a pas les mêmes raisons. Autant que la paroisse, il vous admire ; vous êtes le Benjamin des dévotes. Prenez garde, vous allez me voler toutes mes clientes et vous charger la conscience en déchargeant la mienne. Mille grâces, mon cher confrère ; c'est un résultat inespéré pour moi. Vous êtes vraiment bien bon.

L'abbé Fidus écoutait impatienté ces moqueries obstinées. Les scènes antérieures l'invitaient à la prudence et il se taisait non sans souffrir de ces continuelles agressions. Assurément il ne se doutait guère de la justesse des prédictions de son confrère. L'événement le confondit, tant il fut prompt vraiment. En des proportions gênantes pour sa tranquillité, sa clientèle augmentait sans cesse. Chaque samedi maintenant, les femmes de la bourgeoisie, stimulées par la dévotion, se pressaient inquiètes à la chapelle de saint Ortaire, aux abords de son tribunal.

Durant deux longues heures, l'abbé Fidus recevait leurs aveux feints ou sincères et allégeait leurs petites consciences

avec la même grave conviction. Cette évidente manifestation de sympathie à son égard se continuait en toutes les cérémonies où il officiait. Disait-il la grand' messe, la nef était pleine, toutes ces pieuses dames mettaient un doux acharnement à l'entendre chanter la préface de sa voix juste et frémissante. Célébrait-il à son tour de service la messe tardive du dimanche, celle qu'on appelait communément la « messe du quart-moins » réservée aux paresseux, il retrouvait autour de lui la même affluence admiratrice, qui se faisait, pour lui plaire, d'une piété fidèle. Bourgeoises, rentières, dames patronnesses, escortées de leurs maris, à l'heure dite, se pressaient aux portes, s'offraient de l'eau bénite, se glissaient dans leurs bancs en des attitudes compassées.

L'abbé Fidus, pénétré de son rôle, n'en tirait aucune vanité. Sa prière, au contraire, se faisait plus légère et plus pure; elle y puisait un motif éclairé d'adoration et de soumission aux volontés d'en haut. A contempler cette foule anonyme qu'il croyait sincèrement recueillie, il éprouvait un charme infini et il bénissait, en son ardente oraison, le Divin Maître dont il était l'humble serviteur.

Dès lors son ministère lui apparut ainsi qu'un sacerdoce fécond en œuvres pacifiques dont il dépendait de lui d'augmenter encore le bienfait. Aussi s'exhortait-il sans cesse par des méditations absorbées à une piété plus parfaite et plus vigilante, ce qui ne l'empêchait point cependant de songer aux soucis de la vie matérielle, aux charges de sa situation. Les dettes contractées dont il se libérait lentement par de fréquents paiements, préoccupaient sa probité et il s'interdisait les moindres dépenses inutiles. Il gardait jalousement pour les pauvres la plupart des bénéfices d'église. Avec une joie profonde il faisait l'aumône, s'oubliait délicieusement au chevet des malades, écoutait patiemment leurs plaintes, consolant leurs faiblesses et ranimant leurs espérances. Chaque semaine, il visitait les plus sombres réduits des faubourgs où il exerçait discrètement sa charité, partageant en se sacrifiant lui-même ses maigres ressources entre les plus malheureux. Sa compatissante bonté le rendit populaire auprès de ceux qu'il obligeait et l'ouvrier familiarisé avec sa soutane l'abordait, la main tendue, dans un élan de joviale sympathie.

A l'église, son confessionnal continuait d'être le rendez-vous de nombreuses pénitentes, de plus en plus attachées à sa direction. Dans cette petite ville où le désœuvrement s'appesantissait lourdement, semant l'ennui à travers les heures monotones, la femme de condition aisée, en général nature molle et oisive depuis longtemps rompue à des habitudes de piété, saisissait, en un fiévreux empressement, la moindre occasion de se distraire, un motif quelconque de promenade ou d'agitation. Le confessionnal devenait pour elle une chose nécessaire, une exigence, qu'il fallait satisfaire et qui lui offrait en même temps le charme mystérieux d'une conversation intime, pleine, il est vrai, de componction, mais agréable par cela même. Au début, l'abbé Fidus sembla ne pas s'inquiéter de cette affluence aux abords de sa chapelle. Il acceptait du reste en un sentiment de gravité sacerdotale ses obligations de confesseur ; cependant, devant le nombre toujours croissant des dévotes, une vague inquiétude l'assombrit, car il commençait à ne plus attribuer aux seuls élans de piété cette recrudescence de pénitentes. Mais quelle détermination prendre pour arrêter le flot montant ? Quel moyen s'offrait pour modérer ce zèle ? Il l'ignorait et il se sentait impuissant. Son devoir l'obligeait à entendre tout l'écheveau de ces confidences vaines, tout le défilé de ces péchés futiles et imaginaires. Devant la prétentieuse banalité de fautes complaisamment étalées, l'abbé Fidus se rassurait lui-même. « Elles se lasseront, se disait-il, cet enthousiasme se calmera. » Et avec une patience que rien ne troublait, il assistait impassible au va-et-vient des coupables qui, d'un même geste étudié, en des poses humiliées, venaient s'agenouiller à ses côtés, attendant anxieuses, dans un délicieux frisson, le glissement discret du guichet mystérieux. Les bras croisés sur la poitrine, le regard devant lui, il prêtait une oreille attentive au murmure des paroles, réduisant au strict minimum la durée de l'entretien. Souvent d'un mot sévère il ramenait à la question toute pénitente indiscrète qui s'égarait sur un autre terrain que celui de la confession ou sollicitait ses conseils sur des sujets profanes. Admonestées au confessionnal, les plus entreprenantes imaginèrent d'autres ruses. Dès lors, chaque jour au presbytère, les visites affluèrent. L'abbé Fidus, devant cette

irruption s'effraya. Il voulut condamner sa porte, dans un juste accès d'indignation, contre cette violation de domicile. Avec une ardeur de franchise émue, il protesta devant son curé. Celui-ci, d'une voix lente, très paternelle, le conduisit à de douces résignations :

— Mon cher abbé, vous ne devez, vous ne pouvez décemment vous soustraire à ces réceptions. C'est une charge de votre ministère. A vous cependant d'établir une sélection entre ces dames. Vous demeurez le seul juge de votre décision. Si certaines de vos visiteuses vous semblent inconsidérées ou inconséquentes dans leur langage, vous les congédierez ; si d'autres, au contraire, vous paraissent d'une absolue réserve, d'une discrétion parfaite, vous les accueillerez avec déférence. Celles-là sont des femmes sincèrement charitables, animées d'un excellent esprit, souvent nos meilleures auxiliaires dans la paroisse. A ce titre elles pourront vous fournir d'utiles renseignements sur les pauvres. Evidemment, mon cher abbé, je comprends votre embarras et vos hésitations. Cela vous honore. Le prêtre doit avoir une vie digne et rester toujours à l'abri du moindre soupçon, mais enfin votre foi doit vous inspirer et en suivant mon conseil vous ne courez aucun danger.

L'abbé Fidus se soumit, mais le cœur oppressé d'une vague angoisse. Son âme paisible, étrangère à toute intrigue, s'effrayait à la seule pensée d'entrevues auxquelles rien ne le préparait. Et puis il redoutait à cette occasion l'ironie méprisante de son confrère dont il craignait l'animosité. Très observateur, refoulant en son être intime ses impressions, il avait acquis le sentiment très net de la sympathie qui l'entourait et à des symptômes certains il s'était rendu compte aussi de la crainte ou de l'indifférence que son confrère inspirait. Il en redoutait pour lui la répercussion douloureuse.

A des jours fixés par son curé, il reçut de nombreuses visites avec cette courtoisie froide, cette amabilité craintive dont il s'était fait une règle de conduite. Cependant, en dépit des conseils, il ne sut pas se défendre contre les empiètements du dehors, contre la turbulence d'excessives curiosités. Deux femmes particulièrement profitèrent de sa faiblesse et le recherchèrent, voulant également accaparer, chacune à

son profit, son intimité. Elles appartenaient toutes les deux à la bourgeoisie riche. L'une était mariée, l'autre veuve; sans beauté, sans laideur aussi, elles avaient cependant le vif éclat du teint et la séduction des femmes de trente ans, dont le corps s'est développé dans la mollesse de l'aisance provinciale, à l'abri des soucis et des luttes. Aussi vaniteuse l'une que l'autre, elles se croyaient irrésistibles et mettaient une coquetterie affectée dans leurs moindres démarches. D'une intelligence sans culture d'aucune sorte, d'une ignorance prétentieuse, remplaçant par un vain bavardage l'absence complète d'idées, elles s'imaginaient aisément en imposer à quiconque par leur situation de fortune et soumettre ainsi l'humanité à leurs désirs. Dès lors, afin de conquérir le jeune vicaire, il y eut entre elles une émulation acharnée. Malgré leurs natives tendances à l'économie, elles firent assaut de générosité pour les pauvres, ayant pressenti toutes les deux le cœur tendre de l'abbé Fidus et son amour des humbles. Qu'attendaient-elles de lui? Eveiller sa passion ou simplement provoquer cette amoureuse affection dont le mysticisme est le parfum et la troublante volupté ? Etait-ce l'orgueil de le posséder moralement et de diriger ou d'inspirer ses actes? Était-ce enfin le triomphe de la chute qu'elles escomptaient avec cet attrait puissant de l'amour d'un prêtre jeune, éloquent, sympathique à tous, seulement ardent pour l'une d'elles? Peut-être l'un de ces motifs ou tous à la fois.

L'abbé Fidus, toujours sur ses gardes, éclairé par sa conscience droite, comprit leurs ruses subtiles et pressentit la raison de leurs politesses. D'une fierté noble il les accueillit, sans jamais livrer la moindre parcelle de sa personnalité, gardant une attitude d'absolue réserve qui eût dû lasser de moins obstinées à le vaincre. Sa pensée resta pure comme ses sens qu'il semblait ignorer. Engourdis en effet par une longue habitude de la chasteté, refoulés par la puissance de la prière, ils ne s'éveillèrent point au contact de ces visiteuses coquettes et parfumées, dont les yeux parfois se fixaient pénétrants et doux sur le regard calme et limpide du vicaire. Son cœur, épris de foi, amoureux d'infini, avait d'autres élans, exigeait d'autres aspirations. Son âme, absorbée dans les divines images, ne se laissa point surprendre par de sa-

vantes habiletés et le danger passa près de lui sans l'effleurer du moindre frisson. Mais ces deux pénitentes, ennemies mortelles maintenant, stimulées par sa résistance, voulurent se l'attacher au moins par les liens de la reconnaissance. Sous les prétextes les mieux combinés, depuis les honoraires des messes qu'elles sollicitaient jusqu'aux œuvres dont elles voulaient le faire l'organisateur, elles cherchèrent à lui remettre des sommes d'argent plus ou moins importantes, mais inutilement. Il ne consentit à recevoir d'elles que des dons en vue d'aumônes déterminées qu'il leur désigna et refusa fièrement leurs cadeaux. D'un esprit résolu il éluda leurs ruses et sut échapper à leurs amabilités, toujours empreintes d'une gênante obséquiosité. Les refus obstinés du vicaire ne firent que surexciter ces dames. Elles employèrent alors d'autres moyens moins distingués, plus profanes, dont elles attendaient l'une et l'autre le meilleur résultat. Dès ce jour, les invitations à dîner chez ces dames ou chez leurs amies, affluèrent au presbytère. On conviait à la même table, l'archiprêtre, l'abbé Martin, les prêtres notables de la ville dont la robuste santé ne se refusait jamais à de semblables agapes, où l'ecclésiastique en ces maisons bien pensantes était roi adulé, flagorné et toujours somptueusement servi. Durant des heures entières, avec une lenteur de gourmets, ces honorables convives mangeaient et buvaient dans un incessant bavardage, dont le bruit montait insolent et familier. Aux yeux étonnés de l'abbé Fidus, les hôtesses séductrices étalèrent la bonne chère et le charme odorant des vins capiteux. Dans une réserve polie, il reçut l'expression de ces nouvelles flatteries ; il les subit inlassablement, avec résignation, s'obstina dans une rigoureuse sobriété, parla peu, laissant aux aînés la direction d'une conversation dont la niaiserie et les médisances l'étonnaient en le scandalisant. Devant lui, l'abbé Martin semblait à l'aise dans cette atmosphère de bourgeoise opulence. Il s'agitait, buvait et causait avec un audacieux sans gêne, jetant parfois sur son confrère un regard dédaigneux. Après le bourdonnement des grâces, on passait au salon, vaste pièce banalement meublée où les fauteuils et les chaises s'alignaient dans un ordre de parade. Sur un mode louangeux à l'adresse de la maîtresse de la maison, les col-

loques reprenaient. Celle-ci, la bouche en cœur, recevait en minaudant ces ecclésiastiques hommages. Au premier groupe qui se formait l'abbé Fidus discrètement se mêlait, évitant avec soin les apartés que sa paroissienne semblait provoquer par d'édifiantes questions, sur de pieux sujets. Il rentrait au presbytère en proie à une lassitude morale extrême, dans une désolation profonde dont une prière ardente calmait à peine le désarroi.

Mais en dépit de sa parfaite tenue, les visites de ses admiratrices, les manifestations inconsidérées de leur sympathie à son égard éveillèrent les soupçons toujours prêts à naître, excitèrent les jalousies d'autres pénitentes moins favorisées. Les langues dans la paroisse se mirent à marcher à l'envi. L'écho des bavardages en revenait, singulièrement détaillé, à l'abbé Martin qui tendait une oreille curieuse aux moindres propos. Son âme envieuse, sans probité, jalousait secrètement les succès de son confrère. Il s'étonnait vraiment que ce jeune séminariste détournât à son profit l'attention des riches paroissiennes. Il lui en voulait aussi de son honnêteté, qui restait pour lui un constant reproche.

De plus, dans les maisons qu'il fréquentait, on lui vantait sans cesse les mérites de son confrère. Ces louanges qui s'obstinaient finissaient par l'agacer et le mettaient dans un état de sourde hostilité. Aussi, afin de mieux tomber son adversaire, résolut-il d'utiliser les armes perfides que la calomnie ou d'insidieuses médisances mettraient à sa disposition. De nature impérieuse, très jaloux de la supériorité que lui donnait son titre de premier vicaire, il n'admettait pas d'être discuté ou de revenir au second plan. Aussi, afin de mieux servir ses desseins, en des airs apprêtés accueillait-il les perfidies que des âmes bien intentionnées venaient lui confier, tous les on-dit, pleins de réticences que ses pénitentes les plus dévouées lui racontaient au sujet de l'abbé Fidus. Au récit de ces bavardages, il se délectait ; il les retenait avec amour, les classait en son tortueux esprit, et dans ses réponses, s'efforçait de les exagérer encore, bien sûr que ses commentaires habilement répandus discréditeraient son confrère. Au presbytère, à l'égard de l'abbé Fidus, dans les conversations que le hasard provoquait, il mettait une douce

ironie, s'attardant à raconter des histoires, qu'il inventait, de prêtres imprudents ayant jeté le scandale dans la paroisse qu'ils devaient édifier. Un jour, au retour d'un de ces dîners plantureux où il faisait noble figure, mis sans doute en belle humeur par des libations excessives, subitement il devint agressif.

— Eh bien! mon cher confrère, n'êtes-vous pas satisfait?

— Que voulez-vous dire?

— Tout simplement que vous êtes le grand favori, le héros de Saint-Nicolas. Ce sont là les moindres ennuis de votre éloquence. Vraiment, voilà l'unique occasion de payer vos dettes et de vous constituer ce petit capital qui vous permettra de vous installer à la cure qui ne saurait tarder, étant donnés vos mérites.

L'abbé Fidus, très calme, restait silencieux. L'abbé Martin continuait :

— Pour vous conquérir, vous avez deux pénitentes qui luttent de politesses, dont je profite du reste, il est évident cependant que votre indifférence leur cause beaucoup de chagrin. Mettez-y donc un peu d'empressement, soyez donc un peu plus aimable; laissez-vous faire une douce violence. Tendez les mains, on ne demande qu'à les remplir.

L'abbé Fidus éclata. Ses yeux, sous l'irrésistible élan d'une colère qu'il ne pouvait plus contenir, se fixèrent ardents sur son interlocuteur. D'un geste résolu, il l'interrompit :

— Monsieur l'abbé, taisez-vous. Votre langage est odieux et je vous défends de me parler ainsi. J'obéis à ma conscience et n'ai cure de vos avis.

— Tout beau, mon cher vicaire. Ne soyez donc pas insolent. Calmez-vous de grâce. Auriez-vous, par hasard, la digestion pénible! Croyez bien que j'en serais désolé.

— Trêve de plaisanteries, Monsieur. Ayez donc le courage d'être franc. Avouez donc que vous me haïssez, mais sachez bien que, quelles qu'en soient les conséquences, je répudie toutes vos infamies. Vous êtes indigne d'être prêtre.

Et l'abbé Martin de lui répondre, en haussant les épaules :

— Allez au diable, ou plutôt à la Trappe; vous êtes mûr pour cette résidence; elle n'est peuplée que d'imbéciles comme vous.

Blême d'émotion, l'abbé Fidus le regardait.

— Vous êtes un misérable ! lui dit-il, et il lui tourna les talons avec dégoût.

Le lendemain de cette altercation, le jeune vicaire reçut une visite inattendue qui, contre tout espoir, lui apporta le bienfait d'une réconfortante diversion. Dans le courant de l'après-midi, on frappa discrètement à sa porte. Il courut ouvrir. A la vue de Pierre Romain, son ancien camarade, il ne put retenir une exclamation de joie :

— Toi ici ! mon cher ami, quelle douce surprise !

Et il lui donna le baiser de paix. Puis en un geste affectueux, il entraîna vers l'unique fauteuil son compagnon.

— Avoue que tu ne songeais guère à me revoir ?

— Assurément. Aussi ta présence m'est d'autant plus chère, mon bon Pierre.

— Tu ne m'as donc pas oublié ?

— Certes non ; tu es toujours pour moi l'ami généreux et intelligent que j'ai connu au petit séminaire. Tu as été mon premier confident, ma première affection. C'est vers toi que je suis allé chercher le secours en ma souffrance intime d'enfant désorienté. Ces souvenirs sont durables. Ma mémoire les garde fidèlement, avec reconnaissance. Et l'abbé Fidus saisit les mains de son visiteur qu'il serrait étroitement dans les siennes. Mais dis-moi donc, qui t'amène ici ?

— Oh ! c'est très simple. J'étais de passage en cette ville, appelé aux environs par des affaires d'intérêt. Tu ignores sans doute que, depuis mon départ du petit séminaire, j'ai perdu les miens.

— Que je compatis à tes peines, mon cher ami !

— Oui, j'ai eu de terribles secousses.

LOUIS ROGUELIN.

(*A suivre.*)

UN

GRAND HOMME D'ÉTAT ATHÉNIEN

La mode littéraire est en ce moment aux sujets antiques. La curiosité du public qui lit, habilement sollicitée, se porte manifestement depuis plusieurs années vers les prestigieux récits où d'aimables romanciers de notre temps, non moins érudits sans doute qu'ingénieusement inventifs, essayent de ressusciter à nos yeux amusés, avec une apparence vraisemblable d'exactitude et de précision, les mille détails de la vie familière et multiforme de sociétés disparues depuis deux mille ans ou plus, et d'analyser les divers « états d'âme » d'une humanité contemporaine de Titus, de Néron, ou d'Archimède de Syracuse. C'est ainsi que nous nous sommes laissés aller au charme insolite, pour ne citer que quelques-uns de ces livres évocateurs d'un lointain passé, de la *Danseuse de Pompéï* ou des *Fiancés de Syracuse*, de Jean Bertheroy, et du fameux *Quo Vadis*, de retentissante mémoire. Et voici que maintenant un paradoxal explorateur, passionné d'hellénisme, vient de refaire à notre intention, l'*Odyssée* en mains, le fabuleux voyage du patient Ulysse, qui erra dix ans, victime du courroux de Neptune, à travers la vaste mer infertile, à la recherche de son île d'Ithaque et de sa femme Pénélope. Et M. Victor Bérard nous a rapporté de cette originale exploration un livre énorme et savoureux, sorte de journal de bord sans précédent, où escale par escale, il nous conduit à la suite du héros grec au pays des Lestrygons, des

Lotophages et des Cimmériens, et nous affirme, pour l'avoir constatée hier encore, l'exactitude géographique des descriptions homériques de l'île des Phéaciens, de l'antre du cyclope Polyphème et de la grotte de Calypso. On pourrait croire qu'avant que le goût et la connaissance de l'antiquité grecque et latine aient été tout à fait abolis chez les générations nouvelles, nos écrivains se hâtent d'exploiter ce regain d'intelligente curiosité pour l'humanisme hellénique et pour le civisme romain. Dans vingt ans sans doute ils ne trouveraient plus de lecteurs.

Ce n'est donc pas manquer, autant qu'il peut le sembler à première vue, au souci de l'actualité, que de présenter à des lecteurs de notre xxe siècle une étude sur un personnage, non plus imaginaire, mais historique, du ve siècle avant notre ère, contemporain de Sophocle, dont l'*Œdipe Roi* est au répertoire de la Comédie-Française, d'Aristophane, dont la *Lysistrata* fut applaudie récemment au Vaudeville, d'Euripide, dont l'*Alceste* eut, l'été dernier, les honneurs d'une reprise retentissante.

Et puis, comment nier l'actualité d'une monographie de Périclès, qui fut, voilà vingt-cinq siècles, stratège de la République athénienne et inspirateur dominant de sa politique, alors que c'est un livre, récemment traduit en français, du président Roosevelt, qui évoqua sa pensée dans mon esprit ? Sans pousser outre mesure un rapprochement, qui risquerait de paraître saugrenu à force d'être paradoxal, il est au moins étrange d'entendre ces deux illustres éducateurs de deux démocraties si différentes, prêcher chacun à son peuple les mêmes leçons d'énergie virile, de mépris de la souffrance et du danger, de dédain pour le repos et la jouissance égoïste et veule, de sacrifice toujours prêt de ses aises immédiates à un idéal supérieur d'honneur national et individuel, en des termes si analogues qu'ils semblent se répondre et se faire écho l'un l'autre à travers tant de siècles. Ecoutez l'un : « Un Etat sain « ne peut exister que si les hommes et les femmes qui le « composent mènent une vie nette, vigoureuse, saine ; si les « enfants sont élevés de telle façon qu'ils s'efforcent, non pas « d'éluder les difficultés, mais de les surmonter ; non pas de « chercher l'aise, mais de savoir comment on obtient le triom-

« phe par la peine et par le risque. L'homme doit être joyeux « de faire une œuvre d'homme, d'oser et d'endurer, de tra- « vailler... » Et maintenant, écoutez l'autre : « Votre devoir « est de supporter les épreuves les plus pénibles, plutôt que « de flétrir votre renommée... Les hommes n'ont que du « mépris pour celui qui trahit lâchement sa propre gloire... « Le dédain n'appartient qu'à celui qui a la conscience de sa « supériorité... Le repos n'est assuré qu'à la condition de « s'allier à l'énergie... »

Et comme il n'y a décidément rien de nouveau sous le soleil, il n'est pas jusqu'à la fameuse doctrine de Monroë, qui consiste à exclure jalousement toute immixtion de l'ancien monde dans le nouveau, et qu'on pourrait résumer dans cette formule : « l'Amérique aux Américains », dont il ne soit permis de reconnaître le principe essentiel dans cette conception qui, comme on le verra, domina toute la politique de Périclès : éliminer tout élément barbare des pays, européens ou asiatiques, habités ou colonisés par les Grecs, et grouper autour de l'hégémonie athénienne tous les Etats et tous les hommes de race hellénique.

Enfin, Périclès fut, lui aussi, l'homme le plus « représentatif » de sa race et de son temps. Seulement la race qui se personnifie en lui fut privilégiée entre toutes : elle fut éminemment, et à l'époque de Périclès plus qu'à tout autre moment de sa durée, la plus fine, la plus intelligente, la plus active, la plus spirituelle, la plus rompue aux souples combinaisons de la pensée et aux nuances infinies du langage qui l'exprime, la plus éprise d'éloquence, d'art et de beauté, de toutes celles que l'histoire de l'humanité peut recommander à notre reconnaissance et à notre admiration. Et c'est pourquoi l'on jugera peut-être que la grande figure de Périclès mérite encore d'arrêter quelques instants l'attention des hommes d'aujourd'hui.



Nous avons, pour nous faire de Périclès une idée juste et aussi complète que peut le permettre le recul de tant de siècles, ce qu'en ont écrit Plutarque et Thucydide, les deux historiens qui ont le plus longuement parlé de lui. Ils l'ad-

mirent également tous les deux, et cependant, si nous nous en tenons au témoignage de l'un ou de l'autre, le jugement que nous porterions sur Périclès, au fond pareillement favorable, risquerait ou d'être inexact sur plus d'un point, ou de rester incomplet: Thucydide ne parlant de Périclès qu'autant que son action se fait sentir dans la guerre qui est le sujet de son ouvrage et laissant de côté tout ce qui n'est pas indispensable à son sujet, Putarque au contraire nous donnant une multitude de détails qui auraient parfois besoin d'être contrôlés ; de sorte qu'il faut compléter Thucydide par Plutarque, et assez souvent corriger Plutarque par Thucydide.

Dans le cours de son récit, Plutarque, qui s'interrompt volontiers pour placer une réflexion générale, remarque « qu'il « est bien difficile d'avoir une entière connaissance de la « vérité historique, attendu que les tard-venus ont le temps « qui leur brouille la vue nette des événements, tandis que « l'histoire écrite par les contemporains des événements ou « des hommes dont elle parle, quelquefois par haine et par « envie, et quelquefois par faveur et par flatterie, déguise et « corrompt la vérité ». Il semble qu'on peut appliquer la première partie de ce jugement à Plutarque lui-même. Venu près de cinq siècles après Périclès, il est beaucoup trop loin des faits qu'il raconte pour pouvoir sûrement faire la part de la vérité et de l'erreur. Tous les renseignements qu'il nous fournit, il les a empruntés un peu de toutes mains sans toujours assez de choix ni de critique. Ce qu'il nous dit est précieux, parce qu'il a puisé à des sources qui sont maintenant perdues pour nous ; mais il n'en reste pas moins que nous ne devons pas tout accepter de lui aveuglément, et que tout en rendant hommage à sa parfaite bonne foi, nous avons à nous tenir parfois en garde contre son excessive candeur : un peu de scepticisme, ou au moins de circonspection n'est pas inutile quand on est en présence d'écrivains qui ont pu être ou mal renseignés, ou mal intentionnés, ou au contraire trop favorables.

Un autre défaut de Plutarque, c'est de n'avoir pas assez observé l'ordre chronologique, de sorte que son récit ne présente assez souvent, et cela est très sensible dans la Vie de Périclès, qu'une masse confuse de faits, où l'on n'aperçoit

pas suffisamment cet arrangement méthodique qui, pour toute œuvre d'art, mais surtout pour les écrits, est la condition nécessaire de la clarté. Quand on a fini cette lecture, on a assurément appris beaucoup de choses qu'on ignorait, on a pris plaisir à écouter une foule d'anecdotes curieuses que l'auteur conte fort agréablement, et en somme on n'est pas fâché d'avoir pris par le chemin des écoliers en compagnie d'un guide si aimable. Mais si l'on vient à réfléchir sur le personnage dont on voulait faire la connaissance, on s'aperçoit que de cette lecture il reste une impression un peu incohérente ; on n'est pas entièrement satisfait ; le voyage ne vous a pas semblé long, il est vrai, mais vous avez fait tant de détours que vous seriez un peu embarrassé, s'il vous fallait revenir tout seul sur vos pas ; et alors vous éprouvez une sorte de mécontentement contre votre guide qui vous a conduit par une foule de petits sentiers, quand vous auriez mieux aimé suivre la grande route. Ce n'est pas que ces petits détails sur la vie des personnages qu'on étudie soient tous insignifiants ou même inutiles ; ils jettent au contraire un jour particulier sur leur vie privée, si importante la plupart du temps pour la connaissance de leur caractère ou même quelquefois pour l'explication de leurs actions publiques. Mais c'est à la condition que ces détails soient groupés systématiquement, de façon à répandre sur la figure qui nous intéresse une lumière égale qui nous permette de l'embrasser tout entière d'un seul coup d'œil, et non pas des lueurs éparses qui ne nous en laissent découvrir à la fois que quelques traits particuliers.

Il ne faut pas conclure de là que dans ses biographies Plutarque ne soit pas préoccupé d'une idée générale. Peut-être s'en préoccupe-t-il trop au contraire ; et c'est là une raison de plus de se tenir en garde contre lui. Plutarque est un moraliste au moins autant qu'un historien ; on pourrait presque dire de ses *Vies*, sans trop exagérer, qu'elles sont une morale en action, une sorte de commentaire historique de certaines maximes. De là vient que ses grands hommes sont tout d'une pièce, et qu'il nous les montre, ou entièrement subjugués par une passion, ou parfaitement vertueux. Il ne se soucie pas assez, à ce qu'il semble, de distinguer les

nuances infinies dont, en somme, se compose le caractère de la plupart des hommes, et qui sont le plus vif intérêt de l'étude qu'on en veut faire. Il me fâche par exemple de voir Plutarque admirer si constamment Périclès, et de ne trouver qu'un panégyriste où je cherche un historien. Périclès fut sans aucun doute un grand génie et un grand homme de bien; mais faut-il croire pour cela qu'il soit au-dessus de la condition commune de l'humanité? Il n'est pas inutile de faire ici une remarque qui nous aidera à expliquer ce parti pris de Plutarque de louer et de défendre constamment Périclès. Le livre de Plutarque porte le titre de *Vies parallèles*, ce qui nous indique clairement que ses biographies ne sont pas indépendantes les unes des autres. L'auteur en effet nous les présente deux à deux. Il prend deux grands hommes, un Grec et un Romain, dont le caractère et la vie lui semblent avoir des traits communs ou une fortune analogue, et il écrit leur histoire avec la préoccupation de faire ressortir les qualités de l'un par celles de l'autre, ou plutôt de comparer les deux personnages, non sans une certaine préférence préconçue, et cependant peut-être inconsciente, pour le Grec. Cette préoccupation ne lui permet pas toujours d'apporter dans ses récits toute l'impartialité qui convient à l'histoire. Sans parler de la bizarrerie de cette méthode qui consiste à rapprocher des personnages qui ont vécu dans des temps et dans des pays si différents, il ne peut manquer d'être préjudiciable à la vérité historique de penser à Fabius Maximus lorsqu'on a à parler de Périclès, et au Sénat romain en présence du désastre de Cannes, quand on a à nous entretenir de la peste d'Athènes et de la guerre du Péloponèse.

Nous ne ferons aucun de ces reproches à Thucydide. Nous sommes ici avec un historien qui se fait de l'histoire une idée singulièrement haute. Il n'y a pas à craindre d'être égarés par lui ; il ne nous dit peut-être pas tout ce que nous voudrions savoir, mais ce qu'il nous dit, il en est sûr. Les témoignages qu'il retient, il a commencé par en critiquer la valeur, et il est remonté jusqu'à la source. Il ne raconte que ce qu'il a vu, ou ce dont les renseignements qu'il a recueillis ne lui permettent en aucune façon de douter : « Quant aux faits, dit-il « lui-même dans son Introduction, je ne me suis pas permis

« d'écrire d'après les informations du premier venu, ni d'après « mon opinion, mais en scrutant avec scrupule, et autant « qu'il m'était possible, chaque événement auquel j'avais « assisté moi-même, ou que d'autres m'avaient appris... Cet « ouvrage est un héritage destiné à durer éternellement, et « non pas une œuvre d'art pour charmer l'oreille un instant. » Voilà comment Thucydide comprenait ses devoirs d'historien ; et le plus admirable, ce n'est pas qu'il ait conçu un idéal si beau, c'est qu'il l'ait atteint ; le plus étonnant, ce n'est pas d'avoir osé faire de si présomptueuses promesses, c'est de les avoir remplies. Ayant à parler d'événements qu'il a vus, auxquels il a été mêlé, dont il a souffert, il le fait avec une tranquillité d'âme qui ne se dément pas un seul instant ; ayant à raconter une histoire qu'il a vécue, où il a joué un rôle, où ses propres actions devront trouver leur place, il ne laissera s'y glisser ni amertume ni passion ; et retraçant une suite de faits dont il a été victime, il sait ne plus être qu'un spectateur si désintéressé, que son livre nous offre la double certitude qui s'attache aux dépositions d'un témoin oculaire et à l'impartiale indifférence de la postérité : de sorte que ce n'est plus un historien que nous écoutons, c'est l'histoire elle-même qui semble nous faire entendre sa grande voix.

Aussi pouvons-nous accepter sans hésitation tout ce que Thucydide nous dit de Périclès. Sans doute il l'admire, et il ne cherche pas à dissimuler l'estime et la sympathie que son caractère et ses grandes qualités lui inspirent ; mais cette admiration n'a pas sa source dans une idée préconçue ; elle vient de la connaissance exacte des actions qu'il lui voit accomplir. Les faits ne sont ni dénaturés ni embellis. Périclès nous est montré tel qu'il est : avec l'ascendant qu'il a eu sur ses concitoyens, avec l'action qu'il a exercée sur le gouvernement d'Athènes, avec la part de responsabilité qui lui revient dans la suite des événements, avec ce qu'il a dit et ce qu'il a fait. Malheureusement ce n'est qu'une période assez courte de la vie de Périclès que nous voyons retracée dans Thucydide, et c'est Périclès tout entier que nous voulons connaître. Mais si nous considérons que nous le saisissons ici au moment suprême de son existence, non pas seulement parce qu'elle va finir, mais surtout parce que jamais les cir-

constances n'avaient été si graves, les difficultés si nombreuses, le péril plus imminent, la situation d'Athènes plus critique, la responsabilité de Périclès plus engagée et son autorité plus menacée, que d'autre part nous rencontrons chemin faisant plus d'une allusion à ses actions antérieures, et que surtout nous avons un jugement général de Thucydide sur l'œuvre et sur la personnalité de Périclès, nous pouvons nous assurer qu'avec la Vie de Périclès de Plutarque et les deux premiers livres de l'histoire de Thucydide étudiés parallèlement, nous avons entre les mains des éléments suffisants pour nous faire de Périclès une idée complète et vraie.

Il ne saurait cependant être question ici, dans une rapide monographie de Périclès, de faire une étude de ce grand homme, telle qu'un historien consciencieux pourrait l'entreprendre, sans rien omettre ni de sa vie privée ni de sa vie publique, ni des personnes qui ont vécu dans son intimité, ni des événements auxquels il s'est trouvé mêlé, ni des différentes opinions qui ont couru sur son compte. Nous nous proposerons seulement, en nous attachant de préférence aux faits caractéristiques, et pourtant sans dédaigner les petits détails lorsqu'ils nous sembleront significatifs, de chercher à reconstituer, d'après les documents les plus véridiques, les traits principaux de la grande figure de Périclès, et de mettre en lumière, avec ses nuances les plus expressives, son imposante physionomie.

Ce qui frappe particulièrement dans la vie de Périclès, ainsi envisagée, c'est un remarquable esprit de suite. Dès le commencement de sa carrière politique il s'est donné un but qu'il n'a jamais perdu de vue désormais. Sa vie est commandée par une idée générale, à laquelle sont visiblement subordonnées toutes ses actions. Dans un juste sentiment de sa haute valeur personnelle et de la puissance de son génie, il s'est promis que ces rares qualités qu'il tenait de la nature, il les mettrait au service de sa patrie. Il a voulu faire d'Athènes la première cité de la Grèce et par sa puissance sans rivale et par l'admiration du reste des Grecs : c'était le premier dessein à réaliser. Puis, si c'était possible, former une confédération panhellénique sous l'hégémonie incontestée d'Athènes, qui serait devenue une véritable capitale du monde grec tout entier.

Mais pour arriver à de telles fins, il fallait que Périclès commençât par s'assurer une autorité durable sur l'esprit de ses concitoyens et une action ininterrompue dans le gouvernement de la cité : — de là son ambition du pouvoir, ses réformes dans le sens démocratique, ses luttes contre le vieux parti de l'oligarchie.

Il fallait de plus faire sentir aux cités alliées ou tributaires qu'Athènes était décidée à réprimer sévèrement toute tentative faite contre ses droits, et les habituer à respecter et au besoin à craindre sa domination; il fallait surtout abattre une rivale puissante et toujours en éveil, qui prétendait s'emparer dans la Grèce du rôle qu'Athènes ambitionnait pour elle-même, une cité que rendaient odieuse aux Athéniens non seulement des intérêts contraires, mais encore des institutions politiques tout opposées, et un génie national qui leur était aussi antipathique que possible : — de là la politique extérieure tout entière de Périclès, l'expédition contre Samos, la translation du trésor de Délos à Athènes, et la guerre du Péloponèse, qu'il ne provoqua pas, mais qu'il ne fit rien pour empêcher.

Politique intérieure et politique extérieure de Périclès, tels sont donc les deux chapitres de cette monographie, dans lesquels il sera facile de grouper les renseignements que nos historiens nous fournissent, et de faire entrer en leur lieu soit des observations sur le caractère, la fermeté, l'éloquence de Périclès, qui nous expliqueront la durée de l'ascendant qu'il exerça sur ses concitoyens, soit des détails curieux sur sa vie privée, sans perdre de vue l'idée générale qui guida toujours Périclès, et qui doit nous guider nous-mêmes dans l'étude que nous faisons de lui.

I

C'était un dessein d'une exécution singulièrement difficile qu'avait conçu Périclès en méditant de diriger d'une façon continue la politique d'un peuple aussi peu gouvernable que le peuple athénien. Il donnait assez aisément sa confiance à qui savait lui plaire, mais il était rare qu'on lui plût longtemps; son engouement était prompt, mais en général il durait peu.

L'ingratitude politique était devenue chez lui une habitude d'autant plus redoutable pour ses conseillers successifs, qu'il la pratiquait sans scrupule, et même légalement. L'ostracisme était devenu peu à peu un rouage essentiel de la vie publique d'Athènes. C'était un moyen à la fois commode et radical d'ouvrir et de dénouer en même temps ce que nous appelons une crise ministérielle, avec cette différence non négligeable que le peuple athénien, en renversant ses gouvernants du pouvoir, les condamnait du même coup à l'exil. Mais en frappant d'ostracisme un citoyen illustre, c'était moins une peine que les Athéniens avaient l'intention de lui infliger, qu'une précaution qu'ils prenaient contre lui, dont l'ambition pouvait devenir menaçante pour la liberté, et contre eux-mêmes, qui pouvaient se laisser séduire par son éloquence, ou désarmer par le souvenir des services qu'ils en avaient reçus. Le temps n'était pas si éloigné où ni la belle réputation de justice d'Aristide, ni les glorieux exploits de Thémistocle, ni la juste admiration que ces deux hommes éminents inspiraient à tous n'avaient pu les mettre à l'abri des susceptibilités ombrageuses de leurs concitoyens. Périclès n'avait-il pas à redouter le même sort pour lui-même? De plus, dans une cité où tous pouvaient prétendre aux plus hautes charges de l'Etat, et où la liberté de la critique n'avait d'autre limite que la sagesse ou la passion de chacun, les compétitions et les rivalités devaient se donner carrière avec violence et engendrer inévitablement des animosités ardentes et des oppositions systématiques. Il y avait là pour Périclès une autre source de difficultés et de périls.

Le premier pas à faire, c'était de se concilier la faveur populaire. Le naturel de Périclès aussi bien que son éducation l'y préparèrent admirablement. Plutarque nous le montre suivant en sa jeunesse les leçons du philosophe Anaxagore de Clazomène, celui qui avait mérité le surnom d'Esprit, de qui il apprit à conserver en toute occurrence cet empire sur lui-même, qui est un des traits les plus remarquables de son caractère et l'un des secrets de l'ascendant prodigieux qu'il exerça. Dès son adolescence, grâce aux leçons de ce maître éminent, il devait faire sur les Athéniens une impression singulière quand ils le voyaient passer au milieu

d'eux avec cet air grave et réfléchi, qui promettait un esprit sérieux et méditatif, avec ce maintien digne et calme qui laissait pressentir une constance d'âme à toute épreuve, avec cette large et longue tête, que l'on comparait à celle de Jupiter, et qui semblait faite pour concevoir des pensées profondes et des desseins à longue portée. Ce fut dans les enseignements d'Anaxagore, dit Plutarque, qu'il puisa « non seu« lement une grandeur d'âme et une dignité de langage où il « n'y avait rien d'affecté, de bas ni de vulgaire, mais encore « une impassibilité de visage inaccessible au sourire, la « tranquillité de sa démarche, la simplicité de son habil« lement, qui jamais ne se dérangeait, quelque passion qui « l'agitât en parlant, un ton de voix toujours égal, et autres « qualités semblables qui remplissaient tout le monde d'éton« nement et d'admiration ».

Grâce à ces qualités, Périclès était assuré de trouver au premier abord le peuple tout à fait prévenu en sa faveur. Son habileté fit le reste. Plutarque raconte qu'arrivé aux affaires, Périclès, pour plaire au peuple et pour combattre l'influence de Cimon, que sa munificence rendait cher aux Athéniens, et surtout plus tard, quand Thucydide eut succédé à Cimon à la tête du parti aristocratique, se mit à introduire la coutume des distributions de deniers publics, et employa divers autres moyens de flatterie populaire : « Il lâcha, dit-il, les « rênes du peuple et administra en vue de la faveur immé« diate, en lui procurant toujours dans la ville quelque spec« tacle public, soit fête, soit procession, élevant ainsi la « république à des jouissances élégantes, et en envoyant cha« que année au dehors soixante trirèmes montées pendant « huit mois par des marins citoyens avec paye entière, « qui étaient exercés ainsi et qui acquéraient l'habileté nau« tique. » Nous trouvons, il est vrai, dans Thucydide un témoignage qui contredit sur ce point celui de Plutarque. Mais nous verrons tout à l'heure que la contradiction n'est qu'apparente : « Puissant par la dignité de son caractère et « de son génie, manifestement au-dessus de toute souillure de « corruption, Périclès maîtrisait le peuple avec indépendance, « le menait plutôt qu'il n'en était mené, et ne le flattait pas « dans ses discours, mais le contrariait quelquefois avec un

« ton d'autorité et avec colère... Ainsi Athènes était une « démocratie de nom, mais de fait le gouvernement était aux « mains du premier citoyen. » Il suffit, pour concilier les deux historiens, de distinguer la différence des temps auxquels s'appliquent leurs témoignages. Remarquons, en effet, que Thucydide parle de Périclès tel qu'il était dans la dernière période de sa vie, alors qu'il était tout-puissant, et que l'ascendant qu'il avait pris sur le peuple depuis longtemps lui permettait d'en user aussi cavalièrement avec lui. Mais est-il croyable qu'au début de sa vie politique, Périclès ait pu prendre avec les Athéniens un ton si impérieux ? Apostropher rudement la foule de qui l'on dépend, et lui parler en maître avec une voix hautaine, implique nécessairement une influence établie, et ne saurait être le fait d'un jeune homme, encore presque inconnu, et qui essaie ses forces. La multitude ne souffre de telles paroles que d'un homme qu'elle est habituée de longue date à respecter et à craindre, et elle ne le souffre qu'en faveur de nombreux services déjà rendus. Il est probable que Périclès, à ses commencements, ne l'eût pas pris de si haut impunément : il eût commis là une grosse faute, et il était trop habile pour la commettre. Il est donc permis de croire, et c'est d'ailleurs une distinction que le biographe lui-même fera plus loin, que le témoignage de Thucydide se rapporte à la deuxième partie de la vie de Périclès, et que celui de Plutarque est très vraisemblable de la première. Périclès fut d'abord avec le peuple tel que nous le montre Plutarque pour arriver plus sûrement et plus vite à pouvoir se montrer tel que le dépeint Thucydide.

Nous pouvons déjà saisir ici cet esprit de suite qui nous fait voir les différentes périodes de sa vie comme le développement logique d'un plan bien déterminé d'avance. Son naturel le portait à dominer la foule, à lui parler en maître, à souffrir impatiemment ses résistances, quand il avait conscience de le pousser à des résolutions profitables et glorieuses, à opposer une indifférence superbe à l'approbation aussi bien qu'à la colère du peuple, accidents fortuits d'un moment, pour s'attacher uniquement à ce qui est durablement juste et utile. Mais il fallait d'abord acquérir un pouvoir politique incontesté, et se rendre indispensable aux Athéniens. S'il

n'avait commencé par leur montrer un peu de souplesse et de complaisance, aurait-il jamais eu l'occasion de mettre plus tard dans ses rapports avec eux cette hautaine indépendance que ses ennemis traitaient d'arrogance et d'orgueil? Et d'ailleurs est-il prouvé que sa complaisance pour le peuple soit allée jusqu'à nuire à la République? Par exemple, faut-il faire un crime à Périclès d'avoir débarrassé Athènes de citoyens pauvres, que leur oisiveté et leur turbulence pouvaient rendre dangereux, en les envoyant faire des expéditions utiles à l'Etat et en les sauvant eux-mêmes de la misère?

S'il fut complaisant, Périclès fut encore plus habile. Nous voyons dans Plutarque qu'il usa dans les commencements d'une extrême circonspection. C'était bien connaître les hommes inconstants et légers qu'il ambitionnait de gouverner un jour. En se prodiguant trop, il risquait de lasser de lui le peuple le plus capricieux qui fût au monde : il était bien plus adroit de se tenir à l'écart et de se réserver pour les grandes occasions : à distance l'imagination grandit les choses et les hommes. « Invisible et présent », voilà ce que Périclès voulut être d'abord pour les Athéniens :

« Dès qu'il se fut mis aux affaires, dit Plutarque, il adopta « une manière de vivre toute nouvelle; on ne le voyait plus « passer dans les rues de la ville que pour se rendre aux « assemblées du peuple et au Sénat; il renonça aux banquets, « à la société et à la conversation de ses amis... Craignant « que le peuple ne se lassât de lui, s'il le voyait continuelle- « ment, Périclès mit des intervalles dans ses rapports avec « lui; il se gardait de parler sur tous les sujets et de se « mettre toujours en avant; il se réservait pour les grandes « occasions, comme la galère Salaminienne... »



Par ces différents moyens Périclès affermissait son pouvoir de plus en plus, tandis que diminuait celui d'un parti dont l'esprit politique aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur était absolument opposé à ses vues. Au moment où Périclès entre en scène, deux partis sont en présence, le vieux parti oligarchique qui faisait un effort désespéré pour ressaisir les préro-

gatives qu'il avait déjà perdues ou pour conserver celles qui lui restaient encore, et le parti démocratique qui faisait tous les jours de nouveaux progrès et dont la victoire était désormais certaine. Périclès vit bien dès l'abord que remonter le courant était impossible, et qu'il n'y avait d'avenir politique pour un ambitieux que dans le parti populaire. Aussi n'hésita-t-il pas à s'y ranger, malgré des instincts aussi aristocratiques que possible. Il est vrai que ces instincts reçurent une complète satisfaction. Au milieu d'institutions entièrement démocratiques, et dont il contribua encore à accentuer le caractère, il sut se faire, selon le témoignage de Thucydide, une situation quasi royale, sans pourtant av ir jamais fait courir le moindre danger à la liberté de ses concitoyens, par le seul ascendant de son éloquence et de son génie. En arrivant aux affaires, il trouva à la tête du parti aristocratique Cimon, plus habile général que grand politique, et qui se préoccupait plus volontiers d'expéditions lointaines contre les Perses que du gouvernement intérieur de la cité. Pendant ce temps Ephialte préparait des réformes importantes pour achever l'œuvre que Clisthène avait commencée avant lui. Périclès ne tarda pas à se lier avec Ephialte, et Plutarque laisse même entendre qu'il fut l'inspirateur de la réforme si considérable qui amoindrit l'autorité de l'Aréopage en transformant ce corps jusqu'alors politique en un corps à peu près exclusivement judiciaire. Jusque-là l'Aréopage avait eu la haute main sur les affaires de l'Etat. Ephialte lui enleva ses attributions financières, administratives et même législatives. Il était auparavant « le gardien des lois » ; il n'eut plus dans la suite dans le champ de la politique qu'une influence plutôt morale que réelle. Il est probable, malgré ce que dit Plutarque, que Périclès ne fit que souhaiter cette réforme, et s'en applaudir quand elle fut accomplie. Il était trop jeune encore et pas assez illustre pour se mettre en avant dans une circonstance si grave et si périlleuse. Toujours est-il qu'il en recueillit tous les fruits, tandis que le parti de la noblesse se vengeait d'Ephialte en le faisant assassiner. Il est certain que si l'Aréopage avait conservé ses anciennes attributions, Périclès n'aurait pu devenir le citoyen tout-puissant qu'il fut pendant de si longues années. Plutarque nous dit qu'il ne fut jamais aréopagite ni

archonte, n'ayant jamais été désigné par le sort pour remplir ces magistratures. Il y a pour cela une fort bonne raison : il ne se posa jamais comme candidat et ne laissa jamais mettre son nom dans l'urne. C'est qu'en effet briguer l'archontat après la réforme d'Ephialte, c'était abdiquer toute action politique, c'était pour ainsi dire prendre sa retraite; car on ne pouvait être archonte qu'une fois, et, en sortant de charge, on entrait presque nécessairement à l'Aréopage, qui était une magistrature à vie, et par conséquent sans issue. Dès lors tout le pouvoir effectif était aux mains des stratèges, nommés pour un an, mais indéfiniment rééligibles. Il s'agissait donc de se rendre nécessaire au peuple, et de s'imposer à son choix. C'est ce que sut faire Périclès, exemple sans précédent et qui ne se renouvela plus, pendant une période de près de quarante ans.

Une autre raison eût suffi à éloigner Périclès du parti aristocratique, c'est la politique de ce parti à l'égard de Sparte. Les plus illustres citoyens d'Athènes ne cachaient pas leurs sympathies pour cette antique rivale, et nulle politique ne convenait mieux, à leur avis, aux intérêts athéniens que le maintien quand même de bonnes relations avec elle. Cimon entre tous affichait bien haut ses tendances philo-laconiennes. Il était à Athènes le proxène, nous dirions aujourd'hui le consul, des Spartiates, et il tenait à leurs principaux citoyens par des liens d'affection, de reconnaissance et d'hospitalité. Autant de raisons pour pousser ses compatriotes dans l'alliance lacédémonienne. Il y en avait d'autres. Cimon pouvait représenter aux Athéniens que cette politique amicale qu'il avait toujours pratiquée n'était pas sans avoir porté ses fruits. N'était-ce pas à ces bonnes relations qu'ils devaient d'avoir désarmé la jalousie de Sparte pendant que grandissait la puissance maritime d'Athènes? N'était-ce pas grâce à son amitié personnelle avec les principaux personnages de Sparte qu'il avait réussi à endormir leur vigilance, tandis qu'il réduisait les alliés d'Athènes à n'être plus que des tributaires et presque des sujets? Et puis Sparte n'était pas la seule ville qui pût créer des difficultés à Athènes. Egine et Corinthe ne cachaient pas leurs dispositions hostiles, et il n'était pas sans importance de n'avoir pas à craindre l'intervention des Lacédémo-

niens, si l'on avait à châtier l'insolence de l'une ou de l'autre de ces deux villes. Au fond ces considérations avaient leur prix ; et il est certain que les sentiments de Cimon et de ses amis envers Sparte avaient rendu possibles et faciles les progrès que les Athéniens avaient faits sur mer pendant les dernières années. Mais il n'en est pas moins vrai que cette bonne entente entre deux villes que tout contribuait à rendre ennemies, leurs intérêts comme leurs traditions, ne pouvait être que passagère, et Cimon aurait dû faire bien des concessions pour la maintenir. Périclès vit plus loin que lui en comprenant qu'il était impossible à deux cités qui poursuivaient le même but, l'hégémonie de la Grèce, de vivre longtemps en paix. Le temps était venu où l'une devait ruiner les prétentions de l'autre. Il fallait donc, en bon politique, prévoir la lutte prochaine, la souhaiter puisqu'elle était inévitable, et, en attendant, prendre les mesures nécessaires pour en assurer le succès.

C'est pourquoi Périclès commença par ruiner à Athènes le parti de Cimon qui au dedans retardait inutilement, sans pouvoir l'arrêter, le progrès des institutions démocratiques, et qui suivait au dehors une politique contraire aux véritables intérêts de la cité. C'est en portant contre Cimon l'accusation qu'il était trop favorable aux Lacédémoniens que Périclès réussit à le faire bannir. Nous voyons ici la première preuve éclatante de l'autorité qu'il avait su prendre en peu de temps sur les Athéniens. Ce n'était pas un mince succès que d'avoir vaincu un tel adversaire, Cimon, « c'est-à-dire un des plus riches citoyens d'Athènes, un général qui avait gagné les plus glorieuses victoires et qui avait rempli la ville de dépouilles conquises sur les ennemis extérieurs... » Il est vrai que bientôt le peuple se repentit d'avoir traité Cimon si sévèrement. Mais Périclès était trop habile pour ne pas prendre les devants d'une mesure qui eût été un échec pour lui. Il prit l'initiative du rappel de Cimon, se donnant ainsi un air de générosité qui lui permettait en même temps de faire ses conditions Plutarque nous dit en effet que par l'intermédiaire d'Elpinice, sœur de Cimon, il conclut avec lui une convention secrète par laquelle Cimon rappelé s'engageait à laisser tout le gouvernement de la cité aux mains de Périclès, et à aller lui-

même faire la guerre contre le roi de Perse. Cimon tint plus qu'il n'avait promis, car il mourut dans cette expédition. Thucydide, son beau-frère et parent de l'historien, devenu le chef du parti aristocratique, ne tarda pas à être banni à son tour. Le peuple mis en demeure de choisir entre Périclès et lui, le frappa de l'ostracisme : c'était encore une des façons dont fonctionnait cette étrange institution politique. Il sembla dès lors qu'il n'y eût plus d'inimitiés politiques, qu'il n'y eût plus dans Athènes qu'un même sentiment et une même âme. On peut dire qu'alors Athènes, c'était Périclès. « Gouvernement, « finances, armées, trirèmes, empire des îles et de la mer, « puissance absolue sur les Grecs, puissance absolue sur les « nations barbares, sur tous les peuples soumis et muets, cor- « roborée par les amitiés et les alliances des rois puissants, « il attira tout à lui : il tenait tout dans ses mains. » Ce fut alors que Périclès, seul maître de la cité, sans qu'aucun rival sérieux pût entraver ses desseins, commença à le prendre de plus haut avec le peuple et à le dominer entièrement. Mais la satisfaction de son ambition personnelle n'était pas toute son ambition. Il avait entre les mains les moyens nécessaires pour accomplir ses grands projets : nous verrons tout à l'heure comment il en usa.



Mais nous n'avons marqué ainsi que quelques-unes des raisons qui poussèrent Périclès dans le parti démocratique. Pour aller au fond de sa pensée, il faut étudier l'oraison funèbre qu'il prononça sur les guerriers morts pendant la première année de la guerre du Péloponèse, document important où nous trouvons un saisissant tableau d'une République démocratique telle que l'avait conçue Périclès, et telle que fut Athènes sous son gouvernement. Nous ne sommes pas ici en présence d'un discours banal, comme la plupart des discours funèbres de l'antiquité ; ici rien qui sente le lieu commun, ni les ornements ordinaires sous lesquels se dissimule le vide de la pensée ; Thucydide n'a pas voulu introduire dans son histoire un morceau brillant de rhétorique aux périodes savamment arrangées pour l'étalage. Les principales idées qu'il dut entendre exposer par Périclès, il les reproduit en y ajou-

tant sans doute de son propre fonds des considérations qui font de ce passage célèbre de son livre un exposé complet de la vie et du caractère des Athéniens à cette époque. Et cependant ce n'est pas un hors-d'œuvre dans son histoire : tout ce que Thucydide met dans la bouche de Périclès, il est vraisemblable qu'il l'ait dit au moment précis où nous sommes. Remarquons en effet que Périclès fait l'éloge de la constitution athénienne en l'opposant à celle de Sparte, avec qui Athènes était en guerre, et que de chaque point du contraste il fait un argument pour exalter le courage et la confiance de ses concitoyens : mais ici il est indispensable de citer :

« Nous avons une constitution qui ne prend pas pour mo-
« dèles nos voisins, et loin d'imiter les autres, nous servons
« nous-mêmes d'exemple. On l'appelle démocratie, parce qu'elle
« est faite non pour une minorité, mais pour le grand nombre.
« Dans les différends entre particuliers la loi est égale pour
« tous, et quant à l'accès aux dignités, un bon renom y donne
« droit à chacun ; la préférence n'est point pour le privilège,
« mais pour la vertu, et malgré sa pauvreté, nul, pour peu
« qu'il puisse rendre quelque service à l'Etat, n'en est exclu
« par son obscurité. Nous sommes francs dans l'administra-
« tion de nos affaires publiques et sans défiance dans le com-
« merce journalier de la vie ; sans nous irriter contre ceux qui
« cèdent aux entraînements du plaisir, nous ne les blessons
« pas de ce regard improbateur qui est une flétrissure s'il n'est
« pas une pénalité. Libres de toute contrainte dans nos
« mœurs privées, nous portons dans les affaires publiques le
« respect sévère de la loi qui empêche de la violer. Nous
« obéissons à ceux en qui successivement l'autorité réside, et
« aux lois, surtout à celles qui ont pour objet de protéger les
« faibles et à celles qui, sans être écrites, attirent à ceux qui
« les transgressent un blâme universel. Pour nous reposer de
« nos fatigues, nous avons ménagé à l'intelligence de nom-
« breux délassements, soit par la célébration périodique de
« jeux et de sacrifices, soit par la beauté de nos établissements
« particuliers, dont le charme journalier dissipe les tristesses
« de la vie. »

Puis, après avoir comparé les aptitudes guerrières et la valeur des deux peuples en donnant l'avantage aux Athéniens,

il ajoute : « Nous aimons le beau sans le faste et les jouis-
« sances de l'esprit sans la mollesse. La richesse est pour nous,
« non pas l'occasion d'un vain orgueil de paroles, mais un
« instrument d'action ; et quant à la pauvreté, ce qui est une
« honte, ce n'est pas de l'avouer, mais de ne pas travailler
« pour en sortir. Chez nous chacun s'occupe à la fois de ses
« intérêts privés et des affaires publiques, et les artisans eux-
« mêmes n'en sont pas moins versés dans les questions qui
« intéressent l'Etat. Nous seuls en effet considérons le citoyen
« entièrement étranger aux affaires publiques, non comme
« un ami du repos, mais comme un être inutile. »

Ainsi donc la participation de tous aux affaires, la possibilité pour chacun d'arriver par son mérite aux premières charges de l'Etat, la compétence des plus pauvres citoyens comme des plus riches dans tout ce qui intéresse la cité, les encouragements donnés à l'initiative particulière dans toutes les voies où l'intelligence et l'activité peuvent se répandre, faisant contraste avec le régime spartiate de l'absorption complète de l'individu par l'Etat, l'hospitalité large et généreuse que les étrangers trouvent à Athènes opposée à l'hostilité systématique des Lacédémoniens pour tout ce qui est étranger, le naturel courageux des Athéniens opposé aux institutions de courage de leurs ennemis, — et à côté de ces qualités politiques, pour ainsi dire, l'indulgence et la facilité des mœurs, la tolérance réciproque des citoyens les uns pour les autres, l'absence de toute contrainte et de toute méfiance dans le commerce de la vie, l'élégance des goûts et des habitudes, l'amour des nobles délassements de l'esprit, tout cela comparé à la vie rude et grossière des Spartiates, à la surveillance malveillante et envieuse qu'ils exercent les uns sur les autres, à la haine ou du moins à l'indifférence méprisante qu'ils affectent pour tous les arts libéraux, tels sont les principaux traits qu'il faut noter dans ce discours.

Mais dans cette opposition faite systématiquement entre les deux cités ennemies, il y a plus qu'un éloge d'Athènes et un encouragement donné aux Athéniens, il y a plus que le tableau de la constitution athénienne : il est aisé d'y découvrir le fond de la pensée qui domine, avons-nous dit, la conduite de toute la vie de Périclès. Athènes et Sparte combattent toutes

deux pour l'hégémonie de la Grèce; à celle des deux qui aura vaincu l'autre appartiendra l'empire : quel usage en ferait Sparte et quel usage Athènes? Ne serait-ce pas une domination tyrannique et par cela même éphémère que celle d'une cité exclusivement guerrière, fermée obstinément à tout ce qui vient de l'étranger, hommes, idées, réformes, art, n'ayant rien pour attirer ni pour séduire, totalement incapable d'ailleurs de gouverner des intérêts communs, et surtout régie par une constitution aristocratique et exclusive, tenant à l'écart dans une condition humiliée une partie de ses propres citoyens, et à plus forte raison ne laissant aucun espoir à ceux qu'elle aurait soumis à sa domination d'être jamais autre chose que des sujets ou des opprimés? — Et au contraire ce rôle de chef d'une confédération panhellénique ne conviendrait-il pas admirablement à une ville hospitalière, conviant le monde entier à ses jeux, à ses fêtes, à ses spectacles, n'excluant rien ni personne, indulgente à tous, amie des lettres et des arts, le modèle incontesté de toutes les élégances et de toutes les grâces, la plus vivante, la plus spirituelle, la plus belle de toutes les cités grecques, et par-dessus tout régie par une constitution démocratique admettant le concours de tous, encourageant toutes les bonnes volontés et toutes les initiatives, fondée sur le principe de l'égalité, et par son caractère éminemment expansif laissant espérer aux peuples qui se rangeraient aux côtés des Athéniens, sinon d'avoir jamais des droits égaux aux leurs, du moins d'être traités par eux, non comme des vaincus, mais comme des alliés et des amis? Cette conception d'une cité dont la constitution rendît praticable la concentration de tous les peuples grecs autour d'un peuple unique, librement accepté comme chef, dut être au fond de la pensée de Périclès dès les commencements de sa vie publique, et je m'assure que ce ne fut pas la moindre des considérations qui firent de lui le chef de la démocratie athénienne. Avant de commander au reste de la Grèce, il fallait qu'Athènes fît voir par des exemples domestiques qu'elle ne serait pas une maîtresse tyrannique; avant de régir des intérêts communs, il fallait qu'elle prouvât que ses citoyens assemblés savaient administrer les affaires de leur propre cité; il lui fallait enfin, voulant se faire accepter

comme chef d'une confédération, montrer qu'elle était elle-même une confédération florissante de citoyens égaux et libres. Commencer par leur donner des exemples était pour Athènes un glorieux moyen d'arriver à leur donner des ordres; et il était juste qu'elle devînt l'école de la Grèce avant de s'en faire la capitale. C'est ce que Périclès avait voulu ; et s'il faut l'en croire, il ne l'avait pas voulu en vain : « En me résumant « je dirai que notre ville tout entière est l'école de la Grèce... « Seule, entre toutes les villes, Athènes a donné la preuve « qu'elle surpasse encore sa renommée, et seule ne saurait « indigner l'ennemi qui l'attaque quand il succombe sous une « main si puissante, ni l'humilier quand il est subjugué, « l'étant par des chefs qui ne sont pas indignes de lui com-« mander. »

Voyons donc maintenant quels moyens employa Périclès pour faire d'Athènes un Etat si puissant, digne de commander à tous les autres.

II

Toute la politique extérieure de Périclès, avons-nous dit, tient dans ces trois grands faits : la translation à Athènes du trésor de Délos, la guerre de Samos et la guerre du Péloponèse; et ces trois faits sont enveloppés par cette grande idée, qu'il n'a pu réaliser, la formation d'un congrès panhellénique, avec Athènes toute-puissante pour chef.

Déjà quelques années auparavant, après les batailles de Platée et de Mycale, par suite de la nécessité qui s'imposait à toutes les cités grecques, surtout à celles de l'Asie Mineure, émancipées depuis peu du joug des Perses, de se rapprocher dans une action commune de défense contre l'ennemi barbare, avec un Etat à leur tête, Sparte avait été élevée à la dignité de chef d'une union panhellénique véritable. Mais bientôt son incapacité dans la gestion d'intérêts collectifs et le crime de Pausanias, qui s'était vendu au grand roi, en faisant perdre à Sparte ce rang qu'elle ne méritait plus, furent cause que cette union fut rompue. Les Etats péloponésiens restèrent fidèles à Sparte, mais les Grecs ioniens pour la plupart se tournèrent du côté d'Athènes. C'est alors qu'Aristide forma la confédé-



ration de Délos. Au commencement tous les membres eurent des droits égaux avec des obligations solennellement jurées; des assemblées devaient se tenir périodiquement pour déterminer la contribution annuelle que devait fournir chaque cité, tant en hommes qu'en navires et en argent, et Athènes, comme la plus puissante des alliées, était désignée pour faire obéir au besoin les récalcitrants.

C'est ce rôle, accepté par Athènes, qui lui donna l'empire. Car les divers membres de la confédération, peu belliqueux en général, se lassèrent bientôt d'un service personnel continu, et successivement offrirent un paiement en argent à la place de ce service. A ce prix, Athènes consentit à faire à elle seule la police de la mer Egée contre les Perses; mais aussi, à mesure qu'un Etat, se lassant de payer le tribut, comme il s'était lassé de fournir des soldats, manifestait le désir de se retirer de la confédération, Athènes, au nom du pacte conclu, le réduisait par la force, et lui imposait des obligations nouvelles qui le faisaient passer de la condition d'allié à celle de sujet. Il vint un moment où trois Etats seulement restèrent sur le pied primitif d'égalité, Chios, Lesbos et Samos, et sans doute aussi un moment où par suite du désarroi des membres, l'assemblée générale de Délos, si elle se réunissait encore, perdit toute autorité effective.

C'est alors que Périclès transporta à Athènes le trésor commun qui jusque-là avait été déposé à Délos. Ce dernier acte n'était que le couronnement de la politique suivie par les Athéniens depuis la formation de la confédération. Ce fut une injustice que Périclès, selon Plutarque, appuya de raisonnements fort spécieux pour répondre à ses ennemis qui la lui reprochaient en termes très énergiques. « Le peuple s'est « déshonoré, disaient-ils, il s'est couvert d'infamie en tirant « de Délos le trésor commun de la Grèce pour l'employer à « son seul profit... La Grèce n'a-t-elle pas raison de se croire « insultée et outrageusement tyrannisée quand elle voit que « les sommes déposées par elle dans le trésor commun et « qu'elle destinait à fournir aux frais des guerres nationales, « nous les employons à couvrir notre ville de dorures et d'or- « nements recherchés, comme une femme coquette et accablée « sous le poids des pierreries; à la parsemer de statues, à

« construire des temples dont un seul a coûté jusqu'à mille « talents ? » — A quoi Périclès répondait que l'argent une fois donné n'est plus à celui qui l'a donné, mais à celui qui l'a reçu, pourvu que celui-ci remplisse les engagements qu'il a pris en le recevant. « Or, tous vos engagements vous les « avez remplis en ce qui concerne la guerre ; vous êtes excel- « lemment pourvus de tout ce qu'il faut pour la faire ; et si « grâce à vous le trésor est surabondant, n'est-il pas juste « que vous l'employiez à des ouvrages qui procurent à votre « ville une gloire éternelle ? » Mais les alliés n'auraient-ils pas été en droit de répliquer de leur côté que cette mesure, quelque raison qu'on pût alléguer, était contraire aux termes du traité, qu'ils n'avaient pas donné leur argent pour embellir une ville étrangère, mais pour faire la guerre contre les Perses, que, puisque le tribut qu'ils payaient pouvait suffire pour les deux choses, la seule conséquence à en tirer, c'était qu'il était trop élevé et qu'il fallait le réduire, et qu'enfin on n'avait pas le droit, en tout cas, de détourner cet argent de sa destination spéciale sans les consulter? Le mieux qu'on puisse dire sans doute de cet acte abusif, c'est de lui appliquer la parole même que Plutarque prête à Aristide à son sujet : « C'est une injustice, mais cela est utile. »

Utile à Athènes, entendait Aristide ; dans la pensée de Périclès, cela devait être utile aussi au reste de la Grèce. Car en employant l'argent des Grecs à élever ces statues, ces temples, ces monuments de tout genre que nous voyons énumérés dans Plutarque, et qui firent d'Athènes une ville de merveilles et l'objet d'une admiration universelle, que tant de siècles n'ont pas encore épuisée, Périclès n'obéissait pas seulement à son amour profond et éclairé pour les belles productions de l'art; il poursuivait l'exécution de cette idée maîtresse que nous avons indiquée, et ses plans étaient éminemment panhelléniques. En accumulant dans les murailles d'une ville les chefs-d'œuvre des arts et les solennités des fêtes, toutes les magnificences, celles qui parlent aux yeux et celles qui s'adressent à l'esprit, en donnant à Athènes, pour ainsi dire, une grandeur visible, il voulait ajouter au prestige de la puissance le prestige moral qui fait paraître la puissance plus noble, et qui la fait accepter sans murmure,

parce qu'alors on la subit sans humiliation ; par là, il voulait faire d'Athènes, non pas une souveraine détestée de nombreux Etats dépendants, portant le joug sans s'y soumettre, mais le centre d'un sentiment national, où viendraient s'alimenter comme à un foyer bienfaisant toutes les aspirations intellectuelles de la Grèce, et affluer spontanément de tous les points du monde hellénique les flammes éparses d'un patriotisme commun. Nous lisons dans Plutarque qu'il tenta de réunir les députés de toutes les villes grecques dans une assemblée générale qui se serait tenue à Athènes, et qu'il envoya à cet effet, de tous les côtés, vingt citoyens distingués, âgés de plus de cinquante ans. Les manœuvres des Lacédémoniens firent échouer ce projet, mais il nous montre la pensée persistante de Périclès ; et cet échec momentané ne fit que lui prouver qu'il n'était pas encore temps d'en venir à l'exécution ; et la nécessité de réduire Sparte à ne pouvoir plus empêcher ce qu'il avait résolu d'accomplir dut s'imposer plus fortement à son esprit.



Mais avant d'en venir à Sparte, Périclès dut commencer par abattre une ville dont la puissance maritime prenait des proportions menaçantes, et dont l'arrogance croissait avec la prospérité : je veux parler de Samos. Tout poussait Périclès à cette guerre, qui entrait éminemment dans le plan général de sa politique. Samos était un des trois Etats ioniens qui ne payaient pas tribut à Athènes, et qui étaient restés des alliés entièrement indépendants. Il était bon de lui faire sentir la supériorité des Athéniens, qu'elle inclinait à toute occasion à méconnaître, et de lui ôter l'envie, si elle lui venait jamais, de se poser en rivale de leur ville. De plus il y avait à Samos un fort parti oligarchique qui, comme toutes les oligarchies dans les autres Etats grecs depuis que Sparte et Athènes étaient sur un pied de rivalité avouée, divisait la cité en deux tendances contraires : l'une qui était favorable aux Athéniens et à leur politique, l'autre qui ne répugnait pas à l'idée de voir Sparte à la tête de la Grèce. Nous avons vu que même à Athènes, le parti oligarchique était philo-laconien. C'est ainsi

que toutes les villes qui étaient régies par un gouvernement aristocratique, ou qui, tout en ayant une constitution démocratique, comme Samos, avaient laissé à une aristocratie nombreuse une large part d'influence dans les affaires, étaient naturellement les ennemies sinon avouées, tout au moins possibles à un moment donné d'Athènes, type achevé du gouvernement démocratique par excellence. Aussi, voyons-nous que dès que la guerre a commencé, les aristocrates Samiens font envoyer une députation à Sparte, pour lui demander, en dépit de la trêve de trente ans signée quelques années auparavant, son assistance et celle de ses alliés. Et, chose remarquable, il y eut dans l'assemblée des Péloponésiens, réunis pour délibérer sur la requête de Samos, des voix qui s'élevèrent en faveur d'Athènes, malgré l'antipathie dont elle était l'objet, établissant que le droit était de son côté, puisqu'elle ne faisait que réprimer, en sa qualité de chef d'une confédération, la révolte d'un membre insoumis. En effet, Périclès n'envoya une flotte contre Samos que lorsque cette cité eut refusé la médiation d'Athènes dans sa querelle avec Milet.

Dès lors, comment admettre la vraisemblance du bruit que firent courir les ennemis de Périclès, et que Plutarque ne récuse pas pour sa part, à savoir qu'il fut poussé à entreprendre cette guerre uniquement par le désir de complaire à Aspasie, qui était originaire de Milet ? Il faudrait méconnaître entièrement le caractère de Périclès et la politique qu'il a constamment suivie pour accorder à cette accusation malveillante la moindre créance. Périclès fit la guerre à Samos, qui s'était révoltée, comme il l'avait faite déjà pour la même raison aux Eubéens et aux Mégariens, pour les faire rentrer dans l'obéissance et pour les punir d'en être sortis. Ce qui est sûr en outre, c'est que, quoi qu'on pense des causes de la guerre, l'issue en fut profitable aux Athéniens, et que la longue résistance que les Samiens leur opposèrent fit bien voir le danger qu'ils auraient pu faire courir bientôt à l'empire d'Athènes. En effet, le siège de Samos ne dura pas moins de neuf mois, et ce ne fut pas trop de toutes les forces d'Athènes, augmentées des contingents de Chios et de Lesbos, pour la réduire. De sorte que si ce fut Aspasie qui fit décider

cette expédition, au lieu de faire un crime à Périclès d'avoir subi son influence, les Athéniens avaient sujet d'être reconnaissants à Aspasie de l'avoir exercée en cette occasion.

Pour juger comme il convient les rapports de Périclès et d'Aspasie, il faut se tenir en garde contre nos idées modernes, et considérer la condition de la femme dans la société grecque. Les citoyennes libres étaient tenues dans un état de sujétion absolue, et la loi les traitait presque comme si la différence de sexe eût emporté avec elle une différence de nature. Dans aucun cas elles ne pouvaient disposer de leurs biens ni de leur personne; tout ce qui intéressait leur existence, leur bonheur ou leurs droits était réglé par des parents mâles : filles, elles dépendaient de leur père; épouses, de leur mari, veuves, de leur fils ou, à son défaut, du plus proche parent mâle. Il est curieux de voir avec quelle facilité on divorçait d'avec sa femme pour en épouser une autre, ou même comment deux citoyens échangeaient leurs épouses, sans que la morale publique y vît rien à reprendre. Périclès, par exemple, avait épousé par convenance de famille une femme vulgaire qu'il répudia bientôt pour la donner à un de ses parents. De plus, les femmes libres vivaient dans une réclusion rigoureuse et leur culture intellectuelle était à peu près nulle. L'histoire nous a transmis les noms de femmes romaines qui avaient fait sur leurs contemporains une grande impression par leurs talents, par leur caractère ou même par leurs vices : ainsi Cornélie, mère des Gracques, Porcia, fille de Caton et femme de Brutus, Livie, femme d'Auguste, les deux Agrippine, Messaline, Faustine et d'autres. Mais y a-t-il une seule citoyenne d'Athènes qui soit restée célèbre ?

En revanche il y avait à Athènes une classe de femmes, appelées hétaïres, venues pour la plupart des îles de l'Archipel ou des côtes de l'Asie Mineure, dont le commerce offrait tout le charme qui manquait aux femmes libres. Ces hétaïres ou courtisanes vivaient librement, à la seule condition de plaire. Elles unissaient en général à la grâce et à la beauté une culture intellectuelle remarquable, de sorte qu'à l'attrait du plaisir se joignait en elles l'attrait non moins puissant d'une conversation aimable et élégante aussi bien qu'éclairée, auquel n'étaient pas insensibles des sages comme

Anaxagore et Socrate, de grands artistes comme Phidias, de grands hommes d'Etat comme Périclès. Quelques-unes de ces hétaïres, comme Thargélia, Théodota et surtout Aspasie, furent des femmes véritablement distinguées ; on devait aller chez elles du temps de Socrate comme au XVIIe siècle on allait chez Ninon de Lenclos ; et si je ne craignais de manquer de respect à nos grand'mères, je comparerais leurs maisons à la Chambre bleue, avec cette différence que la galanterie y était sans doute plus indiscrète et l'esprit moins quintessencié. Les petits vers et les dissertations précieuses sur la géographie compliquée du pays du Tendre y étaient remplacés par des entretiens enjoués sur l'éloquence, la poésie, la musique, les arts plastiques, la philosophie ; et j'imagine, malgré la bonne opinion que j'ai d'Alcibiade, que maintes fois Socrate dut parler de l'amour avec autant d'éloquence chez Théodota qu'avec son cher disciple sur les bords de l'Ilissus.

Tout nous porte à croire que Périclès éprouva une véritable passion pour Aspasie. Faut-il considérer cette passion comme une de ces faiblesses regrettables dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts, et qui amoindrissent celui qui s'y laisse entraîner? N'oublions pas qu'Aspasie n'était pas une femme vulgaire. Sans insister sur sa beauté, dont tous les témoignages du temps parlent avec admiration, Périclès trouvait chez elle à un degré rare la satisfaction de tous ses penchants esthétiques. Sans aller jusqu'à croire, comme certains l'ont dit, qu'elle fut pour lui un maître d'éloquence, et que souvent il ne fit que prononcer les discours qu'elle lui avait inspirés, son entretien devait être pour lui une source de jouissances délicates et un noble délassement. Quelquefois même il dut être quelque chose de mieux : au milieu des fatigues et des amertumes de la vie publique, n'était-ce pas un bonheur précieux pour Périclès que d'avoir à ses côtés une femme d'un esprit supérieur, et sans doute aussi d'un cœur élevé, dont l'intelligence sût le comprendre, la tendresse le soutenir et au besoin le consoler? Plutarque nous conte qu'Aspasie ayant été impliquée dans le procès d'Anaxagore, poursuivi, comme plus tard Socrate, pour crime d'impiété, Périclès la défendit avec tant d'émotion qu'il ne put retenir ses sanglots, et que les juges l'acquittèrent. Un

tel attachement, respectable par sa force et par sa durée même, ne diminue pas Périclès, il le complète : il nous faut voir en effet, à côté de cette intelligence si puissante, une extrême sensibilité se conciliant, ce qui est rare, avec une volonté d'une vigueur exceptionnelle ; de sorte qu'à l'admiration que nous inspire Périclès se joint aussi la plus vive sympathie.

***

Il ne faut donc pas s'arrêter aux calomnies qui nous montrent Périclès dominé par sa maîtresse au point de donner accès à des influences féminines dans le gouvernement de la cité. S'il fallait en croire les auteurs de ces calomnies, ce n'est pas seulement la guerre de Samos, mais aussi la guerre du Péloponèse qui aurait été déterminée par ces influences. Plutarque cite quelques vers des *Acharniens* d'Aristophane, d'après lesquels Périclès aurait fait prononcer contre Mégare l'interdiction de tous les ports athéniens ou alliés d'Athènes — ce qui fut le prétexte de la guerre — parce que des jeunes gens de Mégare avaient enlevé deux courtisanes séduisantes, dont l'une était sa maîtresse. Nous ne devons attacher aucune importance à ces commérages. Nous avons vu que la guerre de Samos entrait admirablement dans le plan général de la politique de Périclès : la guerre du Péloponèse devait en compléter le développement.

Les agresseurs ne furent cependant pas les Athéniens : la provocation vint de Corinthe et de Sparte, qui suscitèrent et soutinrent la révolte de Potidée, alliée tributaire d'Athènes, et puis invitèrent tous les Péloponésiens à porter les plaintes qu'ils pouvaient avoir à présenter contre les Athéniens devant l'assemblée des Spartiates. Les Mégariens soutenus par les Corinthiens, qui voulaient faire déclarer la guerre avant la chute de Potidée, actuellement bloquée par la flotte athénienne, essayèrent de prouver que la Trêve de trente ans avait été violée par Athènes, et que l'injure faite à Mégare atteignait également Sparte et tous ses alliés. Après une longue délibération dont nous lisons un récit détaillé dans Thucydide, et où l'orateur corinthien avait fait un curieux tableau de la politique active et résolue des Athéniens en l'opposant

à la lenteur routinière des Spartiates, une députation fut envoyée à Athènes, qui demanda d'abord que « le sacrilège cylonien fût enfin expié ». Thucydide, à qui cette expression est empruntée, raconte que longtemps avant ces événements un citoyen d'Athènes, nommé Cylon, après avoir tenté sans succès de s'emparer de la tyrannie, avait cherché un refuge dans le sanctuaire de Minerve à l'Acropole, et que plusieurs de ses complices s'étant rendus sous la promesse qu'ils auraient la vie sauve, furent massacrés au mépris de la foi jurée. C'est ce sacrilège, qui dans les idées du temps pouvait être cause des plus grandes calamités pour la Grèce, tant que les coupables ou leur descendance n'auraient pas été punis, dont la députation péloponésienne demande l'expiation. C'était, indirectement mais très clairement, demander le bannissement de Périclès qui descendait par sa mère des Alcméonides, principaux auteurs du meurtre inexpié. Cette réclamation, appuyée à Athènes même par les ennemis de Périclès, fut rejetée, et ne fit que l'affermir dans l'estime publique, en montrant aux Athéniens la crainte qu'il inspirait à leurs ennemis. Les députés lacédémoniens demandèrent successivement aux Athéniens de lever le blocus de Potidée, de rendre à Egine son autonomie, de rapporter le décret d'exclusion contre les Mégariens. C'est surtout sur cette dernière réclamation qu'ils insistèrent vivement, donnant à entendre que si l'on y faisait droit, la guerre pouvait être évitée. Les Athéniens étaient assez disposés à céder sur ce point dans l'intérêt de la paix. Mais ce n'était pas là le compte de Périclès. Cette guerre, d'ailleurs inévitable à bref délai, et qu'Athènes n'avait rien fait pour provoquer, il fit tout ce qu'il put pour en hâter l'explosion. Le décret contre Mégare en somme importait peu ; ce n'était pas là qu'était le fond de la querelle : deux cités étaient en présence, Sparte et Athènes, qui se gênaient mutuellement dans leurs projets ambitieux ; il fallait que l'une réduisît l'autre à l'impuissance. D'ailleurs devant les exigences impérieuses des Lacédémoniens, les Athéniens ne pouvaient pas reculer sans humiliation. C'est ce que Périclès leur fit entendre dans un discours plein de force et de grave éloquence, dont les idées, sinon le texte même, nous sont rapportées par Thucydide, qui dut vraisemblablement

l'entendre. Indépendamment de la bonté de sa cause, tout donnait à Athènes le droit d'espérer une heureuse issue de la guerre. Périclès pouvait se rendre la justice qu'il avait tout fait pour en préparer le succès, et il avait le droit d'en parler aux Athéniens avec une certaine fierté. Il compara leur puissance et leurs ressources à celles de leurs ennemis, leur représentant qu'ils leur étaient supérieurs en vaisseaux, en richesses, en alliés ; que les Lacédémoniens étaient incapables de faire face à une guerre qui se prolongerait : la flotte athénienne tenant la mer, les Péloponésiens ne pouvaient se ravitailler que par leur péninsule, que les marins athéniens pouvaient même piller en leur absence, tandis qu'Athènes continuerait à communiquer avec tous les ports de l'Archipel et de l'Asie Mineure. Un seul point était vulnérable : l'Attique était exposée au pillage ; les Athéniens devaient se résigner à cette nécessité, et ne pas engager imprudemment une bataille sur terre, pour la détourner : « Il faut donc dès aujourd'hui, faisant l'abandon de nos terres « et de nos maisons, nous borner à la défendre de la mer et « de notre ville, sans que la colère, en voyant nos pertes, « nous entraîne à livrer bataille aux Péloponésiens, plus « nombreux que nous. En effet, vainqueurs, nous ne les « empêcherons pas de revenir en aussi grand nombre ; et si « nous succombons, nous perdrons en même temps nos alliés, « qui font notre force ; car ils ne resteront pas en repos dès « que nous serons hors d'état de marcher contre eux. Ne « pleurons donc pas nos maisons et nos terres, mais nos per- « sonnes. Ce ne sont pas les biens qui acquièrent les hommes, « mais les hommes qui acquièrent les biens. Si je croyais « vous persuader, je vous inviterais à sortir vous-mêmes « pour les ravager, et à montrer aux Péloponésiens que pour « de tels objets vous ne vous humilierez pas devant eux. » De son côté, dans l'assemblée des Péloponésiens, le roi spartiate Archidamos, opposé à la guerre, avait fait également ressortir les avantages des Athéniens : « Contre les Pélopo- « nésiens et les peuples limitrophes nous combattons dans « des conditions égales, et nous pouvons nous porter rapi- « dement sur tous les points. Mais quand il s'agit d'ennemis « qui habitent une contrée éloignée, qui ont de plus une

« grande expérience de la mer, qui sont abondamment pourvus « de tout, richesses particulières et publiques, flotte, chevaux, « armes, population plus nombreuse qu'aucun Etat de la « Grèce, nombreux alliés tributaires, peut-on s'engager légè- « rement dans une guerre contre eux ? Nous leur sommes « inférieurs en vaisseaux, en finances encore plus... »

On voit donc que les chances les plus sérieuses de succès étaient du côté des Athéniens, et que Périclès ne les engageait pas à la légère dans une guerre aventureuse. Si les choses s'étaient passées comme il était légitime de les prévoir, si le hasard n'avait pas dans la suite des événements une part au moins aussi grande que la logique, et si tous les calculs de la sagesse humaine n'étaient déconcertés à tout moment par quelque catastrophe fortuite, contre laquelle ni la sagesse ni le génie ne peuvent se prémunir ni même se défendre, il faut reconnaître que vraisemblablement Périclès aurait mené son œuvre à bonne fin : les Lacédémoniens auraient été vaincus, et peut-être l'unité grecque se serait faite. Ce qui a confondu les desseins de Périclès, ce ne sont pas les Lacédémoniens, c'est la fatalité. Tous les obstacles prévisibles, il aurait pu sans doute les éviter ou les surmonter. Mais il ne pouvait empêcher que la peste ne fît d'Athènes une épouvantable nécropole, ni que la mort l'emportât lui-même prématurément. Lui disparu, les Athéniens sauraient-ils éviter les fautes qu'il prévoyait dans ce même discours? « J'ai bien d'autres raisons encore d'espérer la victoire, « leur disait-il, pourvu que vous ne prétendiez pas, tout en « faisant la guerre, accroître votre domination et prendre « plaisir à vous créer d'autres périls : car je crains bien plus « nos fautes domestiques que les projets des ennemis. » Et, en effet, c'est une faute des Athéniens, la funeste expédition de Sicile, qui décida du sort de la guerre. Il est probable que si Périclès avait vécu au moment où cette expédition fut décidée, il aurait su en détourner ses concitoyens, comme il l'avait déjà fait auparavant. Nous lisons en effet dans Plutarque : « Déjà beaucoup avaient conçu ce funeste amour « pour la Sicile, que dans la suite enflammèrent dans tous « les cœurs les discours d'Alcibiade. Il y en avait même qui « rêvaient la conquête de l'Etrurie et du pays de Carthage...

« Périclès contint ces convoitises aventureuses, et réprima « cette fureur d'entreprises, en employant les forces d'Athènes « à garder et à assurer ce qu'elle avait acquis, persuadé « d'ailleurs que c'était déjà beaucoup que d'empêcher l'ac- « croissement de la puissance de Lacédémone. »

***

Nous arrivons aux années les plus pénibles et les plus tristes de la vie de Périclès, celles en même temps où la fermeté et la grandeur de son caractère se marquèrent avec le plus de force et de relief. Jamais il n'eut à exercer plus énergiquement son ascendant sur ses concitoyens qu'au milieu des calamités qui survinrent. Les Athéniens qui avaient suivi Périclès avec enthousiasme en refusant de faire la moindre concession aux réclamations spartiates, et qui avaient envisagé avec une grande fermeté les probabilités d'une invasion lacédémonienne, furent moins stoïques lorsqu'ils virent les ennemis sous leurs murs, détruisant maisons, arbres à fruits, récoltes, et se livrant partout à une dévastation systématique. Leur patience ne tint pas devant un spectacle aussi humiliant, et dans leur exaspération ils demandaient à grands cris une sortie en masse, que Périclès s'obstinait à empêcher; de sorte qu'en peu de temps leur colère contre lui fut à son comble. Dans cette conjoncture difficile, la constance de Périclès fut inébranlable : ni les outrages ni les dénonciations calomnieuses ne purent obscurcir son jugement ni troubler sa sérénité. Il laissait sans s'émouvoir chanter partout contre lui des chansons satiriques, où sa personne était couverte d'ignominie, et où on l'accusait de laisser par sa lâcheté tout en proie aux ennemis.

« Comme un pilote surpris par la tempête, après avoir mis « ordre à tout, ne prend conseil que de son expérience, sans « s'arrêter aux larmes des passagers en proie au mal de mer « ou à la frayeur, de même Périclès, après avoir bien fermé « la ville, distribué les postes sur tous les points et pris « toutes les dispositions nécessaires pour la sûreté publique, « ne prit plus conseil que de sa propre prudence, sans se « soucier des clameurs et des emportements des assiégés,

« des instances réitérées de ses amis, des déclamations et des « menaces de ses ennemis. » Et dans la crainte de se voir forcé d'agir contrairement à ses desseins, il ne convoquait même plus l'assemblée du peuple.

Cette fermeté admirable, il eut bientôt l'occasion d'en donner une preuve nouvelle. Aux malheurs de l'invasion vint se joindre, l'été suivant, une calamité terrible, la peste, dont Thucydide nous a laissé une sombre et saisissante peinture. Dans leur désespoir les Athéniens faisaient Périclès responsable de tous leurs maux. Le sentiment public devint si général et si violent que Périclès ne put, comme l'année précédente, y opposer un silencieux dédain. Il convoqua donc le peuple au Pnyx, et lui présenta une sorte d'apologie de sa politique sur un ton si plein de dignité et avec un sentiment si haut de la droiture de ses desseins et de la justesse de ses prévisions, que sa parole éloquente subjugua encore une fois l'assemblée, et qu'elle décida, au lieu de songer à la paix, de pousser la guerre avec plus de vigueur.

Trois fois Thucydide fait parler Périclès, et sans doute ces trois discours avaient laissé dans la mémoire de l'historien qui les écoutait des traces assez profondes pour qu'il pût en reproduire plus tard au moins le caractère et l'accent. C'est ce dernier discours qui me semble le plus frappant des trois. Celui qui fut prononcé sur la tombe des guerriers morts pendant la première campagne est sans doute plus précieux en ce qu'il retrace le tableau d'Athènes à cette époque, le caractère des Athéniens opposé à celui des autres Grecs, et le système politique et gouvernemental tel que Périclès l'avait mis en pratique. Mais tandis que cette oraison funèbre a un caractère impersonnel, et qu'en la prononçant Périclès n'est en quelque sorte que le porte-voix d'Athènes s'exprimant par la bouche de son citoyen le plus autorisé, dans ce dernier discours au contraire, c'est lui-même qui est en cause; au lieu de nous présenter, pour ainsi dire, une prosopopée brillante et magistrale de la patrie, l'orateur nous parle de lui et pour lui. Ici l'accent n'est plus le même : à la profondeur d'une pensée maîtresse d'elle-même qui se développe avec une allure majestueuse, a succédé un sentiment tout personnel, vibrant d'indignation et de fierté : la vigueur de l'esprit

est remplacée par un cri de l'âme. J'avoue que Périclès me touche ici bien davantage. Je me représente ce vieillard glorieux dont la préoccupation unique pendant quarante ans a été la grandeur de sa patrie, et qui a mis au service de ce noble dessein une intelligence supérieure et une volonté invincible, habitué à maîtriser les hommes et à commander aux événements eux-mêmes, placé si haut par la conscience de sa supériorité et de son génie que ni la sottise ni l'envie ne sauraient l'atteindre, conservant encore au milieu des calamités publiques et privées une fidélité entière à ses convictions réfléchies, je me le représente à la tribune haranguant cette multitude irritée, du milieu de laquelle s'élèvent contre lui des cris de fureur, et en quelques instants reconquérant ses sympathies et sa confiance, non pas par des flatteries ni des bassesses, mais par des paroles dédaigneuses et hautaines qui lui reprochent amèrement son abattement et son ingratitude :

« C'est pourtant contre un homme tel que moi que vous « vous courroucez, moi qui ne me crois inférieur à personne « pour bien discerner ce qui est utile et pouvoir l'exprimer, « moi qui aime la patrie et qui suis au-dessus des richesses. « Celui qui sait ce qui est utile sans pouvoir clairement « l'expliquer est comme s'il n'y eût jamais pensé ; réunirait-il « même ces deux conditions, sa parole serait sans valeur s'il « n'aimait pas son pays ; mais l'aimât-il, s'il se laissait vain- « cre par la cupidité, c'est à elle seule que toutes ses autres « qualités seraient vendues. Si donc, pensant que ces mérites « existent en moi plus qu'en aucun autre, vous avez suivi « mes conseils pour la conduite de la guerre, vous auriez tort « maintenant de m'en faire un crime... Pour moi je suis le « même et je ne change pas... » Il leur dit plus rudement encore : « C'est la faiblesse de votre entendement qui vous « fait douter de la rectitude du mien ! » Et plus loin, leur faisant honte de leur manque d'endurance, il a ce mouvement superbe pour les rappeler au sentiment de l'honneur national :

« Citoyens d'une république puissante, élevés dans des « institutions dignes d'elle, votre devoir est de supporter les « épreuves les plus pénibles, plutôt que de souiller sa renom-

« mée ; car les hommes ont autant de mépris pour celui qui « trahit lâchement sa propre gloire, que de haine pour qui-« conque s'arroge celle d'autrui ! » Il leur expose ensuite toutes les raisons qu'ils ont d'espérer une heureuse issue de la guerre : toute leur force est dans leur marine, qui est incomparable; le ravage de l'Attique, ils devaient s'y attendre, et c'est le moindre des maux, puisqu'il laisse intacte leur puissance; il leur montre tout le danger qu'il y aurait à abdiquer l'empire, dont la perte les rendrait victimes de ces haines auxquelles il les a déjà exposés de la part des vaincus, et enfin le déshonneur dont ils seraient flétris, s'ils laissaient à leurs enfants une patrie moins florissante qu'ils ne l'ont reçue de leurs aïeux. Puis transparaît encore dans l'accent de son discours un sentiment intime qui a dû le consoler bien des fois des injustices de ses concitoyens : « Etre haï sur le moment, « c'est le partage de quiconque a voulu commander aux « autres; mais celui qui pour de très grandes choses s'attire « l'envie, est bien inspiré; car la haine ne dure pas long-« temps, tandis que l'illustration dans le présent et la gloire « dans l'avenir restent à jamais dans le souvenir des hommes. » Et tout le discours se termine par cette conviction hautaine, qui est la plus fière leçon d'héroïsme qu'on puisse donner à la faiblesse humaine : « Ce sont ceux qui résistent « le plus énergiquement à la mauvaise fortune, peuples ou « individus, qui sont les premiers entre tous. »

Malgré l'effet puissant que produisit ce discours sur les Athéniens, qui rompirent immédiatement toute négociation de paix avec Sparte, l'irritation contre Périclès ne cessa entièrement qu'après qu'on l'eut condamné à une amende, et qu'on lui eut enlevé le commandement. A cette amertume vinrent se joindre d'autres tristesses. Le malheur s'abattit sur sa maison et y frappa des coups si terribles et si rapides que le colosse en fut ébranlé et qu'il eut pour la première fois de sa vie un moment de défaillance. Un fils indigne, Xantippe, se ligue avec ses ennemis, et se fait le colporteur des calomnies infâmes contre son père. Puis coup sur coup la peste emporte ce même Xantippe, une sœur de Périclès, la plupart de ses parents et ses plus chers amis. Dans sa maison dévastée, Périclès reste seul avec le dernier de ses enfants légi-

times, et le plus chéri, Paralus : à son tour il est frappé. A ce dernier malheur, dit Plutarque, « il essaya vainement de se « roidir, de conserver son caractère et sa force d'âme ; il flé- « chit, et quand il s'approcha pour déposer une couronne sur « le cadavre, à cette vue la douleur l'emporta, ses sanglots « éclatèrent, et il versa un torrent de larmes : c'était la pre- « mière fois de sa vie qu'il montrait son désespoir ». Il eut, il est vrai, la consolation de se voir regretter par le peuple qui, ne pouvant se passer de lui, le rappela au pouvoir, après une courte expérience qui lui montra que personne ne pouvait le remplacer. Les Athéniens lui firent amende honorable, et de nouveau se livrèrent entièrement à lui. Mais Périclès ne jouit pas longtemps de ce triomphe : la peste l'atteignit à son tour; après avoir langui quelque temps, le grand homme mourut, laissant inachevée et par conséquent compromise une œuvre que lui seul aurait pu mener à bonne fin.

N'est-ce pas véritablement un triste spectacle que de voir cet homme grand entre tous, qui pendant quarante ans avait mis tant de qualités rares au service d'une tâche aussi noble que malaisée, et qui déjà pouvait entrevoir le moment où ses efforts allaient recevoir leur récompense, frappé tout à coup par une mort prématurée, et s'éteignant au milieu de l'écroulement général de ses affections, de ses espérances et de son œuvre? Mais bien qu'il n'ait pu accomplir tout ce qu'il avait rêvé, ce qu'il a fait n'a pas été stérile. Il a porté sa patrie au plus haut degré de prospérité et de puissance qu'elle ait jamais atteint; il a réalisé la plus haute conception d'un gouvernement démocratique qui ait jamais existé; il a surexcité l'énergie individuelle et productrice dans tous les sens de ses concitoyens; il a donné à Athènes un prestige plus brillant que celui de la puissance, il en a fait la patrie des arts et des chefs-d'œuvre. Périclès a été la personnification la plus resplendissante, le type le plus achevé de l'esprit d'Athènes, il a été l'Athénien par excellence, et la patrie athénienne vit en lui : toutes les qualités qu'il revendique pour la démocratie athénienne dans l'oraison funèbre que nous avons étudiée plus haut, il en est lui-même l'expression la plus parfaite et la plus élevée ; il a été de tous les hom-

mes de son temps le plus éclairé, le plus éloquent, le plus patriote, le plus puissant, le plus désintéressé, le plus intègre; il a mérité enfin plus que tous les autres éponymes de leur siècle, de laisser au sien un nom qui assurément en est le plus grand, le plus digne d'admiration et de respect, et le plus glorieux. Quant à l'unité grecque qu'il avait rêvée, peut-être l'aurait-il réalisée, s'il avait vécu quelques années de plus; en tout cas, ce n'est pas le moindre de ses titres de gloire que d'avoir voulu fonder en Grèce un patriotisme commun, grouper autour d'une seule cité les fragments épars de cette race désunie, et en étouffant le penchant exclusif des Grecs à une autonomie précaire et isolée, empêcher peut-être ce qui arriva un siècle plus tard, qu'ils ne devinssent tous des esclaves.

ANDRÉ DE MAGES.

PARADOXES ET TRUISMES

D'UN ANCIEN DOYEN [1]

IV

PETITS VOYAGES D'INSPECTEURS

Une besogne du doyen assez ennuyeuse, qu'il pourrait d'ailleurs passer au secrétaire, comme toute autre écriture administrative, s'il renonce à l'égayer d'aucune idée à lui et de la moindre touche personnelle, c'est la rédaction des rapports de fin d'année pour la session de décembre du conseil académique. J'aurais à prendre mes matériaux dans ce fatras officiel, si j'écrivais l'histoire de mon décanat; mais cette histoire, dans sa suite régulière, n'est ni mémorable ni amusante ; rien n'y est arrivé d'un peu intéressant que ses scandales, qui sont au nombre de quatre ou cinq petits, et d'un gros.

Le premier de ces scandales, par ordre chronologique, est le salut que j'adressai, en décembre 1896, à nos très éminents et très sympathiques collègues, MM. les professeurs de l'Université de Paris, membres du comité consultatif de l'instruction publique, qui, depuis la suppression des inspecteurs généraux de l'enseignement supérieur, retranchés du budget comme un luxe inutile, venaient annuellement nous faire visite, avec une délégation de l'État, en qualité... d'inspecteurs de l'enseignement supérieur! Plaisanterie peut-être un peu forte. Je veux bien qu'on se moque du monde, mais

[1]. Voir la *Revue* du 1er mai 1903.

seulement jusqu'à un certain point. Si les inspecteurs titulaires rendaient des services, pourquoi ne les a-t-on pas conservés?

Je n'ai jamais aimé les inspecteurs, ni les vrais, ni les faux. Bien que je compte, parmi les premiers, un de mes excellents amis personnels, et que je le voie avec beaucoup de plaisir en dehors de sa fonction, leurs visites officielles m'ont toujours duré et je trouvais pesantes l'indiscrétion et l'importunité de ces encombrants oiseaux de passage.

Ne servir absolument à rien, c'était le moindre de leurs inconvénients. Leur inspection, toujours attendue, prévue et connue à jour fixe, ne pouvait les renseigner que fort mal sur les maîtres dont ils prétendaient juger la valeur professionnelle. Les conférences, exceptionnellement soignées, qu'ils honoraient de leur présence, avaient juste autant de sincérité que l'assiette de soupe préparée pour l'impératrice Eugénie, lorsqu'elle visitait les hôpitaux, et que, sur cette belle preuve, elle louait hautement devant les malades l'excellence de leur ordinaire. Tombaient-ils, par malheur, sur la conférence manquée d'un jeune maître, mal disposé ce jour-là et encore instable dans sa place, l'accident pouvait avoir pour sa carrière des suites aussi injustes que fâcheuses. Quant à l'organisation de nos services, ces messieurs avaient en général le bon goût de ne pas s'en mêler, — inutiles quand ils ne faisaient rien, plutôt à craindre quand ils agissaient, rarement bons à quelque chose. Si on leur prouvait, clair comme le jour, que la division en trois leçons des trois heures d'activité extérieure et visible que les professeurs doivent à l'État, est mauvaise, qu'il en résulte un inextricable encombrement de conférences, et qu'il serait à la fois libéral et sage de laisser chaque maître distribuer ses trois heures d'enseignement, sous le contrôle de ses collègues et du doyen, de la façon qui lui paraîtrait la meilleure, l'inspecteur répondait : Professeur, vous avez raison! Mais je n'ai pas le pouvoir d'autoriser la chose. Adressez, par la voie hiérarchique, un rapport au doyen, qui le transmettra au recteur, qui le transmettra au ministre... On faisait le rapport, il partait, et nous n'en avions plus de nouvelles.

Je ne sais pas combien les inspecteurs généraux touchaient

au budget de l'État pour leurs petits voyages à travers la France. Une forte somme, probablement, à laquelle s'ajoutaient, largement comptés, les frais de chemin de fer, d'omnibus et d'hôtel. On s'est aperçu qu'elle était disproportionnée avec la réalité des services rendus, et c'est sans doute pourquoi on a supprimé la charge. Mais enfin les inspecteurs généraux étaient de vrais inspecteurs; ils remplissaient tant bien que mal leur mission douteuse, jusqu'au jour où, devenus trop vieux et trop las pour rédiger eux-mêmes leur rapport, ils le faisaient écrire tout entier (j'ai été témoin de cette comédie) par un de leurs justiciables, choisi parmi les vétérans.

Bombarder dans la délégation d'inspecteur de ses collègues de la province un professeur de la Sorbonne, membre, tant qu'on voudra, du comité consultatif, parce qu'il a sur eux l'avantage illustre d'être « de la capitale » : comment s'est-il rencontré un ministre assez ignorant du cœur humain pour concevoir une idée si folle, et des Parisiens d'une vanité assez outrecuidante pour ne pas voir ou pour braver les suites que leur réservait cette aventure?

A la Faculté de droit de Bordeaux, un de ces pseudo-inspecteurs reçut une leçon. Bien qu'il fût l'ami personnel de plusieurs professeurs, pas une invitation ne lui fut faite, et on ne lui cacha point la raison de ce froid accueil, qui ne s'adressait ni à l'homme, ni au collègue, mais uniquement au délégué du ministère.

C'était bien fait. Nous fîmes mieux à la Faculté des lettres, en notre qualité d'humanistes.

Individuellement, nous fûmes très aimables pour M. Croiset, l'invitant à dîner, lui montrant avec empressement les monuments de la ville, et même la Faculté des lettres. Et comment n'aurions-nous pas témoigné beaucoup de sympathie à un homme de talent et de cœur, non seulement si distingué par son mérite exceptionnel de savant et d'écrivain, mais si rempli de toutes les vertus morales qui commandent l'estime et gagnent l'affection ?

Mais, à l'endroit de sa mission ministérielle, nous avions un autre sentiment secret, que j'osai manifester publiquement et officiellement, en ces termes, dans les premières lignes de mon rapport de fin d'année au conseil académique :

Monsieur le Recteur, Messieurs,

MM. les professeurs de Paris aiment les voyages. Il y a trois ans, nous avions eu la visite de M. Boissier, l'année suivante celle de M. Lavisse. Mais M. Boissier venait apparemment pour nous donner de paternels conseils, tous nos jeunes maîtres ayant été ses élèves, et M. Lavisse avait besoin de s'entretenir, avec le groupe des historiens, des réformes introduites dans l'agrégation d'histoire. L'agrément particulier et nouveau de la visite que M. Alfred Croiset nous a faite cette année, c'est que c'était une démarche de pure et simple confraternité, évidemment exempte de tous les caractères plus ou moins désobligeants que l'idée d'une inspection peut offrir. En effet, l'éminent et très sympathique professeur est venu nous voir entre deux leçons, si pressé par le temps, si peu délégué, semble-t-il, dans la fonction d'inspecteur, que nous n'avons pas eu le plaisir de le garder une semaine entière, et qu'il a dû partir trop tôt, à notre gré, sans avoir même assisté aux conférences de langue et de littérature grecques, seul enseignement qu'il pût juger et goûter avec une compétence officielle. Nous sommes extrêmement sensibles à l'intérêt que nous portent nos collègues de la Sorbonne; cependant, nous croyons devoir les prier de ne plus se déranger pour nous et de rester chez eux, vaquant, ainsi que nous, à leurs fonctions ordinaires, tant que nous ne serons pas invités à leur rendre les visites aimables dont il nous honorent.

Je reçus l'algarade que mon « persiflage impertinent » méritait; mais la réprimande officielle de mon honorable collègue de la Sorbonne, le professeur R., ci-devant directeur de la *Revue bleue*, alors ministre de l'instruction publique, dans le cabinet de l'*Eteignoir* qu'allaient illustrer Billot et Méline, ne troubla pas très profondément la sérénité d'âme dont ne doivent jamais se départir les joyeux Pantagruélistes nourris à l'école de mon bon maître Rabelais.

D'ailleurs, que m'importait ce vain document? J'avais eu la victoire, résultat essentiel et suffisant de toute prise d'armes. Depuis les paroles de bienvenue que je leur adressai en 1896, c'est-à-dire depuis sept ans, pas un de nos chers amis de Paris n'a osé se présenter en qualité d'inspecteur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

V

LA COMPLICATION DE TOUS LES EXAMENS, LE BACCALAURÉAT ET SES ABÎMES D'INIQUITÉ

La division du travail étant une loi de l'évolution, la complication croissante des examens est une nécessité plus fatale

encore que le mouvement sans retour par lequel le latin se retire des études; mais, comme pour la défaite du latin, il est possible et il est sage de diriger, en le réglant et en le modérant, le progrès de cette complication nécessaire, au lieu de le suivre sans résistance et de se laisser emporter par le flot.

Or, le spectacle que nous offrent les examens, depuis une douzaine d'années, est celui d'une confusion de plus en plus grande, née trop souvent de la seule manie de compliquer tout en réformant tout, et bien faite pour remplir de dégoût et d'ennui les amis de l'antique simplicité. En 1892, à la session de juillet, nous avions eu *neuf* baccalauréats divers fonctionnant à la fois; l'année suivante, nous en eûmes *treize*.

Même ou pire dédale dans les épreuves de la licence. Une forme toute nouvelle de ces examens fut inaugurée à la session de juillet 1896. Dans mon rapport de fin d'année, je ne lui ménageai point les critiques :

Nos ingénieux conseils de l'instruction publique continuent à réformer tous les examens, et ce n'est pas précisément pour les simplifier. La nouvelle licence a été inaugurée à la session de juillet. C'est une machine compliquée. *Quinze* professeurs ont été mobilisés et occupés plus ou moins par *vingt-huit* candidats : ce qui fait, pour *deux* têtes d'examinés, *un* examinateur *moins une petite fraction*. La faculté accordée aux candidats de choisir entre *trois* sujets pour certaines compositions porte au chiffre de *quarante-huit* le nombre des questions posées en juillet ou des textes dictés pour les épreuves écrites. A ce compte-là et à ce train-là, la série des matières raisonnables sera vite épuisée; il faudra des esprits singulièrement inventifs pour imaginer toujours quelque chose de neuf qui soit bon.

La complication des examens n'a nullement pour but, comme le public pourrait le croire à tort, de lés rendre plus difficiles aux candidats; on s'ingénie, au contraire, de toutes les façons pour leur faciliter les choses. Le *bénéfice de l'admissibilité*, c'est-à-dire la permission de ne pas recommencer les épreuves écrites pendant un certain temps, quand la partie orale a seule été insuffisante, fut évidemment imaginé pour favoriser la multiplication à l'infini des bacheliers et des licenciés.

Le besoin s'en faisait-il sentir? S'il faut, dans notre organisation sociale, que tous les honnêtes gens soient bacheliers, était-il bien nécessaire d'étendre à la licence cette égalité démocratique? Y a-t-il donc

dans l'enseignement tant de places vacantes pour les jeunes gens munis de leur diplôme, qui frappent à la porte du ministère ? On n'a pas réfléchi qu'un candidat ajourné aux épreuves orales de la licence n'est presque jamais (et je ne sais pas pourquoi je dis *presque*) victime d'un accident de mémoire ou d'une défaillance momentanée; c'est toujours un candidat médiocre, strictement admissible pour ses compositions, et très souvent par l'indulgence trop grande des examinateurs qui lui font cadeau de deux ou trois points pour l'élever au niveau du minimum.

Au baccalauréat, les séries d'*admissibles de droit* sont l'horreur des examinateurs. On constate, au bout de plusieurs mois et même au bout d'un an, le plus désespérant *statu quo* dans le savoir de presque tous ces jeunes cancres, qu'une chance heureuse ou un excès d'indulgence a fait réussir aux épreuves écrites. Cependant, au cours que suivent les choses, cet abus, que l'expérience condamne, ne risque point d'être aboli, et ce que je m'attends, au contraire, à voir régner un de ces jours, c'est l'idée mirifique d'un père de famille qui, si je l'avais adoptée et fait triompher dans les conseils de l'instruction publique, aurait été, suivant sa prédiction « la gloire de mon décanat » : le bénéfice de l'admissibilité deviendrait *partiel,* c'est-à-dire qu'un candidat ayant fait en histoire une bonne réponse, mais continuant d'ânonner en grec ou réciproquement, ne serait plus interrogé, soit sur l'histoire, soit sur le grec. De cette façon, six épreuves constituant l'examen oral, on pourrait raisonnablement espérer qu'au bout de six ans... ou de douze, tous les admissibles de droit seraient enfin reçus; et c'est ce que promet aux parents, dans la comédie de *Bébé,* l'ineffable Pétillon, répétiteur : « Madame, je le dis avec orgueil, j'ai fini par faire recevoir de véritables crétins. »

Non, la jeunesse n'a pas à se plaindre des réformes; car toutes les innovations en général conspirent à lui rendre le succès facile : telles sont encore, au baccalauréat, l'institution, d'ailleurs excellente, du livret scolaire; au baccalauréat et à la licence, la dictée de trois sujets entre lesquels les candidats peuvent choisir; enfin, à la licence, une nouveauté très curieuse, mais singulièrement critiquable, car elle est fondée sur la plus étrange méconnaissance du vrai caractère de cet examen et du genre d'instruction qu'on doit avoir à dix-neuf ans.

Quelle est-elle, cette invention saugrenue? Désormais certaines compositions peuvent être remplacées par des *travaux facultatifs* ou *mémoires*, remis avant l'examen, sur des sujets agréés par les professeurs. Ces travaux sont faits dans les conditions les plus avantageuses. Le candidat a tout loisir, toute facilité. Il peut disposer, sans limite de temps, des ressources les plus abondantes et des plus utiles secours. Il peut mettre à contribution des bibliothèques, prendre conseil des personnes instruites de sa connaissance, et même se faire aider non seulement de leurs lumières, mais de leur collaboration.

Il serait fort étonnant que des écrits composés dans des circonstances si favorables n'eussent pas de bonnes notes. Aussi en ont-ils presque toujours.

On interroge le candidat sur son mémoire, et il le faut bien; sans cela, comment s'assurer qu'il est de lui? Mais c'est un abus manifeste d'attribuer à l'épreuve orale une note distincte; le bon sens voudrait qu'il n'y en eût qu'une pour les deux parties de l'examen. Car, si le candidat est vraiment l'auteur du mémoire, il est probable qu'il possède son sujet, et il n'y a pas lieu de lui savoir un nouveau gré de ses bonnes réponses; s'il n'en est pas l'auteur, il ne faut pas lui laisser une note provisoire qu'il n'a obtenue que par surprise. La seconde note venant s'ajouter à la première, au lieu de se fondre avec elle, il en résulte un chiffre exagéré de points, véritable prime offerte à la composition des travaux facultatifs.

Il est devenu tellement avantageux de les préférer aux dissertations traditionnelles, que l'on conçoit à peine qu'il reste encore quelques candidats pour suivre les anciens errements; mais c'est eux qu'il serait juste d'encourager, car seuls ils persévèrent dans le véritable esprit de l'examen.

La licence, en effet, n'est point un doctorat au petit pied, exigeant une érudition complète et restreinte sur une question qu'on a choisie; c'est plutôt un baccalauréat supérieur qui demande des connaissances moins approfondies qu'étendues et moins particulières que générales.

On commet, soit par pédantisme, soit par cet entraînement irréfléchi qui nous fait répéter sans examen les sottises courantes, une des plus grosses erreurs qu'il y ait en pédagogie, lors-

qu'on dit à des jeunes gens dont l'instruction scolaire n'est pas terminée : Laissez de côté tous les ouvrages de seconde main ; ne lisez que les textes ; remontez aux sources ! Le conseil est bon pour des esprits mûrs, plus que mûrs, las du rabâchage des commentateurs et rassasiés de livres ; il est absurde avant l'âge de l'expérience consommée et dégoûtée.

Ce n'est certes pas en lisant Thucydide dans les éditions savantes que des adolescents pourront acquérir cette ouverture et cette finesse d'esprit, cette variété de connaissances et d'idées, cette politesse du savoir qui fait l'*honnête homme* et sans laquelle la plus grande érudition du monde n'est qu'une rouille pédantesque.

Les étudiants de licence doivent faire des lectures nombreuses et variées, fréquenter beaucoup les historiens et les critiques de la littérature, et il n'y a aucune raison pour leur inculquer déjà le culte exclusif des sources et la défiance des ouvrages de seconde main. Au point de vue de la culture générale, je n'hésite pas à dire que ces ouvrages, que *nos ouvrages*, si dédaignés des érudits, sont plus utiles et plus profitables à un certain âge que les grands textes. N'ai-je pas vu des professeurs pousser la férocité scientifique et la déraison pédagogique jusqu'à cet excès, de déconseiller aux étudiants, comme un amusement frivole, la lecture des articles littéraires contenus dans les grandes revues de vulgarisation ?

Mais si les étudiants de licence doivent connaître les jugements des critiques et des historiens sur les auteurs originaux, je ne veux pas qu'ils me condamnent à en lire, sous le titre de *mémoires*, des compilations aussi inutiles qu'ennuyeuses. A leur âge, ils n'ont pas autre chose à faire que de vastes lectures et des recueils de notes. Les travaux d'érudition qu'on leur recommande depuis quelques années, comme à de petits docteurs en herbe, sont prématurés. Ce qui convient à des adolescents, ce qui est dans le sens normal de leurs études, et dans le meilleur intérêt de leur instruction, c'est de faire des rédactions de cours, des extraits et des analyses de livres ; mais la seule idée de cet amas de stérile copie est à nous faire vomir de dégoût et reculer d'effroi.

La réforme de la licence, dans son article original et principal, aboutit donc à cette alternative : ou le fruit vert d'une

spécialisation trop tôt commencée, ou la pluie assommante des compilations sans valeur et sans fin. La bonne vieille dissertation littéraire, qui ne fait pas tant ses embarras, est bien mieux dans la raison et la nature des choses.

La loi de division et de complication qui est, paraît-il, celle du progrès et qui oblige les examens à devenir un mécanisme de plus en plus laborieux et enchevêtré, facilite donc le succès des candidats et allège leur tâche; mais c'est en augmentant celle des professeurs.

Nous ne nous en plaignons pas, si notre métier est d'abord de faire des licenciés et des agrégés. On parle vaguement d'étendre aux diverses agrégations la part directe que les professeurs d'histoire prennent désormais à la collation du diplôme. Trois fois, durant la dernière année scolaire, et pendant plusieurs jours consécutifs, nos six collègues, les historiens, ont dû interrompre leur enseignement pour faire passer les examens du nouveau diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie. Si la philosophie, les lettres, la grammaire et les langues vivantes sont invitées à faire quelque chose d'analogue, les Facultés seront en continuelles sessions d'examens. Avec notre enseignement, nos travaux personnels s'arrangeront comme ils pourront de cet état de choses, et nous en serons simplement réduits à demander de temps en temps, suivant l'excellent exemple d'un de nos collègues, un congé, pour écrire les livres qui seuls font notre valeur et notre existence aux yeux de l'opinion publique.

C'est ainsi qu'en décembre 1896, je m'exprimais devant le Conseil académique.

On ne s'ennuyait pas toujours dans les séances de ce Conseil. L'Inspecteur d'Académie du département de Lot-et-Garonne était un homme de beaucoup d'esprit dont j'écoutais les rapports avec le plus vif plaisir. Il avait entrepris une campagne terrible contre le baccalauréat qu'il accusait de « crimes », de « scandales » et « d'iniquités », et naturellement, de ce monstre abominable, j'étais, moi, doyen, le complice. Mais il me semble que notre fougueux adversaire nous a plutôt ménagés. Si j'étais chef d'institution, père de famille ou inspecteur d'Académie, j'en dirais bien d'autres sur le baccalauréat. A chaque fausse manœuvre de la lourde machine, j'élèverais de telles réclamations que le doyen assourdi ne pourrait plus dormir.

Il n'y a pas une de nos opérations qui ne puisse être attaquée pour vice de forme. La règle veut d'abord que les exa-

mens se passent *en jury :* or chaque examinateur fonctionne à part, sans se concerter avec ses collègues. Et je ne nie point que cette irrégularité ne soit rendue nécessaire, premièrement par ce fait, que le temps est court et que les examens sont longs ; secondement par cette raison, qu'il est convenable de commencer les vacances avant l'époque où elles finissent; mais jamais les règlements ne l'ont autorisée. La proclamation en jury du résultat de l'examen ne saurait compenser les inconvénients graves de la séparation des collaborateurs dans les fonctions mêmes de l'examen. On pourrait nous ennuyer singulièrement avec cette histoire-là. Qui ne voit que, pour l'appréciation des épreuves écrites, chose capitale, puisqu'elle décide l'admissibilité, l'unité de justice est impossible dans un système anarchique où chacun juge seul en son domicile privé, avec une pleine indépendance ?

L'Inspecteur d'Académie du Lot-et-Garonne fut assez généreux pour ne pas m'attaquer sur ce point vulnérable, et il se peut d'ailleurs que les gens du dehors soient mal initiés aux mystères horrifiques de notre cuisine. Il se borna à maudire éloquemment l'injuste coup qui avait laissé sur le carreau, à la session de juillet, d'excellents élèves du lycée d'Agen, en dépit du bon témoignage que leur rendaient les livrets scolaires. Hélas! je le sais trop, et je ne suis point de ceux qui disent : Ces déplorables accidents sont rares. D'abord ils ne sont pas si rares; et puis, n'y en eût-il qu'un de loin en loin, ce serait trop; il faudrait rechercher et dénoncer le vice d'une organisation qui ne rend pas absolument impossible le massacre du juste.

Je suis plus radical que notre sévère et judicieux critique, l'inspecteur d'Académie. J'admettrais, pour ma part, que non seulement on eût beaucoup plus d'égard aux livrets scolaires, mais qu'on pût *ne tenir compte que d'eux* et dispenser des épreuves, tant orales qu'écrites, tout élève dont les bonnes études seraient dûment constatées. On éviterait ainsi le scandale dont je fus témoin, sinon auteur : un des meilleurs élèves du lycée de Bordeaux ajourné au baccalauréat pour des compositions où il s'était montré, de l'aveu même du proviseur, tellement inférieur à lui-même, que les points de la version et du discours ajoutés à tous ceux du livret ne purent lui conférer l'admissibilité.

Seulement, si le principe du livret scolaire est excellent, il y a, dans l'application, des difficultés. Il ne suffit point, pour être déclaré bon élève et digne du diplôme, d'avoir un bon livret. Des considérations de toute sorte, — valeur inégale des établissements d'instruction publique ou privée, indulgence possible des certificats, force et faiblesse relatives des études et des élèves, faillibilité des jugements humains, véracité plus ou moins suspecte en toutes choses de la parole humaine, — rendent assez long et fort délicat l'examen de ces documents. Il exige, pour être fait comme il faut, des statisticiens et des psychologues, des hommes bien informés et très impartiaux, d'un sens subtil et fin, d'un esprit tranquille et rassis. Or, se figure-t-on le travail des correcteurs qui, accablés chacun d'une centaine de copies à lire, auraient en outre à examiner, comparer, balancer, combiner tout cela, et à peser, avec la valeur des compositions, celle des livrets ! Ce sont deux charges au lieu d'une. On parlait de nous enlever la corvée du baccalauréat, et voilà que, pour alléger le fardeau, on commence par faire crouler sur nos têtes, avec le déluge des copies, l'avalanche des livrets !

M. le Ministre de l'Instruction publique trouve-t-il juste que nous restions livrés à l'une et à l'autre inondation ? Dans une circulaire qui a fait bondir d'allégresse le cœur de M. Francisque Sarcey et des mères de famille, il nous invite à déclarer admissibles, « quelles que soient leurs notes » de compositions, tous les candidats qui ont un bon livret. *Quelles que soient leurs notes!* D'honneur, nous ne demandons pas mieux. Mais alors la lecture des copies devient un passe-temps purement esthétique, dont je ne conteste pas le charme, mais dont on peut nier l'utilité. Le terme logique d'une invitation si généreuse, c'est le salut universel des candidats. Cette conséquence, très bien aperçue par M. Sarcey, ne lui déplaît nullement, et il est d'avis que le baccalauréat doit être donné à *tous les jeunes gens qui ont fait leurs classes.* Belle loi à introduire dans notre démocratie libérale, et qu'on pourrait rédiger ainsi : « Tous les jeunes Français sortis des établissements d'enseignement secondaire et âgés de seize ans, sont bacheliers. »

Parlons sérieusement. Le baccalauréat est un abîme d'iniquité. Mais il faut, d'un œil ferme, regarder au fond de cet abîme et voir exactement en quoi l'iniquité consiste.

Les personnes qui, pour la première fois, entendent parler d'injustice en cette affaire, supposent je ne sais quelles horreurs : des passe-droit, des préventions hostiles, des

faveurs cyniques, peut-être des pots-de-vin et des juges corrompus; à tout le moins, des recommandations trop écoutées ou, au contraire, négligées à tort, quand, par une exception très rare, elles étaient dignes d'attention. Erreur énorme, mensonge calomnieux! Le public est bien trop incapable des sentiments qui sont les nôtres pour concevoir à quel degré, voisin de l'excès, nous sommes justes, je veux dire froidement indifférents à toute autre considération que celle du mérite ou de l'indignité du candidat. Il y a, dans notre cruauté professionnelle, quelque chose de celle des chirurgiens, qui voient d'un œil tranquille des opérations nécessaires à faire, non des suppliants à écouter. Le plus souvent, quand nous corrigeons une copie, nous ne regardons même pas le nom de son auteur, malgré toutes les lettres de recommandation qui sont sur notre table. Si, aux épreuves orales, nous interrogeons quelquefois l'élève sur ses antécédents, sa famille, ses études, la maison d'éducation d'où il sort, cette curiosité légitime ne recouvre jamais quelque vague et perfide dessein de le faire échouer ou réussir selon sa réponse. Non seulement nous sommes impartiaux, mais nous exigeons un peu plus des enfants de chez nous que des étrangers, et nous déployons une coquetterie d'indulgence pour certains adversaires que la grande multitude des sots regarde comme nos victimes désignées. La fortune ne saurait avoir un plus gracieux sourire pour de jeunes abbés, qu'en les faisant tomber entre les mains d'un jury protestant.

En matière de recommandations, la pure doctrine est celle-ci : toute recommandation est une injure, puisque, par le seul fait de nous recommander un candidat, on nous suppose capables de faire fléchir la justice. Mais la rigoureuse pureté des principes est pour les anges, ou encore pour les bêtes; elle n'est pas à l'usage des hommes. Il suffit que les recommandations soient dans la nature humaine, et que nous en fassions tous, je dis *tous*, à commencer par nous, professeurs, qui en savons le vice, pour qu'un honnête homme fuie, comme un pédantisme, le ridicule de s'en formaliser. Cependant leur utilité n'est point certaine, et, faites indiscrètement, elles peuvent nuire. Leur seul avantage probable est tout subjectif; c'est de donner un peu plus de confiance au candidat, qui se flatte, naïf jeune homme! qu'on en tient compte et qu'on a

l'œil sur lui. A supposer qu'elles soient réellement utiles, chose encore une fois très douteuse, elles ne peuvent l'être qu'en restant rares ; autrement, ce sont les non-recommandés qui deviendraient intéressants par leur petit nombre ; et le fait est que l'abus les a tellement avilies qu'en règle générale nous n'y faisons pas la moindre attention.

Quand donc je dis que le baccalauréat est un abîme d'injustice, je suis à mille lieues d'incriminer la parfaite droiture morale des gens de bien qui font les bacheliers ; je les ai vus à l'œuvre, pas un n'a failli à son devoir, et je les tiens tous pour de justes juges. Il s'agit d'une iniquité non des hommes, mais des choses, matérielle, par conséquent, extérieure et vraiment machinale puisqu'elle est inhérente au mécanisme de l'examen. Ce ne sont pas les examinateurs qui sont injustes, c'est le baccalauréat, c'est le monstre lui-même.

Considérez seulement sa pire chinoiserie : l'échelle de 0 à 20 substituée à l'ancienne échelle de 0 à 5 pour les notes en chiffres données aux candidats, sans qu'on puisse imaginer à cette substitution une autre cause que le goût bizarre de nos nouveaux mandarins pour la minutie, la complication, la pseudo-exactitude, et leur dédain pour la simplicité. Si ce luxe de chiffres n'était qu'inutile et ridicule, le mal ne serait pas bien grand ; mais il est funeste, comme on le verra tout à l'heure, aux malheureux garçons qu'il croit servir et qu'il perd en s'ingéniant à les sauver.

Donnons-nous d'abord le spectacle de l'espèce d'intrépidité dans l'absurde avec laquelle nos réformateurs n'ont pas hésité à faire justement l'opposé de ce que le bon sens aurait voulu.

L'échelle de 0 à 20 serait nécessaire dans les concours de haute importance où les concurrents sont des hommes sollicitant des places de l'Etat et séparés, les uns des autres, tantôt par des écarts considérables, tantôt par des différences légères de mérite. L'échelle de 0 à 5 est suffisante pour des enfants de seize ans, dont les compositions sont bonnes, excellentes, assez bonnes, passables, médiocres ou nulles, d'une façon assez nette et tranchée pour n'offrir presque jamais, hors de ces six couleurs, une richesse embarrassante de nuances. Enfin l'échelle de 0 à 10 est bonne pour les candidats et pour

les examens intermédiaires. C'est donc la grande échelle qui conviendrait à l'agrégation, la petite au baccalauréat, la moyenne à la licence. Tout au contraire, le baccalauréat se prélasse dans son vaste escalier de 0 à 20 et ne sait que faire de tous les degrés dont il dispose, tandis que l'agrégation est si à l'étroit sur ses dix marches qu'elle est obligée d'introduire dans ses comptes des fractions de demi-points, de tiers, de quarts et de cinquièmes !

Intervertir l'ordre raisonnable des choses pourrait n'être qu'une fantaisie amusante ; mais l'extravagance que je critique devient grave, si elle recèle ce que les ennemis du baccalauréat ont dénoncé d'instinct comme « la grande iniquité » de cet examen, sans avoir, je crois, clairement démêlé le vice précis qui la constitue.

Que les examinateurs soient de fort honnêtes gens, incapables de la moindre injustice volontaire, cela n'empêche pas l'iniquité de consister essentiellement en une note *inégale* à la valeur réelle des épreuves : or, ne voit-on pas tout d'abord qu'un trop grand luxe de chiffres inutiles favorise cette inégalité, en d'autres termes, cette iniquité, la tente, la facilite, lui donne un libre champ où elle prend toutes ses aises et n'en a point conscience?

La doctrine *Sarceyienne*, et ministérielle aussi, du salut universel des candidats est fondée sur cette supposition, assez juste, que tous les élèves qui ont fait leurs classes régulièrement et complètement doivent être capables de *passer*. Et, en fait, les médiocrités *passables* composent l'immense majorité des copies. Dans l'ancien système de notation, le chiffre 3, qui veut dire passable, et le chiffre 2 —, qui signifie médiocre, étaient les notes les plus communes, et cette moyenne honnête, ou pauvre, suffisait au salut du grand nombre. Aujourd'hui, le correcteur du discours ou de la version ne croit pas infliger une note très mauvaise en donnant 9, 8 ou même 7, qui lui paraissent correspondre à l'ancien 2 —, et qui peuvent, en effet, y correspondre *mathématiquement ;* mais qu'arrive-t-il si, pour la seconde copie, la même note se répète, comme il y a tout lieu de le craindre, au lieu de se trouver compensée par une autre qui soit un peu supérieure à 10 ? Il arrive la mort du pauvre diable, que l'ancienne notation eût sûrement sauvé, et

qui n'a plus d'espoir qu'en l'appui incertain d'un livret scolaire, peut-être passable seulement, lui aussi.

Et c'est ainsi que le chiffre 9, tuant très bien ceux qu'il feint d'épargner, est, pour achever son procès, un traître qui assassine perfidement et lâchement ses victimes. Le voilà, le mystère d'iniquité ! Les amis d'une trompeuse et fausse exactitude et des additions à grands totaux qui ne servent à rien qu'à embrouiller les comptes, n'y ont vu que du feu.

Donner des notes toujours voisines de la moyenne est la grande tentation de la plupart des juges, parce que cette modération les décharge d'une lourde prépondérance dans les résultats, et parce que les nombres imprécis satisfont ce goût d'une justice tempérée, qui est l'idéal des esprits médiocres, lors même qu'elle ne répond pas à la réalité des choses. De là ces chiffres indécis et vagues qui sont un peu moins ou un peu plus de 10. Il faudrait, au contraire, pour la vérité comme pour la netteté des jugements, se résoudre à supprimer tous les faux intermédiaires entre 5 et 10, entre 10 et 15, ne conserver, de 0 à 20, qu'une demi-douzaine de notes franches, et revenir ainsi, en usant des chiffres nouveaux qu'on ne peut pas changer, au jeu simple et sensé de l'ancien système.

Surtout, ce dont il faut se garder, c'est de ne parcourir que le milieu de l'échelle. On nous invite à faire de grandes enjambées ; chaussons les bottes de l'ogre. Il y a des professeurs qui, par timidité d'esprit ou froideur de tempérament, remplacent la gamme réglementaire de 0 à 20 par une division de leur choix et à l'image de leur caractère, qui s'étend de 6 à 14. Ces maîtres faisaient mon désespoir quand j'avais la responsabilité des examens. Le double inconvénient de cette notation sans franchise, c'est d'abord d'allonger à perte de vue, pour notre grand ennui, la file interminable des médiocres, pâles ombres indistinctes, suspendues entre l'enfer et le ciel ; c'est, ensuite, de mettre en péril de mort les bons candidats, qu'un accident a fait tomber un peu au-dessous d'eux-mêmes pour une des deux compositions, tandis que les mauvais, qui mériteraient d'être accablés sous un de ces chiffres dont on ne se relève point, attrapent, avec leur 6, une chance de salut.

Si les passables et les médiocres sont la majorité, ils ne sont pas *tous* les candidats. Il y en a de mauvais, il y en a de

détestables, il y en a de bons et même d'excellents. Voilà une de ces vérités qu'on a presque honte de rappeler, tant elle a l'apparence d'un incontestable truisme ! Eh bien, sachez qu'elle est méconnue. Certains professeurs refusent systématiquement d'admettre qu'il puisse y avoir de jeunes talents dans la génération qui grandit. Ils donneraient un 10 à Chateaubriand et peut-être un 12 à Pascal. Flegmatiques, lents et tièdes, incapables d'aucun mouvement vif de sensibilité, n'ayant jamais eu ni belles fureurs ni enthousiasmes, ils voient tout en ce monde, les hommes et les choses, les œuvres et les actes, et leurs fonctions et leurs élèves et leurs propres travaux, et le bizarre essai de quelque futur écrivain de génie luttant pour le diplôme, à travers la médiocrité qui est leur état d'âme. Ils ont pour cible de leurs traits satiriques l'originalité hardie, pour idéal la correction négative, et toute leur ambition, tant pour eux-mêmes que pour leurs étudiants, du baccalauréat à la licence, à l'agrégation, au doctorat et jusqu'à la fin de leur carrière, est de rester dans la moyenne, de se placer, de se loger, de se marier, d'établir leur famille, de vivre, de vieillir, et de mourir *en dix !*

Croire que tous les candidats se valent et sont à peu près pareils, c'est méconnaître, avec l'éternelle variété de la nature, la « loi de division » qui régit le monde moderne et qui devient, de plus en plus, celle des talents comme celle du travail. Qu'on le déplore ou qu'on s'en félicite, les vraies supériorités consisteront de moins en moins dans une instruction encyclopédique vaste et superficielle. Il y a, et il y aura toujours davantage, non seulement de purs lettrés, absolument rebelles aux sciences exactes et qui seront peut-être d'autant plus distingués par l'imagination que les problèmes des mathématiques leur seront plus impénétrables, mais encore des écrivains habiles en français qui ne seront pas de bons latinistes, je dis plus, de pertinents traducteurs d'auteurs latins qui ne seront pas de bons hellénistes.

L'intelligence de ce fait est au fond de la juste réforme qui a désarmé la note 0 de sa puissance éliminatoire ; désormais, à défaut du chiffre 20, qui n'est guère le contrepoids du zéro qu'en théorie, un ensemble de notes suffisamment élevées peut compenser un *nul*. La nécessité qui oblige les

esprits à se spécialiser toujours plus justifie en somme, quelques critiques qu'il y ait lieu de faire dans l'application, les efforts où l'on persévère depuis une cinquantaine d'années pour organiser avec mesure et avec sagesse la séparation de plus en plus inévitable des lettres et des sciences, des études classiques et des études modernes. Un professeur vraiment né pour cette sérieuse fonction d'examinateur au baccalauréat, qui a sa noblesse et sa beauté, s'appliquerait à découvrir les aptitudes ; il protégerait, à l'occasion, le mérite contre les mauvais tours que lui joue son insuffisance en certaines parties ; mais nous sommes beaucoup trop pressés pour prendre des soins si délicats.

M. l'Inspecteur d'Académie du département de Lot-et-Garonne avait raison : c'est une besogne inique que le baccalauréat, tel qu'il est resté, même depuis l'institution du livret scolaire. J'admire, comme un prodige d'inconscience, la tranquille fermeté des juges, que le souvenir d'une opération si lestement escamotée n'a jamais troublés dans leurs rêves ni dans leurs veilles. Je les complimentais tout à l'heure d'avoir la froideur professionnelle des grands chirurgiens ; mais leur endurcissement n'est-il pas comparable aussi à celui de certains dentistes de petite science et de petite vertu, qui brûlant, creusant, saignant *sans douleur*, arrachent par mégarde quelques bonnes dents? Pour moi, j'ai fabriqué des bacheliers pendant vingt-huit ans ; neuf ans, j'ai dirigé l'usine comme doyen ; et en vérité, en vérité je vous le dis, c'est abominable.

Suspendre à un point la vie ou la mort d'un candidat dans une notation de 0 à 20 ! Faire une différence grosse d'incalculables suites entre 8 et 7, entre 13 et 12 ! Être sûr de soi-même au point d'affirmer, comme il me fut répondu pour un discours français (épreuve dont l'évaluation n'a rien de mathématique), qu'un 9 ne peut absolument pas être changé en 10, et, par cette obstination digne d'un barbare, fermer peut-être l'entrée d'une carrière ! Ne pas voir cette évidence, qui pourtant crève les yeux, que le sort au moins est injuste, puisque, tombée aux mains d'un autre correcteur, la même copie aurait eu 11 d'emblée !

Sans doute, il faut savoir mentir officiellement ; c'est une

nécessité du décanat, et j'ai toujours soutenu, avec une calme effronterie, aux mères de famille éplorées, aux marchands de soupe effarés, que l'équité la plus irréprochable régnait dans toutes nos opérations. Mais, mes amis, vous savez bien ce qui en est, puisque j'ai fait faire au secrétariat des statistiques d'où il ressort clairement qu'à moins de supposer, contre toute vraisemblance, que les examinateurs les plus sévères ont toujours eu les pires copies à corriger, et que les examinateurs les plus indulgents ont toujours eu les bonnes, nos notes, expression authentique et intéressante de nos humeurs individuelles, n'ont qu'une correspondance inégale, incertaine, arbitraire, avec la valeur des compositions.

VI

AU LYCÉE DE GARÇONS

Le 29 juillet 1892, j'eus l'honneur de présider la distribution des prix du lycée de Bordeaux, par 31 degrés de chaleur à l'ombre.

Je ne pense pas qu'il y ait au monde corvée plus ennuyeuse que cette cérémonie, aussi longue que les plus longs enterrements, sans offrir, comme eux, l'hygiénique avantage de la petite promenade qui fait du bien au corps, et la succession de scènes variées qui amuse la vue. La multiplication des élèves, des classes, des nominations, devenue infinie depuis le temps de ma jeunesse où il y avait une douzaine de classes en tout, trois divisions au plus dans les plus nombreuses, et partout uniformément 2 prix et 8 accessits, oblige le censeur qui proclame les noms des vainqueurs à parcourir l'énorme palmarès au triple galop, les lauréats à escalader l'estrade par fournées et à se sauver avec leurs livres, empilés tous ensemble sur leurs bras, sans qu'on les couronne, sans qu'on les remarque, sans qu'ils aient le temps de produire leur petit effet ; et cependant, malgré toute cette précipitation, la

cérémonie finit si tard, qu'en cet heureux jour personne ne peut déjeuner avant deux heures.

Ni le discours du professeur désigné d'office, ni celui du président de la fête, ne passent pour la moins rude partie de l'épreuve interminable qui exerce la patience des assistants.

J'eus pourtant, pendant que je parlais, la satisfaction, rarement donnée à un orateur officiel, de voir se tordre de rire deux sergents de ville, faisant le service d'ordre, l'un à droite, l'autre à gauche de la double rangée de fauteuils où étaient gravement assises les autorités civiles, ecclésiastiques et militaires.

D'où venait cet accès de franche gaieté? Des choses spirituelles que j'ai dites? Je m'en flattai d'abord; mais après réflexion, je crois que c'était simplement du spectacle comique de ma majestueuse robe jaune serin.

Le professeur de rhétorique chargé du grand discours d'usage avait pris pour sujet : Les jeunes gens de Molière. Je traitai, pour ma part, de l'humanisation récente de la discipline dans les lycées, des punitions devenues plus rares, des réprimandes rendues plus paternelles, des pensums abolis, des jeux et des exercices physiques remis en honneur, des sociétés d'élèves autorisées, des conversations et des rires enfin permis au réfectoire et dans les rangs.

Savez-vous, mes jeunes amis, ce que de pareilles conquêtes ont coûté de temps, de patience et d'efforts ? Avez-vous mesuré l'abîme qui sépare le joug léger et facile sous lequel vous respirez sans contrainte, du despotisme brutal qui opprimait les corps et les âmes « au bon vieux temps » ? Dans son charmant discours sur les jeunes gens de Molière, votre professeur de rhétorique vantait et regrettait la belle santé morale, la bonne humeur, la gaieté de la jeunesse d'alors. Si on était heureux en ce temps-là, cela prouve une fois de plus que le bien-être et le bonheur, bien loin d'être une seule et même chose, se faussent volontiers compagnie. Les jeunes contemporains de Molière étaient gais. Pourquoi ? Parce que la joie de l'âme est un fruit du tempérament et des circonstances, car leur sort était beaucoup moins enviable que le vôtre. Le spirituel orateur s'est bien gardé de dire (ce qui, du reste, ne rentrait pas dans son sujet) que la jeunesse du temps de Molière était élevée à coups de bâton. Le bâton symbolise la discipline de la famille et de l'école, de l'armée et de tout le royaume au siècle de Louis XIV.

A la satisfaction d'être nés sous notre troisième République, vous ajouterez l'orgueil d'être nés en France, si je vous raconte que j'ai vu

dans un collège étranger, qui n'est pas bien loin d'ici, le bâton régner et sévir encore. Ayant été appelé, il y a vingt-cinq ans, à l'honneur d'enseigner la grammaire française au collège royal Elisabeth, de l'île de Guernesey, le Principal mit entre mes mains une espèce de jonc, que je pris d'abord pour une baguette à battre les habits. Mais non, c'est ce qui est sous la veste et sous la culotte que ce jonc était destiné à fustiger. Mon Dieu, je n'en ai point fait abus. Cependant, je n'oserai pas jurer ne m'en être jamais servi. Que voulez-vous ? j'étais dans une île, une île anglo-normande, et chaque peuple a ses usages, comme disait, pour la consoler, un matelot à une pauvre veuve dont le mari avait été mangé par les Cafres. La civilisation à Guernesey marche à pas de géant depuis un quart de siècle, je l'ai constaté avec plaisir dans un récent voyage : car aujourd'hui, les coups de bâton, au lieu d'être distribués par chaque professeur, sont tous centralisés dans le cabinet du Principal, seul exécuteur des basses œuvres, et qui, une fois par semaine, le lundi, je crois, convie le personnel entier du collège à cette solennité.

Si, revenant en France et remontant plus haut que le temps de Molière, je vous montrais les prisons qu'on appelait des collèges à l'époque de la scolastique, si je mettais sous vos yeux la discipline barbare dont l'idée glaçait le rire sur les lèvres du bon Rabelais et le faisait frémir d'indignation, vous béniriez le ciel, jeunes élèves, en comparant les douceurs dont vous jouissez aux humiliations et aux tortures que l'enfance souffrait autrefois.

Au moyen âge, les écoliers étaient assis par terre, dans la poussière et la malpropreté. Par une faveur exceptionnelle, en hiver, le sol était jonché de paille. Au xive et au xve siècles, des personnes charitables tentèrent de leur donner des bancs ; mais l'Eglise réprima aussitôt ce luxe corrupteur, et les écoliers durent rester assis par terre comme autrefois, afin de ne pas tomber dans le péché d'orgueil, *ut occasio superbiæ a juvenibus secludatur*. Quand finirent-ils par avoir des bancs ? Je n'ai pas recherché la date, mais il n'y a guère longtemps qu'ils ont des tables, et tous les hommes de mon âge se souviennent d'avoir écrit sur leurs genoux leurs compositions du baccalauréat. Aujourd'hui, les candidats sont confortablement installés dans de vastes amphithéâtres, chauffés en hiver, rafraîchis par des courants d'air en été. On leur fournit tout ce qu'il faut pour écrire : encriers bien garnis, propres, non renversables, papier à discrétion, rose ou bleu pour les brouillons et blanc pour la copie, les trois couleurs nationales ! On leur sert trois sujets de discours français entre lesquels on les prie de daigner choisir ; puis, un texte de version latine tout imprimé, avec trois heures, au lieu de deux, pour le méditer et le traduire à leur aise. Je sais bien qu'il reste encore quelques petites choses à faire et que le progrès, rêvé par plus d'une mère de famille, sera d'offrir aux candidats, assis sur des sièges moins durs, des boissons toniques ou rafraîchissantes, avec la traduction de la version latine en regard du texte ; mais on ne peut pas accomplir toutes les réformes à la fois, et en attendant ce dernier perfectionnement, je trouve, mes jeunes amis, que déjà vous n'êtes plus à plaindre.....

Etrange et humiliante pensée que celle du long temps qu'il a fallu pour faire passer dans la pratique tant d'idées de simple bon sens! Dire qu'il y a deux ans à peine l'innocente et hygiénique liberté de la conversation aux repas et à la promenade était punie comme une faute! Dire qu'il y a deux ans à peine la punition la plus usitée consistait à copier, au nombre de deux cents, de cinq cents, de mille, des vers quelconques, pourvu qu'ils eussent au moins douze syllabes, ce qui avait fait fleurir dans les lycées une industrie, la construction de porte-plume à cinq becs, et un commerce, celui de pensums fabriqués d'avance, qui se négociaient au cours du jour, suivant les fluctuations du marché! Dire enfin qu'il a fallu une guerre malheureuse pour convaincre les Français que la connaissance des langues vivantes a une utilité vitale pour un peuple, et que la gymnastique, qui rend la jeunesse agile et robuste, est un article essentiel dans le programme d'une éducation nationale!

Vous avez grandi, jeunes gens, au milieu de ces idées libérales et raisonnables, comme si elles avaient toujours régné en France. Connaissez mieux votre privilège, et sachez que vos aînés furent moins favorisés que vous. Les égards avec lesquels on vous traite ne vous dispensent, d'ailleurs, d'aucun de vos devoirs; au contraire, ils vous imposent des obligations que nous ne connaissions pas. Au temps où les lycées étaient des prisons et les proviseurs des geôliers, où les collégiens pouvaient dire avec un personnage de La Fontaine : « Notre ennemi, c'est notre maître », tous les méchants tours joués à l'ennemi étaient de bonne guerre, et l'opinion publique excusait, quand elle ne l'encourageait pas, la révolte des victimes contre leurs oppresseurs. Mais, aujourd'hui, quel mérite pourriez-vous avoir à tromper ceux qui vous aiment, qui ont en vous confiance et ont avancé l'heure de votre émancipation, de votre majorité morale? Des personnes très superficielles ont cru que l'abbaye de Thélème, c'est-à-dire de la *libre volonté*, était un lieu d'indiscipline et de licence. C'est une erreur grossière. Ce monastère idéal était peuplé de gens d'honneur, et l'honneur les empêchait de faire un mauvais usage de leur liberté. Je vous souhaite, mes amis, d'être aussi honnêtes, aussi distingués et aussi studieux que les moines de Thélème, mais en ajoutant aux bonnes mœurs, à l'élégance des goûts et aux doctes études deux passions généreuses que la vie monastique ne développe guère : l'amour de la patrie et celui de la République!

Je me souviens qu'en écrivant ce discours, j'essayai de le terminer très simplement ou par quelque chose qui eût l'air d'une pensée, au lieu de ces grands mots « pompiers » qui font éclater les applaudissements d'une foule en délire.

Je m'aperçus bientôt que c'était impossible. Il faut absolument, quand on parle en certaines circonstances, devant certains publics, finir sur *patrie, humanité, république, liberté* ou *alliance russe*.

VII

AU LYCÉE DE JEUNES FILLES

En juillet 1897, c'était notre recteur qui devait présider la distribution des prix du lycée de jeunes filles.

Obligé de se rendre à Paris pour affaires administratives, il me pria de le remplacer. Eut-il lieu d'être satisfait de son représentant? Auguste Couat était trop bon pour ne pas laisser ma vanité en croire son indulgent sourire ; mais, d'une part, sa haute situation de chef à l'Université de Bordeaux et dans l'Académie de la Gironde, d'autre part, son caractère, lui auraient assurément commandé, d'abord plus de mesure, de gravité et de réserve dans le ton général du discours, ensuite certains égards non certes de sympathie, mais de convenance, pour une classe de la société bordelaise dont j'osai fort librement faire la satire, avec l'allégresse d'un chasseur tirant sur un beau et facile gibier.

Les *Chartronnais*, comme on les appelle du nom du quartier qu'ils habitent, sont de grands marchands de vin, ayant gagné dans ce commerce une grosse fortune, qui a pu être fort honorablement acquise, mais prétendant constituer de ce fait une noblesse locale, fantaisie passablement ridicule. Pour singer l'aristocratie, ils en affectent tous les travers : ils sont... mais d'abord j'excepte de ma critique tous mes amis, et j'en ai aux Chartrons plus d'un qui m'est cher... ils sont réactionnaires en politique, ennemis du gouvernement républicain, abonnés aux journaux et revues de l'opposition, lecteurs quotidiens du *Nouvelliste*, j'allais dire de la *Croix*, nationalistes et royalistes, j'allais dire cléricaux, car ils sont pleins d'indulgence et de respect pour l'Eglise catholique romaine, bien que protestants pour la plupart et souvent anglais d'origine. Honteux d'être issus du schisme huguenot, ils font tout ce qu'ils peuvent pour se faire pardonner la fière hérésie de leurs ancêtres. Ingrats envers la Révolution française, qui, seule, leur a rendu possible, parce qu'ils ont bien vendu leurs vins, d'étaler autant de faste et d'orgueil que s'ils avaient de

la naissance, ils sont hostiles à tous les progrès de l'égalité démocratique. Ils prendraient, s'ils avaient le courage de leur opinion, des abbés pour élever leurs fils à domicile et les conserver purs de la promiscuité des lycées; mais ils n'osent pas être catholiques jusque-là, et ils se contentent, pour précepteurs, d'étudiants en théologie de Montauban. Quant aux lycées de jeunes filles, on devine leurs sentiments à l'égard de cette institution démocratique et républicaine, et on les verra dans mon discours.

En le relisant, j'y trouve une mention qui m'étonne un peu de l'année 1890, comme de la date précise où les préjugés des snobs disparurent. Il est possible qu'à cette époque il y ait eu, au lycée de Bordeaux, une assez belle rentrée, comprenant une recrue importante de filles de hauts fonctionnaires, trop souvent enclins à imiter les grimaces de la fausse aristocratie; mais je doute fort que ni en 1890, ni en aucune autre année, les demoiselles chartronnaises aient jamais franchi le seuil de notre lycée de jeunes filles, et je pense qu'il faut prendre la date que j'ai donnée pour un de ces artifices oratoires qui consistent à suggérer la vertu en la présentant comme une chose dont il y aurait déjà des exemples.

Le nombre des élèves étant beaucoup moins grand, la distribution des prix, dans les lycées féminins, n'est pas forcée de courir la poste comme dans les autres; cependant on peut la trouver encore un peu confuse et précipitée; les errements sont à peu près les mêmes, et il semble que, dans les établissements des deux sexes, cette cérémonie s'achemine vers son abolition finale par l'élimination graduelle de tous les caractères qui en firent jadis la solennité.

Au temps lointain de ma jeunesse, les couronnes des lauréats étaient en vraies branches de laurier. Ce feuillage sentait bon, comme celui qui décore d'un riche et odorant tapis l'escalier de nos mariées, et son ombre épaisse versait sur les tempes une délicieuse caresse de fraîcheur. N'allez pas vous figurer que j'en parle comme d'une sensation maintes fois éprouvée; mais « j'ai souvenance » (comme l'âne de La Fontaine que j'eus la bonne fortune de ramasser une fois par hasard, sous l'empire, — au lycée qui s'appelait en ce temps-là Lycée Bonaparte, Napoléon Ier régnant alors... dans sa gloire, — un deuxième prix de thème grec, grâce à l'incroyable indifférence de ma classe pour cette belle langue que je n'ai guère honorée depuis; c'était en seconde si ma mémoire est bonne, et je me rappelle encore le baiser si frais des feuilles

naturelles sur mon jeune front, baiser infiniment plus agréable que celui qu'en cette antiquité fabuleuse les présidents des distributions de prix avaient l'étrange coutume de donner à de grands garçons aux joues beaucoup moins douces que les vôtres.

Aujourd'hui, les couronnes sont en affreux papier vert et doré, et l'on ne fait même plus le geste de poser ces vains simulacres sur la tête des lauréats. C'est un acheminement vers leur suppression totale, que personne ne regrettera sans doute. Peut-être en sera-t-il de même des livres de prix. On ne les relie plus en veau comme jadis; souvent on ne les relie plus du tout. L'exemple ayant été donné de représenter certains succès approximatifs, les *accessits*, par l'emblème idéalement simple de quelques lignes d'écriture sur une page blanche, on finira un jour par trouver logique d'étendre la pureté de ce symbole à la seconde et à la première nomination. On pourra même trouver que c'est plus beau. Observez, en effet, que la seule manière vraiment digne de récompenser les très grands mérites est de n'avoir pas l'air de croire que l'on puisse jamais les payer.

Quelque idéale et immatérielle que soit la récompense, il faut une récompense. Si les livres de prix étaient remplacés dans tous les lycées par la pure et simple proclamation du nom des vainqueurs, comme on le fait à l'Ecole alsacienne, ce ne serait une suppression ni de la cérémonie publique ni de la récompense; ce serait seulement le dernier terme dans l'idéalisation de celle-ci. Lorsque, après les couronnes, les volumes eux-mêmes auront disparu, l'Etat y gagnera de faire une économie, sans que l'émulation y perde rien. La gloire est l'unique stimulant de la vertu guerrière, pour la femme comme pour l'homme, et toute rivalité, dans l'ordre des vertus scolaires, comme dans l'ordre des triomphes mondains, est un combat où la joie de la victoire consiste tout entière dans une *idée* dont notre orgueil s'enivre, celle de notre supériorité sur l'ennemi vaincu et humilié. Ni les riches reliures, ni les beaux volumes, ni les livres intéressants, ni les couronnes, ni les médailles, ni les certificats qu'on encadre, ne sont donc nécessaires ; il faudrait désespérer de la noblesse d'âme d'un enfant dont l'unique ambition serait la conquête d'un si misérable butin.

Mais des moralistes sévères estiment qu'à supprimer la matérialité des récompenses le gain moral serait médiocre; car ce qu'il faut déraciner du cœur humain, c'est justement l'orgueil, c'est le sentiment égoïste de la gloire, c'est l'ivresse méchante du triomphe, et ils condamnent comme une passion

mauvaise l'émulation même des écoliers. Chimérique prétention, qu'on n'a pas besoin de réfuter à grand renfort de psychologie ; il suffit de jeter les yeux sur le pauvre système d'éducation qu'elle est obligée logiquement de trouver le meilleur.

C'est l'éducation solitaire, à domicile, non seulement sans camarades, sans émules, sans concurrence féconde, sans autre comparaison que celle qu'on fait avec soi-même, mais encore sans objet précis, sans résultat sensible et presque sans direction dans sa marche errante à l'aventure. Il est facile de montrer, en effet, que s'instruire pour s'instruire est une vague entreprise qui n'aboutit à rien. La science étant illimitée, son étude est sans terme, et l'on se lasse vite d'efforts qu'on ne pourra jamais mener à bout. De là la nécessité des programmes qui circonscrivent le travail, des concours qui fouettent son ardeur dans l'intérieur de ce petit cercle, des diplômes qui lui fixent un but saisissable et prochain. Pour savoir quelque chose, il est bon de ne pas apprendre tout. Ce n'est point en rompant des lances à travers la campagne contre tous les moulins à vent qu'on devient fort ; c'est en se mesurant avec quelques adversaires bien armés dans une lutte en champ clos.

L'éducation de prince ou de princesse, donnée au foyer domestique soit par des professeurs, soit par un précepteur, et secondée par la fréquentation de cours libres, mais sans la sanction des examens et des concours, n'étant pas une image de la vie, ne saurait en être un bon apprentissage. Il faut peiner, il faut lutter, il faut même quelquefois souffrir l'injustice ; car rien ne trempe mieux le caractère que l'épreuve des adversités qu'on n'a pas méritées.

Combien de pauvres jeunes filles, déshéritées de la fortune ou de la nature, ne peuvent compter ni sur leurs rentes ni sur le mariage, comme sur la carrière qui assurera leur existence ! Il faut bien qu'elles cherchent, comme leurs frères, quelque noble fonction qui les fasse vivre, s'il ne leur sourit pas de se faire couturières ou bonnes d'enfants. D'autres, sans qu'aucune nécessité urgente les y contraigne, croient devoir, par prudence, se tenir prêtes à tous les hasards. Les unes et les autres sont obligées de se préparer à ces épreuves pu-

bliques qui n'ont d'abord ouvert aux femmes que la carrière d'institutrices, où toutes se précipitaient, mais qui, par une juste réforme des mœurs et des lois, leur donneront accès de plus en plus à d'autres professions libérales jusqu'ici trop exclusivement réservées aux hommes.

Cependant, si les libres études, qu'une fin pratique ne dirige point, que ne sanctionne aucun succès tangible, ne sont manifestement qu'une course à la poursuite d'un nuage, celles qui sont tout entières subordonnées à la conquête d'un diplôme ne risquent-elles pas, par l'inconvénient contraire, d'enfermer dans un horizon trop étroit l'esprit dépouillé de ses ailes et de sa liberté ? Fixés obstinément sur un programme, les yeux ne voient plus que cela, et la raison oublie qu'il y a autre chose dans l'univers. Obsédé par la crainte de manquer son examen, on demande à la mémoire, avec une sorte de fièvre, un secours hâtif et trompeur ; on réussit peut-être ; mais, au lendemain de cette épreuve, si pleine d'accidents heureux et malheureux, il se trouve qu'on n'en sait pas plus long que les autres qui ont échoué.

Il faut donc découvrir un système de juste milieu, combinant les avantages de la liberté avec ceux des examens, sans offrir les dangers que ces méthodes présentent lorsque l'une n'est pas tempérée par l'autre.

Ce système existe, il invite toute la jeunesse, les filles comme les garçons, et c'est précisément le lycée.

Le système d'études le plus parfait pour une jeune fille nous est offert par les grands établissements d'enseignement secondaire, tels que le lycée de Bordeaux. On peut y préparer des examens ; l'admission de plusieurs élèves non seulement aux brevets de l'instruction primaire, mais aux grandes Ecoles normales de Sèvres et de Fontenay, montre avec quel succès on l'a fait plus d'une fois. Mais ce n'est point le but de l'institution. Votre lycée, Mesdemoiselles, vous donne simplement une culture générale, comme le lycée de garçons à vos frères, avec cette différence, très heureuse pour vous, que vous n'êtes pas obligées en sortant de passer votre baccalauréat.

Pour acquérir toutes les connaissances qu'une femme sérieusement instruite doit posséder, vous n'avez qu'à vous laisser conduire d'année en année et de classe en classe : avantage inestimable, car vous ne sauriez croire à quel point il est difficile de choisir entre tant de matières qui paraissent toutes également importantes, à partir du moment où l'on ne croit plus qu'il suffise à une demoiselle bien élevée de savoir

danser, chanter et compter, avec l'addition d'un peu d'anglais, d'histoire, de dessin, de religion et de piano.

Je cherche ce qu'on pourrait reprocher à l'organisation de vos études, et je ne trouve partout que des sujets d'éloge et de confiance.

Dira-t-on qu'il manque à votre programme quelque chose d'essentiel? Non, puisque en parcourant les palmarès je vois toujours, au sommet de l'échelle, des prix non seulement de morale, mais d'instruction religieuse, et, à l'autre extrémité, des prix de « physiologie animale »; en sorte que vous pouvez, d'une part, acquérir la plus haute science, la connaissance de Dieu et de vos devoirs; d'autre part, mériter, s'il vous paraît enviable, le compliment qu'un anatomiste du xviie siècle faisait à la célèbre Mlle Delaunay : « C'est la fille de France, s'écriait-il tout enthousiasmé, qui connaît le mieux le corps humain! »

Dira-t-on, au contraire, qu'il y a excès de matières, encombrement, surcharge et surmenage? Non, puisqu'on a judicieusement distingué entre ce qui est obligatoire et ce qui est facultatif; en sorte que si à la nourriture nécessaire presque toutes les élèves ajoutent quelques plats de luxe, il est bien clair qu'elles n'ont pas d'indigestions.

Dira-t-on que le lycée vous accapare tout entières et vous enlève à la vie de famille? Non encore, puisque le lycée de jeunes filles de Bordeaux est un externat et que, par une admirable mesure qui lui est particulière, vous n'avez à y passer que les heures du matin et vous pouvez appartenir à vos parents (qui parfois en enragent) tout le reste de la journée.

Dira-t-on enfin que cette grande école, où toutes les classes de la société sont mêlées, n'est pas l'image même de notre démocratie et le meilleur apprentissage pour vivre dans un monde qui, Dieu merci! ne connaît plus, depuis la Révolution française, les injustes distinctions de la naissance? Non certes, nul ne pourra le dire. Mais ce qui est inconcevable, c'est qu'on a fait un grief aux lycées de jeunes filles de ce qui est manifestement leur titre principal à l'estime de toutes les personnes de bon sens et à la reconnaissance publique.

On redoutait autrefois (je parle au passé, parce que depuis sept ans, depuis 1890, date précise, ces préjugés gothiques se sont enfin évanouis à Bordeaux, et vous trouverez, comme moi, qu'il était temps), on redoutait autrefois d'exposer les jeunes filles de l'aristocratie au contact de celles de la classe ouvrière et bourgeoise. On les enfermait, avec un soin religieux, dans le coton de certaines boîtes parfumées et sacrées, où elles ne se frottaient qu'à des personnes de « leur monde ». Je vous demande un peu ce qu'elles pouvaient y gagner, et quel précieux élargissement d'esprit devait résulter pour elles de la mise en commun de toutes leurs petites vanités? La première fois que j'ai entendu dire que, dans l'éducation scolaire, le mélange des conditions était à craindre, je me suis demandé pour qui l'on craignait, et j'avais cru d'abord que c'était pour les humbles filles, que le spectacle de la prétention peut, en effet, gâter et pervertir. Mais non, c'est pour les superbes qu'on avait des craintes, et ce qu'on voulait leur éviter, c'est cet enseignement si utile, que la naissance ne confère aucun privilège

réel et qu'il n'y a plus d'autre distinction, ni entre les hommes ni entre les femmes, que la seule noblesse du mérite.

Le roi Louis-Philippe avait pourtant donné un bel exemple d'égalité démocratique à ceux qui prétendent aujourd'hui être plus royalistes que le roi, en mettant ses fils au collège Henri IV. Mais les légitimistes me diront que Louis-Philippe était un factieux. Eh bien ! remontons plus haut, à Louis XIV lui-même et à son siècle, qui sans doute représentent avec assez de pureté les idées de l'ancien régime. Dès ce temps-là nous voyons la seule aristocratie véritable, celle du talent et de l'esprit, effacer absolument dans certains milieux celle de la naissance. A l'hôtel de Rambouillet, vous savez si Voiture, fils d'un marchand de vin, était honoré et fêté ; à l'Académie française, Quinault, fils de boulanger, traitait d'égal un duc et pair et l'appelait son confrère.

Aujourd'hui, par un curieux renversement, les fils et les filles de marchands de vin constituent une aristocratie nouvelle, et c'est Mlle Voiture qu'on a vu faire des haut-le-cœur à l'idée d'avoir pour camarade une jeune fille étrangère aux maisons qui sont le long du quai[1]. Mais que dire des fonctionnaires de la République, qui, croyant voir une élégance dans ces manières dédaigneuses, trouvaient de bon ton de les imiter? Félicitons-nous de parler de tout cela au passé, puisque ces sottises ne sont plus qu'un songe. La pseudo-aristocratie du commerce et de la fortune, peut-être un peu moins ridicule d'ailleurs que la pure aristocratie du sang, est quelque chose de si absurde encore qu'il est impossible d'en faire la critique, parce qu'en vérité cela n'a point de sens. Par quel bout attaquer l'insaisissable erreur qui n'offre à l'intelligence aucune prise? J'ai beau faire tous mes efforts, je ne saurais comprendre pourquoi Césarine Crésus serait dans la création un être supérieur, parce que son père a des écus; je ne comprends pas mieux pourquoi Félicité de Sainte-Nitouche de la Tour du Mont des Mirabelles, parce qu'elle n'a eu que la peine de naître, pèserait davantage que Jeannette ou Margot dans les balances de Dieu.

L'éclatante supériorité de la distinction intellectuelle et morale sur celle de la naissance, comme sur celle de l'argent, a pour moi l'évidence tranquille d'un axiome. Je ne parviens à entrer ni dans les sentiments d'un auteur qui, étant l'enfant d'un pauvre savetier et s'étant illustré par ses ouvrages, rougirait d'avouer son père, ni dans l'esprit d'un homme qui, étant né d'un marchand de peaux de lapin, et s'étant élevé par sa vertu et son génie aux plus hautes fonctions de l'Etat, ne serait pas rempli d'orgueil à la pensée d'une aussi humble descendance, d'une aussi fière ascension.

Et je dis en terminant : Vive la République française, qui nous fait admirer aujourd'hui, dans son chef, la perfection réalisée de cette grande idée démocratique, que chaque citoyen ne doit compter pour réussir que sur son mérite personnel, mais peut tout en attendre,

1. La prétendue aristocratie de Bordeaux n'est pas autre chose que la richesse commerciale, qui est une force assurément, mais non point une noblesse ; elle est constituée tout entière par les grands marchands de vins groupés sur le quai des *Chartrons* et dans le quartier du même nom. Voyez l'introduction aux fragments choisis de ce discours.

jusqu'à la présidence même du gouvernement de sa patrie, puisque nous avons l'exemple encourageant et glorieux de contempler à cette première place un homme qui est le fils d'un tanneur!

Félix Faure, hélas, ne s'est pas assez souvenu de sa glorieuse origine ; ce fils de tanneur a rêvé qu'il avait une cour et qu'il était prince : c'était aspirer à descendre.

VIII

INAUGURATION DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

L'inauguration de l'Université de Bordeaux eut lieu, le 26 janvier 1897, non dans quelque local universitaire, mais à la salle Franklin, où se donnent les concerts de la Société philharmonique.

Cette salle, suffisamment grande et bien disposée à l'intérieur, manque d'issues d'un accès commode en cas d'incendie. Je ne pouvais m'empêcher de rêver, durant la cérémonie, au beau fait divers qui aurait été l'aliment des journaux pendant huit jours, si la chute d'un lampion ou l'allumette d'un anarchiste avait mis le feu à une de nos robes de soie, dans la cohue de tant de graves personnages serrés les uns contre les autres, empêchés dans leur grand costume et fort mal accoutrés pour prendre la fuite. Avec les professeurs des trois ordres, de Bordeaux et de la circonscription académique, avec le recteur, avec l'administration des lycées, avec les cinq Inspecteurs d'Académie, auraient flambé M. Liard, directeur de l'enseignement supérieur, le Cardinal-archevêque, le président du Consistoire de l'Eglise réformée, le grand rabbin, le général commandant le 18e corps d'armée, M. Decrais, ancien ambassadeur de la République Française, le premier Président de la Cour d'appel, le préfet, le maire, le procureur général, beaucoup de femmes charmantes et toute la fleur de notre jeunesse scolaire.

Il n'y eut ni lampion mal accroché ni dangereuse allumette; mais autre chose troubla la fête : un tumulte hostile d'étudiants, manifestation déplorable et sans cause intelligible, dont je reparlerai tout à l'heure.

M. Liard ne prit point la parole ce jour-là. Avec une modestie de bon goût, il s'était assis derrière l'estrade, mêlé à ses anciens collègues; car il n'avait voulu assister que comme professeur honoraire de la Faculté des lettres de Bordeaux à l'inauguration de ce qui était son glorieux ouvrage.

Il y eut six discours : le premier, du recteur, président du Conseil de l'Université de Bordeaux ; le second, du maire ; le troisième, de l'adjoint à l'instruction publique ; le quatrième, de M. Dezeimeris, président du Conseil général de la Gironde ; le cinquième, de M. Roy de Clotte, avocat, président de la Société des Amis de l'Université de Bordeaux.

Enfin, le doyen de la Faculté des lettres prononça, lui sixième et dernier, le discours suivant, que je crois devoir, contrairement à la méthode que j'ai suivie jusqu'ici, transcrire *in extenso,* pour deux raisons : c'est d'abord un résumé assez complet de mes idées favorites sur les études, les étudiants, les professeurs ; ensuite, ce discours ayant fait du scandale, je n'ai pas le droit d'escamoter peut-être, par des citations tronquées, les passages qui le provoquèrent.

Messieurs les Étudiants,

Le régime nouveau des Universités est regardé avec raison comme apportant la liberté au monde de l'enseignement supérieur, et ce présent ou cette conquête passe manifestement pour un grand bien, puisque toute la France l'a salué par des fêtes pacifiques, tournois d'éloquence, banquets, représentations de gala : nobles amusements, auxquels notre aimable et ardente jeunesse française a même ajouté dans quelques villes les transports généreux d'une allégresse plus qu'universitaire et vraiment débordante.

Chargé, je ne sais trop pourquoi, du redoutable honneur de prendre la parole dans la cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui, j'ai dû chercher quelque chose à vous dire, et je voudrais examiner avec vous, jeunes gens pleins d'un si bel enthousiasme, les raisons que nous avons tous, en effet, d'être heureux et de nous réjouir.

En ce qui vous concerne d'abord, peut-être n'aperçoit-on pas très distinctement, à première vue, quel progrès libéral la création de l'Université de Bordeaux introduit dans l'organisation de vos études. Ne demeurez-vous pas soumis à la dure nécessité de subir des examens ou des concours, et, pour réussir dans ces rudes épreuves, n'aurez-vous pas toujours l'obligation étroite et pénible d'étudier les matières de certains programmes qui vous sont imposés et que vous n'avez ni délibérés ni choisis? Il est vrai que l'on continue, et plus que jamais, de faire appel à votre amour désintéressé de la science ; mais cette invitation de plus en plus pressante au désintéressement

scientifique vous laisse de plus en plus étonnés et incrédules. Je le comprends. C'est à peu près comme si l'on exhortait des soldats engagés dans une action meurtrière à se désintéresser de l'âpre lutte où il s'agit pour eux de vaincre ou de périr, et à dominer d'un cœur superbe l'immédiate contingence des blessures et de la mort pour contempler, dans un esprit purement scientifique, le mouvement régulier des fusils qui s'abaissent, le rapide tonnerre des charges de cavalerie, la précision foudroyante du tir obtenu par les canons du dernier modèle.

On dit beaucoup aussi que les vieux cadres qui séparaient les études en quatre ou cinq compartiments distincts et très différents les uns des autres, sont heureusement brisés et qu'au-dessus de leurs débris s'élève désormais l'idée de la Science une et indivisible, mot qu'on prononce avec une émotion sacrée et qu'on écrit avec un S majuscule. Messieurs, c'est là un mystère. Comme tous les mystères, il faut adorer celui-ci et renoncer à la téméraire ambition de le comprendre. Car, sans la foi, sans lumières surnaturelles, on ne saurait voir clairement par quel baptême mystique un étudiant de droit, de médecine, de sciences ou de lettres, en devenant membre de ce grand corps qui se nomme Université, devient quelque chose d'autre et quelque chose de plus qu'un étudiant de droit, de médecine, de sciences ou de lettres. Mais les mots, par eux seuls, ont un puissant prestige. C'est une erreur de croire qu'ils aient toujours besoin de renfermer un sens. Ne voyons-nous pas la poésie française, en notre fin de siècle, se retremper dans l'onde noire de l'inintelligible comme les courageux baigneurs de certaines sources moins limpides que reconstituantes? Quand ces nobles mots de science, d'Université, de liberté, n'auraient d'autre vertu que d'avoir allumé chez vous une flamme nouvelle pour vos études, il faudrait les bénir et ce serait une trahison de les soumettre froidement à l'analyse d'une chimie dissolvante qui décompose et détruit la vie au lieu de la créer. Aussi un pareil crime est-il bien loin de ma pensée. Ce que je veux, au contraire, c'est vous montrer que vous avez raison d'être fiers et heureux d'appartenir à une grande Université, libre dans une certaine mesure, libre d'une liberté qu'il s'agit de définir et dont vous avez vous-mêmes votre part; mais j'avoue que je voudrais aussi ne pas trop me payer de mots sonores et creux, en essayant de vous faire voir avec quelque précision en quoi consiste votre liberté.

On croit trop précipitamment que la liberté est le parfait bonheur. Par là, on s'expose à des désenchantements quelquefois cruels. Il y a dans la servitude une beaucoup plus grande part d'une certaine félicité.

Regardez les enfants. Pouvez-vous imaginer créatures plus heureuses que ces petits esclaves quand ils sont gouvernés par des parents intelligents et bons? Ils n'ont qu'à se laisser vivre et à se laisser faire. Pleins de confiance en la providence qui les dirige, débarrassés de toute responsabilité personnelle, ils seront ce que les fera la volonté de leur père et de leur mère; on dirait presque que cela ne les regarde point.

Et voyez le bonheur des maris gouvernés par une de ces femmes admirables dont notre Montaigne (le mari le plus incapable qu'il y ait jamais eu de tenir les rênes du gouvernement domestique) disait avec tant de bon sens : « La plus utile et honorable science et occupation à une mère de famille, c'est la science du ménage ; la vertu économique, c'est sa maîtresse qualité. » Un mari qui ne se trouvait pas assez maître chez lui s'en plaignait à un philosophe. Qui est-ce, lui demanda ce sage, qui surveille chez vous la dépense du bois et du charbon ? — C'est ma femme. — Qui est-ce qui a les clés de la cave et sait quand il faut acheter du vin ? — C'est ma femme. — Qui est-ce qui règle le travail des domestiques, le menu de vos dîners et de vos déjeuners ? — C'est ma femme. — Et vous vous plaignez ? Le pauvre homme ! Courez vite, ô ingrat ! remercier votre femme de vous délivrer de tout ce tracas. A la faveur du précieux loisir qui vous est fait, continuez, mon ami, à travailler, à penser, à écrire (le mari dont je parle était un industrieux fabricant de manuels pour tous les baccalauréats, qui se vendaient comme les petits pains), et méditez le sens profond du sage distique de Victor Hugo :

Où donc est le bonheur, disais-je ? — Infortuné !
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

Vous de même, étudiants, mes amis, non, vous n'êtes pas tellement à plaindre pour être sous le joug des programmes et sous celui des maîtres chargés de les commenter à votre usage. Je ne suis pas très sûr qu'on vous ait réellement servis et soulagés en vous laissant, dans vos études et dans vos examens, la faculté de choisir entre certains sujets de travaux, entre certaines matières dites « à option » et j'ai vu plus d'un jeune homme habitué à l'ancienne notion du *devoir*, comme on appelle encore dans les lycées la composition écrite, que cette liberté nouvelle jetait dans un assez pénible embarras. Il est si bon de savoir exactement ce qu'on doit faire ! Il est si agréable, quand on échoue, de pouvoir s'en prendre, non à sa propre faute, mais à la paresse ou à l'incapacité d'un maître, aux exigences absurdes d'un programme !

« L'art le plus difficile, a dit Gœthe, est de se tracer une limite. » Vous n'avez pas à prendre cette peine. Les limites vous sont tracées. Etudiez complètement les choses qu'on vous donne à apprendre : vous serez dans les conditions du succès ; vous le compromettrez en vous écartant, à droite ou à gauche, de l'étroite voie qui conduit au but, pour faire l'école buissonnière. Voilà qui est net. Si la notion claire et l'exécution simple de notre tâche quotidienne est un élément du bonheur, il n'y a point de vie qui ait plus de quoi être heureuse que celle d'un étudiant, qui voit si distinctement chaque matin tout ce qu'il a à faire et qui peut s'endormir le soir avec la conscience de l'avoir fait.

Voulez-vous mesurer le prix inestimable de votre dépendance ? Considérez un peu la situation navrante et comique d'un homme qui n'est plus jeune et qui voudrait s'instruire par de libres études. La première chose dont nous nous apercevons dès que l'utile fièvre des

examens et des concours est tombée et nous laisse à nos réflexions, c'est que nous ne savons rien et que nous avons tout à apprendre. Il n'est guère d'homme sérieux, bachelier, si c'est là qu'il s'arrête, agrégé ou docteur, s'il a continué jusqu'au bout, qui, ayant fini, comme on dit, ses études, ne sente la nécessité de les commencer. Mais c'est l'océan tout entier à boire. Ciel! comme s'écrient les héros des tragédies classiques, que faire? où suis-je? où vais-je? et par où commencer? L'immensité de ce qui serait à faire est cause qu'on ne fait rien du tout. La montagne accouche encore une fois d'une souris. Le vaste plan d'études qui devait embrasser tout ce qu'on ignore : l'histoire, les sciences naturelles, l'antiquité, les langues, les littératures étrangères, les grands auteurs à peine connus de la littérature française... aboutit à la lecture du roman nouveau pour tout potage.

L'expérience prouve qu'on ne travaille avec suite, énergie et persévérance que pour atteindre un certain résultat tangible. S'il y avait moyen d'instruire vos sœurs sans les mettre dans un lycée et sans leur faire passer d'examens, je crois que cela vaudrait mieux pour elles; mais vous n'ignorez point qu'aujourd'hui les seules jeunes filles qui aient quelque instruction sont celles qui ont fait leurs études à peu près comme vous-mêmes; les autres, pareilles aux beaux lys dont parle l'Écriture, ne travaillent pas et, sûres d'être toujours beaucoup plus jolies que Salomon, ne savent absolument rien de rien.

Ne vous plaignez donc pas d'être rigoureusement astreints à une tâche imposée, strictement enfermés dans un horizon circonscrit. La jeunesse est le seul moment de la vie où l'on puisse avoir la satisfaction si douce de terminer ce qu'on entreprend. Plus tard, l'infini nous déborde et nous écrase. Admirez (car il faut toujours admirer ce qui est beau et bien dit) la profondeur des vues, l'éloquence des développements oratoires sur la science intégrale que fait luire désormais pour la jeunesse française le ciel ouvert de quinze Universités; mais, encore une fois, renoncez à en pénétrer le sens mystérieux, ne vous fiez pas trop à ces magnifiques promesses, et bornez-vous à continuer laborieusement la culture modeste de votre petit jardin.

Toute révolte est du temps perdu et de la force gaspillée, puisque la nécessité contre laquelle nous nous soulevons reste toujours la plus puissante. Ce n'est pas dans un effort si pauvre que la liberté consiste. Vous serez libres le jour où vous ferez par raison et avec plaisir ce que vous êtes de toute façon obligés de faire. L'homme le plus sage à la fois et le plus libre est celui dont la volonté est toujours en harmonie avec la nature ou avec la Providence : et cela, c'est la définition même du philosophe soumis à l'ordre éternel des choses comme du chrétien résigné aux dispensations paternelles de Dieu. L'enfant est heureux en obéissant sans comprendre; vous serez plus heureux et vous deviendrez libres en obéissant, parce que vous comprenez. Si donc j'avais à définir votre liberté et la liberté en général, j'aimerais assez la formule suivante, malgré l'apparente contradiction des termes : la liberté, c'est la soumission intelligente et volontaire à une nécessité qu'on accepte non seulement comme la plus forte, mais comme la meilleure; c'est l'obéissance à un devoir dont l'exercice

plaît parce qu'il donne la santé au corps, le repos à l'esprit et le bonheur à l'âme.

La liberté introduite dans le monde de l'enseignement supérieur par le régime nouveau des Universités apparaît beaucoup plus clairement lorsque, après avoir examiné la question en ce qui vous concerne, on nous regarde, nous, vos professeurs.

Hélas ! oui, nous sommes devenus libres, et nous nous en apercevons trop bien à tout le tracas que nous cause le régime parlementaire substitué à la paix délicieuse de l'ancien despotisme. Avez-vous quelquefois mis le pied dans une fourmilière ? L'agitation furieuse de ces petites bêtes qui courent de tous les côtés est l'image de la nôtre. Pour nous, plus de loisirs, plus de tranquillité ! Nulle semaine ne se passe sans nous apporter plusieurs lettres de convocation, tantôt pour l'assemblée, tantôt pour le conseil, tantôt pour la commission de la bibliothèque ou pour celle du budget, sans parler des autres divisions et des subdivisions de notre administration compliquée.

Nous nous arrachons à nos chers travaux pour aller délibérer sur le remplacement du gaz d'éclairage par l'électricité qui bientôt s'éteindra devant l'acétylène ; sur les moyens d'améliorer la situation matérielle des garçons de laboratoire sans allumer la jalousie des concierges ; sur la question vraiment bien difficile de savoir si la fondation d'une chaire de droit civil approfondi est plus ou moins urgente que celle d'un cours de clinique gynécologique. Nous cherchons ensemble, avec assez d'harmonie, comment on remplira la caisse de l'Université ; mais, avec moins d'entente, comment on dépensera les fonds. Le droit, la médecine, les sciences et les lettres tâchent toujours d'avoir la meilleure part du gâteau, en se faisant de charmants sourires et en glorifiant l'esprit universitaire qui a fait disparaître les divisions et les rivalités d'un autre âge.

Vous n'avez pas encore beaucoup pratiqué, Messieurs les Étudiants, le régime libre des assemblées, et comme je fais des vœux d'abord pour votre bonheur et pour la prospérité de vos études, je ne vous souhaite pas d'en trop faire l'expérience. Les assemblées ont plusieurs inconvénients.

En premier lieu, elles nous dérangent de nos études personnelles, qui nous intéressent infiniment plus (c'est bien égoïste ce que je dis là, mais je suis sincère) que toutes nos délibérations sur des intérêts communs.

Leur second inconvénient est moral. L'atmosphère des assemblées n'est guère saine. Les esprits, au lieu de se rapprocher, y courent le risque de s'éloigner les uns des autres ; de s'aigrir, au lieu de se concilier. La discussion parlementaire n'a jamais convaincu personne ; elle fortifie dans leur siège déjà fait les contradicteurs habiles, et irrite les faibles dans leur résistance impuissante. De secrètes animosités personnelles viennent parfois grossir et envenimer la simple opposition des idées. Quelque inoffensif que soit l'ordre du jour, le président d'une assemblée doit toujours craindre les incidents imprévus et désagréables qui peuvent surgir d'une délibération sur n'importe quoi.

Enfin, toute réunion d'hommes donne lieu de constater un phénomène étrange, d'ordre intellectuel et psychologique. Individuellement vous êtes tous des gens d'esprit, Messieurs les Étudiants. Donc vous vous imaginez que la concentration de toutes vos lumières créera un foyer d'une intensité supérieure et capable sinon d'éclairer le monde, au moins de vous éclairer vous-mêmes davantage, par la même raison qui fait que trente-six chandelles sont plus éblouissantes qu'une seule. Détrompez-vous. L'intelligence d'une assemblée n'est ni la somme ni la multiplication de toutes les intelligences individuelles qui la composent, et ce n'en est pas même la moyenne. C'est autre chose : une chose meilleure, dans quelques rares circonstances ; moindre et très inférieure, dans la plupart des cas. Le corps, formé par la réunion de tous les membres, devient vraiment un animal nouveau, inquiétant, dangereux, plus distinct et plus différent qu'on ne croit des éléments qui le constituent. Ce monstre sera capable de choses que chacune de ses parties n'aurait jamais faites ; et voilà comment vingt hommes d'esprit rassemblés peuvent prendre des mesures fort peu spirituelles, vingt justes commettre une injustice, vingt professeurs faire une sottise.

Tels sont les maux de la liberté. Faut-il donc la repousser comme un cadeau funeste, rappeler l'ancien régime et nous rendormir mollement sur le sein de notre bonne mère, la Direction de l'enseignement supérieur, qui, en échange de notre indépendance, nous procurait une mesure abondante de paix et de studieux loisirs ?

Non, Messieurs ; il ne serait pas digne d'un homme fait de rester en nourrice. A l'âge de la minorité et de la tutelle succède l'âge viril de la majorité intellectuelle et morale. Si cet âge est arrivé pour nous, il ne faut pas redemander nos lisières et nos langes ; il ne faut pas donner raison, par notre regret de la servitude, à l'adage qu'on cite comme le type même du plus banal de tous les lieux communs : « L'esclavage avilit les hommes jusqu'à s'en faire aimer. »

Tout présent fait à la liberté, mettant l'homme en demeure de s'en rendre digne, dévoile la honte des faibles que la responsabilité effraie, mais honore les braves qui ont le courage de l'assumer.

Il serait assurément plus doux et plus commode de nous replacer entre les mains d'un bon géant qui ferait toutes nos affaires ; mais un bon géant est un idéal sur lequel il serait trop imprudent de compter toujours. Comment serions-nous sûrs qu'à celui qui nous gouverne aujourd'hui avec tant d'intelligence et de sagesse il n'en succédera pas un autre qui pourrait fort bien nous tyranniser ? Le meilleur des gouvernements est le gouvernement paternel ; les plus heureuses de toutes les créatures sont les enfants : d'accord ; malheureusement on a vu des pères bourreaux et des enfants martyrs.

Le régime libre des Universités est une organisation républicaine, et notre Montesquieu nous dit que le ressort des républiques, c'est la vertu. Un républicain a conscience de ses droits ; un républicain vertueux y ajoute celle de ses devoirs. La pratique de la liberté est rude, laborieuse, fatigante ; mais elle est belle : cela suffit pour qu'elle reste chère aux cœurs bien situés et pour que nous ne voulions plus nous laisser ravir un bien qui fait notre dignité et notre honneur.

Soyons donc heureux, soyons fiers d'avoir enfin conquis la liberté! Mais que notre bonheur soit grave et réfléchi. Ne nous réjouissons pas à la façon des conscrits qui, lorsqu'ils vont vêtir l'uniforme militaire, oublient dans une ivresse incompréhensible le sérieux d'une vie désormais sacrifiée au service de la chose publique et à l'amour de la patrie. Si, au lieu des fêtes joyeuses qui donnent un air d'allégresse à l'inauguration des Universités, on avait décrété par toute la France un jour de deuil et de jeûne solennel, ce symbole eût montré une certaine intelligence de l'adieu définitif qu'il faut faire à notre légèreté enfantine, et des austères obligations que notre majorité nous impose.

On n'a pas décrété de jeûne, à moins que vous n'appeliez de ce nom l'absence, au programme de notre fête, du classique banquet, qu'un spectacle de gala doit remplacer ce soir; mais on vous a fait faire un commencement de pénitence en vous infligeant, coup sur coup, la discipline sévère de *six* discours, auxquels il est grand temps de mettre un terme : car cette première épreuve deviendrait un peu rude pour la vertu naissante de notre jeune république universitaire.

La jeunesse, indifférente aux discours des autres orateurs, s'amusant peut-être un peu plus au mien, avait accueilli celui de notre bien-aimé recteur par une manifestation tumultueuse et hostile dont je n'ai jamais su ni soupçonné la cause. Il n'y avait pas encore d'affaire Dreyfus, et à qui s'adressaient ces absurdes murmures? A un homme droit et bon qui était la justice et la conscience mêmes.

Un peu contenu par le respect des personnes et de la cérémonie à l'intérieur de la salle Franklin, le désordre se déchaîna au dehors avec violence, il y eut des mouvements et des cris séditieux, des pierres jetées, des vitres brisées, un furieux assaut, le soir, contre les portes du grand théâtre où la municipalité nous offrait un spectacle de gala, un passant sérieusement blessé par un projectile dans un café où il prenait une consommation.

Aujourd'hui comme hier, je ne puis voir dans cette échauffourée qu'un de ces entraînements stupides qui partent de la seule folie d'imitation. Le simple fait que, dans d'autres villes de France, il venait d'éclater des émeutes d'étudiants, aurait dû faire, à coup sûr, prédire celle de Bordeaux aux prophètes avisés qui savent combien les hommes en général et les jeunes gens en particulier sont moutons de Panurge.

Toute sotte et absurde qu'elle fût, l'effervescence du 26 janvier attrista et assombrit la fête. L'inauguration avait eu lieu un mardi. Deux jours après, le jeudi soir, M. Liard, directeur

de l'enseignement supérieur, convoqua et réunit tous les professeurs de l'Université de Bordeaux, ainsi que notre recteur, dans le grand amphithéâtre de la Faculté des lettres. Là, il nous parla « de l'abondance du cœur », pendant une grande heure et demie, sans se lasser et sans faire trouver le temps long à aucun de ceux qui l'entendirent.

J'ai rappelé ces faits dans mon rapport de fin d'année, qui contient, à l'adresse de M. Couat et de M. Liard, un témoignage de haute et profonde estime dont je tiens essentiellement à conserver l'expression exacte et intégrale, sans y ajouter, supprimer ou changer un seul mot :

L'inauguration de l'Université de Bordeaux n'appartient pas spécialement à la chronique de la Faculté des lettres, et ce serait au doyen de cette Faculté moins qu'à personne d'y faire allusion dans son rapport, si M. Liard n'avait assisté à la cérémonie, non comme directeur de l'Enseignement supérieur, mais comme professeur honoraire de notre Faculté, mêlé modestement à ceux dont il a bien voulu, ce jour-là, redevenir le simple collègue. Nous avons vivement senti l'honneur, et plus encore l'amitié, qu'il nous témoignait par cette démarche, et nous l'en avons remercié dans une lettre signée par le doyen au nom de la Faculté tout entière.

Deux jours après les fêtes du 26 janvier, le jeudi soir, M. Liard réunissait dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres tous les professeurs de la nouvelle Université de Bordeaux. Pendant une grande heure et demie, qui n'a paru longue à personne, l'ancien professeur de philosophie à notre Faculté, parlant, non du haut de la chaire, mais debout au pied de l'estrade, comme un homme du monde qui causerait dans son salon devant la cheminée, nous a entretenus, avec une éloquence d'autant plus admirable qu'elle était sans aucun apprêt, de ce qu'il avait fait, comme directeur de l'Enseignement supérieur, à la suite des Dumesnil et des Albert Dumont, pour obtenir enfin la fondation des Universités, et de ce qui restait encore à faire, particulièrement de ce que les professeurs devaient faire eux-mêmes, pour achever et consolider cette grande œuvre.

J'ai sans doute entendu dans ma vie de plus beaux *discours* proprement dits, mais jamais rien qui m'ait donné une plus vive idée de la puissance de la parole, quand la parole ne fait qu'un avec la pensée, et quand la pensée, conforme à la définition qu'en a donnée Kant (« penser, c'est unir et lier »), s'anime en outre et s'échauffe à un intense foyer intérieur.

L'éminent professeur (laissons-lui ce nom, puisque c'est celui qu'il a voulu reprendre) nous a mis en garde contre un défaut proprement français : la défiance et l'aversion des nouveautés. Il a parlé aussi de la jeunesse, avec une émotion que justifiaient trop les événements du 26 janvier. J'ai toujours estimé qu'il ne fallait point chercher de sens à

cette déplorable échauffourée. Ce fut un pur phénomène d'imitation et de contagion : la traînée de poudre qui prend feu jusqu'au bout; Bordeaux a simplement suivi l'exemple parti d'autres villes. Ce qui prouve l'absence de toute idée directrice et intelligible dans la manifestation des étudiants (et je ne sais si je dois dire : « des étudiants », quand je pense à tout ce que l'émeute a mêlé parmi eux d'éléments étrangers), c'est qu'ils s'attaquaient à un homme dont pas un d'eux ne contesterait qu'il ne soit, parmi nous, l'exemple vivant de la justice, de la conscience et du devoir. Dédaignant une popularité vulgaire, mais cachant sous la gravité et la noblesse d'une attitude volontairement réservée la bonté la plus profonde, vous n'avez pas seulement, Monsieur le Recteur, droit au respect de tous : vous avez gagné l'estime affectueuse de chacun de ceux qui vous connaissent.

M. Liard nous a donc parlé de la jeunesse avec émotion, une émotion pleine de pitié. Il en a fait un tableau assez sombre, la peignant comme « moralement abandonnée ». Il nous a dit qu'il fallait nous rapprocher d'elle, lui donner une direction morale, agir sur son âme et sur son cœur. Je n'aurais pas cru qu'il fût possible de relever à ce point, par la sincérité et le sérieux de l'accent personnel, un thème aussi rebattu que celui de l'insuffisance de l'instruction quand l'éducation ne la complète pas; mais la simplicité fait de ces miracles. Nous avons remporté de cette inoubliable causerie l'intime conviction que l'Enseignement supérieur est entre les mains de l'homme le plus capable et le plus digne de le diriger, parce qu'il joint à une intelligence haute et lucide, à une volonté patiente et ferme, un ardent et généreux amour du bien.

S'il est vrai, comme j'ai pourtant un peu de peine à le croire, que les petits coups d'épingle de mon discours du 26 janvier 1897 aient désagréablement piqué M. Liard, leur excuse est qu'en toute bonne foi ils n'avaient pas d'autre intention que d'égayer autant que possible, suivant ma vieille coutume, par quelques innocentes plaisanteries, le solennel ennui des cérémonies officielles.

Mais elle n'était point une cérémonie officielle la causerie familière et intime où ce philosophe si distingué par la hauteur de ses pensées comme par les actes utiles de son administration, nous convia deux jours après. La profonde admiration dont je me sentis pénétré en l'entendant discourir de son œuvre et de nos devoirs, me fit mesurer la différence qu'il y a entre le badinage au rire vain et la gravité éloquente, entre l'effort pour plaire et la simplicité, entre la fantaisie qui s'amuse sans autre objet que l'amusement et le sérieux qui touche le fond des cœurs et va au fond des choses.

IX

OBSÈQUES DU RECTEUR

Lorsque, à la rentrée de novembre 1897, je fis à notre recteur ma visite habituelle moins de déférence que d'amitié, je le trouvai plongé dans la brochure de Bernard Lazare, qu'on avait envoyée à tous les fonctionnaires principaux de l'instruction publique et que j'avais reçue comme lui. Il me demanda si je l'avais lue. Je dus avouer que je n'y avais pas fait la moindre attention, et que la démonstration d'une nouvelle erreur judiciaire ne me semblait pas d'une importance à nous distraire de nos études.

— Vous avez tort, me dit-il. Voyez celle-ci, elle en vaut la peine. Pour le logicien, pour le psychologue, pour le moraliste, pour l'homme, c'est une question des plus intéressantes.

Bientôt l'affaire Dreyfus passionna toute la France, et j'en causai souvent avec celui qui m'en avait le premier signalé le grave intérêt. Dès la scandaleuse comédie de l'acquittement d'Esterhazy, Couat, comme Trarieux, comme Pécaut, comme tous les honnêtes gens un peu attentifs que n'aveuglaient pas d'épais préjugés, fut convaincu, autant que Zola lui-même, que l'officier juif était victime non d'une simple erreur judiciaire, mais d'une volontaire injustice, et son indignation fut profonde. A l'heure où les journaux de Paris arrivent dans nos kiosques, il y avait chaque soir, durant « l'affaire », une grande affluence de promeneurs au coin du cours de l'intendance et des allées de Tourny. C'est là qu'un jour de juin, au moment où je venais d'acheter le *Siècle* et où j'y parcourais du regard une nouvelle liste de signataires apportant au colonel Picquart l'hommage de leur admiration, je rencontrai le recteur Couat.

— Eh bien ! me dit-il, vous avez signé. Vous avez eu raison. Je voudrais avoir la liberté de faire comme vous.

Il souffrait cruellement de la réserve que lui imposait sa haute situation de représentant du pouvoir. Vers le milieu de juillet 1898, six jours avant sa mort qui fut presque subite, il

y eut chez lui une petite soirée d'amis. Dans ce milieu familier Couat s'exprimait librement. Les dernières paroles que j'entendis tomber de sa bouche furent une réponse bien éloquente, d'une part, à des professeurs, à des magistrats sceptiques qui, par paresse de cœur ou d'esprit, prétendaient encore douter d'une évidence absolument acquise aux yeux de tout homme qui voulait faire usage de sa conscience et de sa raison; d'autre part, à ces politiciens, d'une moralité pire, qui, pour étouffer l'agitation, invoquaient la raison d'Etat. Pâle de la maladie dont il mourait, les lèvres tremblantes d'émotion, il termina la discussion en ces termes tragiques, pendant que, surpris par des accents si solennels, nous restions consternés et muets autour de lui :

— Ainsi, Messieurs, vous vous asseyez sur la pierre du tombeau où vous savez qu'un innocent est enterré vivant!

Les obsèques d'Auguste Couat, recteur de l'Académie de Bordeaux, président du Conseil de l'Université, eurent lieu le 23 juillet 1898. M. Debidour, inspecteur général de l'Instruction publique, le préfet de la Gironde, le doyen de la Faculté des sciences, vice-président du Conseil de l'Université, d'autres orateurs encore parlèrent dans cette cérémonie. J'y prononçai, à mon tour, le discours suivant, qui me valut six mois de suspension par arrêté ministériel du 25 juillet :

Un juste vient de mourir. Tout ce que les mots : fidélité au devoir, droiture, délicatesse morale, conscience, véracité, modestie, simplicité, courage, amour de la justice, représentent de vertus, M. Couat les incarnait en sa personne. Il était le sage selon la définition de Marc-Aurèle, et nous avons l'impression amèrement triste, qu'avec lui c'est peut-être la dernière grande âme antique qui s'en va. L'Université de Bordeaux ne pouvait pas faire une perte plus sensible, non seulement parce qu'il était notre chef, mais parce qu'il était notre modèle; il suffisait de le voir accomplir son œuvre scrupuleusement, tranquillement, avec cette régularité exacte qui sait le prix du temps et n'a jamais besoin de rien précipiter parce qu'elle ne perd pas une minute, — il suffisait, dis-je, de contempler cet idéal pour connaître les conditions auxquelles nous serions tous de parfaits hommes de bien.

Le sentiment qu'il inspirait était quelque chose de plus rare et de plus beau que le respect : c'était la vénération, c'est-à-dire le respect pénétré de tendresse et d'amour; quand c'est un homme jeune encore qui fait éprouver un pareil sentiment à ses aînés, on peut être sûr qu'un tel homme s'élève au plus haut sommet de l'échelle morale. Sous sa réserve un peu austère, on sentait une bonté profonde qu'ont bien

connue et tous ceux qui ont joui de son intimité et tous ceux qui, dans les difficultés de leur existence ou de leur carrière, ont eu besoin de recourir à son autorité bienveillante.

Le caractère de son activité était de subordonner toujours ses travaux accessoires à ses fonctions essentielles. De là vient que le nombre de ses excellents ouvrages est assez petit. Il ne s'est permis d'y consacrer que les très rares instants de loisir que lui laissaient ses devoirs professionnels. Successivement professeur de lycée, professeur de Faculté, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux et adjoint au maire dans le département de l'Instruction publique, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, recteur de l'Académie de Lille, recteur de l'Académie de Bordeaux et président du Conseil de l'Université, enfin président du jury de l'agrégation de grammaire, nous l'avons vu déployer, dans les diverses occasions où il a pris la parole, deux qualités de grand prix, l'une intellectuelle, l'autre morale, que personne, je pense, n'a jamais possédées à un degré supérieur : d'abord, une merveilleuse lucidité d'esprit qui le rendait maître de toutes les questions et lui faisait débrouiller les affaires les plus compliquées et les plus obscures avec une clarté souveraine ; et puis, dans tous les discours qui prêtaient à l'éloquence, une noblesse de pensée, caractère éminemment distinctif de son talent d'orateur et d'écrivain. Même dans les punchs d'étudiants, il ne prenait pas la parole pendant cinq minutes sans la transporter à des hauteurs qui faisaient, de ses moindres toasts, des leçons d'une sublime philosophie.

Détaché de toutes les religions positives, son culte pour la science était vraiment religieux ; il avait une foi ardente et profonde dans sa vertu moralisatrice. Ecoutez, Messieurs, cette page admirable ; toute sa belle âme s'y reflète :

« A la hauteur de l'absolu, science et vertu sont synonymes... Poursuivie pour elle-même, la science satisfait à elle seule le besoin d'activité et d'expansion qui est le mobile de toutes les actions humaines et la raison d'être de la vie ; elle est par là une source de moralité. Auprès des joies qu'elle donne, toute autre joie paraît inférieure. Elle fait plus : elle doit nécessairement aboutir à conseiller, sinon le sacrifice, — on pourrait le soutenir, — au moins le désintéressement. La devise des stoïques doit être finalement celle de la science ; elle conseillera de s'abstenir parce que les choses ne méritent pas qu'on les désire, et de supporter parce que nous ne pouvons rien contre elles. A mesure que l'homme connaît plus de choses, il comprend mieux la vanité de ses désirs ; quand même les forces du monde lui paraissent immorales, il ne se mêle pas aux conflits des passions qui l'environnent ; la science, en lui révélant les limites de son action et de sa puissance, lui apprend au moins le mépris du mal, et, à défaut de l'espérance, la résignation. »

Et d'où cette page est-elle tirée ? De celui de ses ouvrages où on l'aurait assurément le moins attendue, de son livre sur Aristophane ! C'est ainsi que tout s'ennoblissait sous ses mains. Mais il avait une prédilection pour les saints laïques, et dans les dernières années de sa vie, les *Pensées de Marc-Aurèle* étaient son livre de chevet.

Auguste Couat est mort dans la force de l'âge, comme ceux que les anciens appelaient favoris des dieux. N'en soyons point surpri Quand on sait les cruelles blessures de sa vie, on s'étonnerait plutô de la durée et de la force de sa résistance. Eprouvé dans sa famille, depuis seize ans, par le plus terrible chagrin domestique qui pût affliger l'amour et l'ambition d'un père, son stoïcisme avait surmonté sa douleur, et c'était une chose admirable de voir son beau visage toujours calme et souriant, quand personne n'eût trouvé étrange qu'il demeurât en proie à la plus noire mélancolie.

A son ancienne affliction de famille s'était ajoutée, dans les dernières années de sa vie, une souffrance patriotique atroce. Lui, l'homme de la justice et de la logique, il éprouvait une véritable horreur devant les violences sectaires, devant la confusion et le désarroi de toutes les idées égarées par un vent de déraison furieuse. Je ne dois pas m'étendre sur ce sujet, et je n'en dis rien, de peur d'en dire trop. Mais il faut que l'on sache que cet homme, saintement passionné, prenait à cœur, jusqu'à en être malade, les maux et les hontes de son pays ; et s'il ne m'est pas permis d'indiquer plus clairement de quel côté était la grande âme de ce noble « intellectuel », disons seulement (puisque ce langage n'est une offense ni pour l'un ni pour l'autre parti) que la profonde blessure de son patriotisme avait aussi atteint les sources de sa vie.

Messieurs, la justice se trouve parfois éclipsée par les nuages de la passion. Si, aujourd'hui, nous ne savions plus où elle est, suivons toujours les pas de ce juste : nous serons certains d'être dans la vérité. J'ai dit.

J'ai donné, dans mon livre des *Réputations littéraires*, l'histoire de ce scandale, le dernier de mon décanat et le plus gros, à moins que mes *Billets de la province*, contemporains de mon discours du 23 juillet, ne paraissent plutôt devoir clore la série par ordre de chronologie et d'importance. Je ne redonnerai point de cette histoire une seconde édition ici, et je veux, au contraire, en renvoyant mes lecteurs à la page 18 du tome II, faire un peu de réclame à un ouvrage original, très généralement ignoré pour l'heure, mais qui sera classique après ma mort, s'il y a une justice littéraire, belle promesse dont, malheureusement, je ne suis pas sûr du tout.

Si ma qualité la plus recommandable ou mon défaut le plus ridicule n'était pas une sincérité ennemie de ma « gloire », je dirais, les mains croisées sur mon cœur et les yeux levés vers le ciel, avec l'air d'un martyr victime d'une puissance injuste : Lisez ce discours, relisez-le, et dites-moi si vous y trouvez une phrase, si vous y trouvez un mot qui justifie la

mesure disciplinaire dont son auteur fut frappé ! Mais étant véridique et sincère avant tout, j'avoue très humblement que j'eus ce que je méritais.

Dans un discours, il faut toujours distinguer deux choses : le texte et la musique. Le texte peut vous paraître innocent; mais la *musique,* lecteurs, vous ne l'avez pas entendue[1] !

Malade ce jour-là, consumé par la fièvre, je donnai à chaque syllabe de ma funèbre mélopée un éclat sombre, une ardeur extraordinaire, le timbre et l'accent d'une passion comprimée qui bout intérieurement et va faire sauter le couvercle, et c'est un secret défi à tout ce que les hommes révèrent, le gouvernement, l'Eglise, la justice civile et militaire, l'armée, qu'on sentait vibrer insolemment dans les deux petits mots de ma conclusion : « J'ai dit ! »

Oui, je provoquai tous les pouvoirs publics; oui, j'insultai l'armée. Vous ne vous en doutiez pas, bonnes gens, mais c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Le député journaliste, long comme un jour sans pain, sérieux comme un âne qu'on étrille et pommadé comme une enseigne de coiffeur, qui, vers 4 heures chaque après-midi, fait courir dans Paris les premiers lampions du crépuscule, n'a-t-il pas écrit dans sa patriotique feuille d'un sou, pâture des gobe-mouches du boulevard :

« Il a outragé le ministre de la guerre, le gouvernement tout entier, l'état-major, les chefs de l'armée, la Chambre des députés... C'est un retentissant défi à la loi, aux pouvoirs publics, aux institutions de la République, à la nation !... A l'ordre, ce factieux ! »

La langue turque, observait Covielle, « dit beaucoup en peu de paroles ». La mienne aussi. Mais, pour apercevoir dans mon discours tout ce qu'y a découvert le clairvoyant directeur du plus matinal des journaux du soir, il faut des yeux très fins qui lisent entre les lignes. Ceux qui me virent pâle et frémis-

1. Dans son oraison funèbre, prononcée avant la mienne, le Préfet de la Gironde avait dit à peu près les mêmes choses que moi, mais sans la « musique ». Tout récemment, aux obsèques de Gaston Paris, M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, a loué hautement ce grand honnête homme d'avoir montré dans l'Affaire la même passion de justice que j'avais célébrée chez Couat, comme M. Aulard en faisait la remarque, le 18 mars, dans un article de la *Dépêche* de Toulouse. Cette fois, la musique y était : mais nous sommes en 1903, et cinq ans sont passés.

sant et m'entendirent gronder « demeurèrent stupides », et cette *stupidité* se soulagea dans ce cri du cœur d'un de mes collègues, bon nationaliste : « Assez ! »

L'après-midi qui suivit cette matinée mémorable, la salle des Pas perdus, dans notre Palais de l'Université de Bordeaux, présentait l'aspect d'une ruche d'abeilles où un frelon s'est introduit. Jamais agitation ne fut plus naturelle. De bonne foi, mes collègues pouvaient-ils rester sans s'émouvoir, sans protester contre un doyen qui semblait les engager avec lui dans l'opposition et la révolte ? Mettons-nous à leur place ; mais il faut croire que cette substitution est bien difficile à la nature humaine, car peu de gens en sont capables ; de là tant de jugements faux, précipités et injustes. Je parierais que, parmi les professeurs, la minorité éclairée qui au fond était avec moi et qui refusa de s'associer à la protestation, ne souffrit pas moins que la majorité, souffrit peut-être davantage encore de la blessure que j'avais faite aux convenances. Dans une cérémonie officielle, avoir tort *dans la forme*, c'est avoir tort de la façon la plus grave.

Je reconnais donc que c'est avec justice que les foudres ministérielles tombèrent sur moi, et je crois en conscience que, si j'avais été ministre, je me serais senti forcé d'agir comme l'honorable Jupiter tonnant, M. Léon Bourgeois. Non, je n'avais pas volé ma suspension, qui ne m'apporta, d'ailleurs, avec les félicitations de tous les braves cœurs de la France, qu'un très agréable repos administratif.

Il serait étrangement impropre de dire que j'ai tout *pardonné* à mes collègues protestataires, puisque je n'avais rien à leur pardonner, leur manifeste, très mesuré dans ses termes, étant non seulement exempt d'offense, mais n'étant, à bien juger la chose, qu'une légitime riposte à une offense partie de moi. Non, jamais, même au jour le plus aigu de la crise, jamais je n'ai pu donner raison à certains de mes amis, véritablement trop naïfs, qui s'indignaient de voir « des professeurs renier lâchement leur doyen » ! J'ai toujours estimé que c'était leur droit, leur droit de fonctionnaires et d'hommes, leur droit acquis et leur droit élémentaire. La conscience de l'humeur excessivement indépendante qui me caractérise m i-même, me rend on ne peut plus facile de la trouver bonne

chez les autres, voire chez ceux qui me contrecarrent et me combattent.

Ce que j'ai beaucoup plus de peine à excuser, c'est... comment dire cela ? Gardons-nous des mots vifs qui qualifient, des mots secs qui résument, et disons, fût-ce un peu longuement : c'est l'état moral et intellectuel des personnes qui, pour se faire un avis, devenu obligatoire, dans une question dont toutes les pièces décisives sont sous leurs yeux et sur laquelle on a répandu la clarté à grands flots, font appel non à la raison, mais à l'autorité. Victor Hugo écrit dans le *Post-Scriptum de ma Vie :*

— Tu vois ce mur-là ?
— Oui, mon général.
— De quelle couleur est-il ?
— Blanc, mon général.
— Je te dis qu'il est noir. De quelle couleur est-il ?
— Noir, mon général.
— Tu es un bon soldat.

Un bon soldat, ou encore un bon catholique, ou enfin un bon Français, au sens nationaliste du mot. Pour moi, je suis un mauvais soldat, un mauvais catholique et un mauvais Français, si, pour être *bon*, il faut croire, avec les doctrinaires du nationalisme, qu'il n'y a point de justice absolue, ni de vérité universelle, mais seulement une vérité locale, une justice contingente et relative, consistant, en l'espèce, à fusiller, dans l'intérêt de la paix publique, un Juif injustement envoyé au bagne, quand ses cris importuns détruisent le précieux bien de l'ordre et font un trouble scandaleux.

Esprits bien disciplinés ou mauvaises têtes : la naissance et l'éducation font de nous l'un ou l'autre, et ce sont deux contraires qui naturellement se haïssent, se méprisent et ne peuvent point s'entendre. Les premiers sont les conservateurs honorés et bénis de l'ordre et de la paix ; les seconds, qui renversent les autels, inventent le christianisme, la réforme, la révolution, le socialisme, les grèves, l'anarchie, et par le chemin de la douleur nous mènent au progrès, sont d'insupportables dérangeurs des choses. La société, qui souhaite avant tout qu'on la laisse dormir tranquille, peut très bien se passer d'eux ; elle ne peut pas se passer de citoyens docilement soumis à l'autorité.

Quelle étrange moquerie de ma destinée a fait de moi un *doyen,* c'est-à-dire un personnage assez considérable après tout et détenant, sinon une part importante, au moins une parcelle de l'autorité publique ! Nul n'était moins né que moi pour régner, comme pour gouverner.

J'ai, bien authentiquement, le contraire de la « bosse » du respect ; car celui que je rends d'assez mauvaise grâce à mes supérieurs en rang et en dignité, je tiens peu à ce que mes inférieurs me le rendent. J'aime que les enfants se mettent avec moi sur le pied d'une familiarité excessive. Je me suis donné à moi-même un sobriquet ridicule, et ceux qui me désignent par ce surnom irrévérencieux me font plaisir. Le protocole, l'étiquette, un certain décorum et de certaines convenances me paraissent avoir été inventés pour que les gens d'esprit aient l'occasion de donner la mesure de leur grâce naturelle en secouant galamment ce joug.

Au commencement de mon décanat, quand on me disait : « Monsieur le Doyen », je me retournais et cherchais à qui des paroles si drôles pouvaient bien s'adresser ; même depuis que j'y suis plus accoutumé, je n'ai jamais cessé d'en sentir l'ironie, et il me semble toujours que c'est une constatation de mon propre néant qu'on veut faire. Oh ! quelle pitié d'être doyen, si l'on a de soi-même une assez pauvre opinion pour tirer toute sa valeur de ce titre et non de son mérite personnel comme savant ou comme écrivain !

Ce serait me demander l'impossible d'attendre de moi que je me prenne au sérieux dans une cérémonie publique, par exemple, dans le rôle de président d'une distribution des prix. Il n'est pas probable qu'on ose me confier encore une place d'honneur, où j'ai donné des preuves de mon inaptitude à soutenir dignement la majesté de la robe jaune ; mais si jamais on commet cette imprudence, on peut être bien sûr que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour faire perdre aux sergents de ville eux-mêmes leur gravité.

Je reste, plus que sexagénaire, écolier dans l'âme, écolier non de philosophie, mais de *troisième :* c'est la classe et c'est l'année de ma vie où j'ai le plus ri, grâce à l'accent picard et aux colères bouffonnes de notre petit professeur, Monsieur H......., l'excellent comique sans le vouloir du lycée

Bonaparte. Comment aurais-je la crainte sacrée des jugements et des lois, puisque j'en trouve les auteurs grotesques? Je suis d'avance du parti de tous les justiciables contre les juridictions dont ils relèvent, et peu s'en faut que je ne sois pour le voleur contre le gendarme... sauf quand c'est moi qui suis volé.

Dans une solennité comme celle de l'inauguration de l'Université de Bordeaux, où je parlais en présence de toutes les autorités de la ville et devant mon chef hiérarchique, le directeur de l'Enseignement supérieur, personnage non seulement éminent, mais grand homme dans la sphère de son activité, puisque l'admiration et le respect du monde entier entourent l'auteur de la grande réforme que nous célébrions avec reconnaissance, mon démon m'inspira une tentation irrésistible de changer la cérémonie en farce. On s'ennuya peut-être moins au sixième discours qu'aux cinq autres; mais il y a, dit l'Ecclésiaste, une saison de rire, et ce n'était point celle que j'avais choisie. J'eus donc tort encore une fois dans la forme et fus inconvenant. Il fallut absolument remettre les choses au point. Pour corriger l'effet scandaleux des trop grandes libertés que j'avais prises, mes bons amis les philosophes rédigèrent, presque séance tenante, au nom du doyen de la Faculté des lettres, une belle adresse de félicitations et de remerciements à M. Liard, que je signai avec plaisir et sans le moindre regret de ma faute : signe déplorable d'endurcissement et de légèreté! Mais que voulez-vous? Tout cela, discours, adresses, séances de rentrée, inaugurations, cérémonies publiques, a si peu d'importance! Tout cela n'est-il pas comparable au vent qui grossit sa voix et qui passe?

Tel étant mon caractère, on comprendra que je ne veuille, à mon enterrement, ni robes, ni discours. Les robes symbolisent ce qui m'est le plus antipathique au monde : le masque officiel. Quant aux discours, j'avoue qu'il me serait assez doux d'espérer qu'aussitôt après ma mort, mon talent d'humoriste et d'écrivain recevra enfin la justice éclatante que la critique française, personne timide, avare et jalouse, lui a si mal rendue pendant ma vie; mais les braves orateurs qui feraient mon éloge au pied levé, sans avoir eu le temps de penser aux choses qu'il faut dire, iraient encore me peindre comme un

professeur docte ou comme un moraliste grave, et diraient, en mauvais style, trop de bêtises.

Quand ma santé fut rétablie, je n'attendis pas le terme de la suspension de mes fonctions administratives pour reprendre mon enseignement. Un charivari formidable accueillit ma rentrée, le 10 janvier 1899. Pourquoi cette scène de violent tumulte me causa-t-elle si peu d'émotion, que j'y assistai comme à un spectacle plutôt divertissant ?

D'abord, parce que j'étais au fond assez content de moi et trop heureux d'avoir raison contre des adversaires dont la prodigieuse sottise m'émerveillait comme un phénomène de l'ordre animal. Ensuite, parce que mes étudiants étaient complètement étrangers à cet assaut et qu'ils se constituèrent même mes défenseurs, groupés autour de moi et me faisant un rempart de leurs corps contre les insultes de *gentlemen* venus des cercles catholiques et d'une foule de polissons sortis on ne sait d'où, qui, dans les jours d'émeute, semblent surgir des pavés de la rue, des caves, des ruisseaux et des bouches d'égout.

Soit à Grenoble comme professeur, soit à Bordeaux comme professeur et comme doyen, je conserve de mes chers étudiants en général le meilleur souvenir. J'ai beaucoup aimé plusieurs de ces jeunes gens, et ils me l'ont, je crois, bien rendu. Il est probable que mon humeur, très médiocrement magistrale, plaît à la jeunesse précisément par ce qui doit la rendre peu sympathique aux autorités.

Avec la majorité de mes collègues, partagés en deux camps inégaux à l'instar du reste de la France, l'harmonie ne pouvait plus être qu'aigre-douce. Si, d'un accord tacite, nous eussions pu faire semblant d'oublier nos griefs réciproques dans l'affaire de juillet, la récente offense de mes *Billets de la Province*[1] était venue combler la mesure des scandales et verser comme un acide brûlant sur une plaie vive et fraîche.

Je repris, après six mois d'interruption, mes fonctions de doyen, et je les continuai jusqu'au terme régulier de mon mandat, c'est-à-dire pendant dix mois encore. Je ne voulais quitter

1. Il s'agit de la publication en librairie (un volume de 2 francs, chez Stock) de ces petits pamphlets signés Michel Colline, qui avaient paru d'abord dans le *Siècle*.

ma charge ni mes honneurs qu'à la date où ils devaient me quitter d'eux-mêmes, et je ne dis pas que cette fin de règne fut la soirée sereine et resplendissante d'un beau jour ; mais je tenais beaucoup à ne pas donner ma démission : j'aurais fait trop de plaisir aux nationalistes.

Le jour où mes collègues m'avaient fait l'honneur et l'amitié de m'élire doyen pour la troisième fois, à l'unanimité, je leur avais déclaré, en les remerciant profondément, que cette nouvelle période serait bien décidément la dernière, et que je déclinais d'avance toute candidature aux prochaines élections. Je tins simplement ma promesse en novembre 1899.

Aujourd'hui, réconcilié avec tout le monde, ayant commencé une vieillesse heureuse, librement et modérément occupée aux choses qui m'amusent et que j'aime, je goûte, depuis trois ans et demi, les tranquilles douceurs de l'honorariat, et la conclusion de ma triple expérience, après avoir laissé le meilleur des secrétaires administrer neuf ans sous mon nom les affaires de la Faculté des lettres de Bordeaux, c'est que le plus sage est sans doute de ne jamais être doyen, mais qu'il est agréable de l'avoir été.

PAUL STAPFER.

UNE LIBRE CROYANCE

A PROPOS

DE LA PHILOSOPHIE DE L'AMIRAL RÉVEILLÈRE

Depuis près de deux ans que la question religieuse est rouverte en France, pour autant qu'elle y fût jamais close, les discussions les plus âpres se sont élevées partout, les passions se sont exaltées au paroxysme, enfin une lutte mémorable au sein même du Parlement vient d'assurer l'avantage momentané de l'un des deux antagonistes. Ces conflits, ces haines, ces rancunes, la religion nous les procure, pareille à ce personnage d'un drame qui faisait dire qu'il n'avait jamais été plus vivant qu'après sa mort. Car si ce n'est la religion elle-même, c'est du moins son spectre obstiné qui emplit la scène, c'en est l'idée traditionnelle et brute qui entre comme facteur dans tous les problèmes, c'est l'image vulgaire de cette idée qui se reflète dans tous les esprits. Et néanmoins l'on chercherait vainement pendant ces deux ans écoulés l'écho d'un débat à fond et sérieux sur les éléments intimes constitutifs de la question. Celui que des prêtres catholiques eurent le courage de vouloir provoquer en pleins faubourgs, dans les Universités Populaires, les bruyants champions de la raison, intimidés, le déclinèrent. Pour un peu, et faute de penser avant de vociférer, les deux fanatismes du dogme eussent fait couler le sang français [1] sans que même agresseurs ou victimes aient seulement connu la foi — ou positive ou négative — qu'ils revendiquaient furieusement.

1. C'est fait. Batailles dans les églises, 17 mai 1903.

C'est cette étude qu'il nous a paru opportun d'entreprendre en écartant aussi bien le parti pris des sectaires soi-disant libre-penseurs qui résolvent le problème de l'infini par le cri d'*à bas la calotte !* et les prétentions puériles des bigots pour qui tout sentiment religieux est remisé dans leur sacristie. En d'autres temps, le nombre était considérable des tenants d'une opinion mûrie avec indépendance sur ces matières, de ceux qui savent croire en exerçant toute leur raison et abjurer certains articles sans ériger hiératiquement la négation a priori. Par le vent qui souffle, l'infime poignée des philosophes spiritualistes ou se terre, ou se tait. Et s'il advient que l'un d'eux parle, qui l'écoute? Nous avons cru faire sagement de demander la leçon de l'heure présente à l'un des représentants typiques de cette tendance aujourd'hui démodée à l'instar de tant de grandes choses dont le xx[e] siècle porte le deuil. Certes, la modération apparente d'une doctrine et sa conciliation des données ne sont pas une garantie de vérité ; mais si cette même vérité, qui veut parfois la marche en avant à outrance jusqu'aux logiques conclusions (tel fut le cas il y a quatre ans !) parfois aussi, comme à cette heure, est conseillère de retenue et réside dans le noble bon sens, la bouderons-nous parce qu'elle n'a pour elle ni la clameur de la foule, ni la vogue de la chronique, ni les affiches lumineuses ?...

C'est dans cette recherche peu lucrative de l'impartialité, que nous retiendrons l'attention du lecteur sur les publications philosophiques de l'amiral Réveillère. La plus récente, qui fit à cette étude l'honneur de lui emprunter son titre, nous en fournira l'occasion[1].

I

L'originalité de la pensée religieuse de Réveillère n'est pas le fait d'innovations auxquelles il ne prétend point. Elle réside tout entière dans la sincérité et la personnalité des investigations. Cet homme a lu tous les spéculateurs de métier, philosophes, moralistes, exégètes ; il les a accompagnés sur leurs voies respectives jusqu'à un certain carrefour où toutes ces

1. *Pensées d'un libre croyant*, Berger Levrault, éditeurs, et précédemment *Libre-Penseur et Chrétien*, *Sur le Pont*, *Autarchie religieuse*, *etc.*

voies s'embrouillent, puis il s'en est séparé pour se frayer la sienne et il a gravi seul la montagne.

Nous présumons qu'il partit de la foi positive qui accueillit sa naissance, en l'espèce le Catholicisme, mais ne dut pas tarder à en sortir. Non que cette confession provoque plus spécialement la désertion des consciences, du moins au premier âge, quand l'âme de l'enfant s'éveille aux inquiétudes solennelles. Au contraire, cette foi, plus qu'une autre peut-être, berce et réchauffe maternellement. Mais pour certains esprits la recherche de la vérité est un drame. La marque même et la loi de leur organisme religieux, c'est le doute précoce, c'est la dénonciation du symbole qu'ils ont reçu tout fait de leurs pères. Ils ne se sentent pas garantis contre l'écroulement de la foi qui les abrite, s'ils ne l'ont d'abord renversée ou pierre à pierre démontée, puis reconstruite à leur mesure et dans un plan original. Aussi bien, tout penseur est l'architecte de sa foi. Il est libre, suivant le mot de Hégel, de créer le monde à sa guise. Il est autodidacte, il est autarchiste. L'adhésion irraisonnée à un système quelconque de croyances équivaut exactement à une ritournelle sur les lèvres d'un faible d'esprit. Nous voici donc à l'opposite de la conception de Bossuet qui exige du fidèle *qu'il n'ait pas d'opinion*. Nous exigeons que chacun opère sur sa pensée le même examen que Descartes. Nous appelons la controverse toujours féconde. Nous encourageons l'hérésie, qui n'est jamais que partielle. Nous n'avons pas peur du blasphème quand c'est celui de Prométhée. Il arrive même qu'à son heure, un vrai croyant soit déicide.

Tel Réveillère. Dans l'esquisse de l'évolution de sa pensée, nous inscrivons comme premier stade non pas : Catholicisme — c'était là tout au plus la foi qu'il professait avant de naître — mais bien et carrément : *Athéisme*. « J'ai été, dit-il, très sincèrement athée, athée robuste et résolu comme on l'était au XVIIIe siècle. » Si l'on demande pourquoi s'impose cette déclaration primordiale d'athéisme, nous répondons qu'à la première touche de l'esprit rationaliste, le symbole dogmatique de toute religion révélée croule sur sa base et s'émiette. Nos boulets d'acier ne sont pas plus fatals pour les vieux fortins en torchis. Du point de vue qu'ont généralisé toutes les religions se fondant sur l'état rudimentaire jadis des connais-



sances générales, la terre occupait une position centrale et jouait un rôle prépondérant dans le système cosmique. Dieu y gouvernait les destinées humaines par sa Providence capricieuse, dont la Rédemption chrétienne n'était qu'une ressource *in extremis*, et de l'homme à Dieu s'établissait le commerce de la prière marchande dont la sanction intervenait bénévolement dans la trame des circonstances journalières pour les modifier à notre profit. Voilà le système fabuleux sur la foi duquel depuis des siècles vivaient les arts, les mœurs, les croyances, les cités et les civilisations. C'est de ce système suranné, qui eut son heure nécessaire et glorieuse, que les présentes investigations de la pensée font justice. « L'homme tombé de son trône au sommet de la création, perdu dans l'infinie variété des créatures égales ou supérieures, habitantes de tous les mondes, ne se demandera-t-il pas s'il valait le sang d'un Dieu ? Telle fut l'inquiétude de l'Église devant l'hérésie de Galilée..... Elle ne s'est jamais méprise sur l'importance de la doctrine de l'immobilité de la terre. Les ouvrages de Copernic avaient été censurés. Le moine Foscarini fut censuré pour avoir pris la défense du système copernicien. D'ailleurs, Aristarque de Samos et Cléanthe avaient déjà été accusés d'impiété pour le même motif dans l'antiquité païenne» (Réveillère). En effet, si l'univers n'a pas été disposé autour de la terre comme un paysage céleste, si les étoiles ne sont pas des lanternes vénitiennes allumées chaque soir aux frais de la munificence divine, quelle garantie subsiste-t-il de cette sollicitude spéciale et constante d'un Dieu providentiel qui suspend les lois naturelles? La terre n'est plus qu'une graine infime jetée dans les sillons du ciel par un impassible semeur dont le pied distrait et brutal écrase parfois l'œuvre même de ses mains. « Rien, absolument rien ne nous porte à croire à l'existence d'une souveraine bonté régissant le monde..... Il est certain que ce monde n'est pas fait pour nous inspirer confiance dans les autres. » Conséquemment, si nul Dieu-Père n'incline vers nous, du haut des cieux, son attention secourable, nous n'y adresserons plus nos appels. « Pourquoi ne prie-t-on plus guère? Parce que la science a démontré l'inutilité de la prière dans la plupart des cas où l'on priait jadis. La vieille conception religieuse admettait une capri-

cieuse gestion du monde matériel par la divinité. La science proteste. Telle est la cause de notre désarroi mental. Sur ce point, l'immutabilité des lois régissant le Cosmos, toutes les religions doivent capituler. » D'ailleurs, nous n'applaudissons point à cette fatalité d'airain qui opprime la conscience et l'esprit. Nous regrettons, au contraire, la direction patriarcale du monde. Mais l'initiation scientifique la plus élémentaire nous fait un devoir absolu d'en nier l'existence. Nous mettons notre honneur de chercheurs à constater loyalement les faits les moins propices.

Le « robuste athée » va plus loin. Sa verve aiguise le sarcasme contre le dogme biblique. « Dire qu'il n'y avait pas d'arc-en-ciel avant Noé!... » Et encore: « D'après la genèse, Dieu a réfléchi de toute éternité à la confection de notre petit monde. Eh bien, vrai, ce n'était pas la peine d'y penser si longtemps... » Hélas!... Dans la dispensation de la nature, nul indice irrécusable, nul témoignage de bonté pure. Indifférence et cruauté. Par contre, partout des preuves d'une intelligence subtile, instinctive, mais, quelle qu'en soit la source infinie, non toutefois sans de telles lacunes dans ses effets, que l'esprit humain en possession des ressources naturelles ne les eût évitées. Monstrueuse divinité, s'il était permis à l'imagination de la peindre: toute en cerveau, pas de cœur. — Après la genèse, la rédemption: « Je ne me figure pas Dieu rancunier, et quelle rancune, cette rancune archiséculaire pour une pomme volée sur un pommier-tabou!... Je m'imagine mal ce Dieu contemplant, du haut du ciel, la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement de son Fils, et s'écriant tout réjoui de ce spectacle: Enfin, je suis vengé!... Pour être juste, ce Dieu-là n'est pas juste. » Allant jusqu'au bout de cette réprobation, Clémence Royer s'écriait un jour devant un théiste: « Votre Dieu, mais c'est un misérable! » — Ce qui ne fait plus de doute, c'est qu'il est parti rejoindre l'ombre de Zeus sur les sommets abandonnés de l'Olympe, c'est qu'il est chassé de la conscience humaine. L'idée de rédemption n'est tolérable, elle ne reçoit sa noblesse et toute sa portée profonde que dans l'acception essentiellement modifiée où c'est le monde entier qui se rachète spontanément en la personne du Christ, pour se justifier au regard de son propre idéal.

Par de telles constatations, Réveillère a fourni la première étape de sa pensée. On a vu qu'en cours de route il n'a pas marchandé l'expression de sa mécréance. Le voici à l'enseigne de l'athéisme, en une compagnie mêlée sans doute, mais où ne manquent pas d'illustres personnages. Y prendra-t-il pension à demeure comme une Clémence Royer, comme une Ackermann, et tant d'autres? Il n'hésite pas longtemps, il fait son paquet, et il sort.

II

Le cas de l'athée matérialiste est seul désespéré. Et le matérialiste professionnel est bien l'esprit, si l'on peut dire, le plus crédule et le plus borné qui se puisse. « Il voit dans l'homme un produit de la force et de la matière. Il est bien réduit à croire: prouver sa thèse lui est aussi impossible qu'à ses adversaires d'établir la leur. Lui aussi, quoi qu'il en dise, est un homme de foi. Or, s'il faut croire, j'ai même répugnance à croire à la création de l'homme par une force aveugle et au discours de l'ânesse de Balaam. » La matière est ce que nous connaissons le moins. Aucun savant digne de ce nom n'oserait se dire matérialiste ; c'est tout au plus la prétention de quelques spécialistes infatués de leur étroite besogne. Tranquilles du côté de la question religieuse, c'est-à-dire de la finalité et de l'absolu qu'ils ont biffés, ils retournent et exploitent, selon des méthodes rigoureuses, leur petit carré dans le jardin de la science. Ils n'ont jamais levé le nez sur l'horizon. Ils sont myopes par préférence, pour mieux y voir, disent-ils. Les ressorts de la doctrine qu'ils se sont faite ne vont pas à les pousser plus loin. Qui exigerait d'eux une marche nouvelle à l'étoile de vérité, dès que leur conscience a son contentement ? Ils sont logiques avec parcimonie et jusqu'au point où leur logique les guinde. Ils ont tranché la merveilleuse complexité des questions mentales et morales comme on taille à grands coups dans un sujet d'amphithéâtre. La « phosphorescence cérébrale » leur illumine ces profondeurs. Devant cette attitude prostrée qui se croit supérieure, l'irrépressible mouvement de Réveillère est celui d'une indignation qui frise le dégoût. Sans s'attarder à les réfuter en

détail, leur assertion ne le comporte pas, il passe droit à ceux dont les matérialistes se réclament quand ils font semblant de penser et éloquemment il s'écrie : « L'orgue sacré, le son des cloches ne font plus vibrer en mon cœur des cordes amollies. Pour écouter ma raison, j'ai abandonné le petit Jésus né sur la paille au milieu des pasteurs; pour suivre cette orgueilleuse, j'ai quitté la voie sereine où je marchais joyeux et confiant. J'ai prêté l'oreille à Hégel, il m'a dit : Toutes choses émanent d'une différenciation de l'Absolu qui, seulement dans l'homme, prend conscience de lui-même et dit Moi... Voilà le dernier mot de la raison humaine après un effort de six mille ans. (*On croirait entendre Musset.*) Est-ce assez étrange cet Absolu inconscient qui fait jaillir l'homme de son sein; sachant alors qu'il est, il se connaît et s'adore. Transportée sur le sol français, la doctrine hégelienne a pris la forme suivante : il y a deux dieux, un dieu imparfait, un dieu parfait. Le dieu imparfait, qui est réel, c'est le Grand Tout. Le dieu parfait n'existe pas par lui-même, nous le créons, c'est l'idéal, c'est la pure essence de la pensée humaine. *Si c'est là le progrès, retournons en arrière, agenouillons-nous au pied des chênes, adorons les sources dans les bois.* » Bien qu'en faisant quelques réserves sur la condamnation sommaire qui balaye ainsi en coup de vent toute une doctrine remarquable, nous n'en sommes pas moins sensibles à cette indignation contagieuse qui se déploie contre le caractère stérile des vaines spéculations intellectuelles et les conséquences énervantes d'un système de pensée qui n'embrasse pas toute la vie avec une sainte ardeur du bien à faire et de la lutte à poursuivre. Dans cette répugnance irritée de Réveillère pour tout matérialisme même déguisé ou orné, nous tenons donc enfin le secret de son exode de l'athéisme. Il jouit d'une nature trop belle et trop pleine pour s'endormir dans cette formule. De simples intellectuels, des « unilatéraux » peuvent s'en accommoder. Mais le cœur n'est jamais athée. L'athéisme est bientôt conçu comme la crise de puberté de l'esprit, comme une transition nécessaire et comme une vulgaire tentation. Pour expliquer le monde, c'est assurément le système le moins compliqué, c'est la synthèse des paresseux, nous dit en somme Réveil-

lère, « le vieux procédé de vous couper la tête pour vous guérir de la migraine ». Moralement enfin, c'est une lâcheté, c'est l'étouffement de la voix la plus ardente qui s'élève dans le cœur de l'homme, c'est le refus de chercher Dieu dans l'action suivant les dictées de la conscience, c'est une anarchie lucrative. Or « l'autarchie morale est le contraire de l'anarchie; c'est la règle et la tutelle librement acceptées ». Nous atteignons ainsi un nouveau stade de l'évolution religieuse : l'adjonction de la Conscience à la Science pour la découverte du Vrai.

Ici, le dédoublement des facultés morales, celles qui relèvent de la raison et celles qu'inspire la conscience, serait aussi factice et stérile que la prétendue distinction des genres en littérature. Le seul mobile de la curiosité peut bien décider l'élan initial de l'esprit, qui nous arrache à l'illusion religieuse ; mais c'est dans la plénitude et l'exercice de ses instincts moraux que l'homme normal arrive au but, c'est-à-dire à l'établissement d'un système suffisamment complet des choses pour lui permettre de vivre dans une certitude religieuse. « Tel ne comprend rien à la peinture, tel autre à la musique, celui-ci est dépourvu du sens religieux ; ce dernier n'est pas plus pendable que les autres, *il est aussi incomplet*, voilà tout. » Pour pendable, soit. Mais incomplet est trop peu dire. Cet esprit-là est atrophié. A cette tare se trahit la race. Il n'est pas de différence plus radicale entre les hommes que celle que creusent la présence chez les uns et l'absence chez les autres de cet instinct religieux.

Mais si la Science est incapable à elle seule de nous donner le mot des choses, nous empresserons-nous de la déclarer en faillite sur l'avis de certains littérateurs grognons ? Autant vaudrait afficher notre ignorance totale de sa mission et de ses règles. Elle nous doit des indications pratiques pour l'aménagement de l'humanité sur la terre. Elle nous doit, comme informatrice, d'inventorier les règnes de la nature et, spéculativement, de fixer les conditions physiques dans les limites desquelles nos hypothèses morales sont fondées à se mouvoir. Elle ne nous doit rien de plus, et surtout pas la Vérité, la Certitude. A cet égard, la science phénoménale est une fieffée piperesse, quel que soit son objet;

elle jongle avec de pures apparences, elle nous paye en écus fourrés, nous le savons et nous les prenons quand même, faute de monnaie plus sûre. La connaissance intime du monde extérieur est irrévocablement refusée à la Science. « Connaîtrions-nous d'ailleurs à fond le monde des phénomènes, nous ne serions pas sensiblement plus avancés, puisque le monde phénoménal est un voile étendu sur le monde réel..... Les splendeurs du soleil couchant ne sont pas dans le ciel..... elles sont dans ma cervelle. Ce qui importe, c'est le monde moral... » La connaissance de l'homme n'a prise que sur sa conscience. Je sens, donc je sais. Philosophiquement, la Science est l'illusion suprême ; la conscience, l'unique réalité.

Voilà donc précisée l'une des plus capitales constatations de l'esprit sur la voie ascendante où ses nécessités le poussent : c'est que, pour lui, deux mondes coexistent. Deux mondes entre lesquels il y a l'abîme. Un monde phénoménal, extérieur à l'esprit, que régissent des lois inflexibles et stables, — un monde moral, intérieur à l'esprit ou de la même nature que lui, qui réagit sur le premier et tend progressivement à l'autonomie spirituelle « La Croix du Sud et les Nuées de Magellan correspondent aux deux tendances opposées de tout esprit, la tendance scientifique et positive, la tendance idéaliste... Je crois à l'existence de deux mondes : le monde des esprits ou de la liberté, le monde des corps ou de la fatalité... Cet univers visible baigne dans un monde invisible d'intelligences et de volontés... Et toujours mes regards cherchent la Croix du Sud ou se dirigent vers ces deux îles de lumière, l'orgueil du ciel austral, les Nuées de Magellan... » (Ces constellations finissent, dans l'imagination de Réveillère, par tenir le rôle de véritables entités morales, on dirait de personnages d'Eschyle.) — Contradiction, s'exclameront des lecteurs superficiels ! Constatation, repart le philosophe, « de la grande loi des antinomies qui gouverne le monde » et dont la proclamation est partout depuis les mythes de la Perse antique jusqu'à la philosophie de Hugo, telle que l'a dégagée Renouvier. J'ajoute que c'est aussi l'aboutissant actuel des démarches de la philosophie Kantienne, telles qu'on en trouvera le magistral exposé dans le grand œuvre d'Auguste Sabatier.

Entre ces deux mondes un point de contact est-il possible? Sans doute, puisqu'il est nécessaire. L'univers total est un. Une doit être la loi qui le régit. Mais ce trait d'union sera-t-il jamais discernable à l'entendement humain conditionné par ses rapports avec le monde extérieur actuellement constitué? Il est permis d'en douter, voire de le nier. Car le propre du monde moral et de la liberté, nous l'avons dit, c'est sa réaction sur le monde phénoménal et de la fatalité. Leur synthèse est dans leur antithèse. Le pressentiment de la vérité collective s'impose à l'homme et l'obsède dans la mesure même où la possession de cette vérité le défie. Ainsi certaines étoiles pressenties ne furent découvertes qu'après... Dans cet effort glorieux et stérile est la mission de l'esprit, et si l'on veut y bien regarder, l'on prêtera une interprétation raisonnable à cet adage : *Credo quia absurdum*, c'est-à-dire qu'on en transposera l'application du monde phénoménal qui ressortit à la raison, au monde moral qu'elle se partage avec la conscience. Je crois parce que cela est *actuellement* absurde ; je crois à l'unification des deux mondes divorcés, et, en y croyant, j'aide à la faire vraie dans l'avenir. De même que la liberté s'augmente, se crée peut-être en s'affirmant, de même sous l'action de la foi en la finalité du monde, cette finalité se constitue déjà. La liberté morale intervenant à un moment donné dans la gestion du monde phénoménal pour imprimer à celui-ci sa direction définitive, serait comparable au pilote qui, sautant à bord du navire en souffrance, met son cap sur le port de salut.

III

Ainsi équilibrée sur les deux termes de cette antinomie, la pensée de Réveillère poursuit sa marche en avant. A son tour, il fait son rêve du monde. Quel rêve ? Rêve austère et ardu, répudiant du plus loin tout air de famille avec la rêverie sentimentale. C'est par la force de la pensée portée à une singulière puissance que Réveillère se révèle poète, et non par le tour d'esprit ni par aucune caresse d'expression. Parfois seulement, une vive et grande image jaillissant des profondeurs intenses de sa pensée comme un nuage solitaire et

pourpré du sein de l'océan... Cerveau de savant, cœur de croyant ; d'où une méditation philosophique qui approche du ton de celle de Vigny sans rendre toutefois la même note. Réveillère n'a pas dû faire ses délices des poètes de métier. Sur la tombe de sa foi puérile, la Religion de la Beauté n'est pas venue s'asseoir pour le prendre par la main, comme d'autres, et d'un insensible détour le ramener à la sérénité de la confiance. Son rationalisme ayant immolé sa foi, seul devait la ressusciter, ou mieux la susciter nouvelle. Livré en pleine mer aux infinis loisirs de l'esprit, s'il a, dans le tiède enchantement des vents alizés, respiré l'âme de la mer, il n'a pas permis que son émotion lui montât du cœur au cerveau ; sa compagne émue et troublante, il ne se l'est pas associée dans son entreprise religieuse, et le panthéisme qu'elle émane, cette religion latente de maint poète, ne l'a même pas effleuré de son souffle assoupissant, comme un Loti, par exemple, qui n'a fait autre chose que moduler la plainte éternelle de ce souffle qui le traverse. Le Bouddhisme, ce rêve monotone des choses conçu, semble-t-il, pendant une longue contemplation des flots, ne trouve grâce qu'à peine devant le dédain de Réveillère. Pour lui, c'est la religion de la « torpeur orientale », et de tout l'élan de son être il lui préfère le Christianisme. Il ne se contente pas de voir dans la vie un combat. La destination de la vie, à ses yeux, c'est la lutte. Aussi cette âme de marin reste-t-elle hostile à la mer, ou ne l'aime-t-elle qu'en raison de son hostilité. Réveillère la sent frémir sous ses pieds comme le monstre dompté. Il en détourne ses regards et les reporte vers ses constellations chéries qui forment la poésie glacée de cette âme chaleureuse. Et les étoiles lui répètent l'aride leçon des spectacles terrestres : partout la force imperturbable, aveugle, pour nous, et cruelle. Nulle part la libre conscience qui fonde la bonté. Nulle part, sauf en l'homme. — De cette dernière donnée, dont nous avons déjà signalé l'apparition, voyons les conséquences philosophiques.

Les matérialistes qui nous occupaient tout à l'heure, sont logiquement les adeptes non seulement du déterminisme phénoménal qui est prouvé, mais du fatalisme moral qui ne l'est point.

Matérialisme et liberté répugnent. Or nulle conscience n'est

plus inconciliable au fatalisme que celle de Réveillère. On a pu dire de Lamartine qu'il n'était pas poète, étant la poésie. Réveillère n'est pas un partisan de la liberté philosophique, c'est cette liberté en action. Nulle revendication de l'autonomie spirituelle, de l'autarchie supérieure, n'est plus fière et plus exaltée que la sienne. Et nulle déduction ratiocinante ne vaut, pour démontrer cette liberté, le témoignage et le vivant spectacle d'une âme qui s'est cherchée, qui se possède et qui triomphe. Mais s'il en faut encore une preuve plus patente, la voici, dit Réveillère, dans le sacrifice volontaire et le dévouement à autrui ! Conscience implique donc liberté. Celle-ci, exigée par celle-là, n'étant que la satisfaction active donnée aux injonctions intimes. L'impératif catégorique sans liberté, c'est quelque chose comme l'appétence d'un organe qui n'aurait pas sa fonction, comme la pratique des *Droits de l'Homme* proposée à des détenus dans leur geôle. C'est l'absurde. Maintenant, cette liberté est-elle absolue ? Non, certes; elle perdrait par là son objet et son essence même, puisqu'elle consiste expressément à s'exercer dans le cercle des limitations extérieures. « Oui, comme être fini, je suis enchaîné dans un cercle nécessaire, mais j'ai la liberté de me mouvoir dans ses limites. La liberté humaine, liberté restreinte, est la faculté d'agir dans un cercle déterminé. » Mais si la liberté morale comporte des bornes, celles-ci sont mobiles et se peuvent sans cesse reculer. « La liberté restreinte participe de la liberté absolue. » Or les premières de ces entraves et les plus tenaces sont en nous. Le fatalisme de la matière, l'homme le retrouve dans sa propre chair, plus implacable que partout ailleurs, sous la forme de la bestialité ancestrale. Voilà l'occasion initiale de l'éveil de la liberté, voilà sa pierre de touche redoutable.

C'est contre « notre animal », comme dirait Platon, que va s'employer l'effort de l'esprit, c'est à lui que l'esprit disputera sa liberté, c'est sur la défaite de la « bête » qu'il la fondera d'abord. Telle est la préoccupation majeure de Réveillère, tels les termes qui abondent sous sa plume. Mais ici, la Science seule serait d'un médiocre secours. La Science n'affile pas la lance de saint Georges. Elle constate la bête et l'explique, comme le montreur d'une ménagerie. « La Science

est un instrument de libération (entendez, intellectuelle et économique) ; elle n'est pas la *délivrance,* elle ne suffit pas à faire de la bête-homme l'Homme-Dieu. » Voilà le grand mot prononcé. La conscience appelait la liberté, la liberté appelle plus encore; clairement, elle désigne un pôle magnétique souverain, qui l'attire et la fixe, qui la charge de son fluide. Ce mobile, c'est « Dieu ». Réveillère a donc le courage de ramasser dans la boue et le sang le vieux vocable populaire pour le purifier, le sanctifier à son usage. Confirmation de deux mots célèbres : « Athéisme, marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement (Pascal). Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène » (Bacon). « Nous avons l'instinct de Dieu, écrit Réveillère... Tout instinct a son objectif... Si je vois dans l'ordre du ciel une fatalité absolue, je pressens comme antithèse une liberté absolue; je ne puis la comprendre ; l'humanité l'a appelée Dieu... » Or cette conclusion est très consistante avec les prémisses de la doctrine autarchiste dont voici les trois termes humains et le quatrième, divin, qui les entraîne et les domine : Intelligence (Science), Volonté (Conscience), Liberté (Action), Dieu (fin). « Dieu et Liberté ! » s'écriait déjà Voltaire en étendant les mains sur le front du petit-fils de Franklin. Et ce n'est pas le hasard qui accouplait ces deux termes ; nulle philosophie de la liberté n'est possible qui ne fait pas ou ne rend pas sa place à Dieu. Si l'athée invétéré se déclare implicitement esclave de la seule réalité qu'il avoue, le fatalisme matériel, le croyant seul a qualité pour proclamer sa liberté morale : il l'exhausse plus haut que lui, l'expose au passage du grand courant spirituel qu'il découvre, l'en imprègne et l'y fortifie. La notion de Dieu sustente celle de liberté. Les peuples mêmes les plus jaloux de leur indépendance, de l'antique Israël aux Puritains d'Amérique, furent les plus pénétrés de la croyance au Dieu vivant.

Quant à Réveillère, son idolâtrie de la liberté est si ardente, si avide en est son besoin, que le court espace d'une vie d'homme n'y saurait plus suffire. « Ce n'est vraiment pas la peine de vivre sur cette terre, si nous ne devons pas vivre partout et dans tous les temps. » Il lui paraît avec raison, sans doute, qu'une perfection de liberté ne se peut en quelques

années parachever. Aussi, comme un artiste interrompu dans la création de son œuvre et chassé hors de son logis par une impitoyable tenancière, emporte amoureusement dans ses bras son ébauche incomplète pour la parfaire ailleurs, de même Réveillère espère-t-il sauver de la vie, dans le désastre de la mort, l'inachevé chef-d'œuvre de sa liberté. Et conformément à la doctrine des Bardes qu'il affectionne d'une dilection touchante, il ouvre le temps et l'espace infini aux migrations des âmes individuelles montant à la conquête de leur autonomie entière et — l'on est fondé à le conclure de la réticence du poète — gravitant autour d'une Splendeur centrale qui les meut et qui les éclaire... Si l'austère philosophie autarchiste se couronne ainsi par une vision paradisiaque digne de la *Divine Comédie,* ce n'est pas nous qui songerions à nous en plaindre. A peine nous en étonnerons-nous. « Tout idéal supérieur devient infailliblement le principe d'une foi nouvelle. » Mais nous accorderons qu'ici nombre de lecteurs, et non des moins sympathiques ni des moins sérieux, abandonneront les traces du prophète qui poursuivra seul vers la cime. Peut-être, à la rigueur, faut-il entrebâiller la porte à cette supposition que ce passionné de liberté fut déterminé à son insu dans le choix de telles hypothèses par l'impérieux ascendant ethnique, dépositaire ici de la mentalité si originale des Celtes. Et cependant force nous est aussi de reconnaître, malgré nos préférences personnelles de laisser planer dans la nuit la grande espérance d'outre-tombe, que les spéculations de Réveillère à cet égard, poussées jusqu'à l'extrême, gardent dans leur mysticité un caractère de précision scientifique. Il est dans la logique d'intelligences aussi puissantes que la sienne d'organiser tous les éléments de leur enquête et toutes les dépendances de leur pensée en un édifice homogène... Pour être complète, il est vrai, la philosophie de Réveillère nous devait d'explorer aussi l'éternité antérieure à cette vie et d'y rechercher l'origine et les conditions de ces âmes autonomes. Il nous donnait ainsi une Monadologie intégrale. Il ne l'a point fait. Nous ne saurions guère l'en blâmer. Au lieu de rester un homme, tout court, et de nous dire simplement, fortement, les expériences de sa pensée et de sa vie — inestimable confidence — il se fût assis dans l'assemblée

des doctrinaires ou d'autres auraient eu sur lui l'avantage. Et puis, il convient de se méfier d'une logique trop persévérante ; radoteuse à la fin, comme les vieilles qui vivent trop longtemps... Ce qui retint Réveillère sur cette pente et lui dissuada les spéculations d'origine, c'est la conscience de l'impénétrable mystère des rapports de l'âme avec Dieu. L'âme, dans la nuit, tient une main qu'elle n'aperçoit pas. Voilà « l'incompréhensible mais indiscutable mystère ». Plus encore que le problème connexe de l'existence du mal, notre participation du fini et de l'infini, autrement dit nos rapports avec le monde et Dieu, voilà le gouffre brumeux où gronde l'éternel tourbillon et sur lequel, se retenant aux bords, se penchent tous les chercheurs haletants. Mais, dans cette incertitude angoissée, il y a jour encore à une affirmation transcendante ; Réveillère l'a faite sienne : « La cause de l'univers est surnaturelle... Au-dessus du Cosmos, il y a un Esprit... » Aveu hardi qui eût brûlé les lèvres d'un simple homme de science ; aveu précieux dont nous lui donnons acte et qui, rencontrant chez nous une identité de conviction, nous satisfait singulièrement. L'heure n'est pas encore inscrite au rôle des destinées humaines où un rationaliste à froid expliquera posément le suprême Pourquoi des choses comme on dissèque aujourd'hui les membranes d'un coléoptère. Jusqu'alors, notre invincible foi en une Conscience du monde, en la Raison justifiante et en la Justice rédemptrice, peut se déployer à son aise dans l'éternité qui précède et dans celle qui suivra les temps, c'est-à-dire l'apparition et l'évanouissement de la vie physique dans l'espace dont nous abandonnons l'étude compétente à la Science. Et si cette heure sonnait jamais, si cet asile était violé, notre foi légitime et plus rationnelle que les faits trouverait un refuge dans quelque mystère nouveau qui s'ouvrirait au sein du réel. Non que l'ombre soit notre amour, ni que nous souscrivions à ce douloureux ajournement de l'explication définitive ; mais parce que nous savons impossible aux faits consécutifs de la fournir et à l'esprit fini de l'obtenir, à moins d'une identification substantielle à l'esprit infini, condition elle-même incompatible aux données actuelles de notre être. Pour surprendre et retenir l'ultime secret des choses, point ne

suffirait d'être parfaitement docte, si l'on n'était infiniment bon. La moindre dérogation à la loi absolue du Bien, brisant l'harmonie lumineuse, nous rejetterait aussitôt au mystère ténébreux.

Incapables de remonter jusqu'à l'origine des rapports de l'âme avec Dieu; encore plus impuissants à plonger par l'introspection dans l'essence divine, nous n'en éprouvons pas moins l'action manifeste de la nature de Dieu sur la nôtre. « Par nos impressions seulement nous connaissons Dieu. C'est chose vaine de chercher Dieu en dehors de notre conscience; s'il contient tout, pour nous humains, il est tout entier dans notre cœur... La Science, en proclamant la nécessité dans l'ordre physique, n'a nullement atteint le sentiment de relation morale entre l'homme et Dieu... » D'où légitimité et nécessité d'une prière désintéressée, élévation et communion vivifiante de l'âme avec son idéal vivant. « Toute religion est dans la prière. La prière évolue comme tout ce qui est humain. Le sauvage ne demande qu'un secours physique, le vrai chrétien ne demande qu'un secours moral. » Or, le demander avec ferveur, c'est l'obtenir en le créant. Nous tenons enfin la formule décisive: *Dieu est en nous, et à vues humaines, Dieu n'est qu'en nous.* « Le royaume des cieux est en vous », avait prêché le Rabbi, parole étonnante pour l'époque qui l'entendit la première, réalité intérieure, infrangible, dont il avait eu l'intuition bien avant que la science moderne en eût fait la suprême ressource en vidant les cieux de leur gloire mystique. L'Esprit fermente dans nos cœurs, et s'il conquiert ou reconquiert un jour les espaces, c'est qu'il aura rayonné de nos cœurs où il s'est refugié. Mais ce Dieu n'est pas « la pure essence de la pensée humaine ». C'est un principe actif qui sollicite nos efforts, donc c'est un principe vivant. Et absolument, il est encore au delà de nous. « Dieu est dans le moral, ce que l'éther est dans le monde des corps, intérieur à tout, extérieur à tout. » Gardons toutefois que cette dernière concession ne nous ramène à situer Dieu, qui est Esprit, et à le situer de préférence dans l'*extérieur* espace du firmament astronomique. Sans retomber dans cette vulgaire illusion avec laquelle il a rompu d'abord, Réveillère n'en glisse pas moins désormais à l'ancienne systématisation métaphysique

où le sentiment intuitif supplée à la preuve rationnelle : « L'*Eternel* ne se manifesterait dans l'immensité que par de la matière! Hormis quelques souffrants qui végètent sur notre imperceptible globe, la mort régnerait seule dans l'immensité!... » Non, proteste le philosophe épique, et les majuscules sont de sa plume : « *Il* remplit l'espace et le temps de la création infinie dont il est la pensée. » Et toute cette tendance à la théodicée s'achève enfin dans cette définition aussi belle que synthétique : « Dieu est la conscience de l'Univers. »

Contradiction, soulignera-t-on encore en se reportant aux prémisses de la philosophie autarchiste ; il se peut. Creuse métaphysique, sera-t-on enclin à conclure. Métaphysique à coup sûr. Chassée par la porte, elle rentre par la fenêtre. M. B. Jacob, dans cette Revue (sept. 1900), s'en est justement avisé : « l'autarchie (*économique et sociale*) se fonde en définitive sur une métaphysique » ; oui, sur une métaphysique fragmentaire, dont toute notre ambition, dans ces pages, est au plus d'indiquer à des philosophes de profession la reconstitution possible. Et quelle est l'ouvrière de toute métaphysique? La raison. C'est toujours selon les lois d'une raison tacite, à défaut d'une raison formelle, que procède toute spéculation supérieure, quand bien même elle s'inspire d'un primordial besoin de la conscience. Le droit de la raison est si fort qu'il s'impose à ceux-là même qui l'attaquent. L'esprit ne pouvant s'extérioriser à ses facultés, en est réduit, bon gré mal gré, à leur faire crédit, celui-ci fût-il limité. La raison reconnue infirme a été mise en tutelle, voilà tout, sous la tutelle de la conscience ; mais l'impératif catégorique émane bien de l'une et de l'autre, par indivis. Kant a été la dupe de son système. Par la raison il a ruiné, puis reconstitué la raison. Elle garde donc quelque droit à l'estime. L'abus de ses déductions, plutôt qu'elle, est fautif si elle a battu la campagne à travers mille systèmes contradictoires. Dans ses grandes affirmations qui se ramènent à des aspirations irréductibles pour tout esprit sainement organisé, elle fait, en somme, la conciliation des systèmes. Seulement, les hommes se sont mépris sur sa nature, qui tient du sentiment et de l'imagination autant que de la logique. « Nous vivons surtout d'intuitions exprimées

par des images. » La raison, c'est ce qui fait vivre l'homme intégralement, l'intrépidité de l'esprit comme le bon sens du cœur. « La religion est une création de l'imagination..... Toutes les religions sont des créations humaines, donc éphémères; la question est de savoir si elles ne répondent pas à un besoin impérissable..... L'humanité fait de la religion comme M. Jourdain fait de la prose..... » Inconsciemment, les métaphysiciens d'avant Kant, et consciemment ceux d'après, ont été de grands artistes. C'est beaucoup. Ils ont fait la poésie de la raison et couvert l'infini de leurs fresques. Poésie légitime, nécessaire, et qui comportait bien des genres. La science moderne en a supprimé la plupart. L'âme de cette poésie plane encore sur la Science. Il suffirait d'un dernier atome dans l'espace pour que l'esprit en fît une épopée. D'où survivance de la métaphysique. Renan avait la sienne, il en avait même de rechange. L'exercice de ces spéculations annonce que la ligne de plus haute croissance est atteinte par la stature intellectuelle complète. La plus lourde bévue historique et psychologique est celle de certains spécialistes contemporains qui se flattent d'opérer l'humanité des superfétations du sens religieux comme on enlève à tout le monde l'appendicite et les amygdales. Une métaphysique est aussi nécessaire à qui rêve au coin de son feu que sont indispensables au commis-voyageur les chemins de fer. « Vivre sans un système sur les choses, ce n'est pas vivre une vie d'homme... spirituel tant qu'on voudra, celui qui en face de l'infini ne se voit pas entouré de mystères et de problèmes, celui-là n'est à mes yeux qu'un hébété. » (Renan.) Il est vrai qu'il ne saurait plus y avoir de métaphysique régnante, mais des métaphysiques et autant que de cerveaux puissants (ce n'est guère, après tout, dans le nombre). De l'aveu même de beaucoup de leurs « poètes », ces métaphysiques ont perdu quelque chose de leur rigueur objective; mais leur multiplicité même nous atteste leur nécessité subjective.

Nous qui avons élu la nôtre, nous n'osons espérer qu'un jour une réalisation transcendante confirme exactement ses vœux, mais seulement que son intention intime soit dans le sens de la vérité. En tout cas, loin de nous toute velléité de

l'imposer doctoralement; la persuader vaut mieux, et mieux encore la concilier à celle d'autrui. « L'unité de croyances est aussi impossible à réaliser que l'unité dans la couleur des yeux. »

Nous souhaitons au contraire qu'un nombre toujours plus grand d'esprits prophétisent à leur manière sur les destinées du Cosmos et vivent de leurs oracles. Nous souhaitons sinon la diversité, du moins la spontanéité absolue des croyances. « Le premier droit de l'homme est de se faire son Dieu. » Nous voulons hâter l'ère de l'autarchie générale.

Nécessité et liberté métaphysiques.

Les considérations qui précèdent portent à sa limite la tendance de Réveillère à l'abstraction. Des dangers de cet objectivisme il est plus averti que tout autre. Sans cesse il y revient pour nous prémunir. Par l'intellectualisme seul, il n'eût pas été un croyant. « Nous ne pouvons démontrer la légitimité de notre raison que par notre raison : notre condition est donc nécessairement le doute..... » Leibnizien peut-être inconscient, le disciple des Bardes conserve un volume de Kant sur sa table. « Rien ne nous permet d'affirmer notre libre arbitre, ni notre immortalité, ni l'existence de Dieu, mais nous avons de fortes raisons d'y croire... » Avec un sourire pontifical, Renan disait pareillement à mon père : « Dieu n'est pas certain, mais il est probable, et ceux qui l'affirment sont dans une meilleure position que ceux qui le nient... » Au demeurant, qu'importe à Réveillère ce Dieu métaphysique? Le fondateur de l'autarchie dont la doctrine de liberté rejoint celle de Voltaire, n'est rien moins qu'un déiste de l'école de Ferney. « Le moteur de tous ces astres, l'allumeur de tous ces brasiers ne parle ni à mon intelligence, ni à mon cœur... Quel intérêt pouvons-nous porter à un Dieu qui ne nous en porte pas? » Le grand « horloger » de l'Univers a laissé marquer à son cadran trop d'heures d'angoisse pour que sa mécanique nous édifie. Non, malgré les contradictions et des formules du genre de celle-ci : « L'Univers est la manifestation de Dieu dans l'espace et dans le temps », on le sent, Réveillère revient et s'en tient à sa conception fondamentale, bien plus originale : « Pour nous, Dieu est le produit de l'Univers et du

Moi » ; produit par réaction du Moi autonome sur l'Univers fatal. Ainsi, en dernière analyse, la métaphysique de Réveillère si indispensable à sa doctrine, ne l'est pas en tant que fin mais à titre de complément. Dieu reste pour lui intérieur. Et comme le danger de cette conception subjective est que le respect, le culte et même le sentiment s'effacent d'une divinité trop voisine et moins imposante par là même, ce sera la préoccupation constante du croyant de surveiller, d'alimenter et d'exalter sans cesse l'union intime et sacrée où la nature sublime et la nature infime cohabitent. *Mon bien-aimé repose en moi...* » Renonçant à en saisir les rapports, il s'efforce d'en stimuler la coopération. Dieu est ainsi conçu comme découvert par l'homme au prix d'une recherche si ardente et profonde, qu'elle approche d'une création. Mais il consiste bien, nonobstant, en un principe distinct puisque, à peine suscité en l'homme, cet idéal nouveau lui fait sentir son attraction. « Pour toute intelligence non obscurcie par de vains sophismes, que peut être la grandeur de l'homme sinon un bien pâle reflet de la grandeur de Dieu ? « Et cette grandeur de Dieu, quelle est-elle? « La souveraine Justice », répond Réveillère. Mais quelle Justice encore? « Le monde pourrait vivre sans compassion sur la base de l'inexorable justice, mais ce serait un monde horrible. » Dieu est donc Charité, comme disait l'apôtre Jean, et comme le laisse inférer Réveillère, charité sans bornes à sa source, mais limitée dans ses effets par l'univers et l'homme, charité impuissante! (C'est ici le contrepied radical de la constatation primitive de l'absence d'une Bonté céleste.) Ainsi par la splendeur et la chaleur de l'Idéal, ce Dieu intime, qui est cet Idéal vivant, agit sur l'homme qu'il sollicite. L'homme y est-il docile, la collaboration s'établit. Ceci encore est la pensée de Jean, et c'est aussi la pensée de Réveillère : l'Homme-Dieu qu'il dépend de nous de créer en nous, par la défaite sans retour de la Bête, « c'est le symbole de l'association de l'homme et de Dieu pour le gouvernement de la terre ».

Il ne nous reste plus qu'à indiquer les applications pratiques et je dirai contemporaines d'une telle conception religieuse.

IV

Quand tout jeune encore je recueillis les échos d'un toast à la jeunesse où Zola dictait à celle-ci pour symbole de foi le travail en lui-même, j'eus l'impression d'avoir, par mon inaptitude peut-être, entendu le son d'un grand mot sans y trouver une grande pensée. Mais lorsque peu de temps avant sa fin brutale, je demandai à l'auteur des Evangiles modernes si, dans sa conviction, une réalité de l'esprit correspondait au grand effort d'humanité dont il se faisait le prophète et l'apôtre ; si une valeur absolue s'attachait aux actes de dévouement ou de beauté ; si enfin, derrière les phénomènes, il reconnaissait autre chose, et qu'il m'eut répondu : « Aucunement », du ton d'un homme qui entend à fond son affaire et qui expédiant la question posée, passe déjà à la suivante, alors comme il m'arrive souvent dans ce pays en présence d'esprit éminents, je sentis glisser entre nous le souffle de l'abîme, et je me demandai si Zola lui-même comprenait sa pensée nouvelle, si l'expression de son viril idéal n'en excédait pas chez lui la conscience, ou si, peut-être, Hercule ne délassait pas son labeur à quelque jeu futilement sublime. — On a pu en juger déjà, l'idéal que nous propose l'amiral Réveillère est autrement précis, raisonnable et fécond. Ce n'est point *l'art pour l'art* du Travail. C'est l'ennoblissement volontaire de notre être brut tel qu'à la naissance il est donné par l'atavisme, et dans le sens d'une perfection morale progressive. C'est l'élaboration en chacun de nous et par chacun de nous du type humano-divin que toute intelligence avancée a conçu, mais que peu de volontés réalisent. L'histoire ici vient au secours du moraliste. Réveillère s'aperçoit et péremptoirement nous démontre que ce type poursuivi par chacun dans son particulier, l'humanité totale y travaille, en abstraction, depuis qu'elle s'est créé des dieux et plus topiquement depuis dix-neuf siècles, sur la donnée historique si ténue de Jésus le Nazaréen. « Le Christ est le symbole de l'humanité cherchant un idéal.... Il est la création par excellence de l'imagination humaine en quête du parfait, il est la personnification de



l'idéale humanité.... Le Christ, forme revêtue par l'esprit divin sur le globe terrestre.... Ne perdons jamais de vue cette distinction d'importance capitale, de Jésus et du Christ. Jésus fut une personne réelle et vivante ; le Christ est une très pure création de l'imagination humaine, à l'occasion de Jésus.» Dans ce sens, on peut même dire de cette personnalité, que le génie humain en a fait, pour la poésie morale, un chef-d'œuvre d'art comparable au type physique magnifié qu'en sculpture nous a légué la Grèce. La comparaison n'est pas suffisamment adéquate cependant ni peut-être révérencieuse, car « le Christ est la création suprême, éternelle de la conscience humaine — éternelle parce qu'elle n'est jamais achevée et que la conscience humaine (le Saint-Esprit) ne s'arrête jamais dans la poursuite de l'Idéal ».

Si dans l'appréciation de Réveillère sur la nature de ce Christ idéal, il y a, résumée, une simple constatation esthétique faite depuis longtemps par d'autres, il faut avouer qu'elle vient singulièrement à point pour corroborer toute sa conception religieuse. Ce qui assurera la prépondérance morale du Christ dans l'histoire, ce ne sont pas des miracles, pour la plupart plus que discutables, que la légende a rapportés de lui, c'est le caractère intérieur de sa foi et son activité rayonnante, c'est son autarchie parfaite. De là, pour lui, cette vénération de Réveillère qui avoisine le culte et chez un penseur de premier ordre témoigne d'un dépouillement de tout orgueil intellectuel au pied de celui qui « n'est pas venu au monde pour faire de la science et dont il importait peu qu'il fût ignorant.... Jésus a voulu une religion tout intérieure.... Les vrais miracles de Jésus sont sa pureté immaculée, *sa vie* une et parfaite. (*Je note qu'à cet égard la croyance traditionnelle empiète chez Réveillère sur la connaissance positive.*) Si la vie miraculeuse de Jésus me laisse froid — attendu que d'autres personnages, pour lesquels j'ai peu de considération, ont accompli et accomplissent journellement des miracles (pas plus loin qu'en Algérie), la parfaite pureté de sa vie me saisit à un point que je ne puis exprimer...» L'excellence morale du Christ et son divin martyre étant hors de cause, Réveillère collabore ici à toute l'humanité pour réaliser cette pureté suprême. L'oublie-t-il ? Plus loin : « La conscience de Jésus

c'est tout le Christianisme.... Il a aimé plus qu'aucun être humain, voilà pourquoi il sera aimé, tant que les hommes penseront sur la terre.... Jésus fut un homme, et c'est précisément parce qu'il fut un homme que nous pouvons l'aimer. » A la bonne heure! Quand donc les chrétiens s'apercevront-ils que nous humanisons leur Dieu pour le grandir! Mais le secret de sa vie intérieure? Il fut dans sa communion vivante et dans sa relation « spéciale avec Dieu », communion, nous l'avons vu, qui forme aussi pour l'autarchiste le ressort intime de la vie. « Ce qui caractérise Jésus et le caractérise absolument, c'est qu'il identifia l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité...» Réveillère est ici très sagace. Avant Jésus, l'humanité est sacrifiée à Dieu, et, de nos jours, Dieu à l'humanité. Jésus tient la balance. « L'humanité doit bien à Jésus la conception du Dieu-Père... Dans leur lassitude de la souffrance sans espoir, les masses reconnurent l'autorité du Christ par sa soif de justice. Le besoin d'un Dieu-Père renversa tout. Comme un astronome découvre dans les profondeurs de l'infini un astre ignoré jusqu'à lui, Jésus découvrit à l'état latent, au plus profond de notre être, cet instinctif besoin du Dieu-Père. Ce germe s'est épanoui quand il l'exposa à la lumière....» Image saisissante et qui plonge si avant dans le vrai qu'elle ferait honte à la mesquine appréciation critique de telles réalités....

Enfin, comme le veut l'autarchie intégrale, Jésus scelle sa parole par un acte suprême, le sacrifice volontaire, le dévouement, et la mémoire impérissable de cet acte, fusionnant nos hommages à l'endroit de tous les autres dévouements analogues, moins célèbres sans doute, inconnus souvent, mais égaux peut-être, plane encore sur l'humanité suivant cette autre image de Réveillère si religieusement solennelle qu'elle suffirait à le classer parmi les grands poètes : « Quand la Croix du Sud s'élève au méridien, le fût de la croix se dresse vertical et les bras s'étendent parallèles à l'horizon, commandant le regard au milieu des richesses de la voûte étoilée. Alors, par un effort involontaire de l'imagination hypnotisée peut-être par une contemplation prolongée, il me semble voir cloué sur l'étincelante constellation le corps lumineux du crucifié, et dans la profondeur de ma poitrine retentit une voix :

« Ne cherche point, dit-elle, la bonté de Dieu dans l'Univers, tu ne l'y trouveras pas ; mais cherche dans ton cœur, et si tu as su y faire germer l'amour des hommes, tu y sentiras le reflet de la Bonté suprême. » Nous dédions cette page aux « humanitaires » de la haine qui donnent la mesure de leur pénétration en hurlant dans nos célébrations républicaines l'hymne du « Christ à la Voirie ».

Trop peu complaisant au Bouddhisme, sévère dans sa critique de l'Islam, Réveillère est peut-être équitable simplement quand il conclut sur le Christianisme : « Quoi qu'on dise et qu'on fasse, Jésus est le centre de l'histoire... Le monde a marché depuis Jésus, l'esprit général des Évangiles n'en répond pas moins aux plus hautes aspirations de l'humanité... Deux symboles se présentent pour satisfaire ce besoin moral : la croix et le drapeau rouge. Au fond l'idée est la même. Mais jadis l'idée s'est incarnée dans une personnalité si pure que l'humanité lui a dressé des autels, aujourd'hui l'idée s'est incarnée dans la personne de violents et fanatiques humanitaires, tout prêts à décapiter la moitié du genre humain pour réaliser son bonheur. Jésus s'est sacrifié, eux sacrifieraient les autres... » Le trait est juste et mordant, mais j'en demande pardon à Réveillère, outre ces deux symboles de l'idéalité, il en est d'autres, il y a le monde, les petites fleurs qu'il n'a pas eu le temps de cueillir, les étoiles qu'explorent ses espérances, le sourire de nos enfants, le regard lumineux des penseurs comme lui. Toutefois entre les deux emblèmes, seuls généralisés, qu'on nous offre, mon choix sans doute serait le sien. Ne fût-ce que pour rappeler aux socialistes que leur lambeau rouge fut d'abord trempé dans le sang du Golgotha avant de l'être à l'infini dans le sang de toutes les victimes. Et pour terminer par la conciliation des deux tendances humanitaires : « Jésus est un Dieu international, voilà pourquoi je l'ai adopté pour mon Dieu... Jésus-Christ est un Dieu élu. »

On admettra que Réveillère est bien venu à se dire « chrétien ». Nous voyons encore dans cette qualification la preuve de son humilité et d'une sincérité qui écarte tout vestige de préoccupations littéraires. Pour nous, à ce beau nom ainsi élargi par ses commentaires, nous n'en préférons qu'un autre plus bel encore, puisqu'il répudie toute origine humaine et qu'il

marque essentiellement qu'à travers les personnalités même les plus idéales, notre adoration ne va qu'au Verbe qui les éclaire, c'est le nom de *spiritualiste*. Ce qu'on admettra moins volontiers, c'est le bien fondé de l'étonnante assertion que voici : « La France n'est ni catholique ni protestante, mais elle est bien la plus chrétienne des nations. » Assertion on ne saurait plus erronée s'il fallait l'entendre conformément à la devise du Panthéon : « Le Christ présidant aux destins de la Gaule », mais que nous voulons interpréter dans ce sens que la France est bien la nation *messianique* et humanitaire entre toutes. Au demeurant, les considérations foisonnent pour nous rassurer sur l'éloignement de Réveillère pour un Christianisme rituel. D'abord, l'acuité de sa critique sans merci pour le livre même de ses tendresses, l'Evangile. Ne songe-t-il pas à faire honte à l'interprétation vulgaire de l'Eucharistie en notant cette coutume « des Totomaques du Mexique où le mourant communiait sous l'espèce d'une figurine en pâte représentant le Dieu Tlaloc » ? Les plus récentes démonstrations de l'exégèse biblique le trouvent attentif et le laissent convaincu. En outre j'observe que son Christianisme n'est pas intégral et qu'il contredit à la parole du Maître sur un des articles les plus graves, j'entends la non-résistance aux entreprises de la force. « Il ne dépend pas de nous de vivre dans une société céleste... Comme citoyen, je marche à l'ennemi *et je tue;* après le combat, comme homme, je panse l'ennemi blessé ou même je hasarde ma vie pour sauver celle d'un prisonnier... » Et ce qu'il dit il le fait. Aux îles Tonga, l'amiral Réveillère, par une manœuvre hardie, se porte au secours d'un trois-mâts allemand, le *Goddefroy*, et à la surprise reconnaissante des sinistrés, les sauve. — Mais, impartial, il rend au grand Tolstoï, plus strictement chrétien que Réveillère, ce juste hommage que nous sollicitions en vain de tous les chrétiens patriotes : « Tolstoï est, de notre temps, le seul disciple vraiment fidèle à la pensée du Maître. » — Au demeurant, sur cette question capitale, et sur d'autres, l'Autarchie et le Christianisme se heurtent de plein front.

Loin de se confiner en celui-ci, Réveillère est porté à n'y voir que la forme terrestre de la religion cosmique. Son adoration et sa piété s'évadent de ces limites, elles conçoivent le

Christ de tous les Mondes; elles en augurent, dans chaque planète, une incarnation messianique...

Ainsi, le Verbe divin, rayonnement de l'Esprit central, travaille et soulève au loin les humanités de l'espace. Ainsi, dans son envolée transcendante, la divination religieuse recule les bornes du firmament et ne s'arrête, assouvie, qu'au terme atteint de tout le possible! Dans un de ses grands jours, l'un des ancêtres de l'autarchie déjà cité (quoi qu'en pense peut-être Réveillère), Voltaire écrivit d'une plume de prophète empruntée à Platon : « Si dans la voie lactée un être pensant voit un autre être qui souffre et ne le secourt pas, il a péché contre la voie lactée; si dans Sirius, la plus lointaine étoile, un enfant nourri par son père ne le nourrit pas à son tour, il est coupable envers tous les globes... » Et Réveillère, d'une plume de savant réfléchi : « Peut-être serons-nous un jour assez intelligents pour comprendre les maux qu'entraînent la mort et la maladie des soleils, et aurons-nous l'âme assez grande pour compatir aux souffrances des humanités qui en dépendent... L'homme arrive à la plénitude religieuse quand, pénétré de l'infini de l'Univers, il entre en communion avec la vie éternelle qu'il sent circuler dans cet Univers infini... »

V

En suivant l'évolution religieuse de l'amiral Réveillère, nous avons assisté dans un esprit représentatif, à la réhabilitation inattendue d'un spiritualisme philosophique et d'un christianisme moral, fondés, l'un et l'autre, sur la révélation subjective de la conscience, soumis pareillement au contrôle de la Science. Si nous concevons à peine qu'on donne plus à ces deux doctrines, nous ne concevons pas qu'on leur donne moins. En dernier lieu, la question se pose de savoir si les affinités de l'auteur permettent de le ranger sous les auspices d'une confession religieuse. Les sectateurs du défunt mouvement dit néo-catholique ne sauraient, en tout cas, bénéficier de cet espoir, l'autarchie étant une méthode religieuse radicalement exclusive de la méthode catholique : « Le catholicisme, c'est le collectivisme dans l'ordre intellectuel et

moral... Il faut avouer que le culte de Marie et le culte du Sacré-Cœur (inventé par une névrosée soufflée par un jésuite), ont remplacé le Christianisme... Les révérends pères et les moines semblent s'être octroyé la mission d'imposer à la société moderne tout ce qu'elle peut supporter de fétichisme... (*Et ailleurs, en substance :*) Le catholicisme est une religion retombée en enfance... L'Eglise a produit au siècle dernier la religion de Lourdes et le culte du Sacré-Cœur; comme services rendus à l'humanité, c'est peu, en comparaison des services rendus par la Science, même en se bornant aux découvertes de Pasteur... Le fondateur de la Compagnie de Jésus est certainement l'homme du monde qui a le moins compris l'Evangile... » Tout cela avec fermeté, sans forfanterie. Voilà donc édifiés sur l'alliance possible de Réveillère, les catholiques même les plus distingués ou les plus éclectiques et mondains, « ceux qui ont gardé le culte en perdant le Dieu ». C'est qu'il y a de lui à eux « la ligne sacrée où les doctrines se séparent, et ce point de divergence entre deux rayons partant du centre, et qui met entre eux l'infini ». (Renan.) Les protestants auraient-ils plus de chance de s'assimiler Réveillère? Incontestablement. Sans leur vouer une tendresse élective, il ne leur ménage pas sa sympathie intellectuelle, acquise en principe par une parenté de méthode et entretenue en secret par l'espoir de leur libération complète, le protestantisme gardant à ses adeptes une porte de sortie ouverte, là où le catholicisme dresse une porte scellée. « Les Eglises d'Amérique renoncent de plus en plus au côté doctrinal du Christianisme pour en exploiter les avantages moraux et sociaux; c'est la marche fatale vers l'autarchie religieuse. Le Christianisme devra s'adapter aux besoins intellectuels et moraux de la variable humanité. » Mais là se borne cette sympathie nécessaire. Car « Jésus n'a pas plus voulu le Christianisme de Luther ou de Calvin, qu'il n'a voulu le christianisme du Pape... Ce ne sont pas les plus mauvais chrétiens qui vivent en dehors des églises; en revanche, les églises sont pleines de gens qui ne sont pas chrétiens du tout. » Quant à choisir une de ces églises, non, décidément; car, de même que « l'homme bien pensant, c'est l'homme qui ne pense pas du tout, ne connaître qu'une seule religion, c'est les ignorer toutes».

Offrant sa sympathie et sa collaboration spirituelles à tous les croyants qui la méritent, mais revisant les croyances de tous comme les siennes propres, Réveillère demeure donc dans cette solitude vigilante qui fait sa force, et, en France, sa grandeur. Dans ce pays, la question religieuse est si funestement posée, qu'il suffit d'en récuser les termes pour se faire une place remarquable. Pour les uns, la vérité religieuse est exactement la même aujourd'hui qu'en 1200, sous Innocent III, et elle sera identique en 2000 (sauf les végétations croissantes). Hiérarchie de la triade chrétienne et catholique, Dieu créateur par bon plaisir, Jésus rédempteur par complaisance (d'ailleurs évincé par sa mère dans les idolâtries de la plèbe), et enfin le Pape, administrateur rémunéré. Pour les autres, la question religieuse n'a jamais existé, ni n'existe, ni n'existera jamais. L'évolution de ce sentiment à travers les siècles dénote une aberration négligeable de l'esprit. Les croyants de tout acabit sont des hystériques, sans plus. N'est admissible qu'un seul credo — et celui-là, indispensable — l'anti-cléricalisme outrancier. Or la majorité du peuple français semble accepter l'extravagance de cette alternative. Ce petit jeu est de bon rendement. La lice est ouverte, les spectateurs font cercle à s'étouffer, les adversaires sont aux prises, coq noir et coq rouge, les paris vont grand train... Par contre, dans les pays fortunés qui ont embrassé la réforme, la question ne se pose pas sous un angle aussi aigu. Le dogme glacial et figé ayant commencé de fondre, y fond et fondra toujours plus, s'épandant à travers les mœurs en courants vivifiants de moralité pure. Dans ces pays, la question religieuse a progressé merveilleusement, depuis cent ans qu'en France elle piétine sur place. Le croyant confessionnel y tend la main au croyant libre, et les hommes religieux, mais émancipés, sont légion, qui empêchent les deux fanatismes d'en venir aux prises et d'entraîner le gros de la nation dans un duel hargneux sans issue. Mais en France, les hommes religieux qui pensent par eux-mêmes et se refusent à parier sur le coq rouge ou sur le noir, se comptent sur les doigts d'une main. Ceux-là sont d'une originalité courageuse, l'amiral Réveillère en est un. C'est un libre penseur, seulement suivant l'acception élargie restituée à ce mot par

Gabriel Séailles, dans sa mémorable lettre au Congrès de la Libre Pensée, tenu à Genève en 1902. Mais cette qualification pouvant comporter chez son titulaire intellectuel la pratique du plus parfait égoïsme, ou au moins de l'indifférence en matière de morale, ce terme ne couvre pas toute la riche personnalité de Réveillère. C'est surtout *un libre croyant*, une intelligence, une volonté et un cœur unis dans le service héroïque du bien.

Si les Eglises excluent de leurs sympathies de tels hommes, leur cause, déjà compromise, serait perdue sans appel devant le tribunal supérieur des esprits, et si les prétendus libres penseurs les repoussent, ils déshonoreront leur victoire.

PAUL-HYACINTHE LOYSON.

AU THÉATRE FRANÇAIS

« LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES »

Le titre est excellent : j'ai hâte d'affirmer que ce n'est pas une manière de dire que la pièce est mauvaise; mais le titre est excellent. On n'y trouve à la vérité ni une maxime neuve, ni un de ces mots nouveaux tels que le siècle précédent en composa de si heureux; il est connu, archi-connu; il sert de morale pratique à toute conversation d'intérêt où le plus faible des deux lutteurs essaie de faire venir à son secours le sentiment; il est une formule courante comme « à votre aise » ou ce « mille regrets » qu'échangent à tour de rôle les théâtres et le public. Mais c'est pour cela même qu'en cette forme lapidaire, propre à toutes les phrases clichées, il prend de l'allure au fronton d'un édifice, cet édifice ne fût-il qu'une comédie. Les Affaires sont les Affaires ! Songez qu'on eût pu donner pour titre à cette pièce : *Le Malheur des Affaires*, par exemple, et soyez persuadés qu'il existe en province, et sans doute à Paris même, un auteur dramatique qui l'eût choisi : on voit aussitôt la caisse du théâtre vide. Tandis que *Les Affaires sont les Affaires*, voilà un titre qui appelle le succès: il est vrai qu'il ne suffit pas toujours de l'appeler; pourtant cette fois il est venu.

On pouvait avoir des appréhensions. M. Octave Mirbeau est un pamphlétaire : — telle de ses causeries avec M. le ministre Leygues peut à ce point de vue passer pour

un chef-d'œuvre ; il a le goût de la violence, étant d'une nature outrancière, et l'on redoutait qu'il fasse trop de bruit au théâtre, surtout au Théâtre-Français, et qu'il y parle trop longtemps. Car M. Mirbeau est un passionné, il l'a prouvé à Zola et à Rodin, et l'on ne prévoit jamais quand les passionnés s'arrêtent. Or, au théâtre, il faut savoir s'arrêter, s'arrêter souvent, ménager, atténuer, passer, revenir : il faut savoir beaucoup de choses au théâtre. Mais M. Mirbeau s'est dit que, lorsqu'on les savait toutes, on était mûr pour le *Crocodile* ou la *Tosca*, et il a profité de ce qu'il en ignorait plusieurs : cela lui a réussi. Certes il a été brusque, à peine brutal ; mais il a gardé contre les excès son tempérament, cet ardent tempérament blond qui lui donne un aspect de Franc rebelle, et l'on n'a pas entendu une grossièreté de toute la soirée, ce que je trouve très intelligent ; des audaces, des véhémences, de quoi choquer, oui, — est-ce que la vie ne choque pas ? — le tout enfermé, enveloppé dans une forme dont je me donnerai la joie de dire tout le bien que je pense. De telle sorte que les craintes inspirées étaient inutiles. Avec les défauts et les qualités de sa nature, il a écrit une pièce supérieure aux *Mauvais Bergers*, — il ne faut pas croire non plus que M. Mirbeau soit un débutant au théâtre, — et tout le monde se rappelle pourtant les belles qualités qu'on y trouvait déjà, vibrantes jusqu'à la déclamation. J'avais donc à la fois raison de tirer bon augure du titre et tort de me défier de M. Mirbeau : on n'a jamais ni tout à fait tort ni tout à fait raison.

Le sujet est simple : Isidore Lechat a cinquante millions, une femme qui ne s'y habitue pas, une fille qui s'en révolte et un fils qui s'en sert. Comme on ne peut pas tout avoir, il perd son fils et sa fille et reste seul avec ses millions, — car sa femme ne compte pas. Voilà. Ou du moins voilà le sujet-idée.

Le sujet-action n'est pas beaucoup plus compliqué. Je dis action, je ne dis pas intrigue ; la différence est capitale entre ces deux mots-là, et, d'intrigue, il n'y en a pas ici. L'action est le déroulement d'un drame, terrible ou non, mais simple ; l'intrigue est l'enchevêtrement d'une aventure, dont la vie ou un auteur a créé les complications. Le théâtre antique a employé

l'un, le vaudeville emploie l'autre; *Œdipe Roi* et *Le Chapeau de paille d'Italie* représentent, si l'on veut, ces deux manières, et sont deux œuvres parfaites. Mais ces deux manières ne sont pas séparées comme des rives de fleuve, et, à mi-route de l'une à l'autre, se rencontre l'action accidentée, celle du théâtre de Beaumarchais et du théâtre de Dumas. Ce que l'on peut dire d'elles d'une façon générale, c'est que le théâtre classique penche vers l'une, le théâtre romantique vers l'autre. La pièce de M. Mirbeau est une pièce classique.

Voici maintenant ce qui s'y passe. Dans le parc historique de Vaux-Perdus, d'un Louis XIV impeccable, Mme Lechat cause avec sa fille et, tout de suite, au silence de Germaine, à ses apparences mystérieuses, le drame s'accroche; ce qui est très bien. Mme Lechat est une bonne grosse personne, d'une simplicité stupide, qui a des rhumatismes et avec cela une admiration aveugle pour son mari : deux misères; elle admire chez lui, en les confondant, l'homme et l'argent; et l'argent l'étonne à tel point qu'elle évite à tous les instants de le dépenser, et l'homme à tel point aussi qu'elle ne songe pas à juger un seul de ses actes. Il n'en va pas de même de Germaine : elle juge son père et le juge très mal. Comme c'est aujourd'hui samedi, Lechat sans aucun doute va ramener des invités, des gens d'affaires bizarres, inconnus de la veille qu'il héberge le dimanche pour mieux les exploiter dans la semaine. Et comme il ne veut jamais téléphoner à sa femme pour la prévenir, la malheureuse est très tourmentée de son dîner où ne doivent figurer que des restes. Fera-t-elle tuer un poulet? Elle se pose à chaque minute la question, et, bien avant qu'elle y ait répondu, on est certain qu'elle ne le fera pas tuer : c'est la personne économe qui voudrait vivre avec trois mille francs par an et qui en dépense — ou en voit dépenser — sept ou huit cent mille; assurément elle serait plus heureuse avec trois, et, pour se donner l'illusion de les avoir, elle tâche toujours de sauver cent sous. La voilà donc partie pour la cave puisque Germaine ne veut pas y aller et que les domestiques volent. Alors Germaine cause avec le jardinier qui, caché derrière un arbre, attendait qu'elle fût seule : il y a les personnages avec qui Germaine parle et ceux avec qui elle ne parle pas. Germaine a vingt-quatre ans, elle connaît

la vie où elle a deux aversions : l'argent et son père; même sa haine pour celui-ci est telle qu'on pourrait croire qu'elle a un autre père ailleurs et que le drame va partir de là. Pas du tout. Elle est la fille d'Isidore Lechat : comme on ne hait pas son père sans en souffrir, elle souffre, et, malheureuse par l'argent, elle devient l'alliée naturelle de tous les inférieurs dans cette maison de parvenus où l'on méprise qui l'on paie. Ce pauvre jardinier quitte Vaux-Perdus; il est renvoyé parce que sa femme va avoir un enfant et que les enfants abîment les plates-bandes et prennent trop de place dans les allées. Il raconte ça longuement, très longuement, ce qui donne le temps à Isidore Lechat d'arriver, escorté de ses invités, il y a parmi le vacarme des acclamations : une campagne électorale qui s'ouvre. Isidore ne peut pas se rappeler le nom de ses nouveaux amis, — des noms américains aussi, d'admirables noms de « bluff », Phinck et Gruggh, — mais il les tutoie : on se comprend mieux; il les présente à sa femme, qui regrette — le regrette-t-elle? — de n'avoir pas tué son poulet; il les présente à sa fille, qui répond qu'elle est souffrante et ne dînera pas. Tout ce morceau-là, très vif, est excellent. On passe à table avec un tas de gens du pays qui arrivent par surcroît, puisque c'est la période électorale; et, quand tout le monde est bien rentré, Germaine paraît, fait un signe à quelqu'un qui la guette encore : c'est le secrétaire de son père, Lucien Garrand, qu'on a déjà vu, songeur et défiant, passer au cours de l'acte; un inférieur aussi, mais qui est un savant, et la nuance est précieuse. Germaine a vingt-quatre ans, elle ne dîne pas, elle fait ce qu'elle veut, et la preuve, c'est qu'elle s'en va passer la nuit avec Lucien dans le pavillon qu'il habite. « Lucien! c'est toi? » Et elle s'éloigne. Cette fin d'acte est tout à fait intéressante par la sobriété et l'intensité du drame.

Seulement l'intérêt du drame est passé quand le second acte commence, tout a fusé d'un coup; et il ne revivra plus qu'avec le dénouement, qui donnera à la vérité une émotion pleine, aussi pleine du moins qu'un dénouement peut le faire. Moi je ne m'en plains pas parce qu'il reste l'intérêt comique, mais bien des gens, qui aiment la régularité de l'action comme ils tiennent à la régularité de leurs repas, n'en seront pas

satisfaits. Dans ce second acte, il y a une trouvaille : le portrait d'Isidore Lechat, qui semble tenir tout le décor, un « Bonnat », à trente-cinq mille, étourdissant, bien mieux imité que cette pauvre tiare de Saïtapharnès, et que M. Bonnat voudrait certainement avoir fait : il emplit la scène, il préside tout, il est tout. Il y a encore autre chose. Le dimanche matin, Germaine, revenue du pavillon, écoute sa mère, affligée de sa mauvaise tête, se plaindre de ne pas la comprendre : oh ! elle ne la comprend pas du tout ; et Germaine refuse à sa mère de l'accompagner à la messe où veut l'envoyer Isidore Lechat qui, en tant que candidat anticlérical, trouve ça mieux. Outre qu'elle a ce dimanche matin-là des raisons pour ne pas aller à l'église, quand Germaine refuse quelque chose, c'est que Lucien va venir. Et le voici. Lucien n'est pas complètement son amant, parce qu'il est un peu son mari, et ils projettent leur départ : lui, prudent, veut attendre une position ; elle, naturellement, ne veut pas ; elle étouffe, elle crie la honte, toutes les hontes de son père, et elle va faire ses malles. C'est alors que Isidore Lechat prend la scène avec les deux espèces d'ingénieurs yankees venus pour le rouler ; la conversation, arrosée de Porto 1809, est de premier ordre : on sait, bien entendu, comment elle finira. Le reproche d'une action double qu'on a voulu adresser ici à M. Mirbeau est très injustifié : Phinck et Gruggh ne concourent ni à une action, ni à une intrigue, et la situation qu'ils créent n'est qu'une manifestation ordinaire de la vie de Lechat. Donc il les retourne, et, après les avoir engagés à réfléchir, il reçoit son fils, son garçon de vingt ans, qui arrive d'Ostende en « auto », vanné par une culotte de dix mille louis. Isidore est fier de ce crétin, parce qu'il s'encanaille avec des gens chics, parce qu'il s'appellera bientôt « Vaux-Perdus », et il paie, la joie dans l'âme.

Le troisième acte, c'est la scène avec le marquis de Porcellet. Le même dimanche, l'après-midi. Dans son cabinet historique et princier, Isidore Lechat vient de donner congé à son fils reparti sans plus tarder vers les joies de la Belgique, et il reçoit le marquis, son voisin, dont il veut la terre et qu'à coups de prêts d'argent il a achevé de ruiner. Le marquis a besoin de deux cent mille francs, — toujours dix mille

louis : Isidore Lechat consulte un dossier et refuse. Sans le laisser partir, car il a décidé que le fils du marquis épouserait sa fille. Porcellet refuse aussi, mais, malgré l'indignation qu'il y met, ce refus-là ne vaut pas l'autre. Alors survient une très belle passe d'armes, éclatante de vigueur, entre le brigand d'affaires et le vieux gentilhomme ruiné; Isidore Lechat, en sa qualité de candidat anticlérical, veut même apprendre au marquis à connaître la beauté de l'Eglise, mais il y touche un peu de travers. Enfin les deux adversaires, au nom de deux sociétés, se jettent tant de reproches à la tête qu'il semble apparaître qu'ils ont tort tous les deux; et le marquis de Porcellet accepte Mlle Lechat pour son fils. Seulement Germaine, qu'on a appelée, refuse le fils parce qu'elle a un amant, et, une minute plus tard, on vient annoncer à Isidore Lechat que l' « auto » a tué son « garçon » au lieu de le reconduire vers les cartes et les maillots d'Ostende. Est-ce fini ? Non pas. Il y a là le dénoûment d'un drame, non l'achèvement d'un caractère, et c'est un caractère que M. Mirbeau, avant tout, a voulu poser. Le Phinck et le Gruggh entrent alors, condoléants d'une main et tenant de l'autre le traité dont ils espèrent arracher la signature à la douleur de ce malheureux abattu. Mais Isidore Lechat s'est soulevé ; les yeux injectés de sang, il parcourt le papier, y ajoute l'article qui les étrangle et va voir le cadavre de son fils. Le public n'a pas goûté ce supplément ; je pense qu'il a eu tort. En cette fin, à côté de l'élément de moralité : l'infortune rendant inutiles à ce misérable tous ses millions et toutes ses hontes, n'était-il pas juste et intelligent de placer cet élément de vérité : l'homme d'affaires ne devant se laisser abattre par aucune tempête, et les hommes de proie disant leurs mots, faisant leurs gestes au milieu des pires douleurs? Mais le public trouvait que c'était fini et ne voulait pas qu'on recommence : il n'aime pas qu'on le fatigue au moment de rentrer chez lui.

La matière de la pièce de M. Octave Mirbeau n'est pas nouvelle. Depuis que Regnard l'a indiquée dans le *Joueur*, ou, mieux, depuis que Le Sage l'a posée dans *Turcaret,* la question de l'argent a pris une place capitale au théâtre : elle y vient tout de suite après la question de l'amour. Peut-être

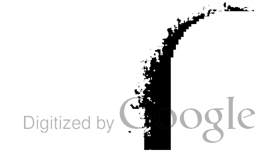
comme dans la vie. Au XIXe siècle, après que Balzac eut composé son glorieux *Mercadet*, Ponsard écrivit en exécrables vers cette *Bourse* si pleine de bonnes choses, qu'on devrait gratuitement — « un plaisir qu'on paie n'est plus un plaisir », dit Mme Lechat, — la représenter au moins une fois par mois aux environs du palais grec de Brongniart, par exemple les jours de liquidation; puis vint Dumas avec *La Question d'argent,* Augier créa Giboyer et Guérin, Becque fit *Les Corbeaux,* Capus *Brignol et sa fille*. Et que d'autres ! Il serait très intéressant d'ailleurs de suivre au cours des années la transformation de la « question ». Ainsi le Jean Giraud de Dumas s'excuse d'être riche, Isidore Lechat s'en glorifie; le héros qui doit s'en accuser ne tardera plus guère à venir.

M. Mirbeau, voulant mettre à son tour le sujet au théâtre, et désireux d'exprimer d'une manière très frappante la misère de l'argent, l'a fait au moyen de situations plus que par la course même du drame, au moyen d'une série de positions, — ce qui ne veut pas sous-entendre que la pièce est une thèse. C'est-à-dire qu'il a surtout composé de grandes scènes qui sont des expressions d'idées, et non des mouvements rapides qui cherchent à être une imitation de la vie. Et, quoique moins théâtral peut-être, cela, littérairement, a un grand intérêt.

Au reste est-ce moins théâtral ? Je le crois; mais moins dramatique, je ne le crois pas. Si l'on recherche les éléments dont se forme une pièce de théâtre, d'abord on trouve l'idée, qui se dégage du caractère des personnages, comme dans le théâtre classique, ou des accidents de leur vie, comme dans la comédie d'intrigue, le vaudeville, le drame, le mélodrame et autres genres. Ici l'idée existe et tient une grande place, et elle vaut par les caractères : dans caractère, il y a nature et il y a métier; le caractère, c'est l'habitude actuelle, ce que sa volonté et les événements ont fait de la nature d'un homme. On trouve ensuite l'ambiance : il n'y en a pas dans *Les Affaires sont les Affaires*, presque pas ; il n'y en a pas non plus dans le théâtre classique; il n'y a pas d'ambiance à cause de ces positions mêmes dont je parlais : c'est que le théâtre peut se passer d'atmosphère dans les œuvres très serrées où l'abstraction prend de la valeur. On trouve enfin le sujet, le « fait divers » : celui-ci, très réduit, me paraît très suffisant et l'intérêt n'en

languit pas outre mesure; car il ne faut pas donner au sujet une importance excessive. C'est un squelette, d'accord; mais il n'est pas nécessaire de lui compter toutes les côtes, et dans quelques pièces même il en a en trop. Le sujet est un porte-idée : il est fâcheux de ne voir que lui. Et la forme vient après le reste, qui enveloppe tous ces éléments-là. Elle est de très belle qualité dans la pièce de M. Mirbeau : vigoureuse, bien sonnante, bien rythmée; une vraie langue de Théâtre-Français, une langue classique : je n'ai pas lu le livre — malheureusement, mais je ne dois pas me tromper. Si vous voulez vous convaincre d'ailleurs que les *Affaires* sont une pièce très classique, — et elles le sont, — regardez la pendule : tout se passe dans les vingt-quatre heures. Alors, à écouter cette prose-là, je ne regrette pas autrement les vers de Ponsard.

D'ailleurs ce que M. Mirbeau a composé, ce qu'il a aimé, c'est un personnage. Isidore Lechat est tout dans la soirée comme il est tout dans son château ou dans son cercle. Il emplit complètement la scène, et il l'emplit bien parce qu'il est un type. Il est le brasseur d'affaires, l'homme « cinquante millions » des environs de l'année 1900, et historiquement il doit rester. M. Mirbeau en a fait un portrait en pied étonnant d'humanité, enlevé et achevé, audacieux dans le rendu des détails qui le personnalisent, un de ces portraits tels qu'on n'en voit pas souvent dans les Salons de peinture. Isidore Lechat est un parvenu. Il est bruyant, il aime le bruit qu'il fait et il en fait pour l'entendre ; il est familier avec tout le monde, ce qui est une façon d'avoir les gens sous sa dépendance; il est vulgaire du corps à l'âme. Il n'est pas méchant, pas du tout : s'il l'était, il ne serait plus Isidore Lechat, il perdrait de son intérêt humain, et il ne ferait pas tant de mal. Il n'est ni bon ni méchant, car il se moque autant du malheur que du bonheur d'autrui; il marche seulement devant lui, vers l'argent, et il écrase ce qui le gêne ; il n'est pas méchant, il est féroce. Isidore Lechat n'aime pas les choses immatérielles, les choses inutiles, et il a la haine de l'intellectualité, ce qui ne l'empêche pas d'être le directeur d'un grand journal : — il sait à peine écrire, eh bien ! quoi ? nous en avons tous connu comme ça; ce qui ne l'empêche même pas d'être très intelligent, seulement il ne comprend que ce qui lui sert et son



journal doit très bien marcher; ce qui n'empêche pas non plus cet homme pratique d'avoir des rêves, — la poésie garde toujours des droits : il veut implanter la canne à sucre en Seine-et-Marne et supprimer les oiseaux dans la nature. Car Isidore Lechat est malfaisant par sa fonction même, par sa seule présence, et il est misérable. Il se donne des jouissances et il n'a pas de joies; il n'a qu'une fille qui le hait et qu'un fils qui le dédaigne; il ne peut aimer qu'eux au monde et ne sait pas comment le faire : son argent l'en empêche. Isidore Lechat est un destructeur, et il est détruit : c'est cela qui est la détermination de son caractère et qui lui donne sa valeur définitive. D'ailleurs très ressemblant, à tel point qu'on peut nommer à propos de lui dix « cinquante millions » à Paris; mais pas un d'eux ne doit s'y reconnaître, parce qu'il ressemble à tous, et voilà sa force d'humanité.

Ce personnage-là est fait pour nous intéresser parce qu'il nous donne une idée actuelle de l'argent. Il est certain qu'à notre époque l'humanité a la fièvre; le monde se précipite dans la course à l'or et dans la course au plaisir; et l'ironie de la fortune fait que ce ne sont pas les mêmes bien souvent qui courent les deux. Cependant l'éducation de l'idée de l'argent se développe; les écrivains, les penseurs, ceux qui marchent devant la foule, éprouvent et enseignent non pas son éternelle vanité, car il sera malgré elle désiré toujours, mais quelles sont ses relations véritables avec le bonheur; et quelques-uns font entendre aux riches qu'il y a dans l'argent des éléments de décomposition et de misère, et disent aux pauvres gens toutes les joies qu'on peut se donner sans lui. Les « spectacles de la nature et de la vie » ne coûtent rien et ils sont supérieurs à tous les autres, même aux *Affaires*, quelque goût que je prenne à cette pièce. Et M. Mirbeau est de mon avis.

Si Lechat est le personnage de la comédie, Germaine est le personnage du drame. Mais comme le drame ici est de moindre importance, c'est autour d'Isidore Lechat que s'établissent les positions dont j'ai parlé, cette série de situations psychologiques qui sont les scènes de la pièce. C'est lui en face de sa femme, bon animal domestique, qu'il utilise et dont il se fait admirer; c'est lui avec sa fille ou plutôt, car

une scène était impossible entre eux, c'est Germaine montrant aux autres tout le dégoût qu'elle a pour lui ; c'est lui avec son fils, dont il essaie de capter les bonnes grâces à coup de chèques ; c'est lui opérant avec le marquis de Porcellet, avec le régime d'hier, ou avec ce que je crains d'appeler le régime de demain, avec Phinck et Gruggh.

Mais un point domine moralement tout le reste : la haine que Germaine ressent pour son père. Elle le juge un bandit et un assassin, elle est épouvantée d'être sa fille, et, cette inimitié, elle la fait entendre à sa mère par le mépris de ses gestes, de son silence, de ses monosyllabes, à cette pauvre femme qu'elle dédaigne pour s'être associée par bêtise aux méfaits de cet homme, et elle la clame à son amant en lui disant, la rage au cœur, toutes les vilenies qui pèsent sur elle. Et, si elle a un amant, c'est parce qu'elle a cherché dans sa détresse un point d'appui ; Germaine est la maîtresse de Lucien par aversion de son père. Je crois que la haine de Germaine pour son père est une haine théorique plus qu'une haine humaine. Car elle est l'enfant — s'il y avait un doute sur sa naissance, tout s'expliquerait par l'antipathie, mais il n'y en a pas — et même avec une nature opposée elle le reste, petite elle a été habituée aux manières de cet homme, cajolée par lui, gâtée par lui ; elle le connaît et, à l'heure où elle le comprend, elle peut souffrir d'une déception et l'éloigner de son cœur, mais elle est préparée à l'indulgence par le mouvement même de la vie, d'autant que cette indulgence est celle que la femme a naturellement pour l'homme tant qu'elle n'a pas reçu de lui une injure directe. J'accepterais plutôt une aversion de fille à mère, bien que je ne la recommande à personne. Au reste Germaine n'est pas telle ou telle jeune fille ; elle est une entêtée, elle est la conscience de l'enfant en révolte contre l'indignité du père et de la mère.

On a oublié le bruit que fit il y a deux ans le Théâtre-Français : il en fit pourtant beaucoup. Le décret de Moscou — ce décret qui reste l'événement capital de la campagne de Russie pour les comédiens, — agité, balancé ; l'émeute aux portes du Palais-Royal ; le ministère ébranlé ; M. Roujon lui-même tremblant. Il en résulta la suppression du comité de lecture. Si je

ne me trompe pas, *Les Affaires sont les Affaires* furent alors la première pièce que reçut M. Claretie ; c'était un acte d'autorité et même d'audace, étant donnée la personnalité un peu effrayante de M. Mirbeau. Il convient aujourd'hui d'en louer M. Claretie sans réserve, car il montra qu'il était en cette occasion un homme de lettres et un homme de goût ; il n'eut pas peur de le laisser voir, quoique cela fût déplaisant pour plusieurs, et il peut maintenant prendre sa part dans le succès de M. Mirbeau.

Bien que ce ne soit pas de mode cette année, j'ai au reste le plus grand bien à dire du Théâtre-Français. Les étoiles ont beau en filer, il en reste toujours ; cette Maison a des ressources étonnantes. Nulle part ailleurs les *Affaires* n'auraient pu être montées avec plus de tenue, pas même chez Antoine peut-être. M. Raphaël Duflos en amant est monotone avec élégance. M. Mayer joue l'intendant noble et malmené d'Isidore Lechat ; je cherchais derrière cette barbe quelle était cette voix, je ne reconnais pas facilement M. Mayer, rue Richelieu... M. Mayer a été un des premiers acteurs de Paris. Je suis sûr qu'il l'est encore ; mais pourquoi lui donner de pareils rôles ? et ce n'est pas la première fois. Je voudrais être auteur dramatique et faire jouer cet artiste à ma guise. M. Laugier a été adroitement bête et M. Garry inquiétant ; ils sont les aigrefins Phinck et Gruggh. M. Berr, qui nous garde précieusement la voix de Coquelin, a été veule à souhait, et bien spirituellement, en fils à papa. M. Leloir a marqué de sa marque à lui le rôle du marquis de Porcellet ; quel curieux contraste avec Thiron, dont il est pourtant le vrai successeur ! Quant à Mme Pierson, elle a, dans Mme Lechat, été remarquable de simplicité et elle a un instant fait penser à Madeleine Brohan. Mlle Lara jouait la partie très difficile de Germaine, elle m'y a beaucoup intéressé, elle a eu des duretés, des âpretés excellentes dans le geste, dans la voix, des mouvements brusques et délicats à la fois, et une passion bien implacable dans la grande scène du second acte. Mais pourquoi se coiffe-t-elle sur les yeux ? Il me semble pourtant lui avoir connu un joli front. C'est évidemment une manière d'exprimer son mécontentement, mais je le regrette. De M. de Féraudy, on peut dire sans hésiter qu'il a été admirable : Got

n'aurait pu être meilleur. Éclatant, débordant, entraînant, il a pris la scène, en vrai Isidore Lechat, et il ne l'a plus quittée. Toutes les hâbleries, toutes les finasseries, toutes les bonhomies aussi, il a tout dit, tout détaillé, jusqu'aux affres de cette fin où il s'effondre et où il se reprend, haletant, hoqueteux, hagard. M. de Féraudy est un acteur, un véritable acteur. Il vient de passer là une de ses plus belles soirées, applaudi comme au jour où il fut Pégomas, — une soirée très moderne dans le style classique.

ÉTIENNE BRICON.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Le Marché de Paris a encore été bien agité pendant le mois qui vient de prendre fin, et la *Rente Française* a, tout comme précédemment, laissé beaucoup à désirer. Il est certain que nous sommes, depuis quelques mois, en présence d'un déclassement important de ce fonds, déclassement que certaines maisons ne combattent pas, mais encouragent même plutôt. Une telle manière d'agir est des plus blâmables. Il est déjà trop évident que la politique intérieure a nui à nos fonds nationaux et que la perspective d'un impôt sur le revenu a amené un certain nombre de porteurs à transformer leur portefeuille. Pourquoi alors pousser encore les capitalistes dans la voie où ils se sont engagés, et les amener à abandonner un titre aussi solide que l'est la *Rente Française* pour s'aventurer dans des placements plus rémunérateurs, nous en convenons, mais aussi beaucoup plus aléatoires? Ce n'est pas d'une bonne politique financière, d'autant plus que l'impôt sur le revenu, par exemple, dont on vient de parler de nouveau et auquel travaillerait notre Ministre des Finances, n'aura jamais le caractère vexatoire que l'on craignait. De plus, il ne sera, certainement, qu'un « impôt de remplacement ». Il ne convient donc pas d'exagérer la situation et nous irons même jusqu'à dire que le prix de 98 environ pour la *Rente 3 °/₀ Française*, prix qui comprend un coupon de 75 centimes à détacher le 16 juin, — est un cours d'achat et non pas de vente. Peut-être cependant, en raison de la campagne engagée, réfléchira-t-on encore un peu. Mais en prévision de cette éventualité, le capitaliste n'a qu'à acheter modérément pour l'instant, afin de pouvoir acheter encore si le recul des cours s'accentue. Nous ne dirons pas que ce recul est improbable. Néanmoins, nous ne pouvons nous empêcher de faire observer que notre Ministre des Finances vient de soumettre à ses collègues son projet de budget pour l'année 1904 et que ce projet repose sur ce principe : ni emprunt, ni impôts nouveaux. Nous savons bien que cette formule a déjà été employée... et oubliée ensuite, mais on connaît l'énergie de M. Rouvier, qui est l'homme de la situation et qui le sera longtemps encore. On peut donc avoir confiance en lui. En tous cas, quand

on voit l'emprunt du Transvaal, émis au pair, souscrit quarante fois dont huit fois, dit-on, par des capitaux français, on peut s'étonner de voir la *Rente Française* ne se tenir qu'à 98 francs et être délaissée par nos nationaux !

L'action du *Crédit Foncier de France*, qui restait à la fin du mois d'avril aux environs de 705 francs, a fléchi considérablement jusqu'à 660 francs. Elle reste à 663 francs.

Un bruit a été mis en circulation que nous allons résumer : on a laissé entendre que le *Crédit Foncier* avait consenti, pour un montant de 100 millions de francs, des prêts hypothécaires, soit à des particuliers, soit à des Sociétés civiles propriétaires d'immeubles occupés par des congrégations religieuses. Or, un liquidateur de congrégations religieuses aurait, a-t-on laissé entendre, émis la prétention de faire annuler par les tribunaux tous les prêts consentis. On s'est demandé alors si, dans le cas où cette prétention serait reconnue fondée, le patrimoine du *Crédit Foncier* ne se trouverait pas amoindri de ladite somme de 100 millions.

Il n'a pas été officiellement répondu au bruit auquel nous venons de faire allusion, mais on dit, dans certains milieux, qu'il ne pourrait s'agir, en tous cas, de faire *annuler* les prêts consentis, mais seulement de les faire *résilier*. Le seul dommage résultant pour le *Crédit Foncier*, qui se verrait remboursé par anticipation de ses avances, — consisterait donc dans la difficulté où il serait de trouver immédiatement un remploi de ces 100 millions. Il pourrait, il est vrai, retirer de la circulation une somme correspondante d'obligations, mais il n'en perdrait pas moins sur ces 100 millions — s'il s'agit toutefois d'un semblable montant, — l'écart qui lui revient d'ordinaire entre le taux de ses prêts et celui auquel il emprunte. En un mot, il pourrait envisager la perspective de voir ses bénéfices décroître, ce qui serait regrettable, mais de là à prévoir un plus grand mal, il y a loin.

C'est pourquoi la cause de la baisse des actions du *Crédit Foncier* doit être autre que celle à laquelle nous venons de faire allusion. Et en cherchant bien, on arriverait certainement à trouver une explication plus plausible. Sans faire une incursion sur le terrain de la politique intérieure, on peut quand même faire remarquer que, depuis quelque temps, les titres nominatifs pâtissent de la désaffection d'une certaine catégorie de capitalistes. Or, les actions du *Crédit Foncier de France* sont toutes nominatives, ce qui expliquerait bien des choses.

On n'a que peu reparlé de la question du rachat des chemins de fer, et il ne semble pas que la Chambre des Députés aura à s'en occuper avant la fin de l'année. Le temps lui manquera probablement, car la session ordinaire qui vient de reprendre paraît devoir être écourtée. Commencée le 14 janvier, cette session peut être légalement close le 14 juin. Elle se poursuit d'ordinaire jusqu'à la veille de la Fête Nationale, mais on croit que cette année, le Parlement se séparera le 30 juin au plus tard pour être convoqué en session extraordinaire vers la fin de septembre et non vers la fin d'octobre. Il aurait ainsi la possibilité de voter, avant le 31 décembre, le budget de 1904.

Mais si la question des chemins de fer est encore tenue à l'écart, il n'en est pas de même de celle du gaz à Paris, dont la solution, toutefois, a été encore retardée, le Conseil municipal de Paris s'étant séparé sans rien décider. Il va être de nouveau convoqué pour le 8 juin, croyons-nous, mais il est difficile de formuler des pronostics. En effet, si les projets du groupe américain ont fini par obtenir la faveur des Commissaires de la Sous-Commission du Conseil, il n'en est pas moins vrai qu'il s'est produit des faits nouveaux qui rendent assez problématique l'acceptation de ce projet. En effet, le Préfet de la Seine aurait reçu deux demandes sérieuses, — l'une faite d'accord avec la *Compagnie générale Parisienne* actuelle, — et ces demandes contiennent des propositions analogues, sinon identiques, à celles admises en dernier lieu par le groupe américain. Cela semble militer en faveur d'une mise en adjudication. Au reste, le Conseil d'État a rendu récemment un arrêt que l'on peut méditer.

Cet arrêt, qui visait le renouvellement de la concession du service du gaz à Bordeaux, a déclaré qu'en vertu des principes posés par la loi de 1837, — qui reste applicable à la Ville de Paris, — une ville ne peut pas concéder amiablement et par un traité direct, son service de gaz, et que la concession nécessite une adjudication. Il est vrai que les partisans du projet américain ont fait observer qu'en fait, le travail d'élimination opéré par la Commission du gaz, puis par la Sous-Commission, et qui a eu pour résultat, tout d'abord, de ne laisser debout que les propositions américaines, équivalait à une véritable adjudication restreinte. Mais ce raisonnement paraît devoir tomber en présence des deux nouvelles demandes dont nous avons parlé plus haut, et voilà pourquoi une adjudication paraît décidément bien probable. Elle serait même certaine, cette adjudication, si le Conseil municipal prêtait attention à la proposition formulée par M. Sauton, conseiller municipal, et qui depuis longtemps a, pour ainsi dire fait sienne la question du gaz. Voici cette proposition :

« Ma proposition, dit l'honorable conseiller, repose sur ce principe que, sous le régime futur du gaz, rien ne doit être livré au hasard et que l'exploitant du monopole du gaz ne devra pas réaliser de bénéfices, au sens propre du mot; qu'en surplus de l'intérêt à 4 % de son capital social, il devra être uniquement rémunéré à raison de sa gestion, et que cette rémunération devra être en proportion avec le service qu'il rendra aux consommateurs de gaz. Plus son prix de vente serait bas et plus sa rémunération serait élevée.

« Voilà un principe nettement établi; j'attends qu'on le discute.

« Je propose que la rémunération de l'exploitant à raison de sa gestion, laquelle ne pourra dépasser 1.200.000 francs par an pour un prix de vente de 0 fr. 15 c. le mètre cube, soit fixée par adjudication. Les concurrents admis à soumissionner seraient désignés par M. le Préfet assisté de quatre conseillers nommés par le Conseil municipal. Celui d'entre eux qui se contenterait de la moindre rémunération pour un prix de vente de 0 fr. 15 c., serait chargé du service de la fabrication et de la distribution du gaz pour une durée de dix années, à partir du 1er janvier 1906.

« Cette rémunération augmenterait ou diminuerait de 200.000 francs par chaque centime dont le prix de vente serait abaissé au-dessous de 0 fr. 15 c. ou dépasserait ledit prix de 0 fr. 15 c. De la sorte, les intérêts des consommateurs de gaz et ceux des actionnaires seraient solidaires; ces derniers ne voyant que le dividende qui leur serait distribué s'appliqueraient à choisir des administrateurs qualifiés pour livrer le gaz à un prix aussi réduit que possible, puisque ce serait le seul moyen pour eux de recevoir un dividende élevé et ils défendraient ainsi la cause des consommateurs de gaz.

« Le prix de vente comprendrait une redevance à la Ville de 0 fr. 045 par mètre cube, avec un minimum annuel de redevance de 17 millions de francs qui correspond à une consommation de 378 millions de mètres cubes en chiffres ronds; mais il ne serait pas tenu compte, pour le calcul de la rémunération due à l'exploitant, de la majoration du prix de vente résultant de la charge de l'abaissement du prix de vente et de l'amélioration de la situation du personnel de 1903 à 1905. Il est entendu qu'on considère cette majoration comme une *charge anormale* qui devra être éteinte aussi rapidement que possible en laissant le prix du gaz à 0 fr. 20 pendant le nombre d'années strictement nécessaire.

« Le capital social de l'exploitant serait au minimum de 20 millions de francs, toute liberté étant laissée à celui-ci de le porter à une somme supérieure, si bon lui semblait, mais sans que sa rémunération en surplus des 4 °/₀ d'intérêts de son capital social, en soit augmentée... »

Au fond, c'est la régie que recommande M. Sauton. Le Conseil municipal ne le suivra peut-être pas docilement dans cette voie, mais en présence de cette intervention, il se rangera très probablement, au dernier moment, à l'idée d'une adjudication, sur un cahier des charges établi par lui, entre concurrents préalablement agréés. On peut objecter que le projet de traité et le cahier des charges adoptés par la Sous-Commission des rapporteurs du gaz vont être distribués aux conseillers municipaux, et nous croyons savoir que les rapporteurs écartent l'idée de régie et d'adjudication; mais ça ne serait pas la première fois qu'un rapport serait renvoyé à une Commission pour être remanié par elle.

A côté de la question du gaz, se dresse celle des *Omnibus dans Paris*. Le procès intenté par cette Compagnie contre la Ville de Paris est maintenant engagé. On sait que la Compagnie réclame à la Ville de Paris des dommages-intérêts pour le grave préjudice qu'a causé à son exploitation l'établissement, dans Paris, des tramways dits « de pénétration », et du Chemin de fer métropolitain. Il est difficile de prévoir ce qui sortira de ce procès. Si la Compagnie est déboutée, c'est la ruine pour elle. Quant à la Ville, si elle est condamnée, elle trouvera vraisemblablement le moyen de compenser au moins une partie des indemnités auxquelles elle sera tenue, par un arrangement avec la Compagnie, arrangement qui pourra comprendre, par exemple, une prorogation de sa concession.

Parmi les Fonds d'État étrangers, les *Fonds Turcs* ont particulièrement attiré l'attention, bien que la question de l'unification n'ait pas

encore été réglée, au moins au moment où nous écrivons. Le projet présenté par le Syndicat des Banques a bien reçu l'approbation du Conseil des Ministres, mais le Sultan a demandé quelques modifications. Les négociations continuent donc. Mais dès que l'iradé aura paru, il s'agira de soumettre le projet aux porteurs de *Séries Ottomanes* et d'*Obligations de Chemins de fer Ottomans*, leur consentement et leur approbation étant nécessaires pour donner à l'entente intervenue un caractère définitif.

Quant au tribunal arbitral chargé d'examiner la question de l'augmentation à 1 1/4 °/o de l'intérêt des Séries Ottomanes, il s'est départagé sur les conclusions à adopter. Aussi a-t-il décidé de faire appel à un surarbitre qui n'aura, du reste, pas à se prononcer, si l'iradé concernant l'unification est publié prochainement, comme on l'espère.

Le mois de mai aura été mauvais pour les valeurs sud-africaines. Pourtant la production des Compagnies aurifères continue à progresser. Pour le mois d'avril, les seules mines du Witwatersrand ont donné 218,900 onces d'or fin contre 208,456 onces en mars, 187,977 en février, et 192,934 en janvier. Les autres districts ont été moins favorisés, puisqu'ils n'ont accusé que 8,971 onces contre 9,009 onces le mois précédent. Malheureusement, tout en étant appréciable, l'augmentation signalée est loin de satisfaire ceux qui s'intéressent aux entreprises aurifères du Transvaal, et la raison en est dans la difficulté que l'on éprouve toujours à se procurer la main-d'œuvre nécessaire.

Il y a cependant à signaler une amélioration dans cette main-d'œuvre. C'est ainsi qu'à la fin du mois d'avril, la situation s'établissait ainsi : nombre d'indigènes employés dans les mines : 59,280, soit une augmentation de 3,062 indigènes sur le mois de mars. Mais nous ne sommes encore qu'aux deux tiers environ du chiffre que l'on relevait avant la guerre, et ce dernier chiffre serait même insuffisant maintenant en raison de ce qui suit.

En 1899, avant l'ouverture des hostilités, on comptait 5,970 pilons en activité dans le Transvaal, et 400 dans les autres districts. Soit, au total, 6,370 pilons. A l'heure actuelle, le nombre de pilons construits s'élève à 6,500, de sorte que pour satisfaire aux besoins des batteries existantes, il faudrait environ 140,000 travailleurs. Bien plus, on compte que, pendant les cinq premières années à venir, on construira encore 5,300 pilons, et il s'ensuit que, pour ces mêmes cinq prochaines années, c'est 250,000 ouvriers qu'il faudra dans les mines d'or, en dehors de ceux que réclament les mines de charbons, et les divers grands travaux que l'on exécute dans tout le pays.

Pour recruter la main-d'œuvre devenue ainsi nécessaire, on essaie bien de tous les moyens, notamment de la faculté laissée aux mines de rétribuer leur personnel selon les mérites, ce qui permet aux noirs de faire preuve d'émulation. Mais les résultats que l'on obtient sont, bien qu'appréciables, tout à fait insuffisants. C'est ce qui a amené les Compagnies minières à se demander s'il ne conviendrait pas d'essayer de la main-d'œuvre asiatique. La question, comme on le sait, est posée depuis quelques mois, et des déclarations officieuses ont été faites à

ce sujet. Ces déclarations notifiaient, en somme, que le Gouvernement britannique ne s'opposerait pas à l'immigration, dans le Transvaal, de travailleurs de la race jaune, s'il était toutefois prouvé que la main-d'œuvre noire ne pouvait pas s'obtenir en quantité suffisante. Mais, à l'heure actuelle, voici que l'on n'a pas seulement à compter avec le Gouvernement britannique, mais encore avec l'opposition qui se manifeste, à Johannesburg et à Prétoria, contre les ouvriers chinois.

Qu'appréhende-t-on, dans ces deux villes? Que les Chinois arrivent un jour à faire une concurrence redoutable aux commerçants, industriels ou ouvriers blancs au Transvaal : en ce cas, une mesure serait à édicter qui forcerait les Compagnies minières à rapatrier, à la fin de leur contrat, les ouvriers jaunes qu'elles emploieraient. On pourrait également exiger des Compagnies minières l'engagement de ne jamais remplacer dans ses occupations, lors de l'expiration de son contrat, un ouvrier blanc par un asiatique. Cet engagement pourrait même être stipulé dans les contrats des blancs.

Il est vrai que l'on aura toujours à lutter contre certains intérêts. Le Chinois ne consomme pas; il épargne constamment, et lorsqu'il retournera chez lui avec ses économies, c'est de l'argent qui sortira du sud de l'Afrique. Au contraire, le noir est plutôt dépensier. On comprend alors que les commerçants de Johannesburg préfèrent les noirs aux Chinois à cause des bénéfices immédiats qu'ils peuvent réaliser. Mais ils ne réfléchissent pas que l'introduction de la main-d'œuvre jaune, c'est l'exploitation complète reprise dans les mines, et c'est par conséquent, à brève échéance, le développement immense de tout le pays, développement dont ils tireront des avantages bien autres que ceux qu'ils envisagent pour le moment. En somme, dans l'espace de cinq ans, et pour tous les besoins du pays, c'est 400,000 ouvriers nouveaux qu'il faudra; et puisque l'on ne peut espérer les trouver au sud de l'Afrique, c'est à l'étranger qu'il faut aller les chercher. C'est donc avec la plus grande satisfaction que l'on a appris que, le mois prochain, les directeurs de mines se réuniront pour examiner un projet d'importation de main-d'œuvre chinoise, projet que l'on commence à élaborer. Une fois ce projet adopté, on le soumettra au Gouvernement britannique, en lui demandant les autorisations nécessaires, autorisations qu'il ne saurait refuser. Rappelons ici les paroles prononcées en mars dernier par M. Chamberlain lui-même, à son retour du sud de l'Afrique. Parlant de l'industrie minière, il a dit textuellement : « C'est la grande industrie du Transvaal. C'est d'elle que dépendra, pendant de longues années encore, toute la prospérité de la colonie. Elle n'intéresse pas seulement la population britannique : elle intéresse plus encore peut-être la population boer, la population agricole. La prospérité des communautés agricoles dépendra des marchés que trouveront leurs produits dans les villes. Toute notre politique dans l'Afrique du Sud, son succès ou son échec est intimement lié au succès ou à l'échec de l'industrie aurifère. Notre objet donc, et notre intérêt, c'est qu'on puisse exploiter avec profit non seulement les mines riches, où l'or est relativement abondant et où les bénéfices sont faciles à réaliser, mais encore les mines de basse teneur. »

Après de telles déclarations on ne peut douter que les mines reçoivent pleine et entière satisfaction à bref délai, mais il est regrettable que la question ait traîné aussi longtemps. Si elle avait été résolue plus tôt, les nouvelles affaires créées au Transvaal depuis la fin de la guerre auraient déjà certainement reçu l'aide qui leur était nécessaire, et nous n'aurions pas eu à compter avec la crise qui vient de sévir à Johannesburg et qui a eu une répercussion assez grande sur les places de Londres et Paris. Heureusement, ici, le public est resté calme, et c'est la spéculation seule qui a réellement pâti, car il lui a fallu rompre, avec perte, presque tous les engagements contractés antérieurement. Disons que les pertes subies n'auraient pas été aussi importantes si certains spéculateurs n'avaient pas voulu profiter de la situation en prenant position à la baisse, et en pesant fortement sur la cote. Il restera toutefois à ces spéculateurs à racheter tout ce qu'ils ont vendu; et, comme, même aux plus mauvais moments, tout ce qui était offert a été ramassé par des mains puissantes, il leur sera peut-être difficile de se liquider aussi facilement qu'ils l'espéraient. Si même, entre temps, une nouvelle favorable à la main-d'œuvre chinoise parvenait, — l'entente complète, par exemple, à Johannesburg et à Prétoria, — les rachats auxquels ils seraient contraints aideraient puissamment, non seulement à la reprise des mines d'or sud-africaines, mais favoriseraient encore la hausse de ces valeurs, hausse qui nous ferait, en quelque temps, plus que regagner les différences perdues depuis la conclusion de la paix. Car il est bon de le rappeler : bien que la position des mines soit bien meilleure aujourd'hui qu'au mois de mai de l'année dernière ; bien que l'on ait obtenu la réduction des tarifs de chemins de fer et des douanes; bien que l'on soit maintenant fixé sur l'indemnité de guerre et sur le maximum d'impôts que les mines ont à acquitter, les cours des entreprises du Witwatersrand sont inférieurs, en ce moment, de 25 à 30 °/₀ à ce qu'ils étaient il y a juste un an! C'est plus qu'illogique on en conviendra; aussi comprenons-nous parfaitement les capitalistes qui, loin de se laisser décourager, profitent de la tourmente actuelle pour entrer plus que jamais dans les valeurs sud-africaines, mettant en action le précepte des financiers, précepte qui peut se résumer dans ces mots : que l'on doit toujours acheter en baisse!

A.-C. HÉTENEL.

P. S. — L'action *Gaz Parisien* vient de reprendre à 682. A la suite de déclarations faites par le Préfet de la Seine, le projet américain a été écarté. Quant aux valeurs sud-africaines, elles sont en reprise appréciable. On signale quelques tentatives de rachats. Par contre, les actions du *Métropolitain* fléchissent.

CHRONIQUE DE L'ART

ET DU BIBELOT

I

L'art, qui revêt toutes les formes, se présente parfois, aux deux salons, sous l'aspect d'une mystification. C'en est une, à peine supportable (parce que trop longue), cette exhibition de Rouchomovski, l'homme à la tiare. Sa tabatière-sarcophage n'est pas même à musique; elle sert d'habitacle à un squelette d'or rendu plus visible par le luxe de loupes fixes gratuites, et surtout obligatoires. Le bibelot, en raison de la qualité du métal articulé, ne peut évidemment pas nous redire : *Memento quia pulvis es* : Pierpont, Morgan, Carnegie, Rockfeller eux-mêmes sont fabriqués du limon biblique, que les jolies misses consentent à recouvrir d'une *combinaison* soyeuse. La valeur artistique de la macabre *petite chose*, est tout juste celle des types similaires sortis, en papier peint et comprimé, de la fantaisiste petite cervelle des Japonais. Le commerce de gros vend cela quarante sous la douzaine. J'ignore le prix des tabatières, mais celle de Rouchomoski qui, à défaut de l'hymne russe, eût pu nous offrir : « J'ai du bon tabac » est muette; muette comme un cercueil qui ne serait pas pour rire. L'article me paraît de mauvaise vente. Alors pourquoi nous le montrer au grand Palais. Tout le mal que prit l'aimable M. Vigneron pour s'assurer ce bizarre monopole, me semble une perte sèche... Passons.

Chaque printemps, le public, avant d'aborder les salons rivaux, a pour synthétiser ses fringales de curiosité, toujours le même mot : Eh bien ! Est-ce bon cette année ? — Il ne s'aperçoit pas, ce public bon enfant, qu'on lui sert depuis bien longtemps le même refrain ; celui de la Normandie roublarde : « Pour une année où il y a des pommes.» En fin de compte, cette formule est faite pour satisfaire; car, pour une année où il y a des chefs-d'œuvre..., il vaut mieux se contenter d'une réponse sibylline.

L'art, on le sait du reste, ne procède pas par sauts dans son évolution. Ce sont des manifestations successives et lentes qui en forment la contexture rénovée. Le relief apparent subit dans ses modalités cette loi du transformisme qui tend à la perfection relative ou au laid absolu. L'œil ne pressent rien à la période de métamorphose transitoire; il lui faut pour voir un laps de temps écoulé assez considérable parfois, pour que le point de départ et sa genèse soient oubliés.

— Il serait difficile d'affirmer quelle est la tendance actuelle d'où sortira la réalisation définitive d'une formule. Complexes en effet sont ces formules, et multiples leurs emplois. Toutefois, un fait me semble se dégager d'un commun effort, c'est le quasi abandon des applications picturales auxquelles Puvis de Chavannes prêta sa grande autorité. Il se pourrait, par contre, qu'un très prochain avenir vît triompher la religion nouvelle dont M. Henri Martin, par une ténacité sacerdotale de dix ans, assuma le pontificat suprême. L'immense triptyque de ce maître est le point culminant d'une carrière laborieuse digne de tout respect.

Le grand triptyque, où la vie humaine se trouve condensée dans trois de ses phases, ne procède pas d'une idée dont l'originalité soit le propre de l'artiste. Aux jours si décriés de 1830, il y eut une floraison symbolique et bourgeoise de tableaux, inspirés par Bellangé. Il s'agissait alors d'une échelle dont chaque gradin était consacré à un événement du banal curriculum vitæ. Cela commençait dès la naissance, au grain de sel baptismal de M. le Curé, pour se terminer, au faîte, par l'accession au paradis d'un couple bien assorti, qui avait égrainé au cours des jours, selon la poétique du temps, les vers de Burns. « John, mon vieil homme... »

Le centre des tableaux montrait généralement un jeune héros décoré, et triomphant sous les plis du drapeau, pour avoir pris Mostaganem a lui tout seul. C'était simple, naïf et... bébète, mais répondant bien à la conscience censitaire de l'époque. Ainsi correspondent aujourd'hui les trois âges de M. Martin au besoin de symbolisme humanitaire dont les « futuristes » sont les mauvais bergers. Malgré tout, nous sommes en présence d'une œuvre intense; pour banale qu'en soit la conception, l'artiste y a mis plus que du talent; et, si l'effort n'a pas à l'heure présente récompensé à nos yeux l'intrépidité de l'exécution, c'est que nous ne sommes pas encore prêts à en subir la pesante valeur.

Bien plus aisé à comprendre que ces extraits d'imaginations ingénieuses, est la peinture documentaire dont M. J.-P. Laurens a consacré la mémoire par une série souvent heureuse et toujours méritoire, pour aboutir à l'apothéose de Jeanne d'Arc, trois fois glorifiée : sous les murs de Tours, où sa bannière s'incline devant celle des lys de France; à Rouen, place du Vieux-Marché, et dans l'infini du jour mourant, quand la fumée du dernier fagot nimbe d'un ruban de deuil le crime de l'évêque de Beauvais. La scène centrale du supplice est d'une intensité saisissante; le grouillement de la foule, sa pensée, son âme s'en dégagent avec une vigueur à ce point séparatiste des formes abstraites, qu'il est aisé de lire l'angoisse ou l'ironie, le désespoir ou la joie sur

les protagonistes du drame. L'âme française, pitoyable à la martyre, fait opposition à l'âme anglaise honnie de la justice, en traits vifs, d'une admirable brutalité d'expression. Rien n'en peut atténuer l'impression ressentie. M. J.-P. Laurens a eu la sagesse, dans sa composition magistrale, de représenter Jeanne d'Arc au premier degré de l'échafaud; elle tourne le dos au confesseur et fait face au bûcher, si bien, que très adroitement se trouve évité le point délicat où tant d'autres ont échoué : la figure de la victime. Le spectateur, pris par la réalité, suppose, conçoit et compose cette figure. Elle est sienne, il la comprend; elle devient le lot de son choix et de son admiration. Il fallait plus que de l'adresse pour obtenir ce miracle de suggestion.

Lorsque les yeux, quittant ces poignantes perceptions, se dirigent du côté où le drame finit, un contraste terrible les frappe impitoyablement. Ce n'est pas un homme qui descend les degrés du bûcher, c'est le Remords lui-même qui fuit, la tête basse et convulsée, le lieu maudit. Tel dut s'enfuir l'ancêtre, au nom fatidique, pour porter au Champ du Potier l'immortelle flétrissure. Ceci n'est pas du grand art seulement. C'est l'art tout entier. Ce fragment constitue en lui seul un souvenir impérissable. Dans cette traduction du crime, le silence et la solitude ont des voix; la fumée, en spirale grise montant au ciel, crie un nouveau *Consommatum est;* tandis qu'au loin, dans Rouen, les fenêtres s'éclairent aux lumières des veillées coutumières. La sérénité du repos quotidien va voiler le drame inique!

L'histoire, cependant, paya mal de retour d'autres braves gens qui se croient ses amis. Ce n'est pas pour qu'il en fût mésusé, qu'elle marqua au front Messaline, du classique : *Lassata sed non satiata*. La toile qui se recommande de l'épigraphe du satirique est une erreur assez forte pour qu'en pâtisse le traducteur. Il ne faut pas dire :

« Retournons à l'école, ô mon vieux Juvénal[1] », le vieux Romain trahi répondrait : « Retournez-y vous-même. »

La *Bacchanale* de M. Wagnier est une autre erreur d'un naturel enclin à respecter toutes les traditions. Certaines cependant sont négligeables. L'exemple de Couture, avec « l'Orgie romaine » sert de précédent et non d'excuse. C'était une orgie, correcte, pour jeunes filles de N.-D. de Sion. Mais encore les philosophes (vous savez les fameux philosophes d'entre colonnes), pensaient plus à la mort de César qu'aux deux morales de M. Nisard. Eux du moins ne sortaient pas des étuves de la Villette. Alors que les bacchants de M. Wagnier ont dû figurer autour du dernier « Bœuf gras », Monselet, il est vrai, éclectique et fin gourmet, a dit : « On n'est rien, en ce monde, quand on n'a pas été bœuf gras. » Or, c'est l'avoir été un peu, qu'avoir « posé » les « Sacrificateurs » tout autour du char. A ce titre, la *Bacchanale* vaut une photographie. Mais je persiste à croire que si les bacchantes n'induisent pas les potaches en mauvaises pensées, les bacchants-sacrificateurs seront traités de pompiers par les élèves du couvent des Oiseaux.

1. Victor Hugo : *Les Châtiments*.

Pompiers également *les Pastoureaux*. Ils évoquent (et ils ont tort), dirait M. Prudhomme, les plus mauvais jours de notre histoire. Je sais bien qu'il est mal aisé de se débarrasser de certaines hantises. Elles ont cependant le majeur inconvénient des comparaisons dangereuses. M. Lybaert eut le tort de ne pas s'en défendre. Sa hantise spéciale s'appelle Holbein et la *Méditation* qu'il en est résulté évoque le portrait d'Erasme à peu près comme Chapelin évoqua Boucher.

J'ignore si, dans le même ordre d'idées, M. Rouffet a voulu se soustraire à des influences inconnues, toujours est-il que *les Braves Gens* (qui ont dû lui coûter de la peine) ont été maltraités pour la seconde fois. M. de Galiffet préférera la première ! Les sujets contemporains portent peu chance — trop de raisons militent pour qu'ils soient écartés. La préférence donnée aux anciens par M. Tattegrain semble confirmer la règle. A en juger par *le Gué d'Étaples*, succédant comme interprétation à des pages excellentes, l'artiste picard se fortifiera dans ses choix. M. Tattegrain connaît bien la mer, mieux l'histoire, et très bien l'art de les accommoder ensemble. La mer lui fournit le mouvement, la lumière et la vie incessante ; cet auxiliaire précieux triture le document et la note historique qui se laissent porter par le flot. C'est beaucoup de métier aidant à beaucoup de science. Pour ne pas me répéter, j'appliquerai à la peinture de M. Clairin la même science de composition, bien que les sujets aient un objectif différent. La *Bénédiction des épées*, traitée sous des dimensions plus grandes (le sujet s'y prêtait), n'eût peut-être pas présenté le même intérêt. Le mirage des couleurs eût été atténué. Comme le prestige de la palette chez M. Clairin est primordial, je conçois qu'il tienne à ne pas déchoir. Il lui faut, pour obtenir l'effet attendu par la magie des couleurs, concentrer tout son effort dans un foyer de lumières convergentes. Regardez l'intérieur du Chapitre où les épées attendent le geste bénéfique du prieur mitré ! A droite et à gauche de la Sedia, où il apparaît hiératique, les frères chevaliers-gardes se tiennent muets, figés, raides, tels des piliers granitiques de la basilique. Le contraste voulu, cherché et trouvé de cette attitude, avec la posture agenouillée des postulants, est d'un effet très heureux. Et encore, dans ce groupe de robes de bure habituées aux génuflexions, émerge un guerrier dont la face irradiée de lumière et de grâce divine, éclaire les premiers plans ; tant les oppositions sont habilement ménagées — trop habilement peut-être — on voit que la noblesse de l'arrangement est le souci de M. Clairin.

Ce souci, M. Zwiller n'en a cure. Sans quoi, il n'eût pas clos son Eden par un dolmen. (Déjà !) Je sais bien que rien ne prouve que l'Eden ait eu pour place assignée la Mésopotamie ; que ce doit être à tort que le premier Boudha le plaça à Ceylan (entre Colombo et le Pic d'Adam) ; qu'enfin il se peut que les Champs de Carnac aient été le lieu d'élection où le serpent cueillait des pommes. Cela justifierait au reste le nom de Paradis perdu, puisqu'on y trouve seulement des pierres : menhirs, cromelechs et dolmens et rien autre du Paradis que la pierre de M. Zwiller. L'espèce de korigan cousin des poulpiquets ou farfadets,

dont l'épée fulgure sous le dolmen incriminé, doit être l'ange biblique lui aussi né à Carnac. Malgré l'anachronisme du détail,Adam se lamente fort et convenablement; il ressent mieux que sa compagne combien il a perdu au delà du dolmen. Eve, d'une gracilité suffisamment académique, se console. La pensée de la grotte à portée de sa main la rassure; cette grotte, que je veux croire naturelle, abritera sa nudité durement châtiée, pendant *la première nuit d'angoisse.* — Au fond de la toile apparaît la croix rédemptrice, d'un avenir lointain. Je saisis bien la pensée de M. Zwiller, mais Adam..... comment l'interprétera-t-il? Autant valait, ce me semble, lui proposer le calcul de la précession des équinoxes!

Combien difficile le moyen d'être sincère en s'inspirant de l'art chrétien! Des Primitifs au temps de Ingres, ce champ a été retourné, ameubli et même torturé de tant de manières qu'il est admirable de le trouver inépuisable. L'*Annonciation*, de M. Luc Olivier Merson, semble avoir été faite pour un de ces superbes évangéliaires dus à la foi naïve des vieux enlumineurs; de même elle eût décoré *le Château de Virginité* ou encore *le Vergier céleste*, pieuses introductions de la Légende Dorée. Cette petite page est une symphonie liliale dans son décor. Le mysticisme s'y évade sous l'aile blanche des colombes et se noue au rosier, commémoratif du « canon » des anciennes liturgies. Sous ce rosier emblématique, s'ouvre la fenêtre par où la Vierge a vue sur l'Infini. Son profil, d'une pureté sereine, rappelle Fra Angelico, tandis que la silhouette de l'Ange annonciateur qui frappe à l'huis, s'inspire du primitif Giotto. — M. L.-O. Merson a suivi son inspiration, qui est italienne, alors que la mode la voudrait flamande. Un petit tableautin du même artiste, *Mortes*, semble avoir subi les préoccupations tourmentées de notre époque .La Loi gît, poignardée dans le dos; tandis que la Justice meurt en refermant sur soi des ailes séraphiques ; ainsi meurent les oiseaux blessés. — Abstraction faite du choix de l'idée, que je n'ai pas à discuter — le mouvement (si j'ose nommer ainsi l'absence de mouvement) est pathétique et gracieusement tragique.

M. Bouguereau, lui aussi, a interprété à sa façon les mérites de la Vierge. Il baptisa celle-ci *Vierge à l'Agneau.* Cette façon vous la connaissez : depuis un demi-siècle elle se continue, touchante dans sa persistance d'erreur convaincue. Le petit mouton de M. Bouguereau désarme; il est bien supérieur aux productions dont la *Vague* est l'ordinaire échantillon. Il est probable que l'Art religieux eût été plutôt le fait du vieil artiste que l'exploitation d'une mythologie spéciale qui fait regretter celle du temps,

Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée,

et j'ajouterai, où les Madeleines repentantes n'étaient pas légion. Celle de M. Chantron me semble l'avoir très léger, ce repentir; tandis que chez la cliente de M. Lefebvre, il est théâtral, décoratif, pompeux comme un semainier dans l'exercice du culte. Toutefois un semainier de la Comédie-Française ne se fût pas contenté d'accessoires incomplets. Il eût exigé autre chose que des tibias pour que, devant, s'exhalât le



désespoir mis en scène : tandis que la Madeleine de M. Lefebvre est satisfaite assez, par une section des jambes à la hauteur des rotules. *Helia* du même artiste eût exigé davantage. Helia n'est pas une Madeleine, il est vrai, et c'est tant mieux. Elle nous plaira dans sa coiffure de « Soleils » chère aux prêtresses isiaques. La dernière des Madeleines et la moins pardonnable fut celle de M. Landelle. — Je la laisse à ses remords.

M. J. Ferrier, que sa *Douleur* égara, nous a donné une compensation avec le bon portrait du général André. Le vieux maître Hébert se présente avec deux toiles remarquables. Celle qu'il a consacrée à Mme B. est digne de tout éloge. Vraiment, c'est à la fontaine de Jouvence que se trempent les pinceaux d'Hébert. — De M. Roybet le sévère et très beau portrait du comte Potocki n'ajoute rien à la réputation du maître ; il la confirme et c'est assez. Son élève Mlle Juana Romani conserve toujours sa méthode de présentation un peu théâtrale. Où sont les dogaresses d'antan ? Mlle Romani était née pour les peindre. Cependant, pour assurer à nos contemporains l'extrême distinction du teint, est-il bien nécessaire d'abuser d'un procédé qui aboutit au ton cireux ?

L'Etude de M. Rochegrosse plaît beaucoup moins que le portrait sobre et de haute allure qui est une révélation. On remarque que les têtes dites officielles sont traitées généralement d'après l'esthétique qu'elles dégagent. Aussi bien M. Combes a prêté ; M. Lenoir a rendu — dont quittance ! — alors que M. Doumer aurait droit à des dommages et intérêts et que le président Roosevelt pourrait se plaindre à M. Chartran de l'avoir placé sur un échelon inférieur à celui du Pape. — Et cependant, Mlle Sorel travestie par M. Flameng est peinte au passé ; elle si présente ! — Le triomphateur est encore M. Bonnat. L'admirable toile où M. Eug. Guillaume reçoit, par anticipation, l'hoirie laudative des âges est un monument.

Exigi monumentum œre perennius.

A l'âge où volontiers se relisent Horace et La Fontaine, M. Bonnat pourra fièrement, sur le mètre antique, mesurer ses pensers nouveaux.

Une bonne partie des visiteurs est intéressée plutôt par les tableaux de genre. Ils sont fort nombreux et souvent de facture amusante. Le *Vertige*, de M. Etcheverry, fera tourner bien des têtes. Cette Berquinade (?) du xxe siècle, largement peinte, est probablement la toile du Salon où la galerie babillarde s'épanouira en papotages les plus variés. Le clan des « Oh ! Madame ! » provoquera la tribu des « Oh ! ma chère ! » Si bien qu'au travers des « Oh ! Madame ! Ma chère ! » les petites et grandes jeunes filles risqueront un œil. Ce salon où l'on embrasse si bien et si longtemps, sera pour les unes : « Comme c'est ça ! » et pour les autres simplement « souvenirs et... regrets ». La fin serait, (si l'on jouait encore aux petits jeux) : Qu'en pense M. Béranger ?

Le *Benedicite des Hospitalières de Beaune* est une page qui restera. M. Bail a ajouté le clou forgé et trempé du plus fin des aciers, à la collection déjà si brillante de ses œuvres. Prince des lumières, M. Bail se

magnifie, par une étonnante compréhension des valeurs lumineuses. Il n'est pas nécessaire de compter les étapes qui l'ont fait évoluer jusqu'au réfectoire des « hospitalières ». Il suffit qu'il ait atteint la perfection dans son propre genre et que sa symphonie blanche des robes et des cornettes soit un morceau délicat; un reflet ambré de religiosité; et, si j'ose le dire, un extrait généreux de ce vin de Bourgogne « dépouillé », dont le bouquet fut souvent la Muse auxiliaire du talent. A un degré moindre, M. Struys se classe parmi les maîtres de la lumière. *Sa dentellière* de Malines est rendue par une fermeté et une sincérité mises habilement en valeur. D'une fenêtre ouverte, une prestigieuse échappée sur Malines captive et émeut. Des toits rouges et les fines dentelures de la cathédrale tranchent sur un ciel. merveilleux. Les tonalités harmoniques n'en font que mieux valoir l'intérieur qui est le vrai tableau. La dentellière debout près du visiteur assis, M. l'abbé, que le chef-d'œuvre des fuseaux émerveille. — C'est surtout par le hors-d'œuvre extérieur et si lumineux que l'intérieur vaut et voit sa pénombre silencieuse discrètement nous faire des confidences.

M. Devambez attend plus tard, très tard pour peindre le dernier des Apaches. C'est faire plaisir à M. Lépine qui tient à en conserver les graines. En attendant, il nous décrit une rafle, très bien, du reste; de même que M. Cormon nous décrivit le *bal des Quat'Zarts* et la tentation de saint Antoine. Les personnages grouillent et s'ébaudissent en paillardises sacrées dans les deux cadres. Si bien qu'on se demande si la Thébaïde n'est pas Montmartre ; ou bien si les « Vieux Chats noirs » n'ont pas émigré dans la haute Egypte. Rabelais, grâce à M. Cormon, bénira l'Institut et chacun sait combien l'Institut a besoin d'être béni !

La jeune Française de M. Buland est requise de devenir populaire, de par les trois couleurs dont elle fut gratifiée. Ce genre de succès n'est pas à dédaigner, parce que le populaire est simpliste et que les formules simples ne courent pas la rue. M. Fraipont s'est peu soucié d'atteindre pareil but lorsqu'il a mis en scène le *Théâtre populaire annamite*. N'empêche que son tableau soit absolument vrai et saisi au vif dans le plein air du soir, ce plein air spécial aux pays d'Arroyos, qui voient, à la lueur des verrines et parmi les odeurs d'huile de coco, se dérouler les interminables dramaturgies issues des cervelles asiatiques. Un reproche toutefois : le tableau de M. Fraipont manque de *boys*. Or, le boy, en Annam, est la petite monnaie du patronnet parisien. — Ici le fameux petit pâtissier, sans lequel il n'est ni manifestation dangereuse, ni bonne réception du souverain. — Là-bas, le complément fainéant et musard de la vie populaire à qui le théâtre banal de la rue est plus indispensable que le riz quotidien.

Les Petits de M. Wery vont spirituellement s'amusant, comme des enfants bien sages. En quoi, je vous prie, ont-ils mérité de loger dans les habitations naines, où ils ne pourront entrer que sur les genoux? Si ces maisons ne sont pas faites pour être habitées, à quoi servent-elles ? Comme joujoux ? — Alors transportez-les à Nuremberg, la patrie des arches de Noë bien faites. — C'est en Espagne et dans des *Jardins* bien tenus que M. Scott a renvoyé la Dame blanche. Elle avait assez entendu

les Ecossais de Boïeldieu — eh bien! elle n'a pas perdu au changement de pays; et les castagnettes valent bien les cornemuses. La « Dame blanche » doit en savoir gré à M. Scott. — Nous aussi.

Un instant j'ai craint que le regretté Vibert ait trouvé le moyen de faire parvenir sur terre un de ses nombreux cardinaux. L'occasion, l'herbe tendre, et peut-être le futur conclave le tentant... enfin tout était possible. Il n'en était rien heureusement! Ce que j'avais pris pour un cardinal était le *Sénateur Vénitien* de M. Steinheil. Il est très joliment peint ce sénateur; la tête est d'une finesse exquise. Au vrai, son défaut est d'être trop fignolé. Malgré cela, je lui pardonne d'avoir vu le Lido, le Rialto, le Pont des Soupirs, sans compter le reste qui nous assassine et de n'avoir apporté que sa simarre rouge; vue de près (le tableau est tout petit), elle est très différente d'une soutane d'Eminence. — Sans crainte, vous pouvez vous en approcher. M. Perrey, un artiste délicat, nous dit *Un mot à la hâte*. Il faudra compléter ce mot, le jour où la gentille messagère n'aura plus ses nerfs!

Madame Vallet-Bisson a signé un *Départ* qui est une des jolies pages du Salon. C'est un portrait fort gracieux; j'espère que l'année prochaine nous verrons « l'Arrivée » pour l'accueillir avec le même plaisir.

M. Gérôme a installé dans une mosquée un prédicateur fort éloquent si j'en crois l'auditoire recueilli et impressionné comme il sied de l'être en pays musulman. Le bleu turquoise qui forme le fond de la toile, sert de repoussoir à la sainte assemblée. Cela est net, propre, bien conçu, bien exécuté, comme il est prescrit de l'autre côté du quai. Mêmes formules pour la restitution, sous forme de vue, de *Médinet el Fayoum;* mais là au moins, il existe l'imprévu d'une note moins connue. Nous nous trouvons en présence d'une œuvre vraie enlevée avec brio et plaisant beaucoup malgré cette estampille de l'Ecole qui cache bien la plus usée des ficelles.

Le *Calme du Soir* et l'*Etude* de M. Maxence ont autant de détracteurs que d'admirateurs. Ceci compense cela. Mais on ne peut nier la valeur de l'artiste discuté. J'estime très haut les figures symboliques, juxtaposées à ce merveilleux lointain, ponctué d'arbres érigés innocemment; pour exciter l'ire des confesseurs de la religion primitive; celle dont le culte a pour base le reniement des modernes.

Le paysage a des tendances fâcheusement américaines. Il semble que le but à atteindre soit,pour un prochain avenir, l'étalage des polychromies murales; certains peuvent considérer les affiches de Barnum and Bailey comme le dernier mot de l' « Arrivisme ». Puisque le hideux a des degrés, il faut bien y consentir, encore que l'étiage en soit difficile à dresser. N'en déplaise aux jeunes, ce sont les vieux qui tiennent la corde, jusqu'à ce jour; et, tant qu'elle ne sera pas rompue, les Barnum'sfellows auront tort.

La *Saulaie*, d'Harpignies et *les bords de l'Allier* sont d'une fraîcheur et d'une poésie charmantes. Les traces de l'effort, symptômes des défaillances, ne se voient pas..., parce que l'effort n'existe pas. La rivière de l'Allier a tenté également M. Laronze. *La grève de Diou*

a de bonnes qualités, mais inégalement réparties. Son *Angelus* est de beaucoup supérieur. Le thème choisi par M. Laronze est emprunté à des vers plutôt quelconques, suivis pied à pied avec trop de servilité. Mieux inspiré, le peintre eût dû s'en affranchir. Son talent s'affirme assez pour, hors de page, marcher sans tuteur. L'*Angelus*, d'une facture presque parfaite, voit de sa tonalité pleine de distinction, sourdre une poésie très douce. Et, malgré tout, l'inspiration reste courte. M. Laronze a résolu le problème de faire de la bonne musique sur un mauvais livret. C'est dommage, vraiment. Qu'il soit, une autre fois, son propre librettiste et se défie des variations du voisin.

Du Nord, nous vient une lumière qui se nomme M. Kay. Le nom est à retenir. L'important ouvrage qu'est sa *Rivière du Nord*, est, en ce Salon-ci, un des envois les plus curieux. La caractéristique de ce genre nouveau est d'évoquer avec une grande intensité le pays des fiords, des frimas et des eaux glacées. Cette peinture polaire est d'un réalisme achevé. Son contraste avec une très jolie toile de M. Nozal, forme une lumineuse antithèse. *La Matinée ensoleillée de Rochemaure*, avec son pont suspendu, léger, aérien, soulignant l'air ambiant de courbes faites de rayonnements est d'une conception hardie autant que fidèlement rendue; rarement l'art mauvais inspirateur de l'ingénieur, apporta une note aussi pittoresque sur les vigoureux plaquages qui sont les assises du tableau. M. Petitjean, dans son *Village de Lorraine*, a demandé au soleil également aide et assistance; et sa demande fut exaucée largement; peinture solide, franche et gaie, qui gagnerait cependant à voir se dégager moins crûment l'arrière-plan de la ligne de perspective.

Avec *le lever de la Lune à Moret*, nous rencontrons une des meilleures notations artistiques du Salon. M. Jacques Marie a voulu jouer la difficulté; haut la main, il a gagné la partie. La sûreté du ton, la conscience et la grande distinction du fini, sont les qualités maîtresses de ce très joli tableau. C'est un régal des yeux; et s'il péchait par un côté, ce serait par excès de délicatesse dans les nuances. M. Jacques Marie paraît en avoir épuisé la gamme.

Le nu, dit-on, est démodé. On a tenté depuis si longtemps de le remplacer par le déshabillé, qu'il est miraculeux de le voir résister encore. En attendant sa résurrection (car son successeur n'est pas un remplaçant), je note l'étude de M. Birley, qui méritait les honneurs de la Cimaise; et la rencontre de Thaïs, bien changée! Je ne crois pas que M. Anatole France la reconnaîtrait! Et Dante, à qui M. Thivet a peut-être omis de demander un permis de visiter le huitième cercle?... Le nu de l'*Elévation de la Croix*, de M. Pierre, est assez bien traité pour faire pardonner à cet artiste qui a le don de la composition et une grande noblesse de style, des réminiscences trop vivement gravées dans son esprit. D'autre part, il existe au musée de Toulouse, certain Christ bien connu (un chef-d'œuvre). Le coloris de ce Christ fameux, s'est trouvé restitué dans ma mémoire, en présence de l'œuvre de M. Pierre. De ce fait, ce bon artiste, a droit, à mieux que des éloges...

M. Henner a endormi sa nymphe habituelle, et pendant le sommeil, l'a muée en religieuse. L'année prochaine, nous verrons la religieuse endormie et la nymphe éveillée.

N'en dites rien — c'est une surprise.

II

Je me hâte de déclarer que la treizième exposition de la Société nationale des Beaux-Arts n'a pas besoin pour avoir du succès, de l'emprunt momentané d'un sarcophage quelconque. M. Fix Masseau qui a exposé une *Tête aux ailes*, très remarquable. sera de mon avis, je pense. *La faunesse* du même sculpteur est un morceau intéressant, moins par ce qu'il exprime, que par ce qu'il recèle et force à deviner. Le métier et l'école ne sont pour rien dans la sensation provoquée par ce joli buste. J'ai dit, sensation, et non sentiment, parce que l'idée interprétée est physiquement révulsive pour le spectateur. Il est assez rare de compter dans un salon des types d'où l'idée se dégage nettement. Et, à dire vrai, c'est le reproche que je ferais à la treizième exposition de la « Société nationale ». La moyenne est honnête en sa médiocrité: c'est la continuation du passable ; le coin dit des monstres, qui chez Mme Tussaud, s'appelle « le musée des horreurs », est, au grand Palais, accaparé par une grande machine, exutoire et paravent du mauvais et du pire. De primesaut, j'avais cru à « un oublié » des baraques foraines de la plus décadente époque. Ce laid qui veut remémorer l'enterrement du président Carnot, tient beaucoup de place ; je me demande pourquoi. Avant d'en arriver à cette toute extrémité, on a passé devant la toile charmante de M. Abel Faivre, dont le franc succès ne sera pas même une affaire d'heures. La douceur d'un pastel de la Carrièra, la solidité des teintes de Natoire avec un dessin, ferme dans sa souplesse, qui est le bien personnel du maître, constituent une œuvre gracieuse comme doivent être les deux modèles qui l'ont inspirée. Ce n'est pas de la peinture intentionnelle, mais de la bonne réalité. L'intentionnelle que je vise, appartient à M. Veber.

M. Veber, en effet, pourra se vanter d'avoir, en dehors de son faire habituel, planté deux jolis clous sur la cimaise. *Les bouches inutiles* abordent, avec succès, le genre « charge ». Cette bonne plaisanterie est sûre d'être goûtée. Sa portée cependant ne dépassera pas les fortifications. Je crains même qu'avant d'atteindre la périphérie, elle reste à peu près inerte dans un milieu dénommé le Palais Bourbon. Si trente des victimes de M. Veber se reconnaissent, plus de quatre cents demeureront éternellement ignorantes du pourquoi et du comment. Ah! si M. Veber avait droit à un bulletin par circonscription électorale, les honorables comprendraient. Du même... pour d'autres... avec *les mannequins*. Pour dire toute ma pensée, je crois que M. Veber a trempé son pinceau dans l'encre dont Aristophane lui laissa la formule. Ce n'est pas en tout cas dans l'encre de la Petite Vertu. Ah! mais non!

« L'honneste » cliente, aux gélatines cascadantes, devant qui défilent les marcheuses relève-bannières des modes nouvelles ; le « loufoque »

grand maître présidant aux ébats de ces dames; le milieu somptueusement galant où la théorie fait faire antichambre à la pratique, tout cela a un ragoût « de parfums brûlés » et de mœurs, dites du jour, parce qu'elles s'affirment en dehors de la nuit. Ceci est l'envers du talent de M. Veber. L'endroit était « cela » que je préfère, l'ancien style. On le trouve surtout chez M. Sargent. Son unique envoi, *les Demoiselles Hunters*, est d'une perfection et d'une correction tout anglaises. Il évoque le souvenir d'une école, quasi inimitable; simplement parce qu'elle fut d'un temps essentiellement différent du nôtre; époque où les paysages se traitaient d'une autre façon que celle de M. Fritz Thaulow, dont *la Porte de marbre* est digne de clore le domaine artistique. M. Thaulow nous offre avec *sa Marée basse*, un spectacle où la sincérité ne nuit pas au pittoresque. Les eaux stagnantes découvrant les pieux du chenal, l'arche au toit rubescent par où elles montent; tout cela sent le salin, le vrai et l'observation intense d'un phénomène plus encore que d'un paysage au repos. *La Péniche* offre les mêmes qualités, avec un sentiment d'air pur vivifiant tout.

Je n'en dirais pas autant du cas de M. Prouvé. — Le cadre est très bien — (soyez heureux, M. Vallin), quant aux vers, ils ne sont pas mauvais. Sois content, Baudelaire!

> Là tout n'est qu'ordre et beauté,
> Luxe, calme et volupté.

Pour ça, non! un proverbe italien sur les traducteurs et les traductions, s'y oppose.

Mais voici une bonne compensation : M. Lhermitte a mis au service de son pinceau léger les *Glaneuses* à qui la mort de Millet fit des loisirs. Elles ont acquis avec le nouveau maître, ce que la Fortune contraire avait refusé à l'ancien : la quiétude et la sérénité dans le travail. Chez Millet le travail était un labeur. Par M. L'Hermitte, l'ombre des *Meules* reste hospitalière et la fraîcheur de la *Marne* idyllique. Deux de ses plus belles toiles se trouvent placées, l'une en face de l'autre. Celle de droite me semble préférable quand je ne regarde pas celle de gauche. Et... réciproquement.

Le Carrefour Drouot de M. Raffaelli. Si le cinématographe n'était pas inventé, le talent très grand de l'ami de la vie électrique de Paris y eût suppléé. Mais ce qui ne peut se rendre mécaniquement, c'est l'âme de tout un peuple, grouillant à la piste du Struggle life. Ce sont ces lumières crues et vibrantes de légèreté, ce sont encore ces horizons nets et d'une propreté lavée, où s'enveloppent les contours décroissants des quais, vus du *Pont des Saints-Pères*. Cette œuvre est d'un calme saisissant, qui permet de comprendre que le même pinceau a pu peindre aussi heureusement *la Jeune Femme à sa toilette*. Depuis longtemps, M. Raffaelli a fait école, mais ses imitateurs charroient trop de craie à leur brosse pour n'y pas laisser leur talent. C'est donc si difficile d'éviter le crayeux? Pour ne décourager personne, je dirai que M. Raffaelli ne se sert de la craie qu'en soufflant dessus..... seulement il y a la manière de souffler. De

même pour se servir du soleil sans se brûler les doigts, il faut interroger M. Montenard ; en regardant de près *une Piste de troupeaux transhumants*, on trouvera probablement la recette. M. Osbert n'en voudrait à aucun prix et cependant les nénuphars ennuyés de leur *Solitude* gagneraient à un peu de chaleur. Il est juste de penser que si les jeunes personnes de *l'Heure grise* ont senti de trop près l'accueil de la fleur conventuelle, mon observation tombe à faux.

Cela ne peut guère nuire de savoir que la foire du Lendit est tombée en désuétude au XVII[e] siècle et qu'au XX[e], M. Weerts entend en ressusciter le souvenir, par une simple carte de visite qui couvrira la grande galerie de la grande Cour d'honneur de la Sorbonne. Ce que M. Nénot doit être satisfait ! Si encore cette grande galerie de grande Cour se trouvait à l'Hôtel de Ville de Tours, M. Anquetin eût pu s'entendre avec M. Weerts. Paris privé de Rabelais, Descartes et consorts, se fût consolé en gardant *M. Gémier dans la Rabouilleuse*, bonne peinture, mais expression trop fidèle de ce vieux lieu commun appelé Optique de la Scène. La tête remarquable de M. Gémier est, cependant, une tête de circonstance pour ne pas dire d'occasion.

Les grandes œuvres décoratives sont assez mal traitées généralement pour qu'une exception doive se compter. Elle vient de M. Le Camus, dont le tryptique racontera aux petites filles d'une école l'histoire du *Petit Chaperon rouge*. Racontée très simplement, l'histoire est des mieux venues et les petites filles, y prendront « un plaisir extrême », comme si mère l'Oie eût guidé M. Le Camus.

M. Carolus-Duran a vu sa carrière escortée de tant de succès, il est parvenu au sommet ardu où il est si difficile de se maintenir, que c'est par grâce d'Etat qu'il ne déchoit pas. Aux trois portraits remarquables qu'il expose, je préfère *le Vieux Lithographe* et même son paysage, *le Lever de Lune* (*Provence*). C'est une page de haut mérite et dont l'étude suscite tant de synchronismes parmi les chefs-d'œuvre de l'École française contemporaine, qu'elle vaut une étude spéciale. On opposera sans doute Corot. Il n'y a pas d'opposition à chercher, mais bien une constatation à faire. Ce que j'ai dit ailleurs de M. Meslé je le confirme. Le *Lever de lune à Ormoie* et le *Matin d'hiver* (les deux pôles de son grand talent) sont d'une interprétation sûre et d'une beauté pénétrante. Sa *Marine* a des rivales à La Haye ; celles où les vieux maîtres ont laissé si vifs les frissons du Zuydersée et les soleils morts de Scheweningue.

Les envois de M. Paul-Albert Besnard provoqueront comme toujours la curiosité et même ce genre d'admiration, qui implique le : « Très fort » ! de la galerie et le : « Bien joué » ! des gens du métier qui savent, à une près, combien le grand virtuose a de cordes sous son archet. On s'attendait aux grands airs habituels ! M. Besnard a royalement fait les choses en faisant mieux. Aussi les braves gens du métier déchantent un peu. Dame ! ils n'étaient pas prévenus ! Le portrait de Mme B. (n° 127) est si près de l'art absolu, que je le crois coulé dans le moule où se font les chefs-d'œuvre. La simplicité des moyens

et la beauté surprenante de l'exécution constituent la sérénité de cette œuvre qui restera parce qu'elle est vraie.

On a placé, au rez-de-chaussée, dans les nouvelles salles de peinture, quelques œuvres d'un attrait plus contestable. Certaines se présentent comme une gageure que personne ne soutiendra ; les coupables, fort conscients de leur délit, en seront quittes pour le perpétrer à nouveau, la prochaine fois. Je souhaite que ce soit encore avec le même succès. Les envois de M. Carrier-Belleuse sont d'une touche particulièrement caressante. Une de ses études de nu, la *Femme assise sur le sable*, satisferait le caprice du rêve et serait très gracieusement inquiétante, sans un léger accident de détail (ou du moins qui me semble tel) : c'est la façon dont une des jambes se replie. Notre-Dame de l'Ankylose doit être expulsée, j'imagine; et, s'il faut s'adresser à saint Antoine de Padoue pour retrouver les réflexes égarés ou perdus, on peut attendre... lui aussi est décrété de grève, après expulsion.

Mme Madeleine Lemaire a retiré de ses serres féeriques, des hortensias aux pétales prestigieux; leur fine taille est celle du diamant ancien ; nous savons tous ce qu'en vaut le carat — très cher — lorsque Mme Lemaire n'en fera plus, il en sera de ses fleurs comme du rio — demandez à M. Boucheron ce qu'en coûte le grain? — autant qu'il en faudrait pour payer (s'il était à vendre) le point au métier de la charmante ouvrière aquarellée par la grande artiste.

La malice de M. Veber se retrouve en bas du grand Palais, comme en haut, avec cette différence, c'est qu'en bas, les deux prototypes de l'artiste sont d'une différente époque de leur carrière mouvementée. Ainsi la noble Gargamelle du 1er, provocante auxiliatrice des *Mannequins*, se voit au rez-de-chaussée dans sa prime jeunesse avec, pour vêtement, trois plumes majestueusement ondoyantes, sur la tête. Son compagnon de chaîne et professeur de plastique la soumet à la classique position de l'ours « sous les armes », le tout orchestré par l'air heureusement rappelé : « Hé! Va donc Martin! »

Ce n'est plus la « Suzanne au bain », du premier étage; c'est elle pourtant; seulement elle est sous la garde du patron *du Soleil luit pour tout le monde*, qui aurait vieilli beaucoup. Il est joli ce Téniers du vingtième siècle! M. Jaurès restitué, sous un troisième aspect, doit être satisfait : je suis sûr que dans la vie réelle, il ne fuma jamais d'aussi bonne pipe, que celle humée à l'huis de sa taverne paradisiaque; car c'est une façon d'Eden que nous rendit M. Veber. J'en atteste le couple, d'ailleurs bien vêtu, qui s'ébat sous l'œil paterne du bienveillant fumeur qui fait fonction de Père Eternel, ou plutôt de Père l'Avenir. Gentil Paradis où rien ne manque, pas même le serpent. Pour absent qu'il paraisse, n'en croyez rien... M. Veber, comme par hasard, bien innocemment, l'a glissé dans la poche de M. Jaurès ; je veux dire du patron du « *Soleil* ».

La réunion des œuvres de M. Houbron forme un petit musée. L'ensemble représente un effort considérable et procède d'un art minutieux qui évoque, parfois, la manière patiente des opérateurs orientaux. Dans le nombre des vues de Paris, il en est de très réussies ; tenez, le *Ponton du Louvre* et *la Porte Saint-Martin;* mais je préfère un

Intérieur de cour à Maincy, sans doute parce qu'on sent moins la science et la pointe d'un tire-lignes qui serait dirigée par un polytechnicien de seconde année.

L'impression qui reste après plusieurs visites à ce salon, c'est l'absence d'une notation nouvelle et la répétition des formules qui ont beaucoup servi. Ainsi, les peintres espagnols, dont certains (M. Zulagoa, par exemple), ont plus que du talent, ne nous ont apporté de leurs plats nationaux, que le même plat avec la même sauce. L'abus de l'immuable condiment est un grave inconvénient. Faut-il que les « turqueries » soient belles pour être acceptables! En ordinaire circonstance elles font maudire le vieux Bugeaud et les conquérants de sa suite, cause initiale de tout le mal. De même, la fréquence trop imposée des figures tauromachiques vous poursuit avec une barbarie qui tient de la rangaine moulue par l'orgue-voyer. Tous ces *Illustres*, au nom de boites à cigares, ne devraient pas dépasser Toulouse. Il reste encore de la place au Capitole pour les loger. Quant aux manolas charmantes (c'est entendu), je préfère celles de Montmartre, surtout lorsque M. Willette veut bien leur passer un coup de peigne à rebrousse poil.

Les mêmes portraitistes de talent ont pris soin, pour nos arrière-neveux, de transmettre des effigies variées. A ces neveux des derniers bateaux de dire si la chose était bien nécessaire, M. Béraud a sans doute, là-dessus, des perceptions très claires ; il est dommage que ses contemporains n'en jouissent pas dans la primeur. La confidence en sera réservée aux Mémoires... le plus tard possible, M. Béraud ne devant pas être pressé de les écrire. J'ignore également la pensée de M. Gervex; qu'il soit assuré, cependant, que nous souhaitons tous que sa palette conserve l'éclat et la vie dont la côte d'Azur lui fournit provision, pour son beau portrait de M. G. B.

M. Coquelin aîné a dû regretter plus que personne le trépas tragique du président Mac Kinley. Cette douleur, absolument respectable, donne aux traits de M. Coquelin une empreinte américanisée, qui est le stéréotype du défunt. Je ne sais pas comment cela peut se concilier avec la doctrine de Munroë? Mais M. Coquelin a des politiques dans sa famille; il n'aura pas de peine à se renseigner. Peut-être ses propres lumières y suffiront-elles?

Je m'en voudrais d'avoir oublié le « Vieux Radar ». En voilà un qui jamais ne fabriqua de tiares? Je soupçonne sa main droite d'être plus longue que celle d'Artaxerxès (connu par ce détail anatomique). La première moitié visible fait préjuger un tout excessif. Cette patte doit tenir une serpe et non un burin. C'est même avec cette serpe que Wagman sculpta le nez de son excellent Radar. Après le pinceau y intervint avec une telle munificence, qu'il restera assez de rouge lumière pour éclairer le salon, lors même que nos politiciens retireraient au soleil son monopole, d'ailleurs mal justifié. Quand j'aurais dit enfin que l'infiniment gracieuse *jeune femme* de Mme Le Roy d'Étiolles est une œuvre expressive, je croirai avoir satisfait à la mémoire de Q. de Latour. Le modèle, digne du vieux maître, n'a pas perdu pour avoir attendu deux siècles son portrait.

HENRY PERRET.



*
* *

Parmi les précieuses glanures que la chronique du bibelot a la bonne fortune de ramasser parfois sur le champ de la critique d'art, nous signalerons au *Salon des Artistes Français* l'exposition d'un *mobilier de hall*, art nouveau, très remarqué, de MM. Augustin Rey et Abel Landry, architectes. On le rencontrera au beau milieu de la galerie du premier étage, en haut du petit escalier, juste en face du grand. C'est-à-dire au début ou à la fin de la longue promenade dans les galeries de peinture. Aussi, en entrant pour commencer son pèlerinage artistique dans les avenues de tableaux, où en en sortant les yeux encore tout brouillés de couleurs, la foule, en défilant devant ce hall où un art très pur se fait si royalement hospitalier, semble regretter, dans une exclamation admirative, de ne pouvoir entrer et s'asseoir dans ce frais vestibule de repos... Il se présente ouvert en un large demi-cercle par deux grands divans demi-circulaires, surmontés d'une rangée de colonnettes doubles qui supportent un entablement qui semble le bas du fronton d'un temple. Devant chaque divan une table, dont les pieds sont eux-mêmes des colonnettes élargies à la base et, sur chaque table, une exquise étagère de livres. Fauteuils bas, à dossiers de colonnettes, et également demi-circulaires. Au fond du hall la vasque charmante et entendue, où coule l'eau « pure comme un cristal ». Ce mobilier de hall, d'une exquise tonalité jaune pâle, avec de profonds coussins verts qui semblent de grands pans de mousse naturelle, évoque invinciblement avec ses colonnettes symétriques et hiératiques que décore un seul motif de fougère varié à l'infini, l'idée d'un *atrium* de Pompéï ou du portique d'un temple égyptien de l'île de Philœ, devant le sable fauve du désert, avec la chevelure verte des palmiers...

Renseignements pris, les meubles de MM. Rey et Landry sont les seuls meubles acceptés au *Salon des Artistes Français*. Il n'y a, d'ailleurs, qu'à passer en face voir, côté Champ-de-Mars, avenue d'Antin, les meubles exposés à la *Société nationale*, pour apprécier par contraste l'effort et la belle recherche d'art de MM. Rey et Landry.

E. DE M.

CHRONIQUE DES LIVRES

L'Association des critiques littéraires a fêté dignement le grand écrivain danois, Georges Brandès. La presse étrangère, à l'appel de notre distingué et sympathique confrère M. Séménoff s'était associée à la Critique. M. Gaston Deschamps a félicité en termes heureux M. Brandès d'avoir le premier constaté l'existence non seulement d'une littérature, mais aussi d'une conscience — européennes. Après lui, notre ami Séménoff a expliqué avec une grande précision et une compréhension remarquable l'œuvre de Brandès, — notamment dans les chapitres de haute critique que ce maître a consacrés à Shakespeare, à Ibsen, à Nietzsche. M[me] Séverine, qui est un grand orateur, a bu à l'âme cosmopolite et réhabilité Babel en rappelant que Brandès avait toujours été du parti des persécutés.

Et après ce discours vibrant, écouté dans l'émotion, Georges Brandès a parlé avec infiniment d'esprit — et par instants une verve très piquante et parisienne de la critique littéraire, et de sa mission qui est de frayer la voie à l'art nouveau, d'aider les débutants à se faire connaître, d'être l'intermédiaire entre l'artiste et l'âme populaire, et de ressusciter les chefs-d'œuvre du passé. Ce fut une belle fête de littérature internationale.

La librairie Stock avait justement publié ces jours-ci une conférence de Georges Brandès sur le *Grand Individu*, origine et source de la civilisation. Brandès y soutient éloquemment cette idée que « plus le flot de la démocratie ira montant, plus il sera nécessaire d'éveiller chez les peuples la compréhension de la valeur décisive des grands individus. » S'expliquant sur Napoléon il se range à l'avis de Renan, « que sa personnalité doit être comptée comme une valeur des moins contestables dans le capital national de la France » et il rappelle ce mot de Shelley que « notre mère la Terre avait chauffé ses vieux « doigts à la braise de cette âme de feu ».

Cependant il préfère à Napoléon, Jeanne d'Arc et Pasteur. Quant à Bismarck, Georges Brandès dit de lui fort justement et fort heureusement que son avènement fut un malheur pour l'Europe et un bonheur douteux pour l'Allemagne. N'a-t-il pas été pour l'Allemagne ce que des

lunettes excellentes prodigieusement fortes, sont pour celui qui a la vue faible? C'est un grand bonheur pour cet homme qu'il ait des lunettes si fortes, mais un grand malheur pour lui d'en avoir besoin. Cependant il ne trouve pas superflu le spectacle donné au genre humain, de l'aptitude d'un individu à exécuter « des plans résolus même contre l'opinion publique de tout un pays ».

PAUL DUPRAY.

*
* *

Chez Félix ALCAN.

La démocratie socialiste allemande, par **Edgard Milhaud**, professeur à l'Université de Genève. 1 fort vol. in-8° de la Bibliothèque d'Histoire contemporaine, 10 fr.

M. **Milhaud** a vécu en Allemagne et a ainsi complété ce qui peut s'apprendre dans les documents imprimés par le spectacle des choses. Son livre est l'œuvre d'un témoin. Il montre dans ces pages ce qu'est la démocratie socialiste allemande; il fait connaître ses ressources d'organisation, ses moyens de propagande, caractérise sa vie intérieure et son action au dehors, définit ses tendances générales et les tendances particulières qui la sollicitent en des sens divers. L'histoire générale du parti est exposée brièvement, mais l'auteur s'est efforcé, par contre, à propos des diverses questions abordées, de suivre leur évolution. A côté du parti proprement dit, il fait une place à l'étude de groupements ouvriers divers, syndicats, coopératives, sociétés d'éducation qui, sans entrer dans le cadre de son organisation, présentent une importance qui ne saurait être négligée.

*
* *

La Prusse et la Révolution de 1848, par **Paul Matter**, substitut au Tribunal de la Seine, Docteur en droit. Un volume in-16 de la Bibliothèque d'histoire contemporaine, 3 fr. 50.

La Révolution de 1848 a des causes lointaines; elle est la suite de la Révolution de 1789 et une réaction contre le régime de 1815. Suivant les conditions de chaque peuple elle a pris une forme différente. Elle a été sociale en France, nationale dans le nord de l'Italie et en Hongrie elle a eu les deux formes à Rome et en Allemagne.

En Prusse, depuis l'avènement de Frédéric-Guillaume IV en 1840, l'opinion publique était en éveil. Le roi comprenait la nécessité de réformes libérales, mais ses promesses étaient vagues, et le peuple prussien prenait ses propres espérances pour des réalités; en les voyant s'évanouir, il avait éprouvé un dépit qui préparait un terrain à la révolution. En 1847 l'espoir renaît, le roi convoque les Etats, la nation croit au règne de la liberté politique. Dès ce moment la Révolution se prépare.

M. **Matter** montre la série des déceptions qui s'échelonnent de 1815 à 1848, l'avènement du régime d'autorité après les guerres d'indépendance, l'arrêt du mouvement national de 1840, les vaines espérances

fondées sur Frédéric-Guillaume IV, pour aboutir aux journées de mars 1848, l'année d'agitation qui les suit, après laquelle le parti de la réaction reprend le pouvoir et éloigne encore pour longtemps l'espoir de la formation de l'unité nationale.

Cette période de l'histoire de la Prusse est particulièrement intéressante. A ce moment apparaît déjà Bismarck, il fait partie de la *Camarilla* qui pousse Frédéric-Guillaume IV dans le chemin de la réaction.

*
* *

Chez Stock.

Au Clergé, suivi de la *Destruction de l'Enfer et sa restauration*, par **Léon Tolstoï**. Traduction de M. **J.-W. Bienstock**. Une brochure, prix: 1 franc.

C'est ce que le comte **Tolstoï** a écrit le plus récemment. Tourmenté par le noble problème du bonheur universel, il adresse maintenant un appel au clergé. Il montre, par la simplicité même des faits, par leur évidence, que l'Eglise a depuis des siècles oublié la doctrine d'où elle est sortie, et que ses ministres avaient le devoir de propager. Elle devrait faire régner la paix, la douceur, l'amour de l'homme pour ses semblables, et elle n'a servi et ne sert que le mensonge, et l'oppression par la violence.

Selon l'expression même de **Tolstoï**, la *Destruction de l'Enfer et sa restauration*, illustre le développement qui précède. C'est un conte extrêmement saisissant et ingénieux.

*
* *

L'Un vers l'Autre, par **L.-M. Compain**. Un fort volume : 3 fr. 50.

Un livre d'émotion et de vérité. Une analyse et une thèse sociale, voilà ce que l'auteur a voulu mettre dans ce livre. Incarner dans des caractères vivants la lutte de l'époux imbu des préjugés anciens et de l'épouse moderne qui réclame la capacité de n'être plus irresponsable, tel a été son but. Les sentiments les plus délicats sont traduits avec talent, dans un style qui donne à l'*Un vers l'Autre* un charme durable — résultat d'une inspiration profonde et hardie. C'est enfin, par la haute moralité qui s'en dégage, un des meilleurs livres d'éducation sociale.

*
* *

La Honte, par **Georges Clemenceau**. Un fort volume à 3 fr. 50.

Voici le septième et dernier volume de l'histoire de l'affaire Dreyfus, par **Georges Clemenceau**. L'Amnistie en est le principal objet. Un acte politique de cette nature ne pouvait être commenté plus fortement que par le sénateur du Var. De quel style incisif il détaille les faits, avec quelle sûreté il nous guide à travers ces déductions nerveuses et simples, d'où jaillit l'inébranlable vérité ! *La Honte !* tel est le titre, plus qu'éloquent, de cette page d'histoire et de haute littérature.

CHEZ FÉLIX JUVEN.

Le Dimanche en Famille, par **Franc-Nohain.** Un volume in-18 jésus, 3 fr. 50.

L'humour, la verve, l'esprit *pince-sans-rire* de **Franc-Nohain** sont connus et appréciés de tous. Ses poèmes ont déridé les plus moroses. Ce sont de véritables tableautins d'un réalisme spécial, des études marquées au coin de la plus grande originalité. Réunis en volume, on les goûtera mieux encore et tous ceux qui les liront — et certainement les reliront — y trouveront un amusement réel.

*
* *

CHEZ SIMONIS EMPIS.

Pierline, roman, par **A. Jacques Ballieu.** Un beau volume in-18 jésus, avec couverture en couleurs, 3 fr. 50.

Le nouveau roman de **A. Jacques Ballieu**, *Pierline*, que publie H. Simonis Empis, est dans un cadre d'idylle, parcouru des scènes émouvantes, le plus hardi plaidoyer peut-être encore paru en faveur de l'union libre.

L'auteur, au travers d'une action passionnante, pousse la théorie jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes; et, si sa délicieuse Pierline, irréductible dans sa volonté, parvient à s'unir à l'homme qu'elle aime ainsi qu'elle juge logique de le faire, elle proclame tout le temps, cependant, son absolu désir de demeurer femme par le charme, la grâce, la beauté et même la saine coquetterie qui pare ces attributs. Une très curieuse et, en même temps, très gracieuse couverture de A. Osbert ajoute un nouvel attrait à ce volume déjà si passionnant.

*
* *

Gentillane, suite de *Mon petit Mari, ma petite Femme*, par **Michel Corday.** Un beau volume in-18 jésus avec illustrations de **Jordic.** 3 fr. 50.

Michel Corday, l'auteur brillant et si apprécié, vient de publier la suite de *Mon petit Mari, ma petite Femme*, cette piquante et délicieuse étude des intimités conjugales qui obtint, il y a peu d'années, un succès très vif.

Les deux héros sont restés les mêmes dans *Gentillane*, avec leur jeunesse, leur grâce, leur charme simple et sincère. Nous assistons à mille moments de leur existence heureuse.

Des délicieux récits d'une saveur charmante, aiguisée parfois d'une sensualité fine et discrète comme un parfum, font l'attrait de ce livre honnête où se reflètent les joies saines de la vie à deux et qui réunit ces deux qualités rares : de n'être ni banal, ni pervers.

*
* *

La Loi de l'Amour, roman, par **Camille Pert.** Un volume in-18 jésus, 3 fr. 50.

Un amour ardent bien que chaste ; toutes les secrètes horreurs de l'intimité conjugale lorsqu'une femme est liée à un homme contre l'amour

duquel tout son être se révolte ; les rébellions légitimes de l'épouse, sa fuite hardie hors des lois matrimoniales trop étroites, voilà le sujet du nouveau roman de **Camille Pert** sur le divorcé : *La Loi de l'Amour* en opposition audacieuse avec la loi du mariage inscrite au Code.

Dans ces pages rapides, passionnées, tout empreintes de pitié et d'amour, combien de femmes retrouveront leur propre histoire, leurs transes, leurs répulsions, tout le mystérieux martyre de leurs nuits d'épouses que leur pudeur, leur timidité voile, ensevelit au fond de leur cœur meurtri !...

La Loi de L'Amour est l'un des plus beaux romans contemporains qui aient été écrits en faveur de l'élargissement de la loi du divorce.

On retrouve dans cette nouvelle œuvre de **Camille Pert** toutes les qualités qui firent le si gros succès de *La Camarade* et de *Mariage rêvé.*

*
* *

CHEZ OLLENDORFF.

Le *Journal d'une Jeune Fille d'aujourd'hui,* par **Marcel L'Heureux,**

L'écrivain a, dans ce journal, noté les gestes d'une âme virginale, au milieu des nécessités de la vie moderne. Elle est tout à fait dans le mouvement, cette jeune fille, vraiment actuelle, mondaine et sportive, et en même temps si pure de spontanéité, de grâce, de loyauté! Toutes les femmes et toutes les jeunes filles liront le *Journal d'une Jeune Fille d'aujourd'hui.*

*
* *

La *Ruse,* par **Paul Adam**

Toute la jeunesse qui prépara la Révolution de 1830, carbonari, grisettes, étudiants et demi-soldes, ce sont les personnages si vivants et si vrais de la *Ruse*, le nouveau roman que **Paul Adam** ajoute à la *Force* et à l'*Enfant d'Austerlitz*, pour nous instruire sur les âmes de nos aïeux, celles qui parlent encore dans nos âmes et qui, par le moyen de ce livre, paru hier à la librairie Ollendorff, nous rendent le goût de leurs amours, de leurs aventures, de leurs complots, l'admiration de leurs idées généreuses et de leurs esprits, pères de notre liberté.

*
* *

Vision de l'Inde, par **Jules Bois**

L'Inde est essentiellement le pays du mystère, des paysages éblouissants, de l'art étrange, de la poétique paresse, des voluptés inouïes, et de ce nirvana dédaigneux qui a conduit ses fervents à l'esclavage et à toutes les douleurs. Nul mieux que M. **Jules Bois**, par ses travaux préliminaires, par son talent fiévreux et ensorceleur, n'était situé pour nous guider dans les sanctuaires redoutables et troublants de notre grande aïeule religieuse, et pour nous faire communier avec la trépidation, l'angoisse, le délire de ces peuples raffinés et dégénérés à la fois. C'est un défilé d'idoles, de palais, de temples, d'inaccessibles

montagnes, de personnages misérables et prodigieux, de bazars grouillants, où luisent autant que les joyaux les yeux immenses et tentateurs des bayadères. Non seulement M. **Jules Bois** a vécu l'Inde dans son cerveau et dans son cœur, mais il s'en est réjoui et il en a souffert dans ses nerfs et son sang.

Six mois durant il a sillonné cette péninsule admirable, si variée de races, de mœurs, de monuments. Il a manqué y mourir, s'étant trop exposé aux fièvres de là-bas; mais il en a rapporté sa plus belle œuvre jusqu'ici : *Visions de l'Inde*, que met en vente la librairie Ollendorff.

Ce livre ne ressemble en rien à ceux qui ont été déjà écrits sur ce merveilleux pays ; ce n'est pas le carnet de notes hâtif d'un voyageur superficiel, c'est la passionnée et aventureuse incursion d'un pèlerin amoureux de l'Asie qui nous initie aux péripéties inconnues de l'âme indigène depuis le rajah jusqu'au mendiant sacré, sans omettre la pittoresque vie anglaise là-bas, et nous ouvre les portes auparavant closes de cette Inde qui fut regardée maintes fois, mais ne s'était pas encore, — dans son cœur et jusque dans sa plus secrète énigme, — livrée.

*
* *

SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

Le Syndicalisme anglais, résumé historique (1799-1902), par **F. Pagnot**

Le syndicalisme ou trade-unionisme est un des faits les plus considérables de l'histoire sociale de l'Angleterre au XIXe siècle. Un mouvement analogue se dessine aujourd'hui dans toute l'Europe, et en France, particulièrement, la politique économique préconisée par le socialisme réformiste, dont M. Millerand a indiqué récemment les principes dans la Bibliothèque socialiste tente d'en faire sortir tout ce qu'il comporte au point de vue de la transformation du salariat et de l'avènement du contrat collectif de travail. Mais c'est de l'Angleterre qu'il est parti ; c'est là qu'il a pris sa plus grande ampleur. Il n'était donc point inutile, pour les besoins du public auquel s'adresse la Bibliothèque socialiste, de retracer l'histoire du syndicalisme anglais et d'analyser brièvement sa situation actuelle en même temps que son programme d'action politique et économique. C'est ce qu'a fait l'auteur de cet ouvrage, où l'on trouvera un résumé parfaitement clair et mis au courant de l'ouvrage justement célèbre de **S. et B. Webb**, *History of Trade Unionism.*

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-SIXIÈME VOLUME

SOMMAIRE DU 1er AVRIL 1903

SOMMAIRE DU 1er MAI 1903

SOMMAIRE DU 1er JUIN 1903

Le Gérant : O. Pradels

Paris. — Imprimeries Cerf, 12, rue Sainte-Anne (Tél. 239.89)

Le gérant : O. PRADELS. Paris. — Imp. Cerf



